

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient,  
1832-1833, ou Note d'un voyageur [Document électronique] / par A. de  
Lamartine

#### AVERTISSEMENT

p5

Ceci n' est ni un livre, ni un voyage ; je n' ai  
jamais pensé à écrire l' un ou l' autre. Un livre, ou  
plutôt un poème sur l' orient, M De Chateaubriand  
l' a fait dans l' *itinéraire* ; ce grand écrivain  
et ce grand poète n' a fait que passer sur cette  
terre de prodiges, mais il a imprimé pour toujours  
la trace du génie sur cette poudre que tant de  
siècles ont remuée. Il est allé à Jérusalem en  
pèlerin et en chevalier, la bible, l' évangile et  
les croisades à la main. J' y ai passé seulement en  
poète et en philosophe ; j' en ai rapporté de  
profondes impressions

p6

dans mon coeur, de hauts et terribles enseignements  
dans mon esprit. Les études que j' y ai faites sur  
les religions, l' histoire, les moeurs, les  
traditions, les phases de l' humanité, ne sont pas  
perdues pour moi. Ces études, qui élargissent  
l' horizon si étroit de la pensée, qui posent devant  
la raison les grands problèmes religieux et  
historiques, qui forcent l' homme à revenir sur ses  
pas, à scruter ses convictions sur parole, à s' en  
formuler de nouvelles ; cette grande et intime  
éducation de la pensée par la pensée, par les  
lieux, par les faits, par les comparaisons des  
temps avec les temps, des moeurs avec les moeurs,  
des croyances avec les croyances, rien de tout cela

n' est perdu pour le voyageur, le poète ou le philosophe ; ce sont les éléments de sa poésie et de sa philosophie à venir. Quand il a amassé, classé, ordonné, éclairé, résumé l' innombrable multitude d' impressions, d' images, de pensées, que la terre et les hommes parlent à qui les interroge ; quand il a mûri son âme et ses convictions, il parle à son tour ; et, bonne ou mauvaise, juste ou fausse, il donne sa pensée à sa génération, ou sous la forme de poème, ou sous la forme philosophique. Il dit son mot, ce mot que tout homme qui pense est appelé à dire. Ce moment viendra peut-être pour moi : il n' est pas venu encore.

p7

Quant à un voyage, c' est-à-dire à une description complète et fidèle des pays qu' on a parcourus, des événements personnels qui sont arrivés au voyageur, de l' ensemble des impressions des lieux, des hommes et des moeurs, sur eux, j' y ai encore moins songé. Pour l' orient, cela est fait aussi ; cela est fait en Angleterre, et cela se fait en France en ce moment, avec une conscience, un talent et un succès que je n' aurais pu me flatter de surpasser : M De Laborde écrit et dessine avec le talent du voyageur en Espagne, et le pinceau de nos premiers artistes ; M Fontanier, consul à Trébisonde, nous donne successivement des portraits exacts et vivants des parties les moins explorées de l' empire ottoman ; et la *correspondance d' orient* , par M Michaud, de l' académie française, et par son jeune et brillant collaborateur, M Poujoulat, satisfait complètement à tout ce que la curiosité historique, morale et pittoresque, peut désirer sur l' orient. M Michaud, écrivain expérimenté, homme fait, historien classique, enrichit la description des lieux qu' il parcourt de tous les souvenirs, vivants pour lui, des croisades ; il fait la critique des lieux par l' histoire, et de l' histoire par les lieux ; son esprit mûr et analytique se fait jour à travers le passé comme à travers les moeurs des peuples qu' il visite, et répand le sel de sa piquante

p8

et gracieuse sagesse sur les moeurs, les coutumes,

les civilisations qu' il parcourt ; c' est l' homme avancé en intelligence et en années, conduisant le jeune homme par la main, et lui montrant, avec le sourire de la raison et de l' ironie, des scènes nouvelles pour lui. M Poujoulat est un poète et un coloriste ; son style, frappé de l' impression et de la teinte des lieux, les réfléchit tout éclatants et tout chauds de la lumière locale. On sent que le soleil d' orient luit et chauffe encore dans sa pensée jeune et féconde, pendant qu' il écrit à son ami ; ses pages sont des blocs du pays même, qu' il nous rapporte tout rayonnants de leur splendeur native. La diversité de ces deux talents, s' achevant l' un par l' autre, fait de la *correspondance d' orient* le recueil le plus complet que nous puissions désirer sur cet admirable pays : c' est aussi la lecture la plus variée et la plus attrayante.

Pour la géographie, nous avons peu de choses encore : mais les travaux de M Caillet, jeune officier d' état-major, que j' ai rencontré en Syrie, seront sans doute publiés bientôt, et compléteront pour nous le tableau de cette partie du monde. M Caillet a passé trois ans à explorer l' île de Chypre, la Caramanie, les différentes parties de la Syrie, avec

p9

ce zèle et cette intrépidité qui caractérisent les officiers instruits de l' armée française. Rentré depuis peu dans sa patrie, il lui rapporte des notions qui eussent été bien utiles à l' expédition de Bonaparte, et qui peuvent en préparer d' autres. Les notes que j' ai consenti à donner ici aux lecteurs n' ont aucun de ces mérites. Je les livre à regret ; elles ne sont bonnes à rien qu' à mes souvenirs ; elles n' étaient destinées qu' à moi seul. Il n' y a là ni science, ni histoire, ni géographie, ni mœurs ; le public était bien loin de ma pensée quand je les écrivais : et comment les écrivais-je ? Quelquefois à midi, pendant le repos du milieu du jour, à l' ombre d' un palmier ou sous les ruines d' un monument du désert ; plus souvent le soir, sous notre tente battue du vent ou de la pluie, à la lueur d' une torche de résine ; un jour, dans la cellule d' un couvent maronite du Liban ; un autre jour, au roulis d' une barque arabe, ou sur le pont d' un brick, au milieu des cris des matelots, des hennissements des chevaux, des interruptions, des distractions de tout genre d' un voyage sur terre ou sur mer ; quelquefois

huit jours sans écrire ; d' autres fois perdant les pages éparées d' un album déchiré par les chacals, ou trempé de l' écume de la mer.

p10

Rentré en Europe, j' aurais pu sans doute revoir ces fragments d' impressions, les réunir, les proportionner, les composer, et faire un voyage comme un autre. Mais, je l' ai déjà dit, un voyage à écrire n' était pas dans ma pensée. Il fallait du temps, de la liberté d' esprit, de l' attention, du travail ; je n' avais rien de tout cela à donner. Mon coeur était brisé, mon esprit était ailleurs, mon attention distraite, mon loisir perdu ; il fallait ou brûler ou laisser aller ces notes telles quelles. Des circonstances inutiles à expliquer m' ont déterminé à ce dernier parti ; je m' en repens, mais il est trop tard.

Que le lecteur les ferme donc avant de les avoir parcourues, s' il y cherche autre chose que les plus fugitives et les plus superficielles impressions d' un voyageur qui marche sans s' arrêter. Il ne peut y avoir un peu d' intérêt que pour des peintres : ces notes sont presque exclusivement pittoresques ; c' est le regard écrit, c' est le coup d' oeil d' un passager assis sur son chameau ou sur le pont de son navire, qui voit fuir des paysages devant lui, et qui, pour s' en souvenir le lendemain, jette quelques coups de crayon sans couleur sur les pages de son journal. Quelquefois le voyageur, oubliant la scène qui l' environne, se replie sur lui-même, se parle à lui-même,

p11

s' écoute lui-même penser, jouir ou souffrir ; il grave aussi alors un mot de ses impressions lointaines, pour que le vent de l' océan ou du désert n' emporte pas sa vie tout entière, et qu' il lui en reste quelque trace dans un autre temps, rentré au foyer solitaire, cherchant à ranimer un passé mort, à réchauffer des souvenirs froids, à renouer les chaînons d' une vie que les événements ont brisée à tant de places. Voilà ces notes : de l' intérêt, elles n' en ont point ; du succès, elles ne peuvent point en avoir ; de l' indulgence, elles n' ont que trop de droits à en réclamer.

p13



Marseille, 20 mai 1832.

Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire, quand j'étais petit enfant. Cette bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel, c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler

p14

en me l'expliquant, pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée ; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images ; sa belle et noble et suave figure réfléchissait, dans sa physionomie rayonnante, tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée ; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour, qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas ! Après six ans de silence ! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques. De l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait ; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée, pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en orient, comme un grand acte de ma vie intérieure : je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale ; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses devaient trouver là leur

solution et leur apaisement. Enfin, je devais y puiser des couleurs pour mon poème ; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poème, comme pour mon coeur elle fut de l' amour. Dieu, amour et poésie, sont les trois mots

p15

que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.  
Voilà la source de l' idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l' Asie. Voilà pourquoi je suis à Marseille et je prends tant de peine pour quitter un pays que j' aime, où j' ai des amis, où quelques pensées fraternelles me pleureront et me suivront.

Marseille, 22 mai.

J' ai nolisé un navire de deux cent cinquante tonneaux, de dix-neuf hommes d' équipage. Le capitaine est un homme excellent. Sa physionomie m' a plu. Il a dans la voix cet accent grave et sincère de la probité ferme et de la conscience nette : il a de la gravité dans l' expression de la physionomie, et dans le regard ce rayon droit, franc et vif, symptôme certain d' une résolution prompte, énergique et intelligente. C' est de plus un homme doux, poli et bien élevé. Je l' ai examiné avec le soin que l' on doit naturellement apporter dans le choix d' un homme à qui l' on va confier non-seulement sa fortune et sa vie, mais la vie de sa femme et d' un enfant unique, où la vie des trois êtres est concentrée dans une seule. Que Dieu nous garde et nous ramène !

p16

Le navire se nomme l' *Alceste* . Le capitaine est M Blanc, de La Ciotat. L' armateur est un des plus dignes négociants de Marseille, M Bruno-Rostand. Il nous comble de prévenances et de bontés. Il a résidé lui-même longtemps dans le levant. Homme instruit et capable des emplois les plus éminents, dans sa ville natale sa probité et ses talents lui ont acquis une considération égale à sa fortune. Il en jouit sans ostentation, et, entouré d' une famille charmante, il ne s' occupe qu' à répandre parmi ses enfants les traditions de loyauté et de vertu. Quel pays que celui où l' on trouve de pareilles familles dans toutes les classes

de la société ! Et quelle belle institution que celle de la famille qui protège, conserve, perpétue la même sainteté de mœurs, la même noblesse de sentiments, les mêmes qualités traditionnelles dans la chaumière, dans le comptoir ou dans le château !

25 mai.

Marseille nous accueille comme si nous étions des enfants de son beau ciel ; c' est un pays de générosité, de coeur et de poésie d' âme ; ils reçoivent les poètes en frères ; ils sont poètes eux-mêmes, et j' ai trouvé parmi les hommes du commun de la société, de l' académie, et parmi les jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, une foule de caractères et de talents qui sont faits pour honorer non-seulement

p17

leur patrie, mais la France entière. -le midi et le nord de la France me paraissent, sous ce rapport, bien supérieurs aux provinces centrales.

L' imagination languit dans les régions intermédiaires, dans les climats trop tempérés ; il lui faut des excès de température. La poésie est fille du soleil ou des frimas éternels : Homère ou Ossian, Le Tasse ou Milton.

30 mai.

J' emporterai dans mon coeur une éternelle mémoire de la bienveillance des marseillais. Il semble qu' ils veuillent augmenter en moi ces angoisses qui serrent le coeur quand on va quitter la patrie sans savoir si on la reverra jamais. Je veux emporter aussi le nom de ces hommes qui m' ont le plus particulièrement accueilli, et dont le souvenir me restera comme la dernière et douce impression du sol natal : M J Freyssinet, M De Montgrand, Mm De Villeneuve, M Vangaver, M Autran, M Dufeu, M Jauffret, etc., etc., tous hommes distingués par une qualité éminente du coeur et de l' esprit, savants, administrateurs, écrivains ou poètes. Puissé-je les revoir, et leur payer à mon retour tous ces tributs de reconnaissance et d' amitié qu' il est si doux de devoir et si doux d' acquitter !

p18

Voici des vers que j' ai écrits ce matin en me

promenant sur la mer, entre les îles de Pomègue  
et la côte de Provence ; c' est un adieu à  
Marseille, que je quitte avec des sentiments de  
fils. Il y a aussi quelques strophes qui portent  
plus avant et plus loin dans mon coeur.

## ADIEU HOMMAGE ACADEM MARSEILLE

Si j' abandonne aux plis de la voile rapide  
ce que m' a fait le ciel de paix et de bonheur ;  
si je confie aux flots de l' élément perfide  
une femme, un enfant, ces deux parts de mon coeur ;  
si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,  
tant de doux avenir, tant de coeurs palpitants,  
d' un retour incertain sans avoir d' autres gages  
qu' un mât plié par les autans ;  
ce n' est pas que de l' or l' ardente soif s' allume  
dans un coeur qui s' est fait un plus noble trésor ;  
ni que de son flambeau la gloire me consume  
de la soif d' un vain nom plus fugitif encor ;  
ce n' est pas qu' en nos jours la fortune du Dante  
me fasse de l' exil amer manger le sel,  
ni que des factions la colère inconstante  
me brise le seuil paternel :

p19

non, je laisse en pleurant, aux flancs d' une vallée,  
des arbres chargés d' ombre, un champ, une maison  
de tièdes souvenirs encor toute peuplée,  
que maint regard ami salue à l' horizon.  
J' ai sous l' abri des bois de paisibles asiles  
où ne retentit pas le bruit des factions,  
où je n' entends, au lieu des tempêtes civiles,  
que joie et bénédictions.  
Un vieux père, entouré de nos douces images,  
y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,  
et prie, en se levant, le maître des orages  
de mesurer la brise à l' aile des vaisseaux ;  
de pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,  
cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,  
et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,  
hurlent de tendresse à mon nom.  
J' ai des soeurs qu' allaita le même sein de femme,  
rameaux qu' au même tronc le vent devait bercer ;  
j' ai des amis dont l' âme est du sang de mon âme,  
qui lisent dans mon oeil et m' entendent penser ;  
j' ai des coeurs inconnus, où la muse m' écoute,  
mystérieux amis à qui parlent mes vers,  
invisibles échos répandus sur ma route

pour me renvoyer des concerts.  
Mais l' âme a des instincts qu' ignore la nature,  
semblables à l' instinct de ces hardis oiseaux  
qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,  
traverser d' un seul vol l' abîme aux grandes eaux.  
Que vont-ils demander aux climats de l' aurore ?  
N' ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des  
nids ?  
Et, des gerbes du champ que notre soleil dore,  
l' épi tombé pour leurs petits ?

p20

Moi, j' ai comme eux le pain que chaque jour demande.  
J' ai comme eux la colline et le fleuve écumeux ;  
de mes humbles désirs la soif n' est pas plus grande.  
Et cependant je pars et je reviens comme eux.  
Mais, comme eux, vers l' aurore une force m' attire ;  
mais je n' ai pas touché de l' oeil et de la main  
cette terre de Cham, notre premier empire,  
dont Dieu pétrit le coeur humain.  
Je n' ai pas navigué sur l' océan de sable,  
au branle assoupissant du vaisseau du désert,  
je n' ai pas étanché ma soif intarissable,  
le soir, au puits d' Hébron de trois palmiers couvert ;  
je n' ai pas étendu mon manteau sous les tentes,  
dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,  
ni la nuit, au doux bruit d' étoiles palpitantes,  
rêvé les rêves de Jacob.  
Des sept pages du monde une me reste à lire :  
je ne sais pas comment l' étoile y tremble aux cieux,  
sous quel poids de néant la poitrine respire,  
comment le coeur palpite en approchant des dieux !  
Je ne sais pas comment, au pied d' une colonne  
d' où l' ombre des vieux jours sur le barde descend,  
l' herbe parle à l' oreille, ou la terre bourdonne,  
ou la brise pleure en passant.  
Je n' ai pas entendu dans les cèdres antiques  
les cris des nations monter et retentir,  
ni vu du haut Liban les aigles prophétiques  
s' abattre, au doigt de Dieu, sur les palais de Tyr ;  
je n' ai pas reposé ma tête sur la terre  
où Palmyre n' a plus que l' écho de son nom,  
ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,  
l' empire vide de Memnon.

p21

Je n' ai pas entendu, du fond de ses abîmes,

le Jourdain lamentable élever ses sanglots,  
pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes  
que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;  
je n' ai pas écouté chanter en moi mon âme  
dans la grotte sonore où le barde des rois  
sentait au sein des nuits l' hymne à la main de flamme  
arracher la harpe à ses doigts.  
Et je n' ai pas marché sur des traces divines,  
dans ce champ où le Christ pleura sous l' olivier ;  
et je n' ai pas cherché ses pleurs sur les racines  
d' où les anges jaloux n' ont pu les essuyer !  
Et je n' ai pas veillé pendant des nuits sublimes  
au jardin où, suant sa sanglante sueur,  
l' écho de nos douleurs et l' écho de nos crimes  
retentirent dans un seul coeur !  
Et je n' ai pas couché mon front dans la poussière  
où le pied du sauveur en partant s' imprima ;  
et je n' ai pas usé sous mes lèvres la pierre  
où, de pleurs embaumé, sa mère l' enferma !  
Et je n' ai pas frappé ma poitrine profonde  
aux lieux où, par sa mort conquérant l' avenir,  
il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,  
et se pencha pour le bénir !  
Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue  
quelque reste de jours inutile ici-bas.  
Qu' importe sur quel bord le vent d' hiver secoue  
l' arbre stérile et sec, et qui n' ombrage pas ?  
L' insensé ! Dit la foule. -elle-même insensée !  
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu ;  
du barde voyageur le pain, c' est la pensée :  
son coeur vit des oeuvres de Dieu !

p22

Adieu donc, mon vieux père ; adieu, mes soeurs  
chéries ;  
adieu, ma maison blanche à l' ombre du noyer ;  
adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies ;  
adieu, mon chien fidèle, hélas ! Seul au foyer !  
Votre image me trouble, et me suit comme l' ombre  
de mon bonheur passé, qui veut me retenir :  
ah ! Puisse se lever moins douteuse et moins sombre  
l' heure qui doit nous réunir !  
Et toi, terre livrée à plus de vents et d' onde  
que le frêle navire où flotte mon destin,  
terre qui porte en toi la fortune du monde,  
adieu ! Ton bord échappe à mon oeil incertain.  
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage  
qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,  
et rallumer plus pur sur ton sacré rivage  
ton phare d' immortalité !  
Et toi, Marseille, assise aux portes de la France

comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,  
dont le port sur ces mers, rayonnant d' espérance,  
s' ouvre comme un nid d' aigle aux ailes des vaisseaux ;  
où ma main presse encor plus d' une main chérie,  
où mon pied suspendu s' attache avec amour,  
reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,  
mon premier salut au retour !

p23

13 juin.

Nous avons été visiter notre navire, notre maison pour tant de mois ! Il est distribué en petites cabines où nous avons place pour un hamac et pour une malle. Le capitaine a fait percer de petites fenêtres qui donnent un peu de lumière et d' air aux cabines, que nous pourrons ouvrir lorsque la vague ne sera pas haute, ou que le brick ne se couchera pas sur le flanc. La grande chambre est réservée pour Madame De Lamartine et pour Julia. Les femmes de chambre coucheront dans la petite chambre du capitaine, qu' il a bien voulu nous céder. Comme la saison est belle, on mangera sur le pont, sous une tente dressée au pied du grand mât. Le brick est encombré de provisions de tout genre que nécessite un voyage de deux ans dans des pays sans ressources. Une bibliothèque de cinq cents volumes, tous choisis dans les livres d' histoire, de poésie ou de voyage, c' est le plus bel ornement de la plus grande chambre. Des faisceaux d' armes sont groupés dans les coins, et j' ai acheté, en outre, un arsenal particulier de fusils, de pistolets et de sabres pour armer nous et nos gens. Les pirates grecs infestent les mers de l' Archipel ; nous sommes déterminés à combattre à outrance, et à ne les laisser aborder qu' après avoir perdu la vie. J' ai à défendre deux vies qui me sont plus chères que la mienne. Quatre canons sont sur le pont ; et l' équipage, qui connaît le sort réservé par les grecs aux

p24

malheureux matelots qu' ils surprennent, est décidé à mourir plutôt que de se rendre à eux.

17 juin 1832.

J' emmène avec moi trois amis. Le premier est un de ces hommes que la providence attache à nos pas quand elle prévoit que nous aurons besoin d' un

appui qui ne fléchisse pas sous le malheur ou sous le péril : Amédée De Parseval. Nous avons été liés dès notre plus tendre jeunesse par une affection qu' aucune époque de notre vie n' a trouvée en défaut. Ma mère l' aimait comme un fils ; je l' ai aimé comme un frère. Toutes les fois que j' ai été frappé d' un coup du sort, je l' ai trouvé là, ou je l' ai vu arriver pour en prendre sa part, la part principale, le malheur tout entier, s' il l' avait pu. C' est un coeur qui ne vit que du bonheur ou qui ne souffre que du malheur des autres. Quand j' étais, il y a quinze ans, à Paris, seul, malade, ruiné, désespéré et mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma lampe d' agonie. Quand j' ai perdu quelque être adoré, c' est lui toujours qui est venu me porter le coup pour me l' adoucir. à la mort de ma mère, il arriva auprès de moi aussitôt que la fatale nouvelle, et me conduisit de deux cents lieues jusqu' au tombeau où j' allai vainement chercher le suprême adieu qu' elle m' avait adressé, mais que je n' avais pas entendu !

p25

Plus tard... mais mes malheurs ne sont pas finis, et je retrouverai son amitié tant qu' il y aura du désespoir à étancher dans mon coeur, des larmes à mêler aux miennes.

Deux hommes bons, spirituels, instruits, deux hommes d' élite, sont arrivés aussi pour nous accompagner dans ce pèlerinage. L' un est M De Capmas, sous-préfet, privé de sa carrière par la révolution de juillet, et qui a préféré les chances précaires d' un avenir pénible et incertain à la conservation de sa place. Un serment aurait répugné à sa loyauté, par là même qu' il eût semblé intéressé. C' est un de ces hommes qui ne calculent rien devant un scrupule de l' honneur, et chez qui les sympathies politiques ont toute la chaleur et la virginité d' un sentiment.

L' autre de nos compagnons est un médecin d' Hondschoote, M De La Royère. Je l' ai connu chez ma soeur, à l' époque où je méditais ce départ. La pureté de son âme, la grâce originale et naïve de son esprit, l' élévation de ses sentiments politiques et religieux, me frappèrent. Je désirai l' emmener avec moi, bien plus comme ressource morale que comme providence de santé. Je m' en suis félicité depuis. Je mets bien plus de prix à son caractère et à son esprit qu' à ses talents, quoiqu' il en ait de très-constatés. Nous causons ensemble de politique bien plus que de médecine.



Ses vues et ses idées sur le présent et l'avenir de la France sont larges, et nullement bornées par des affections ou des répugnances de personnes. Il sait que la providence ne fait point acception de parti dans son oeuvre, et il voit comme moi, dans la politique humaine, des idées et non pas des noms propres. Sa pensée va au but, sans s'inquiéter par qui

p26

ou par où il faut passer ; et son esprit n'a aucun préjugé, aucune prévention, pas même ceux de sa foi religieuse, qui est sincère et fervente. Six domestiques, presque tous anciens ou nés dans la maison paternelle, complètent notre équipage. Tous partent avec joie, et mettent à ce voyage un intérêt personnel. Chacun d'eux croit voyager pour lui-même, et brave gaiement les fatigues et les périls que je ne leur ai point dissimulés. En rade, mouillé devant le petit golfe de Montredon, le 10 juillet 1832.

Je suis parti : les flots ont maintenant toute notre destinée. Je ne tiens plus à la terre natale que par la pensée des êtres chéris que j'y laisse encore, par la pensée surtout de mon père et de mes soeurs.

Pour m'expliquer à moi-même comment, touchant déjà à la fin de ma jeunesse, à cette époque de la vie où l'homme se retire du monde idéal pour entrer dans le monde des intérêts matériels, j'ai quitté ma belle et paisible existence de Saint-Point, et toutes les innocentes délices du foyer domestique charmé par une femme, embelli par un enfant ; pour m'expliquer,

p27

dis-je, à moi-même comment je vogue à présent sur la vaste mer vers des bords et un avenir inconnus, je suis obligé de remonter à la source de toutes mes pensées, et d'y chercher les causes de mes sympathies et de mes goûts voyageurs. -c'est que l'imagination a aussi ses besoins et ses passions ! Je suis né poète, c'est-à-dire plus ou moins intelligent de cette belle langue que Dieu parle à tous les hommes, mais plus clairement à quelques-uns, par la voie de ses oeuvres. Jeune, j'avais entendu ce verbe de la nature, cette parole

formée d' images et non de sons, dans les montagnes, dans les forêts, sur les lacs, aux bords des abîmes et des torrents de mon pays et des Alpes ; j' avais même traduit dans la langue écrite quelques-uns de ses accents qui m' avaient remué, et qui à leur tour remuaient d' autres âmes : mais ces accents ne me suffisaient plus ; j' avais épuisé ce peu de paroles divines que notre terre d' Europe jette à l' homme ; j' avais soif d' en entendre d' autres sur des rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagination était amoureuse de la mer, des déserts, des montagnes, des moeurs et des traces de Dieu dans l' orient. Toute ma vie l' orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes d' automne et d' hiver de ma vallée natale. Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil ; il lui faut la lumière ; il lui faut ce rayon de vie que cet astre darde, non pas du sein déchiré de nos nuages d' occident, mais du fond de ce ciel de pourpre qui ressemble à la gueule de la fournaise ; ces rayons qui ne sont pas seulement une lueur, mais qui pleuvent tout chauds, qui calcinent, en tombant, les roches blanches, les dents étincelantes des pics des montagnes, et qui viennent teindre l' océan de rouge, comme un incendie flottant sur ses lames ! J' avais besoin de remuer, de

p28

pétrir dans mes mains un peu de cette terre qui fut la terre de notre première famille, la terre des prodiges ; de voir, de parcourir cette scène évangélique, où se passa le grand drame d' une sagesse divine aux prises avec l' erreur et la perversité humaines ; où la vérité morale se fit martyre pour féconder de son sang une civilisation plus parfaite ! Et puis j' étais, j' avais été, presque toujours, chrétien par le coeur et par l' imagination ; ma mère m' avait fait tel : j' avais quelquefois cessé de l' être, dans les jours les moins bons et les moins purs de ma première jeunesse ; le malheur et l' amour, l' amour complet qui purifie tout ce qu' il brûle, m' avaient également repoussé plus tard dans ce premier asile de mes pensées, dans ces consolations du coeur qu' on redemande à ses souvenirs et à ses espérances, quand tout le bruit du coeur tombe au dedans de nous, quand tout le vide de la vie nous apparaît après une passion éteinte, ou une mort qui ne nous laisse rien à aimer ! Ce christianisme de sentiment était redevenu une douce habitude de ma pensée ; je m' étais dit souvent à moi-même : " où est la

vérité parfaite, évidente, incontestable ? Si elle est quelque part, c' est dans le coeur, c' est dans l' évidence sentie, contre laquelle il n' y a pas de raisonnement qui prévale. Mais la vérité de l' esprit n' est complète nulle part ; elle est avec Dieu, et non avec nous ; notre oeil est trop étroit pour en absorber un seul rayon ; toute vérité, pour nous, n' est que relative ; ce qui sera le plus utile aux hommes sera donc le plus vrai aussi ; la doctrine la plus féconde en vertus divines sera donc celle qui contiendra le plus de vérités divines, car ce qui est bon est vrai. "

toute ma logique religieuse était là ; ma philosophie ne montait pas plus haut ; elle m' interdisait les doutes, les dialogues interminables de la raison avec elle-même ; elle

p29

me laissait cette religion du coeur, qui s' associe si bien avec tous les sentiments infinis de la vie de l' âme ; qui ne résout rien, mais qui apaise tout.

10 juillet, 7 heures du soir.

Je me dis : " ce pèlerinage, sinon de chrétien, au moins d' homme et de poète, aurait tant plu à ma mère ! Son âme était si ardente, et se colorait si vite et si complètement de l' impression des lieux et des choses ! C' est elle dont l' âme se serait exaltée devant ce théâtre vide et sacré du grand drame de l' évangile, de ce drame complet, où la partie humaine et la partie divine de l' humanité jouent chacune leur rôle, l' une crucifiant, l' autre crucifiée ! Ce voyage du fils qu' elle aimait tant doit lui sourire encore dans le séjour céleste où je la vois : elle veillera sur nous ; elle se placera comme une seconde providence entre nous et les tempêtes, entre nous et le simoûn, entre nous et l' arabe du désert ! Elle protégera contre tous les périls son fils, sa fille d' adoption, et sa petite-fille, ange visible de notre destinée, que nous emmenons avec nous partout. Elle l' aimait tant ! Elle reposait son regard avec une si ineffable tendresse, avec une volupté si pénétrante, sur le visage charmant de cet enfant, la dernière et la plus belle espérance de ses nombreuses générations ! Et s' il y a imprudence dans cette entreprise

p30

que nous avons souvent rêvée ensemble, elle me la fera pardonner là-haut en faveur des motifs, qui sont : amour, poésie et religion. "

même jour, le soir.

La politique revient nous assaillir jusqu' ici : la France est belle à voir dans un prochain avenir ; une génération grandit, qui aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans. Peu lui importe qu' on ait appartenu à telle ou telle dénomination haineuse de nos vieux partis ; elle ne fut pour rien dans les querelles ; elle n' a ni préjugés ni vengeances dans l' esprit. Elle se présente pure et pleine de force à l' entrée d' une nouvelle carrière, avec l' enthousiasme d' une idée ; mais cette carrière, nous la remplissons encore de nos haines, de nos passions, de nos vieilles disputes. Faisons-lui place. Que j' aurais aimé à y entrer en son nom ; à mêler ma voix à la sienne à cette tribune qui ne retentit encore que de redites sans écho dans l' avenir, où l' on se bat avec des noms d' hommes ! L' heure serait venue d' allumer le phare de la raison et de la morale sur nos tempêtes politiques, de formuler le nouveau symbole social que le monde commence à pressentir et à comprendre : le symbole d' amour et de charité entre les hommes, la politique évangélique ! Je

p31

ne me reproche du moins pour ma part aucun égoïsme à cet égard ; j' aurais sacrifié à ce devoir mon voyage même, ce rêve de mon imagination de seize ans ! Que le ciel suscite des hommes ! Car notre politique fait honte à l' homme, fait pleurer les anges. La destinée donne une heure par siècle à l' humanité pour se régénérer ; cette heure, c' est une révolution, et les hommes la perdent à s' entre-déchirer ; ils donnent à la vengeance l' heure donnée par Dieu à la régénération et au progrès !

Même jour, toujours à l' ancre.

La révolution de juillet, qui m' a profondément affligé, parce que j' aimais de race la vieille et vénérable famille des Bourbons, parce qu' ils avaient eu l' amour et le sang de mon père, de mon grand-père, de tous mes parents, parce qu' ils auraient eu le mien s' ils l' avaient voulu, cette révolution ne m' a cependant pas aigri, parce qu' elle ne m' a pas étonné. Je l' ai vue venir de loin ; neuf mois avant le jour fatal, la chute de la monarchie

nouvelle a été écrite pour moi dans les noms des hommes qu' elle chargeait de la conduire. Ces hommes étaient dévoués et fidèles, mais étaient d' un autre siècle, d' une autre pensée : tandis que l' idée du siècle marchait dans un sens, ils allaient marcher dans un autre ; la séparation était consommée dans l' esprit, elle ne pouvait

p32

tarder dans les faits ; c' était une affaire de jours et d' heures. J' ai pleuré cette famille, qui semblait condamnée à la destinée et à la cécité d' Oedipe ! J' ai déploré surtout ce divorce sans nécessité entre le passé et l' avenir ! L' un pouvait être si utile à l' autre ! La liberté, le progrès social, auraient emprunté tant de force de cette adoption que les anciennes maisons royales, les vieilles familles, les vieilles vertus, auraient faite d' eux ! Il eût été si politique et si doux de ne pas séparer la France en deux camps, en deux affections ; de marcher ensemble, les uns pressant le pas, les autres le ralentissant pour ne pas se désunir en route ! Tout cela n' est plus qu' un rêve ! Il faut le regretter, mais il ne faut pas perdre le jour à le repasser inutilement. Il faut agir et marcher ; c' est la loi des choses, c' est la loi de Dieu ! Je regrette que ce qu' on nomme le parti royaliste, qui renferme tant de capacités, d' influence et de vertus, veuille faire une halte dans la question de juillet. Il n' était pas compromis dans cette affaire, affaire de palais, d' intrigue, de coterie, où la grande majorité royaliste n' avait eu aucune part. Il est toujours permis, toujours honorable de prendre sa part du malheur d' autrui ; mais il ne faut pas prendre gratuitement sa part d' une faute que l' on n' a pas commise. Il fallait laisser à qui la revendique la faute des coups d' état et de la direction rétrograde, plaindre et pleurer les augustes victimes d' une erreur fatale, ne rien renier des affections honorables pour eux, ne point repousser les espérances éloignées, mais légitimes ; et pour tout le reste rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays ! Mais laissons cela ! Nous reverrons la France dans deux ans. Que Dieu la protège, et tout ce que nous y laissons de cher et d' excellent dans tous les partis !

p33

11 juillet 1832, à la voile.

Aujourd' hui, à cinq heures et demie du matin, nous avons mis à la voile. Quelques amis de peu de jours, mais de beaucoup d' affection, avaient devancé le soleil pour nous accompagner à quelques milles en mer, et nous porter plus loin leur adieu. Notre brick glissait sur une mer aplanie, limpide et bleue, comme l' eau d' une source à l' ombre dans le creux d' un rocher. à peine le poids des vergues, ces longs bras du navire chargés de voiles, faisaient-ils légèrement incliner tantôt un bord, tantôt un autre. Un jeune homme de Marseille nous récitait des vers admirables, où il confiait ses vœux pour nous aux vents et aux flots : nous étions attendris par cette séparation de la terre, par ces pensées qui revolaient au rivage, qui traversaient la Provence, et allaient vers mon père, vers mes soeurs, vers mes amis ; par ces adieux, par ces vers, par cette belle ombre de Marseille, qui s' éloignait, qui diminuait sous nos yeux ; par cette mer sans limite qui allait devenir pour longtemps notre seule patrie.  
ô Marseille ! ô France ! Tu méritais mieux : ce temps, ce pays, ces jeunes hommes, étaient dignes de contempler un véritable poète, un de ces hommes qui gravent un monde et une époque dans la mémoire harmonieuse du genre humain !

p34

Mais moi, je le sens profondément, je ne suis rien qu' un de ces hommes sans effigie, d' une époque transitoire et effacée, dont quelques soupirs ont eu de l' écho, parce que l' écho est plus poétique que le poète. Cependant j' appartenais à un autre temps par mes désirs ; j' ai souvent senti en moi un autre homme ; des horizons immenses, infinis, lumineux de poésie philosophique, épique, religieuse, neuve, se déchiraient devant moi : mais, punition d' une jeunesse insensée et perdue ! Ces horizons se refermaient bien vite. Je les sentais trop vastes pour mes forces physiques ; je fermais les yeux pour n' être pas tenté de m' y précipiter. Adieu donc à ces rêves de génie, de volupté intellectuelle ! Il est trop tard. J' esquisserai peut-être quelques scènes, je murmurerai quelques chants, et tout sera dit. à d' autres ! Et, je le vois avec plaisir, il en vient d' autres. La nature ne fut jamais plus féconde en promesses de génie que dans ce moment. Que d' hommes dans vingt ans, si tous deviennent hommes !

Cependant, si Dieu voulait m' exaucer, voici tout ce que je lui demanderais : un poème selon mon coeur et selon le sien ! Une image visible, vivante, animée et colorée de sa création visible et de sa création invisible ; voilà un bel héritage à laisser à ce monde de ténèbres, de doute et de tristesse ! Un aliment qui le nourrirait, qui le rajeunirait pour un siècle ! Oh ! Que ne puis-je le lui donner ; ou, du moins, me le donner à moi-même, lors même que personne, autre que moi, n' en entendrait un vers !

p35

Même jour, à trois heures, en mer.  
Le vent d' est, qui nous dispute le chemin, a soufflé avec plus de force ; la mer a monté et blanchi ; le capitaine déclare qu' il faut regagner la côte, et mouiller dans une baie à deux heures de Marseille. Nous y sommes ; la vague nous berce doucement ; la mer parle, comme disent les matelots ; on entend venir de loin un murmure semblable à ce bruit qui sort des grandes villes : cette parole menaçante de la mer, la première que nous entendons, retentit avec solennité dans l' oreille et dans la poitrine de ceux qui vont lui parler de si près pendant si longtemps.  
à notre gauche, nous voyons les îles de Pomègue et le château d' If, vieux fort avec des tours rondes et grises qui couronnent un rocher nu et ardoisé ; en face, sur la côte élevée et entrecoupée de rochers blanchâtres, de nombreuses maisons de campagne dont les jardins, entourés de murs, ne laissent apercevoir que les sommités des arbustes ou les arceaux verts des treilles ; à environ un mille plus loin dans les terres, sur un mamelon isolé et dépouillé, s' élèvent le fort et la chapelle de notre-dame de la garde, pèlerinage des marins provençaux avant le départ et au retour de tous leurs voyages. Ce matin, à notre insu, à l' heure même où le vent entrerait dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée de ses enfants, a devancé le jour, et est allée prier pour nous au sommet de cette montagne, d' où son regard

p36

ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point blanc sur la mer.

Quel monde que ce monde de la prière ! Quel lien invisible, mais tout-puissant, que celui d' êtres connus ou inconnus les uns aux autres, et priant ensemble ou séparés les uns pour les autres ! Il m' a toujours semblé que la prière, cet instinct si vrai de notre impuissante nature, était la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l' homme ! L' homme ne conçoit pas son effet ; mais que conçoit-il ? Le besoin qui pousse l' homme à respirer lui prouve seul que l' air est nécessaire à sa vie ! L' instinct de la prière prouve aussi à l' âme l' efficacité de la prière : prions donc ! Et vous qui nous avez inspiré cette merveilleuse communication avec vous, avec les êtres, avec les mondes invisibles ; vous, mon Dieu, exaucez-nous beaucoup ! Exaucez-nous au delà de nos désirs ! Même jour, 11 heures du soir.

Une lune splendide semble se balancer entre les mâts, les vergues, les cordages de deux bricks de guerre mouillés non loin de nous entre notre ancrage et les noires montagnes du Var ; chaque cordage de ces bâtiments se dessine à l' oeil, sur le fond bleu et pourpre du ciel de la nuit, comme

p37

les fibres d' un squelette gigantesque et décharné vu de loin, à la lueur pâle et immobile des lampes de Westminster ou de saint-Denis. Le lendemain, ces squelettes doivent reprendre la vie, étendre des ailes repliées comme nous, et s' envoler ainsi que des oiseaux de l' océan, pour aller se poser sur d' autres rivages. Nous entendons, du pont où je suis, le sifflet aigu et cadencé du maître d' équipage qui commande la manoeuvre, les roulements du tambour, la voix de l' officier de quart. Les pavillons glissent du mât ; les canots, les embarcations remontent ce bord, comme au geste rapide et vivant d' un être animé. Tout redevient silence sur leurs bords et sur le nôtre.

Autrefois l' homme ne s' endormait pas sur ce lit profond et perfide de la mer sans élever son âme et sa voix à Dieu, sans rendre gloire à son sublime auteur au milieu de tous ces astres, de tous ces flots, de toutes ces cimes de montagnes, de tous ces charmes, de tous ces périls de la nuit ; on faisait une prière le soir, à bord des vaisseaux ! Depuis la révolution de juillet, on n' en fait plus. La prière est morte sur les lèvres de ce vieux libéralisme du dix-huitième siècle, qui n' avait lui-même rien de vivant que sa haine froide contre les choses de l' âme. Ce souffle



sacré de l' homme, que les fils d' Adam s' étaient transmis jusqu' à nous avec leurs joies ou leurs douleurs, il s' est éteint en France dans nos jours de dispute et d' orgueil ; nous avons mêlé Dieu dans nos querelles. L' ombre de Dieu fait peur à certains hommes. Ces insectes qui viennent de naître, qui vont mourir demain, dont le vent emportera dans quelques jours la stérile poussière, dont ces vagues éternelles jetteront les os blanchis sur quelque écueil, craignent de confesser, par un

p38

mot, par un geste, l' être infini que les cieux et les mers confessent ; ils dédaignent de nommer celui qui n' a pas dédaigné de les créer, et cela pourquoi ? Parce que ces hommes portent un uniforme, qu' ils calculent jusqu' à une certaine quantité de nombres, et qu' ils s' appellent français du dix-neuvième siècle ! Heureusement le dix-neuvième siècle passe, et j' en vois approcher un meilleur, un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, ils le confesseront au moins sous tous les symboles et dans toutes les langues !

Même nuit.

Je me suis promené une heure sur le pont du vaisseau, seul, et faisant ces tristes ou consolantes réflexions ; j' y ai murmuré du coeur et des lèvres toutes les prières que j' ai apprises de ma mère quand j' étais enfant ; les versets, les lambeaux de psaumes que je lui ai si souvent entendu murmurer à voix basse en se promenant le soir dans l' allée du jardin de Milly, remontaient dans ma mémoire, et j' éprouvais une volupté intime et profonde à les jeter à mon tour à l' onde, au vent, à cette oreille toujours ouverte pour laquelle aucun bruit du coeur ou des lèvres n' est jamais perdu ! La prière que l' on a entendu proférer par quelqu' un

p39

qu' on aima et qu' on a vu mourir est doublement sacrée. Qui de nous ne préfère le peu de mots que lui a enseignés sa mère aux plus belles hymnes qu' il pourrait composer lui-même ? Voilà pourquoi,

de quelque religion que notre raison nous fasse à  
l'âge de raison, la prière chrétienne sera  
toujours la prière du genre humain. J' ai fait seul  
ainsi la prière du soir et de la mer pour cette  
femme qui ne calcule aucun péril pour s' unir à  
mon sort, pour cette belle enfant qui jouait  
pendant ce temps sur le pont dans la chaloupe avec  
la chèvre qui doit lui donner son lait, avec les  
beaux et doux lévriers qui lèchent ses blanches  
mains, qui mordillent ses longs et blonds cheveux.  
Le 12, au matin, à la voile.

Pendant la nuit le vent a changé, et il a fraîchi ;  
j' entendais, de ma cabine à l' entre-pont, les pas,  
les voix et le chant plaintif des matelots retentir  
longtemps sur ma tête avec les coups de la chaîne  
de l' ancre qu' on rattachait à la proue. On  
remettait à la voile ; nous partions. Je me  
rendormis. Quand je me réveillai, et que j' ouvris  
le sabord pour regarder les côtes de France que  
nous touchions la veille, je ne vis plus que  
l' immense mer vide, nue, clapotante,

p40

avec deux voiles seulement, deux hautes voiles  
montant comme deux bornes, deux pyramides du  
désert, dans ce lointain sans horizon.  
La vague caressait doucement les flancs épais et  
arrondis de mon brick, et babillait gracieusement  
sous mon étroite fenêtre, où l' écume s' élevait  
quelquefois en légères guirlandes blanches :  
c' était le bruit inégal, varié, confus, du  
gazouillement des hirondelles sur une montagne,  
quand le soleil se lève au-dessus d' un champ de  
blé. Il y a des harmonies entre tous les éléments,  
comme il y en a une générale entre la nature  
matérielle et la nature intellectuelle. Chaque  
pensée a son reflet dans un objet visible qui la  
répète comme un écho, la réfléchit comme un miroir,  
et la rend perceptible de deux manières : aux sens  
par l' image, à la pensée par la pensée ; c' est la  
poésie infinie de la double création ! Les hommes  
appellent cela comparaison : la comparaison, c' est  
le génie. La création n' est qu' une pensée sous  
mille formes. Comparer, c' est l' art ou l' instinct de  
découvrir des mots de plus dans cette langue divine  
des analogies universelles que Dieu seul possède,  
mais dont il permet à certains hommes de découvrir  
quelque chose. Voilà pourquoi le prophète, poète  
sacré, et le poète, prophète profane, furent jadis  
et partout regardés comme des êtres divins. On les  
regarde aujourd' hui comme des êtres insensés ou

tout au moins inutiles : cela est logique. Si vous comptez pour tout le monde matériel et palpable, cette partie de la nature qui se résout en chiffres, en étendue, en argent ou en voluptés physiques, vous faites bien de mépriser ces hommes qui ne conservent que le culte du beau moral, l' idée de Dieu, et cette langue des images, des rapports

p41

mystérieux entre l' invisible et le visible !  
Qu' est-ce qu' elle prouve, cette langue ? Dieu et l' immortalité ! Ce n' est rien pour vous !  
15 juillet, mouillés dans le petit golfe de La Ciotat.

Le vent favorable, un moment levé, s' est bientôt évanoui dans nos voiles. Elles retombaient le long des mâts, et les laissaient osciller au gré des plus faibles lames. Belle image de ces caractères auxquels manque la volonté, ce vent de l' âme humaine, caractères flottants qui fatiguent ceux qui les possèdent : ces caractères usent plus par la faiblesse, que les courageux efforts qu' une volonté rigoureuse imprime aux hommes d' énergie et d' action, comme les navires aussi qui, sur une mer calme et sans vent, se fatiguent davantage que sous l' impulsion d' un vent frais qui les pousse et les soutient sur l' écume des vagues.

Soit hasard, soit manoeuvre secrète de nos officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer à trois heures dans le golfe riant de La Ciotat, petite ville de la côte de Provence, où notre capitaine et presque tous nos matelots ont leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. à l' abri d' un petit môle qui se détache d' une colline gracieuse, toute vêtue de vignes, de figuiers et d' oliviers, comme une main

p42

amie que le rivage tend aux matelots, nous laissons tomber l' ancre. L' eau est sans ride, et tellement transparente, qu' à vingt pieds de profondeur nous voyons briller les cailloux et les coquillages, ondoyer les longues herbes marines, et courir des milliers de poissons aux écailles chatoyantes, trésors cachés du sein de la mer, aussi riche, aussi inépuisable que la terre en végétation et en habitants. La vie est partout comme l' intelligence :

toute la nature est animée, toute la nature sent et pense ! Celui qui ne le voit pas n' a jamais réfléchi à l' intarissable fécondité de la pensée créatrice. Elle n' a pas dû, elle n' a pas pu s' arrêter ; l' infini est peuplé ; et partout où est la vie, là aussi est le sentiment ; et la pensée a des degrés inégaux sans doute, mais sans vide. En voulez-vous une démonstration physique, regardez une goutte d' eau sous le microscope solaire, vous y verrez graviter des milliers de mondes ! Des mondes dans une larme d' insecte ; et si vous parveniez à décomposer encore chacun de ces milliers de mondes, des millions d' autres univers vous apparaîtraient encore ! Si, de ces mondes sans bornes et infiniment petits, vous vous élevez tout à coup aux grands globes innombrables des voûtes célestes, si vous plongez dans les voies lactées, poussière incalculable de soleils dont chacun régit un système de globes plus vaste que la terre et la lune, l' esprit reste écrasé sous le poids des calculs ; mais l' âme les supporte, et se glorifie d' avoir sa place dans cette oeuvre, d' avoir la force de la comprendre, d' avoir un sentiment pour en bénir, pour en adorer l' auteur ! ô mon Dieu, que la nature est une digne prière pour celui qui t' y cherche, qui t' y découvre sous toutes les formes, et qui comprend quelques syllabes de sa langue muette, mais qui dit tout !

p43

Golfe de La Ciotat, 14 au soir.

Le vent est mort, et rien n' annonce son retour. La surface du golfe n' a pas un pli ; la mer est si plane, qu' on y distingue çà et là l' impression des ailes transparentes des moustiques qui flottent sur ce miroir, et qui seules le ternissent à cette heure. Voilà donc à quel degré de calme et de mansuétude peut descendre cet élément qui soulève les vaisseaux à trois ponts sans connaître leur poids, qui ronge des lieues de rivage, use des collines et fend les rochers, brise des montagnes sous le choc de ses lames mugissantes ! Rien n' est si doux que ce qui est fort.

Nous descendons à terre, sur les instances de notre capitaine, qui veut nous présenter à sa femme et nous montrer sa maison. La ville ressemble aux jolies villes du royaume de Naples sur la côte de Gaëte. Tout est rayonnant, gai, serein ; l' existence est une fête continuelle dans les climats du midi. Heureux l' homme qui naît et qui

meurt au soleil ! Heureux surtout celui qui a sa maison, la maison et le jardin de ses pères, aux bords de cette mer dont chaque vague est une étincelle qui jette sa lumière et son éclat sur la terre ! Les hautes montagnes exceptées, qui empruntent la clarté de leurs cimes et de leurs horizons aux neiges qui les couvrent, au ciel dans lequel elles plongent, aucun site de l'intérieur des terres, quelque riant, quelque gracieux que le fassent les collines, les arbres et les fleuves, ne peut lutter

p44

de beauté avec les sites que baignent les mers du midi. La mer est aux scènes de la nature ce que l'oeil est à un beau visage ; elle les éclaire, elle leur donne ce rayonnement, cette physionomie qui les fait vivre, parler, enchanter, fasciner le regard qui les contemple.

Même jour.

Il est nuit, c'est-à-dire ce qu'on appelle la nuit dans ces climats. Combien n'ai-je pas compté de jours moins éclairés sur les flancs veloutés des collines de Richmond en Angleterre, dans les brumes de la Tamise, de la Seine, de la Saône, ou du lac de Genève ! Une lune ronde monte dans le firmament ; elle laisse dans l'ombre notre brick noir, qui repose immobile à quelque distance du quai. La lune, en avançant, a laissé derrière elle comme une traînée de sable rouge dont elle semble avoir semé la moitié du ciel ; le reste est bleu, et blanchit à mesure qu'elle approche. à un horizon de deux milles à peu près, entre deux petites îles, dont l'une a des falaises élevées et jaunes comme le colisée à Rome, et dont l'autre est violette comme des fleurs de lilas, on voit sur la mer le mirage d'une grande ville ; l'oeil y est trompé : on voit étinceler des dômes, des palais aux façades éblouissantes, de longs quais inondés d'une lumière douce et sereine ; à droite et à gauche, les vagues blanchissent et

p45

semblent l'envelopper : on dirait Venise ou Malte dormant au milieu des flots. Ce n'est ni une île ni une ville, c'est la réverbération de la lune au point où son disque tombe d'aplomb sur la mer ;

plus près de nous, cette réverbération s' étend et se prolonge, et roule un fleuve d' or et d' argent entre deux rivages d' azur. à notre gauche, le golfe étend jusqu' à un cap élevé la chaîne longue et sombre de ses collines inégales et dentelées ; à droite, c' est une vallée étroite et fermée, où coule une belle fontaine à l' ombre de quelques arbres ; derrière, c' est une colline plus haute, couverte jusqu' au sommet d' oliviers que la nuit fait paraître noirs ; depuis la cime de cette colline jusqu' à la mer, des tours grises, des maisonnettes blanches percent çà et là l' obscurité monotone des oliviers, et attirent l' oeil et la pensée sur la demeure de l' homme. Plus loin encore, et à l' extrémité du golfe, trois énormes rochers s' élèvent sans bases sur les flots ; de formes bizarres, arrondis comme des cailloux, polis par la vague et les tempêtes, ces cailloux sont des montagnes ; jeux gigantesques d' un océan primitif, dont les mers ne sont sans doute qu' une faible image.

p46

15 juillet.

Nous avons visité la maison du capitaine de notre brick. Jolie demeure, modeste, mais ornée. Nous fûmes reçus par la jeune femme, souffrante et triste du départ précipité de son mari. Je lui offris de la prendre à bord et de nous accompagner pendant ce voyage, qui devait être plus long que les voyages ordinaires d' un bâtiment de commerce. Sa santé s' y opposait : elle allait seule, sans enfants et malade, compter de longs jours, et de longues années peut-être pendant l' absence de son mari. Sa figure douce et sensible portait l' empreinte de cette mélancolie de son avenir et de cette solitude de son coeur. La maison ressemblait à une maison flamande ; ses murs étaient tapissés des portraits de vaisseaux que le capitaine avait commandés. Non loin de là, il nous mena voir dans la campagne une maison où il se préparait, quoique jeune, un asile pour se retirer du vent et du flot. Je fus bien aise d' avoir vu l' établissement champêtre où cet homme méditait d' avancer son repos et son bonheur pour sa vieillesse. J' ai toujours aimé à connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j' ai dû avoir affaire dans ce monde. C' est une partie d' eux-mêmes, c' est une seconde physionomie extérieure qui donne la clef de leur caractère et de leur destinée. La plupart de nos matelots sont aussi de ces

villages. Hommes doux, pieux, gais, laborieux,  
maniant le vent, la

p47

tempête et la vague, avec cette régularité calme  
et silencieuse de nos laboureurs de Saint-Point  
maniant la herse ou la charrue ; laboureurs de  
mer, paisibles et chantants comme les hommes de nos  
vallées, suivant aux rayons du soleil du matin  
leurs longs sillons fumants sur les flancs de  
leurs collines.

16 juillet.

Réveillé de bonne heure, j' entendis ce matin, sur  
le pont immobile, la voix des matelots avec le  
chant du coq et le bêlement de la chèvre et de nos  
moutons. Quelques voix de femmes et des voix  
d' enfants complétaient l' illusion ; j' aurais pu me  
croire couché dans la chambre de bois d' une cabane  
de paysans, sur les bords du lac de Zurich ou de  
Lucerne. Je montai : c' étaient des enfants de  
quelques-uns de nos matelots que leurs femmes  
avaient amenés à leurs pères. Ceux-ci les asseyaient  
sur les canons, les tenaient debout sur les  
balustrades du navire, les couchaient dans la  
chaloupe, les berçaient dans le hamac avec cette  
tendresse dans l' accent et ces larmes dans les  
yeux qu' auraient pu avoir des mères ou des  
nourrices. Braves gens aux coeurs de bronze contre  
les dangers, aux coeurs de femmes pour ce qu' ils  
aiment, rudes et doux comme l' élément qu' ils  
pratiquent ! Qu' il soit pasteur, qu' il soit marin,  
l' homme qui a une famille

p48

a un coeur pétri de sentiments humains et honnêtes.  
L' esprit de famille est la seconde âme de  
l' humanité ; les législateurs modernes l' ont trop  
oublié ; ils ne songent qu' aux nations et aux  
individualités ; ils omettent la famille, source  
unique des populations fortes et pures, sanctuaire  
des traditions et des moeurs, où se retrempent  
toutes les vertus sociales. La législation, même  
après le christianisme, a été barbare sous ce  
rapport ; elle repousse l' homme de l' esprit de  
famille, au lieu de l' y convier. Elle interdit à  
la moitié des hommes, la femme, l' enfant, la  
possession du foyer et du champ : elle devait ces

biens à tous, dès qu' ils ont l' âge d' homme ; il ne fallait les interdire qu' aux coupables. La famille est la société en raccourci ; mais c' est la société où les lois sont naturelles, parce qu' elles sont des sentiments. Excommunier de la famille aurait pu être la plus grande réprobation, la dernière flétrissure de la loi ; c' eût été la seule peine de mort d' une législation chrétienne et humaine : la mort sanglante devrait être effacée depuis des siècles.

Juillet, toujours mouillés par vent contraire.  
à un mille à l' ouest, sur la côte, les montagnes sont cassées comme à coups de massue ; les fragments énormes sont tombés, çà et là, sur les pieds des montagnes, ou sous les flots bleus et verdâtres de la mer qui les baigne. La mer y

p49

brise sans cesse ; et de la lame qui arrive avec un bruit alternatif et sourd contre les rochers, s' élancent comme des langues d' écume blanche qui vont lécher les bords salés. Ces morceaux entassés de montagnes (car ils sont trop grands pour qu' on les appelle rochers) sont jetés et pilés avec une telle confusion les uns sur les autres, qu' ils forment une quantité innombrable d' anses étroites, de voûtes profondes, de grottes sonores, de cavités sombres, dont les enfants de deux ou trois cabanes de pêcheurs du voisinage connaissent seuls les routes, les sinuosités et les issues. Une de ces cavernes, dans laquelle on pénètre par l' arche surbaissée d' un pont naturel, couvert d' un énorme bloc de granit, donne accès à la mer, et s' ouvre ensuite sur une étroite et obscure vallée, que la mer remplit tout entière de ses flots limpides et aplanis comme le firmament dans une belle nuit. C' est une calangue connue des pêcheurs, où, pendant que la vague mugit et écume au dehors, en ébranlant de son choc les flancs de la côte, les plus petites barques sont à l' abri ; on y aperçoit à peine ce léger bouillonnement d' une source qui tombe dans une nappe d' eau. La mer y conserve cette belle couleur d' un jaune verdâtre et moiré, que voit si bien l' oeil des peintres de marine, mais qu' ils ne peuvent jamais rendre exactement, car l' oeil voit plus que la main ne peut imiter.

Sur les deux flancs de cette vallée marine montent à perte de vue deux murailles de rochers presque à pic, sombres et d' une couleur uniforme, pareille à celle du mâchefer quelque temps après qu' il est tombé dans la fournaise. Aucune plante, aucune



mousse n' y trouve même une fente pour se suspendre  
et s' enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes

p50

de lianes et ces fleurs que l' on voit si souvent  
onduler sur les parois des rochers de la Savoie,  
à des hauteurs où Dieu seul peut les respirer :  
nues, droites, noires, repoussant l' oeil, elles ne  
sont là que pour défendre de l' air de la mer les  
collines de vignes et d' oliviers qui végètent sous  
leur abri. Images de ces hommes dominant une époque  
ou une nation, exposés à toutes les injures du temps  
et des tempêtes pour protéger des hommes plus  
faibles et plus heureux. Au fond de la calangue,  
la mer s' élargit un peu, serpente, prend une teinte  
plus claire à mesure qu' elle découvre plus de ciel,  
et finit enfin par une belle nappe d' eau dormante  
sur un lit de petits coquillages violets, concassés  
et serrés comme du sable. Si vous mettez le pied  
hors de la chaloupe qui vous a porté jusque-là,  
vous trouvez à gauche, dans le creux d' un ravin,  
une source d' eau douce, fraîche et pure ; puis, en  
tournant à droite, un sentier de chèvres pierreux,  
rapide, inégal, ombragé de figuiers sauvages et  
d' azeroliers, qui descend des terres cultivées vers  
cette solitude des flots. Peu de sites m' ont autant  
frappé, autant alléché dans mes voyages. C' est ce  
mélange parfait de grâce et de force qui forme la  
beauté accomplie dans l' harmonie des éléments comme  
dans l' être animé ou pensant. C' est cet hymen  
mystérieux de la terre et de la mer, surpris, pour  
ainsi dire, dans leur union la plus intime et la  
plus voilée. C' est cette image du calme et de la  
solitude la plus inaccessible, à côté de cet  
orageux et tumultueux théâtre des tempêtes, tout  
près du retentissement de ses flots. C' est un de  
ces nombreux chefs-d' oeuvre de la création, que  
Dieu a répandus partout comme pour se jouer avec  
les contrastes, mais qu' il se plaît à cacher, le  
plus souvent, sur les cimes impraticables des  
monts escarpés, dans le fond des ravins

p51

sans accès, sur les écueils les plus inabordables  
de l' océan, comme des bijoux de la nature qu' elle  
ne découvre que rarement à des hommes simples, à  
des bergers, à des pêcheurs, aux voyageurs, aux

poètes, ou à la pieuse contemplation des solitaires.

14 juillet 1832.

à dix heures, brise de l' ouest qui s' élève ; nous levons l' ancre à trois heures ; nous n' avons bientôt plus que le ciel et les flots pour horizon ; -mer étincelante, -mouvement doux et cadencé du brick, -murmure de la vague aussi régulier que la respiration d' une poitrine humaine. Cette alternation régulière du flot, du vent dans la voile, se retrouve dans tous les mouvements, dans tous les bruits de la nature : est-ce qu' elle ne respirerait pas aussi ? Oui, sans aucun doute, elle respire, elle vit, elle pense, elle souffre et jouit, elle sent, elle adore son divin auteur. Il n' a pas fait la mort ; la vie est le signe de toutes ses oeuvres.

p52

15 juillet 1832, en pleine mer, 8 heures du soir.

Nous avons vu s' abaisser les dernières cimes des montagnes grises des côtes de France et d' Italie, puis la ligne bleue, sombre de la mer à l' horizon a tout submergé : l' oeil, à ce moment où l' horizon connu s' évanouit, parcourt l' espace et le vide flottant qui l' entoure, comme un infortuné qui a perdu successivement tous les objets de ses affections, de ses habitudes, et qui cherche en vain où reposer son coeur.

Le ciel devient la grande et unique scène de contemplation ; puis le regard retombe sur ce point imperceptible noyé dans l' espace, sur cet étroit navire devenu l' univers entier pour ceux qu' il emporte.

Le maître d' équipage est à la barre : sa figure mâle et impassible, son regard ferme et vigilant, fixé tantôt sur l' habitacle pour y chercher l' aiguille, tantôt sur la proue pour y découvrir, à travers les cordages du mât de misaine, sa route à travers les lames ; son bras droit posé sur la barre, et d' un mouvement imprimant sa volonté à l' immense masse du vaisseau ; tout montre en lui la gravité de son oeuvre, le destin du navire, la vie de trente personnes roulant en ce moment dans son large front et pesant dans sa main robuste. à l' avant du pont, les matelots sont par groupes, assis,

p53

debout, couchés sur les planches de sapin luisant, ou sur les câbles roulés en vastes spirales ; les uns raccommoquant les vieilles voiles avec de grosses aiguilles de fer, comme de jeunes filles brodant le voile de leurs noces ou le rideau de leur lit virginal ; les autres se penchant sur les balustrades, regardant sans les voir les vagues écumantes comme nous regardons les pavés d' une route cent fois battue, et jetant au vent avec indifférence les bouffées de fumée de leurs pipes de terre rouge. Ceux-ci donnent à boire aux poules dans leurs longues auges ; ceux-là tiennent à la main une poignée de foin, et font brouter la chèvre, dont ils tiennent les cornes de l' autre main ; ceux-là jouent avec deux beaux moutons qui sont juchés entre les deux mâts dans la haute chaloupe suspendue : ces pauvres animaux élèvent leur tête inquiète au-dessus des bordages, et, ne voyant que la plaine ondoyante blanchie d' écume, ils bêlent après le rocher et la mousse aride de leurs montagnes.

à l' extrémité du navire, l' horizon de ce monde flottant, c' est la proue aiguë, précédée de son mât de beaupré incliné sur la mer ; ce mât se dresse à l' avant du vaisseau comme le dard d' un monstre marin. Les ondulations de la mer, presque insensibles au centre de gravité, au milieu du pont, font décrire à la proue des oscillations lentes et gigantesques. Tantôt elle semble diriger la route du vaisseau vers quelque étoile du firmament, tantôt le plonger dans quelque vallée profonde de l' océan ; car la mer semble monter et descendre sans cesse quand on est à l' extrémité d' un vaisseau qui, par sa masse et sa longueur, multiplie l' effet de ces vagues ondulées.

p54

Nous, séparés par le grand mât de cette scène de mœurs maritimes, nous sommes assis sur les bancs de quart, ou nous nous promenons avec les officiers sur le pont, regardant descendre le soleil et monter les vagues.

Au milieu de toutes ces figures mâles, sévères, pensives, une enfant, les cheveux dénoués et flottants sur sa robe blanche, son beau visage rose, heureux et gai, entouré d' un chapeau de paille de matelot noué sous son menton, joue avec le chat blanc du capitaine, ou avec une nichée de pigeons de mer pris la veille, qui se couchent sous l' affût d' un canon, et auxquels elle émiette

le pain de son goûter.

Cependant le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil, refracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment avant d'y être submergé entier, élève la voix, et dit :

*messieurs, la prière !* toutes les conversations cessent, tous les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leurs bonnets grecs de laine rouge, les tiennent à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre le livre de prières et chante l'*ave, maris stella*, et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots, et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route des navigateurs, et les vies de tant d'êtres

p55

qui n'ont plus pour phare que la providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée par des hommes seuls avec leurs pensées et leurs faiblesses, en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare ; au mugissement de l'océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces ; aux coups du vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage ; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée ; elle naquit du premier soupir, de la première joie, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière : glorifier Dieu ou l'implorer, ce fut sa seule mission ici-bas ; tout le reste périt avant lui ou avec lui ; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour qu'il élève vers son créateur, en passant sur la terre, ne périt pas ; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence ; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et

qu' il puisse exhaler avec joie et avec orgueil,  
car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui  
peut en avoir, à l' être infini.  
à peine avions-nous roulé ces pensées ou d' autres  
pensées semblables, chacun dans notre silence,  
qu' un cri de Julia s' éleva au bord du vaisseau  
qui regardait l' orient. Un incendie sur la mer !  
Un navire en feu ! Nous nous précipitâmes pour  
voir ce feu lointain sur les flots. En effet, un  
large charbon de feu flottait à l' orient sur  
l' extrémité de l' horizon de la mer ; puis, s' élevant  
et s' arrondissant en peu

p56

de minutes, nous reconnûmes la pleine lune  
enflammée par la vapeur du vent d' ouest, et sortant  
lentement des flots comme un disque de fer rouge  
que le forgeron tire avec ses tenailles de la  
fornaise, et qu' il suspend sur l' onde où il va  
l' éteindre. Du côté opposé du ciel, le disque du  
soleil, qui venait de descendre, avait laissé à  
l' occident comme un banc de sable d' or, semblable  
au rivage de quelque terre inconnue. Nos regards  
flottaient d' un bord à l' autre entre ces deux  
magnificences du ciel. Peu à peu les clartés de ce  
double crépuscule s' éteignirent ; des milliers  
d' étoiles naquirent au-dessus de nos têtes, comme  
pour tracer la route à nos mâts, qui passèrent de  
l' une à l' autre ; on commanda le premier quart de  
la nuit, on enleva du pont tout ce qui pouvait  
 gêner la manoeuvre, et les matelots vinrent, l' un  
après l' autre, dire au capitaine : " que Dieu soit  
avec nous ! "  
je continuai de me promener quelque temps en silence  
sur le pont ; puis je descendis, rendant grâce à  
Dieu dans mon coeur d' avoir permis que je visse  
encore cette face inconnue de sa nature. Mon Dieu,  
mon Dieu, voir ton oeuvre sous toutes ses faces,  
admirer ta magnificence sur les montagnes ou sur  
les mers, adorer et bénir ton nom, qu' aucune lettre  
ne peut contenir, c' est là toute la vie ! Multiplie  
la nôtre, pour multiplier l' amour et l' admiration  
dans nos coeurs ! Puis tourne la page, et fais-nous  
lire dans un autre monde les merveilles sans fin du  
livre de ta grandeur et de ta bonté !

p57

16 juillet 1832, en pleine mer.

Nous avons eu toute la nuit et tout le jour une belle mais forte mer. Le soir, le vent fraîchit, la lame se forme, et commence à rouler pesamment sur les flancs du brick. Lune éclatante, qui prolonge des torrents d' une clarté blanche et ondoyante dans les larges vallées liquides, creusées entre les grandes vagues. Ces lueurs flottantes de la lune ressemblent à des ruisseaux d' eau courante, à des cascades d' eau de neige dans le lit des vertes vallées du Jura ou de la Suisse. Le vaisseau descend et remonte lourdement chacune de ses ravines profondes. Pour la première fois, dans ce voyage, nous entendons les plaintes, les gémissements du bois ; les flancs écrasés du brick rendent, sous le coup de chaque lame, un bruit auquel on ne peut rien comparer que les derniers mugissements d' un taureau frappé par la hache, et couché sur le flanc dans les convulsions de l' agonie. Ce bruit mêlé dans la nuit aux rugissements de cent mille vagues, aux bonds gigantesques du navire, aux craquements des mâts, au sifflement des rafales, à la poussière de l' écume qu' elles lancent et qu' on entend pleuvoir en sifflant sur le pont, aux pas lourds et précipités des hommes de quart qui courent à la manoeuvre, aux paroles rares, fermes et brèves de l' officier qui commande ; tout cela forme un ensemble de sons significatifs et terribles, qui ébranlent bien plus profondément l' âme humaine que le coup de canon sur le champ de bataille. Ce sont de ces scènes auxquelles

p58

il faut avoir assisté, pour connaître la face pénible de la vie des marins, et pour mesurer sa propre sensibilité morale et physique !  
La nuit entière se passe ainsi sans sommeil. Au lever du jour, le vent tombe un peu, la lame ne déferle plus, c' est-à-dire qu' elle ne se couronne plus d' écume ; tout annonce une belle journée ; nous apercevons, à travers la brume colorée de l' horizon, les hautes et longues chaînes des montagnes de Sardaigne. Le capitaine nous promet une mer calme et plane comme un lac entre cette île et la Sicile. Nous filons huit noeuds, quelquefois neuf ; à chaque quart d' heure, les côtes éclatantes vers lesquelles le vent nous emporte se dessinent avec plus de netteté ; les golfes se creusent, les caps s' avancent, les rochers blancs se dressent sur les flots ; les maisons, les champs cultivés, commencent à se

distinguer sur les flancs de l' île. à midi, nous touchons à l' entrée du golfe de saint-Pierre ; mais, au moment de doubler les écueils qui le ferment, un ouragan subit de vent du nord éclate dans nos voiles ; la lame déjà grosse de la nuit donne prise au vent, et s' amoncelle en véritables collines mouvantes ; tout l' horizon n' est qu' une nappe d' écume ; le vaisseau chancelle tour à tour sur la crête de toutes les vagues, puis se précipite presque perpendiculairement dans les profondeurs qui les séparent : en vain nous persistons à vouloir chercher un abri dans le golfe. à l' instant où nous doublons le cap pour y entrer, un vent furieux et sifflant comme une volée de flèches s' échappe de chaque vallon, de chaque anse de la côte, et jette le brick sur le flanc ; on a le temps à peine de serrer les voiles ; nous ne gardons que les voiles basses où nous serrons le vent : le capitaine court lui-même

p59

à la barre du gouvernail. Le navire alors, comme un cheval contenu par une main vigoureuse et dont on tient la bride courte, semble piaffer sur l' écume du golfe ; les flots rasant les bords du pont, du côté où le navire est incliné, et tout le flanc gauche jusqu' à la quille est hors de l' eau. Nous filons ainsi environ vingt minutes, dans l' espoir d' atteindre la petite rade de la ville de saint-Pierre ; nous voyons déjà les vignes et les maisonnettes blanches à une portée de canon ; mais la tempête augmente, le vent nous frappe comme un boulet ; nous sommes contraints de céder et de virer périlleusement de bord, sous le coup même le plus violent de la rafale. Nous réussissons, et nous sortons du golfe par la même manoeuvre qui nous y a lancés ; nous nous retrouvons au large sur une mer horrible. La fatigue de la nuit et du jour nous fait vivement désirer un abri avant une seconde nuit que tout nous fait appréhender comme plus orageuse encore. Le capitaine se décide à tout braver, même la rupture de ses mâts, pour trouver un mouillage sur la côte de Sardaigne. à quelques lieues du point où nous sommes, le golfe de Palma nous en promet un. Nous combattons, pour y entrer, la même furie des vents qui nous a chassés du golfe de saint-Pierre. Après deux heures de lutte, nous l' emportons, et nous entrons, comme un oiseau de mer penché sur ses ailes, jusqu' au fond du beau golfe de Palma. La tempête n' est point tombée ; nous entendons le

mugissement incessant de la pleine mer à trois lieues derrière nous ; le vent continue à siffler dans nos cordages ; mais, dans ce bassin cerné de hautes montagnes, il ne peut soulever que des bouffées d'écume, dont il arrose et rafraîchit le pont, et enfin nous mouillons à trois encâblures de la plage de Sardaigne, sur un fond d'herbes marines, et dans des eaux

p60

tranquilles et à peine ridées. C'est une impression délicate que celle du navigateur échappé à la tempête à force de travail et de peine, quand il entend enfin rouler la chaîne de fer de l'ancre qui va l'attacher à un rivage hospitalier. Aussitôt que l'ancre a mordu, toutes les figures contractées des matelots se détendent ; on voit que les pensées se reposent aussi : ils descendent dans l'entre-pont, ils vont changer leurs habits mouillés ; ils remontent bientôt avec leur costume des dimanches, et reprennent toutes les habitudes paisibles de leur vie de terre. Oisifs, gais, causeurs, ils sont assis, les bras croisés, sur les balustres du bordage, ou fument tranquillement leurs pipes, en regardant avec indifférence les paysages et les maisons du rivage.  
17 juillet 1832.

Mouillés dans cette rade paisible, après une nuit de sommeil délicieux, nous déjeunons sur le pont, à l'abri d'une voile qui nous sert de tente ; la côte brûlée mais pittoresque de la Sardaigne s'étend devant nous. Une embarcation armée de deux pièces de canon se détache de l'île de saint-Antioche, à deux lieues de nous, et semble s'approcher. Nous la distinguons bientôt mieux ; elle porte des marins et des soldats ; elle est en peu de temps à portée de la voix ; elle nous interroge, et nous ordonne d'aller à terre : nous

p61

délibérons ; je me décide à y accompagner le capitaine du brick. Nous nous armons de plusieurs fusils et de pistolets pour résister, si l'on voulait employer la force pour nous retenir. Nous mettons à la voile dans le petit canot. Arrivés près de la petite barque sarde qui nous précède, nous descendons sur une plage au fond du golfe.



Cette plage borde une plaine inculte et marécageuse. Du sable blanc, de grands chardons, quelques touffes d' aloès, çà et là quelques buissons d' un arbuste à l' écorce pâle et grise dont la feuille ressemble à celle du cèdre, des nuées de chevaux sauvages, paissant librement dans ces bruyères, qui viennent en galopant nous reconnaître et nous flairer, et partent ensuite en hennissant, comme des volées de corbeaux ; à un mille de nous, des montagnes grises, nues, avec quelques taches seulement d' une végétation rabougrie sur leurs flancs ; un ciel d' Afrique sur ces cimes calcinées ; un vaste silence sur toutes ces campagnes ; l' aspect de désolation et de solitude qu' ont toutes les plages de mauvais air dans la Romagne, dans la Calabre ou le long des marais Pontins, voilà la scène : sept ou huit hommes à belle physionomie, le front élevé, l' oeil hardi et sauvage, à demi nus, à demi vêtus de lambeaux d' uniformes, armés de longues carabines, et tenant de l' autre main des perches de roseaux pour prendre nos lettres, ou nous présenter ce qu' ils ont à nous offrir, voilà les acteurs. Je réponds en mauvais patois napolitain à leurs questions ; je leur nomme quelques-uns de leurs compatriotes avec qui j' ai été lié d' amitié en Italie dans ma jeunesse : ces hommes deviennent polis et obligeants, après avoir été insolents et impérieux. Je leur achète un mouton, qu' ils équarrirent sur la plage. Nous écrivons : ils prennent nos lettres dans la fente qu' ils ont faite à l' extrémité d' un

p62

long roseau, ils battent le briquet, arrachent quelques branches vertes de l' arbuste qui couvre la côte, allument un feu, et passent nos lettres, trempées dans l' eau de mer, à la fumée de ce feu, avant de les toucher. -ils nous promettent de tirer un coup de fusil ce soir, pour nous avertir de revenir à la côte lorsque nos autres provisions de légumes et d' eau douce seront prêtes. -puis, tirant de leur bâtiment une immense corbeille de coquillages, *frutti di mare*, ils nous les offrent, sans vouloir accepter aucun salaire. Nous revenons à bord. -heures de loisir et de contemplations délicieuses, passées sur la poupe du navire à l' ancre, pendant que la tempête résonne encore à l' extrémité des deux caps qui nous couvrent, et que nous regardons l' écume de la haute mer monter encore de trente ou quarante pieds contre les flancs dorés de ces caps.

18 juillet 1832.

Sortis du golfe de Palma par une mer miroitée et plane ; -léger souffle d' ouest, à peine suffisant pour sécher la rosée de la nuit qui brille sur les rameaux découpés des lentisques, seule verdure de ces côtes déjà africaines : -en pleine mer, journée silencieuse, douce brise qui nous fait filer six à sept noeuds par heure ; -belle soirée ; -nuit étincelante, -la mer dort aussi.

p63

19 juillet 1832.

Nous nous réveillons à vingt-cinq lieues de la côte d' Afrique. Je relis l' histoire de saint Louis, pour me rappeler les circonstances de sa mort sur la plage de Tunis, près du cap de Carthage, que nous devons voir ce soir ou demain.

Je ne savais pas dans ma jeunesse pourquoi certains peuples m' inspiraient une antipathie pour ainsi dire innée, tandis que d' autres m' attiraient et me ramenaient sans cesse à leur histoire par un attrait irréflechi. -j' éprouvais pour ces vaines ombres du passé, pour ces mémoires mortes des nations, exactement ce que j' éprouve avec un irrésistible empire pour ou contre les physionomies des hommes avec lesquels je vis ou je passe. -j' aime ou j' abhorre, dans l' acception physique du mot ; à première vue, en un clin d' oeil, j' ai jugé un homme ou une femme pour jamais. -la raison, la réflexion, la violence même, tentées souvent par moi contre ces premières impressions, n' y peuvent rien. -quand le bronze a reçu son empreinte du balancier, vous avez beau le tourner et le retourner dans vos doigts, il la garde ; -ainsi de mon âme, -ainsi de mon esprit. -c' est le propre des êtres chez lesquels l' instinct est prompt, fort, instantané, inflexible. On se demande : qu' est-ce que l' instinct ? Et l' on reconnaît que c' est la raison suprême ; mais la raison innée, la raison non raisonnée, la raison telle

p64

que Dieu l' a faite et non pas telle que l' homme la trouve. -elle nous frappe comme l' éclair, sans que l' oeil ait la peine de la chercher. -elle illumine tout du premier jet. -l' inspiration dans tous les

arts comme sur un champ de bataille est aussi cet instinct, cette raison devinée. Le génie aussi est instinct, et non logique et labeur. Plus on réfléchit, plus on reconnaît que l'homme ne possède rien de grand et de beau qui lui appartienne, qui vienne de sa force ou de sa volonté ; mais que tout ce qu'il y a de souverainement beau vient immédiatement de la nature et de Dieu. -le christianisme, qui sait tout, l'a compris du premier jour. -les premiers apôtres sentirent en eux cette action immédiate de la divinité, et s'écrièrent dès la première heure : *tout don parfait vient de Dieu* .

Revenons aux peuples. -je n'ai jamais pu aimer les romains ; je n'ai jamais pu prendre le moindre intérêt de cœur à Carthage, malgré ses malheurs et sa gloire. -Annibal ne m'a jamais paru qu'un général de la compagnie des Indes, faisant une campagne industrielle, une brillante et héroïque opération de commerce dans les plaines de Trasimène. -ce peuple, ingrat comme tous les peuples égoïstes, l'en récompensa par l'exil et la mort ! -pour sa mort, elle fut belle, elle fut pathétique, elle me réconcilie avec ses triomphes ; j'en ai été remué dès mon enfance. -il y a toujours pour moi, comme pour l'humanité tout entière, une sublime et héroïque harmonie entre la souveraine gloire, le souverain génie et la souveraine infortune. -c'est là une de ces notes de la destinée qui ne manque jamais son effet, sa triste et voluptueuse modulation dans le cœur humain ! Il n'est point en effet de gloire sympathique, de vertu complète,

p65

sans l'ingratitude, la persécution et la mort. -le Christ en fut le divin exemple, et sa vie comme sa doctrine explique cette mystérieuse énigme de la destinée des grands hommes par la destinée de l'homme divin !

Je l'ai découvert plus tard : le secret de mes sympathies ou de mes antipathies pour la mémoire de certains peuples est dans la nature même des institutions et des actions de ces peuples. Les peuples comme les phéniciens, Tyr, Sidon, Carthage, sociétés de commerce exploitant la terre à leur profit, et ne mesurant la grandeur de leurs entreprises qu'à l'utilité matérielle et actuelle du résultat ; -je suis pour eux comme le Dante, je regarde et je passe.

N'en parlons pas. -ils ont été riches et prospères,

voilà tout. -ils n' ont travaillé que pour le temps ; l' avenir n' a pas à s' en occuper. Mais ceux qui, peu soucieux du présent qu' ils sentaient leur échapper, ont, par un sublime instinct d' immortalité, par une soif insatiable d' avenir, porté la pensée nationale au delà du présent, et le sentiment humain au-dessus de l' aisance, de la richesse, de l' utilité matérielle ; -ceux qui ont consumé des générations et des siècles à laisser sur leur route une trace belle et éternelle de leur passage ; ces nations désintéressées et généreuses qui ont remué toutes les grandes et pesantes idées de l' esprit humain, pour en construire des sagesses, des législations, des théogonies, des arts, des systèmes ; -celles qui ont remué les masses de

p66

marbre ou de granit pour en construire des obélisques ou des pyramides, défi sublime jeté par elles au temps, voix muette avec laquelle elles parleront à jamais aux âmes grandes et généreuses ; -ces nations poètes, comme les égyptiens, les juifs, les indous, les grecs, qui ont idéalisé la politique et fait prédominer dans leur vie de peuples le principe divin, l' âme, sur le principe humain, l' utile ; -celles-là, je les aime, je les vénère ; je cherche et j' adore leurs traces, leurs souvenirs, leurs oeuvres écrites, bâties ou sculptées ; je vis de leur vie, j' assiste en spectateur ému et partial au drame touchant ou héroïque de leur destinée, et je traverse volontiers les mers pour aller rêver quelques jours sur leur poussière, et pour aller dire à leur mémoire le memento de l' avenir ; celles-là ont bien mérité des hommes, car elles ont élevé leurs pensées au-dessus de ce globe de fange, au delà de ce jour fugitif. -elles se sont senties faites pour une destinée plus haute et plus large, et, ne pouvant se donner à elles-mêmes la vie immortelle que rêve tout coeur noble et grand, elles ont dit à leurs oeuvres : " immortalisez-nous, subsistez pour nous, parlez de nous à ceux qui traverseront le désert, ou qui passeront sur les flots de la mer ionienne, devant le cap Sygée ou devant le promontoire de Sunium, où Platon chantait une sagesse qui sera encore la sagesse de l' avenir. "

voilà ce que je pensais en écoutant la proue, sur laquelle j' étais assis, fendre les vagues de la mer d' Afrique, et en regardant à chaque minute, sous la brume rose de l' horizon, si je n' apercevais pas

le cap de Carthage.  
La brise tomba, la mer se calma, le jour s'écoula  
à regarder

p67

en vain de loin la côte vaporeuse d'Afrique : le  
soir, un fort coup de vent s'éleva ; le navire,  
ballotté d'un flanc à l'autre, écrasé sous les  
voiles semblables aux ailes, cassées par le plomb,  
d'un oiseau de mer, nous secouait dans ses flancs  
avec ce terrible mugissement d'un édifice qui  
s'écroule. Je passe la nuit sur le pont, le bras  
passé autour d'un câble ; des nuages blanchâtres  
qui se pressent comme une haute montagne dans le  
golfe profond de Tunis, jaillissent des éclairs  
et sortent les coups lointains de la foudre.

L'Afrique m'apparaît comme je me la représentais  
toujours, ses flancs déchirés par les feux du ciel,  
et ses sommets calcinés dérobés sous les nuages.  
à mesure que nous approchons et que le cap de  
Byserte, puis le cap de Carthage, se détachent de  
l'obscurité, et semblent venir au-devant de nous,  
toutes les grandes images, tous les noms fabuleux  
ou héroïques qui ont retenti sur ce rivage, sortent  
aussi de ma mémoire, et me rappellent les drames  
poétiques ou historiques dont ces lieux furent  
successivement le théâtre. Virgile, comme tous les  
poètes qui veulent faire mieux que la vérité,  
l'histoire et la nature, a bien plutôt gâté  
qu'embelli l'image de Didon. -la Didon historique,  
veuve de Sychée, et fidèle aux mânes de son  
premier époux, fait dresser son bûcher sur le cap  
de Carthage, et y monte, sublime et volontaire  
victime d'un amour pur et d'une fidélité même à la  
mort. Cela est un peu plus beau, un peu plus saint,  
un peu plus pathétique, que les froides galanteries  
que le poète romain lui prête avec son ridicule et  
pieux énée, et son désespoir amoureux, auquel le  
lecteur ne peut sympathiser.

Mais l'*anna soror*, et le magnifique adieu et  
l'immortelle

p68

imprécation qui suivent, feront toujours pardonner  
à Virgile.

La partie historique de Carthage est plus poétique  
que sa poésie. La mort céleste et les funérailles

de saint Louis ; -l' aveugle Bélisaire ; -Marius expiant parmi des bêtes féroces, sur les ruines de Carthage, bête féroce lui-même, les crimes de Rome ; -la journée lamentable où, semblable au scorpion entouré de feu qui se perce lui-même de son dard empoisonné, Carthage, entourée par Scipion et Massinissa, met elle-même le feu à ses édifices et à ses richesses, -la femme d' Asdrubal, renfermée avec ses enfants dans le temple de Jupiter, reprochant à son mari de n' avoir pas su mourir, et allumant elle-même la torche qui va consumer elle et ses enfants, et tout ce qui reste de sa patrie, pour ne laisser que de la cendre aux romains ! -Caton D' Utique, les deux Scipion, Annibal, tous ces grands noms s' élèvent encore sur le cap abandonné, comme des colonnes debout devant un temple renversé. -l' oeil ne voit rien qu' un promontoire nu s' élevant sur une mer déserte, quelques citernes vides ou remplies de leurs propres débris, quelques aqueducs en ruine, quelques môles ravagés par les flots, et recouverts par la lame ; une ville barbare auprès, où ces noms mêmes sont inconnus comme ces hommes qui vivent trop vieux, et qui deviennent étrangers dans leur propre pays. Mais le passé suffit là où il brille de tant d' éclat de souvenirs. -que sais-je même si je ne l' aime pas mieux seul, isolé au milieu de ses ruines, que profané et troublé par le bruit et la foule des générations nouvelles ? Il en est des ruines ce qu' il en est des tombeaux : -au milieu du tumulte d' une grande ville et de la fange de nos rues, ils

p69

affligent et attristent l' oeil, ils font tache sur toute cette vie bruyante et agitée ; -mais dans la solitude, aux bords de la mer, sur un cap abandonné, sur une grève sauvage, trois pierres, jaunies par les siècles et brisées par la foudre, font réfléchir, penser, rêver ou pleurer. La solitude et la mort, la solitude et le passé, qui est la mort des choses, s' allient nécessairement dans la pensée humaine. Leur accord est une mystérieuse harmonie. J' aime mieux le promontoire nu de Carthage, le cap mélancolique de Sunium, la plage nue et infestée de Paestum, pour y placer les scènes des temps écoulés, que les temples, les arcs, les colisées de Rome morte, foulés aux pieds dans Rome vivante, avec l' indifférence de l' habitude ou la profanation de l' oubli.  
20 juillet 1832.  
à dix heures le vent s' adoucit ; nous pouvons monter

sur le pont, et, filant sept noeuds par heure, nous nous trouvons bientôt à la hauteur de l' île isolée de Pantelleria, ancienne île de Calypso, délicieuse encore par sa végétation africaine et la fraîcheur de ses vallées et de ses eaux. C' est là que les empereurs exilèrent successivement les condamnés politiques. Elle ne nous apparaît que comme un cône noir sortant de

p70

la mer, et vêtue jusqu' aux deux tiers de son sommet par une brume blanche qu' y a jetée le vent de la nuit. Nul vaisseau n' y peut aborder ; elle n' a de ports que pour les petites barques qui y portent les exilés de Naples et de la Sicile, qui languissent depuis dix années, expiant quelques rêves de liberté précoces. Malheureux les hommes qui en tout genre devancent leur temps ! Leur temps les écrase. -c' est notre sort à nous, hommes impartiaux, politiques, rationnels, de la France. -la France est encore à un siècle et demi de nos idées. -elle veut en tout des hommes et des idées de secte et de parti : que lui importe du patriotisme et de la raison ? C' est de la haine, de la rancune, de la persécution alternative, qu' il faut à son ignorance ! Elle en aura jusqu' à ce que, blessée avec les armes mortelles dont elle veut absolument se servir, elle tombe, ou les rejette loin d' elle pour se tourner vers le seul espoir de toute amélioration politique : Dieu, sa loi ; et la raison, sa loi innée. 21 juillet 1832. La mer, à mon réveil, après une nuit orageuse, semble jouer avec le reste du vent d' hier ; -l' écume la couvre encore comme les flocons à demi essuyés qui tachent les flancs

p71

du cheval fatigué d' une longue course, -ou comme ceux que son mors secoue quand il abaisse et relève la tête, impatient d' une nouvelle carrière. -les vagues courent vite, irrégulièrement, mais légères, peu profondes, transparentes : cette mer ressemble à un champ de belle avoine ondoyant aux brises d' une matinée de printemps, après une nuit d' averse ; -nous voyons les îles de Gozzo et de

Malte surgir au-dessous de la brume, à cinq ou six lieues à l' horizon.

22 juillet, arrivée à Malte.

à mesure que nous approchons de Malte, la côte basse s' élève et s' articule ; mais l' aspect est morne et stérile. Bientôt nous apercevons les fortifications et les golfes formés par les ports ; une nuée de petites barques, montées chacune par deux rameurs, sort de ces golfes et accourt à la proue de notre navire ; la mer est grosse, et la vague les précipite quelquefois dans le profond sillon que nous creusons dans la mer ; ils semblent près d' y être engloutis ; le flot les relève, ils courent sur nos traces, ils dansent sur les flancs du brick, ils nous jettent de petites cordes pour nous remorquer dans la rade.

Les pilotes nous annoncent une quarantaine de dix jours,

p72

et nous conduisent au port réservé sous les hautes fortifications de la cité Valette. -le consul de France, M Miége, informe le gouverneur, sir Frederick Ponsonby, de notre arrivée ; il rassemble le conseil de santé, et réduit notre quarantaine à trois jours.

Nous obtenons la faveur de monter une barque, et de nous promener le soir le long des canaux qui prolongent le port de quarantaine. -c' est un dimanche. -le soleil brûlant du jour s' est couché au fond d' une anse paisible et étroite du golfe qui est derrière la proue de notre navire ; la mer est là, plane et brillante, légèrement plombée, absolument semblable à de l' étain fraîchement étamé.

-le ciel au-dessus est d' une teinte orange, légèrement rosée. -il se décolore à mesure qu' il s' élève sur nos têtes et s' éloigne de l' occident ; à l' orient, il est d' un bleu gris et pâle, et ne rappelle plus l' azur éclatant du golfe de Naples, -ou même la profondeur noire du firmament au-dessus des Alpes de la Savoie. -la teinte du ciel africain participe de la brûlante atmosphère et de l' âpre sévérité de ce continent ; la réverbération de ces montagnes nues frappe le firmament de sécheresse et de chaleur, et la poussière enflammée de ces déserts de sable aride semble se mêler à l' air qui l' enveloppe, et ternir la voûte de cette terre. -nos rameurs nous mènent lentement à quelques toises du rivage. -le rivage bas et uni d' une grève qui vient mourir à quelques pouces au-dessus de la mer, est couvert, pendant



un demi-mille, d' une rangée de maisons qui se touchent les unes les autres, et semblent s' être approchées le plus près possible du flot, pour en respirer la fraîcheur et pour en écouter le murmure. Voici une de ces maisons et une des scènes que nous voyons

p73

répétées sur chaque seuil, sur chaque terrasse, sur chaque balcon. -en multipliant cette scène et cette vue par cinq ou six cents maisons semblables, on aura un souvenir exact de ce paysage, unique pour un européen qui ne connaît ni Séville, ni Cordoue, ni Grenade : c' est un souvenir qu' il faut graver tout entier, et avec ses détails de moeurs, pour le retrouver une fois dans la sombre et terne uniformité de nos villes d' occident. Ces souvenirs, retrouvés dans la mémoire pendant nos jours et nos mois de neige, de brouillard et de pluie, sont comme une échappée sur le ciel serein pendant une longue tempête. -un peu de soleil dans l' oeil, un peu d' amour dans le coeur, un rayon de foi ou de vérité dans l' âme, c' est une même chose. -je ne puis vivre sans ces trois consolations de l' exil terrestre. -mes yeux sont de l' orient, mon âme est amour, et mon esprit est de ceux qui portent en eux un instinct de lumière, une évidence irréflichtie qui ne se prouve pas, mais qui ne trompe pas et qui console. Voici donc le paysage : lumière dorée, douce et sereine, comme celle qui sort des yeux et des traits d' une jeune fille avant que l' amour ait gravé un pli sur son front, jeté une ombre sur ses yeux. -cette lumière, répandue également sur l' eau, sur la terre, dans le ciel, frappe la pierre blanche et jaune des maisons, et laisse tous les dessins des corniches, toutes les arêtes des angles, toutes les balustrades des terrasses, toutes les ciselures des balcons, s' articuler vides et nets sur l' horizon bleu, sous ce tremblement aérien, sous ce vague incertain et brumeux dont notre occident a fait une beauté pour ses arts, ne pouvant corriger ce vice de son climat. Cette qualité de l' air, cette couleur blanche, jaune, dorée, de la

p74

pierre, cette vigueur des contours, donnent au

moindre édifice du midi une fermeté et une netteté qui rassurent et frappent agréablement l'oeil. Chaque maison a l'air, non pas d'avoir été bâtie pierre à pierre avec du ciment et du sable, mais d'avoir été sculptée vivante et debout dans le rocher vif, et d'être assise sur la terre, comme un bloc sorti de son sein, et aussi durable que le sol même. -deux pilastres larges et élégants s'élèvent aux deux angles de la façade ; ils s'élèvent seulement à la hauteur d'un étage et demi ; là, une corniche élégante, sculptée dans la pierre éclatante, les couronne, et sert de base elle-même à une balustrade riche et massive qui s'étend tout le long du faite, et remplace ces toits plats, irréguliers, pointus, bizarres, qui déshonorent toute architecture, qui brisent toute ligne harmonieuse avec l'horizon, dans nos assemblages d'édifices bizarres que nous appelons villes, en Allemagne, en Angleterre et en France. -entre ces deux larges pilastres, qui s'avancent de quelques pouces sur la façade, trois ouvertures seulement sont dessinées par l'architecte, une porte et deux fenêtres. -la porte, haute, large et cintrée, n'a pas son seuil sur la rue ; elle s'ouvre sur un perron extérieur, qui empiète sur le quai de sept ou huit pieds. Ce perron, entouré d'une balustrade de pierre sculptée, sert de salon extérieur autant que d'entrée à la maison. -décrivons un de ces perrons, nous les aurons décrits tous. -un ou deux hommes, en veste blanche, à figure noire, à l'oeil africain, une longue pipe à la main, sont nonchalamment étendus sur un divan de jonc, à côté de la porte ; devant eux, gracieusement accoudées sur la balustrade, trois jeunes femmes, dans différentes attitudes, regardent silencieusement passer notre barque, ou sourient entre elles de notre aspect étranger. -une robe

p75

noire qui ne descend qu'à mi-jambe, un corset blanc à larges manches plissées et flottantes, une coiffure de cheveux noirs, et par-dessus les épaules et la tête un demi-manteau de soie noire semblable à la robe, couvrant la moitié de la figure, une des épaules et un des bras qui retient le manteau ; ce manteau, d'étoffe légère enflée par la brise, se dessine dans la forme d'une voile gonflée sur un esquif, et, dans ses plis capricieux, tantôt dérobe, tantôt dévoile la figure mystérieuse qu'il enveloppe, et qui semble lui échapper à plaisir. -les unes lèvent gracieusement la tête pour causer

avec d' autres jeunes filles qui se penchent au balcon supérieur et leur jettent des grenades ou des oranges ; les autres causent avec des jeunes hommes à longues moustaches, à noire et touffue chevelure, en vestes courtes et pincées, en pantalons blancs et ceintures rouges. -assis sur le parapet du perron, deux jeunes abbés, en habit noir, en souliers bouclés d' argent, s' entretiennent familièrement, et jouent avec de larges éventails verts, tandis qu' au pied des dernières marches un beau moine mendiant, les pieds nus, le front pâle, chauve et blanc, découvert, le corps enveloppé des plis lourds de sa robe brune, s' appuie comme une statue de la mendicité sur le seuil de l' homme riche et heureux, et regarde d' un oeil de détachement et d' insouciance ce spectacle de bonheur, d' aisance et de joie. -à l' étage supérieur, on voit sur un large balcon, supporté par de belles cariatides et recouvert d' une véranda indienne garnie de rideaux et de franges, une famille d' anglais, ces heureux et impassibles conquérants de la Malte actuelle. -là, quelques nourrices moresques, aux yeux étincelants, au teint plombé et noir, tiennent dans leurs bras ces beaux enfants de la Grande-Bretagne, dont les cheveux blonds et

p76

bouclés, et la peau rose et blanche, résistent au soleil de Calcutta comme à celui de Malte ou de Corfou. -à voir ces enfants sous le manteau noir et sous le regard brûlant de ces femmes demi-africaines, on dirait de beaux et blancs agneaux suspendus aux mamelles des tigresses du désert. -sur la terrasse, c' est une autre scène ; les anglais et les maltais se la partagent. -d' un côté, vous voyez quelques jeunes filles de l' île tenant la guitare sous le bras, et jetant quelques notes d' un vieil air national, sauvage comme le climat ; de l' autre, une jeune et belle anglaise, mélancoliquement penchée sur son coude, contemplant indifféremment la scène de vie qui passe sous ses regards, et feuilletant les pages des poètes immortels de son pays. Ajoutez à ce coup d' oeil les chevaux arabes montés par les officiers anglais, et courant, les crins épars, sur le sable du quai ; -les voitures maltaises, espèces de chaises à porteurs sur deux roues, attelées d' un seul cheval barbaresque que le conducteur suit à pied au galop, les reins noués d' une ceinture rouge à longues franges, et le front couvert de la résille ou du bonnet rouge, pendant

jusqu' à la ceinture, du muletier espagnol ; -les cris sauvages des enfants nus qui se précipitent dans la mer et nagent sous notre barque, les chants des grecs ou des siciliens mouillés dans le port voisin, et se répondant en chœur d' un pont de navire à l' autre, et les notes monotones et sautillantes de la guitare, formant comme un doux bourdonnement de l' air du soir au-dessus de tous ces sons aigus ; et vous aurez une idée d' un quai de l' empsida le dimanche au soir.

p77

24 juillet 1832.

Entrée en libre pratique dans le port de la cité Valette : le gouverneur, sir Frederick Ponsonby, revenu de sa campagne pour nous accueillir, nous reçoit au palais du grand-maître à deux heures. -excellente figure d' un honnête homme anglais ; -la probité est la physionomie de ces figures d' homme : -élévation, gravité et noblesse, voilà le type du véritable grand seigneur anglais. -nous admirons le palais ; -magnifique et digne simplicité ; -beauté dans la masse et la nudité de vaines décorations au dehors et au dedans ; -vastes salles ; -longues galeries ; -peintures sévères ; -escalier large, doux et sonore ; -salle d' armes de deux cents pieds de long, renfermant les armures de toutes les époques de l' histoire de l' ordre de saint-Jean de Jérusalem ; -bibliothèque de quarante mille volumes, où nous sommes reçus par le directeur, l' abbé Bollanti, jeune ecclésiastique maltais, tout à fait semblable aux abbés romains de la vieille école : -oeil pénétrant et doux, bouche méditative et souriante, front pâle et articulé, langage élégant et cadencé, politesse simple, naturelle et fine. -nous causons longtemps, car c' est l' espèce d' homme le plus propre à une longue, forte et pleine causerie. -il y a en lui, comme dans tous ces ecclésiastiques distingués que j' ai rencontrés en Italie, quelque chose de triste, d' indifférent et de résigné, qui tient de la noble et digne résignation d' un pouvoir déchu. -élevés parmi des ruines, -sur les

p78

ruines mêmes d' un monument écroulé, ils en ont contracté la mélancolie et l' insouciance sur le

présent. -comment, lui disais-je, un homme comme vous supporte-t-il l' exil intellectuel et la réclusion dans laquelle vous vivez dans ce palais désert et parmi la poudre de ces livres ? -il est vrai, me répondit-il, je vis seul, et je vis triste ; l' horizon de cette île est bien borné ; le bruit que je pourrais y faire par mes écrits ne retentirait pas bien loin, et le bruit même que d' autres hommes font ailleurs retentit à peine jusqu' ici. Mais mon âme voit au delà un horizon plus libre et plus vaste, où ma pensée aime à se porter ; nous avons un beau ciel sur la tête, un air tiède autour de nous, une mer large et bleue sous les regards ; cela suffit à la vie des sens : quant à la vie de l' esprit, elle n' est nulle part plus intense que dans le silence et dans la solitude. -cette vie remonte ainsi directement à la source d' où elle émane, à Dieu, sans s' égarer et s' altérer par le contact des choses et des soucis du monde. Quand saint Paul, allant porter la parole féconde du christianisme aux nations, fit naufrage à Malte, et y resta trois mois pour y semer le grain de sénevé, il ne se plaignit pas de son naufrage et de son exil, qui valurent à cette île la connaissance précoce du verbe et de la morale divine : dois-je me plaindre, moi, né sur ces rochers arides, si le seigneur m' y confine pour y conserver sa vérité chrétienne dans les coeurs où tant de vérités sont prêtes à s' éteindre ? -cette vie a sa poésie, ajoutait-il : quand je serai libre enfin de mes classifications et de mes catalogues, peut-être écrirai-je aussi cette poésie de la solitude et de la prière. -je le quittai avec peine et désir de le revoir. L' église de saint-Jean, cathédrale de l' île, a tout le caractère,

p79

-toute la gravité qu' on peut attendre d' un pareil monument dans un pareil lieu, -grandeur, noblesse, richesse. Les clefs de Rhodes, emportées après leur défaite par les chevaliers, sont suspendues aux deux côtés de l' autel, symbole de regrets éternels ou d' espérances à jamais trompées. -voûte superbe, peinte en entier par le calabrese ; -oeuvre digne de Rome moderne dans ses plus beaux temps de la peinture. Un seul tableau me frappe dans la chapelle de l' élection ; -il est de Michel-Ange de Caravaggio, que les chevaliers du temps avaient appelé dans l' île pour peindre la voûte de saint-Jean. Il

l' entreprit, mais la fougue et l' irritabilité de son caractère sauvage l' emportèrent ; il eut peur d' un long ouvrage, et partit. -il laissa son chef-d' oeuvre à Malte, la *décollation de saint Jean-Baptiste* . Si nos peintres modernes, qui cherchent le romantisme par système au lieu de le trouver par nature, voyaient ce magnifique tableau, ils trouveraient leur prétendue invention inventée avant eux. -voilà le fruit né sur l' arbre, et non le fruit artificiel moulé en cire et peint en couleurs fausses ; -pittoresque d' attitudes, énergie de tableau, profondeur de sentiment, vérité et dignité réunies ; -vigueur de contraste, et cependant unité et harmonie, horreur et beauté tout ensemble, voilà le tableau. -c' est un des plus beaux que j' aie vus de ma vie. -c' est le tableau que cherchent les peintres de l' école actuelle. -le voilà, il est trouvé. Qu' ils ne cherchent plus. -ainsi rien de nouveau dans la nature et dans les arts. -tout ce qu' on fait a été fait ; -tout ce qu' on dit a été dit ; -tout ce qu' on rêve a été rêvé. -tout siècle est plagiaire d' un autre siècle ; car tous tant que nous sommes, artistes

p80

ou penseurs, périssables ou fugitifs, nous copions de différentes manières un modèle immuable et éternel, la nature, -cette pensée une et diverse du créateur !

25 juillet 1832.

Du sommet de l' observatoire qui domine le palais du grand-maître, -vue d' ensemble des villes, des ports et campagnes de Malte ; -campagnes nues, sans forme, sans couleurs, arides comme le désert ; -ville semblable à une écaille de tortue échouée sur le rocher ; -on dirait qu' elle a été sculptée dans un seul bloc de rocher vif ; -scènes de toits en terrasses à l' approche de la nuit ; -femmes assises sur ces terrasses. -David ainsi vit Bethsabée. -rien de plus gracieux et de plus séduisant que ces figures blanches ou noires, semblables à des ombres, apparaissant ainsi aux rayons de la lune, sur les toits de cette multitude de maisons. -on ne voit les femmes que là, à l' église, ou sur leurs balcons ; tout le langage est dans les yeux ; tout amour est un long mystère que les paroles n' altèrent pas ; -un long drame se noue et se dénoue ainsi sans paroles. -ce silence, ces apparitions à certaines heures, ces rencontres aux mêmes lieux, ces intimités de distances, ces expressions muettes, sont peut-être le premier et

le plus divin langage de l' amour, ce sentiment  
au-dessus des paroles, et qui,

p81

comme la musique, exprime dans une langue à part ce  
que nulle langue ne peut exprimer.

Ces aspects, ces pensées, rajeunissent l' âme ;  
-elles font sentir le seul charme inépuisable que  
Dieu ait répandu sur la terre, et regretter que les  
heures de la vie soient si rapides et si mêlées.  
-deux seuls sentiments suffiraient à l' homme,  
vécût-il l' âge des rochers, la contemplation de  
Dieu et l' amour. -l' amour et la religion sont les  
deux pensées ou plutôt la pensée une des peuples  
du midi ; -aussi ne cherchent-ils pas autre chose, ils  
ont assez. -nous les plaignons, il faudrait les  
envier. -qu' y a-t-il de commun entre nos passions  
factices, entre la tumultueuse agitation de nos  
vaines pensées, et ces deux seules pensées vraies  
qui occupent la vie de ces enfants du soleil : -la  
religion et l' amour ; l' une enchantant le présent,  
l' autre enchantant l' avenir ? Aussi j' ai toujours  
été frappé, malgré les préjugés contraires, du calme  
profond et rarement troublé des physionomies du  
midi, et de cette masse de repos, de sérénité et de  
bonheur répandue dans les habitudes et sur les  
visages de cette foule silencieuse qui respire, vit,  
aime et chante sous vos yeux ; -le chant, ce  
superflu du bonheur et des impressions dans une âme  
trop pleine ! On chante à Rome, à Naples, à  
Gênes, à Malte, en Sicile, en Grèce, en Ionie,  
sur le rivage, sur les flots, sur les toits ; on  
n' entend que le lent récitatif du pêcheur, du  
matelot, du berger, ou les bourdonnements vagues de  
la guitare pendant les nuits sereines. -c' est du  
bonheur, quoi qu' on en dise. -ils sont esclaves,  
dites-vous ? Qu' en savent-ils ? Esclavage ou  
liberté ! Malheur ou bonheur de convention ! Le  
malheur ou le bonheur sont plus près de nous.  
Qu' importe à ces foules paisibles

p82

qui respirent la brise de mer ou se couchent aux  
tièdes rayons du soleil de Sicile, de Malte ou du  
Bosphore, que la loi leur soit faite par un prêtre,  
par un pacha ou par un parlement ? Cela change-t-il  
quelque chose à leurs relations avec la nature,

les seules qui les occupent ? Non, sans doute : toute société libre ou absolue se résout toujours en servitudes plus ou moins senties. -nous sommes esclaves des lois variables et capricieuses que nous nous faisons, ils le sont de la loi immuable de la force que Dieu leur fait ; -tout cela, pour le bonheur ou le malheur, revient au même : -pour la dignité humaine et pour le progrès de l' intelligence et de la morale de l' homme, -non, -non. Encore faudrait-il examiner avant de prononcer ce non. -prenez au hasard cent hommes parmi ces peuples esclaves, et cent hommes parmi nos peuples soi-disant libres, et pesez. -où se trouve-t-il plus ou moins de morale et de vertu ? -je le sais bien, mais je frémis de le dire. -si quelqu' un lisait ceci après moi, on me soupçonnerait de partialité pour le despotisme ou de mépris pour la liberté. -on se tromperait ! -j' aime la liberté comme un effort difficile et ennoblissant pour l' humanité, -comme j' aime la vertu pour son mérite et non pour sa récompense ; mais il s' agit de bonheur, et en philosophe j' examine, et je dis comme Montaigne : *que sais-je ?* le fait est que nos questions politiques, si capitales dans nos lycées, ou dans nos cafés, ou dans nos clubs, sont bien petites vues de loin, au milieu de l' océan, au haut des Alpes, à la hauteur de la contemplation philosophique ou religieuse. -ces questions n' intéressent que quelques hommes qui ont du pain et des heures de reste ; -la foule n' a affaire qu' à la nature : -une bonne, belle et divine religion, voilà la politique à l' usage des

p83

masses. Ce principe de vie manque à la nôtre, voilà pourquoi nous trébuchons, nous tombons, nous retombons, nous ne marchons pas : -le souffle de vie nous manque ; nous créons des formes, et l' âme n' y descend pas. -ô dieu ! Rendez-nous votre souffle, ou nous périssons.

Malte, 28, 29 et 30 juillet 1832.

Séjour forcé à Malte, par une indisposition de Julia. Elle se rétablit ; nous nous décidons à aller à Smyrne en touchant à Athènes. Là, j' établirai ma femme et mon enfant ; et j' irai seul, à travers l' Asie Mineure, visiter les autres parties de l' orient. Nous levons l' ancre, nous allons sortir du port ; une voile arrive de l' archipel ; elle annonce la prise de plusieurs bâtiments par les pirates grecs, et le massacre des équipages. Le consul de France, M Miége,



nous conseille d' attendre quelques jours : le capitaine Lyons, de la frégate anglaise *le madagascar* , nous offre d' escorter notre brick jusqu' à Nauplie, en Morée, et même de nous remorquer si la marche du brick est inférieure à la marche de la frégate ; il accompagne cette offre de tous les procédés obligeants qui peuvent y ajouter du prix : nous acceptons ; nous partons le mercredi 1<sup>er</sup> août, à huit heures du matin. à peine en mer, le capitaine, dont le vaisseau vole et nous dépasse, fait carguer ses voiles et nous attend. -il nous jette à la mer un

p84

baril auquel un câble est attaché ; nous pêchons le baril et le câble, et nous suivons, comme un coursier en laisse, la masse flottante qui creuse la vague, et ne paraît pas s' apercevoir de notre poids. Je ne connaissais pas le capitaine Lyons, commandant depuis six ans sur un des vaisseaux de la station anglaise du Levant ; je n' en étais pas connu, même de nom ; je ne l' avais rencontré chez personne à Malte, parce qu' il était en quarantaine : et cependant voilà un officier d' une autre nation, de nation souvent rivale et hostile, qui, au premier signe de notre part, consent à ralentir sa marche de deux ou trois jours, à soumettre son vaisseau et son équipage à une manoeuvre souvent très-périlleuse (la remorque), à entendre peut-être autour de lui murmurer les marins de son bord d' une condescendance pareille pour un français inconnu, -tout cela par un seul sentiment de noblesse d' âme et de sympathie pour les inquiétudes d' une femme et pour la souffrance d' un enfant. -voilà l' officier anglais dans toute sa générosité personnelle ; voilà l' homme dans toute la dignité de son caractère et de sa mission. -je n' oublierai jamais ni le trait ni l' homme. -l' homme qui vient quelquefois à notre bord pour s' informer de nos convenances, et nous renouveler les assurances du plaisir qu' il éprouve à nous protéger, me paraît un des plus loyaux et des plus ouverts que j' aie rencontrés. -rien en lui ne rappelle cette prétendue rudesse du marin ; mais la fermeté de l' homme accoutumé à lutter avec le plus terrible des éléments se marie admirablement, sur sa figure encore jeune et belle, avec la douceur de l' âme, l' élévation de la pensée et la grâce du caractère.

p85

Arrivés inconnus à Malte, nous ne voyons pas sans regret ses blanches murailles s' enfoncer au loin sous les flots. -ces maisons, que nous regardions avec indifférence il y a peu de jours, ont maintenant une physionomie et un langage pour nous. -nous connaissons ceux qui les habitent, et des regards bienveillants suivent du haut de ces terrasses les voiles lointaines de nos deux vaisseaux. Les anglais sont un grand peuple moral et politique ; -mais, en général, ils ne sont pas un peuple sociable. -concentrés dans la sainte et douce intimité du foyer de famille, quand ils en sortent, ce n' est pas le plaisir, ce n' est pas le besoin de communiquer leur âme ou de répandre leur sympathie ; c' est l' usage, c' est la vanité qui les conduit. -la vanité est l' âme de toute société anglaise ; c' est elle qui construit cette forme de société froide, compassée, étiquetée ; c' est elle qui a créé ces classifications de rangs, de titres, de dignités, de richesses, par lesquelles seules les hommes y sont marqués, et qui ont fait une abstraction complète de l' homme, pour ne considérer que le nom, l' habit, la forme sociale. -sont-ils différents dans leurs colonies ? Je le croirais, d' après ce que nous avons éprouvé à Malte. -à peine arrivés, nous y avons reçu, de tout ce qui compose cette belle colonie, les marques les plus désintéressées et les plus cordiales d' intérêt et de bienveillance. -notre séjour n' y a été qu' une hospitalité brillante et continuelle. -sir Frédérick Ponsonby et lady émilie Ponsonby, sa femme, couple fait pour représenter dignement partout, l' un, la vertueuse et noble simplicité des grands seigneurs anglais, l' autre, la douce et gracieuse modestie des femmes de haut rang dans sa patrie ; -la famille de sir Frédérick Hankey, M et Madame

p86

Nugent, M Greig, M Freyre, ancien ambassadeur en Espagne, nous ont accueillis moins en voyageurs qu' en amis. Nous les avons vus huit jours, nous ne les reverrons peut-être jamais ; mais nous emportons de leur obligeante cordialité une impression qui va jusqu' au fond du coeur. Malte fut pour nous la colonie de l' hospitalité ; quelque chose de chevaleresque et d' hospitalier, qui rappelle ses anciens possesseurs, se retrouve dans ces palais, possédés maintenant par une nation digne du haut rang qu' elle occupe dans la civilisation. On peut

ne pas aimer les anglais, il est impossible de ne pas les estimer.

Le gouvernement de Malte est dur et étroit ; il n' est pas digne des anglais, qui ont enseigné la liberté au monde, d' avoir dans une de leurs possessions deux classes d' hommes, les citoyens et les affranchis.

Le gouvernement provincial et les parlements locaux s' associeraient facilement, dans les colonies anglaises, à la haute représentation de la mère patrie. Les germes de liberté et de nationalité, respectés chez les peuples conquis, sont pour l' avenir des germes de vertu, de force et de dignité pour l' humanité tout entière. L' ombre du pavillon anglais ne devrait couvrir que des hommes libres.

p87

1<sup>er</sup> août 1832, à minuit.

Partis ce matin par une grosse mer, un calme absolu nous a surpris à douze lieues en mer ; il dure encore. Aucun vent dans le ciel, si ce n' est quelques brises perdues qui viennent de temps en temps froisser les voiles des deux vaisseaux ; elles font rendre à ces grandes voiles une palpitation sonore, un battement irrégulier, semblable au battement convulsif des ailes d' un oiseau qui meurt ; la mer est plane et polie comme la lame d' un sabre ; pas une ride ; mais, de loin en loin, de larges ondulations cylindriques qui se glissent sous le navire et l' ébranlent comme un tremblement souterrain. Toute la masse des mâts, des vergues, des haubans, des voiles, craque et frémit alors, ainsi que sous un vent trop lourd. Nous n' avançons pas d' une ligne en une heure ; les écorces d' orange que Julia jette dans la mer flottent sans déclinaison autour du brick, et le timonier regarde nonchalamment les étoiles, sans que la barre fasse dévier sa main distraite. Nous avons lâché le câble de remorque qui nous attachait à la frégate anglaise, parce que les deux vaisseaux, ne gouvernant plus, couraient risque de se heurter dans les ténèbres.

Nous sommes maintenant à cinq cents pas environ de la frégate. Les lampes allumées brillent par les sabords au fond des larges et belles chambres d' officiers qui couronnent sa poupe. Un fanal, que l' oeil peut confondre avec un des feux

p88

du firmament, monte et s'attache à la pointe du mât d'artimon, pour nous rallier pendant la nuit. Pendant que nos regards sont attachés à ce phare flottant qui doit nous guider, une musique délicieuse sort tout à coup des flancs lumineux de la frégate, et résonne sous son nuage de voiles comme sous les voûtes sonores d'une église. Les harmonies varient et se succèdent ainsi pendant plusieurs heures, et répandent au loin, sur cette mer enchantée et dormante, tous les sons que nous avons entendus dans les heures les plus délicieuses de notre vie. Toutes les réminiscences mélodieuses de nos villes, de nos théâtres, de nos airs champêtres, reviennent porter notre pensée vers des temps qui ne sont plus, vers des êtres séparés maintenant de nous par la mort ou par le temps ! Demain, dans quelques heures peut-être, les sons terribles de l'ouragan qui fait crier les mâts, les coups redoublés des vagues sur les flancs creux du navire, le canon de détresse, le tonnerre, les voix convulsives de deux éléments en guerre, et de l'homme qui lutte contre leur fureur combinée, prendront la place de cette musique sereine et majestueuse ! Ces pensées montent dans tous les cœurs, et un silence complet règne sur les deux ponts. Chacun se rappelle quelques-unes de ces notes significatives et gravées par une forte impression dans la mémoire, et qu'il a entendues autrefois dans quelque circonstance heureuse ou sombre de la vie de son cœur ; chacun pense plus tendrement à ce qu'il a laissé derrière lui. On s'inquiète de ce défi que l'homme semble jeter aux tempêtes. Ce sont de ces moments qu'il

p89

faut écrire dans sa pensée pour toujours ; ils contiennent en quelques minutes plus d'impressions, plus de couleurs, plus de vie, que des années entières écoulées dans les prosaïques vicissitudes de la vie commune. Le cœur est plein, et voudrait déborder. C'est alors que l'homme le plus vulgaire se sent poète par toutes les fibres ; c'est alors que le fini et l'infini entrent par tous les pores ; c'est alors qu'on veut éclater devant Dieu, ou révéler seulement à un cœur sympathique ou à tous les hommes, dans la langue des esprits, ce qui se passe dans notre esprit ; c'est alors qu'on improviserait des chants dignes de la terre et du ciel ; ah ! Si l'on avait une langue ! Mais il n'y

a pas de langue, surtout pour nous français ; non,  
il n' y a pas de langue pour la philosophie, l' amour,  
la religion, la poésie ; les mathématiques sont la  
langue de ce peuple ; ses mots sont secs, précis,  
décolorés comme des chiffres. -allons dormir.

Même date, 2 heures du matin.

Je ne puis dormir ; j' ai trop senti ; je remonte sur  
le pont : -peignons. -la lune a disparu sous la  
brume orangée qui voile l' horizon sans autres  
limites. Il est bien nuit, mais une nuit sur mer,  
c' est-à-dire sur un élément transparent qui  
réfléchit la moindre lueur du firmament, et qui  
semble garder une lumineuse impression du jour.  
Cette nuit n' est

p90

pas noire, elle est seulement pâle et perlée comme  
la couleur d' une glace quand le flambeau est retiré  
à côté ou placé derrière. L' air aussi semble mort  
et dormir sur cette couche assouplie des vagues.

Pas un bruit, pas un souffle, pas une voile même qui  
batte contre la vergue, pas une écume qui bruisse et  
trace le sillage du brick sur ses flancs, qui  
semblent dormir aussi.

Je regardais cette scène muette de repos, de vide,  
de silence et de sérénité : je respirais cet air  
tiède et léger dont la poitrine ne sent ni la  
chaleur, ni la fraîcheur, ni le poids, et je me  
disais : ce doit être là l' air qu' on respire dans le  
pays des âmes, dans les régions de l' immortalité,  
dans cette atmosphère divine où tout est immuable,  
voluptueux, parfait.

Une autre face du ciel. -j' avais oublié la frégate  
anglaise ; je regardais du côté opposé : elle était  
là, en mer, à quelques encâblures de nous. Je me  
retournai par hasard ; mes yeux tombèrent sur ce  
majestueux colosse, qui reposait immobile, immense,  
sans le moindre balancement de sa quille, comme sur  
un piédestal de marbre poli.

La masse gigantesque et noire du corps de vaisseau  
se détachait en sombre de sa base argentée, et se  
dessinait sur le fond bleu du ciel, de l' air, de la  
mer ; pas un soupir de vie ne sortait de ce  
majestueux édifice ; rien n' indiquait, ni à l' oeil  
ni à l' oreille, qu' il fût animé de tant  
d' intelligence et de vie, peuplé de tant d' êtres  
pensants et agissants. On l' eût pris pour un de ces  
grands débris des tempêtes flottant sans gouvernail,  
que le navigateur rencontre avec effroi sur

les solitudes de la mer du sud, et où il ne reste pas une voix pour dire comment il a péri ; registre mortuaire sans nom et sans date que la mer laisse surnager quelques jours, avant de l'engloutir tout à fait.

Au-dessus du corps sombre du bâtiment, le nuage de toutes ses voiles était groupé pittoresquement, et pyramidait autour de ses mâts. Elles s'élevaient d'étages en étages, de vergues en vergues, découpées en mille formes bizarres, déroulées en plis larges et profonds, semblables aux nombreuses et hautes tourelles d'un château gothique, groupées autour du donjon ; elles n'avaient ni le mouvement ni la couleur éclatante et dorée des voiles vues de loin sur les flots pendant le jour ; immobiles, ternes et teintes par la nuit d'un gris ardoisé, on eût dit une volée immense de chauves-souris, ou d'oiseaux inconnus des mers, abattus, pressés, serrés les uns contre les autres sur un arbre gigantesque, et suspendus à son tronc dépouillé, au clair de lune d'une nuit d'hiver. L'ombre de ce nuage de voiles descendait d'en haut sur nous, et nous dérobaient la moitié de l'horizon. Jamais plus colossale et plus étrange vision de la mer n'apparut à l'esprit d'Ossian dans un songe : toute la poésie des flots était là. La ligne bleue de l'horizon se confondait avec celle du ciel ; tout ce qui reposait dessus et dessous avait l'apparence d'un seul fluide éthéré dans lequel nous nagions. Tout ce vague sans corps et sans limites augmentait l'effet de cette apparition gigantesque de la frégate sur les flots, et jetait l'âme avec l'oeil dans la même illusion. Il me semblait que la frégate, la pyramide aérienne de sa voilure, et nous-mêmes, nous étions tous ensemble soulevés, emportés, comme des corps célestes, dans les abîmes

liquides de l'éther, ne portant sur rien, planant par une force intérieure sur le vide azuré d'un universel firmament.

Plusieurs jours et nuits semblables passés en pleine mer ; calme plat, ciel de feu ; les vagues roulent immenses du golfe adriatique dans la mer d'Afrique : ce sont de vastes cylindres légèrement cannelés, et dorés, le matin et le soir, comme les colonnes des temples de Rome ou de Paestum. Je passe les journées sur le pont ; j'écris quelques

vers à M De Montherot, mon beau-frère :

## PENSEES EN VOYAGE

ami, plus qu' un ami, frère de sang et d' âme.  
Dont l' humide regard me suivit sur la lame ;  
à travers tant de flots jetés derrière moi,  
à travers tant de ciel et d' air, je pense à toi ;  
je pense à ces loisirs que nous usions ensemble  
au bord de nos ruisseaux, sous le saule ou le  
tremble ;  
à nos pas suspendus, à nos doux entretiens,  
qu' entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens ;  
tes vers, fils de l' éclair, tes vers, nés d' un  
sourire,  
que tu n' arraches pas palpitants de ta lyre,  
mais que, de jour en jour, ta négligente main  
laisse à tout vent d' esprit tomber sur ton chemin.

p93

Comme ces perles d' eau que pleure chaque aurore,  
dont toute la campagne au réveil se colore,  
qui formeraient un fleuve en se réunissant,  
mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant ;  
dont le soleil du jour repompe l' humble pluie,  
et qu' aspire en parfum le vent qui les essuie !  
Autres temps, autres soins ; à tout fruit sa saison.  
Avant que ma pensée eût l' âge de raison,  
quand j' étais l' humble enfant qui joue avec sa mère,  
qu' on charme ou qu' on effraie avec une chimère,  
j' imitais les enfants, mes égaux, dans leurs jeux ;  
je parlais leur langage et je faisais comme eux !  
J' allais, aux premiers mois où le bourgeon s' élève,  
où l' écorce du bois semble suer la sève,  
vers le torrent qui coule au pied de mon hameau,  
des saules inclinés couper le frais rameau ;  
réchauffant de l' haleine une sève encor tendre,  
je détachais du bois l' écorce sans la fendre,  
je l' animais d' un souffle, et bientôt sous mes doigts  
un son plaintif et doux s' exhalait dans le bois.  
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,  
n' était rien qu' un bruit vide, un vague et doux  
murmure  
semblable aux voix de l' onde, et des airs frémissants  
dont on aime le bruit, sans y chercher le sens ;  
prélude d' un esprit éveillé de bonne heure,  
qui chante avant qu' il chante, et pleure avant qu' il  
pleure !  
Mais ce n' est plus le temps ; je touche à mon midi !

J' ai souffert, et soudain mon esprit a grandi !  
Ces fragiles roseaux, jouets de ma jeunesse,  
ne sauraient contenir le souffle qui m' oppresse :  
il n' est point de langage ou de rythme mortel,  
ou de clairon de guerre, ou de harpe d' autel,  
que ne brisât cent fois le souffle de mon âme ;  
tout faiblit à son choc et tout fond à sa flamme !

p94

Il a, pour exhiler ses accords éclatants,  
aux verbes d' ici-bas renoncé dès longtemps ;  
il ferait éclater leurs fragiles symboles,  
il entre-choquerait des foudres de paroles,  
et les enfants diraient, en secouant leurs fronts :  
" qu' il nous parle plus bas, seigneur ! Ou nous  
mourrons ! "  
il ne leur parle plus ; il se parle à lui-même,  
dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,  
qu' aucune main de chair n' aura jamais écrit,  
que l' âme parle à l' âme et l' esprit à l' esprit !  
Des langages humains perdant toute habitude,  
seul, il console ainsi sa morne solitude !  
Au dedans de moi-même il gronde incessamment,  
comme une mer de bruit toujours en mouvement ;  
il fait battre à grands coups mes tempes dans ma tête,  
avec le son perçant du vol de la tempête ;  
il retentit en moi comme un torrent de nuit,  
dont chaque flot emporte et rapporte le bruit,  
comme le contre-coup des foudres de montagnes,  
que mille échos tonnants répètent aux campagnes ;  
comme la voix d' airain de ces lourds vents d' hiver,  
qui tombent comme un poids du Liban sur la mer,  
ou comme ces grands chocs, quand sur un cap qui fume  
elle monte en colline et retombe en écume :  
voilà les seules voix, voilà les seuls accents  
qui peuvent aujourd' hui chanter ce que je sens !  
N' attends donc plus de moi ces vers où la pensée,  
comme d' un arc sonore avec grâce élancée,  
et sur deux mots pareils vibrant à l' unisson,  
danse complaisamment aux caprices du son !  
Ce froid écho des vers répugne à mon oreille :  
et si du temps passé le souvenir m' éveille ;

p95

si, du désert muet du limpide orient,  
mon visage vers vous se tourne en souriant ;  
si, pensant aux amis qui verront cette aurore,



mon âme avec la leur veut se confondre encore ;  
c' est par une autre voix que mon coeur attendri  
leur jette et leur demande un souvenir chéri :  
la prière ! Accent fort, langue ailée et suprême,  
qui dans un seul soupir confond tout ce qui s' aime,  
rend visibles au coeur, rend présents devant Dieu  
mille êtres adorés, dispersés en tout lieu ;  
fait entre eux, par les biens que la vertu nous verse,  
des plus chers dons du ciel l' invisible commerce,  
langage universel jusqu' au ciel répandu,  
qui s' élève plus haut pour mieux être entendu,  
inextinguible encens qui brûle et qui parfume  
celui qui le reçoit et celui qui l' allume !  
C' est ainsi que mon coeur se communique à toi :  
tous les mots d' ici-bas sont néant devant moi.  
Et si tu veux savoir pourquoi je les méprise,  
suis ma voile qui s' enfle et qui fuit sous la brise,  
et viens sur cette scène où le monde a passé,  
où le désert fleurit sur l' empire effacé,  
sur les tombeaux des dieux, des héros et des sages,  
assister à trois nuits et voir trois paysages !  
Je venais de quitter la terre, dont le bruit  
loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous  
suit ;  
cette Europe où tout croule, où tout craque, où  
tout lutte,  
où de quelques débris chaque heure attend la chute ;  
où deux esprits divers, dans d' éternels combats,  
se lancent temple et lois, trône et moeurs en éclats,  
et font, en nivelant le sol qui les dévore,  
place à l' esprit de Dieu, qu' ils ne voient pas  
encore !

p96

Mon navire, poussé par l' invisible main,  
glissait en soulevant l' écume du chemin ;  
douze fois le soleil, comme un dieu qui se couche,  
avait roulé sur lui l' horizon de sa couche,  
et s' était relevé bondissant dans les airs,  
comme un aigle de feu, de la crête des mers :  
mes mâts dorment, pliant l' aile sous les antennes ;  
mon ancre mord le sable, et je suis dans Athènes !  
Il est l' heure où jadis cette ville de bruit,  
muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,  
s' éveillant tour à tour dans la gloire ou la honte,  
roule ses flots vivants comme une mer qui monte :  
chaque vent les poussait à leurs ambitions,  
les uns à la vertu, d' autres aux factions,  
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,  
aux armes les héros, au portique les sages,  
Aristide à l' exil et Socrate à la mort,

et le peuple au hasard, et du crime au remord !  
Au pied du parthénon, qu' un homme en turban garde,  
j' entends venir le jour, je marche, et je regarde.  
Du haut du cythéron le rayon part : le jour  
de cent chauves sommets va frapper le contour,  
de leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers  
d' Ulysse,  
sans que rien le colore et rien le réfléchisse,  
ni cités éclatant de feu dans le lointain,  
ni fumée ondoyante au souffle du matin,  
ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,  
ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes.  
La lumière, en passant sur ce sol du trépas,  
y tombe morte à terre et n' en rejaillit pas :  
seulement le rayon le plus haut de l' aurore  
effleure sur mon front le parthénon qu' il dore ;

p97

puis, glissant à regret sur ces créneaux noircis  
où dort, la pipe en main, le janissaire assis,  
va, comme pour pleurer la corniche brisée,  
mourir sur le fronton du temple de Thésée !  
Deux beaux rayons jouant sur deux débris, voilà  
tout ce qui brille encore, et dit : Athènes est là !  
6 août 1832, en mer.  
Le 6, à midi, nous aperçûmes sous les nuages blancs  
de l' horizon les cimes inégales des montagnes de la  
Grèce : le ciel était pâle et gris comme sur la  
Tamise ou sur la Seine au mois d' octobre ; un  
orage déchire, au couchant, le noir rideau de  
brouillards qui traîne sur la mer ; le tonnerre  
éclate, les éclairs jaillissent, et une forte brise  
du sud-est nous apporte la fraîcheur et l' humidité  
de nos vents pluvieux d' automne.  
L' ouragan nous jette hors de notre route, et nous  
nous trouvons tout près de la côte de Navarin ;  
nous distinguons les deux îlots qui ferment l' entrée  
de son port, et la belle montagne aux deux mamelles  
qui couronne Navarin. C' est là que le canon de  
l' Europe a crié naguère à la Grèce ressuscitée :  
la Grèce a mal répondu ; affranchie des turcs par  
l' héroïsme de ses enfants et par l' assistance de  
l' Europe, elle est maintenant en proie à ses  
propres ravages ; elle a

p98

versé le sang de Capo-D' Istria, qui avait dévoué

sa vie à sa cause. L'assassinat d'un de ses premiers citoyens ouvre mal une ère de résurrection et de vertu. Il est douloureux que la pensée d'un grand crime soit une des premières qui s'élève à l'aspect de cette terre, où l'on vient chercher des images de patriotisme et de gloire.

à mesure que le vaisseau se rapproche du golfe de Modon, les rivages du Péloponèse se détachent et s'articulent ; ils sortent du brouillard flottant qui les enveloppe. Ces rivages, dont les voyageurs parlent avec mépris, me semblent au contraire très-bien dessinés par la nature : grandes coupes de montagnes et gracieuse ondulation de lignes. J'ai peine à en détacher mes regards. La scène est vide, mais pleine du passé : la mémoire peuple tout ! Ce groupe noirâtre de collines, de caps, de vallées, que l'oeil embrasse tout entier d'ici, comme une petite île sur l'océan, et qui n'est qu'un point sur la carte, a produit à lui seul plus de bruit, plus de gloire, plus d'éclat, plus de vertus et plus de crimes, que des continents tout entiers. Ce monceau d'îles et de montagnes, d'où sortaient presque à la fois Miltiade, Léonidas, Thrasybule, épaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate, Phidias ; cette terre qui dévorait les armées de deux millions d'hommes de Xerxès, qui envoyait ses colonies à Byzance, en Asie, en Afrique, qui créait ou renouvelait les arts de l'esprit et les arts de la main, et les poussait, en un siècle et demi, jusqu'à ce point de perfection où ils deviennent types et ne sont plus surpassés ; cette terre, dont l'histoire est notre histoire, dont l'olympes est encore le ciel de notre imagination ; cette terre d'où la philosophie et la poésie ont pris leur vol

p99

vers le reste du globe, et où elles reviennent sans cesse comme des enfants à leur berceau : la voilà ! Chaque flot me porte vers elle ; j'y touche. Son apparition m'émeut profondément, bien moins pourtant que si tous ces souvenirs n'étaient pas flétris dans ma pensée, à force d'avoir été ressassés dans ma mémoire avant que ma pensée les comprît. La Grèce est pour moi comme un livre dont les beautés sont ternies, parce qu'on nous l'a fait lire avant de pouvoir le comprendre.

Cependant tout n'est pas désenchanté. Il y a encore à tous ces grands noms un reste d'écho dans mon coeur ; quelque chose de saint, de doux, de parfumé, monte avec ces horizons dans mon âme. Je remercie

Dieu d' avoir vu, en passant sur cette terre, ce pays des *faiseurs de grandes choses* , comme épaminondas appelait sa patrie.

Pendant toute ma jeunesse j' ai désiré faire ce que je fais, voir ce que je vois. Un désir enfin satisfait est un bonheur. J' éprouve, à l' aspect de ces horizons tant rêvés, ce que j' ai éprouvé toute ma vie dans la possession de tout ce que j' ai vivement désiré : un plaisir calme et contemplatif qui se replie sur lui-même, un repos de l' esprit et de l' âme qui s' arrêtent un moment, qui se disent : " faisons halte ici, et jouissons ! " mais au fond ces bonheurs de l' esprit et de l' imagination sont bien froids. Ce n' est pas là du bonheur de l' âme ; celui-là n' est que dans l' amour humain ou divin, mais toujours dans l' amour.

p100

Même jour, le soir.

Nous naviguons délicieusement par un vent favorable qui nous pousse entre le cap Matapan et l' île de Cérigo.

Un pirate grec s' approche de nous pendant que la frégate est à quelques lieues en mer, à la poursuite d' un bâtiment suspect. Le brick grec n' est qu' à une encâblure de nous. Nous montons tous sur le pont : nous nous préparons au combat ; nos canons sont chargés ; le pont est jonché de fusils et de pistolets. Le capitaine somme le commandant du brick grec de se retirer. Celui-ci, voyant vingt-cinq hommes bien armés sur notre pont, se décide à ne pas risquer l' abordage. Il s' éloigne, il revient une seconde fois, et touche presque à notre bâtiment. Nous allons faire feu. Il se retire et s' excuse encore, et reste pendant un quart d' heure à portée de pistolet. Il prétend qu' il est comme nous un bâtiment marchand rentrant dans l' archipel. J' observe son équipage. Jamais je n' ai vu des figures où le crime, le meurtre et le pillage fussent écrits en plus hideux caractères. On aperçoit quinze ou vingt bandits, les uns en costume albanais, les autres avec des lambeaux d' habits européens, assis, couchés, ou manoeuvrant sur son bord. Tous sont armés de pistolets et de poignards dont les manches étincellent de ciselures d' argent. Il y a du feu sur le pont, où deux femmes âgées font cuire du poisson. Une jeune fille de quinze à seize ans paraît de temps en temps parmi ces mégères : figure céleste,

apparition angélique au milieu de ces figures infernales. Une des vieilles femmes la repousse plusieurs fois dans l'entre-pont, elle descend en pleurant. Une dispute s'élève apparemment à ce sujet entre quelques hommes de l'équipage : deux poignards sont tirés et brandis. Le capitaine, qui fume nonchalamment sa pipe, accoudé sur la barre, se jette entre les deux bandits, il en renverse un sur le pont : tout s'apaise ; la jeune grecque remonte, elle essuie ses yeux avec les longues tresses de ses cheveux ; elle s'assied au pied du grand mât. Une des vieilles femmes est à genoux derrière elle, et peigne les longs cheveux de la jeune fille. Le vent fraîchit. Le pirate grec met le cap sur Cérigo, et en un clin d'oeil il se couvre de voiles et n'est bientôt plus qu'un point blanc à l'horizon.

Nous mettons en panne pour attendre la frégate, qui tire un coup de canon pour nous avertir. En peu d'heures elle nous a rejoints. Le pirate grec qu'elle poursuivait lui a échappé. Il est entré dans une des anses inaccessibles de la côte, où ils se réfugient toujours en pareille rencontre.

Même jour, 11 heures.

Toutes les fois qu'une forte impression remue mon âme, je me sens le besoin de dire, d'écrire à quelqu'un ce que j'éprouve, de trouver quelque part une joie de ma joie, un retentissement de ce qui m'a frappé. Le sentiment isolé n'est pas complet : l'homme a été créé double.

Hélas ! Quand je regarde maintenant autour de moi, il y a déjà bien du vide. Julia et Marianne comblent tout à elles seules ; mais Julia est encore si jeune, que je ne lui dis que ce qui est à la portée de son âge. C'est tout l'avenir, ce sera bientôt tout le présent pour nous ; mais le passé, où est-il déjà ?

La personne qui aurait joui le plus de mon bonheur en ce moment, c'est ma mère. Dans tout ce qui m'arrive d'heureux ou de triste, ma pensée se tourne involontairement vers elle. Je crois la voir, l'entendre, lui parler, lui écrire. Quelqu'un dont on se souvient tant n'est pas absent ; ce qui vit si complètement, si puissamment dans nous-mêmes n'est pas mort pour nous. Je lui fais toujours sa part, comme pendant sa vie, de toutes mes impressions, qui

devenaient si vite et si entièrement les siennes ;  
qui s' embellissaient, se coloraient, s' échauffaient  
dans son imagination rayonnante,

p103

imagination qui a toujours eu seize ans ! Je la  
cherche en idée dans la modeste et pieuse solitude  
de Milly, où elle nous a élevés, où elle pensait  
à nous pendant que les vicissitudes de ma jeunesse  
nous séparaient. Je la vois attendant, recevant,  
lisant, commentant mes lettres, s' enivrant plus que  
moi-même de mes impressions. Vain songe ! Elle n' y  
est plus ; elle habite le monde des réalités ; nos  
songes fugitifs ne sont plus rien pour elle : mais  
son esprit est avec nous, il nous visite, il nous  
suit, il nous protège ; *notre conversation est  
avec elle dans les régions éternelles.*

j' ai perdu ainsi avant l' âge de la maturité la plus  
grande partie des êtres que j' ai aimés le plus ou  
qui m' ont le plus aimé ici-bas. Ma vie aimante  
s' est concentrée, mon coeur n' a plus que quelques  
coeurs pour se réfugier ; mon souvenir n' a plus  
guère que des tombeaux où se poser sur la terre ;  
je vis plus avec les morts qu' avec les vivants. Si  
Dieu frappait encore deux ou trois de ses coups  
autour de moi, je sens que je me détacherais  
entièrement de moi-même ; car je ne me contemplerais  
plus, je ne m' aimerais plus dans les autres ; et  
ce n' est que là qu' il m' est possible de m' aimer.  
Très-jeune, je m' aimais en moi : l' enfance est  
égoïste. C' était bon alors, à seize ou dix-huit ans,  
quand je ne me connaissais pas encore, quand je  
connaissais encore moins la vie ; mais à présent,  
j' ai trop vécu, j' ai trop connu pour tenir à cette  
forme d' existence qu' on appelle le moi humain.  
Qu' est-ce qu' un homme, grand dieu ? Et quelle pitié  
d' attacher la moindre importance à ce que je sens,  
à ce que je pense, à ce que j' écris ! Quelle place  
est-ce que je tiens dans les choses ? Quel vide  
laisserai-je dans le monde ? Un vide de

p104

quelques jours dans un ou deux coeurs ; une place  
au soleil ; mon chien qui me cherchera ; des arbres  
que j' ai aimés, et qui s' étonneront de ne me pas  
voir revenir sous leur ombre : voilà tout ! Et puis  
tout cela passera à son tour. On ne commence à

sentir l' inanité de l' existence que du jour où l' on  
n' est plus nécessaire à personne, que de l' heure  
où l' on ne peut plus être chéri. La seule réalité  
d' ici-bas, je l' ai toujours senti, c' est l' amour,  
l' amour sous toutes ses formes.

7 août au soir, 6 heures.

Les côtes élevées de la Laconie sont là, à quelques  
portées de canon de nos yeux. Nous les longeons par  
une jolie brise ; elles glissent majestueusement  
devant nous. Accoudé sur la lisse du vaisseau, mes  
regards saisissent, pour s' en souvenir, ces formes  
classiques des montagnes de la Grèce : elles se  
déroulent aussi comme des vagues de pierre et de  
terre ; elles s' élèvent, s' abaissent, se groupent  
devant moi comme les nuages de la patrie de son  
âme devant l' esprit d' Ossian. Je passe une ou  
deux heures à faire en silence cette revue des  
collines et des noms sonores de cette terre morte.  
Les monts Chromius, où l' Eurotas prend sa source,  
lancent dans les airs leurs sommets arrondis ; le  
globe du soleil y descend et les frappe, comme les  
dômes de cuivre doré ; il enflamme autour de lui sa  
couche de nuages ; ces sommets

p105

deviennent transparents comme l' air même qui les  
enveloppe, et dont on peut à peine les distinguer ;  
on jurerait que l' on voit, à travers, la lueur d' un  
autre soleil déjà couché, ou l' immense réverbération  
d' un incendie lointain.

Une de ces montagnes entre autres présente à nos  
yeux la forme d' un croissant renversé ; elle semble  
se creuser à mesure pour ouvrir un sillon aérien  
au disque du jour, qui y roule dans la poussière  
d' or de la vapeur qui monte à lui. Les crêtes plus  
rapprochées, que le soleil a déjà franchies, se  
teignent de violet pourpré ou de couleur lilas  
pâle ; elles nagent dans une atmosphère aussi riche  
que la palette d' un peintre ; plus près de nous  
encore, d' autres collines, couvertes déjà de  
l' ombre du soir, semblent vêtues de noires forêts ;  
enfin celles qui forment le premier plan, celles  
que nous touchons et dont l' écume lave les falaises,  
sont toutes plongées dans la nuit ; l' oeil n' y  
distingue que quelques anses où se réfugient les  
nombreux pirates de ces bords, et quelques  
promontoires avancés qui portent, comme Napoli  
de Malvoisie, des villes ou des forteresses sur  
leur sommet escarpé. Ces montagnes, vues ainsi du  
pont d' un navire, à cette heure où la nuit les  
drape de ses mille illusions de couleur, sont

peut-être les plus belles formes terrestres que mes yeux aient encore contemplées ; et puis le navire flotte si doucement, incliné comme un balcon mobile sur la mer qui murmure en caressant sa quille ! L' air est si tiède et si parfumé ! Les voiles rendent de si beaux sons à chaque bouffée de la brise du soir ! Presque tout ce que j' aime est là, tranquille, heureux, en sûreté, regardant, jouissant avec moi. Julia et sa mère sont accoudées tout près de moi sur

p106

les haubans. La figure de l' enfant rayonne à tous les aspects, à tous les noms, à tous les faits historiques que sa mère lui raconte à mesure ; ses yeux flottent avec les nôtres sur toutes ces scènes dont les drames merveilleux lui sont déjà connus. Il y a du génie dans son regard ; on y voit la pensée profonde, vivante, chaude, rapide, d' une âme qui éclôt sous l' âme ardente et aimante de sa mère ; elle semble jouir autant que nous, et surtout parce qu' elle nous voit intéressés et heureux : car l' âme de cette enfant vit de la nôtre ; une larme vient dans ses yeux si elle me voit triste et rêveur ; ses traits sont un reflet simultanée des miens, et le sourire de toutes nos joies n' attend jamais un sourire pareil sur ses lèvres. Qu' elle est belle ainsi !

J' ai vu longtemps, et sur toutes leurs faces, les montagnes de Rome et de la Sabine ; celles-ci les surpassent en variété de groupes, en majesté de formes, en splendeur éblouissante de teintes ; leurs lignes sont infinies ; il faudrait un volume pour décrire ce qu' un tableau dirait d' un regard : mais pour être vues dans toute leur beauté imaginaire, il faut les apercevoir ainsi au tomber du jour ; alors on les voit vêtues, comme dans leur jeunesse, de forêts et de verts pâturages, et de chaumières rustiques, et de troupeaux, et de pasteurs ; les ombres les vêtent ; elles n' ont pas d' autres vêtements, de même que l' histoire des hommes qui les ont illustrées a besoin des nuages du passé et des prestiges de la distance pour attacher et séduire nos pensées. Il ne faut rien voir au grand jour du soleil, à la lumière du présent ; dans ce triste monde, il n' y a de complètement beau que ce qui est idéal ; l' illusion en toutes choses est un élément du beau, excepté en vertu et en amour.

p107



Même date, 8 heures du soir.

Le vent devient plus frais ; nous voguons par une jolie mer devant l' embouchure des différents golfes ; nous approchons du cap San Angelo, ancien cap Malia : nous y toucherons bientôt.

8 août, le matin.

Le vent a manqué ; nous avons passé la nuit, sans avancer, à peu de distance du cap Malia.

p108

Même date, midi.

La brise est douce et nous jette sur le cap. La frégate qui nous remorque creuse devant nous une route plane et murmurante, où nous volons sur sa trace dans des flocons d' écume, que sa quille fait bondir en fuyant. Le capitaine Lyons, qui connaît ces parages, veut nous faire jouir de la vue du cap et des terres en passant à cent toises au plus de la côte.

à l' extrémité du cap San Angelo ou Malia, qui s' avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l' île de Cérigo sur leur gauche. Ce cap est le cap des tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l' affrontent, parce qu' ils savent qu' on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu' il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l' écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet, et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d' oiseaux de mer penché sur l' abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à cinq ou six figuiers

p109

rabougris qui pendent eux-mêmes, avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises, sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L' oeil ne peut discerner aucun sentier, aucun escarpement praticable par où l' on puisse parvenir à ce petit tertre de végétation. Cependant on distingue une

petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondation de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes ; elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien ! Un homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire : il a choisi cet asile. Il vit là : nous l'aperçûmes ; c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près, que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étrangers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent, qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'ouvrait devant nous. L'ermite monta, pour

p110

nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers ; et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme ? Il lui faut une âme trois fois trempée, pour avoir choisi cet affreux séjour ; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire qui passe, le craquement des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition.

Ces trois figuiers, ce petit champ inaccessible, ce spectacle de la lutte convulsive des éléments, ces impressions âpres, sévères, méditatives dans l'âme, c'était là un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des

hommes confirma plus tard, je n' ai jamais placé le bonheur que dans la solitude ; seulement alors j' y plaçais l' amour : j' y placerais maintenant l' amour, Dieu et la pensée. Ce désert suspendu entre le ciel et la mer, ébranlé par le choc incessant des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon coeur. C' est l' attitude de l' oiseau des montagnes touchant encore du pied la cime aiguë du rocher, et battant déjà des ailes pour s' élancer plus haut dans les régions de la lumière. Il n' y a aucun homme bien organisé qui ne devînt, dans un pareil séjour, un saint ou un grand poète ; tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse de la vie n' a-t-il pas fallu pour me donner à moi-même de pareilles pensées et de pareils désirs, et pour

p111

jeter là ces autres hommes que j' y vois ! Dieu le sait. Quoi qu' il en soit, ce ne peut être un homme vulgaire que celui qui a senti la volupté et le besoin de se cramponner comme la liane pendante aux parois d' un pareil abîme, et de s' y balancer pendant toute une vie au tumulte des éléments, à la terrible harmonie des tempêtes, seul avec son idée, devant la nature et devant Dieu.

Même date.

à quelques lieues du cap, la mer redevient plus belle. De légères embarcations grecques, sans pont, et couvertes de voiles, passent à côté de nous dans les profondes vallées des vagues : elles sont pleines de femmes et d' enfants qui vont vendre à Hydra des corbeilles de melons et des raisins. Le moindre souffle de vent les fait pencher sur la mer jusqu' à y baigner leurs voiles. Elles n' ont, pour se défendre de la lame, qu' une voile tendue qui élève de quelques pieds le bord exposé à la vague ; elles sont souvent cachées à nos yeux par le flot et par l' écume ; elles remontent comme un liège flottant sur l' eau. Quelle vie ! C' est celle de presque tous les grecs : leur élément, c' est la mer ; ils y jouent comme l' enfant de nos hameaux sur les bruyères de nos montagnes. La destinée du pays est écrite par la nature : c' est la mer.

p112

Même date.

Voici les sommets lointains de l' île de Crète qui

s' élèvent à notre droite ; voici l' Ida couvert de neiges, qui paraît d' ici comme les hautes voiles d' un vaisseau sur la mer.

Nous entrons dans un vaste golfe, c' est celui d' Argos ; nous filons vent arrière avec la rapidité d' une volée de goélands ; les rochers, les montagnes, les îles des deux rivages, fuient comme des nuages sombres devant nous. La nuit tombe ; nous apercevons déjà le fond du golfe, qui a pourtant dix lieues de profondeur ; les mâts de trois escadres mouillées devant Nauplie se dessinent comme une forêt d' hiver sur le fond du ciel et de la plaine d' Argos.

Bientôt l' obscurité est complète ; les feux s' allument sur le penchant des montagnes et dans les bois, où les bergers grecs gardent leurs troupeaux ; les vaisseaux tirent le canon du soir. Nous voyons briller successivement tous les sabords de ces soixante bâtiments à l' ancre, comme les rues d' une grande ville éclairée par ses réverbères ; nous entrons dans ce dédale de navires, et nous allons mouiller en pleine nuit près d' un petit fort qui protège la rade de Nauplie en face de la ville, et sous l' ombre du château de Palamide.

p113

9 août.

Je me lève avec le soleil, pour voir enfin de près le golfe d' Argos, Argos, Nauplie, la capitale actuelle de la Grèce. Déception complète : Nauplie est une misérable bourgade bâtie au bord d' un golfe profond et étroit, sur une marge de terre tombée des hautes montagnes qui couvrent toute cette côte, les maisons n' ont aucun caractère étranger ; elles sont bâties dans la forme des habitations les plus vulgaires des villages de France ou de Savoie. La plupart sont en ruine, et les pans de murs, renversés par le canon de la dernière guerre, sont encore couchés au milieu des rues. Deux ou trois maisons neuves, peintes de couleurs crues, s' élèvent sur le quai, et quelques cafés et boutiques de bois s' avancent sur les pilotis dans la mer : ces cafés et ces balcons sur l' eau sont couverts de quelques centaines de grecs dans leur costume le plus recherché, mais le plus sale ; ils sont assis ou couchés sur les planches ou sur le sable, formant mille groupes pittoresques. Toutes les physionomies sont belles, mais tristes et féroces ; le poids de l' oisiveté pèse dans toutes leurs attitudes. La paresse des napolitains est douce, sereine et gaie : c' est la nonchalance du bonheur ; la paresse de ces grecs est lourde, morose et sombre : c' est un vice

qui se punit lui-même. Nous détournons nos yeux de Nauplie, nous admirons la belle forteresse de Palamide, qui règne sur toute la montagne dont la ville est dominée ; les murailles crénelées ressemblent aux dentelures d' un rocher naturel.

p114

Mais où est Argos ? Une vaste plaine stérile et nue, entrecoupée de marais, s' étend et s' arrondit au fond du golfe ; elle est bornée de toutes parts par des chaînes de montagnes grises. Au bout de cette plaine, à environ deux lieues dans les terres, on aperçoit un mamelon qui porte quelques murs fortifiés sur sa cime, et qui protège de son ombre une bourgade en ruine : c' est là Argos. Tout près de là est le tombeau d' Agamemnon. Mais que m' importe Agamemnon et son empire ? Ces vieilleries historiques et politiques ont perdu l' intérêt de la jeunesse et de la vérité. Je voudrais voir seulement une vallée d' Arcadie ; j' aime mieux un arbre, une source sous le rocher, un laurier-rose au bord d' un fleuve, sous l' arche écroulée d' un pont tapissé de lianes, que le monument d' un de ces royaumes classiques qui ne rappellent plus rien à mon esprit que l' ennui qu' ils m' ont donné dans mon enfance.

10 août.

Nous avons passé deux jours à Nauplie ; Julia m' inquiète de nouveau. Je reste quelques jours encore pour attendre qu' elle soit complètement remise. Nous sommes à terre dans la chambre d' une mauvaise auberge, en face d' une caserne de troupes grecques. Les soldats sont tout le jour couchés à l' ombre de pans de murs ruinés, au milieu des rues et des

p115

places de la ville ; leurs costumes sont riches et pittoresques ; leurs traits portent l' empreinte de la misère, du désespoir, et de toutes les passions féroces que la guerre civile allume et fomenté dans ces âmes sauvages. L' anarchie la plus complète règne en ce moment dans la Morée. Chaque jour une faction triomphe de l' autre, et nous entendons les coups de fusil des klephtes, des colocotroni, qui se battent de l' autre côté du golfe contre les troupes du gouvernement. On apprend, à chaque courrier qui descend des montagnes, l' incendie d' une ville, le pillage d' une plaine, le massacre d' une

population, par un des partis qui ravagent leur propre patrie. On ne peut sortir des portes de Nauplie sans être exposé aux coups de fusil. Le prince Karadja a la bonté de me proposer une escorte de ses palikars pour aller visiter le tombeau d' Agamemnon, et le général Corbet, qui commande les troupes françaises, veut bien y joindre un détachement de ses soldats ; je refuse ; je ne veux pas exposer, pour l' intérêt d' une vaine curiosité, la vie de quelques hommes, que je me reprocherais éternellement.

12 août 1832.

J' ai assisté ce matin à une séance du parlement grec. La salle est un hangar de bois ; les murs et le toit sont formés de planches de sapin mal jointes ; les députés sont assis sur

p116

des banquettes élevées autour d' une aire de sable : ils parlent de leur place.

Nous nous asseyons, pour les voir arriver, sur un monceau de pierres à la porte de la salle. -ils viennent successivement à cheval, accompagnés chacun d' une escorte plus ou moins nombreuse, suivant l' importance du chef. Le député descend de cheval, et ses palikars, chargés d' armes superbes, vont se grouper à quelque distance dans la petite plaine qui entoure la salle. Cette plaine présente l' image d' un campement ou d' une caravane.

L' attitude des députés est martiale et fière ; ils parlent sans confusion, sans interruption, d' un ton de voix ému, mais ferme, mesuré et harmonieux. Ce ne sont plus ces figures féroces qui repoussent l' oeil dans les rues de Nauplie ; ce sont des chefs d' un peuple héroïque qui tiennent encore à la main le fusil ou le sabre avec lequel ils viennent de combattre pour sa délivrance, et qui délibèrent ensemble sur les moyens d' assurer le triomphe de leur liberté. Leur parlement est un conseil de guerre.

On ne peut rien imaginer de plus simple et à la fois de plus imposant que le spectacle de cette nation armée, délibérant ainsi sur les ruines de sa patrie, sous une voûte de planches élevée en plein champ, tandis que les soldats polissent leurs armes à la porte de ce sénat, et que les chevaux hennissent, impatients de reprendre le sentier des montagnes. Il y a des têtes admirables de beauté, d' intelligence et d' héroïsme parmi ces chefs : ce sont les montagnards. Les grecs marchands des îles se reconnaissent aisément à

p117

des traits plus efféminés, et à l' expression astucieuse des physionomies. Le commerce et l' oisiveté de leurs villes ont enlevé la noblesse et la force à leurs visages, pour y imprimer l' empreinte de l' habileté vulgaire et de la ruse qui les caractérisent.

13 août 1832.

Fête charmante donnée à son bord par l' amiral Hotham, qui commande la station anglaise dans la rade de Nauplie. Il nous fait visiter son vaisseau à trois ponts, *le saint-Vincent*, et fait exécuter pour nous le simulacre d' un combat naval. Un vaisseau monté de seize cents hommes, et vu ainsi au moment du combat, est le chef-d' oeuvre de l' intelligence humaine.

Homme excellent, dont la figure et les manières réunissent ce rare mélange de la noblesse du vieux guerrier et de la douceur bienveillante du philosophe, caractère commun des belles physionomies des hommes de l' aristocratie anglaise. Il nous propose un de ses bâtiments de guerre pour nous accompagner jusqu' à Smyrne. Je refuse, et je réclame cette obligeance de m' l' amiral Hugon, qui commande l' escadre française. Il veut bien nous donner le brick *le génie* ,

p118

commandé par m le capitaine Cuneo D' Ornano ; mais il ne nous escortera que jusqu' à Rhodes.

Je dîne chez M Rouen, ministre de France en Grèce ; j' ai dû moi-même occuper ce poste sous la restauration. Il me félicite de ne l' avoir pas obtenu. M Rouen, qui a passé à Nauplie tous les mauvais jours de l' anarchie grecque, soupire après sa délivrance. Il se console de la sévérité de son exil en accueillant ses compatriotes, et en représentant, avec une grâce et une cordialité parfaites, la haute protection de la France dans un pays qu' il faut aimer dans son passé et dans son avenir.

15 août 1832.

Je n' écris rien : mon âme est flétrie et morne comme l' affreux pays qui m' entoure ; rochers nus, terre rougeâtre ou noire, arbustes rampants ou poudreux, plaines marécageuses où le vent glacé du nord, même au mois d' août, siffle sur des moissons de roseaux : voilà tout. Cette terre de la Grèce n' est plus que

le linceul d' un peuple ; cela ressemble à un vieux  
sépulcre dépouillé de ses ossements, et dont les  
pierres mêmes sont dispersées et brunies par les  
siècles. Où est la beauté de cette Grèce tant  
vantée ? Où est son ciel doré et transparent ? Tout  
est terne et nuageux

p119

comme dans une gorge de la Savoie ou de l' Auvergne,  
aux derniers jours de l' automne. La violence du  
vent du nord, qui entre avec des vagues bruyantes  
jusqu' au fond du golfe où nous sommes mouillés,  
nous empêche de partir.

18 août 1832, en mer, mouillés devant les jardins  
d' Hydra.

Enfin nous sommes partis dans la nuit d' hier par une  
jolie brise du sud-est ; nous dormions dans nos  
hamacs. à sept heures nous sommes hors du golfe ;  
la mer est belle, et frappe harmonieusement les  
parois du brick. Nous sommes dans le canal qui se  
prolonge entre la terre ferme et les îles d' Hydra  
et Spezzia.

Vers midi nous sommes affalés à la côte du continent  
en face d' Hydra. Des coups de vent terribles, et  
partant de tous les points du compas, rendent la  
manoeuvre périlleuse. Nos voiles sont déchirées ;  
nous risquons de rompre nos mâts ; pendant trois  
heures nous luttons sans relâche contre des  
ouragans furieux ; les matelots sont épuisés de  
fatigue ; le capitaine semble inquiet du sort du  
navire ; enfin il réussit à atteindre l' abri d' une  
côte élevée et un mouillage connu des marins, en  
face d' une charmante colline qu' on appelle les  
jardins d' Hydra. Nous y jetons l' ancre à un

p120

mille du rivage, et non loin du brick de guerre  
*le génie* , qui a fait la même marche.

Journée de repos sur une mer toujours agitée, et aux  
coups du vent qui siffle dans nos mâts. Nous  
descendons sur la côte ; c' est le plus joli site que  
nous ayons encore visité en Grèce : de hautes  
montagnes dominant le paysage ; elles gardent encore  
quelques couches de terre, quelques pelouses d' un  
vert pâle, sur leurs flancs arrondis ; elles  
descendent mollement, et cachent leurs pieds dans  
quelques bois d' oliviers ; plus loin, elles



s' étendent en pentes douces jusqu' au canal d' Hydra,  
qui coule à leurs pieds comme un large fleuve  
plutôt que comme une mer. Là on repose ses yeux sur  
une ou deux maisons de campagne entourées de jardins  
et de vergers : des champs cultivés, des groupes de  
châtaigniers et de chênes verts, des troupeaux,  
quelques paysans grecs qui travaillent à la terre.  
Nous lançons nos chiens et nous chassons tout le  
jour sur la montagne : nous revenons avec du gibier.  
La ville d' Hydra, qui couvre toute la petite île de  
ce nom, brille de l' autre côté du canal, blanche,  
resplendissante, éclatante comme un rocher taillé  
d' hier. Cette île n' offre pas un pouce de terre  
à l' oeil : tout est pierre ; la ville couvre tout ;  
les maisons se dressent perpendiculairement les  
unes sur les autres, refuge de la liberté du  
commerce, de l' opulence des grecs pendant la  
domination des turcs. On peut mesurer la  
civilisation croissante ou décroissante d' une nation  
aux sites de ses villes et de ses villages : quand  
la sécurité et l' indépendance augmentent, les  
villes descendent des montagnes dans les plaines ;  
quand la tyrannie et

p121

l' anarchie renaissent, elles remontent sur les  
rochers, ou se réfugient sur les écueils de la mer.  
Dans le moyen âge, en Italie, sur le Rhin, en  
France, les villes étaient des nids d' aigle sur la  
pointe des rocs inaccessibles.  
Même date.  
La nuit est calme. Nous passons une soirée délicieuse  
sur le pont. Nous partirons demain, si le vent du  
nord ne reprend pas avec la même force.

ATHENES

p123

18 août 1832, en mer.  
Nous avons levé l' ancre à trois heures du matin.  
Un vent maniable nous a laissés approcher de la  
pointe du continent qui avance dans la mer  
d' Athènes ; mais là une nouvelle tempête nous a  
assaillis, plus violente encore que la veille ;  
nous avons été en un instant séparés des deux

bâtiments qui naviguaient de conserve avec nous. La mer est devenue énorme ; nous roulons d' un abîme dans l' autre, les vergues trempant dans la vague, et l' écume jaillissant sur le pont. Le capitaine s' obstine à doubler le cap ; après plusieurs heures de manoeuvres impuissantes, il réussit : nous voilà en pleine mer, mais le vent est si fort que le brick dérive considérablement. Nous sommes forcés de mettre le cap sur

p124

les montagnes qui se dessinent de l' autre côté de la mer d' Athènes. Nous filons dix noeuds, dans un nuage de poussière humide, et sous les flocons d' écume qui s' élancent de la proue et des deux flancs du navire. De temps en temps l' horizon s' éclaircit, et nous laisse entrevoir le cap Colonne qui blanchit devant nous. Nous espérons aller le soir mouiller au pied de ces colonnes, et saluer la mémoire du divin Platon, qui venait méditer, deux mille ans avant nous, sur ce même promontoire de *Sunium* . Mes regards ne quittent pas l' horizon des montagnes d' Athènes, d' où la tempête nous repousse. Enfin, au déclin du soleil, le vent s' amollit ; nous faisons une bordée sur l' île d' égine. Nous tombons presque en calme à l' abri de l' île et de la côte du continent, et nous entrons à la chute du jour dans un autre golfe formé par l' île et par les beaux rivages de Corinthe. La mer est comme un miroir, et il nous semble naviguer sur un fleuve sans vagues, dont le cours insensible nous porte jusqu' au mouillage. Nous jetons l' ancre, au moment où la nuit tombe, dans un lac immense et enchanté, que de sombres montagnes enveloppent, et où la lune qui s' élève frappe de sa blancheur l' Acropolis de Corinthe et les colonnes du temple d' égine. Nous sommes à quelques centaines de pas de l' île, en face de jardins ombragés de beaux platanes. Quelques maisons blanches brillent au milieu de la verdure. Repos et souper tranquille sur le pont, après une journée de périls et de fatigues ; vie des voyageurs et de l' homme sur la terre. à notre droite, l' île d' égine, adoucissant ses pentes noires et rapides, étend sur un golfe une langue de terre semée de quelques cyprès, de vignes et de figuiers ; la ville

p125

la termine ; elle est moins bizarrement placée que le peu de villes grecques que nous avons vues jusqu' ici ; le gymnase, élevé par Capo-D' Istria, blanchit au milieu : -son musée ; -je n' y vais pas... je suis las des musées, -cimetière des arts ; -les fragments détachés de la place, de la destination et de l' ensemble, sont morts ; poussière de marbre qui n' a plus la vie. -je descends seul à terre, et je passe deux heures délicieuses dans un jardin de cyprès et d' orangers appartenant à Gergio-Bey, d' Hydra. à dix heures, je rentre au vaisseau ; en descendant de l' échelle, je trouve la moitié du pont littéralement couverte de monceaux de pastèques et de melons, d' immenses paniers remplis de raisins de toutes formes et de toutes couleurs, dont quelques-uns pèsent trois à quatre livres, de figues de l' Attique, et de toutes les fleurs que la saison, le climat, peuvent fournir. On me dit que c' est le gouverneur d' égine, Nicolas Scuffo, qui, ayant appris la veille, par mon pilote grec, mon passage par le golfe, est venu me rendre visite avec une barque pleine de ce présent de sa terre. Il a reconnu dans mon nom celui d' un ami de la Grèce, et m' a apporté le premier gage de cette prospérité que tant de coeurs généreux ont désirée pour elle. Il a annoncé son retour pour la soirée. Je demande un canot au capitaine Cuneo D' Ornano, et je vais à égine porter mes remerciements au gouverneur ; je le rencontre en mer. Nous revenons ensemble à mon bord. Homme distingué, d' une conversation fort spirituelle : nous parlons de la Grèce, de son état futur et de sa crise présente : je vois avec chagrin que l' esprit religieux est éteint en Grèce ; le clergé, ignorant, est méprisé ; l' esprit commercial n' a pas assez de vertu pour ressusciter un peuple ; je crains pour celui-là : à la première crise européenne, il

p126

se décomposera de nouveau. C' est comme en Italie : des hommes les plus intelligents et les plus courageux, des hommes, des individualités brillantes, mais pas de lien commun ; -des grecs, et point de nation !

Partis le 18 à midi d' égine, nous voyons le soleil s' éteindre dans le vallon doré qui se creuse sur l' isthme de Corinthe, entre l' Acro-Corinthe et les montagnes de l' Attique ; il enflamme toute cette partie du ciel, et c' est là que, pour la

première fois, nous trouvons cette splendeur du firmament qui donne son charme et sa gloire à l'orient. Salamine, tombeau de la flotte de Xerxès, est à quelques pas devant nous : côte grise, terre noirâtre, sans autre attrait que son nom ; -sa bataille navale et la mémoire de Thémistocle la font saluer avec respect par le nautonier. Les montagnes de l'Attique élèvent leurs noirs sommets au-dessus de Salamine, et à droite, sur une des cimes décroissantes d'égine, le temple de Jupiter panhellénien, doré par les derniers rayons du jour, s'élève au-dessus de cette scène, une des plus belles de la nature historique, et jette son religieux souvenir sur cette mémoire des lieux et des temps. La pensée religieuse de l'humanité se mêle à tout et consacre tout ; mais la religion des grecs, religion de l'esprit et de l'imagination, et non du cœur, ne fait pas sur moi la moindre impression : on sait que ces dieux du peuple n'étaient que le jeu de la poésie et de l'art, des dieux feints et rêvés ; -rien de grave, rien de réel, rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine avant Socrate et Platon ! Là commence la religion de la raison ! Puis vient le christianisme, qui avait reçu de son divin fondateur le mot et la clef de la destinée humaine ! ... les âges

p127

de barbarie qu'il lui fallut traverser pour arriver à nous l'ont souvent altéré et défiguré ; mais s'il était tombé sur des Platon et des Pythagore, où ne serions-nous pas arrivés ? Nous arriverons, grâce à lui, par lui et avec lui. Le calme s'établit, et nous nageons six heures sans mouvement sur la mer transparente et dans les vapeurs colorées de la mer d'Athènes. L'acropole et le parthénon, semblables à un autel, s'élèvent à trois lieues devant nous, détachés du mont Penthélique, du mont Hymette et du mont Anchesmus ; -en effet, Athènes est un autel aux dieux, le plus beau piédestal sur lequel les siècles passés aient pu placer la statue de l'humanité ! Aujourd'hui l'aspect est sombre, triste, noir, aride, désolé ; un poids sur le cœur ; rien de vivant, de vert, de gracieux, d'animé ; nature épuisée, que Dieu seul pourrait vivifier : la liberté n'y suffira pas. -pour le poète et pour le peintre, il est écrit sur ces montagnes stériles, sur ces caps blanchissants de temples écroulés, sur ces landes marécageuses ou rocailleuses qui n'ont plus

rien que des noms sonores, il est écrit : " c' est fini ! " terre apocalyptique qui semble frappée par quelque malédiction divine, par quelque grande parole de prophète ; Jérusalem des nations, dans laquelle il n' y a plus même de tombeau ; voilà l' impression d' Athènes et de tous les rivages de l' Attique, des îles et du Péloponèse.

Arrivés au Pirée à huit heures du matin, le 19 août, nous jetons l' ancre. Les chevaux nous attendaient sur la plage du Pirée ; nous montons à cheval. -je trouve un âne, où nous plaçons une selle de femme pour Julia ; nous partons. Pendant une demi-lieue, la plaine, quoique d' un sol

p128

léger, maniable et fertile, est complètement inculte et nue. Les turcs ont brûlé, pendant la guerre, des oliviers dont la forêt s' étendait jusqu' à la mer ; quelques troncs noirs subsistent encore. Nous entrons dans le bois d' oliviers et de figuiers qui entoure le groupe avancé des collines d' Athènes, comme d' une ceinture verdoyante. -nous suivons les fondations évidentes encore de la longue muraille, bâtie par Thémistocle, qui unissait la ville au Pirée. -quelques fontaines turques, en forme de puits, entourées d' auges rustiques en pierres brutes, sont placées de distance en distance. -des paysans grecs et quelques soldats turcs sont couchés auprès des fontaines, et se donnent réciproquement à boire. -enfin, nous passons sous les remparts élevés et sous les noirs rochers qui servent de piédestal au parthénon. -le parthénon lui-même ne nous semble pas grandir, mais se rapetisser au contraire, à mesure que nous en approchons. -l' effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu' on en attend, vu ainsi ; et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent tristement sur le coeur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs images. -il n' est pas doré comme par les rayons pétrifiés du soleil de Grèce ; il ne plane point dans les airs comme une île aérienne portant un monument divin ; il ne brille point de loin sur la mer et sur les terres, comme un phare qui dit : " ici, c' est Athènes ! Ici l' homme a épuisé son génie et porté son défi à l' avenir ! " -non, rien de tout cela. -sur votre tête vous voyez s' élever irrégulièrement de vieilles murailles noirâtres, marquées de taches blanches. -ces taches sont du marbre, débris des monuments qui couronnaient déjà l' acropolis avant

par Périclès et Phidias. Ces murailles, flanquées de distance en distance d'autres murs qui les soutiennent, sont couronnées d'une tour carrée byzantine et de créneaux vénitiens. -elles entourent un large mamelon qui renfermait presque tous les monuments sacrés de la ville de Thésée. à l'extrémité de ce mamelon, du côté de la mer égée, se présente le parthénon, ou le temple de Minerve, vierge sortie du cerveau de Jupiter. -ce temple, dont les colonnes sont noirâtres, est marqué çà et là de taches d'une blancheur éclatante : ce sont les stigmates du canon des turcs, ou du marteau des iconoclastes. Sa forme est un carré long ; il semble trop bas et trop petit pour sa situation monumentale. -il ne dit pas de lui-même : " c' est moi ; je suis le parthénon, je ne puis pas être autre chose. " -il faut le demander à son guide, et quand il vous a répondu, on doute encore. Plus loin, au pied de l'acropolis, vous passez sous une porte obscure et basse, sous laquelle quelques turcs en guenilles sont couchés à côté de leurs riches et belles armes, et vous êtes dans Athènes. -le premier monument digne du regard est le temple de Jupiter olympien, dont les magnifiques colonnes s'élèvent seules sur une place déserte et nue, à droite de ce qui fut Athènes, digne portique de la ville des ruines ! à quelques pas de là, nous entrâmes dans la ville, c'est-à-dire dans un inextricable labyrinthe de sentiers étroits et semés de pans de murs écroulés, de tuiles brisées, de pierres et de marbres jetés pêle-mêle ; tantôt descendant dans la cour d'une maison écroulée, tantôt gravissant sur l'escalier ou même sur le toit d'une autre : dans ces mesures petites, blanches, vulgaires, ruines de ruines, quelques repaires sales et infects, où des familles de paysans grecs sont entassées et enfouies. -çà et là, quelques femmes

aux yeux noirs et à la bouche gracieuse des athéniennes, sortaient, au bruit des pas de nos chevaux, sur le seuil de leur porte, nous souriaient avec bienveillance et étonnement, et nous donnaient le gracieux salut de l'Attique : " bien venus,

seigneurs étrangers, à Athènes ! " nous arrivâmes, après un quart d' heure de marche, parmi les mêmes scènes de dévastation et les mêmes monceaux de murs et de toits écroulés, à la modeste demeure de M Gaspari, agent du consulat de Grèce à Athènes. Je lui avais envoyé le matin la lettre qui me recommandait à son obligeance. Je n' en avais pas besoin : l' obligeance est le caractère de presque tous nos agents à l' étranger. M Gaspari nous reçut comme des amis inconnus ; et pendant qu' il envoyait son fils chercher une maison pour nous dans quelque mesure encore debout d' Athènes, une de ses filles, athénienne, belle et gracieuse image de cette beauté héréditaire des femmes de son pays, nous servait, avec empressement et modestie, du jus d' orange glacé dans des vases de terre poreuse, aux formes antiques. Après nous être un moment rafraîchis dans cet humble asile d' une simple et cordiale hospitalité, si douce à rencontrer sous un ciel brûlant, à huit cents lieues de son pays, à la fin d' une journée de tempête, de soleil et de poussière, M Gaspari nous conduisit au bas de la ville, à travers les mêmes ruines, jusqu' à une maison blanche et propre, élevée tout récemment, et où un italien, M, avait monté une auberge. Quelques chambres blanchies à la chaux et proprement meublées, une cour rafraîchie par une source et par un peu d' ombre, au pied de l' escalier une belle lionne en marbre blanc, des fruits et des légumes abondants, du miel de l' Hymette calomnié par M De Chateaubriand, des domestiques grecs entendant l' italien, empressés et intelligents,

p131

tout cela doubla de prix pour nous, au milieu de la désolation et de la nudité absolue d' Athènes. On ne trouverait pas mieux sur une route d' Italie, d' Angleterre ou de Suisse. Puisse cette auberge se soutenir et prospérer pour la consolation et le bien-être des voyageurs à venir ! Mais, hélas ! Depuis quarante-huit jours, aucun étranger n' en avait franchi le seuil ni troublé le silence. Le soir, M Gropius vint obligeamment se mettre à notre disposition pour nous montrer et nous commenter Athènes. Aussi heureux que l' avait été autrefois M De Chateaubriand, conduit dans les ruines d' Athènes par M Fauvel, nous eûmes dans M Gropius un second Fauvel, qui s' est fait athénien depuis trente-deux ans, et qui bâtit, comme son maître, la maison de ses vieux jours parmi ces débris d' une ville où il a passé sa jeunesse, et

qu' il aide autant qu' il le peut à sortir une centième fois de sa poussière poétique. -consul d' Autriche en Grèce, homme d' érudition et homme d' esprit, M Gropius joint, à l' érudition la plus consciencieuse et la plus approfondie de l' antiquité, ce caractère de naïve bonhomie et de grâce inoffensive qui est le type des vrais et dignes enfants de l' Allemagne savante. Injustement accusé par lord Byron dans ses notes mordantes sur Athènes, M Gropius ne rendait point offense pour offense à la mémoire du grand poète : il s' affligeait seulement que son nom eût été traîné par lui d' éditions en éditions, et livré à la rancune des fanatiques ignorants de l' antiquité ; mais il n' a pas voulu se justifier, et quand on est sur les lieux, témoin des efforts constants que fait cet homme distingué pour restituer un mot à une inscription, un fragment égaré à une statue,

p132

ou une forme et une date à un monument, on est sûr d' avance que M Gropius n' a jamais profané ce qu' il adore, ni fait un vil commerce de la plus noble et de la plus désintéressée des études, l' étude des antiquités.

Avec un tel homme, les jours valent des années pour le voyageur ignorant comme moi. -je lui demandai de me faire grâce de toutes les antiquités douteuses, de toutes les célébrités de convention, de toutes les beautés systématiques. J' abhorre le mensonge et l' effort en tout, mais surtout en admiration. Je ne veux voir que ce que Dieu ou l' homme ont fait beau ; la beauté présente, réelle, palpable, parlante à l' oeil et à l' âme, et non la beauté de lieu et d' époque : la beauté historique ou critique, -celle-là aux savants. -à nous, poètes, la beauté évidente et sensible ; -nous ne sommes pas des êtres d' abstraction, mais des hommes de nature et d' instinct : ainsi j' ai parcouru maintes fois Rome ; ainsi j' ai visité les mers et les montagnes ; ainsi j' ai lu les sages, les historiens et les poètes ; ainsi j' ai visité Athènes.

C' était une belle et pure soirée : le soleil dévorant descendait noyé dans une brume violette sur la barre noire et étroite qui forme l' isthme de Corinthe, et frappait de ses derniers faisceaux lumineux les créneaux de l' acropolis, qui s' arrondissent, comme une couronne de tour, sur la vallée large et ondulée où dort silencieuse l' ombre d' Athènes. Nous sortîmes par des sentiers sans noms et sans traces, franchissant à tout moment des brèches de murs de



jardins renversés, ou des maisons sans toits, ou des ruines amoncelées sur la poussière blanche de la terre d' Attique. à mesure que nous descendions vers le fond de la vallée profonde et déserte qu' ombragent

p133

le temple de Thésée, le Pnyx, l' aréopage et la colline des nymphes, nous découvrions une plus vaste étendue de la ville moderne qui se déployait sur notre gauche, semblable en tout à ce que nous avons vu ailleurs. -assemblage confus, vaste, morne, désordonné, de huttes écroulées, de pans de murs encore debout, de toits enfoncés, de jardins et de cours ravagés, de monceaux de pierres entassées, barrant les chemins et roulant sous les pieds ; tout cela couleur de ruines récentes, de ce gris terne, flasque, décoloré, qui n' a pas même pour l' oeil la sainteté du temps écoulé, ni la grâce des ruines. -nulle végétation, excepté trois ou quatre palmiers semblables à des minarets turcs restés debout sur la ville détruite ; çà et là quelques maisons aux formes vulgaires et modernes, récemment relevées par quelques européens ou quelques grecs de Constantinople. -maisons de nos villages de France ou d' Angleterre, toits élevés sans grâce, fenêtres nombreuses et étroites ; -absence de terrasse, de lignes architecturales, de décorations ; -auberges pour la vie, bâties en attendant une destruction nouvelle ; mais rien de ces palais qu' un peuple civilisé élève avec confiance pour lui et les générations à naître. -au milieu de tout ce chaos, mais rares, quelques pans de stade, quelques colonnes noirâtres de l' arche d' Adrien ou de Lazora, le dôme de la tour des vents ou de la lanterne de Diogène, appelant l' oeil et ne l' arrêtant pas. -devant nous grandissait et se détachait du tertre gris où il est placé, le temple de Thésée, isolé, découvert de toutes parts, debout tout entier sur son piédestal de rochers ; -ce temple, après le parthénon, le plus beau, selon la science, que la Grèce ait élevé à ses dieux ou à ses héros.

p134

En approchant, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j' étais étonné de me sentir froid et stérile ; mon coeur cherchait à s' émouvoir, mes yeux cherchaient à admirer. Rien. -je ne sentais que ce

qu' on éprouve à la vue d' une oeuvre sans défaut, un plaisir négatif ; -mais une impression réelle et forte, une volupté neuve, puissante, involontaire ; point. -ce temple est trop petit ; c' est un sublime jouet de l' art ! Ce n' est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles. Je n' eus qu' un instant d' extase : c' est celui où, assis à l' angle occidental du temple, sur ses dernières marches, mes regards embrassèrent à la fois, avec la magnifique harmonie de ses formes et l' élégance majestueuse de ses colonnes, l' espace vide et plus sombre de son portique, et sur sa frise intérieure les admirables bas-reliefs des combats des centaures et des lapithes ; et au-dessus, par l' ouverture du centre, le ciel bleu et resplendissant, répandant son jour mystique et serein sur les corniches et sur les formes saillantes des figures des bas-reliefs : elles semblaient alors vivre et se mouvoir. Les grands artistes en tout genre ont seuls ce don de la vie, -hélas ! à leurs dépens ! -au parthénon il ne reste plus que deux figures, Mars et Vénus, à demi écrasées par deux énormes fragments de la corniche qui ont glissé sur leurs têtes ; mais ces deux figures valent pour moi à elles seules plus que tout ce que j' ai vu en sculpture de ma vie : elles vivent comme jamais toile ou marbre n' a vécu. -on souffre du poids qui les écrase ; on voudrait soulager leurs membres, qui semblent plier en se roidissant sous cette masse ; on sent que le ciseau de Phidias tremblait, brûlait dans sa main quand ces sublimes figures naissaient sous ses doigts. -on sent (et ce n' est point une illusion, c' est la vérité, vérité douloureuse ! )

p135

que l' artiste infusait de sa propre individualité, de son propre sang, dans les formes, dans les veines des êtres qu' il créait, et que c' est encore une partie de sa vie qu' on voit palpiter dans ces formes vivantes, dans ces membres prêts à se mouvoir, sur ces lèvres prêtes à parler.

Non, le temple de Thésée n' est pas digne de sa renommée ; il ne vit pas comme monument, il ne dit rien de ce qu' il doit dire : c' est de la beauté sans doute, mais de la beauté froide et morte dont l' artiste seul doit aller secouer le linceul et essuyer la poussière. Pour moi, je l' admire, et je m' en vais sans aucun désir de le revoir. Les belles pierres de la colonnade du vatican, les ombres majestueuses et colossales de saint-Pierre de Rome, ne m' ont jamais laissé sortir sans un regret,

sans une espérance d' y revenir !  
Plus haut, en gravissant une noire colline couverte  
de chardons et de cailloux rougeâtres, vous arrivez  
au Pnyx, lieu des assemblées orageuses du peuple  
d' Athènes et des ovations inconstantes de ses  
orateurs ou de ses favoris. -d' énormes blocs de  
pierre noire, dont quelques-uns ont jusqu' à douze  
ou treize pieds cubes, reposent les uns sur les  
autres, et portaient la terrasse où le peuple se  
réunissait. Plus haut encore, et à une distance  
d' environ cinquante pas, on voit un énorme bloc  
carré, dans lequel on a taillé des degrés qui  
servaient sans doute à l' orateur pour monter sur  
cette tribune, qui dominait ainsi le peuple, la  
ville et la mer. Ceci n' a aucun caractère de  
l' élégance du peuple de Périclès ; cela sent le  
romain ; les souvenirs y sont beaux. -Démosthène  
parlait de là, et soulevait ou calmait cette mer  
populaire plus orageuse que la mer égée, qu' il  
pouvait entendre

p136

aussi mugir derrière lui. Je m' assis là, seul et  
pensif, et j' y restai jusqu' à la nuit presque close,  
ranimant sans efforts toute cette histoire, la plus  
belle, la plus pressée, la plus bouillonnante de  
toutes les histoires d' hommes qui aient remué le  
glaive ou la parole. Quels temps pour le génie ! Et  
que de génie, de grandeur, de sagesse, de lumière,  
de vertu même (car non loin de là mourut Socrate)  
pour ce temps ! Ce moment-ci y ressemble en Europe,  
et surtout en France, cette Athènes vulgaire des  
temps modernes. -mais c' est l' élite seule de la  
France et de l' Europe qui est Athènes ; la masse  
est barbare encore ! Supposez Démosthène parlant  
sa langue brûlante, sonore, colorée, à une réunion  
populaire d' une de nos cités actuelles : qui la  
comprendrait ? L' inégalité de l' éducation et de la  
lumière est le grand obstacle à notre civilisation  
complète moderne. Le peuple est maître, mais il  
n' est pas capable de l' être ; voilà pourquoi il  
détruit partout, et n' élève rien de beau, de durable,  
de majestueux nulle part ! Tous les athéniens  
comprenaient Démosthène, savaient leur langue,  
jugeaient leur législation et leurs arts. -c' était  
un peuple d' hommes d' élite ; il avait les passions  
du peuple, il n' avait pas son ignorance ; il faisait  
des crimes, mais pas de sottises. -ce n' est plus  
ainsi : voilà pourquoi la démocratie, nécessaire en  
droit, semble impossible en fait dans les grandes  
populations modernes. -le temps seul peut rendre

les peuples capables de se gouverner eux-mêmes.  
-leur éducation se fait par leurs révolutions.  
Le sort de l' orateur, comme Démosthène ou Mirabeau,  
les deux seuls dignes de ce nom, est plus séduisant  
que le sort du philosophe ou du poète ; l' orateur  
participe à la fois

p137

de la gloire de l' écrivain et de la puissance des  
masses sur lesquelles et par lesquelles il agit :  
-c' est le philosophe roi, s' il est philosophe ;  
mais son arme terrible, le peuple, se brise entre  
ses mains, le blesse et le tue lui-même ; -et puis  
ce qu' il fait, ce qu' il dit, ce qu' il remue dans  
l' humanité, passions, principes, intérêts passagers,  
tout cela n' est pas durable, n' est pas éternel de  
sa nature. -le poète, au contraire, et j' entends  
par poète tout ce qui crée des idées en bronze, en  
pierre, en prose, en paroles ou en rythmes ; le  
poète ne remue que ce qui est impérissable dans la  
nature et dans le coeur humain ; -les temps passent,  
les langues s' usent ; mais il vit toujours tout  
entier, toujours aussi lui, aussi grand, aussi neuf,  
aussi puissant sur l' âme de ses lecteurs ; son sort  
est moins humain, mais plus divin ! Il est  
au-dessus de l' orateur.

Le beau serait de réunir les deux destinées : nul  
homme ne l' a fait ; mais il n' y a cependant aucune  
incompatibilité entre l' action et la pensée dans  
une intelligence complète. L' action est fille de la  
pensée, -mais les hommes, jaloux de toute  
prééminence, n' accordent jamais deux puissances à  
une même tête ; -la nature est plus libérale !  
-ils proscrivent du domaine de l' action celui qui  
excelle dans le domaine de l' intelligence et de la  
parole ; ils ne veulent pas que Platon fasse des  
lois réelles, ni que Socrate gouverne une bourgade.  
J' envoyai demander au bey turc Youssouf-Bey,  
commandant de l' Attique, la permission de monter à  
la citadelle avec mes amis, et de visiter le  
parthénon. -il m' envoya un janissaire pour  
m' accompagner. -nous partîmes le 20,

p138

à cinq heures du matin, accompagnés de M Gropius.  
-tout se tait devant l' impression incomparable du  
parthénon, ce temple des temples bâti par Setinus,

ordonné par Périclès, décoré par Phidias ; -type unique et exclusif du beau, dans les arts de l'architecture et de la sculpture ; -espèce de révélation divine de la beauté idéale reçue un jour par le peuple, artiste par excellence, et transmise par lui à la postérité en blocs de marbre impérissable, et en sculptures qui vivront à jamais. -ce monument, tel qu'il était avec l'ensemble de sa situation, de son piédestal naturel, de ses gradins décorés de statues sans rivales, de ses formes grandioses, de son exécution achevée dans tous les détails, de sa matière, de sa couleur, lumière pétrifiée ; ce monument écrase, depuis des siècles, l'admiration sans l'assouvir ; -quand on en voit ce que j'en ai vu seulement, avec ses majestueux lambeaux mutilés par les bombes vénitiennes, par l'explosion de la poudrière sous Morosini, par le marteau de Théodore, -par les canons des turcs et des grecs ; -ses colonnes en blocs immenses touchant ses pavés, ses chapiteaux écroulés, ses triglyphes brisés par les agents de lord Elgin, ses statues emportées par des vaisseaux anglais. -ce qu'il en reste est suffisant pour que je sente que c'est le plus parfait poème écrit en pierre sur la face de la terre ; mais encore, je le sens aussi, c'est trop petit ; l'effet est manqué, ou il est détruit. -je passe des heures délicieuses couché à l'ombre des propylées, les yeux attachés sur le fronton croulant du parthénon ; je sens l'antiquité tout entière dans ce qu'elle a produit de plus divin ; -le reste ne vaut pas la parole qui le décrit ! L'aspect du parthénon fait apparaître, plus que l'histoire, la grandeur colossale d'un peuple. Périclès ne doit pas mourir ! Quelle civilisation surhumaine

p139

que celle qui a trouvé un grand homme pour ordonner, un architecte pour concevoir, un sculpteur pour décorer, des statuaires pour exécuter, des ouvriers pour tailler, un peuple pour solder, et des yeux pour comprendre et admirer un pareil édifice ? Où retrouvera-t-on et une époque et un peuple pareils ? Rien ne l'annonce. à mesure que l'homme vieillit, il perd la sève, la verve, le désintéressement nécessaire pour les arts ! Les propylées, -le temple d'érechthée ou celui des cariatides, sont à côté du parthénon. -chefs-d'oeuvre eux-mêmes, mais noyés dans ce chef-d'oeuvre ; l'âme, frappée d'un coup trop fort à l'aspect du premier de ces édifices, n'a plus de force pour admirer les autres ; il faut voir

et s' en aller, -en pleurant moins sur la dévastation de cette oeuvre surhumaine de l' homme, que sur l' impossibilité de l' homme d' en égaler jamais la sublimité et l' harmonie. Ce sont de ces révélations que le ciel ne donne pas deux fois à la terre : -c' est comme le poème de Job, ou le cantique des cantiques ; comme le poème d' Homère, ou la musique de Mozart ! Cela se fait, se voit, s' entend ; puis cela ne se fait plus, ne se voit plus, ne s' entend plus, jusqu' à la consommation des âges. -heureux les hommes par lesquels passent ces souffles divins ! Ils meurent, mais ils ont prouvé à l' homme ce que peut être l' homme ; et Dieu les rappelle à lui pour le célébrer ailleurs et dans une langue plus puissante encore ! -j' erre tout le jour, muet, dans ces ruines, et je rentre l' oeil ébloui de formes et de couleurs, le coeur plein de mémoire et d' admiration ! Le gothique est beau ; mais l' ordre et la lumière y manquent ; -ordre et lumière, ces deux principes de toute création éternelle ! -adieu pour jamais au gothique.

p140

De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c' est une traduction. Or, voyager, c' est traduire ; c' est traduire à l' oeil, à la pensée, à l' âme du lecteur, les lieux, les couleurs, les impressions, les sentiments que la nature ou les monuments humains donnent au voyageur. Il faut à la fois savoir regarder, sentir et exprimer : et exprimer comment ? Non pas avec des lignes et des couleurs, comme le peintre, chose facile et simple ; non pas avec des sons, comme le musicien ; mais avec des mots, avec des idées qui ne renferment ni sons, ni lignes, ni couleurs. Ce sont les réflexions que je faisais, assis sur les marches du parthénon, ayant Athènes et le bois d' oliviers du Pirée, et la mer bleue d' égée devant les yeux, et sur ma tête l' ombre majestueuse de la frise du temple des temples. -je voulais emporter pour moi un souvenir vivant, un souvenir écrit de ce moment de ma vie ! Je sentais que ce chaos de marbre si sublime, si pittoresque dans mon oeil, s' évanouirait de ma mémoire, et je voulais pouvoir le retrouver dans la vulgarité de ma vie future. -écrivons donc : ce ne sera pas le parthénon, mais ce sera du moins une ombre de cette grande ombre qui plane aujourd' hui sur moi.

Du milieu des ruines qui furent Athènes, et que les canons des grecs et des turcs ont pulvérisées et semées dans toute la vallée et sur les deux collines

où s' étendait la ville de Minerve, une montagne s' élève à pic de tous les côtés. -d' énormes murailles l' ençoignent ; et, bâties à leur base de fragments de marbre blanc, plus haut avec les débris de frises et de colonnes antiques, elles se terminent dans quelques endroits par des créneaux vénitiens. Cette montagne ressemble à un magnifique piédestal, taillé par les dieux

p141

mêmes pour y asseoir leurs autels. Son sommet, aplani pour recevoir les aires de ces temples, n' a guère que cinq cents pieds de longueur sur deux ou trois cents pieds de large. Il domine toutes les collines qui formaient le sol d' Athènes antique et les vallées du Pentélique, et le cours de l' Ilissus, et la plaine du Pirée, et la chaîne des vallons et des cimes qui s' arrondit et s' étend jusqu' à Corinthe, et la mer enfin semée des îles de Salamine et d' égine, où brillent au sommet les frontons du temple de Jupiter panhellénien. -cet horizon est admirable encore aujourd' hui que toutes ces collines sont nues, et réfléchissent, comme un bronze poli, les rayons réverbérés du soleil de l' Attique. Mais quel horizon Platon devait avoir de là sous les yeux, quand Athènes, vivante et vêtue de ses mille temples inférieurs, bruissait à ses pieds comme une ruche trop pleine ; quand la grande muraille du Pirée traçait jusqu' à la mer une avenue de pierre et de marbre pleine de mouvement, et où la population d' Athènes passait et repassait sans cesse comme des flots ; quand le Pirée lui-même et le port de Phalère, et la mer d' Athènes, et le golfe de Corinthe, étaient couverts de forêts de mâts ou de voiles étincelantes ; quand les flancs de toutes les montagnes, depuis les montagnes qui cachent Marathon jusqu' à l' acropolis de Corinthe, amphithéâtre de quarante lieues de demi-cercle, étaient découpés de forêts, de pâturages, d' oliviers et de vignes, et que les villages et les villes décoraient de toutes parts cette splendide ceinture de montagnes !  
-je vois d' ici les mille chemins qui descendaient de ces montagnes, tracés sur les flancs de l' Hymette, dans toutes les sinuosités des gorges et des vallées, qui viennent toutes, comme des lits de torrents, déboucher sur Athènes. -j' entends

p142

les rumeurs qui s' en élèvent, les coups de marteau des tireurs de pierre dans les carrières de marbre du mont Pentélique, le roulement des blocs qui tombent le long des pentes de ses précipices, et toutes ces rumeurs qui remplissent de vie et de bruit les abords d' une grande capitale. -du côté de la ville, je vois monter par la voie sacrée, taillée dans le flanc même de l' acropolis, la population religieuse d' Athènes, qui vient implorer Minerve et faire fumer l' encens de toutes ces divinités domestiques à la place même où je suis assis maintenant, et où je respire la poussière seule de ces temples.

Rebâtissons le parthénon : cela est facile, il n' a perdu que sa frise et ses compartiments intérieurs. Les murs extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes ou les débris des colonnes y sont encore. Le parthénon était entièrement construit de marbre blanc, dit marbre pentélique, du nom de la montagne voisine d' où on le tirait. Il consistait en un carré long, entouré d' un péristyle de quarante-six colonnes d' ordre dorique. -chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base, et trente-quatre pieds d' élévation. -les colonnes reposent sur le pavé même du temple, et n' ont point de base. à chaque extrémité du temple existe ou existait un portique de six colonnes. La dimension totale de l' édifice était de deux cent vingt-huit pieds de long sur cent deux pieds de large ; sa hauteur était de soixante-six pieds. Il ne présentait à l' oeil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. -c' était une seule pensée de pierre, une et intelligible d' un regard, comme la pensée antique. -il fallait s' approcher pour contempler la richesse des matériaux, et l' inimitable perfection des ornements et des détails.

p143

-Périclès avait voulu en faire autant un assemblage de tous les chefs-d' oeuvre du génie et de la main de l' homme, qu' un hommage aux dieux ; -ou plutôt c' était le génie grec tout entier, s' offrant, sous cet emblème, comme un hommage lui-même à la divinité. Les noms de tous ceux qui ont taillé une pierre, ou modelé une statue du parthénon, sont devenus immortels.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous, alors que les siècles, la guerre, les religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis plus de deux mille ans.



Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de blanches colonnes : elles sont tombées, en blocs entiers et éclatants, sur les pavés ou sur les temples voisins : quelques-unes, comme les grands chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes ; d' autres ont glissé du haut du parapet qui cerne l' acropolis, et gisent, en blocs énormes concassés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l' architecte a rejetées. -leurs flancs sont dorés de cette croûte de soleil que les siècles étendent sur le marbre : leurs brisures sont blanches comme l' ivoire travaillé d' hier. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux : de loin, on croirait voir l' écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L' oeil ne peut s' en arracher ; on les regarde, on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu' on éprouverait pour des êtres qui auraient eu ou

p144

qui auraient encore le sentiment de la vie. C' est le plus sublime effet de ruines que les hommes ont jamais pu produire, parce que c' est la ruine de ce qu' ils firent jamais de plus beau ! Si on entre sous le péristyle et sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l' on achevait l' édifice ; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres si luisante et si polie, les colonnes si droites, les parties conservées de l' édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l' ouvrier : seulement le ciel étincelant de lumière est le seul toit du parthénon, et, à travers les déchirures des pans de murailles, l' oeil plonge sur l' immense et volumineux horizon de l' Attique. Tout le sol alentour est jonché de fragments de sculpture ou de morceaux d' architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. -les pieds heurtent sans cesse contre les chefs-d' oeuvre du ciseau grec : on les ramasse, on les rejette, pour en ramasser un plus curieux ; on se lasse enfin de cet inutile travail ; tout n' est que chef-d' oeuvre pulvérisé. -les pas s' impriment dans une poussière de marbre ; on finit par la regarder avec indifférence, et l' on reste insensible et muet, abîmé dans la contemplation de l' ensemble, et dans les mille pensées qui sortent

de chacun de ces débris. Ces pensées sont de la nature même de la scène où on les respire ; elles sont graves comme ces ruines des temps écoulés, comme ces témoins majestueux du néant de l'humanité ; mais elles sont sereines comme le ciel qui est sur nos têtes, inondées d'une lumière harmonieuse et pure, élevées comme ce piédestal de l'acropolis, qui semble planer au-dessus de la terre ; résignées et

p145

religieuses comme ce monument élevé à une pensée divine, que Dieu a laissé crouler devant lui pour faire place à de plus divines pensées ! Je ne sens point de tristesse ici ; l'âme est légère, quoique méditative ; ma pensée embrasse l'ordre des volontés divines, des destinées humaines ; elle admire qu'il ait été donné à l'homme de s'élever si haut dans les arts et dans une civilisation matérielle ; elle conçoit que Dieu ait brisé ensuite ce moule admirable d'une pensée incomplète ; que l'unité de Dieu, reconnue enfin par Socrate dans ces mêmes lieux, ait retiré le souffle de vie de toutes ces religions qu'avait enfantées l'imagination des premiers temps ; que ces temples se soient écroulés sur leurs dieux : la pensée du Dieu unique jetée dans l'esprit humain vaut mieux que ces demeures de marbre où l'on n'adorait que ses ombres. à mesure que la religion se spiritualise, les temples païens s'en vont, les statues des demi-dieux descendent par degrés de leurs socles ; ses temples deviennent plus nus et plus simples à mesure qu'ils résument davantage la grande pensée du Dieu unique prouvé par la raison et adoré par la vertu.

## VISITE AU PACHA

p147

Le 20 au soir, j'allai remercier Youssef, bey de Négrepont et d'Athènes ; j'entrai dans une cour moresque ; les larges galeries des deux étages étaient supportées par de petites colonnes de marbre noir. Une fontaine vide était au milieu de la cour ; -des écuries tout autour. Je remontai un escalier de bois au bas duquel étaient rangés plusieurs spahis, et l'on m'introduisit chez le bey. Au fond d'un vaste

et riche appartement décoré de boiseries à petits compartiments peints en fleurs, en arabesque et en or, dans le coin d' un large divan d' étoffe des Indes, le bey était assis à la turque ; -sa tête était entre les mains de son barbier, beau jeune homme revêtu d' un costume militaire très-riche, et

p148

ayant des armes superbes dans sa ceinture ; huit ou dix esclaves, dans diverses attitudes, étaient disséminés dans la chambre. Le bey me fit demander pardon de s' être laissé surprendre dans le moment de sa toilette, et me pria de m' asseoir sur le divan, non loin de lui. -je m' assis, et la conversation commença. Nous parlâmes de l' objet de mon voyage, de l' état de la Grèce, des nouvelles limites assignées par la conférence de Londres, des négociations terminées de M Stratford-Canning, toutes choses que le bey paraissait ignorer profondément, et sur lesquelles il m' interrogeait avec le plus vif intérêt. Bientôt un esclave, portant une longue pipe dont le bout était d' ambre jaune et le tuyau revêtu de soie plissée, s' approcha de moi à pas comptés, et en regardant la terre. Quand il eut calculé exactement en lui-même la distance précise du point du parquet où il poserait la pipe à ma bouche, il la plaça à terre ; et, marchant circulairement pour ne point la déranger de son aplomb, il vint à moi par un demi-tour, et me remit, en s' inclinant, le bout d' ambre entre les mains à portée de mes lèvres. Je m' inclinai à mon tour vers le pacha, qui me rendit mon salut, et nous commençâmes à fumer. Un lévrier blanc d' Athènes, la queue et les pattes peintes en jaune, dormait aux pieds du bey. Je lui fis compliment sur la beauté de cet animal, et lui demandai s' il était chasseur. Il me dit que non, mais que son fils, alors à Négrepont, aimait passionnément cet exercice ; il ajouta qu' il m' avait vu passer dans les rues d' Athènes avec un lévrier blanc aussi, mais de plus petite race, qu' il avait trouvé incomparablement beau ; et que si j' en avais plusieurs, il serait au comble de la joie d' en posséder un pareil. Je lui promis, à mon retour dans ma patrie, de lui en faire parvenir un, en signe de souvenir et

p149

de reconnaissance de ses bontés, à Athènes. -un autre esclave apporta alors le café dans de très-petites tasses de porcelaine de la Chine, contenues elles-mêmes dans de petits réseaux de fil d' argent doré.

La figure de ce turc avait le caractère que j' ai reconnu depuis dans toutes les figures des musulmans que j' ai eu occasion de voir en Syrie et en Turquie : -noblesse, douceur, et cette résignation calme et sereine que donne à ces hommes la doctrine de la prédestination, et aux vrais chrétiens la foi dans la providence ; -même culte de la volonté divine : -l' un, poussé jusqu' à l' absurde et jusqu' à l' erreur ; l' autre, expression triste et vraie de l' universelle et miséricordieuse sagesse qui préside à la destinée de tout ce qu' elle a daigné créer. Si une conviction pouvait être une vertu, le fatalisme, ou plutôt le providentisme, serait la mienne ! Je crois à l' action complète, toujours agissante, toujours présente, de la volonté de Dieu ; -le mal seul s' oppose en nous à ce que cette volonté divine produise toujours le bien. Aussitôt que notre destinée est altérée, gâtée, pervertie, si nous regardons bien, nous reconnâtrons toujours que c' est par une volonté de nous, une volonté humaine, c' est-à-dire corrompue et perverse ; si nous laissons agir la seule volonté toujours bonne, nous serions toujours bons et toujours heureux nous-mêmes : le mal n' existerait pas ! Les dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré, mais cette altération n' a pas pu les dénaturer entièrement. Le peuple est plein de vertus ; je l' aime ce peuple, car c' est le peuple de la prière !

p150

22 août 1832.

Vives inquiétudes sur la santé de ma fille ; -triste promenade au temple de Jupiter olympien et au Stadi. Bu des eaux du ruisseau bourbeux et infect qui est l' Ilissus. J' y trouvai à peine assez d' eau pour y tremper mon doigt : -aridité, nudité, couleur de mâchefer, répandue sur toute cette campagne d' Athènes. ô campagne de Rome, tombeaux dorés des Scipions, fontaine verte et sombre d' égérie ! Quelle différence ! Et que le ciel aussi surpasse à Rome le ciel tant vanté de l' Attique !

23 août 1832.

Partis la nuit. -belle aurore sous le bois d' oliviers du Pirée, en allant à la mer.

Le brick de guerre *le génie* , capitaine Cunéo  
D' Ornano, nous attendait, et nous levons l' ancre.  
-une belle brise du nord nous jette en trois  
heures devant le cap Sunium, dont nous voyons les  
colonnes jaunes marquer à l' horizon la trace

p151

toujours vivante du verbe de la sagesse grecque, de  
ce Platon dont je serais le disciple, si le Christ  
n' avait ni parlé, ni vécu, ni souffert, ni  
pardonné en expirant.  
Nuit terrible passée au milieu des Cyclades. -le  
vent baisse au milieu du jour ; -belle et douce  
navigation jusqu' au soir. à la nuit, coup de vent  
furieux entre l' île d' Armagos et celle de  
Stampalia. -gémissement douloureux du navire ;  
coups sourds de la lame sur la poupe. -roulis qui  
nous jette tantôt sur une vague, tantôt sur une  
autre. Je passe la nuit à soigner l' enfant et à me  
promener sur le pont. Nuit douloureuse ! Combien de  
fois je frémis en pensant que j' ai mis tant de vies  
sur une seule chance ! Que je serais heureux si un  
esprit céleste emportait Julia sous les ombres  
paisibles de saint-Point ! Ma vie à moi, à moitié  
usée, a perdu plus de la moitié de son prix pour  
moi-même, mais cette vie, encore mienne, qui brille  
dans ces beaux yeux, qui palpite dans cette jeune  
poitrine, m' est cent fois plus chère que la  
mienne ! C' est pour celle-là surtout que je prie  
avec ferveur le souffle qui soulève les vagues  
d' épargner ce berceau que je lui ai si  
imprudemment confié. -il m' exauce ; les vagues  
s' aplanissent, le jour paraît, les îles fuient  
derrière nous ; Rhodes se montre à droite, dans le  
lointain brumeux de l' horizon d' Asie ; et les  
hautes cimes de la côte de Caramanie, blanches  
comme la neige des Alpes, s' élèvent resplendissantes  
au-dessus des nuages flottants de la nuit. -voilà  
donc l' Asie !  
L' impression surpasse celle des horizons de la  
Grèce : on sent un air plus doux ; la mer et le  
ciel sont teints d' un bleu plus calme et plus pâle ;  
la nature se dessine en masses plus

p152

majestueuses ; je respire, et je sens mon entrée  
dans une région plus large et plus haute ! La

Grèce est petite, -tourmentée, dépouillée ; c' est le squelette d' un nain : voici celui d' un géant ! De noires forêts tachent les flancs des montagnes de Marmoriza, et l' on voit de loin tomber des torrents blancs d' écume dans les profonds ravins de la Caramanie.

Rhodes sort comme un bouquet de verdure du sein des flots ; les minarets légers et gracieux de ses blanches mosquées se dressent au-dessus de ses forêts de palmiers, de caroubiers, de sycomores, de platanes, de figuiers ; ils attirent de loin l' oeil du navigateur sur ces retraites délicieuses des cimetières turcs, où l' on voit chaque soir les musulmans, couchés sur le gazon de la tombe de leurs amis, fumer et conter tranquillement, comme des sentinelles qui attendent qu' on vienne les relever, comme des hommes indolents qui aiment à se coucher sur leurs lits et à essayer le sommeil avant l' heure du dernier repos. à dix heures du matin, notre brick se trouve tout à coup entouré de cinq ou six frégates turques à pleines voiles qui croisent devant Rhodes : -l' une d' elles s' approche à portée de la voix et nous interroge en français ; -on nous salue avec politesse, et nous jetons bientôt l' ancre dans la rade de Rhodes, au milieu de trente-six bâtiments de guerre du capitain-pacha, Halid-Pacha. -deux bâtiments de guerre français, l' un à vapeur, *le sphinx*, commandé par le capitaine Sarlat, l' autre une corvette, *l' actéon*, commandée par le capitaine Vaillant, sont mouillés non loin de nous. Les officiers viennent à bord nous demander des nouvelles d' Europe. Le soir, nous remercions le commandant du brick *le génie* , M D' Ornano ;

p153

-il repart avec *l' actéon* . -nous continuerons seuls notre navigation vers Chypre et la Syrie. Deux jours passés à Rhodes à parcourir cette première ville turque : -caractère oriental des bazars, boutiques moresques en bois sculpté : -rue des chevaliers, où chaque maison garde encore intacts, sur sa porte, les écussons des anciennes maisons de France, d' Espagne, d' Italie et d' Allemagne. -Rhodes a de beaux restes de ses fortifications antiques ; la riche végétation d' Asie qui les couronne et les enveloppe leur donne plus de grâce et de beauté que n' en ont celles de Malte : -un ordre qui put se laisser chasser d' une si magnifique possession recevait le coup mortel ! Le ciel semble avoir fait cette île comme un poste avancé sur l' Asie : -une puissance

européenne qui en serait maîtresse tiendrait à la fois la clef de l' archipel, de la Grèce, de Smyrne, des Dardanelles, de la mer d' égypte et de la mer de Syrie. -je ne connais au monde ni une plus belle position militaire maritime, ni un plus beau ciel, ni une terre plus riante et plus féconde. -les turcs y ont imprimé ce caractère d' inaction et d' indolence qu' ils portent partout : tout y est dans l' inertie et dans une sorte de misère. -mais ce peuple, qui ne crée rien, qui ne renouvelle rien, ne brise et ne détruit rien non plus : il laisse au moins agir la nature librement autour de lui ; il respecte les arbres jusqu' au milieu même des rues et des maisons qu' il habite ; de l' eau et de l' ombre, le murmure assoupissant et la fraîcheur voluptueuse, sont ses premiers, sont ses seuls besoins. -aussi, dès que vous approchez, en Europe ou en Asie, d' une terre possédée par les musulmans, vous la reconnaissez de loin au riche et sombre voile de verdure qui flotte gracieusement sur

p154

elle. -des arbres pour s' asseoir à leur ombre, des fontaines jaillissantes pour rêver à leur bruit ; du silence, et des mosquées aux légers minarets s' élevant à chaque pas du sein d' une terre pieuse : -voilà tout ce qu' il faut à ce peuple ; il ne sort de cette douce apathie que pour monter ses coursiers du désert, les premiers serviteurs de l' homme, et pour voler sans peur à la mort pour son prophète et pour son Dieu. Le dogme du fatalisme en a fait le peuple le plus brave du monde ; et quoique la vie lui soit légère et douce, celle que lui promet le koran, pour prix d' une vie donnée pour sa cause, est tellement mieux rêvée encore, qu' il n' a qu' un faible effort à faire pour s' élancer de ce monde au monde céleste qu' il voit devant lui, rayonnant de beauté, de repos et d' amour ! C' est la religion des héros ; mais cette religion pâlit dans la foi du musulman, et l' héroïsme s' éteint avec la foi qui est son principe : à mesure que les peuples croiront moins, soit à un dogme, soit à une idée, ils mourront moins volontiers et moins noblement. -c' est comme en Europe : pourquoi mourir, si la vie vaut mieux que la mort ; s' il n' y a rien d' immortel à gagner en s' immolant à un devoir ? Aussi la guerre va diminuer et s' éteindre en Europe, jusqu' à ce qu' une foi se ranime, et parle dans le coeur de l' homme plus haut que le vil instinct de la vie.

Ravissantes figures de femmes vues le soir assises sur les terrasses, au clair de la lune. -c' est l' oeil des femmes d' Italie, mais plus doux, plus timide, plus pénétré de tendresse et d' amour ; -c' est la taille des femmes grecques, mais plus arrondie, plus assouplie, avec des mouvements plus suaves, plus gracieux. -leur front est large, uni,

p155

blanc, poli comme celui des plus belles femmes d' Angleterre ou de Suisse ; mais la ligne régulière, droite et large du nez donne plus de majesté et de noblesse antique à la physionomie. -les sculpteurs grecs eussent été bien plus parfaits encore, s' ils eussent pris leurs modèles de figures de femmes en Asie ! -et puis il est si doux pour un européen accoutumé aux traits fatigués, à la physionomie travaillée et contractée des femmes d' Europe, et surtout des femmes de salon, de voir enfin des figures aussi simples, aussi pures, aussi calmes que le marbre qui sort de la carrière ; des figures qui n' ont qu' une seule expression, le repos et la tendresse, et dans lesquelles l' oeil lit aussi vite et aussi facilement que dans les caractères majuscules d' une magnifique édition de luxe ! La société et la civilisation sont évidemment ennemies de la beauté physique. Elles multiplient trop les impressions et les sentiments ; et comme la physionomie en reçoit et en garde involontairement l' empreinte, elle se complique et s' altère elle-même ; elle a quelque chose de confus et d' incertain qui détruit sa simplicité et son charme ; c' est une langue qui a trop de mots et qui ne s' entend plus, parce qu' elle est trop riche.

p156

27 août 1832.

à midi, nous mettons à la voile de Rhodes pour Chypre, par une magnifique soirée. J' ai les yeux tournés sur Rhodes, qui s' enfonce enfin dans la mer. -je regrette cette belle île comme une apparition qu' on voudrait ranimer ; je m' y fixerais, si elle était moins séparée du monde vivant avec lequel la destinée et le devoir nous imposent la loi de vivre. Quelles délicieuses retraites aux flancs de hautes montagnes, et sur ces gradins ombragés de tous les arbres de l' Asie ! On m' y a montré une



maison magnifique appartenant à l' ancien pacha, entourée de trois grands et riches jardins baignés de fontaines abondantes, ornés de kiosques ravissants. -on en demande 16000 piastres de capital, c' est-à-dire quatre mille francs. Voilà du bonheur à bon marché !

28 août 1832.

La mer est belle, mais lourde ; point de vent ; d' immenses lames viennent de l' ouest rouler majestueusement sous notre poupe, et nous jettent, pendant trois jours et trois nuits,

p157

tantôt sur un flanc, tantôt sur l' autre. Insupportable martyre qu' un mouvement sans résultat ! -c' est rouler le tonneau des enfers. Le quatrième jour, nous apercevons la pointe orientale de Chypre ; un jour passé à longer l' île ; nous ne jetons l' ancre dans la rade de Larcana que le sixième jour, au matin.

M Bottu, consul de France à Chypre, reconnaît le bâtiment où il nous sait embarqués. Il envoie à bord une des personnes de son consulat pour nous engager à descendre chez lui, et à accepter une hospitalité à laquelle nous n' avons d' autre droit que son obligeance et son amabilité. -j' accepte ; -nous descendons. -excellent et cordial accueil de M et Madame Bottu ; -M Perthier et M Guillois, attachés au consulat, nous comblent des mêmes prévenances ; nous rendons et recevons des visites ; -présents ; -café, vin de Chypre envoyés par M Mathéi, un des magnats de Chypre. 31 août.

Deux jours passés à Chypre ; charme du repos après une longue navigation ; -soins de l' hospitalité la plus inattendue et la plus aimable ; voilà l' état de mon esprit à Chypre ; mais c' est tout. Ce pays, qu' on m' avait vanté comme une

p158

oasis des îles de la Méditerranée, ressemble entièrement à toutes les îles pelées, ternes, nues de l' archipel ; -c' est la carcasse d' une de ces îles enchantées où l' antiquité avait placé la scène de ses cultes les plus poétiques. Il est vrai que, pressé d' arriver en Asie, je n' ai visité que de l' oeil les scènes éloignées et pittoresques dont

cette île est, dit-on, remplie ; à mon retour, je dois y faire un séjour d' un mois, et parcourir en détail les montagnes de Chypre.

L' île est fertile dans toutes ses parties : oranges, olives, raisins, figues, vignes, cotons, tout y réussit, même la canne à sucre. Cette terre de promesse, ce beau royaume pour un chevalier des croisades ou pour un compagnon de Bonaparte, nourrissait autrefois jusqu' à deux millions d' hommes ; il n' y reste que trente mille habitants grecs et quelques turcs. Rien ne serait plus aisé que de s' emparer de cette souveraineté ; un aventurier y réussirait sans peine avec une poignée de soldats et quelques millions de piastres ; cela en vaudrait la peine, s' il y avait chance de la conserver. Mais l' Europe, qui a tant besoin de colonies, s' oppose à ce qu' on lui en fasse ; la jalousie des puissances viendrait au secours des turcs, sèmerait la discorde dans la nouvelle conquête, et le conquérant aurait le sort du roi Théodore. -quel dommage ! C' est un beau rêve ; et huit jours le changeraient en réalité.

p159

En mer, partis de l' île de Chypre, le 2 septembre 1832.

Nous avons mis à la voile hier, à minuit. Nos amis de Chypre, Mm Bottu et Perthier, ont passé la soirée avec nous sur le pont du brick, et ne nous ont quittés qu' à minuit. Nous emportons les plus vifs sentiments de reconnaissance pour l' accueil vraiment amical que nous ont fait M et Madame Bottu. C' est une singulière destinée que celle du voyageur : il sème partout des affections, des souvenirs, des regrets ; il ne quitte jamais un rivage sans le désir et l' espérance d' y revenir retrouver ceux qu' il ne connaissait pas quelques jours auparavant. Quand il arrive, tout lui est indifférent sur la terre où il promène sa vue : quand il part, il sent que des yeux et des coeurs le suivent de ce rivage qu' il voit s' enfuir derrière lui. Il y attache lui-même ses regards, il y laisse quelque chose de son propre coeur ; puis le vent l' emporte vers un autre horizon où les mêmes scènes, où les mêmes impressions vont se renouveler pour lui. Voyager, c' est multiplier, par l' arrivée et le départ, par le plaisir et les adieux, les impressions que les événements d' une vie sédentaire ne donnent qu' à de rares intervalles ; c' est éprouver cent fois dans l' année un peu de ce qu' on éprouve dans la vie ordinaire, à connaître, à aimer et à perdre des

êtres jetés sur notre route par la providence.  
Partir, c' est comme mourir, quand on quitte ces  
pays lointains où la destinée ne conduit pas deux  
fois le voyageur. Voyager, c' est résumer une longue  
vie en peu d' années ; c' est un des plus forts  
exercices

p160

que l' homme puisse donner à son coeur comme à sa  
pensée. Le philosophe, l' homme politique, le poète,  
doivent avoir beaucoup voyagé. Changer d' horizon  
moral, c' est changer de pensée.

3 septembre 1832.

Nous nous réveillons en pleine mer. Nous ne voyons  
plus les côtes blanches de cette île, ni le sommet  
arrondi de l' Olympe. La mer est calme comme un  
vaste lac ; une brume épaisse et argentée borde de  
toute part l' horizon. Une faible brise paresseuse  
et inégale vient par moments mourir dans nos larges  
voiles. Un soleil de plomb brûle les planches du  
pont, que nous arrosons pour le rafraîchir. Tout le  
monde est couché sur les barres ou sur les cordages,  
sans parole, sans mouvement, le front ruisselant de  
sueur. L' air manque à la respiration ; c' est un  
véritable simoûn sur la mer. Il semble qu' on respire  
d' avance la moite et brûlante réverbération des  
sables du désert, dont nous sommes encore à cent  
cinquante lieues. Les journées se passent ainsi. On  
n' a pas la force de parler, pas même la force de lire.  
J' entr' ouvre quelquefois la bible pour y chercher ce  
qui concerne le Liban, premières cimes qui doivent  
bientôt frapper nos yeux. Je lis l' histoire  
d' Hérode dans l' historien Josèphe.

p161

4 septembre 1832.

Même absence du vent ; même incendie du ciel. La  
mer fume de chaleur, et ses eaux mortes sont voilées  
d' un brouillard qu' aucun souffle ne soulève. Nous  
épions à perte de vue les légères rides que quelques  
brises perdues tracent à sa surface : nous voyons  
l' une d' elles lentement s' approcher du brick, en  
rendant un peu de couleur vive à la mer ; elle donne  
une légère enflure à nos grandes voiles : le navire  
craque, et soulève un peu d' écume à sa proue. Les  
poitrines se dilatent ; on s' approche du bord où la  
brise est venue. On sent un peu de fraîcheur glisser

sur son front, sous les boucles humides de ses cheveux ; et puis tout rentre dans le calme et dans la fournaise accoutumée. L' eau que nous buvons est tiède ; personne n' a la force de manger. Si cet état se prolongeait, l' homme ne vivrait pas longtemps. Heureusement nous n' avons que six semaines de ces chaleurs à craindre ; elles finissent au milieu d' octobre.

p162

4 septembre, au soir.

De cinq à huit heures un vent frais, venu du golfe d' Alexandrette, nous a fait faire quelques lieues. Nous devons être à peu près à moitié du chemin entre Chypre et les côtes de Syrie ; peut-être demain à notre réveil serons-nous en vue des côtes.

5 septembre 1832.

J' ai entendu, en me réveillant, le léger murmure produit par le sillage du vaisseau quand il marche. Je me suis hâté de monter sur le pont pour voir les côtes ; mais on ne voyait rien encore. Les courants fréquents dans cette mer pouvaient nous avoir emportés bien loin de notre estime ; peut-être étions-nous à la hauteur des côtes basses de l' Idumée ou de l' égypte. L' impatience nous gagnait tous.

p163

Même date, à deux heures.

Le capitaine du brick a reconnu les cimes du mont Liban. Il m' appelle pour me les montrer ; je les cherche en vain dans la brume enflammée où son doigt me les indique. Je ne vois rien que le brouillard transparent que la chaleur élève, et, au-dessus, quelques couches de nuages d' un blanc mat. Il insiste, je regarde encore, mais en vain. Tous les matelots me montrent en souriant le Liban ; le capitaine ne comprend pas comment je ne le vois pas comme lui. " mais où le cherchez-vous donc ? Me dit-il ; vous regardez trop loin. Ici, plus près, sur nos têtes. " en effet, je levai les yeux alors vers le ciel, et je vis la crête blanche et dorée du Sannin, qui planait dans le firmament au-dessus de nous. -la brume de la mer m' empêchait de voir sa base et ses flancs. -sa tête seule apparaissait rayonnante et sereine dans le bleu du ciel. C' est une des plus magnifiques et des plus

douces impressions que j' aie ressenties dans mes longs voyages. C' était la terre où tendaient toutes mes pensées du moment, comme homme et comme voyageur ; c' était la terre sacrée, la terre où j' allais de si loin chercher les souvenirs de l' humanité primitive ; et puis c' était la terre où j' allais enfin faire reposer dans un climat délicieux, à l' ombre des orangers et des palmiers, au bord des torrents de neige, sur quelque colline fraîche et verdoyante, tout ce que j' avais de plus cher au monde, ma femme et Julia. Je ne doute pas qu' un an ou deux passés sous ce beau ciel

p164

ne fortifient la santé de Julia, qui depuis six mois me donne quelquefois des pressentiments funestes. Je salue ces montagnes de l' Asie comme un asile où Dieu la mène pour la guérir ; une joie secrète et profonde remplit mon coeur ; je ne puis plus détacher mes yeux du mont Liban. Nous dînons à l' ombre de la tente étendue sur le pont. La brise continue, et se ranime à mesure que le soleil descend. à chaque instant, nous courons à la proue pour mesurer la marche du navire au bruit qu' il fait en creusant la mer ; enfin le vent devient frais, les vagues moutonnent ; nous filons cinq noeuds d' heure en heure ; les flancs des hautes montagnes percent le brouillard et s' avancent comme des caps aériens devant nous. Nous commençons à distinguer les profondes et noires vallées qui s' ouvrent sur les côtes ; les ravins blanchissent, les rochers des crêtes se dressent et s' articulent, les premières collines qui partent du voisinage de la mer s' arrondissent ; peu à peu nous croyons reconnaître des villages jetés au penchant des collines, et de grands monastères qui couronnent, comme des châteaux gothiques, les sommets des montagnes intermédiaires. Chaque objet que nous saisissons du regard est une joie dans le coeur ; tout le monde est sur le pont. Chacun fait remarquer à son voisin un objet qui lui était échappé ; l' un voit les cèdres du Liban comme une tache noire sur les flancs d' une montagne, l' autre comme un donjon au sommet des monts de Tripoli ; quelques-uns croient distinguer l' écume des cascades sur les déclivités des précipices. -on voudrait pouvoir, avant la nuit, toucher à ce rivage tant rêvé, tant désiré ; on tremble qu' au moment d' y atteindre, un calme nouveau n' endorme le navire pendant de longues journées sur ces flots qui nous

impatient, ou qu' un vent contraire ne vienne de la côte, et ne nous repousse sur la mer de Candie : cette mer de Syrie, golfe immense, entouré des hautes cimes du Liban et du Taurus, est perfide pour les marins ; tout ce qui n' y est pas tempête y est calme ou courant ; ces courants entraînent invinciblement les navires bien loin de leur route, et puis il n' y a pas de ports sur les côtes ; il faut mouiller dans des rades dangereuses, à une grande distance du rivage ; une houle presque constante laboure ces rades et coupe les ancres : nous ne serons tranquilles et sûrs d' être arrivés qu' après être descendus à terre. Pendant que nous faisions tous ces raisonnements, et que nous flottions entre l' espoir et la crainte, la nuit tombe tout à coup, non pas comme dans nos climats, avec la lenteur et la gradation d' un crépuscule, mais comme un rideau qu' on tire sur le ciel et sur la terre. Tout s' éteint, tout s' efface sur les flancs noircis du Liban, et nous ne voyons plus que les étoiles entre lesquelles nos mâts se balancent. Le vent tombe aussi ; la mer dort ; et nous descendons chacun dans nos cabines, dans l' incertitude du lendemain.

Je ne dormais pas ; mon esprit était trop agité : j' entendais, à travers les planches mal jointes qui séparaient ma chambre de celle de Julia, le souffle de mon enfant endormie, et tout mon coeur reposait sur elle. Je pensais que demain, peut-être, je dormirais à mon tour plus tranquille sur cette vie si chère, que je me repentai d' avoir hasardée ainsi sur la mer, -qu' une tempête pouvait enlever dans sa fleur. Je priais Dieu, dans ma pensée, de me pardonner cette imprudence, de ne pas me punir de m' être confié trop en lui, de lui avoir demandé plus que je n' avais eu droit de

le faire. Je me rassurais ; je me disais : c' est un ange visible qui protège à la fois sa propre destinée et toutes les nôtres. Le ciel nous comptera son innocence et sa pureté pour rançon ; il nous mènera, il nous ramènera à cause d' elle. Elle aura vu au plus bel âge de la vie, à cet âge où toutes les impressions s' incorporent, pour ainsi dire, avec nous, et deviennent les éléments mêmes de notre existence, elle aura vu tout ce qu' il y a de beau dans la nature, dans la création ; les souvenirs de

son enfance seront les monuments merveilleux, les chefs-d'oeuvre des arts en Italie ; Athènes et le parthénon seront gravés dans sa mémoire, comme des sites paternels ; les belles îles de l'archipel, le mont Taurus, les montagnes du Liban, Jérusalem, les pyramides, le désert, les tentes de l'arabe, les palmiers de la Mésopotamie, seront les récits de son âge avancé. Dieu lui a donné la beauté, l'innocence, le génie, et un coeur où tout s'allume en sentiments généreux et sublimes ; je lui aurai donné, moi, ce que je pouvais ajouter à ces dons célestes : le spectacle des scènes les plus merveilleuses, les plus enchantées de la terre. Quel être ce sera à vingt ans ! Tout aura été bonheur, pitié, amour et merveilles dans sa vie ! Oh ! Qui sera digne de la compléter par l'amour ? Je pleurais, et je priais avec ferveur et confiance ; car je ne puis jamais avoir un sentiment fort dans le coeur, sans qu'il tende à l'infini, sans qu'il se résolve en un hymne ou en une invocation à celui qui est la fin de tous nos sentiments, à celui qui les produit et qui les absorbe tous : à Dieu !  
Comme j'allais m'endormir, j'entendis sur le pont quelques pas précipités, comme pour une manoeuvre : je fus étonné, car le silence était complet depuis longtemps, et la

p167

mer ne rendait qu'un petit frémissement de lame, qui m'annonçait que le brick marchait encore. Bientôt j'entendis les anneaux sonores de la chaîne de l'ancre se dérouler pesamment du cabestan ; puis je sentis ce coup sec qui fait vibrer tout le navire quand l'ancre a roulé jusqu'au fond solide, et mord enfin le sable ou l'herbe marine. Je me levai, j'ouvris mon étroite fenêtre. Nous étions arrivés, nous étions en rade devant Bayruth ; j'apercevais quelques lumières disséminées sur un rivage éloigné ; j'entendais les aboiements des chiens sur la plage. Ce fut le premier bruit qui m'arriva de la côte d'Asie ; il me réjouit le coeur. Il était minuit. Je rendis grâce à Dieu, et je m'endormis d'un profond et paisible sommeil. Personne n'avait été réveillé que moi sous le pont.

BAYRUTH

6 septembre 1832, neuf heures du matin.

Nous étions devant Bayruth, une des villes les plus peuplées de la côte de Syrie, anciennement Beryte, devenue colonie romaine sous Auguste, qui lui donna le nom de *Felix Julia*. Cette épithète d'heureuse lui fut attribuée à cause de la fertilité de ses environs, de son incomparable climat, et de la magnificence de sa situation. La ville occupe une gracieuse colline qui descend en pente douce vers la mer ; quelques bras de terre ou de rochers s'avancent dans les flots, et portent des fortifications turques de l'effet le plus pittoresque ; la rade est fermée par une langue de terre qui défend la mer des vents d'est : toute cette langue de terre, ainsi que les collines environnantes, sont couvertes

de la plus riche végétation ; les mûriers à soie sont plantés partout, et élevés d'étage en étage sur des terrasses artificielles ; les caroubiers à la sombre verdure et au dôme majestueux, les figuiers, les platanes, les orangers, les grenadiers, et une quantité d'autres arbres ou arbustes étrangers à nos climats, étendent sur toutes les parties du rivage voisines de la mer le voile harmonieux de leurs divers feuillages ; plus loin, sur les premières pentes des montagnes, les forêts d'oliviers touchent le paysage de leur verdure grise et cendrée : à une lieue environ de la ville, les hautes montagnes des chaînes du Liban commencent à se dresser ; elles y ouvrent leurs gorges profondes, où l'oeil se perd dans les ténèbres du lointain ; elles y versent leurs larges torrents, devenus des fleuves ; elles y prennent des directions diverses, les unes du côté de Tyr et de Sidon, les autres vers Tripoli et Latakiah ; et leurs sommets inégaux, perdus dans les nuages ou blanchis par la répercussion du soleil, ressemblent à nos Alpes couvertes de neiges éternelles.

Le quai de Bayruth, que la vague lave sans cesse et couvre quelquefois d'écume, était peuplé d'une foule d'arabes, dans toute la splendeur de leurs costumes éclatants et de leurs armes. On y voyait un mouvement aussi actif que sur le quai de nos grandes villes maritimes ; plusieurs navires européens étaient mouillés près de nous dans la rade, et les chaloupes, chargées des marchandises de Damas et de Bagdad, allaient et venaient sans cesse de la rive



aux vaisseaux ; les maisons de la ville s' élevaient confusément groupées, les toits des unes servant de terrasses aux autres. Ces maisons à toits plats, et quelques-unes à balustrades

p171

crénelées, ces fenêtres à ogives multipliées, ces grilles de bois peint qui les fermaient hermétiquement comme un voile de la jalousie orientale, ces têtes de palmiers qui semblaient germer dans la pierre, et qui se dressaient jusqu' au-dessus des toits, comme pour porter un peu de verdure à l' oeil des femmes prisonnières dans les harems, tout cela captivait nos yeux et nous annonçait l' orient : nous entendions le cri aigu des arabes du désert qui se disputaient sur les quais, et les âpres et lugubres gémissements des chameaux, qui poussent des cris de douleur quand on leur fait plier les genoux pour recevoir leurs charges. Occupés de ce spectacle si nouveau et si saisissant pour nos yeux, nous ne songions pas à descendre dans notre patrie nouvelle. Le pavillon de France flottait cependant au sommet d' un mât sur une des maisons les plus élevées de la ville, et semblait nous inviter à aller nous reposer, sous son ombre, de notre longue et pénible navigation. Mais nous avions trop de monde et trop de bagages pour risquer le débarquement avant d' avoir reconnu le pays et choisi une maison, si nous pouvions en trouver une. Je laissai ma femme, Julia et deux de mes compagnons sur le brick, et je fis mettre le canot à la mer pour aller en reconnaissance. En peu de minutes, une belle lame plane et argentée me jeta sur le sable ; et quelques arabes, les jambes nues, m' emportèrent dans leurs bras jusqu' à l' entrée d' une rue sombre et rapide qui conduisait au consulat de France. Le consul, M Guys, pour qui j' avais des lettres, et que j' avais même déjà vu à Marseille, n' était pas arrivé. Je trouvai à

p172

sa place M Jorelle, gérant du consulat et drogman de France en Syrie, jeune homme dont la physionomie gracieuse et bienveillante nous prévint en sa faveur, et dont toutes les bontés, pendant notre long séjour en Syrie, justifiaient cette première impression. Il nous offrit une partie de

la maison du consulat pour premier asile, et nous promit de nous faire chercher une maison dans les environs de la ville, où nous pourrions établir notre campement. En peu d' heures, les chaloupes de plusieurs navires et les portefaix de Bayruth, sous la surveillance des janissaires du consulat, eurent opéré le débarquement de notre monde et de nos provisions de tous genres ; et avant la nuit nous étions tous à terre, logés provisoirement et comblés de soins et d' égards par M et Madame Jorelle. C' est un moment délicieux que celui où, après une longue et orageuse traversée, arrivés à peine dans un pays inconnu, vous jetez les yeux, du haut d' une terrasse parfumée et riante, sur l' élément que vous quittez enfin pour longtemps, sur le brick qui vous a apportés à travers les tempêtes et qui danse encore dans une rade houleuse, sur la campagne ombragée et paisible qui vous entoure, sur toutes ces scènes de la vie de terre qui semblent si douces quand on en a été longtemps sevré : il y a quelque chose du sentiment de la convalescence après une longue maladie, dans l' impression des premières heures, des premières journées passées à terre après une navigation. Nous en avons joui toute la soirée. Madame Jorelle, jeune et charmante femme née à Alep, a conservé le riche et noble costume des femmes arabes : le turban, la veste brodée, le poignard à la ceinture. Nous ne nous lassions pas d' admirer ce magnifique costume, qui relevait encore sa beauté tout orientale.

p173

Quand la nuit fut venue, on nous servit un souper à l' européenne, dans un kiosque dont les larges fenêtres grillées ouvraient sur le port, et où le vent rafraîchissant du soir jouait dans la flamme des bougies. Je fis défoncer une caisse de vins de France que j' ajoutai à ce festin de l' hospitalité, et nous passâmes ainsi notre première soirée à causer des deux patries que nous quitions et que nous venions chercher : une question sur la France répondait à une question sur l' Asie. Julia jouait avec les longues tresses de quelques femmes arabes ou de quelques esclaves noires qui vinrent nous visiter ; elle admirait ces costumes nouveaux pour elle ; sa mère tressait les longues boucles de ses cheveux blonds, à l' imitation de celles des dames de Bayruth, ou lui arrangeait son châle en turban sur la tête. Je n' ai rien vu de plus ravissant, parmi tous les visages de femmes qui sont gravés

dans ma mémoire, que la figure de Julia coiffée  
ainsi du turban d' Alep, avec la calotte d' or  
ciselé, d' où tombaient des franges de perles et des  
chaînes de sequins d' or, avec les tresses de ses  
cheveux pendantes sur ses deux épaules, et avec ce  
regard étonné levé sur sa mère et sur moi, et ce  
sourire qui semblait nous dire : " jouissez, et  
voyez comme je suis belle aussi ! "  
après avoir parlé cent fois de la patrie, et nommé  
tous les noms des lieux et des personnes qu' un  
souvenir commun pouvait nous rappeler ; après que  
nous nous fûmes donné tous les renseignements  
mutuels qui pouvaient nous intéresser, on parla de  
poésie : Madame Jorelle me pria de lui faire  
entendre quelques morceaux de poésie française, et  
nous traduisit elle-même quelques fragments de  
poésie d' Alep. Je lui dis que la nature était  
toujours plus complètement

p174

poétique que les poètes, et qu' elle-même en ce  
moment, à cette heure, dans ce beau site, à ce clair  
de lune, dans ce costume étranger, avec cette pipe  
orientale à la main et ce poignard à manche de  
diamant à sa ceinture, était un plus beau sujet de  
poésie que tous ceux que nous avons parcourus par  
la seule pensée. Et comme elle me répondit qu' il  
lui serait très-agréable d' avoir un souvenir de  
notre voyage à envoyer à son père à Alep, dans  
quelques vers faits pour elle, je me retirai un  
moment, et je lui rapportai les vers suivants, qui  
n' ont de mérite que le lieu où ils furent écrits, et  
le sentiment de reconnaissance qui me les inspira :  
qui ? Toi ? Me demander l' encens de poésie !  
Toi, fille d' orient, née aux vents du désert !  
Fleur des jardins d' Alep, que bulbul eût choisie  
pour languir et chanter sur son calice ouvert !  
Rapporte-t-on l' odeur au baume qui l' exhale ?  
Aux rameaux d' oranger rattache-t-on leurs fruits ?  
Va-t-on prêter des feux à l' aube orientale,  
ou des étoiles d' or au ciel brillant des nuits ?  
Non, plus de vers ici ! Mais si ton regard aime  
ce que la poésie a de plus enchanté,  
dans l' eau de ce bassin contemple-toi toi-même :  
les vers n' ont point d' image égale à ta beauté !

p175

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,  
qui laisse entrer la lune et la brise des mers,  
tu t'assieds sur la natte à Palmyre émaillée,  
où du moka brûlant fument les flots amers ;  
quand, ta main approchant de tes lèvres mi-closes  
le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,  
ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,  
fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;  
quand le nuage ailé qui flotte et te caresse  
d'odorantes vapeurs commence à t'enivrer,  
que les songes lointains d'amour et de jeunesse  
nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;  
quand de l'arabe errant tu dépeins la cavale  
soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,  
et que de ton regard l'éclair oblique égale  
l'éclair brûlant et doux de son oeil triomphant ;  
quand ton bras, arrondi comme l'anse de l'urne,  
sur le coude appuyé soutient ton front charmant,  
et qu'un reflet soudain de ta lampe nocturne  
fait briller ton poignard des feux du diamant ;  
il n'est rien dans les sons que la langue murmure,  
rien dans le front rêveur des bardes comme moi,  
rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,  
rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !  
J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,  
l'amour, s'épanouit et parfume le coeur ;  
et l'admiration, dans mon âme ravie,  
n'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

p176

De mon coeur attiédi la harpe est seule aimée.  
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers  
pour un de ces flocons d'odorante fumée  
que ta lèvre distraite exhale dans les airs ;  
ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse  
qu'une invisible main trace en contour obscur,  
quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse,  
jette, en la dessinant, ton ombre sur le mur !  
Nous ne pouvions nous arracher à cette première  
scène de la vie arabe. Enfin nous allâmes, pour la  
première fois après trois mois, nous reposer dans  
des lits et dormir sans craindre la vague. Un vent  
impétueux mugissait sur la mer, ébranlait les murs  
de la haute terrasse sous laquelle nous étions  
couchés, et nous faisait sentir plus délicieusement  
le prix d'un séjour tranquille après tant de  
secousses. Je pensais que Julia et ma femme étaient  
enfin pour longtemps à l'abri de tous périls, et je  
combinais dans ma veille les moyens de leur préparer  
un séjour agréable et sûr, pendant que je  
poursuivrais moi-même le cours de mon voyage dans

ces lieux que mon pied touchait enfin.

p177

7 septembre 1832.

Je me suis levé avec le jour, j' ai ouvert le volet de bois de cèdre, seule fermeture de la chambre où l' on dort dans ce beau climat. J' ai jeté mon premier regard sur la mer et sur la chaîne étincelante des côtes qui s' étendent en s' arrondissant depuis Bayruth jusqu' au cap Batroun, à moitié chemin de Tripoli.

Jamais spectacle de montagnes ne m' a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n' ai vu ni aux Alpes ni au Taurus : c' est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs ; c' est une montagne solennelle comme son nom ; ce sont les Alpes sous le ciel de l' Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d' une éternelle splendeur. Il semble que le ciel repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes ; la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent, jusqu' au milieu de l' été, sur les sommets les plus élevés. La chaîne se développe à l' oeil dans une longueur de soixante lieues au moins, depuis le cap de Saïde, l' antique Sidon, jusqu' aux environs de Latakieh, où elle commence à décliner, pour laisser le mont Taurus jeter ses racines dans les plaines d' Alexandrette.

Tantôt les chaînes du Liban s' élèvent presque perpendiculairement

p178

sur la mer avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices ; tantôt elles s' écartent du rivage, forment d' immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré entre elles et les flots. Des voiles sillonnent ces golfes, et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée. La mer y est de la teinte la plus bleue et la plus sombre ; et, quoiqu' il y ait presque toujours de la houle, la vague, qui est grande et large, roule à vastes plis sur les sables, et réfléchit les montagnes comme une glace sans tache. Ces vagues jettent partout sur la côte un murmure sourd, harmonieux, confus,

qui monte jusque sous l' ombre des vignes et des caroubiers, et qui remplit les campagnes de vie et de sonorité. à ma gauche, la côte de Bayruth était basse ; c' était une continuité de petites langues de terre tapissées de verdure, et garanties seulement du flot par une ligne de rochers et d' écueils couverts pour la plupart de ruines antiques. Plus loin, des collines de sable rouge comme celui des déserts d' égypte s' avancent comme un cap, et servent de reconnaissance aux marins ; au sommet de ce cap, on voit les larges cimes en parasol d' une forêt de pins d' Italie ; et l' oeil, glissant entre leurs troncs disséminés, va se reposer sur les flancs d' une autre chaîne du Liban, et jusque sur le promontoire avancé qui portait Tyr (aujourd' hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à la mer, je voyais les hauts minarets des mosquées, comme des colonnettes isolées, se dresser dans l' air bleu et ondoyant du matin ; les forteresses moresques qui dominent la ville, et dont les murs lézardés donnent racine à une forêt de plantes grimpantes, de figuiers sauvages et de giroflées ; puis les crénelures

p179

ovales des murs de défense ; puis les cimes égales des campagnes plantées de mûriers ; çà et là les toits plats et les murailles blanches des maisons de campagne ou des chaumières des paysans syriens ; et enfin au delà, les pelouses arrondies des collines de Bayruth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons, et revêtues de feuillages et de culture comme les plus fertiles collines de Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban : le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grandes ombres ou faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

Même date.

J' ai passé la journée entière à parcourir les environs de Bayruth, et à chercher un lieu de repos pour y établir une maison.

J' ai loué cinq maisons qui forment un groupe, et que je réunirai par des escaliers de bois, des galeries et des ouvertures. Chaque maison ici n' est guère composée que d' un souterrain qui sert de cuisine, et d' une chambre où couche toute la famille, quelque nombreuse qu' elle soit. Dans un tel climat, la vraie

maison, c' est le toit construit en terrasse.

p180

C' est là que les femmes et les enfants passent les journées et souvent les nuits. Devant les maisons, entre les troncs de quelques mûriers ou de quelques oliviers, l' arabe construit un foyer avec trois pierres, et c' est là que sa femme lui prépare à manger. On jette une natte de paille sur un bâton qui va du mur aux branches de l' arbre. Sous cet abri se fait tout le ménage. Les femmes et les filles y sont tout le jour accroupies, occupées à peigner leurs longs cheveux, à les tresser, à blanchir leurs voiles, à tisser leurs soies, à nourrir leurs poules, ou à jouer et à causer entre elles, comme dans nos villages du midi de la France, le dimanche matin, les filles se rassemblent sur les portes des chaumières.

Même date, au soir.

Toute la journée a été employée à décharger le brick, et à porter, de la ville à notre maison de campagne, les bagages de notre caravane. Chacun de nous aura sa chambre. Un vaste champ de mûriers et d' orangers s' étend autour des cinq maisons réunies, et donne à chacun quelques pas à faire devant sa porte, et un peu d' ombre pour respirer. J' ai acheté des nattes d' égypte et des tapis de Damas, pour nous servir de lits et de divans. J' ai trouvé des charpentiers arabes très-actifs et très-intelligents qui sont déjà à

p181

l' ouvrage pour nous faire des portes et des fenêtres ; et ce soir nous irons coucher déjà dans notre nouvelle habitation.

8 septembre 1832.

Rien de plus délicieux que notre réveil après la première nuit passée dans notre maison. Nous avons fait apporter le déjeuner sur la plus large de nos terrasses, et nous avons reconnu de l' oeil tous les environs.

La maison est à dix minutes de la ville. On y arrive par des sentiers ombragés d' immenses aloès qui laissent pendre leurs figues épineuses sur la tête des passants. On longe quelques arches antiques et une immense tour carrée, bâtie par l' émir des druzes, Fakardin ; tour qui sert aujourd' hui

d' observatoire à quelques sentinelles de l' armée d' Ibrahim-Pacha, qui observent de là toute la campagne. On se glisse ensuite entre les troncs de mûriers, et on arrive à un groupe de maisons basses cachées dans les arbres, et flanquées d' un bois de citronniers et d' orangers. Ces maisons sont irrégulières, et celle du milieu s' élève comme une tour carrée, et pyramide gracieusement sur les autres. Les toits de toutes ces maisonnettes communiquent au moyen de quelques degrés

p182

de bois, et forment ainsi un ensemble assez commode pour des hôtes qui viennent de passer tant de jours sous l' entre-pont d' un navire marchand. à quelque cent pas de nous la mer s' avance dans les terres ; et vue d' ici, au-dessus des têtes vertes des citronniers et des aloès, elle ressemble à un beau lac intérieur ou à un large fleuve dont on n' aperçoit qu' un tronçon. Quelques barques arabes y sont à l' ancre, et se balancent mollement sur ses ondulations insensibles. Si nous montons sur la terrasse supérieure, ce beau lac se change en un immense golfe clos d' un côté par le château moresque de Bayruth, et de l' autre par les immenses murailles sombres de la chaîne de montagnes qui court vers Tripoli. Mais en face de nous l' horizon s' étend davantage : il commence par courir sur une plaine de champs admirablement cultivés, jalonnés d' arbres qui cachent entièrement le sol, semés çà et là de maisons semblables à la nôtre, et qui élèvent leurs toits comme autant de voiles blanches sur un océan de verdure ; il se rétrécit ensuite entre une longue et gracieuse colline, au sommet de laquelle un couvent grec montre ses murailles blanches et ses dômes bleus ; quelques cimes de pins parasols planent, un peu plus haut, sur les dômes mêmes du couvent. La colline descend par gradins soutenus de murailles de pierre, et portant des forêts d' oliviers et de mûriers. La mer vient baigner les derniers gradins ; elle s' écarte ensuite, et une seconde plaine plus éloignée s' arrondit et se creuse pour laisser passer un fleuve qui serpente longtemps parmi des bois de chênes verts, et va se jeter dans le golfe, que ses eaux jaunissent sur les bords. Cette plaine ne se termine qu' aux flancs dorés des montagnes. Ces montagnes ne s' élèvent

p183



pas d' un seul jet ; elles commencent par d' énormes collines semblables à des blocs immenses, les uns arrondis, les autres presque carrés : un peu de végétation couvre les sommets de ces collines, et chacune d' elles porte ou un monastère ou un village, qui réfléchit la lueur du soleil et attire les regards. Les pans des collines brillent comme de l' or : ce sont des murailles de grès jaunâtre, concassées par les tremblements de terre, et dont chaque parcelle réfléchit et darde la lumière. Au-dessus de ces premiers monticules, les degrés du Liban s' élargissent ; il y a des plateaux d' une ou deux lieues : plateaux inégaux, creusés, sillonnés, labourés de ravins, de lits profonds des torrents, de gorges obscures où le regard se perd. Après ces plateaux, les hautes montagnes recommencent à se dresser presque perpendiculairement : cependant on voit les taches noires des cèdres et des sapins qui les garnissent, et quelques couvents inaccessibles, quelques villages inconnus qui semblent penchés sur leurs précipices. Au sommet le plus aigu de cette seconde chaîne, des arbres qui semblent gigantesques forment comme une chevelure rare sur un front chauve. On distingue d' ici leurs cimes inégales et dentelées, qui ressemblent à des créneaux sur la crête d' une citadelle.

Derrière ces secondes chaînes, le vrai Liban s' élève enfin ; on ne peut distinguer si ces flancs sont rapides ou adoucis, s' ils sont nus ou couverts de végétation : la distance est trop grande. Ses flancs se confondent, dans la transparence de l' air, avec l' air même dont ils semblent faire partie ; on ne voit que la réverbération ambiante de la lumière du soleil qui les enveloppe, et leurs crêtes enflammées qui se confondent avec les nuages pourpres du matin, et qui planent

p184

comme des îles inaccessibles dans les vagues du firmament.

Si nos regards redescendent de ce sublime horizon des montagnes, ils ne trouvent partout à se poser que sur des gerbes majestueuses de palmiers plantés çà et là dans la campagne auprès des maisons des arabes, sur les vertes ondulations des têtes de pins laryx, semés par petits bouquets dans la plaine ou sur les revers des collines, sur les haies de nopal, ou d' autres plantes grasses dont les lourdes feuilles retombent, comme des décorations de

pierre, sur les petits murs à hauteur d'appui qui soutiennent les terrasses. Ces murs eux-mêmes sont tellement revêtus de lichens en fleur, de lierres terrestres, de vignes sauvages, de plantes bulbeuses à fleurs de toutes les nuances, à grappes de toutes les formes, qu'on ne peut distinguer les pierres dont ces murs sont bâtis : ce ne sont que des remparts de verdure et de fleurs.

Enfin, tout près de nous, là, sous nos yeux, deux ou trois maisons semblables aux nôtres, et à demi voilées par les dômes des orangers en fleur et en fruit, nous offrent ces scènes animées et pittoresques qui sont la vie de tout paysage. Des arabes assis sur des nattes fument sur les toits des maisons. Quelques femmes se penchent aux fenêtres pour nous voir, et se cachent quand elles s'aperçoivent que nous les regardons. Sous notre terrasse même, deux familles arabes, pères, frères, femmes et enfants, prennent leur repas à l'ombre d'un petit platane sur le seuil de leurs maisons ; et à quelques pas de là, sous un autre arbre, deux jeunes filles syriennes, d'une beauté incomparable, s'habillent en plein

p185

air, et couvrent leurs cheveux de fleurs blanches et rouges. Il y en a une dont les cheveux sont si longs et si touffus, qu'ils la couvrent entièrement, comme les rameaux d'un saule pleureur recouvrent le tronc de toutes parts : on aperçoit seulement, quand elle secoue cette ondoyante crinière, son beau front et ses yeux rayonnants de gaieté naïve qui percent un moment ce voile naturel. Elle semble jouir de notre admiration ; je lui jette une poignée de ghazis, petites pièces d'or dont les syriennes se font des colliers et des bracelets en les enfilant avec un brin de soie. Elle joint ses mains et les porte sur sa tête pour me remercier, et rentre dans la chambre basse pour les montrer à sa mère et à sa sœur.

12 septembre 1832.

Habib-Barbara, grec-syrien, établi à Bayruth, et dont la maison est voisine de la nôtre, nous sert de drogman, c'est-à-dire d'interprète. Attaché pendant vingt ans en cette qualité aux différents consulats de France, il parle français et italien ; c'est un des hommes les plus obligeants et les plus intelligents que j'aie rencontrés dans mes voyages : sans son assistance et celle de M Jorelle, nous aurions eu des peines infinies à compléter notre établissement en Syrie. Il nous procure plusieurs

domestiques, les uns grecs, les autres

p186

arabes ; j' achète d' abord six chevaux arabes de seconde race, et je les établis, comme font les gens du pays, au gros soleil, dans un champ devant la porte, les jambes entravées par des anneaux de fer, et attachées par un pieu fiché en terre. Je fais dresser une tente auprès des chevaux, pour les saïs ou palefreniers arabes. Ces hommes paraissent doux et intelligents : quant aux animaux, en deux jours ils nous connaissent et nous flairent comme des chiens. Habib-Barbara nous présente à sa femme et à sa fille, qu' il doit marier dans peu de jours : il nous invite à sa noce. Curieux d' observer une noce syrienne, nous acceptons, et Julia prépare ses présents pour la fiancée. Je lui donne une petite montre d' or, dont j' ai apporté provision pour les circonstances de ce genre ; elle y joint une petite chaîne de perles. Nous montons à cheval pour reconnaître les environs de Bayruth : superbe cheval arabe de Madame Jorelle ; harnais de velours bleu plaqué d' argent ; poitrail de bosses du même métal sculpté, qui flottent en guirlandes et résonnent sur le poitrail de ce bel animal. M Jorelle me vend un de ses chevaux pour ma femme ; je fais faire des selles et des brides arabes pour quatorze chevaux. à une demi-lieue environ de la ville, du côté du levant, l' émir Fakardin a planté une forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux qui s' étend entre la mer et la plaine de Bagdhad, beau village arabe au pied du Liban : l' émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l' invasion des immenses collines de sable rouge qui s' élèvent un peu plus loin, et qui menaçaient d' engloutir Bayruth et ses riches plantations. La forêt est devenue superbe ; les troncs des arbres ont soixante et quatre-vingts

p187

pieds de haut d' un seul jet, et ils étendent de l' un à l' autre leurs larges têtes immobiles, qui couvrent d' ombre un espace immense ; des sentiers de sable glissent sous les troncs des pins, et présentent le sol le plus doux aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est couvert d' un léger

duvet de gazon, semé de fleurs du rouge le plus éclatant ; les oignons de jacinthes sauvages sont si gros, qu' ils ne s' écrasent pas sous le fer des chevaux. à travers les colonnades de ces troncs de sapin, on voit d' un côté des dunes blanches et rougeâtres de sable qui cachent la mer ; de l' autre, la plaine de Bagdhad et le cours du fleuve dans cette plaine, et un coin du golfe, semblable à un petit lac, tant il est encadré par l' horizon des terres, et les douze ou quinze villages arabes jetés sur les dernières pentes du Liban, et enfin les groupes du Liban même, qui font le rideau de cette scène. La lumière est si nette et l' air si pur, qu' on distingue, à plusieurs lieues d' élévation, les formes des cèdres ou des caroubiers sur les montagnes, ou les grands aigles qui nagent, sans remuer leurs ailes, dans l' océan de l' éther. Ce bois de pins est certainement le plus magnifique de tous les sites que j' ai vus dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges, l' horizon bleu de la mer, l' horizon rouge et funèbre du désert de sable ; les lignes serpentantes du fleuve ; les têtes isolées des cyprès ; les grappes des palmiers épars dans les campagnes ; l' aspect gracieux des chaumières couvertes d' orangers et de vignes retombant sur les toits ; l' aspect sévère des hauts monastères maronites, faisant de larges taches d' ombre ou de larges jets de lumière sur les flancs ciselés du Liban ; les caravanes de chameaux chargés des marchandises de Damas, qui passent silencieusement entre les troncs d' arbres ; des bandes de pauvres juifs montés sur des ânes,

p188

tenant deux enfants sur chaque bras ; des femmes enveloppées de voiles blancs, à cheval, marchant au son du fifre et du tambourin, environnées d' une foule d' enfants vêtus d' étoffes rouges brodées d' or, et qui dansent devant leurs chevaux ; quelques cavaliers arabes courant le dgérid autour de nous sur des chevaux dont la crinière balaye littéralement le sable ; quelques groupes de turcs assis devant un café bâti en feuillage, et fumant la pipe ou faisant la prière ; un peu plus loin, les collines désertes de sable sans fin, qui se teignent d' or aux rayons du soleil du soir, et où le vent soulève des nuages de poussière enflammée ; enfin, le sourd mugissement de la mer qui se mêle au bruit musical du vent dans les têtes de sapins, et au chant de milliers d' oiseaux inconnus ; tout cela offre à l' oeil et à la pensée du promeneur le

mélange le plus sublime, le plus doux, et à la fois le plus mélancolique, qui ait jamais enivré mon âme : c' est le site de mes rêves, j' y reviendrais tous les jours.

16 septembre 1832.

Nous avons passé tous ces jours dans le plaisir de la connaissance générale que nous avons à faire des hommes, des moeurs, des lieux, et dans les détails amusants d' un établissement au sein d' un pays entièrement nouveau. Nos cinq maisons sont devenues, avec l' assistance de nos amis et des

p189

ouvriers arabes, une espèce de villa italienne comme celles que nous avons si délicieusement habitées sur les montagnes de Lucques ou sur les côtes de Livourne, en d' autres temps. Chacun de nous a son appartement ; et un salon, précédé d' une terrasse ornée de fleurs, est le centre de réunion. Nous y avons établi des divans ; nous y avons rangé sur des tablettes notre bibliothèque du vaisseau ; ma femme et Julia ont peint les murs à fresque, ont étalé, sur une table de cèdre, leurs livres, leurs nécessaires, et tous ces petits objets de femmes qui ornent, à Londres et à Paris, les tables de marbre et d' acajou : c' est là que nous nous rassemblons dans les heures brûlantes du jour, car le soir notre salon est en plein air, sur la terrasse même ; c' est là que nous recevons les visites de tous les européens que le commerce avec Damas, dont Bayruth est l' échelle, fixe dans ce beau pays. Le gouverneur égyptien pour Ibrahim-Pacha est venu nous offrir, avec une grâce et une cordialité plus qu' européennes, sa protection et ses services pour le séjour et pour les voyages que nous voudrions tenter. Je lui ai donné à dîner aujourd' hui : c' est un homme qui ne déparerait aucune réunion d' hommes nulle part. Vieux soldat du pacha d' égypte, il a pour son maître, et surtout pour Ibrahim, ce dévouement aveugle et confiant dans la fortune que je me souviens d' avoir vu jadis dans les généraux de l' empereur ; mais ce dévouement turc a quelque chose de plus touchant et de plus noble, parce qu' il tient à un sentiment religieux, et non à un intérêt personnel. Ibrahim-Pacha, c' est la destinée, c' est Allah pour ses officiers ; Napoléon, ce n' était que la gloire et l' ambition pour les siens. Il a bu avec plaisir du vin de Champagne, et s' est prêté à tous nos usages comme s' il n' en avait jamais connu d' autres ; les pipes et le café,

pris à plusieurs reprises, ont rempli l' après-dînée. Je lui ai remis une lettre pour Ibrahim-Pacha, lettre dans laquelle je lui annonce l' arrivée d' un voyageur européen dans le pays soumis à ses armes, et lui demande la protection que l' on doit attendre d' un homme qui combat pour la cause de la civilisation européenne. Ibrahim a passé il y a peu de temps avec son armée ; il est maintenant du côté de Homs, grande ville entre Alep et Damas, dans le désert ; il a laissé peu de troupes en Syrie ; les principales villes, comme Bayruth, Saïde, Jaffa, Acre, Tripoli, sont occupées, d' accord avec Ibrahim, par les soldats de l' émir Beschir, ou grand prince des druzes, qui règne sur le Liban. Ce prince n' a pas résisté à Ibrahim ; il a abandonné la cause des turcs, en apparence au moins, après la prise de saint-Jean D' Acre par Ibrahim, et il confond ses troupes avec celles du pacha. L' émir Beschir, si Ibrahim venait à être battu à Homs, pourrait lui fermer la retraite et anéantir les débris des égyptiens. Ce prince, habile et guerrier, règne depuis quarante années sur toutes les montagnes du Liban. Il a fondu en un seul peuple les druzes, les métualis, les maronites, les syriens et les arabes, qui vivent sous sa domination ; il a des fils, guerriers comme lui, qu' il envoie gouverner les villes qu' Ibrahim lui confie : un de ses fils est campé à un quart de mille d' ici, dans la plaine qui touche au Liban, avec cinq ou six cents cavaliers arabes. Nous devons le voir ; il nous a envoyé complimenter. Un arabe me racontait aujourd' hui l' entrée d' Ibrahim dans la ville de Bayruth. à quelque distance de la porte, comme il traversait un chemin creux dont les douves sont couvertes de racines grimpantes et d' arbustes entrelacés,

un énorme serpent est sorti des broussailles et s' est avancé lentement, en rampant sur le sable, jusque sous les pieds du cheval d' Ibrahim ; le cheval, épouvanté, s' est cabré, et quelques esclaves qui suivaient à pied le pacha se sont élancés pour tuer le serpent ; mais Ibrahim les a arrêtés d' un geste, et, tirant son sabre, il a coupé la tête du reptile qui se dressait devant lui, et a foulé les tronçons sous les pieds de son cheval : la foule a poussé un cri d' admiration, et

Ibrahim, le sourire sur les lèvres, a continué sa route, enchanté de cette circonstance, qui est l'augure assuré de la victoire chez les arabes. Ce peuple ne voit aucun incident de la vie, aucun phénomène naturel, sans y attacher un sens prophétique et moral : est-ce un souvenir confus de cette première langue plus parfaite qu'entendaient jadis les hommes, langue dans laquelle toute la nature s'expliquait par toute la nature ? Est-ce une vivacité d'imagination plus grande, qui cherche entre les choses des corrélations qu'il n'est pas donné à l'homme de saisir ? Je ne sais, mais je penche pour la première interprétation : l'humanité n'a pas d'instincts sans motifs, sans but, sans cause ; l'instinct de la divination a tourmenté tous les âges et tous les peuples, surtout les peuples primitifs ; la divination a donc dû ou pourrait donc peut-être exister ; mais c'est une langue dont l'homme aura perdu la clef en sortant de cet état supérieur, de cet éden dont tous les peuples ont une confuse tradition : alors, sans doute, la nature parlait plus haut et plus clair à son esprit ; l'homme concevait la relation cachée de tous les faits naturels, et leur enchaînement pouvait le conduire à la perception de vérités ou d'événements futurs, car le présent est toujours le germe générateur et infaillible de l'avenir ; il ne s'agit que de le voir et de le comprendre.

p192

17 septembre 1832.

Toujours même vie. La journée se passe à rendre et à recevoir des visites d'arabes et de francs, et à parcourir les délicieux environs de notre retraite. Nous avons trouvé autant d'obligeance que de bonté parmi les consuls européens de Syrie, que la guerre a tous concentrés à Bayruth. Le consul de Sardaigne, M Bianco ; le consul d'Autriche, M Laurella ; les consuls d'Angleterre, Mm Farren et Abost, nous ont mis en peu de temps en rapport avec tous les arabes qui peuvent nous aider dans nos projets de voyage dans l'intérieur. Il est impossible de rencontrer plus d'accueil et plus d'hospitalité. Quelques-uns de ces messieurs ont habité de longues années la Syrie, et sont en relation avec des familles arabes de Damas, d'Alep, de Jérusalem, lesquelles en ont elles-mêmes avec les principaux scheiks des arabes des déserts que nous avons à parcourir. Nous formons ainsi d'avance une chaîne de recommandations, de relations et d'hospitalité sur différentes lignes qui pourraient

nous conduire jusqu' à Bagdhad.  
M Jorelle m' a procuré un excellent drogman ou interprète dans la personne de M Mazoyer, jeune français d' origine, mais qui, né et élevé en Syrie, est très-versé dans la langue savante et dans les divers dialectes des régions que nous devons parcourir. Il est installé aujourd' hui chez moi, et je lui remets le gouvernement de toute la partie arabe de ma maison. Cette maison arabe se compose d' un

p193

cuisinier d' Alep, nommé Aboulías, d' un jeune syrien du pays, nommé élias, qui, ayant déjà été au service des consuls, entend un peu d' italien et de français ; d' une jeune fille syrienne, parlant français aussi, et qui servira d' interprète pour les femmes ; enfin de cinq ou six palefreniers grecs, arabes, syriens, des différentes parties de la Syrie, destinés à soigner nos chevaux, à planter les tentes, et à nous servir d' escorte dans les voyages.

L' histoire de notre cuisinier arabe est trop singulière pour n' en pas conserver la mémoire. Il était chrétien, jeune et intelligent ; il avait établi à Alep un petit commerce d' étoffes du pays qu' il allait vendre lui-même, monté sur un âne, parmi les tribus d' arabes errants qui viennent l' hiver camper dans les plaines des environs d' Antioche. Son commerce prospérait ; mais sa qualité d' infidèle lui donnant quelque inquiétude, il jugea à propos de s' associer à un arabe mahométan d' Alep. Le commerce n' en alla que mieux, et Aboulías se trouva, au bout de quelques années, un des marchands les plus accrédités du pays. Mais il était épris d' une jeune grecque-syrienne ; on ne voulait la lui accorder qu' à condition de quitter Alep, et de venir s' établir dans les environs de Saïde, où demeurait la famille de sa belle fiancée. Il fallut liquider sa fortune : une querelle s' éleva entre les deux associés pour le partage des richesses acquises en commun. L' arabe mahométan dressa une embûche au pauvre Aboulías : il apostropha des témoins cachés qui, dans une dispute avec son associé, l' entendirent blasphémer Mahomet, crime mortel pour un infidèle. Aboulías fut mené au pacha, et condamné à être

p194



pendu. La sentence fut exécutée ; mais, la corde ayant cassé, le malheureux Aboulas tomba au pied de la potence, et fut laissé pour mort sur la place des exécutions. Cependant les parents de sa fiancée, ayant obtenu du pacha que son cadavre leur serait remis pour l'ensevelir avec les formes de leur religion, emportèrent le corps dans leur maison ; et, s'apercevant qu'Aboulas donnait encore des signes de vie, ils le ranimèrent, le cachèrent dans une cave pendant quelques jours, et enterrèrent un cercueil vide, pour ne donner aucun soupçon aux turcs. Mais ceux-ci avaient eu quelque vent de la supercherie, et Aboulas fut de nouveau arrêté, au moment où il s'échappait la nuit des portes de la ville. Conduit au pacha, il lui conta comment il avait été sauvé, indépendamment de toute volonté de sa part. Le pacha, d'après un texte du koran qui était favorable à l'accusé, lui donna l'alternative ou d'être pendu une seconde fois, ou de se faire turc. Aboulas préféra ce dernier parti, et pratiqua pendant quelque temps l'islamisme. Lorsque son aventure fut oubliée et sa conversion bien constatée, il trouva moyen de s'évader d'Alep et de s'embarquer pour l'île de Chypre, où il se fit de nouveau chrétien. Il épousa la femme qu'il aimait, se fit protéger des français, et put reparaître impunément en Syrie, où il continuait son commerce de colporteur parmi les druzes, les maronites et les arabes. Voilà l'homme qu'il nous fallait pour voyager dans ces contrées. Son talent en cuisine consiste à faire du feu en plein champ avec des arbustes épineux ou de la fiente de chameau desséchée, à suspendre une marmite de cuivre sur deux bâtons qui se croisent à leur extrémité, et à faire bouillir du riz et des poulets ou des morceaux de mouton dans cette marmite. Il chauffe aussi des

p195

cailloux arrondis dans le foyer, et, quand ils sont presque rouges, il les enduit d'une pâte de farine d'orge qu'il a pétrie, et c'est là notre pain.

19 septembre 1832.

Aujourd'hui, ma femme et Julia ont été invitées, par la femme et la fille d'un chef arabe des environs, à passer la journée au bain ; c'est le divertissement des femmes de l'orient entre elles. Un bain est annoncé quinze jours d'avance, comme un bal en Europe. Voici la description de cette fête, telle qu'elle nous a été donnée le soir par

ma femme :  
les salles de bain sont un lieu public dont on interdit l'approche aux hommes tous les jours jusqu'à une certaine heure, pour les réserver aux femmes ; et la journée tout entière, lorsqu'il s'agit d'un bain pour une fiancée, comme celui dont il est question. Les salles sont éclairées d'un faible jour par de petits dômes à vitraux peints. Elles sont pavées de marbre à compartiments de diverses couleurs, travaillés avec beaucoup d'art. Les murailles sont revêtues aussi de marbre et de mosaïque, ou sculptées en moulures ou en colonnettes moresques. Ces salles sont graduées de chaleur : les premières à la température de l'air extérieur,

p196

les secondes tièdes, les autres successivement plus chaudes, jusqu'à la dernière, où la vapeur de l'eau presque bouillante s'élève des bassins, et remplit l'air de sa chaleur étouffante. En général, il n'y a pas de bassin creusé au milieu des salles ; il y a seulement des robinets coulant toujours, qui versent sur le plancher de marbre environ un demi-pouce d'eau. Cette eau s'écoule ensuite par des rigoles, et est sans cesse renouvelée. Ce qu'on appelle bains dans l'orient n'est pas une immersion complète, mais une aspersion successive plus ou moins chaude, et l'impression de la vapeur sur la peau.

Deux cents femmes de la ville et des environs étaient invitées ce jour-là au bain, et dans le nombre plusieurs jeunes femmes européennes ; chacune y arriva enveloppée dans l'immense drap de toile blanche qui recouvre en entier le superbe costume des femmes quand elles sortent. Elles étaient toutes accompagnées de leurs esclaves noires, ou de leurs servantes libres ; à mesure qu'elles arrivaient, elles se réunissaient en groupes, s'asseyaient sur des nattes et des coussins préparés dans le premier vestibule, leurs suivantes leur ôtaient le drap qui les enveloppait, et elles apparaissaient dans toute la riche et pittoresque magnificence de leurs habits et de leurs bijoux. Ces costumes sont très-variés pour la couleur des étoffes et le nombre et l'éclat des bijoux ; mais ils sont informes dans la coupe des vêtements.

Ces vêtements consistent dans un pantalon à larges plis de satin rayé, noué à la ceinture par un tissu de soie rouge, et fermé au-dessus de la cheville du pied par un bracelet

d' or ou d' argent ; une robe brochée en or, ouverte sur le devant et nouée sous le sein, qu' elle laisse à découvert ; les manches sont serrées au-dessous de l' aisselle, et ouvertes ensuite depuis le coude jusqu' au poignet ; elles laissent passer une chemise de gaze de soie, qui couvre la poitrine. Elles portent par-dessus cette robe une veste de velours de couleur éclatante, doublée d' hermine ou de martre, et brodée en or sur toutes les coutures ; manches également ouvertes. Les cheveux sont partagés au-dessus de la tête ; une partie retombe sur le cou, le reste est tressé en nattes et descend jusqu' aux pieds, allongé par des tresses de soie noire qui imitent les cheveux. De petites torsades d' or ou d' argent pendent à l' extrémité de ces tresses, et par leur poids les font flotter le long de la taille ; la tête des femmes est en outre semée de petites chaînes de perles, de sequins d' or enfilés, de fleurs naturelles, le tout mêlé et répandu avec une incroyable profusion. C' est comme si on avait versé pêle-mêle un écrin sur ces chevelures toutes brillantées, toutes parfumées de bijoux et de fleurs. Ce luxe barbare est de l' effet le plus pittoresque sur les jeunes figures de quinze à vingt ans ; au sommet de la tête quelques femmes portent encore une calotte d' or ciselé, en forme de coupe renversée ; du milieu de cette calotte sort un gland d' or qui porte une houppe de perles, et qui flotte sur le derrière de la tête. Les jambes sont nues, et les pieds ont pour chaussures des pantoufles de maroquin jaune que les femmes traînent en marchant. Les bras sont couverts de bracelets d' or, d' argent, de

perles ; la poitrine, de plusieurs colliers qui forment une natte d' or ou de perles sur le sein découvert. Quand toutes les femmes furent réunies, une musique sauvage se fit entendre ; des femmes, dont le haut du corps était enveloppé d' une simple gaze rouge, poussaient des cris aigus et lamentables, et jouaient du fifre et du tambourin : cette musique ne cessa pas de toute la journée, et donnait à cette scène de plaisir et de fête un caractère de tumulte et de frénésie tout à fait barbare.

Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies, et revêtue d' un costume si magnifique, que ses cheveux, son cou, ses bras et sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes de pièces d' or et de perles, les baigneuses s' emparèrent d' elle, et la dépouillèrent, pièce à pièce, de tous ses vêtements : pendant ce temps-là toutes les autres femmes étaient déshabillées par leurs esclaves, et les différentes cérémonies du bain commencèrent. On passa, toujours aux sons de la même musique, toujours avec des cérémonies et des paroles plus bizarres, d' une salle dans une autre ; on prit les bains de vapeurs, puis les bains d' ablution, puis on fit couler sur les femmes les eaux parfumées et savonneuses, puis enfin les jeux commencèrent, et toutes ces femmes firent, avec des gestes et des cris divers, ce que fait une troupe d' écoliers que l' on mène nager dans un fleuve, s' éclaboussant, se plongeant la tête dans l' eau, se jetant l' eau à la figure ; et la musique retentissait plus fort et plus hurlante, chaque fois qu' un de ces tours d' enfantillage excitait le rire bruyant des jeunes filles arabes. Enfin, on sortit du bain ; les esclaves

p199

et les suivantes tressèrent de nouveau les cheveux humides de leurs maîtresses, renouèrent les colliers et les bracelets, passèrent les robes de soie et les vestes de velours, étendirent des coussins sur des nattes dans les salles dont on avait essuyé le plancher, et tirèrent, des paniers et des enveloppes de soie, les provisions apportées pour la collation : c' étaient des pâtisseries et des confitures de toute espèce, dans lesquelles les turcs et les arabes excellent ; des sorbets, des fleurs d' orange, et toutes ces boissons glacées dont les orientaux font usage à tous les moments du jour. Les pipes et les narguilés furent apportés aussi pour les femmes plus âgées ; un nuage de fumée odorante remplit et obscurcit l' atmosphère ; le café, servi dans de petites tasses renfermées elles-mêmes dans de petits vases à jour en fil d' or et d' argent, ne cessa de circuler, et les conversations s' animèrent ; puis vinrent les danseuses, qui exécutèrent, aux sons de cette même musique, les danses égyptiennes et les évolutions monotones de l' Arabie. La journée tout entière se passa ainsi, et ce ne fut qu' à la tombée de la nuit que ce cortège de femmes reconduisit la jeune fiancée chez sa mère. Cette cérémonie du bain a lieu ordinairement quelques

jours avant le mariage.

p200

20 septembre 1832.

Notre établissement étant complet, je m'occupe d'organiser ma caravane pour le voyage de l'intérieur de la Syrie et de la Palestine. J'ai acheté quatorze chevaux arabes, les uns du Liban, les autres d'Alep et du désert ; j'ai fait faire les selles et les brides à la mode du pays, riches, et ornées de franges de soie et de fil d'or et d'argent. Le respect qu'on obtient des arabes est en raison du luxe qu'on étale ; il faut les éblouir, pour frapper leur imagination et pour voyager avec une pleine sécurité parmi leurs tribus. Je fais mettre nos armes en état, et j'en achète de plus belles pour armer nos carvas. Ces carvas sont des turcs qui remplacent les janissaires que la porte accordait autrefois aux ambassadeurs ou aux voyageurs qu'elle voulait protéger : ce sont à la fois des soldats et des magistrats ; ils répondent à peu près aux corps de gendarmerie des états de l'Europe. Chaque consul en a un ou deux attachés à sa personne ; ils voyagent à cheval avec eux ; ils les annoncent dans les villes qu'ils ont à traverser ; ils vont prévenir le scheik, le pacha, le gouverneur ; ils font vider et préparer pour eux la maison de la ville ou des villages qu'il leur a plu de choisir ; ils protègent de leur présence et de leur autorité toute caravane à laquelle on les a attachés ; ils sont revêtus de costumes plus ou moins splendides, selon le luxe ou l'importance de la personne qui les emploie. Les ambassadeurs ou les consuls européens sont les seuls étrangers qui aient le droit d'en avoir ;

p201

mais, grâce à l'obligeance de M Jorelle et aux bontés du gouverneur égyptien de Bayruth, on m'en a accordé plusieurs. J'en laisserai à la maison pour le service de ma femme et de Julia, et pour leur sécurité quand elles auront à sortir ; et j'emmène le plus jeune, le plus intelligent et le plus brave, pour marcher à la tête de notre détachement. Ces hommes sont doux, serviables, attentifs, et n'exigent presque rien que de belles armes, de beaux chevaux et de beaux costumes ; ils

vivent, comme tous mes autres arabes, de galettes de farine d'orge, et de fruits ; ils couchent en plein air, sous les mûriers des jardins, ou dans une tente que j' ai fait dresser auprès du lieu où sont les chevaux.

Le consul de Sardaigne, M Bianco, que nous voyons tous les jours comme un ami de plusieurs années, nous facilite tous ces arrangements intérieurs, qui feront ma sécurité pour ma femme et mon enfant pendant mon absence, et qui contribueront aussi à notre propre sécurité en route. J' achète des tentes, et il me prête la plus belle des siennes.

22 septembre 1832.

Les chaleurs étouffantes de septembre retardent de quelque temps notre départ. Nous passons les journées à rendre et à recevoir les visites de tous nos voisins, grecs,

p202

arabes, maronites, et à former des relations qui doivent nous rendre ce séjour agréable. Nous ne trouverions nulle part, en Europe, plus de bienveillance et d' accueil qu' on nous en prodigue ici : ces peuples sont accoutumés à ne voir arriver dans leur pays que des européens adonnés au commerce, et dont toutes les relations ont un but intéressé ; ils ne comprennent pas d' abord que l' on vienne habiter et voyager parmi eux uniquement pour les connaître, et pour admirer leur belle nature et leurs monuments en ruines ; ils commencent par suspecter les intentions d' un voyageur ; et comme les traditions leur font croire que des trésors sont enfouis dans toutes les ruines, ils pensent que nous avons le secret de déterrer ces trésors, et que c' est là le but de nos dépenses et de nos fatigues ; mais quand une fois on a pu les convaincre que l' on ne voyage pas dans cette intention, que l' on vient seulement admirer l' oeuvre de Dieu dans les plus belles contrées du monde, étudier les moeurs, voir et aimer les hommes ; quand, de plus, on leur offre des présents sans leur demander en échange autre chose que leur amitié ; quand on a avec soi, comme nous l' avons, un médecin et une pharmacie, et qu' on leur distribue gratis les recettes, les consultations et les médicaments ; quand ils voient que l' étranger qui leur arrive est fêté et considéré des autres francs, qu' il a à lui un beau navire qui le porte à volonté d' un port à l' autre, et qui refuse de se charger d' aucun objet de commerce, leur imagination est frappée d' une idée de puissance, de grandeur et de

désintéressement qui renverse tous leurs systèmes,  
et ils passent promptement de la défiance à  
l'admiration, et de l'admiration au dévouement.  
Telle est leur disposition pour nous. Notre cour  
est sans

p203

cesse remplie d'arabes des montagnes, de moines  
maronites, de scheiks druzes, de femmes, d'enfants,  
de malades, qui viennent déjà de quinze à vingt  
lieues pour nous voir, nous demander des  
consultations et nous offrir l'hospitalité, si nous  
voulons passer par leurs terres ; presque tous se  
font précéder de quelques présents de vins ou de  
fruits du pays. Nous les recevons bien, nous leur  
faisons prendre le café, fumer la pipe, boire le  
sorbet glacé ; je leur donne, en échange de leurs  
cadeaux, des présents d'étoffes d'Europe, quelques  
armes, une montre, de petits bijoux de peu de  
valeur dont j'ai apporté une grande quantité ; ils  
retournent enchantés de notre accueil, et vont  
porter au loin et répandre la réputation de  
l'*émir frangi* (c'est ainsi qu'ils m'ont nommé),  
le *prince des francs*. Je n'ai pas d'autre nom  
dans tous les environs de Bayruth et dans la ville  
même ; et comme cette considération peut nous être  
d'une grande utilité pour nos courses aventureuses  
dans toutes les contrées, M Jorelle et les  
consuls européens ont la bonté de ne pas les  
détromper, et de laisser passer l'humble poète pour  
un homme puissant en Europe.

On ne peut se figurer avec quelle rapidité les  
nouvelles circulent de bouche en bouche dans  
l'Arabie : on sait déjà à Damas, à Alep, à  
Latakieh, à Saïde, à Jérusalem, qu'un étranger  
est arrivé en Syrie et qu'il va parcourir ces  
contrées. Dans un pays où il y a peu de mouvement  
dans les choses et dans les esprits, le plus petit  
événement inusité devient tout de suite le sujet  
des conversations ; il circule, avec la rapidité  
de la parole, d'une tribu à l'autre ; l'imagination  
sensible, exaltée des arabes grossit et colore tout,  
et une renommée est faite en quinze jours, à cent  
lieues de

p204

distance. Ces dispositions de ce pays, dont lady

Stanhope a fait l'épreuve autrefois dans des circonstances à peu près semblables aux miennes, nous sont trop favorables pour nous en plaindre. Nous laissons faire, nous laissons dire, et j'accepte, sans les détromper, les titres, les richesses, les vertus dont l'imagination arabe m'a doté, pour les déposer ensuite humblement, en rentrant dans les justes proportions de ma médiocrité native.

27 septembre 1832, tour de Fakardin.

Nous avons passé toute la journée à la noce de la jeune syrienne-grecque. La cérémonie a commencé par une longue procession de femmes grecques, arabes et syriennes, qui sont venues, les unes à cheval, les autres à pied, par les sentiers d'aloès et de mûriers, assister la fiancée pendant cette fatigante journée. Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits déjà, un certain nombre de ces femmes ne quitte pas la maison d'Habib, et ne cesse de faire entendre des cris, des chants, des gémissements aigus et prolongés, semblables à ces éclats de voix que les vendangeurs et les faneurs poussent sur les coteaux de notre France pendant les récoltes. Ces clameurs, ces plaintes, ces larmes et ces joies convenues, doivent empêcher la mariée de dormir plusieurs nuits avant la noce. Les vieillards et les jeunes

p205

gens de la famille de l'époux en font autant de leur côté, et ne lui laissent prendre aucun repos depuis huit jours. Nous ne comprenons rien aux motifs de cet usage.

Introduits dans les jardins de la maison d'Habib, on a fait entrer les femmes dans l'intérieur des divans pour faire leurs compliments à la jeune fille, admirer sa parure et voir les cérémonies. Pour nous, on nous a laissés dans la cour, ou fait entrer dans un divan inférieur. Là, une table était dressée à l'européenne, chargée d'une multitude de fruits confits, de gâteaux au miel et au sucre, de liqueurs et sorbets ; et pendant toute la soirée on a renouvelé cette collation à mesure que les nombreux visiteurs l'avaient épuisée. J'ai réussi à m'introduire, par exception, jusque dans le divan des femmes, au moment où l'archevêque grec donnait la bénédiction nuptiale. La jeune fille était debout à côté de son fiancé, couverte, de la tête aux pieds, d'un voile de gaze rouge brodé en or. Un moment le prêtre a écarté le voile, et le jeune homme a pu entrevoir pour la première fois celle à



qui il unissait sa vie : elle était admirablement belle. La pâleur dont la fatigue et l'émotion couvraient ses joues, pâleur relevée encore par les reflets du voile rouge et les innombrables parures d'or, d'argent, de perles, de diamants, dont elle était couverte, et par les longues nattes de ses cheveux noirs qui tombaient tout autour de sa taille ; ses cils peints en noir, ainsi que ses sourcils et le bord de ses yeux ; ses mains dont l'extrémité des doigts et des ongles était teinte en rouge avec le henné, et avait des compartiments et des dessins moresques ; tout donnait à sa ravissante beauté un caractère de nouveauté et de solennité pour nous, dont nous fûmes vivement frappés. Son mari eut à

p206

peine le temps de la regarder. Il semblait accablé et expirant lui-même sous le poids des veilles et des fatigues dont ces usages bizarres épuisent les forces de l'amour même. L'évêque prit des mains d'un de ses prêtres une couronne de fleurs naturelles, la posa sur la tête de la jeune fille, la reprit, la plaça sur les cheveux du jeune homme, la reprit encore pour la remettre sur le voile de l'épouse, et la passa ainsi plusieurs fois d'une tête à l'autre. Puis on leur passa également tour à tour des anneaux aux doigts l'un de l'autre. Ils rompirent ensuite le même morceau de pain, ils burent le vin consacré dans la même coupe. Après quoi on emmena la jeune mariée dans des appartements où les femmes seules purent la suivre, pour changer encore sa toilette. Le père et les amis du mari l'emmenèrent de leur côté dans le jardin, et on le fit asseoir au pied d'un arbre entouré de tous les hommes de sa famille. Les musiciens et les danseurs arrivèrent alors, et continuèrent jusqu'au coucher du soleil leurs symphonies barbares, leurs cris aigus et leurs contorsions auprès du jeune homme, qui s'était endormi au pied de l'arbre, et que ses amis réveillaient en vain à chaque instant. Quand la nuit fut venue, on le conduisit seul et processionnellement jusqu'à la maison de son père. Ce n'est qu'après huit jours que l'on permit au nouvel époux de venir prendre sa femme et de la conduire chez lui. Les femmes qui remplissaient de leurs cris la maison d'Habib sortirent aussi un peu plus tard. Rien n'était plus pittoresque que cette immense procession de femmes et de jeunes filles dans les

costumes les plus étranges et les plus

p207

splendides, couvertes de pierreries étincelantes, entourées chacune de leurs suivantes et de leurs esclaves portant des torches de sapin résineux pour éclairer leur marche, et prolongeant ainsi leur avenue lumineuse à travers les longs et étroits sentiers ombragés d' aloès et d' orangers, au bord de la mer, quelquefois dans un long silence, quelquefois poussant des cris qui retentissaient jusque sur les vagues ou sous les grands platanes du pied du Liban. Nous rentrâmes dans notre maison, voisine de la maison de campagne d' Habib, où nous entendions encore le bruit des conversations des femmes de la famille ; nous montâmes sur nos terrasses, et nous suivîmes longtemps des yeux ces feux errants qui circulaient de tous côtés à travers les arbres de la plaine.

29 septembre 1832.

On parle d' une défaite d' Ibrahim. Si l' armée égyptienne venait à subir un revers, la vengeance des turcs, opprimés aujourd' hui ici par les chrétiens du Liban, serait à craindre, et des excès pourraient avoir lieu dans les campagnes isolées, surtout comme la nôtre. Je me suis décidé à louer aussi, par précaution, une maison dans la ville : j' en ai trouvé une ce matin qui peut nous loger tous. Elle est composée, comme tous les palais arabes, d' un petit corridor obscur qui ouvre sur la rue par une porte surbaissée ; ce

p208

corridor conduit à une cour intérieure pavée de marbre, et entourée de divans ou salons ouverts ; l' été, on jette une tente sur cette cour, et c' est là que se tiennent les arabes pour recevoir les visites ; un jet d' eau coule et murmure au milieu de la cour ; quand il n' y a pas d' eau courante, il y a au moins un puits fermé dans un des angles. De cette cour, on passe dans plusieurs grandes pièces pavées aussi de mosaïques ou de dalles de marbre, et décorées, jusqu' à hauteur d' appui, ou de marbre sculpté en niches, en pilastres, en petites fontaines, ou de boiseries de cèdre jaune admirablement travaillé : la première partie de ces divans est plus basse d' une marche que la seconde

moitié, et cette seconde moitié de l' appartement est défendue par une balustrade en bois élégamment sculptée. Les esclaves et les serviteurs se tiennent dans la première partie, debout, la tasse de café, le sorbet ou la pipe à la main ; les maîtres sont assis sur des tapis et appuyés sur des coussins, dans la seconde. En général, au fond de la pièce, on trouve un petit escalier de bois caché dans la boiserie, et qui conduit à une espèce de tribune haute qui occupe le fond de la chambre : cette tribune ouvre d' un côté sur la rue par de petites fenêtres en ogive garnies de grillages, et du côté de l' appartement elle est voilée aussi de grillages en bois, où les menuisiers du pays étalent tout l' art de leurs dessins et de leur travail. Ces tribunes sont très-étroites, et ne peuvent contenir qu' un divan recouvert de matelas et de coussins de soie : c' est là que les riches turcs ou arabes se retirent pour la nuit ; les autres se contentent de faire étendre des coussins par terre et y dorment tout habillés, et sans autre couverture que les lourdes et belles fourrures dont ils sont habituellement vêtus.

p209

Il y a cinq ou six pièces semblables dans ma maison de ville au premier étage, et autant au second, outre un grand nombre de petites pièces hautes et détachées, pour des domestiques européens ; les janissaires, les saïs, les domestiques arabes, couchent à la porte de la rue, ou sous le corridor, ou dans la cour ; on ne s' occupe jamais de leur trouver une place ou un lit. Le peuple ici n' a d' autre lit que la terre et une natte de paille d' égypte. La beauté du climat a pourvu à tout, et nous éprouvons nous-mêmes qu' il n' y a pas de ciel de lit plus délicieux que ce beau firmament étoilé, où les brises légères de la mer apportent un peu de fraîcheur et sollicitent au sommeil ; il y a peu ou point de rosée, et il suffit de se couvrir les yeux d' un mouchoir de soie pour dormir ainsi en plein air, sans aucun inconvénient.

Cette maison n' est qu' une sûreté pour ma femme et mon enfant, en cas de retraite d' Ibrahim-Pacha : je me suis contenté d' en prendre les clefs, et nous ne l' occuperions que si le reste du pays devenait inhabitable. Sous la garantie des consuls européens, dans une ville fermée de murs, et à côté d' un port où des vaisseaux de toutes les nations sont sans cesse à l' ancre, il ne peut pas y avoir un péril imminent pour des voyageurs. J' ai loué la maison

de ville pour un an mille piastres, c' est-à-dire trois cents francs environ ; les cinq maisons de campagne réunies ne me coûtent que trois mille piastres, en tout treize cents francs par an, pour avoir six maisons, dont une seule, celle de la ville, coûterait au moins quatre ou cinq mille francs en Europe.

Il y a, sur une langue de terre à gauche de la ville, une des plus délicieuses habitations que l' on puisse désirer au

p210

monde : elle appartient à un riche négociant turc, à qui j' ai fait proposer de me la céder. Il n' a pas voulu me la louer, mais il m' a offert de me la vendre pour trente mille piastres, c' est-à-dire pour environ dix mille francs. Elle s' élève au milieu d' un jardin très-vaste, planté de cèdres, d' orangers, de vignes, de figuiers, et arrosé par une belle fontaine d' eau de roche ; la mer l' entoure de deux côtés, et l' écume vient baigner le pied des murs. Toute la belle rade de Bayruth s' étend devant vous avec ses navires à l' ancre, dont on entend de là le bruit du vent dans les cordages ; elle est arrêtée par un vieux château moresque qui s' avance dans la mer, qui est joint à de belles pelouses vertes par des ponts, et dont les créneaux élevés se dessinent en sombre sur le fond des neiges du Sannin, laissant voir dans leurs intervalles les sentinelles d' Ibrahim qui se promènent en regardant la mer.

La maison est beaucoup plus belle que celle que je viens de louer. Tous les murs sont revêtus de marbres admirablement sculptés, ou de boiseries de cèdre du plus riche travail ; des jets d' eau éternels murmurent au milieu des pièces du rez-de-chaussée, et des balcons grillés et saillants, qui font le tour des étages supérieurs, permettent aux femmes de passer, sans être vues, les jours et les nuits en plein air, et d' enivrer leurs regards du spectacle admirable de la mer, des montagnes, et des scènes animées du port. Ce turc m' a très-bien reçu ; il m' a prodigué les sorbets, les pipes et le café, et m' a conduit lui-même dans toutes les pièces de sa maison. Il avait préalablement envoyé un eunuque noir avertir ses femmes de se retirer dans un pavillon du jardin ; mais lorsque nous arrivâmes à leur appartement au harem,

p211

l'ordre n'était pas encore exécuté, et nous aperçûmes cinq ou six jeunes femmes, les unes de quinze ou seize ans tout au plus, les autres de vingt à trente, dans ce beau et gracieux costume de femmes arabes, et dans tout le désordre de leur toilette d'intérieur, qui se levaient précipitamment de leurs nattes et de leurs divans, et s'enfuyaient les jambes et les pieds nus, celles-ci jetant à la hâte un voile sur leurs visages, celles-là emportant de petits enfants à leurs mamelles, dans toute la honte, dans toute la confusion naturelle à une pareille surprise : elles se glissèrent dans un corridor sombre, et l'eunuque se plaça à la porte. Le négociant arabe ne parut nullement embarrassé ni affligé de cette circonstance, et nous visitâmes toutes les pièces intérieures du harem comme nous aurions pu faire dans une maison d'européens.

#### VISITE A LADY ESTHER STANHOPE

p213

Lady Esther Stanhope, nièce de M Pitt, après la mort de son oncle quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer ; mais elle se refusa constamment à unir son sort à celui de ses plus dignes admirateurs, et, après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation : les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le

p214

coeur de lady Esther ; les autres, à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit ; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment

anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors, et des valeurs immenses en bijoux et en présents de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la route de Caramanie, en face de l'île de Rhodes : il échoua sur un écueil, à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instants brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots : elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris du bâtiment, à une petite île déserte, où elle passa vingt-quatre heures sans aliments et sans secours. Enfin, des pêcheurs de Marmoriza, qui recherchaient les débris du naufrage, la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune ; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines ; elle chargea un second navire de richesses et de présents pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile. Le voyage fut heureux, et elle débarqua à Latakieh, l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie, entre Tripoli et Alexandrette. Elle s'établit dans les environs, apprit l'arabe, s'entoura de toutes les personnes qui pouvaient lui faciliter des rapports avec les différentes populations arabes, druzes, maronites du pays, et se prépara, comme je le faisais alors moi-même, à des voyages

p215

de découverte dans les parties les moins accessibles de l'Arabie, de la Mésopotamie et du désert.

Quand elle fut bien familiarisée avec la langue, le costume, les mœurs et les usages du pays, elle organisa une nombreuse caravane, chargea des chameaux de riches présents pour les arabes, et parcourut toutes les parties de la Syrie. Elle séjourna à Jérusalem, à Damas, à Alep, à Homs, à Balbeck et à Palmyre : ce fut dans cette dernière station que les nombreuses tribus d'arabes errants qui lui avaient facilité l'accès de ces ruines, réunis autour de sa tente au nombre de quarante ou cinquante mille, et charmés de sa beauté, de sa grâce et de sa magnificence, la proclamèrent reine de Palmyre, et lui délivrèrent des firmans par lesquels il était convenu que tout européen protégé par elle pourrait venir en toute sûreté visiter le désert et les ruines de Balbeck

et de Palmyre, pourvu qu' il s' engageât à payer un tribut de mille piastres. Ce traité existe encore, et serait fidèlement exécuté par les arabes, si on leur donnait des preuves positives de la protection de lady Stanhope.

à son retour de Palmyre, elle faillit cependant être enlevée par une tribu nombreuse d' autres arabes, ennemis de ceux de Palmyre. Elle fut avertie à temps par un des siens, et dut son salut et celui de sa caravane à une marche forcée de nuit, et à la vitesse de ses chevaux, qui franchirent un espace incroyable dans le désert en vingt-quatre heures. Elle revint à Damas, où elle résida quelques mois sous la protection du pacha turc, à qui la porte l' avait vivement recommandée.

p216

Après une vie errante dans toutes les contrées de l' orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban voisine de Saïde, l' antique Sidon. Le pacha de saint-Jean D' Acre, Abdala-pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d' un couvent et le village de Dgioun, peuplé par les druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d' un mur d' enceinte semblable à nos fortifications du moyen âge : elle y créa artificiellement un jardin charmant à la mode des turcs ; jardin de fleurs et de fruits, berceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques, eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d' eau au milieu des pavés des kiosques, voûte d' orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout à fait oriental, entourée d' un grand nombre de drogmans européens ou arabes, d' une suite nombreuse de femmes, d' esclaves noirs, et dans des rapports d' amitié et même de politique soutenus avec la porte, avec Abdala-pacha, avec l' émir Beschir, souverain du Liban, et surtout avec des scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdhad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires, qui souffraient de son absence ; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente, qui suffisent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligée de conserver. Cependant les personnes qui l' avaient accompagnée d' Europe moururent ou s' éloignèrent ; l' amitié des arabes, qu' il faut

entretenir sans cesse par des présents et des prestiges, s'attiédit : les rapports devinrent moins fréquents, et lady Esther tomba dans le

p217

complet isolement où je la trouvai moi-même ; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette âme. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas ; elle ne donna pas un regret au monde et au passé ; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivants ; elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée seulement de quelques négresses et de quelques enfants esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux, et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire qu'elle trouve la force surnaturelle de son âme et de sa résolution, non-seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales, et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle, je désirais la voir : sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être. Mais rien n'est plus difficile pour un européen que d'être admis auprès d'elle ; elle se refuse à toute communication avec les voyageurs anglais, avec les femmes, avec les membres même de sa famille. Je n'avais donc que peu d'espoir de lui être présenté, et je n'avais aucune lettre d'introduction : sachant néanmoins qu'elle conservait quelques rapports éloignés avec les arabes de la Palestine et de la

p218

Mésopotamie, et qu'une recommandation de sa main auprès de ces tribus pourrait m'être d'une extrême



utilité pour mes courses futures, je pris le parti de lui envoyer un arabe porteur de cette lettre :

" milady,

" voyageur comme vous, étranger comme vous dans l' orient, n' y venant chercher comme vous que le spectacle de sa nature, de ses ruines et des oeuvres de Dieu, je viens d' arriver en Syrie avec ma famille. Je compterais au nombre des jours les plus intéressants de mon voyage celui où j' aurais connu une femme qui est elle-même une des merveilles de cet orient que je viens visiter.

Si vous voulez bien me recevoir, faites-moi dire le jour qui vous conviendra, et faites-moi savoir si je dois aller seul, ou si je puis vous mener quelques-uns des amis qui m' accompagnent, et qui n' attacheraient pas moins de prix que moi-même à l' honneur de vous être présentés.

Que cette demande, milady, ne contraigne en rien votre politesse à m' accorder ce qui répugnerait à vos habitudes de retraite absolue. Je comprends trop bien moi-même le prix de la liberté et le charme de la solitude, pour ne pas comprendre votre refus et pour ne pas le respecter.

Agréez, etc. "

je n' attendis pas longtemps la réponse : le 30, à trois heures de l' après-midi, l' écuyer de lady Stanhope, qui est en même temps son médecin, arriva chez moi avec l' ordre

p219

de m' accompagner à Dgioun, résidence de cette femme extraordinaire.

Nous partîmes à quatre heures. J' étais accompagné du docteur Léonardi, de M De Parseval, d' un domestique et d' un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai, à une demi-heure de Bayruth, un bois de sapins magnifiques plantés originairement par l' émir Fakardin sur un promontoire élevé, dont la vue s' étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban ; -point de vue admirable, où la richesse de la végétation de l' occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s' unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l' orient, dont le vent jetait, comme un panache, les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. à quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge, accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l' océan. -c' était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les

ondes de la mer. -ce spectacle était nouveau et triste comme une apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. -nulle trace d' hommes ou d' animaux ne subsistait sur cette arène ondoyante ; nous n' étions guidés que par le mugissement des flots d' un côté, et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l' autre. -nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d' énormes blocs de pierres angulaires. -ce chemin, qui suit la mer jusqu' en égypte, nous conduisit jusqu' à une maison ruinée, débris d' une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de jonc et enveloppés dans nos manteaux. -

p220

dès que la lune fut levée, nous remontâmes à cheval. -c' était une de ces nuits où le ciel est éclatant d' étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de si bas, mais où la nature, autour de nous, semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. -l' aspect désolé de la côte ajoutait, depuis quelques lieues, à cette pénible impression. -nous avons laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. -d' âpres collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s' élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l' ombre qu' elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite vers le rivage en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes ; -une lune, aussi brillante qu' un soleil d' hiver, répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l' oeil sur les périls du chemin. -bientôt la lueur d' un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n' est ni le jour ni la nuit, qui n' est ni l' éclat de l' un ni la sérénité de l' autre ; heure pénible à l' oeil et à

la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l' image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre coeur.  
-à sept

p221

heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quitions Saïde, l' antique Sidon, qui s' avance sur les flots comme un glorieux souvenir d' une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s' élevant insensiblement d' étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cherchions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé, qu' il fallait tourner ou gravir encore ; les montagnes s' enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d' une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. -ce n' était pas là que je m' attendais à trouver la demeure d' une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l' univers à choisir. -enfin, du haut d' un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d' une large tour, la montagne de Dgioun prenait naissance, et s' arrondissait en bancs de rochers circulaires qui, s' amincissant en s' approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d' une belle, gracieuse et verte végétation. -un mur blanc, flanqué d' un kiosque à l' un de ses angles, entourait cette masse de verdure. -c' était là le séjour de lady Esther. Nous l' atteignîmes à midi. La maison n' est pas ce qu' on appelle ainsi en Europe, ce n' est pas même ce qu' on nomme maison en orient ; c' est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu' une ou

p222

deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et

séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout à fait pareil à l' aspect de ces pauvres couvents qu' on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes, et appartenant à des ordres mendiants. Selon son habitude, lady Stanhope n' était pas visible avant trois ou quatre heures après midi. On nous conduisit chacun dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeuner, et nous nous jetâmes sur un divan, en attendant le réveil de l' hôtesse invisible du romantique séjour. -je dormais ; à trois heures on vint frapper à ma porte, et m' annoncer qu' elle m' attendait. Je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit, par un petit enfant nègre de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther. -une si profonde obscurité y régnait que je pus à peine distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan, et s' avança en me tendant la main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans ; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer : la fraîcheur, la couleur, la grâce, s' en vont avec la jeunesse ; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d' un visage d' homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. -telle est celle de lady Stanhope. -elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre, et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long châle de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes, enveloppaient

p223

toute sa personne dans des plis simples et majestueux ; et l' on apercevait seulement, dans l' ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine, une seconde robe d' étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu' au cou, et s' y nouait par une agrafe de perle. -des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu' elle portait avec la liberté et la grâce d' une personne qui n' en a pas porté d' autres depuis sa jeunesse.  
" vous êtes venu de bien loin pour voir une ermite, me dit-elle ; soyez le bienvenu. Je reçois peu

d' étrangers, un ou deux à peine par année ; mais votre lettre m' a plu, et j' ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature, et la solitude. Quelque chose, d' ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies, et que nous nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m' a pas trompée ; et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas pendant que vous traversiez le corridor, m' en ont assez appris sur vous pour que je ne me repente pas d' avoir voulu vous voir. -asseyons-nous, et causons. -nous sommes déjà amis. -comment, lui dis-je, milady, honorez-vous si vite du nom d' ami un homme dont le nom et la vie vous sont complètement inconnus ? Vous ignorez qui je suis. -c' est vrai, reprit-elle ; je ne sais ni ce que vous êtes selon le monde, ni ce que vous avez fait pendant que vous avez vécu parmi les hommes ; mais je sais déjà ce que vous êtes devant Dieu. Ne me prenez point pour une folle, comme le monde me nomme souvent ; mais je ne puis résister au besoin de vous parler à coeur ouvert. Il est une science, perdue aujourd' hui dans votre Europe, science qui est née en orient, qui n' y a

p224

jamais péri, qui y vit encore. -je la possède. -je lis dans les astres. Nous sommes tous enfants de quelqu' un de ces feux célestes qui présidèrent à notre naissance, et dont l' influence heureuse ou maligne est écrite dans nos yeux, sur nos fronts, dans nos traits, dans les délinéaments de notre main, dans la forme de notre pied, dans notre geste, dans notre démarche. Je ne vous vois que depuis quelques minutes ; eh bien ! Je vous connais comme si j' avais vécu un siècle avec vous. -voulez-vous que je vous révèle à vous-même ? Voulez-vous que je vous prédise votre destinée ? -gardez-vous-en bien, milady ! Lui répondis-je en souriant. Je ne nie pas ce que j' ignore ; je n' affirmerai pas que dans la nature visible et invisible, où tout se tient, où tout s' enchaîne, des êtres d' un ordre inférieur comme l' homme ne soient pas sous l' influence d' êtres supérieurs, comme les astres ou les anges ; mais je n' ai pas besoin de leur révélation pour me connaître moi-même, -corruption, infirmité et misère ! -et quant aux secrets de ma destinée future, je croirais profaner la divinité qui me les cache, si je les demandais à la créature. -en fait d' avenir, je ne crois qu' à Dieu, à la liberté, et à la vertu. -n' importe,

me dit-elle ; croyez ce qu' il vous plaira. Quant à moi, je vois évidemment que vous êtes né sous l' influence de trois étoiles heureuses, puissantes et bonnes, qui vous ont doué de qualités analogues, et qui vous conduisent à un but que je pourrais, si vous vouliez, vous indiquer dès aujourd' hui. -c' est Dieu qui vous amène ici pour éclairer votre âme ; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont il a besoin, comme d' instruments, pour les oeuvres merveilleuses qu' il va bientôt accomplir parmi les hommes. -croyez-vous le règne du messie arrivé ? -je suis né chrétien, lui dis-je :

p225

c' est vous répondre. -chrétien ! Reprit-elle après un léger signe d' humeur ; -moi aussi, je suis chrétienne ; mais celui que vous appelez le Christ n' a-t-il pas dit : " je vous parle encore par paraboles ; mais celui qui viendra après moi vous parlera en esprit et en vérité. " -eh bien ! C' est celui-là que nous attendons ! Voilà le messie qui n' est pas venu encore, qui n' est pas loin, que nous verrons de nos yeux, et pour la venue de qui tout se prépare dans le monde ! -que répondrez-vous ? Et comment pourrez-vous nier ou rétorquer les paroles mêmes de votre évangile que je viens de vous citer ? Quels sont vos motifs pour croire au Christ ? -permettez-moi, repris-je, milady, de ne pas entrer avec vous dans une semblable discussion : je n' y entre pas avec moi-même. -il y a deux lumières pour l' homme : l' une qui éclaire l' esprit, qui est sujette à la discussion, au doute, et qui souvent ne conduit qu' à l' erreur et à l' égarement ; l' autre, qui éclaire le coeur et qui ne trompe jamais, car elle est à la fois évidence et conviction ; et, pour nous autres misérables mortels, la vérité n' est qu' une conviction. Dieu seul possède la vérité autrement et comme vérité ; nous ne la possédons que comme foi. -je crois au Christ, parce qu' il a apporté à la terre la doctrine la plus sainte, la plus féconde et la plus divine qui ait rayonné sur l' intelligence humaine. -une doctrine si céleste ne peut être le fruit de la déception et du mensonge. -le Christ l' a dit comme le dit la raison. -les doctrines se connaissent à leur morale, comme l' arbre se connaît à ses fruits ; les fruits du christianisme (je parle de ses fruits à venir plus encore que de ses fruits déjà cueillis et corrompus) sont infinis, parfaits et divins ;

-donc la doctrine elle-même est divine ; -donc  
l' auteur est un verbe divin, comme il se nommait

p226

lui-même. -voilà pourquoi je suis chrétien, voilà  
toute ma controverse religieuse avec moi-même ;  
avec les autres je n' en ai point : on ne prouve à  
l' homme que ce qu' il croit déjà. -mais enfin,  
reprit-elle, trouvez-vous donc le monde social,  
politique et religieux, bien ordonné ? Et ne  
sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le  
besoin, la nécessité d' un révélateur, d' un  
rédempteur, du messie que nous attendons, et que  
nous voyons déjà dans nos désirs ? -oh ! Pour  
cela, lui dis-je, c' est une autre question. -nul  
plus que moi ne souffre et ne gémit du gémissement  
universel de la nature, des hommes et des sociétés.  
-nul ne confesse plus haut les énormes abus  
sociaux, politiques et religieux. -nul ne désire  
et n' espère davantage un réparateur à ces maux  
intolérables de l' humanité. -nul n' est plus  
convaincu que ce réparateur ne peut être que divin !  
-si vous appelez cela attendre un messie, je  
l' attends comme vous, et plus que vous je soupire  
après sa prochaine apparition ; comme vous, et plus  
que vous, je vois dans les croyances ébranlées  
de l' homme, dans le tumulte de ses idées, dans le  
vide de son coeur, dans la dépravation de son état  
social, dans les tremblements répétés de ses  
institutions politiques, tous les symptômes d' un  
bouleversement, et par conséquent d' un  
renouveau prochain et imminent. Je crois que  
Dieu se montre toujours au moment précis où tout  
ce qui est humain est insuffisant, où l' homme  
confesse qu' il ne peut rien pour lui-même. -le  
monde en est là. Je crois donc à un messie voisin  
de notre époque ; mais dans ce messie je ne vois  
point le Christ, qui n' a rien de plus à nous  
donner en sagesse, en vertu et en vérité ; je vois  
celui que le Christ a annoncé devoir venir après  
lui. -cet esprit saint toujours agissant, toujours  
assistant l' homme, toujours lui révélant, selon le

p227

temps et les besoins, ce qu' il doit faire et savoir.  
-que cet esprit divin s' incarne dans un homme ou  
dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée,

peu importe, c' est toujours lui : homme ou doctrine,  
fait ou idée, je crois en lui, j' espère en lui et  
je l' attends, et plus que vous, milady, je  
l' invoque ! Vous voyez donc que nous pouvons nous  
entendre, et que nos étoiles ne sont pas si  
divergentes que cette conversation a pu vous le  
faire penser. " elle sourit ; ses yeux, quelquefois  
voilés d' un peu d' humeur pendant que je lui  
confessais mon rationalisme chrétien, s' éclairèrent  
d' une tendresse de regard et d' une lumière presque  
surnaturelle. " croyez ce que vous voudrez, me  
dit-elle, vous n' en êtes pas moins un de ces  
hommes que j' attendais, que la providence m' envoie,  
et qui ont une grande part à accomplir dans  
l' oeuvre qui se prépare. Bientôt vous retournerez  
en Europe : l' Europe est finie, la France seule  
a une grande mission à accomplir encore ; vous y  
participerez, je ne sais pas encore comment ; mais  
je puis vous le dire ce soir, si vous le désirez,  
quand j' aurai consulté vos étoiles. -je ne sais  
pas encore le nom de toutes : j' en vois plus de  
trois maintenant ; j' en distingue quatre, peut-être  
cinq, et, qui sait ? Plus encore. L' une d' elles est  
certainement mercure, qui donne la clarté et la  
couleur à l' intelligence et à la parole. Vous devez  
être poète : cela se lit dans vos yeux et dans la  
partie supérieure de votre figure ; plus bas, vous  
êtes sous l' empire d' astres tout différents,  
presque opposés. Il y a une influence d' énergie et  
d' action ; il y a du soleil aussi, dit-elle tout à  
coup, dans la pose de votre tête, et dans la  
manière dont vous la rejetez sur votre épaule  
gauche. -remerciez Dieu : il y a peu d' hommes  
qui soient nés sous plus d' une étoile, peu dont  
l' étoile soit heureuse, moins encore dont l' étoile,  
même

p228

favorable, ne soit contre-balancée par l' influence  
maligne d' une étoile opposée. Vous, au contraire,  
vous en avez plusieurs ; et toutes sont en  
harmonie pour vous servir, et toutes s' entr' aident  
en votre faveur. -quel est votre nom ? -je le lui  
dis. -je ne l' avais jamais entendu ! Reprit-elle  
avec l' accent de la vérité. -voilà, milady, ce que  
c' est que la gloire. -j' ai composé quelques vers  
dans ma vie, qui ont fait répéter un million de  
fois mon nom par tous les échos littéraires de  
l' Europe ; mais cet écho est trop faible pour  
traverser votre mer et vos montagnes, et ici je  
suis un homme tout nouveau, un homme complètement



inconnu, un nom jamais prononcé ! Je n' en suis que plus flatté de la bienveillance que vous me prodiguez : je ne la dois qu' à vous et à moi. -oui, me dit-elle, poète ou non, je vous aime et j' espère en vous ; nous nous reverrons, soyez-en certain ! Vous retournerez dans l' occident, mais vous ne tarderez pas beaucoup à revenir en orient : c' est votre patrie. -c' est du moins, lui dis-je, la patrie de mon imagination. -ne riez pas, reprit-elle ; c' est votre patrie véritable, c' est la patrie de vos pères. -j' en suis sûre maintenant : regardez votre pied ! -je n' y vois, lui dis-je, que la poussière de vos sentiers qui le couvre, et dont je rougirais dans un salon de la vieille Europe. -rien ; ce n' est pas cela, reprit-elle encore : -regardez votre pied. -je n' y avais pas encore pris garde moi-même. -voyez ; le cou-de-pied est très-élevé, et il y a entre votre talon et vos doigts, quand votre pied est à terre, un espace suffisant pour que l' eau y passe sans vous mouiller. -c' est le pied de l' arabe, c' est le pied de l' orient ; vous êtes un fils de ces climats, et nous approchons du jour où chacun rentrera dans la terre de ses pères. -nous nous reverrons. " un esclave

p229

noir entra alors, et, se couchant devant elle, le front sur le tapis et les mains sur la tête, lui dit quelques mots en arabe. " allez, me dit-elle, vous êtes servi ; dînez vite, et revenez bientôt. Je vais m' occuper de vous, et voir plus clair dans la confusion de mes idées sur votre personne et votre avenir. Moi, je ne mange jamais avec personne ; je vis trop sobrement. Du pain, des fruits, à l' heure où le besoin se fait sentir, me suffisent ; je ne dois pas mettre un hôte à mon régime. " -je fus conduit sous un berceau de jasmin et de laurier-rose, à la porte de ses jardins. -le couvert était mis pour M De Parseval et pour moi : nous dînâmes très-vite, mais elle n' attendit même pas que nous fussions hors de table, et elle envoya Léonardi me dire qu' elle m' attendait. -j' y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale : elle m' en fit apporter une. J' étais déjà accoutumé à voir fumer les femmes les plus élégantes et les plus belles de l' orient ; je ne trouvais plus rien de choquant dans cette attitude gracieuse et nonchalante, ni dans cette fumée odorante s' échappant en légères colonnes des lèvres d' une belle femme, et interrompant la conversation

sans la refroidir. -nous causâmes longtemps ainsi, et toujours sur le sujet favori, sur le thème unique et mystérieux de cette femme extraordinaire, magicienne moderne, rappelant tout à fait les magiciennes fameuses de l' antiquité ; -Circé des déserts. Il me parut que les doctrines religieuses de lady Esther étaient un mélange habile, quoique confus, des différentes religions au milieu desquelles elle s' est condamnée à vivre ; mystérieuse comme les druzes, dont, seule peut-être au monde, elle connaît le secret mystique ; résignée comme le musulman, et fataliste comme lui ; avec le juif, attendant le messie, et, avec le chrétien, professant l' adoration du

p230

Christ et la pratique de sa charitable morale. Ajoutez à cela les couleurs fantastiques et les rêves surnaturels d' une imagination teinte d' orient et échauffée par la solitude et la méditation, quelques révélations, peut-être, des astrologues arabes ; et vous aurez l' idée de ce composé sublime et bizarre, qu' il est plus commode d' appeler folie que d' analyser et de comprendre. Non, cette femme n' est point folle. -la folie, qui s' écrit en traits trop évidents dans les yeux, n' est point écrite dans son beau et droit regard ; la folie, qui se trahit toujours dans la conversation, dont elle interrompt toujours involontairement la chaîne par des écarts brusques, désordonnés et excentriques, ne s' aperçoit nullement dans la conversation élevée, mystique, nuageuse, mais soutenue, liée, enchaînée et forte de lady Esther. S' il me fallait prononcer, je dirais plutôt que c' est une folie volontaire, étudiée, qui se connaît soi-même, et qui a ses raisons pour paraître folie. -la puissante admiration que son génie a exercée et exerce encore sur les populations arabes qui entourent les montagnes prouve assez que cette prétendue folie n' est qu' un moyen. Aux hommes de cette terre de prodiges, à ces hommes des rochers et des déserts, dont l' imagination est plus colorée et plus brumeuse que l' horizon de leurs sables ou de leurs mers, il faut la parole de Mahomet ou de lady Stanhope ! Il faut le commerce des astres, les prophéties, les miracles, la seconde vue du génie ! Lady Stanhope l' a compris d' abord par la haute portée de son intelligence vraiment supérieure ; puis peut-être, comme tous les êtres doués de puissantes facultés intellectuelles, a-t-elle fini par se séduire elle-même, et par être

la première néophyte du symbole qu' elle s' était créé pour d' autres. -tel est l' effet que cette femme a produit sur moi. On ne peut

p231

la juger ni la classer d' un mot ; c' est une statue à immenses dimensions ; -on ne peut la juger qu' à son point de vue. Je ne serais pas surpris qu' un jour prochain réalisât une partie de la destinée qu' elle se promet à elle-même : un empire dans l' Arabie, un trône dans Jérusalem ! -la moindre commotion politique dans la région de l' orient qu' elle habite pourrait la soulever jusque-là. " je n' ai à ce sujet, lui dis-je, qu' un reproche à faire à votre génie : c' est celui d' avoir été trop timide avec les événements, et de n' avoir pas encore poussé votre fortune jusqu' où elle pouvait vous conduire. -vous parlez, me dit-elle, comme un homme qui croit encore trop à la volonté humaine, et pas assez à l' irrésistible empire de la destinée seule. Ma force à moi est en elle. -je l' attends, je ne l' appelle pas. Je vieillis, j' ai diminué de beaucoup ma fortune ; je suis maintenant seule et abandonnée à moi-même sur ce rocher désert, en proie au premier audacieux qui voudrait forcer mes portes, entourée d' une bande de domestiques infidèles et d' esclaves ingrats, qui me dépouillent tous les jours et menacent quelquefois ma vie : dernièrement encore, je n' ai dû mon salut qu' à ce poignard, dont j' ai été forcée de me servir pour défendre ma poitrine contre celui d' un esclave noir que j' ai élevé. Eh bien, au milieu de toutes ces tribulations, je suis heureuse ; je réponds à tout par le mot sacré des musulmans : la volonté de Dieu ! Et j' attends avec confiance l' avenir dont je vous ai parlé, et dont je voudrais vous inspirer à vous-même la certitude que vous devez en avoir. " après avoir fumé plusieurs pipes, bu plusieurs tasses de café, que les esclaves nègres apportaient de quart d' heure

p232

en quart d' heure : " venez, dit-elle ; je vais vous conduire dans un sanctuaire où je ne laisse pénétrer aucun profane : c' est mon jardin. " nous y descendîmes par quelques marches, et je parcourus avec elle, dans un véritable enchantement, un des

plus beaux jardins turcs que j' aie encore vus en orient. -des treilles sombres dont les voûtes de verdure portaient, comme des milliers de lustres, les raisins étincelants de la terre promise ; des kiosques où les arabesques sculptées s' entrelaçaient aux jasmins et aux plantes grimpantes, lianes de l' Asie ; des bassins où une eau, artificielle il est vrai, venait d' une lieue de loin murmurer et jaillir dans les jets d' eau de marbre ; des allées jalonnées de tous les arbres fruitiers de l' Angleterre, de l' Europe, de ces beaux climats ; de vertes pelouses semées d' arbustes en fleur, et des compartiments de marbre entourant des gerbes de fleurs nouvelles pour mes yeux : -voilà ce jardin. -nous nous reposâmes tour à tour dans plusieurs des kiosques dont il est orné, et jamais la conversation intarissable de lady Esther ne perdit le ton mystique et l' élévation de sujet qu' elle avait eus le matin. " puisque la destinée, me dit-elle à la fin, vous a envoyé ici, et qu' une sympathie si étonnante entre nos astres me permet de vous confier ce que je cacherais à tant de profanes, venez ; je veux vous faire voir de vos yeux un prodige de la nature dont la destination n' est connue que de moi et de mes adeptes : -les prophéties de l' orient l' avaient annoncé depuis bien des siècles, et vous allez juger vous-même si ces prophéties sont accomplies. " elle ouvrit une porte du jardin qui donnait sur une petite cour intérieure, où j' aperçus deux magnifiques juments arabes de première race, et d' une rare perfection de formes. " approchez, me dit-elle, et regardez cette jument

p233

baie ; voyez si la nature n' a pas accompli en elle tout ce qui est écrit sur la jument qui doit porter le messie : -elle naîtra toute sellée. " -je vis en effet sur ce bel animal un jeu de la nature assez rare pour servir l' illusion d' une crédulité vulgaire chez des peuples à demi barbares : -la jument avait, au défaut des épaules, une cavité si large et si profonde, et imitant si bien la forme d' une selle turque, qu' on pouvait dire avec vérité qu' elle était née toute sellée ; et, aux étriers près, on pouvait en effet la monter sans éprouver le besoin d' une selle artificielle. -cette jument, magnifique du reste, semblait accoutumée à l' admiration et au respect que lady Stanhope et ses esclaves lui témoignent, et pressentir la dignité de sa future mission ; jamais personne ne

l' a montée, et deux palefreniers arabes la soignent et la surveillent constamment, sans la perdre un seul instant de vue. Une autre jument blanche, et à mon avis infiniment plus belle, partage, avec la jument du messie, le respect et les soins de lady Stanhope : nul ne l' a montée non plus. Lady Esther ne me dit pas, mais me laissa entendre que, quoique la destinée de la jument blanche fût moins sainte, elle en avait une cependant mystérieuse et importante aussi ; et je crus comprendre que lady Stanhope la réservait pour la monter elle-même, le jour où elle ferait son entrée, à côté du messie, dans la Jérusalem reconquise. Après avoir fait promener quelque temps ces deux bêtes sur une pelouse hors de l' enceinte de la forteresse, et joui de la souplesse et de la grâce de ces superbes animaux, nous rentrâmes, et je renouvelai à lady Esther mes instances pour qu' elle me permît enfin de lui présenter M De Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage, qui m' avait suivi malgré moi chez elle, et qui attendait vainement, depuis le matin, une

p234

faveur dont elle est si avare. -elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois pour passer la soirée ou la nuit dans le petit salon que j' ai déjà dépeint. Le café et les pipes reparurent avec la profusion orientale ; et le salon fut bientôt rempli d' un tel nuage de fumée, que la figure de lady Stanhope ne nous apparaissait plus qu' à travers une atmosphère semblable à l' atmosphère magique des évocations. Elle causa avec la même force, la même grâce, la même abondance, mais infiniment moins de surnaturel, sur des sujets moins sacrés pour elle, qu' elle ne l' avait fait avec moi seul dans tout le cours de la journée. " j' espère, me dit-elle tout à coup, que vous êtes aristocrate : je n' en doute pas en vous voyant. -vous vous trompez, milady, lui dis-je. Je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; j' ai assez vécu pour voir les deux revers de la médaille de l' humanité, et pour les trouver aussi creux l' un que l' autre. Je ne suis ni aristocrate ni démocrate ; je suis homme, et partisan exclusif de ce qui peut améliorer et perfectionner l' homme tout entier, qu' il soit né au sommet ou au pied de l' échelle sociale ! Je ne suis ni pour le peuple ni pour les grands, mais pour l' humanité tout entière ; et je ne crois ni aux institutions aristocratiques ni aux

institutions démocratiques la vertu exclusive de perfectionner l' humanité ; cette vertu n' est que dans une morale divine, fruit d' une religion parfaite : la civilisation des peuples, c' est leur foi ! -cela est vrai, répondit-elle ; mais cependant je suis aristocrate malgré moi ; et vous conviendrez, ajouta-t-elle, que s' il y a des vices dans l' aristocratie, au moins il y a de hautes vertus à côté pour les racheter et les compenser ; tandis que dans la démocratie je vois bien les vices, et les vices les plus bas et les plus envieux, mais je cherche en vain les

p235

hautes vertus. -ce n' est pas cela, milady, lui dis-je ; il y a des deux parts vices et vertus, mais dans les hautes classes ces vices mêmes ont un côté brillant ; mais dans la classe inférieure, au contraire, ces vices se montrent dans toute leur nudité, et blessent davantage le sentiment moral dans le regard qui les contemple : la différence est dans l' apparence, et non dans le fait ; mais, en réalité, le même vice est plus vice dans l' homme riche, élevé et instruit, que dans l' homme sans lumière et sans pain ; -car chez l' un le vice est de choix ; chez l' autre, de nécessité. -méprisez-le donc partout, et plus encore chez l' aristocratie vicieuse, et ne jugeons pas l' humanité par classe, mais par homme : les grands auraient les vices du peuple, s' ils étaient peuple, et les petits auraient les vices des grands, s' ils étaient grands. La balance est égale ; ne pesons pas. -eh bien ! Passons, me dit-elle ; mais laissez-moi croire que vous êtes aristocrate comme moi : il m' en coûterait trop de vous croire du nombre de ces jeunes français qui soulèvent l' écume populaire contre toutes les notabilités que Dieu, la nature et la société ont faites, et qui renversent l' édifice pour se faire, de ses ruines, un piédestal à leur envieuse bassesse ! -non, lui dis-je, tranquillisez-vous ; je ne suis pas de ces hommes : je suis seulement de ceux qui ne méprisent pas ce qui est au-dessous d' eux dans l' ordre social, tout en respectant ce qui est au-dessus, mais dont le désir ou le rêve serait d' appeler tous les hommes, indépendamment de leur degré dans les hiérarchies arbitraires de la politique, à la même lumière, à la même liberté, et à la même perfection morale. Et puisque vous êtes religieuse, que vous croyez que Dieu aime également tous ses enfants, et que vous attendez un second messie pour redresser

toutes choses, vous pensez sans

p236

doute comme eux et comme moi. -oui, reprit-elle ; mais je ne m'occupe plus de politique humaine, j'en ai assez : j'en ai trop vu pendant dix ans que j'ai passés dans le cabinet de M Pitt, mon oncle, et que toutes les intrigues de l'Europe sont venues retentir autour de moi. -j'ai méprisé, jeune, l'humanité, je n'en veux plus entendre parler ; tout ce que font les hommes pour les hommes est sans fruit : les formes me sont indifférentes. -et à moi aussi, lui dis-je. -le fond des choses, continua-t-elle, c'est Dieu et la vertu ! -je pense exactement ainsi, lui répondis-je. Ainsi, n'en parlons plus, nous voilà d'accord. "

passant à des sujets moins graves, et plaisantant sur l'espèce de divination qui lui faisait comprendre un homme tout entier au premier regard et à la seule inspection de son étoile, je mis sa sagesse à l'épreuve, et je l'interrogeai sur deux ou trois voyageurs de ma connaissance, qui depuis quinze ans étaient venus passer sous ses yeux. Je fus frappé de la parfaite justesse de son coup d'oeil sur deux de ces hommes. Elle analysa entre autres, avec une prodigieuse perspicacité d'intelligence, le caractère de l'un d'eux, qui m'était parfaitement connu à moi-même ; caractère difficile à comprendre à première vue, grand, mais voilé sous les apparences de bonhomie les plus simples et les plus séduisantes. Et ce qui mit le comble à mon étonnement, et me fit admirer le plus la mémoire inflexible de cette femme, c'est que ce voyageur n'avait passé que deux heures chez elle, et que seize années s'étaient écoulées entre la visite de cet homme et le compte que je lui demandais de ses impressions sur lui. La solitude concentre et fortifie toutes les facultés de l'âme. -les prophètes, les saints, les grands hommes

p237

et les poètes l'ont merveilleusement compris ; -et leur nature leur fait chercher à tous le désert, ou l'isolement parmi les hommes. Le nom de Bonaparte tomba, comme toujours, dans la

conversation. " je croyais, lui dis-je, que votre fanatisme pour cet homme mettrait une barrière entre nous. -je n' ai été, me dit-elle, fanatique que de ses malheurs, et de pitié pour lui. -et moi aussi, lui dis-je ; et ainsi nous nous entendons encore. "

je ne pouvais m' expliquer comment une femme religieuse et morale adorait la force seule sans religion, sans morale et sans liberté. Bonaparte fut un grand reconstruteur, sans doute ; il refit le monde social, mais il ne regarda pas assez aux éléments dont il le recomposait : il pétrit sa statue avec de la boue et de l' intérêt personnel, au lieu de la tailler dans les sentiments divins et moraux, la vertu et la liberté !

La nuit s' écroula ainsi à parcourir librement et sans affectation, de la part de lady Esther, tous les sujets qu' un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. -je sentais qu' aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein, -excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avaient faussée, ou élevée à un diapason trop haut pour l' intelligence mortelle. -nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

p238

" point d' adieu, me dit-elle : nous nous reverrons souvent dans ce voyage, et plus souvent encore dans d' autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban. " elle me tendit la main ; je portai la mienne sur mon coeur, à la manière des arabes, et nous sortîmes.

#### VISITE A L'EMIR BESCHIR

p239

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions, M De Parseval et moi, à cheval sur la pente escarpée qui descend de son monastère dans la



profonde vallée du torrent Belus ; nous franchîmes à gué les eaux épuisées par l' été, et nous commençâmes à gravir les hautes montagnes du Liban qui séparent Dgioun de Deïr-El-Kammar, ou le couvent de la lune, palais de l' émir Beschir, prince souverain des druzes et de toutes les montagnes du Liban. Lady Esther nous avait donné son médecin pour nous servir de drogman, et un de ses palefreniers arabes pour guide. -nous arrivâmes, après deux heures de marche, à une vallée

p240

plus profonde, plus étroite et plus pittoresque qu' aucune de celles que nous avons déjà parcourues. à droite et à gauche s' élevaient, comme deux remparts perpendiculaires hauts de trois à quatre cents pieds, deux chaînes de montagnes qui semblaient avoir été séparées récemment l' une de l' autre par un coup de marteau du fabricant des mondes, ou peut-être par le tremblement de terre qui secoua le Liban jusque dans ses fondements, quand le fils de l' homme rendant son âme à Dieu, non loin de ces mêmes montagnes, poussa ce dernier soupir qui refoula l' esprit d' erreur, d' oppression et de mensonge, et souffla la vérité, la liberté et la vie dans un monde renouvelé. -les blocs gigantesques détachés des deux flancs des montagnes, semés comme des cailloux par la main des enfants dans le lit d' un ruisseau, formaient le lit horrible, profond, immense, hérissé, de ce torrent à sec ; quelques-unes de ces pierres étaient des masses plus élevées et plus longues que de hautes maisons. Les unes étaient posées d' aplomb comme des cubes solides et éternels ; les autres, suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d' autres roches invisibles, semblaient tomber encore, rouler toujours, et présentaient l' image d' une ruine en action, d' une chute incessante, d' un chaos de pierres, d' une avalanche intarissable de rochers ; -rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques ; vagues pétrifiées d' un fleuve de granit ; pas une goutte d' eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par le soleil brûlant de la Syrie ; pas une herbe, une tige, une plante grimpante, ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l' abîme : c' était un océan de pierres, une cataracte de rochers, à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie

de leurs chutes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface, semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre, dans un des cercles de son enfer, l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier : -c'est un fleuve des dernières heures du monde quand le feu aura tout consumé, et que la terre, dévoilant ses entrailles, ne sera plus qu'un bloc mutilé de pierres calcinées, sous les pas du terrible juge qui viendra la visiter. Nous suivîmes cette vallée des lamentations pendant deux heures, sans que la scène variât autrement que par les circuits divers que le torrent suivait lui-même entre les montagnes, et par la manière plus ou moins terrible dont les rochers se groupaient dans leur lit écumant de pierres. -jamais cette vallée ne s'effacera de mon imagination. Cette terre a dû être la première, la terre de la poésie terrible et des lamentations humaines ; l'accent pathétique et grandiose des prophéties s'y fait sentir dans sa sauvage, pathétique et grandiose nature. Toutes les images de la poésie biblique sont gravées en lettres majuscules sur la face sillonnée du Liban et de ses cimes dorées, et de ses vallées ruisselantes, et de ses vallées muettes et mortes. L'esprit divin, l'inspiration surhumaine qui a soufflé dans les âmes et dans les harpes du peuple poétique à qui Dieu parlait par symboles et par images, frappait ainsi plus fortement les yeux des bardes sacrés dès leur enfance, et les nourrissait d'un lait plus fort que nous, vieux et pâles héritiers de la harpe antique ; nous qui n'avons sous les yeux qu'une nature gracieuse, douce et cultivée, nature civilisée et décolorée comme nous.

à midi, nous atteignîmes les plus hautes montagnes que nous avions à franchir. Nous commençâmes à redescendre par les sentiers les plus escarpés, où les pieds de nos chevaux tremblaient sur la pierre roulante qui nous séparait seule des précipices. -après une heure de descente, nous aperçûmes, au tournant d'une colline, le palais fantastique de Dptédin, près de Deïr-El-Kammar. Nous jetâmes un cri de surprise et d'admiration, et, d'un

mouvement involontaire, nous arrê tâmes nos chevaux pour contempler la scène neuve, pittoresque, orientale, qui s' ouvrait devant nos regards. à quelques pas de nous, une immense nappe d' eau écumante sortait de l' écluse d' un moulin, et tombait, d' une hauteur de cinquante à soixante pieds, sur des rochers qui la brisaient en lambeaux flottants ; le bruit de cette chute d' eau et la fraîcheur qu' elle répandait dans l' air, et qui venait humecter nos fronts brûlants, préparait délicieusement nos sens à l' admiration dont ils aimaient à jouir. -au-dessus de cette chute d' eau, qui se perdait dans les abîmes dont nous ne pouvions apercevoir le fond, s' ouvrait en entonnoir une vaste et profonde vallée, cultivée, depuis le pied jusqu' au sommet, en mûriers, en vignes, en figuiers, et où la terre était partout revêtue de la verdure la plus fraîche et la plus légère ; quelques beaux villages étaient suspendus en terrasses sur les déclivités de toutes les montagnes qui entouraient la vallée de Deïr-El-Kammar. -d' un seul côté l' horizon s' entr' ouvrait, et laissait voir, par-dessus des sommets moins élevés du Liban, la mer de Syrie. *ecce mare magnum !* dit David. -voilà là-bas la grande mer bleue, avec ses vagues et ses mugissements, et ses immenses reptiles !

p243

David était là , peut-être, quand il jeta cette exclamation poétique. -en effet, on aperçoit la mer d' égypte, teinte d' un bleu plus foncé que le ciel, et fondue au loin avec l' horizon par la brume vaporeuse et violette qui voile tous les rivages de cette partie de l' Asie. Au fond de cette immense vallée, la colline de Dptédin, qui porte le palais de l' émir, prenait naissance, et s' élevait comme une tour immense flanquée de rochers couverts de lierre, et laissant pendre, de ses fissures et de ses créneaux, des gerbes de verdure flottante. Cette colline montait jusqu' au niveau du chemin en précipice où nous étions suspendus nous-mêmes ; un abîme étroit et mugissant nous en séparait. à son sommet, et à quelques pas de nous, le palais moresque de l' émir s' étendait majestueusement sur tout le plateau de Dptédin, avec ses tours carrées, percées d' ogives crénelées à leur sommet, les longues galeries s' élevant les unes sur les autres, et présentant de longues files d' arcades élancées et légères comme les tiges des palmiers qui les couronnaient de leurs panaches

aériens ; ces vastes cours descendaient en degrés immenses depuis le sommet de la montagne jusqu' aux murs d' enceinte des fortifications : à l' extrémité de la plus vaste de ces cours, sur lesquelles nos regards plongeaient de l' élévation où nous étions placés, la façade irrégulière du palais des femmes se présentait à nous, ornée de légères et gracieuses colonnades dont les troncs minés et effilés, et de formes irrégulières et inégales, se dressaient jusqu' aux toits, et portaient, comme un parasol, les légères tentures de bois peint qui servaient de portique à ce palais. -un escalier de marbre, décoré de balustrades sculptées en arabesques, conduisait de ce portique à la porte de ce palais des femmes : cette porte, sculptée en bois de diverses

p244

couleurs, encadrée dans le marbre et surmontée d' inscriptions arabes, était entourée d' esclaves noirs vêtus magnifiquement, armés de pistolets argentés, et de sabres de Damas étincelants d' or et de ciselures. Les vastes cours qui faisaient face au palais étaient remplies elles-mêmes d' une foule de serviteurs, de courtisans, de prêtres ou de soldats, sous tous les costumes variés et pittoresques que les six populations du Liban affectent : le druze, le chrétien, l' arménien, le grec, le maronite, le métualis. -cinq à six cents chevaux arabes étaient attachés par les pieds et par la tête, à des cordes tendues qui traversaient les cours, sellés, bridés, et couverts de housses éclatantes de toutes les couleurs ; quelques groupes de chameaux, les uns couchés, les autres debout, d' autres à genoux pour se faire charger ou décharger ; et, sur la terrasse la plus élevée de la cour intérieure, quelques jeunes pages, courant à cheval les uns sur les autres, se lançaient le dgérid, s' évitaient en se couchant sur leurs chevaux, revenaient à toute bride sur leur adversaire désarmé, et faisaient, avec une grâce et une vigueur admirables, toutes les évolutions rapides que ce jeu militaire exige. -après avoir contemplé quelques instants cette scène orientale, si nouvelle pour nous, nous nous approchâmes de la porte immense et massive de la première cour du palais, gardée par des arabes armés de fusils et de longues lances légères, semblables à la tige d' un long roseau. -là, nous envoyâmes porter au prince les lettres que nous avions pour lui. Peu d' instants après, il nous envoya son premier médecin,

M Bertrand, né en Syrie, d' une famille française, et ayant conservé encore la langue et le souvenir de sa patrie. -il nous conduisit dans l' appartement que l' hospitalité de l' émir nous offrait, et des esclaves

p245

emmenèrent notre suite et nos chevaux dans un autre quartier du palais. Notre appartement consistait en une jolie cour décorée de pilastres arabesques, avec une fontaine jaillissante au milieu, coulant dans un large bassin de marbre ; autour de cette cour, trois pièces et un divan, c' est-à-dire un appartement plus large que les autres, formé par une arcade qui s' ouvre sur la cour intérieure, et qui n' a ni portes ni rideaux qui la referment : c' est une transition entre la maison et la rue, qui sert de jardin aux paresseux musulmans, et dont l' ombre immobile remplace pour eux celle des arbres, qu' ils n' ont ni l' industrie de planter, ni la force d' aller chercher où la nature les a fait croître pour eux. Nos chambres, quoique dans ce magnifique palais, auraient paru trop délabrées au plus pauvre paysan de nos chaumières : les fenêtres n' avaient point de vitres, luxe inconnu dans l' orient, malgré les rigueurs de l' hiver dans ces montagnes ; ni lits, ni meubles, ni chaises ; rien que les murailles nues, décrépite, percées de trous de rats et de lézards ; et pour plancher, de la terre battue, inégale, mêlée de paille hachée. -des esclaves apportèrent des nattes de jonc, qu' ils étendirent sur ce plancher, et des tapis de Damas, dont ils recouvrirent les nattes ; ils apportèrent ensuite une petite table de Bethléem, en bois incrusté de nacre de perles : ces tables n' ont pas un demi-pied de diamètre, et pas davantage d' élévation ; elles ressemblent à un tronçon de colonne brisée, et ne peuvent porter qu' un plateau, sur lequel les musulmans placent les cinq ou six plats dont leur repas se compose. Notre dîner, placé sur cette table, se composait d' un pilau, d' un plat de lait aigri que l' on mêle avec de l' huile, et

p246

de quelques morceaux de mouton haché, que l' on pile avec du riz bouilli, et dont on farcit certaines

courges semblables à nos concombres. -c' est le mets le plus recherché et le plus savoureux, en effet, que l' on puisse manger dans tout l' orient. Pour boisson, de l' eau pure que l' on boit dans des jattes de terre à longs becs, qu' on passe de main en main, et dont on fait couler l' eau dans sa bouche entr' ouverte, sans que le vase touche les lèvres. Ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes : on mange avec les mains ; mais les ablutions multipliées rendent cette coutume moins révoltante pour les musulmans.

à peine avons-nous fini de dîner, que l' émir nous envoya dire qu' il nous attendait. Nous traversâmes une vaste cour ornée de fontaines, et un portique formé de hautes colonnes grêles qui partent de terre, et portent le toit du palais. -nous fûmes introduits dans une très-belle salle dont le pavé était de marbre, et les plafonds et les murs peints de couleurs vives et d' arabesques élégantes par des peintres de Constantinople. -des jets d' eau murmuraient dans les angles de l' appartement ; et dans le fond, derrière une colonnade dont les entre-colonnements étaient grillés et vitrés, on apercevait un tigre énorme, dormant la tête appuyée sur ses pattes croisées. -la moitié de la chambre était remplie de secrétaires avec leurs longues robes et leur écritoire d' argent, passée en guise de poignard dans leur ceinture ; d' arabes richement vêtus et armés ; de nègres et de mulâtres attendant les ordres de leur maître, et de quelques officiers égyptiens revêtus de vestes européennes et coiffés du bonnet grec de drap rouge, avec une longue houppe bleue pendant jusque sur les épaules. -l' autre partie de l' appartement

p247

était plus élevée d' environ un pied, et un large divan de velours rouge régnait tout autour. L' émir était accroupi à l' angle de ce divan. -c' était un beau vieillard à l' oeil vif et pénétrant, au teint frais et animé, à la barbe grise et ondoyante ; une robe blanche, serrée par une ceinture de cachemire, le couvrait tout entier, et le manche éclatant d' un long et large poignard sortait des plis de sa robe à la hauteur de la poitrine, et portait une gerbe de diamants de la grosseur d' une orange. -nous le saluâmes à la manière du pays, en portant notre main au front d' abord, puis sur le coeur ; il nous rendit notre salut avec grâce et en souriant, et nous fit signe de nous approcher, et de nous asseoir près de lui sur le

divan. -un interprète était à genoux entre lui et nous. -je pris la parole, et lui exprimai le plaisir que j' éprouvais à visiter l' intéressante et belle contrée qu' il gouvernait avec tant de fermeté et de sagesse, et lui dis, entre autres choses, que le plus bel éloge que je pouvais faire de son administration, c' était de me trouver là ; que la sûreté des routes, la richesse de la culture, l' ordre et la paix dans les villes, étaient les témoignages parlants de la vertu et de l' habileté du prince. -il me remercia, et me fit sur l' Europe, et principalement sur la politique de l' Europe dans la lutte des turcs et des égyptiens, une foule de demandes qui montraient à la fois tout l' intérêt que cette question avait pour lui, et les connaissances et l' intelligence des affaires, peu communes dans un prince de l' orient. On apporta le café, les longues pipes, qu' on renouvela plusieurs fois, et la conversation continua pendant près d' une heure.

Je fus ravi de la sagesse, des lumières, des manières nobles

p248

et dignes de ce vieux prince, et je me levai, après une longue conversation, pour l' accompagner dans ses bains, qu' il voulut nous montrer lui-même. Ces bains consistent en cinq ou six salles pavées de marbre à compartiments, et dont les voûtes et les murs enduits de stuc et peints à détrempe, avec beaucoup de goût et d' élégance, par des peintres de Damas. Des jets d' eau chaude, froide ou tiède, sortaient du pavé, et répandaient leur température dans les salles. La dernière était un bain de vapeur où nous ne pûmes rester une minute. Plusieurs beaux esclaves blancs, le torse nu et les jambes entourées d' un châle de soie écrue, se tenaient dans ces salles, prêts à exercer leurs fonctions de baigneurs. Le prince nous fit proposer de prendre le bain avec lui : nous n' acceptâmes pas, et nous le laissâmes entre les mains de ses esclaves, qui s' apprêtaient à le déshabiller.

Nous allâmes de là, avec un de ses écuyers, visiter les cours et les écuries où ses magnifiques étalons arabes étaient enchaînés. Il faut avoir visité les écuries de Damas, ou celles de l' émir Beschir, pour avoir une idée du cheval arabe. Ce superbe et gracieux animal perd de sa beauté, de sa douceur et de sa forme pittoresque, quand on le transplante, de son pays natal et de ses habitudes familières, dans nos climats froids et dans l' ombre et la

solitude de nos écuries. Il faut le voir à la porte de la tente des arabes du désert, la tête entre les jambes, secouant sa longue crinière noire comme un parasol mobile, et balayant ses flancs, polis comme du cuivre ou comme de l' argent, avec le fouet tournant de sa queue, dont l' extrémité est toujours teinte en pourpre avec le henné : il faut le voir vêtu de ses housses

p249

éclatantes, relevées d' or et de broderies de perles ; la tête couverte d' un réseau de soie bleue ou rouge, tissé d' or ou d' argent, avec des aiguillettes sonores et flottantes qui tombent de son front sur ses naseaux, et dont il voile ou dévoile tour à tour, à chaque ondulation de son cou, le globe enflammé, immense, intelligent, doux et fier, de son oeil à fleur de tête : il faut le voir surtout en masse, comme il était là, de deux ou trois cents chevaux, les uns couchés dans la poussière de la cour, les autres entravés par des anneaux de fer, et attachés à de longues cordes qui traversaient ces cours ; d' autres échappés sur le sable, et franchissant d' un bond les files de chameaux qui s' opposaient à leurs courses ; ceux-ci tenus à la main par de jeunes esclaves noirs vêtus de vestes écarlates, et reposant leurs têtes caressantes sur l' épaule de ces enfants ; ceux-là jouant ensemble libres et sans laisse comme des poulains dans une prairie, se dressant l' un contre l' autre, ou se frottant le front contre le front, ou se léchant mutuellement leur beau poil luisant et argenté ; tous nous regardant avec une attention inquiète et curieuse, à cause de nos costumes européens et de notre langue étrangère, mais se familiarisant bientôt, et venant gracieusement tendre leur cou aux caresses et au bruit flatteur de notre main. C' est une chose incroyable que la mobilité et la transparence de la physionomie de ces chevaux, quand on n' en a pas été témoin. Toutes leurs pensées se peignent dans leurs yeux et dans le mouvement convulsif de leurs joues, de leurs lèvres, de leurs naseaux, avec autant d' évidence, avec autant de caractère et de mobilité que les impressions de l' âme sur le visage d' un enfant. Quand nous approchions d' eux pour la première fois, ils faisaient des moues et des grimaces de répugnance et de curiosité tout à

p250



fait semblables à celles qu' un homme impressionnable aurait pu faire à l' aspect d' un objet imprévu et inquiétant. Notre langue surtout les frappait et les étonnait vivement ; et le mouvement de leurs oreilles dressées et renversées en arrière, ou tendues en avant, témoignait de leur surprise et de leur inquiétude : j' admirais surtout plusieurs juments sans prix, réservées pour l' émir lui-même. Je fis proposer par mon drogman, à l' écuyer, jusqu' à dix mille piastres d' une des plus jolies ; mais à aucun prix on ne décide un arabe à se défaire d' une jument de premier sang, et je ne pus rien acheter cette fois. Nous rentrâmes à la fin du jour dans notre appartement, et l' on nous apporta un souper semblable au dîner. Plusieurs officiers de l' émir vinrent nous rendre visite de sa part. M Bertrand, son premier médecin, passa la soirée avec nous. Nous pûmes causer, grâce à un peu d' italien et de français qu' il avait conservé, du souvenir de sa famille. Il nous donna tous les renseignements les plus intéressants sur la vie intérieure de l' émir des druzes. Ce prince, quoique âgé de soixante-douze ans, ayant perdu récemment sa première femme, à qui il devait toute sa fortune, venait de se remarier. Nous regrettâmes de n' avoir pas pu apercevoir sa nouvelle femme : elle est, dit-on, remarquablement belle. Elle n' a que quinze ans ; c' est une esclave circassienne que l' émir a envoyé acheter à Constantinople, et qu' il a fait chrétienne avant de l' épouser ; car l' émir Beschir est lui-même chrétien et même catholique, ou plutôt il est comme la loi dans tous les pays de tolérance, il est de tous les cultes officiels de son pays ; musulman pour les musulmans, druze pour les druzes, chrétien pour les chrétiens. Il y a chez lui

p251

des mosquées et une église ; mais depuis quelques années sa religion de famille, la religion du coeur, est le catholicisme. Sa politique est telle, et la terreur de son nom si bien établie, que sa foi chrétienne n' inspire ni défiance ni répugnance aux arabes musulmans, aux druzes et aux métualis qui vivent sous son empire. Il fait justice à tous, et tous le respectent également.

Le soir après souper, l' émir nous envoya quelques-uns de ses musiciens et de ses chanteurs, qui improvisèrent des vers arabes en notre honneur. Il a parmi ses serviteurs des arabes uniquement

consacrés à ces sortes de cérémonies. Ils sont exactement ce qu' étaient les troubadours dans les châteaux du moyen âge, ou en écosse les poètes populaires. Debout derrière le coussin de l' émir ou de ses fils pendant qu' ils prennent leur repas, ils chantent des vers à la louange des maîtres qu' ils servent, ou des convives que l' émir veut honorer. Nous nous fîmes traduire par M Bertrand quelques-uns de ces toasts poétiques : ils étaient en général très-insignifiants, ou d' une telle recherche d' idées, qu' il serait impossible de les rendre avec des idées et des images appropriées à nos langues d' Europe.

Voici la seule pensée un peu claire que je trouve notée sur mon album :

" votre vaisseau avait des ailes, mais le coursier de l' arabe a des ailes aussi. Ses naseaux, quand il vole sur nos montagnes, font le bruit du vent dans les voiles du navire. Le mouvement de son galop rapide est comme le

p252

roulis pour le coeur des faibles ; mais il réjouit le coeur de l' arabe. Puisse son dos être pour vous un siège d' honneur, et vous porter souvent au divan de l' émir ! "

parmi les secrétaires de l' émir se trouvait alors un des plus grands poètes de l' Arabie. Je l' ignorais, et je ne l' ai su que plus tard. Quand il apprit par d' autres arabes de Syrie que j' étais moi-même un poète en Europe, il m' écrivit des vers toujours imprégnés de cette affectation et de cette recherche, toujours gâtés par ces jeux de mots qui sont le caractère des langues des civilisations vieilles, mais où l' on sent néanmoins une grande élévation de talent, et un ordre d' idées bien supérieur à ce que nous nous figurons en Europe.

Nous dormions sur des coussins du divan étendus sur une natte, au bruit des jets d' eau murmurant de toutes parts dans les jardins, dans les cours et dans les salles de cette partie du palais. Quand il fit jour, je vis à travers les grilles plusieurs musulmans qui faisaient leur prière dans la grande cour du palais. Ils étendent un tapis par terre pour ne point toucher la poussière ; ils se tiennent un moment debout, puis ils s' inclinent d' une seule pièce, et touchent plusieurs fois le tapis du front, le visage toujours tourné du côté de la mosquée ; ils se couchent ensuite à plat ventre sur le tapis ; ils frappent la terre du

front ; ils se relèvent, et recommencent un grand nombre de fois les mêmes cérémonies, en reprenant les mêmes attitudes et en murmurant des prières. Je n' ai pas pu trouver le moindre ridicule dans ces attitudes et dans ces cérémonies, quelque bizarres qu' elles semblent à

p253

notre ignorance. La physionomie des musulmans est tellement pénétrée du sentiment religieux qu' ils expriment par ces gestes, que j' ai toujours profondément respecté leur prière : le motif sanctifie tout. Partout où l' idée divine descend et agit dans l' homme, elle lui imprime une dignité surhumaine. On peut dire :

" je ne prie pas comme toi, mais je prie avec toi le maître commun, le maître que tu crois et que tu veux reconnaître et honorer, comme je veux le reconnaître et l' honorer moi-même sous une autre forme. Ce n' est pas à moi de rire de toi ; c' est à Dieu de nous juger. "

nous passâmes la matinée à visiter les palais des fils de l' émir, qui sont à peu de distance du sien ; une petite église catholique, toute semblable à nos églises modernes de village en France ou en Italie, et les jardins du palais. L' émir Beschir a fait bâtir un autre palais de campagne à un mille environ de Dptédin. C' est le seul but de ses promenades à cheval, et c' est presque le seul chemin où un cheval, même arabe, puisse galoper sans péril ; partout ailleurs les sentiers qui mènent à Dptédin sont tellement escarpés et suspendus sur les bords à pic de tels précipices, qu' on ne peut y passer sans frémir, même au pas. Avant de quitter Dptédin et Deïr-El-Kammar, je transcris des notes véridiques et curieuses, que j' ai recueillies sur les lieux, concernant le vieillard habile et guerrier que nous venons de voir.

#### NOTES SUR L'EMIR BESCHIR

p255

à la mort du dernier descendant de l' émir Fakardin, le commandement de la montagne passa dans les mains de la famille Chab. Cette famille ne se trouve

établie au Liban que depuis cent dix ans environ.  
Voici ce qu' en rapportent les vieilles chroniques  
arabes du désert de Damas :  
vers le commencement du premier siècle de l' hégire,  
à l' époque où les armées d' Abubekr envahirent la  
Syrie, un homme d' une haute bravoure, nommé  
Abdalla, habitant du petit village de Bet-Chiabi,  
dans le désert de Damas, se couvrit de gloire au  
siège de cette ville, et fut tué sous ses murs. Le  
général musulman combla de bienfaits sa famille,

p256

qui alors quitta Bet-Chiabi pour aller s' établir  
à Housbaye, sur l' Anti-Liban. On y trouve encore  
la souche primitive de cette famille, d' où est  
sortie la branche qui règne aujourd' hui sur le  
Liban.

L' émir Beschir, un des descendants d' Abdalla,  
resta orphelin dans un âge peu avancé. Son père,  
l' émir Hassem, avait été revêtu de la pelisse de  
kakem et avait reçu l' anneau de commandement,  
lorsque son oncle, l' émir Milhem, eut quitté les  
affaires pour aller finir paisiblement ses jours  
dans la retraite ; mais l' administration d' Hassem  
fut inhabile et sans énergie, et Milhem, forcé de  
reprendre le commandement, dut réparer les fautes  
de son neveu, et apaiser les troubles que son  
impéritie avait suscités.

Ainsi que Volney l' a rapporté, le pouvoir passa  
ensuite et successivement de Mansour à Joussef,  
l' un père, l' autre fils de Milhem. Lorsque  
Joussef prit le commandement pour la première fois,  
l' émir Beschir n' avait que sept ans. Joussef  
l' attacha à sa personne, et le fit élever avec soin.  
Quelques années après, ayant reconnu en lui un  
esprit vif et courageux, il le fit entrer dans les  
affaires de son gouvernement.

à cette époque, Djezar, pacha d' Acre, qui avait  
succédé à Dahor, fatiguait depuis longtemps l' émir  
Joussef par des attaques et des impôts exorbitants.  
La guerre éclata ; mais Beschir ne put suivre son  
oncle dans cette expédition : ce ne fut qu' en  
1784 qu' il participa à la seconde expédition contre  
Djezar-pacha. Le jeune Beschir, alors âgé de  
vingt-un ans, courut un grand danger dans la ville  
de Ryde, dont les druzes s' étaient emparés.  
Poursuivi par un corps de troupes

p257

du pacha, et forcé d' évacuer la ville, il se trouva, dans sa retraite, cerné par l' ennemi. La situation était critique : Beschir poussa vivement son cheval vers une muraille, du haut de laquelle il se précipita sous une grêle de balles ; heureusement il ne fut point atteint, mais son cheval se tua dans cette chute.

De retour au Liban, l' émir Beschir s' appliqua tout entier aux affaires, et voulut ramener l' ordre dans l' administration de l' émir Joussef. Bientôt l' ambition s' éveilla dans son âme ; il se rappela de qui il était fils, et, quoique pauvre, il convoita le souverain pouvoir. Ses manières et son courage lui avaient attiré l' amitié de plusieurs familles puissantes ; il travailla à s' en attacher d' autres que dégoûtait la mauvaise administration de l' émir Joussef, et réussit à mettre dans ses intérêts une famille considérable et très-influente, celle de Kantar, dont le chef, l' homme le plus habile qui fût alors dans le Liban, était immensément riche et portait le titre de scheik Beschir, c' est-à-dire grand et illustre. Il ne manquait plus à l' émir Beschir qu' une occasion : elle se présenta.

Depuis 1785, époque à laquelle Djezar-pacha avait rendu à Joussef le commandement dont il l' avait privé pendant plus d' un an, les hostilités avaient complètement cessé entre ces deux princes. L' émir Joussef envoyait tous les ans à Saint-Jean D' Acre des officiers qui lui rapportaient la pelisse avec les compliments d' usage : cependant il craignait toujours une mésintelligence entre lui et le pacha, ce qui ne tarda pas à arriver.

En 1789, une rupture violente éclata entre ces deux

p258

princes ; et l' émir Joussef, hors d' état de résister, résolut d' abdiquer. Beschir avait du crédit ; Joussef l' aimait : il l' appela près de lui, et lui conseilla d' aller à Saint-Jean D' Acre demander l' anneau de commandement. Beschir refusa d' abord, et fit entendre à son oncle qu' il se verrait alors obligé de l' éloigner de ses états parce que le pacha l' exigerait, et que sa présence dans le Liban serait un éternel aliment pour les factions. Joussef, en proposant cette démarche à son parent, avait deux raisons : d' empêcher que le pouvoir ne sortît de sa famille ; et de conserver le commandement lorsque Beschir aurait aplani les difficultés, soit par conciliation, soit par la

voie des armes.

Il insista donc ; et, sur la promesse qu' il fit de quitter le pays dès que l' émir Beschir aurait reçu le commandement, le jeune prince partit pour Saint-Jean D' Acre : Djezar-pacha l' accueillit avec bonté, lui confia le commandement du Liban, et lui donna huit mille hommes pour asseoir son pouvoir et s' emparer de l' émir Joussef. Beschir, arrivé au pont de Gesser-Cadi, écrivit secrètement à son oncle, lui fit part des instructions qu' il avait reçues du pacha, et il l' engagea à se retirer. L' émir Joussef se replia sur Gibel, dans le Kosrouan, où il rassembla ses partisans. Beschir joignit à ses soldats ceux qu' il avait ramenés d' Acre, et marcha contre Joussef, qu' il rencontra dans le Kosrouan : il lui livra bataille et lui fit perdre beaucoup de monde ; cependant plusieurs mois s' écoulèrent sans résultats définitifs.

Pour terminer ce différend, Joussef envoya à Saint-Jean D' Acre un exprès qui promit au pacha un tribut plus fort que celui que payait Beschir, s' il voulait lui rendre le commandement.

p259

Djezar y consentit, l' appela à Acre, lui remit la pelisse, et lui donna, pour chasser Beschir, les mêmes huit mille hommes qui avaient combattu contre lui. L' émir Beschir se retira dans le district de Mar-Méri, d' où il travailla à faire tomber son rival, en offrant plus encore que l' émir Joussef n' avait promis : le pacha accepta, et Joussef fut derechef obligé de céder la place. Il retourna à Acre pour tenter de nouvelles intrigues ; mais Beschir offrit au pacha 4000 bourses (de 500 pièces de 40 cent chacune), s' il faisait mourir Joussef, voulant ainsi mettre un terme aux troubles qui agitaient la montagne. Djezar se trouvait alors à Damas. Son douanier (grec qui possédait toute sa confiance, et qui était considéré, en son absence, comme le pacha d' Acre) traita en son nom, et informa son maître du marché qu' il avait conclu. La proposition plut d' abord beaucoup à Djezar, qui ratifia l' engagement, et ordonna de pendre l' émir Joussef et son ministre Gandour. à peine Djezar eut-il expédié cet ordre, qu' il s' en repentit : il lui sembla que l' inimitié des deux princes était utile à ses intérêts, et il envoya un second ordre qui révoquait le premier ; mais soit qu' il arrivât trop tard, soit que le

ministre fût gagné, l'émir Joussef fut pendu. Cette exécution irrita le pacha ; il se rendit à Acre, se fit rendre compte de l'affaire, prétendit qu'il avait été trompé, et fit noyer son douanier, et avec lui toute sa famille, ainsi que plusieurs autres personnes accusées d'avoir trempé dans cette affaire. Djezar confisqua les immenses trésors de son favori, et

p260

écrivit une lettre de reproches à l'émir Beschir. Le ton de la dépêche montra à ce jeune prince qu'il était compromis. Il essaya de se justifier auprès du pacha, qui dissimula jusqu'à l'époque de la réélection du gouverneur : alors Djezar invita le prince à venir à Saint-Jean D'Acre prendre l'investiture.

Il vint sans défiance avec son ministre le scheik Beschir ; mais ils ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils furent jetés dans un cachot, où ils eurent à endurer toutes sortes de maux pendant dix-huit ou vingt mois de captivité. Le but de Djezar, en les traitant ainsi, était de les amener à payer une riche rançon ; mais le prince n'avait rien ; il avait commandé trop peu de temps pour amasser de grandes richesses. Son ministre y suppléa : il envoya secrètement auprès du pacha la veuve d'un prince druze nommé Sest-Abbous, avec laquelle il avait eu des relations intimes ; il la chargea d'offrir au pacha la somme exigée, et de feindre d'engager elle-même ses propres bijoux pour compléter la rançon. Elle partit. C'était une femme adroite, hardie, et d'une grande habileté. Elle trouva le pacha à Acre, et le gagna si bien par les grâces de sa personne et de son esprit, que Djezar réduisit considérablement la somme qu'il avait d'abord demandée. L'investiture fut rendue à l'émir Beschir, qui rentra dans les bonnes grâces du pacha.

Pendant cette captivité, le frère de l'émir Joussef, et son cousin l'émir Koïdar de Bubda, s'étaient emparés du pouvoir, et avaient pris les mesures nécessaires pour empêcher l'émir Beschir de rentrer dans ses états, si Djezar venait à lui rendre la liberté. Dès qu'il fut sorti de sa prison, le

p261

prince, ne jugeant pas prudent de reparaître encore au milieu des siens, envoya son ministre, le scheik Beschir, pour sonder l' esprit public, et se retira dans le village de Homs pour attendre l' effet de ses négociations. Il travailla en outre à gagner l' esprit de l' émir Abbets, prince druze de Solima, qui jusque-là avait gardé la neutralité, et qui jouissait de la plus haute considération parmi les druzes et les chrétiens, surtout ceux du district de Marcaeutre.

L' émir Abbest, jugeant la cause de l' émir Beschir juste, prit parti pour lui, et le sollicita de venir près de lui. Comme les communications étaient fort difficiles, il lui transmit sa dépêche par un italien, frère laïque d' un couvent de Solima. Beschir se rendit au milieu de ses partisans, dont le scheik Beschir avait augmenté le nombre par ses largesses et son habileté, fondit avec impétuosité sur l' armée de ses rivaux, la dispersa, s' empara des deux princes, et les fit étrangler sans autre formalité.

Paisible possesseur de la puissance, l' émir Beschir se maria avec la veuve d' un prince turc, comme lui de la famille de Chab, et qu' il avait fait périr deux ans auparavant. Cette union le rendit maître d' une fortune immense. Avant d' épouser cette princesse, qui était d' une grande beauté, il la fit baptiser. Ce mariage fut des plus heureux. à l' âge de soixante-huit ans, la princesse était accablée d' infirmités, et d' une paralysie qui lui ôtait l' usage des jambes. Ils offraient cependant l' exemple de l' affection la plus vive et de la plus parfaite union.

En mourant, l' émir Joussef avait laissé trois enfants en

p262

bas âge. Giorgios-Bey et son frère Abdalla les élevèrent avec soin, dans l' espérance qu' ils ranimeraient un jour le parti de Joussef, et renverseraient l' émir Beschir ; mais celui-ci triompha de tous ces obstacles, et jouit paisiblement du pouvoir jusqu' en 1804.

Des événements de la plus haute importance se passaient en égypte : Bonaparte, entré en Syrie avec un corps d' armée, arrivait devant Saint-Jean D' Acre, qui devait lui ouvrir les portes de l' orient. Le général français engagea, par des lettres pressantes et des émissaires, le prince du Liban à entrer dans ses intérêts, et à



l' aider à se rendre maître de la place. L' émir Beschir répondit qu' il était disposé à se réunir à lui ; mais qu' il ne le ferait qu' après la prise d' Acre. Un français reprochait un jour à l' émir de n' avoir pas embrassé avec enthousiasme la cause de l' armée française, et d' avoir peut-être par là empêché la régénération de l' orient ; il lui répondit :

" malgré le vif désir que j' avais de me joindre au général Bonaparte, malgré la haine profonde que j' avais vouée au pacha, je ne pus embrasser la cause de l' armée française. Les quinze ou vingt mille hommes que j' aurais envoyés de la montagne n' eussent rien fait pour le succès du siège. Si Bonaparte eût enlevé la place sans mon assistance, il aurait envahi la montagne sans combat, car les druzes et les chrétiens le désiraient ardemment ; j' aurais donc perdu mon commandement : au contraire, si j' eusse aidé le général Bonaparte et que nous n' eussions pas emporté la place (ce qui serait arrivé), le pacha d' Acre m' eût fait pendre, ou jeter dans un cachot. Qui m' aurait secouru

p263

alors : quelle protection aurais-je implorée ? Aurait-ce été celle de la France... qui était si loin, qui avait l' Angleterre et l' Europe sur les bras, et qui était elle-même déchirée par la guerre civile et les factions ? ... "

le général Bonaparte comprit la position du prince Beschir ; et, pour preuve de son amitié, il lui fit présent d' un superbe fusil, que Beschir a conservé en mémoire du grand capitaine.

Avant de reprendre l' histoire des événements qui suivirent la ruine de l' émir Joussef, il serait à propos de raconter une aventure qui peut-être rendit le pacha Djezar si féroce et si cruel.

Dans les premières années de son commandement, il allait, selon l' usage, à la rencontre de la caravane qui revenait du pèlerinage de La Mecque. (par la suite, le pacha de Damas fut chargé de cette cérémonie, et celui d' Acre ne fut plus tenu que de subvenir aux dépenses de la caravane et de payer un tribut aux arabes du désert.) les mameluks, à qui, en son absence, Djezar avait laissé la garde de son sérail, en forcèrent les portes, et se livrèrent à toute la brutalité de leurs passions.

Le pacha revint ; et, loin de fuir à son approche, les mameluks s' emparent du trésor, ferment les portes de la ville, décidés à répondre à la force par la force. Avec la faible escorte qui

l' accompagnait, Djezar ne pouvait vaincre : cependant les mameluks lui mandèrent que, s' il voulait les laisser retirer avec leurs armes et leurs chevaux,

p264

on lui ouvrirait les portes de la ville ; sinon, qu' ils accepteraient la guerre, et mourraient plutôt les armes à la main que de se rendre. Djezar-pacha n' avait pas à réfléchir longtemps : il savait qu' il était haï des turcs aussi bien que des chrétiens, à cause de ses exactions ; il n' ignorait pas non plus que si l' émir Joussef venait à connaître sa position, il se ligueraient avec les mameluks, et lui ferait une guerre qui pourrait lui devenir fatale.

Il accorda aux mameluks ce qu' ils demandaient, et ceux-ci s' éloignèrent rapidement, tandis que le pacha entra dans la ville. à peine Djezar fut-il dans son palais, qu' il expédia sa cavalerie à la poursuite des fuyards ; mais ce fut en vain : les mameluks arrivèrent sains et saufs en égypte.

Djezar se vengea alors sur ses femmes ; il les fit toutes fustiger, ensuite jeter dans une grande fosse, puis recouvrir de chaux vive. Il excepta de cette exécution atroce sa favorite, qu' il fit parer de ses bijoux et de ses plus beaux habits, puis enfermer dans une caisse et jeter à la mer.

Cet événement assombrit le caractère de Djezar. Il était avare et spoliateur ; il devint farouche et cruel : il ne parlait plus que de couper des nez, d' abattre des oreilles, d' arracher des yeux. Au moment de sa mort, ne pouvant plus parler, ni ordonner d' exécutions, il faisait signe à ceux qui l' entouraient, en montrant le chevet de son lit. Heureusement il ne fut pas compris. On trouva après sa mort une longue liste de personnes qu' il avait condamnées à mourir

p265

lorsqu' il serait revenu à la santé. Sa férocité le suivit jusque dans le tombeau.

Revenons au prince Beschir. Dès que les fils de l' émir Joussef furent assez grands pour disputer la puissance, Giorgios-Bey et Abdalla résolurent de mettre leurs projets à exécution. Ils profitèrent d' un moment de froideur entre Djezar

et le prince Beschir, et soulevèrent le parti de leurs pupilles. L'émir, pris au dépourvu, fut obligé de se retirer dans le Huran, et invoqua la médiation du pacha, dont il flatta l'avarice et la cupidité. Djezar intervint, et imposa un traité qui conciliait les deux partis, mais qui favorisait beaucoup plus Beschir, à qui il donnait le pays des druzes, tandis qu'aux fils de Joussef restait celui de Gibel et de Kosrouan.

Ce traité fut observé peu d'années. Les fils de Joussef cherchaient tous les moyens possibles de renverser leur ennemi. Comme ils étaient les plus forts, ils y réussirent ; et Djezar ne voulant plus écouter les représentations de Beschir, l'usurpation fut sanctionnée. L'émir n'avait plus dès lors d'autres ressources que de se jeter dans les bras du vice-roi d'égypte.

L'amiral anglais Sydney-Smith se trouvait à cette époque, avec quelques vaisseaux, dans les parages de la Syrie. Beschir le supplia de le recevoir à son bord, et de le transporter en égypte. Après être resté plusieurs mois sur mer et avoir touché Chypre, Smyrne, Candie et Malte, il débarqua à Alexandrie, où il alla trouver le vice-roi, suivi de quelques amis restés fidèles à sa fortune.

p266

Le vice-roi lui fit un accueil des plus flatteurs, le traita avec tous les égards dus à sa position, le combla de présents, et le fit repartir pour la Syrie sur un des vaisseaux de l'amiral Sydney-Smith, avec une lettre pour Djezar pleine de reproches et de menaces, dans laquelle il lui intimait l'ordre de rétablir l'émir Beschir dans son commandement.

Le vice-roi était puissant : Djezar-pacha se hâta d'obéir, car le ton de la dépêche lui fit sentir qu'il ne devait rien négliger pour satisfaire le prince Beschir. Il enjoignit donc aux fils de Joussef, qui n'osèrent y apporter aucune résistance, de se conformer en tout au traité ; et, jusqu'à sa mort, la paix la plus profonde régna entre les deux partis.

L'émir Beschir cependant ne se reposait pas entièrement sur la seule protection de Méhémet-Ali ; il voyait le parti des trois princes s'augmenter de jour en jour, et craignait de succomber sous quelque trame, car il connaissait la soif ardente de vengeance qui les animait contre lui. L'habileté de leurs ministres, Giorgios-Bey et Abdalla, augmentait encore ses inquiétudes. Il

résolument donc d'en finir avec eux par un coup décisif, capable d'imprimer la terreur dans l'âme de ses ennemis. Il profita, pour accomplir son projet, de l'investiture de Soliman-pacha, qui succédait à Djezar. à cette époque, tout paraissait tranquille dans le Liban : les trois princes gouvernaient en paix leurs provinces, et semblaient se soumettre, sans arrière-pensée, à la suprématie que le traité accordait à leur ennemi, tandis que leurs ministres préparaient tout, secrètement, pour une nouvelle attaque.

p267

L'émir Beschir prit les devants. Instruit du moment favorable par ses affidés, il manda Giorgios-Bey à Deir-El-Kammar, sous prétexte d'affaires : en même temps son frère, l'émir Hassem, fond sur Gibel, s'empare des princes, et fait pendre Abdalla. Les trois frères furent conduits à Yong-Michaël, où on leur creva les yeux. Leurs biens furent confisqués au profit de l'émir Beschir. à la nouvelle de ces événements, Giorgios-Bey se précipita d'une fenêtre de sa prison, et se tua ; ce qui n'empêcha pas l'émir de le faire pendre, pour servir d'exemple à ses ennemis. Cinq chefs de Deir-El-Kammar, et un frère du scheik Beschir, tous de la maison de Gruimbelad-El-Bescantar, accusés d'avoir aidé les princes vaincus, furent mis à mort, et leurs biens confisqués.

Ces exécutions faites, le prince Beschir prit l'autorité suprême sur tout le Liban, donnant à son frère Hassem le commandement du Kosrouan, dont le chef-lieu était Gazyr ; mais comme il mourut peu de temps après, on accusa l'émir Beschir de l'avoir empoisonné, parce qu'il lui soupçonnait des desseins ambitieux. Cette accusation est sans fondement, et l'opinion publique en a fait justice. Vers 1819, les pays de Gibel-Biscarra, de Gibes et du Kosrouan, s'insurgèrent à l'occasion d'une contribution qui excita le mécontentement général. Les révoltés, sur l'avis de l'évêque Joussef, résolurent d'aller attaquer l'émir Beschir dans le pays des druzes, où il se trouvait alors. Le prince, sans donner aux insurgés le temps de réunir leurs forces, alla lui-même les chercher à la tête d'un petit corps d'armée, après avoir ordonné à son lieutenant général, le scheik Beschir, de le suivre avec trois mille hommes qu'il

avait rassemblés à la hâte. L'émir entra dans le pays de Gibes, et campa dans une vallée du district d'Agousta, entre Djani et le territoire de Gazyr. La nuit suivante et le lendemain matin, il reçut une vive fusillade de plusieurs détachements ennemis qui tenaient les hauteurs. Sa tente fut criblée de balles, et, malgré les instances de son fils Halil, il ne voulut pas changer de position. Lorsque le jour fut plus avancé, la fusillade de l'ennemi devenant plus nourrie, Beschir pensa que les rebelles avaient augmenté leurs forces et voulaient lui fermer le passage. Alors il se leva du tapis sur lequel il était resté pendant la fusillade, monta à cheval et marcha droit à l'ennemi, accompagné de sa petite escorte. à son approche, les insurgés se dispersèrent sans résistance, et il arriva à Gibes, où il prit des mesures énergiques, afin d'empêcher l'accroissement de leurs forces. Son lieutenant général, le scheik Beschir, qui le suivait à petites journées, passa le fleuve du Chien, et s'empara, avec ses trois mille hommes, des deux premiers villages du Kosrouan, le Yong-Michaël et le Yong-Monsbak, qui se trouvaient sur son passage. Le jour même de cette occupation, les avant-postes arrêtaient un prêtre qui portait des dépêches à l'évêque Joussef ; le scheik Beschir, ayant lu ces lettres, présenta son kangiar à celui qui les lui avait apportées, et lui ordonna de tuer le prêtre, et de l'enterrer à la place où il avait été arrêté. Peu d'heures après, un autre messenger secret eut le même sort. Le jour suivant, le scheik Beschir se remit en marche,

envahit sans obstacle le Kosrouan, et fit étrangler tous ceux que l'émir Beschir avait inscrits sur une note qu'il lui avait envoyée. Il arriva ainsi jusqu'à Gibel-Biscarra, où il joignit le prince, qui venait de Gibes. L'émir Beschir resta neuf jours dans cette province, pendant lesquels il acheva d'étouffer la révolte en faisant pendre et étrangler tous les rebelles de distinction des trois districts de Gibes, du Kosrouan et de Gibel-Biscarra ; on donna la bastonnade à plusieurs autres, de qui on exigea en

outre des rançons ruineuses.

Au nombre de ces derniers était un pauvre vieillard de soixante-quinze ans, condamné à 70 bourses ; il ne pouvait les payer : son fils lui écrivit qu' il allait faire un emprunt, en le priant de l' y autoriser ; le vieillard répondit qu' il ne payerait rien, ajoutant des expressions peu bienveillantes pour le prince. La lettre fut interceptée, et le vieillard condamné à la peine des osselets. Cet infortuné, déjà accablé par l' âge, ne put résister à tant de douleur, et lorsque, sur l' ordre du scheik Beschir, il fut rapporté chez lui, il mourut après vingt jours de souffrance. Son fils hérita de la condamnation du père ; ses biens furent confisqués au profit de l' émir, qui ne lui laissa que 1000 piastres.

L' émir Beschir monta à éden, passa les cèdres, et descendit à Balbeck par l' autre côté de la montagne, tandis que le scheik Beschir occupait la province insurgée. En arrivant à Balbeck, le prince ordonna à son lieutenant général de retourner par le même chemin qu' il avait tenu, et de frapper, en passant, les trois provinces d' une contribution de 400 bourses (de 500 pièces chacune).

p270

Il serait miraculeux qu' avec trois mille hommes le prince du Liban eût pu étouffer une sédition dans trois provinces aussi fortes, si on ne se rappelait que les insurrections étaient partielles, et que le parti de Beschir, dans ces provinces, aidait beaucoup à en triompher.

Le pacha de Damas avait, dans cet intervalle, envoyé au Bkaa un aga chargé de prélever, selon l' usage, les récoltes des terres qui étaient sous la dépendance de son pachalik. Cet officier pénétra dans le village de Haunie, qui dépendait de la principauté du Liban, et y frappa des contributions en bestiaux et en argent : les habitants, ne voulant pas s' y soumettre, prévinrent le prince Beschir, qui écrivit à l' aga, en lui témoignant son mécontentement ; mais celui-ci ne tint aucun compte de ses remontrances, commit les plus grandes exactions, et retourna chez lui ; le prince Beschir, irrité, en donna avis au pacha d' Acre, en exprimant d' une manière énergique son ressentiment. Abdalla, soit par considération pour Beschir, soit qu' il eût à se venger personnellement de l' aga, manda au pacha de Damas de le corriger sévèrement : celui-ci répondit évasivement, s' étonnant de la part que le pacha

d' Acre prenait à une affaire qui regardait des chrétiens ; Abdalla transmit cette réponse à Beschir, en l' engageant à tirer lui-même vengeance du pacha de Damas. Le prince du Liban rassembla à la hâte dix mille hommes, et se dirigea sur Damas : le pacha sortit à sa rencontre, et les deux armées en vinrent aux mains plusieurs fois ; mais l' avantage resta toujours au prince Beschir. Pendant ce temps-là, Abdalla lança un faux firman qui

p271

déclarait le pacha de Damas déchu de son pachalik, qui était réuni à celui d' Acre. Mais le pacha de Damas s' étant adressé aux pachas voisins et à la cour de Constantinople, celle-ci condamna à mort le pacha d' Acre, et destitua le prince Beschir de son gouvernement. L' émir était déjà aux portes de Damas lorsque le firman arriva : il vit alors que celui d' Abdalla était supposé, et il jugea prudent de se retirer dans la province de Deir-El-Kammar, d' où, apprenant que le sort d' Abdalla lui était réservé, il alla se réfugier dans les environs de Bayruth, demandant au gouverneur de le recevoir avec son escorte. Celui-ci s' y refusa, prétendant que la présence de l' émir dans la ville y exciterait une sédition. Le prince ayant fait savoir alors à son frère, l' émir Abets, à qui il avait laissé le commandement de la montagne, qu' il voulait revenir dans ses états et tenter la voie des armes contre les pachas envoyés par la sublime porte, son frère lui répondit que la montagne était sans vivres et sans argent, et qu' il lui conseillait vivement de ne pas tenter un projet aussi périlleux. Dans ces tristes conjonctures, le prince tourna encore les yeux vers l' égypte, et s' adressa à un franc, le priant de lui faciliter les moyens de quitter la Syrie. M Aubin le fit embarquer, entre Bayruth et Saïde, sur un bâtiment français qui faisait voile pour Alexandrie. Après son départ, le scheik Beschir et son frère l' émir Abets se liguèrent avec les pachas coalisés, et briguèrent le commandement de la montagne ; ce qui fut la source des divisions qui déchirèrent le Liban en 1823. Des troupes combinées mirent le siège devant Saint-Jean D' Acre

p272

en juillet 1822, et le continuèrent sans succès jusqu' en avril 1823, époque à laquelle il fut levé. Alors le jeune pacha d' Acre, extrêmement avare, imagina un moyen de se dispenser du tribut qu' il devait à la porte. Pour cela, il fit assassiner, près de Latakieh, les officiers qui payaient le tribut, et se fit rendre l' argent par les assassins. Il se plaignit ensuite auprès de la porte du meurtre commis sur ses agents, et du vol d' une redevance appartenant au grand seigneur. Le pacha d' Acre, par cette odieuse conduite, espérait d' abord s' exempter du tribut, et ensuite compromettre le pacha de Latakieh, à qui le grand seigneur enverrait le cordon, en réunissant son pachalik à celui d' Acre. Mais Abdalla-pacha se trompa.

Le grand seigneur, informé de la perfidie du pacha d' Acre, demanda sa tête pour la seconde fois. Mais que pouvaient contre Acre les pachas de Damas, d' Alep et d' Adana, avec une armée de douze mille hommes de toutes armes, mal disciplinée, sans artillerie qui pût faire une brèche, n' ayant que quelques pièces de gros calibre auxquelles la grosseur des boulets ne répondait pas ; trois à quatre mille cavaliers sans bagages, et une infanterie qui passait le jour et la nuit à fumer sous la tente ? Aussi Abdalla-pacha, maître de la première place forte de l' orient, se prépara-t-il sans crainte à une vigoureuse défense.

Une corvette anglaise, à l' ancre dans la rade, offrit un officier de son bord pour diriger l' artillerie des assiégeants. Les pachas acceptèrent, et mirent les bouches à feu sous ses ordres. Mais, au bout de trois jours, il vit qu' il n' emporterait jamais la place avec des turcs qui ne voulaient pas

p273

s' approcher des murs avec leurs canons, le seul moyen cependant de faire brèche.

Malgré l' armée des pachas, Abdalla resta en repos. Il n' avait rien à craindre, du côté de la terre, de la part de troupes si mal organisées, et répondait à leurs coups de canon par des coups de fusil, pour montrer combien il méprisait leurs attaques. Il avait de bons soldats bien payés ; les vivres et les munitions de guerre lui arrivaient en abondance par des bâtiments, soit d' Europe, soit d' Asie ; on le soupçonna même d' avoir des intelligences avec les grecs de la



Morée.

L'émir Beschir, qui, à cette époque, était déjà sous la protection du vice-roi d'Égypte, entretenait une correspondance régulière avec Abdalla, qui, par l'entremise de Méhémet-Ali, sollicita la paix et son pardon de la porte. Si le pacha n'avait rien à craindre du côté de la terre, il devait redouter que le divan de Constantinople, bloquant la place par mer, n'interceptât ses communications avec l'étranger, ce qui eût réduit son peuple à la famine, insurgé ses soldats, et l'eût forcé lui-même à tendre le cou au cordon de la sublime porte. Le divan lui pardonna, sachant qu'Abdalla aurait pu livrer la place aux insurgés de la Morée ; mais il le condamna à une amende de 3000 bourses et aux frais de la guerre. Le vice-roi, ayant obtenu la grâce d'Abdalla-pacha, demanda aussi et obtint celle de l'émir Beschir, qui reprit son commandement. Il profita de cette circonstance pour faire sentir son crédit au divan, et pour prendre une influence

p274

immédiate sur le prince du Liban, dont les intérêts politiques se trouvent aujourd'hui liés avec ceux de Méhémet-Ali.

À la fin de l'année 1823, l'émir Beschir débarqua à Saint-Jean D'Acre pour régler avec Abdalla les dépenses du siège de la place, et fixer la somme à laquelle devait s'élever sa part dans la dette.

À sa rentrée au Liban, il frappa une contribution de 1000 bourses, car il était dans une position peu aisée, par suite de son exil et des dépenses qu'il avait occasionnées son séjour en Égypte. Son peuple aussi était pauvre ; et, ne voulant pas l'indisposer contre lui par un impôt aussi fort, il résolut de le faire payer à son ancien lieutenant général, le scheik Beschir, voulant se venger ainsi des intrigues qu'il avait eues avec son frère Abets pour lui enlever le commandement de la montagne. Le scheik Beschir refusa de payer, et se retira dans le Karan, province du Liban : il revint ensuite à son palais de Moctura, d'où il s'entendit avec le prince Abets pour renverser Beschir ; il parvint même à faire entrer dans la conspiration trois jeunes frères du prince, qui jusque-là étaient restés tranquilles dans leurs provinces.

Cette conspiration aurait pu devenir fatale à l'émir Beschir, sans le secours d'Abdalla-pacha.

Le scheik Beschir fut poursuivi et arrêté dans les plaines de Damas, avec une escorte de deux cents personnes ; il eût pu facilement se sauver : mais sur l'assurance que lui donna

p275

un officier turc, au nom du pacha de Damas, que le prince du Liban lui pardonnait, il se remit entre ses mains, et fut conduit à Damas. Là on le dépouilla de ses habits, on lui lia les mains, l'une sur la poitrine, l'autre sur le dos, et on le jeta dans une prison, où il resta plusieurs mois. On instruisit son procès à Constantinople, et il fut condamné à mort. Lorsqu'on lui présenta le cordon, il ne pâlit pas, et demanda seulement à parler au pacha et au prince : on lui répondit que c'était inutile ; que ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus rien, la condamnation émanant de Constantinople. Alors le scheik Beschir se soumit à sa destinée. Il fut étranglé, puis décapité, et son corps coupé en morceaux et jeté aux chiens. Cette exécution eut lieu au commencement de 1824. Les trois frères du prince furent ensuite arrêtés ; on leur coupa la langue et on leur creva les yeux, puis ils furent exilés avec leurs familles, chacun dans un village éloigné l'un de l'autre. Depuis lors la tranquillité régna au Liban, les Chab jouirent en paix du pouvoir, grâce à la police active que l'émir établit dans son gouvernement, et à l'amitié d'Abdalla-pacha, qui n'ignorait cependant pas les liens intimes qui unissaient le grand prince à Méhémet-Ali. Telle est la politique qu'a suivie jusqu'à ce jour l'émir Beschir, et tout annonce qu'il la suivra encore avec succès dans la nouvelle crise où l'a placé la lutte de Méhémet-Ali contre l'empire ottoman. L'émir n'a pris aucune part à la guerre jusqu'au moment où Ibrahim-pacha, vainqueur de Saint-Jean D'Acre, a envoyé Abdalla-pacha, vaincu et prisonnier, à son père, en égypte, et est entré en Syrie : le

p276

prince du Liban a dû alors se déclarer ; et, selon l'usage des orientaux, il a vu le doigt de Dieu dans la victoire, et il s'est rangé du côté du succès. Néanmoins il l'a fait comme à regret, et

en se ménageant, selon toute apparence, le prétexte de la contrainte vis-à-vis de la porte. Il est à croire que si Ibrahim-pacha venait à essuyer des revers, l'émir Beschir se tournerait encore du côté des turcs, et les aiderait à écraser les arabes ; Ibrahim, qui se doute de cette politique à deux tranchants, compromet tant qu'il peut le prince ; il l'a forcé à lui donner un de ses fils et quelques-uns de ses meilleurs cavaliers, pour l'accompagner du côté de Homs ; et ses autres fils, descendus de la montagne, gouvernent militairement, au nom des égyptiens, les principales villes de la Syrie.

La tête de l'émir Beschir tient au triomphe d'Ibrahim à Homs ; si celui-ci est vaincu, la réaction des turcs contre les chrétiens du Liban et contre le prince lui-même sera implacable : d'un autre côté, si Ibrahim reste maître de la Syrie, il ne pourra voir longtemps sans ombrage une puissance indépendante de la sienne, et il tâchera ou de la détruire par la politique, ou de la renverser à jamais en détruisant la famille de Chab. Si l'émir Beschir était plus jeune et plus actif, il pourrait résister à ces deux agressions, et constituer pour longtemps, et peut-être pour toujours, sa domination et celle de ses fils sur la partie la plus inaccessible, la plus peuplée et la plus riche de la Syrie. Les montagnards qu'il commande sont braves, intelligents, disciplinés ; les routes pour arriver au centre du Liban sont impraticables ; les maronites, qui deviennent très-nombreux dans le Liban, seraient dévoués à l'émir par le sentiment

p277

commun du christianisme, et par la haine et la terreur de la domination turque. Le seul obstacle à la création d'une puissance nouvelle dans ces contrées, c'est la différence de religion entre les maronites, les druzes et les métualis, qui peuplent à peu près à nombre égal les montagnes soumises à l'autorité de l'émir ; le plus fort lien de nationalité, c'est la communauté des pensées religieuses, ou plutôt cela a été jusqu'à présent ainsi. La civilisation, en avançant, réduit la pensée religieuse à l'individualisme, et d'autres intérêts communs forment la nationalité : ces intérêts étant moins graves que l'intérêt de religion, les nationalités vont en s'affaiblissant ; car quoi de plus fort pour l'homme que le sentiment religieux, que son dogme, que sa foi intime ? C'est

la voix de son intelligence, c' est la pensée dans laquelle il résume toutes les autres : moeurs, lois, patrie, tout est pour un peuple dans sa religion : c' est ce qui fait, je crois, que l' orient se constituera si difficilement en une seule et grande nation ; c' est ce qui fait que l' empire turc s' écroule. Vous n' apercevez de signe d' une existence commune, de symptômes d' une nationalité possible, que dans les parties de l' empire où les tribus d' un même culte sont agglomérées, parmi la race grecque, asiatique, parmi les arméniens, parmi les bulgares et parmi les serbiens ; partout ailleurs, vous voyez des hommes, mais pas de nation.

## LES DRUZES

p279

3 octobre 1832.

J' ai descendu aujourd' hui les basses pentes du Liban qui inclinent de Deïr-El-Kammar vers la méditerranée, et je suis venu coucher dans un kan isolé de ces montagnes.

à cinq heures du matin, nous montions à cheval dans la cour du palais de l' émir. En sortant de la porte du palais, on commence par descendre dans un sentier taillé dans le roc, et qui tourne autour du mamelon de Dptédin. à droite et à gauche de ces sentiers, les coins de terre que soutiennent

p280

les terrasses artificielles sont plantés de mûriers, et admirablement cultivés. L' ombre des arbres et des vignes couvre partout le sol, et des ruisseaux nombreux, dirigés par les arabes cultivateurs, viennent du haut de la montagne se diviser en rigoles, et arroser le pied des arbres et les jardins. L' ombre gigantesque du palais et des terrasses de Dptédin plane au-dessus de toute cette scène et vous suit jusqu' au pied de ce mamelon, où vous recommencez à gravir une autre montagne qui porte la ville de Deïr-El-Kammar sur son sommet. En un quart d' heure de marche nous y fûmes arrivés. Deïr-El-Kammar est la capitale de l' émir Beschir et des druzes ; la ville renferme une population de dix à douze mille âmes. Mais, excepté un ancien

édifice orné de sculptures moresques et de hauts balcons tout à fait semblables aux restes d'un de nos châteaux du moyen âge, Deïr-El-Kammar n'a rien d'une ville, encore moins d'une capitale ; cela ressemble parfaitement à une bourgade de Savoie ou d'Auvergne, à un gros village d'une province éloignée en France. Le jour ne faisait que de naître quand nous le traversâmes ; les troupeaux de juments et de chameaux sortaient des cours des maisons, et se répandaient sur les places et dans les rues non pavées de la ville : sur une place un peu plus vaste que les autres, quelques tentes noires de zingari étaient dressées ; des hommes, des enfants, des femmes, demi-nus ou enveloppés de l'immense couverture de laine blanche qui est leur seul vêtement, étaient accroupis autour d'un feu et se peignaient les cheveux, ou cherchaient les insectes qui les dévoraient. Quelques arabes au service de l'émir passaient à cheval dans leur magnifique costume, avec des armes superbes à la ceinture, et une lance de douze à quinze pieds de long dans la main. Les

p281

uns allaient porter à l'émir des nouvelles de l'armée d'Ibrahim, les autres descendaient vers la côte pour transmettre les ordres du prince aux détachements commandés par ses fils, et qui sont campés dans la plaine. Rien n'est plus imposant et plus riche que le costume et l'armure de ces guerriers druzes. Leur turban immense, sur lequel serpentent, en rouleaux gracieux, des châles de couleurs éclatantes, projette sur leur visage bruni et sur leurs yeux noirs une ombre qui ajoute encore à la majesté et à la sauvage énergie de leur physionomie ; de longues moustaches couvrent leurs lèvres, et retombent des deux côtés de la bouche ; une espèce de tunique courte et de couleur rouge est un vêtement uniforme pour tous les druzes et pour tous les montagnards : cette tunique est, selon l'importance et la richesse de celui qui la porte, tissée en coton et or, ou seulement en coton et soie ; des dessins élégants, où la diversité des couleurs contraste avec l'or ou l'argent du tissu, brillent sur la poitrine ou sur le dos. D'immenses pantalons à mille plis couvrent les jambes ; les pieds sont chaussés de bottines de maroquin rouge et de pantoufles de maroquin jaune par-dessus la bottine ; des vestes fourrées, à manches pendantes, sont jetées sur les épaules. Une ceinture de soie ou de maroquin, semblable à

celle des albanais, entoure le corps de ses plis nombreux, et sert au cavalier à porter ses armes. On voit toujours les poignées de deux ou trois kangiars ou yatagans, poignards et sabres courts des orientaux, sortir de cette ceinture et briller sur la poitrine ; ordinairement les talons de deux ou trois pistolets incrustés d' argent ou d' or complètent cet arsenal portatif. Les arabes ont tous en outre une lance dont le manche est d' un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Cette lance, leur arme

p282

principale, est décorée de houppes flottantes et de cordons de soie ; ils la tiennent ordinairement dans la main droite, le fer vers le ciel, et la tige touchant presque à terre ; mais quand ils lancent leurs chevaux au galop, ils la brandissent horizontalement au-dessus de leur tête ; et dans leurs jeux militaires ils la lancent à une distance énorme, et vont la ramasser en se penchant jusqu' à terre. Avant de la lancer, ils lui impriment longtemps un mouvement d' oscillation qui ajoute ensuite beaucoup à la force du jet, et la fait porter jusqu' à un but qu' ils désignent. Nous rencontrâmes un assez grand nombre de ces cavaliers dans la journée. L' émir Beschir nous en avait donné lui-même quelques-uns pour nous guider et nous faire honneur ; tous nous saluèrent avec une extrême politesse, et arrêtaient leurs chevaux pour nous laisser le sentier.

Environ à deux milles de Deïr-El-Kammar, on a une des plus belles vues du Liban que l' on puisse imaginer. D' un côté, ses gorges profondes, où l' on va descendre, s' ouvrent tout à coup sous vos pas. De l' autre, le château de Dptédin pyramide au sommet de son mamelon, revêtu de verdure et sillonné d' eaux écumantes ; et devant vous les montagnes qui s' abaissent graduellement jusqu' à la mer, les unes noires, les autres frappées par la lumière, se déroulent comme une cataracte de collines, et vont cacher leurs pieds soit dans les lisières verdoyantes de bois d' oliviers dans les plaines de Sidon, soit dans des falaises d' un sable couleur de brique, le long des rivages de Bayruth. çà et là, la couleur des flancs de ces montagnes et les lignes variées de leur immense horizon descendant, sont tranchées et coupées par des cimes de cèdres, de sapins ou de pins à

larges têtes ; et de nombreux villages brillent à leurs bases ou sur leurs sommets. La mer termine cet horizon ; on suit de l'oeil, comme sur une carte immense ou sur un plan en relief, les découpures, les échancrures, les ondulations des côtes, des caps, des promontoires, des golfes de son littoral, depuis le Carmel jusqu'au cap Batroun, dans une étendue de cinquante lieues. L'air est si pur, que l'on s' imagine toucher, en quelques heures de descente, à des points où l'on n'arriverait pas en trois ou quatre jours de marche. à ces distances, la mer se confond, au premier regard, tellement avec le firmament qui la touche à l'horizon, qu'on ne peut distinguer d'abord les deux éléments, et que la terre semble nager dans un immense et double océan. Ce n'est qu'en fixant avec plus d'attention les regards sur la mer, et en voyant briller les petites voiles blanches sur sa couche bleue, que l'on peut se rendre raison de ce qu'on voit. Une brume légère et plus ou moins dorée flotte à l'extrémité des flots, et sépare le ciel et l'eau. Par moments, de légers brouillards, soulevés des flancs des montagnes par les brises du matin, se détachaient comme des plumes blanches qu'un oiseau aurait livrées au vent, et étaient emportés sur la mer, ou s'évaporaient dans les rayons du soleil qui commençait à nous brûler. Nous quittâmes à regret cette magnifique scène, et nous commençâmes à descendre par un sentier tel, que je n'en ai jamais vu de plus périlleux dans les Alpes. La pente est à pic, le sentier n'a pas deux pieds de largeur ; des précipices sans fond le bordent d'un côté, des murs de rochers de l'autre ; le lit du sentier est pavé de roches roulantes, ou de pierres tellement polies par les eaux et par le fer des chevaux et le pied des chameaux, que ces animaux sont obligés de chercher

avec soin une place où poser leurs pieds : comme ils les placent toujours au même endroit, ils ont fini par creuser dans la pierre des cavités où leur sabot s'emboîte à quelques pouces de profondeur ; et ce n'est que grâce à ces cavités, qui offrent un point de résistance au fer du cheval, que cet animal peut se soutenir. De temps en temps on trouve des degrés taillés aussi dans le

roc à deux pieds de hauteur, ou des blocs de granit arrondis qui seraient infranchissables, et qu'il faut contourner dans des interstices à peine aussi larges que les jambes de sa monture : tels sont presque tous les chemins dans cette partie du Liban. De temps en temps les flancs des montagnes s'écartent ou s'aplatissent, et l'on marche plus à l'aise sur des couches de poussière jaune, de grès ou de terre végétale. On ne peut concevoir comment un pareil pays est peuplé d'un si grand nombre de beaux chevaux, et comment l'usage en est habituel. Aucun arabe, quelque inaccessible que soit son village ou sa maison, n'en sort qu'à cheval ; et nous les voyons descendre ou monter, insouciant et la pipe à la bouche, par des escarpements que les chevreuils de nos montagnes auraient peine à gravir.

Après une heure et demie de descente, nous commençâmes à entrevoir le fond de la gorge que nous avions à traverser et à suivre. Un fleuve retentissait dans ses profondeurs, encore voilées par le brouillard de ses eaux, et par les têtes de noyers, de caroubiers, de platanes et de peupliers de Perse, qui croissaient sur les dernières pentes du ravin. De belles fontaines sortaient, à droite de la route, des grottes de rochers tapissés de mille plantes grimpantes inconnues, ou du sein des pelouses gazonnées et semées de

p285

fleurs d'automne. Bientôt nous aperçûmes une maison, entre les arbres, au bord du fleuve, et nous traversâmes à gué ce fleuve ou ce torrent. Là, nous nous arrêtâmes pour faire reposer nos chevaux, et pour jouir un moment nous-mêmes d'un des sites les plus extraordinaires que nous ayons rencontrés dans notre course.

La gorge au fond de laquelle nous étions descendus était remplie tout entière par les eaux du fleuve, qui bouillonnaient autour de quelques masses de rochers écroulés dans son lit. Çà et là quelques îles de terre végétale donnaient pied à des peupliers gigantesques qui s'élevaient à une prodigieuse hauteur, et jetaient leur ombre pyramidale contre les flancs de la montagne où nous étions assis. Les eaux du fleuve s'encaissaient à gauche entre deux parois de granit qu'elles semblaient avoir fendues pour s'y engouffrer ; ces parois s'élevaient à quatre ou cinq cents pieds, et, se rapprochant à leur extrémité supérieure, semblaient une arcade immense que le temps aurait



fait écrouler sur elle-même. Là, des cimes de pins d'Italie étaient jetées comme des bouquets de giroflée sur les ruines des vieux murs, et se détachaient en vert sombre sur le bleu vif et cru du ciel. à droite, la gorge serpentait pendant environ un quart de mille entre des rives moins étroites et moins escarpées ; les eaux du fleuve s'étendaient en liberté, embrassant une multitude de petites îles ou de promontoires verdoyants ; toutes ces îles, toutes ces langues de terre étaient couvertes de la plus riche et de la plus gracieuse végétation. C'était la première fois que je revoyais le peuplier, depuis les bords du Rhône et de la Saône. Il jetait son voile pâle et mobile sur toute cette vallée du fleuve ; mais comme il n'est pas ébranché

p286

ni planté par la main de l'homme, il y croît par groupes, et y étend ses rameaux en liberté avec bien plus de majesté, de diversité de formes et de grâce que dans nos contrées. Entre les groupes de ces arbres et quelques autres groupes de joncs et de grands roseaux qui couvraient aussi les îles, nous apercevions les arches brisées d'un vieux pont bâti par les anciens émirs du Liban, et tombé depuis des siècles. Au delà des arches de ce pont en ruine, la gorge s'ouvrait en entier sur une immense scène intérieure de vallées, de plaines et de collines semées de villages habités par les druzes, et tout était enveloppé, comme un amphithéâtre, par une chaîne circulaire de hautes montagnes : ces collines étaient presque toutes vertes, et toutes vêtues de forêts de pins. Les villages, suspendus les uns au-dessus des autres, semblaient se toucher à l'oeil ; mais quand nous en eûmes traversé quelques-uns, nous reconnûmes que la distance était considérable de l'un à l'autre, par la difficulté des sentiers et par la nécessité de descendre et de remonter les ravins profonds qui les séparent. Il y a tel de ces villages d'où l'on peut facilement entendre la voix d'un homme qui parle dans un autre village, et il faut cependant une heure pour aller de l'un à l'autre. Ce qui ajoutait à l'effet de ce beau paysage, c'était deux vastes monastères plantés, comme des forteresses, au sommet de deux collines derrière le fleuve, et qui ressemblaient eux-mêmes à deux blocs de granit noircis par le temps : l'un est habité par des maronites qui se consacrent à l'instruction des jeunes arabes

destinés au sacerdoce. L' autre était désert : il avait appartenu jadis à la congrégation des lazaristes du Liban ; il servait maintenant d' asile et de refuge à deux jeunes jésuites envoyés là par leur ordre, sur la demande de l' évêque maronite,

p287

pour donner des règlements et des modèles aux maîtres arabes ; ils vivent là dans une complète solitude, dans la pauvreté, et dans une sainteté exemplaire. (je les ai connus plus tard.) l' un apprend l' arabe, et cherche inutilement à convertir quelques druzes des villages voisins : c' est un homme de beaucoup d' esprit et de lumières ; l' autre s' occupe de médecine, et parcourt le pays en distribuant des médicaments gratuits : tous deux sont aimés et respectés par les druzes et même par les métualis. Mais ils ne peuvent espérer aucun fruit de leur séjour en Syrie : le clergé maronite est très-attaché à l' église romaine ; cependant ce clergé a ses traditions, son indépendance, sa discipline à lui, qu' il ne laisserait pas envahir par l' esprit des jésuites ; il est la véritable autorité spirituelle, le gouverneur des esprits dans tout le Liban ; il aurait bien vite des rivaux dans des corporations européennes agissantes et remuantes, et cette rivalité l' inquiéterait avec raison.

Après nous être reposés une demi-heure dans ce site enchanté, nous remontâmes à cheval, et nous commençâmes à gravir la côte escarpée qui se dressait devant nous. Le sentier devenait de plus en plus rude, en s' élevant sur la dernière chaîne du Liban qui nous séparait des côtes de Syrie.

Mais, à mesure que nous nous élevions, l' aspect du bassin immense que nous laissions à notre droite devenait plus imposant et plus vaste.

Le fleuve, que nous avions quitté à la halte, serpentait au milieu de cette plaine légèrement ondulée de collines, et quelquefois s' étendait en flaques d' eau bleue et brillante comme les lacs de Suisse. Les collines noires, couronnées à

p288

leur sommet de bouquets de pins, interrompaient à chaque instant son cours, et le divisaient à nos yeux en mille tronçons lumineux. De degré en degré,

des collines partant de la plaine s' élevaient, s' accumulaient, s' appuyaient les unes contre les autres, toutes couvertes de bruyères en fleur, et portant çà et là, à de grands intervalles, des arbres à large tête, qui jetaient des taches sombres sur leurs flancs. De grands bois de cèdres et de sapins descendaient plus haut des cimes élevées, et venaient mourir par bouquets et par clairières autour de nombreux villages druzes dont nous voyions surgir les terrasses, les balcons, les fenêtres en ogive, du sein de la verdure des sapins. Les habitants, couverts de leur beau manteau écarlate, et le front ceint de leur turban à larges plis rouges, montaient sur leurs terrasses pour nous voir passer, et ajoutaient eux-mêmes, par l' éclat de leurs costumes et par la majesté de leurs attitudes, à l' effet grandiose, étrange, pittoresque, du paysage. Partout de belles fontaines turques coulaient à l' entrée ou à la sortie de ces villages. Les femmes et les filles, qui venaient chercher de l' eau dans leurs cruches longues et étroites, étaient groupées autour des bassins, et écartaient un coin de leur voile pour nous entrevoir. La population nous a paru superbe. Hommes, femmes, enfants, tout a la couleur de la force et de la santé. Les femmes sont très-belles. Les traits du visage portaient en général l' empreinte de la fierté et de la noblesse, sans expression de férocité. Nous fûmes salués partout avec politesse et grâce. On nous offrit l' hospitalité dans tous ces hameaux. Nous ne l' acceptâmes nulle part, et nous continuâmes à gravir, pendant environ trois heures, des pentes escarpées sous des

p289

bois de sapins. Nous touchâmes enfin à la dernière crête blanche et nue des montagnes, et l' immense horizon de la côte de Syrie se déroula d' un seul regard devant nous. C' était un aspect tout différent de celui que nous avions sous les yeux depuis quelques jours : c' était l' horizon de Naples vu du sommet du Vésuve ou des hauteurs de Castellamare. L' immense mer était à nos pieds, sans limites, ou seulement avec quelques nuages amoncelés à l' extrémité de ses vagues. Sous ces nuages on aurait pu croire que l' on apercevait une terre, la terre de Chypre, qui est à trente lieues en mer, le mont Carmel à gauche, et à perte de vue, sur la droite, la chaîne interminable des côtes de Bayruth, de Tripoli De

Syrie, de Latakieh, d' Alexandrette ; enfin, confusément et sur les brumes dorées du soir, quelques aiguilles resplendissantes des montagnes du Taurus : mais ce pouvait être une illusion, car la distance est énorme. Immédiatement sous nos pieds la descente commençait ; et après avoir glissé sur les rochers et les bruyères sèches de la cime où nous étions placés, elle s' adoucissait un peu et se déroulait de sommets en sommets, d' abord par des têtes grises de collines rocailleuses, ensuite sur les têtes vert-sombre des pins, des cèdres, des caroubiers, des chênes verts ; puis, sur des pentes plus douces, sur la verdure plus pâle et plus jaune des platanes et des sycomores ; enfin, venaient des collines grises, toutes veloutées de la feuille des bois d' oliviers. Tout allait s' éteindre et mourir dans l' étroite plaine qui sépare le Liban de la mer. Là, sur les caps, on voyait de vieilles tours moresques qui gardent le rivage ; au fond des golfes, des villes ou de gros villages avec leurs murs brillant au soleil, et leurs anses creusées entre les sables, et leurs barques échouées sur les bords, ou leurs

p290

voiles sortant des ports et y rentrant. Saïde et Bayruth surtout, entourées de leurs riches plaines d' oliviers, de citronniers, de mûriers, avec leurs minarets, leurs dômes de mosquées, leurs châteaux et leurs murs crénelés, sortaient de cet océan de couleurs et de lignes, et arrêtaient les regards sur deux points avancés dans les flots. Au delà de la plaine de Bayruth, le grand Liban, interrompu par le cours du fleuve, recommençait à s' élever, d' abord jaune et doré comme les colonnes de Paestum ; ensuite, gris, sombre, terne ; puis, vert et noir dans la région des forêts : enfin, dressant ses aiguilles de neige, qui semblaient se fondre dans la transparence du ciel, et où les blancs rayons dormaient, dans une éternelle sérénité, sur des couches d' éternelle blancheur. Naples ni Sorrente, Rome ni Albano, n' ont un pareil horizon. Après avoir descendu environ deux heures, nous trouvâmes un kan isolé sous de magnifiques platanes, au bord d' une fontaine. Il faut décrire une fois pour toutes ce qu' on appelle un kan dans la Syrie, et en général dans toutes les contrées de l' orient : c' est une cabane dont les murs sont de pierres mal jointes, sans ciment, et laissant passer le vent

ou la pluie : ces pierres sont généralement noircies par la fumée du foyer, qui filtre continuellement à travers leurs interstices. Les murs ont à peu près sept à huit pieds de haut ; ils sont recouverts de quelques pièces de bois brut, avec l' écorce et les principaux rameaux de l' arbre ; le tout est ombragé de fagots desséchés qui servent de toit ; l' intérieur n' est pas pavé, et, selon la saison, c' est un lit de poussière ou de boue. Un ou deux poteaux servent d' appui au toit de feuilles, et on y suspend le manteau ou les armes

p291

du voyageur. Dans un coin est un petit foyer exhaussé sur quelques pierres brutes ; sur ce foyer brûle sans cesse un feu de charbon, et une ou deux cafetières de cuivre, toujours pleines de café épais et farineux, rafraîchissement habituel et besoin unique des turcs et des arabes.

#### VOYAGE DE BAYRUTH A JERUSALEM

p293

8 octobre 1832, à 3 heures après midi.  
Monté à cheval avec dix-huit chevaux de suite ou de bagages formant la caravane. -couché au kan, à trois heures de Bayruth ; même route que celle déjà décrite pour aller chez lady Stanhope. -le lendemain, parti à trois heures du matin ; traversé à cinq le fleuve Tamour, l' ancien Tamyris : lauriers-roses en fleur sur les bords. -suivi la grève, où la lame venait laver de son écume les pieds de nos chevaux, jusqu' à Saïde, l' antique Sidon, belle ombre encore de la ville détruite, dont elle a perdu jusqu' au nom ; -point de traces de sa grandeur passée. Une jetée circulaire,

p294

formée de rochers énormes, enceint une darse comblée de sable ; et quelques pêcheurs avec leurs

enfants, les jambes dans l' eau, poussent à la mer une barque sans mâture et sans voiles, seule image maritime de cette seconde reine des mers. à Saïde, nous descendons au kan français, immense palais de notre ancien commerce en Syrie, où nos consuls réunissaient tous les nationaux sous le pavillon de la France. Il n' y a plus de commerce, plus de français ; il ne reste à Saïde, dans l' immense kan désert, qu' un ancien et respectable agent de la France, M Giraudin, qui y vit depuis cinquante ans au milieu de sa famille tout orientale, et qui nous reçoit comme on reçoit un voyageur compatriote, dans le pays où l' hospitalité antique s' est conservée tout entière. -dîné et dormi quelques heures dans cette excellente famille ; -douceur de l' hospitalité reçue ainsi, inattendue et prodiguée ; -l' eau pour laver, offerte par les fils de la maison ; la mère et les femmes des deux fils, debout, s' occupant du service de la table. -à quatre heures, monté à cheval, escorté des fils et des amis de la famille Giraudin. Courses de dgérid, exécutées par l' un d' eux, monté sur un cheval arabe. -à deux heures de Saïde, adieux et remerciements. -marché deux heures encore, et couché sous nos tentes à une fontaine charmante au bord de la mer, nommée *El Kantara* . -arbre gigantesque ombrageant toute la caravane. -jardin délicieux descendant jusqu' aux flots de la mer. Une immense caravane de chameaux est répandue autour de nous dans le même champ. -nuit sous la tente ; hennissement des chevaux, cris des chameaux, fumée des feux du soir, lueur transparente de la lampe à travers la toile rayée du pavillon. -pensées de la vie tranquille, du foyer, de la famille, des amis éloignés, qui descendent sur

p295

votre front, pendant que vous le reposez lourd et brûlant sur la selle qui vous sert d' oreiller. -le matin, pendant que les moukres et les esclaves brident les chevaux, deux ou trois arabes arrachent les piquets de la tente ; ils ébranlent le piquet qui sert de colonne ; il tombe, et les toiles larges et tendues qui couvraient toute une famille de voyageurs glissent et tombent elles-mêmes à terre en un petit monceau d' étoffe qu' un chamelier met sous son bras et suspend à la selle de son mulet ; il ne reste, sur la place vide où vous étiez tout à l' heure établi comme dans une demeure permanente, qu' un petit feu abandonné qui fume encore et s' éteint bientôt dans le soleil :

véritable, frappante et vivante image de la vie, employée souvent dans la bible, et qui me frappa fortement toutes les fois qu' elle s' est offerte à mes yeux.

De Kantara, parti avant le jour. -gravi quelques collines arides et rocailleuses s' avançant en promontoires dans la mer. Puis, du sommet de la dernière et de la plus élevée de ces collines, voilà Tyr qui m' apparaît au bout de sa vaste et stérile colline. -entre la mer et les dernières hauteurs du Liban, qui vont ici en dégradant rapidement, s' étend une plaine d' environ huit lieues de long sur une ou deux de large : la plaine est nue, jaune, couverte d' arbustes épineux, broutés en passant par le chameau des caravanes. Elle lance dans la mer une presque île avancée, séparée du continent par une chaussée recouverte d' un sable doré, apporté par les vents d' égypte. Tyr, aujourd' hui appelée Sour par les arabes, est portée par l' extrémité la plus aiguë de ce promontoire, et semble sortir des flots mêmes ; -de loin vous diriez encore une ville belle, neuve, blanche

p296

et vivante, se regardant dans la mer ; mais ce n' est qu' une belle ombre qui s' évanouit en approchant. -quelques centaines de maisons croulantes et presque désertes, où les arabes rassemblent le soir les grands troupeaux de moutons et de chèvres noires, aux longues oreilles pendantes, qui défilent devant nous dans la plaine, voilà la Tyr d' aujourd' hui ! Elle n' a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre ; les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle.

Nous marchions en silence, occupés à contempler ce deuil et cette poussière d' empire que nous foulions. -nous suivions un sentier au milieu de la campagne de Tyr, entre la ville et les collines grises et nues que le Liban jette au bord de la plaine. Nous arrivions à la hauteur même de la ville, et nous touchions un monceau de sable qui semble aujourd' hui lui fournir son seul rempart en attendant qu' il l' ensevelisse. Je pensais aux prophéties, et je recherchais dans ma mémoire quelques-unes des éloquentes menaces que le souffle divin avait inspirées à ézéchiél. Je ne les retrouvai pas en paroles, mais je les retrouvai dans la déplorable réalité que j' avais sous les yeux. Quelques vers de moi jetés au hasard en partant de la France pour visiter l' orient, remontaient seuls

dans ma pensée :

" je n' ai pas entendu sous les cèdres antiques  
les cris des nations monter et retentir,  
ni vu du noir Liban les aigles prophétiques  
descendre, au doigt de Dieu, sur les palais de Tyr. "  
j' avais devant moi le noir Liban ; mais  
l' imagination m' a

p297

trompé, me disais-je à moi-même : je ne vois ni  
les aigles ni les vautours qui devaient, pour  
accomplir les prophéties, descendre sans cesse des  
montagnes pour dévorer toujours ce cadavre de  
ville réprouvée de Dieu, et ennemie de son  
peuple. Au moment où je faisais cette réflexion,  
quelque chose de grand, de bizarre, d' immobile,  
parut à notre gauche, au sommet d' un rocher à pic  
qui s' avance en cet endroit dans la plaine jusque  
sur la route des caravanes. Cela ressemblait à  
cinq statues de pierres noires, posées sur le  
rocher comme sur un piédestal ; mais, à quelques  
mouvements presque insensibles de ces figures  
colossales, nous crûmes, en approchant, que c' étaient  
cinq arabes bédouins, vêtus de leurs sacs de poil  
de chèvre noire, qui nous regardaient passer du  
haut de ce monticule. Enfin, quand nous ne fûmes  
qu' à une cinquantaine de pas du mamelon, nous vîmes  
une de ces cinq figures ouvrir de larges ailes, et  
les battre contre ses flancs avec un bruit  
semblable à celui d' une voile qu' on déploie au vent.  
Nous reconnûmes cinq aigles de la plus grande race  
que j' aie jamais vue sur les Alpes, ou enchaînés  
dans les ménageries de nos villes. Ils ne  
s' envolèrent point, ils ne s' émurent point à notre  
approche : posés, comme des rois de ce désert, sur  
les bords du rocher, ils regardaient Tyr comme une  
curée qui leur appartenait, et où ils allaient  
retourner. Ils semblaient la posséder de droit  
divin ; instruments d' un ordre qu' ils exécutaient,  
d' une vengeance prophétique qu' ils avaient mission  
d' accomplir envers les hommes et malgré les hommes.  
Je ne pouvais me lasser de contempler cette  
prophétie en action, ce merveilleux accomplissement  
des menaces divines, dont le hasard nous rendait  
témoins. Jamais rien de plus surnaturel n' avait si  
vivement frappé mes yeux et mon

p298



esprit ; et il me fallait un effort de ma raison pour ne pas voir, derrière les cinq aigles gigantesques, la grande et terrible figure du poète des vengeances, d' ézéchiél, s' élevant au-dessus d' eux, et leur montrant de l' oeil et du doigt la ville que Dieu leur donnait à dévorer, pendant que le vent de la colère divine agitait les flots de sa barbe blanche, et que le feu du courroux céleste brillait dans ses yeux de prophète. Nous nous arrê tâmes à quarante pas : les aigles ne firent que tourner dédaigneusement la tête pour nous regarder aussi : enfin, deux d' entre nous se détachèrent de la caravane et coururent au galop, leurs fusils à la main, jusqu' au pied même du rocher ; ils ne fuirent pas encore. -quelques coups de fusil à balle les firent s' envoler lourdement ; mais ils revinrent d' eux-mêmes au feu, et planèrent longtemps sur nos têtes sans être atteints par nos balles, comme s' ils nous avaient dit : " vous ne nous pouvez rien, nous sommes les aigles de Dieu. " je reconnus alors que l' imagination poétique m' avait révélé les aigles de Tyr moins vrais, moins beaux et moins surnaturels encore qu' ils n' étaient, et qu' il y a dans le *mens divinator* des poètes, même les plus obscurs, quelque chose de cet instinct divinateur et prophétique qui dit la vérité sans la savoir.

Nous arrivâmes à midi, après une marche de sept heures, au milieu de la plaine de Tyr, à un endroit nommé les puits de Salomon : tous les voyageurs les ont décrits. Ce sont trois réservoirs d' eau limpide et courante qui sort, comme par enchantement, d' une terre basse, sèche et aride, à deux milles de Tyr ; chacun de ces réservoirs, élevé artificiellement

p299

d' une vingtaine de pieds au-dessus du niveau de la plaine, est rempli jusqu' au bord et déborde sans cesse ; le cours des eaux fait aller des roues de moulins ; -les eaux vont à Tyr par des aqueducs moitié antiques, moitié modernes, d' un très-bel effet à l' horizon. -on dit que Salomon fit construire ces trois puits pour récompenser Tyr et son roi Hiram des services qu' il avait reçus de sa marine et de ses artistes dans la construction du temple.

Hiram avait amené les marbres et les cèdres du Liban. Ces puits immenses ont chacun au moins soixante à quatre-vingts pieds de tour ; on n' en

connaît pas la profondeur, et l' un d' eux n' a pas de fond ; nul n' a jamais pu savoir par quel conduit mystérieux l' eau des montagnes peut y arriver. Il y a tout lieu de croire, en les examinant, que ce sont de vastes puits artésiens inventés avant leur réinvention par les modernes. Parti à cinq heures des puits de Salomon ; -marché deux heures dans la plaine de Tyr ; -arrivé à la nuit au pied d' une haute montagne à pic sur la mer, et qui forme le cap Blanc ou Raz-El-Abiad ; la lune se levait au-dessus du sommet noir du Liban, à notre gauche, et pas assez haut encore pour éclairer ses flancs ; elle tombait, en nous laissant dans l' ombre, sur d' immenses quartiers de rochers blancs où sa lumière éclatait comme une flamme sur du marbre ; -ces roches, jetées jusqu' au milieu des vagues, brisaient leur écume étincelante, qui jaillissait presque jusqu' à nous ; le bruit sourd et périodique de la lame contre le cap retentissait seul, et ébranlait à chaque coup la corniche étroite

p300

où nous marchions suspendus sur le précipice : au loin, la mer brillait comme une immense nappe d' argent, et, çà et là, quelque cap sombre s' avançait dans son sein, ou quelque antre profond pénétrait dans les flancs déchirés de la montagne ; la plaine de Tyr s' étendait derrière nous ; on la distinguait encore confusément aux franges de sable jaune et doré qui dessinaient ses contours entre la mer et la terre. L' ombre de Tyr se montrait à l' extrémité d' un promontoire, et le hasard, sans doute, avait seul allumé une clarté sur ses ruines, qu' on eût prise de loin pour un phare ; mais c' était le phare de sa solitude et de son abandon, qui ne guidait aucun navire, qui n' éclairait que nos yeux, et n' appelait qu' un regard de pitié sur des ruines. Cette route sur le précipice, avec tous les accidents variés, sublimes, solennels de la nuit, de la lune, de la mer et des abîmes, dura environ une heure, -une des heures les plus fortement notées dans ma mémoire, que Dieu m' ait permis de contempler sur sa terre ! Sublime porte pour entrer le lendemain dans le sol des miracles, dans cette terre du témoignage, tout imprimée encore des traces de l' ancien et du nouveau commerce entre Dieu et l' homme ! En descendant du sommet de ce cap, nous eûmes la même vue qui nous avait frappés en le montant : des

précipices aussi profonds, aussi sonores, aussi blanchis d'écume, aussi semés de vastes brisures de la roche vive et blanche, s'ouvraient sous nos pieds et sous nos regards ; la mer y brisait avec le même retentissement qui nous accompagna tout le long de la côte orageuse de Syrie, comme l'appellent les anciennes poésies hébraïques ; la lune, plus avancée dans le ciel, éclairait davantage cette scène à la fois tumultueuse et

p301

solitaire, et la vaste plaine de Ptolémaïs s'ouvrait devant nous. Il était neuf heures du soir, au mois d'octobre ; nos chevaux, épuisés par une route de treize heures, posaient lentement leurs pieds ferrés sur les roches pointues et luisantes qui forment les seules routes en Syrie, gradins irréguliers de pierre, sur lesquels on n'oserait risquer aucune monture en Europe : nous-mêmes, accablés de lassitude, et frappés surtout de la grandeur du spectacle et des souvenirs pressés de la journée, nous marchions silencieusement à pied, tenant nos chevaux par la bride ; et jetant tantôt un regard sur cette mer que nous aurions à traverser pour revoir nos propres fleuves et nos propres montagnes, et tantôt sur la cime noire, longue et sans ondulation du mont Carmel, qui commençait à se dessiner aux dernières limites de l'horizon. Nous arrivâmes à une espèce de kan, c'est-à-dire à une mesure à demi détruite, où un pauvre arabe cultive quelques figuiers et quelques courges, entre les fentes des rochers, auprès d'une fontaine : la mesure était occupée par des chameliers de Naplouse, apportant du blé en Syrie pour l'armée d'Ibrahim ; la fontaine était tarie par les chaleurs de l'automne. Nous plantâmes néanmoins nos tentes sur un sol couvert de pierres rondes et roulantes ; nous attachâmes nos chevaux au piquet, et nous bûmes, avec économie, quelques gouttes d'eau fraîche qui restait dans nos jarres des puits de Salomon. -depuis la plaine de Tyr et l'abaissement des montagnes, l'eau commence à manquer ; les fontaines sont à cinq ou six heures de distance les unes des autres, et souvent, quand vous arrivez, vous ne trouvez plus, dans le lit de la source, qu'une vase desséchée et brûlante qui garde l'empreinte des pieds des chameaux et des chèvres qui s'y sont les derniers abreuvés.

p302

Le 11, nous levâmes les tentes à la lueur de mille étoiles qui se réfléchissaient dans les flots étendus à nos pieds ; nous descendîmes environ une heure les dernières collines qui forment le cap Blanc ou Raz-El-Abiad, et nous entrâmes dans la plaine d' Acre, l' ancienne Ptolémaïs. Le siège d' Acre, par Ibrahim-pacha, avait récemment réduit la ville en un monceau de ruines sous lesquelles dix à douze mille morts étaient ensevelis avec des milliers de chameaux. Ibrahim, vainqueur, et pressé de mettre son importante conquête à l' abri d' une réaction de la fortune, était occupé à relever les murs et les maisons d' Acre : tous les jours on déterrait de ces décombres des centaines de morts à demi consumés ; les exhalaisons putrides, les cadavres amoncelés, avaient corrompu l' air de toute la plaine. Nous passâmes le plus loin possible des murs, et nous allâmes faire halte, à midi, au village arabe des eaux-d' Acre, sous un verger de grenadiers, de figuiers et de mûriers, et près les moulins du pacha ; à cinq heures, nous en repartîmes pour aller camper sous un bois d' oliviers, au pied des premières collines de la Galilée.

Le 12, nous nous remîmes en marche avec la première lueur du jour ; nous franchîmes d' abord une colline plantée d' oliviers et de quelques chênes verts, répandus par groupes ou croissant en broussailles sous la dent rongeuse des chèvres et des chameaux. Quand nous fûmes au revers de cette colline, la terre sainte, la terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous. L' impression fut grande, agréable et profonde ; ce n' était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette ruche de montagnes basses et décharnées

p303

qu' on nous représente pour la terre promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d' arriver et d' écrire, qui n' ont vu, des domaines immenses et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem. -trompé par eux, je n' attendais que ce qu' ils décrivent, c' est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau : terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l' arabe voleur se cache dans l' ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant ; -telle est, peut-être, la route de Jérusalem à

Jaffa. -mais voici la Judée, telle que nous l' avons vue, le premier jour, du haut des collines qui bordent la plaine de Ptolémaïs ; telle que nous l' avons retrouvée de l' autre côté des collines de Zabulon, de celles de Nazareth, et du pied du mont la rosée-de-l' Hermon ou du mont Carmel ; telle que nous l' avons parcourue dans toute sa largeur et dans toute sa variété, depuis les hauteurs qui dominant Tyr et Sidon jusqu' au lac de Tibériade, et depuis le mont Thabor jusqu' aux montagnes de Samarie et de Naplouse, et de là jusqu' aux murailles de Sion. -voici d' abord devant nous la plaine de Zabulon : nous sommes placés entre deux légères ondulations de terre, à peine dignes du nom de collines ; le lit qu' elles laissent entre elles, en se creusant devant nous, forme le sentier où nous marchons ; ce sentier est tracé par le pas des chameaux, qui en a broyé la poussière depuis quatre mille ans, ou par les trous larges et profonds que le poids de leurs pieds, toujours posés au même endroit, a creusés dans une roche blanche et friable, toujours la même depuis le cap de Tyr jusqu' aux premiers sables du désert libyque. à droite et à gauche, les flancs arrondis des

p304

deux collines sont ombragés çà et là, de vingt pas en vingt pas, par des touffes d' arbustes variés qui ne perdent jamais leurs feuilles ; à une distance un peu plus grande, s' élèvent des arbres au tronc noueux, aux rameaux nerveux et entrelacés, au feuillage immobile et sombre ; la plupart sont des chênes verts d' une espèce particulière, dont la tige est plus légère et plus élancée que celle des chênes d' Europe, et dont la feuille, veloutée et arrondie, n' a pas la dentelure de la feuille du chêne commun : le caroubier, le térébinthe, et plus rarement le platane et le sycomore, complètent le vêtement de ces collines. Je ne connais pas les autres arbres par leur nom : quelques-uns ont le feuillage des sapins et des cèdres ; d' autres (et ce sont les plus beaux) ressemblent à d' immenses saules par la couleur de leur écorce, la grâce de leur feuillage et la nuance tendre et jaunâtre de ce feuillage ; mais ils le surpassent au delà de toute proportion en étendue, en grosseur, en élévation. -les caravanes les plus nombreuses peuvent se rencontrer autour de leur tronc colossal et camper ensemble, avec leurs bagages et leurs chameaux, sous leur ombre ; dans les espaces larges

et fréquents que ces arbres divers laissent à nu sur les pentes des collines, des bancs de roches blanchâtres, et plus souvent d' un gris bleu, percent la terre et se montrent au soleil, comme les muscles vigoureux d' une forte charpente humaine, qui s' articulent plus en saillie dans la vieillesse, et semblent prêts à percer la peau qui les enveloppe ; -mais entre ces bancs ou ces blocs de roches, une terre noire, légère et profonde, végète sans cesse, et produirait incessamment le blé, l' orge, le maïs, pour peu qu' on la remuât, ou des forêts de broussailles épineuses, de grenadiers sauvages, de roses de Jéricho, et de chardons énormes dont la

p305

tige s' élève à la hauteur de la tête du chameau. Une fois une de ces collines ainsi décrite, vous les voyez toutes, à leur forme près ; et l' imagination peut se représenter leur effet, à mesure qu' elle les voit citées dans le paysage de la terre sainte. Nous marchions donc entre deux de ces collines, et nous commençons à redescendre légèrement en laissant la mer et la plaine de Ptolémaïs derrière nous, quand nous aperçûmes la première plaine de la terre de Chanaan : c' était la plaine de Zabulon, le jardin de la tribu de ce nom.

à droite et à gauche devant nous, les deux collines que nous venions de traverser s' écartaient gracieusement et par une courbe pareille, semblables à deux vagues mourantes, qui se fondent doucement et s' écartent harmonieusement devant la proue d' un navire ; l' espace qu' elles laissent entre elles, et qui s' élargissait ainsi par degrés, était comme une anse peu profonde que la plaine jetait entre les montagnes : cette anse ou ce golfe de terre, unie et fertile, formait bientôt une plus large vallée ; et là où les deux collines qui l' enveloppaient encore venaient à mourir tout à fait, cette vallée se fondait et se perdait dans une plaine légèrement ovale, dont les deux extrémités aiguës s' enfonçaient sous l' ombre de deux autres rangs de collines. Cette plaine peut avoir, à vue d' oeil, une lieue et demie de largeur, sur une longueur de trois à quatre lieues. De l' élévation où nous étions placés au débouché des collines d' Acre, notre regard y descendait naturellement, en suivait involontairement les sinuosités flexibles, et pénétrait avec elles jusque dans les anses les plus étroites qu' elle

formait en se glissant entre les racines des montagnes qui la terminent. à gauche, les hautes cimes dorées et ciselées du Liban jetaient hardiment

p306

leurs pyramides dans le bleu sombre d' un ciel du matin : à droite, la colline qui nous portait s' élevait insensiblement en s' éloignant de nous, et, allant comme se nouer avec d' autres collines, formait divers groupes d' élévations, les unes arides, les autres vêtues d' oliviers et de figuiers, et portant à leur sommet un village turc, dont le minaret blanc contrastait avec la sombre colonnade de cyprès qui enveloppe presque partout la mosquée. Mais, en face, l' horizon, qui terminait la plaine de Zabulon, et qui s' étendait devant nous dans un espace de trois ou quatre lieues, formait une perspective de collines, de montagnes, de vallées, de ciel, de lumière, de vapeurs et d' ombre, ordonnés avec une telle harmonie de couleurs et de lignes, fondus avec un tel bonheur de composition, liés avec une si gracieuse symétrie, et variés par des effets si divers, que mon oeil ne pouvait s' en détacher, et que, ne trouvant rien, dans mes souvenirs des Alpes, d' Italie ou de Grèce, à quoi je pusse comparer ce magique ensemble, je m' écriai : " c' est le Poussin ou Claude Lorrain ! " -rien, en effet, ne peut égaler la suavité grandiose de cet horizon de Chanaan, que le pinceau des deux peintres à qui le génie divin de la nature en a révélé la beauté. On ne trouvera cet accord du grand et du doux, du fort et du gracieux, du pittoresque et du fertile, que dans les paysages imaginés de ces deux grands hommes, ou dans la nature inimitable du beau pays que nous avons devant nous, et que la main du grand peintre suprême avait elle-même dessiné et coloré pour l' habitation d' un peuple encore pasteur et encore innocent. D' abord, au pied des montagnes, et à environ une demi-lieue dans la plaine, un mamelon, entièrement détaché de toutes les collines environnantes, sortait pour ainsi dire de terre, comme un piédestal naturel, destiné

p307

uniquement par la nature à porter une ville forte. Ses flancs s' élevaient presque perpendiculairement

Ses flancs s'élevaient presque perpendiculairement depuis le niveau de la plaine jusqu'au sommet de cette espèce d'autel de terre ; ils ressemblaient exactement aux remparts d'une place de guerre, tracés et élevés de mains d'hommes.

Le sommet lui-même, au lieu d'être inégal et arrondi, comme tous les sommets de collines ou de montagnes, était nivelé et aplati, comme pour porter quelque chose dont il devait se couronner quand viendrait le peuple à la demeure duquel il était destiné.

Dans toutes les charmantes plaines du pays de Chanaan, j'ai revu depuis ces mêmes mamelons en forme d'autels quadrangulaires ou oblongs, évidemment destinés à protéger les premières demeures d'une nation timide et faible ; et leur destination est si bien écrite dans leur forme isolée et bizarre, que leur masse seule empêche de s'y tromper, et de croire qu'ils ont été fabriqués par le peuple qui les couvrit de ses villes. -mais une si petite nation aurait-elle jamais pu élever tant de citadelles si énormes, que les armées de Xerxès n'auraient pu en entasser une seule ? à quelque foi qu'on appartienne, il faut être aveugle pour ne pas reconnaître une destination spéciale et providentielle ou naturelle dans ces forteresses élevées à l'embouchure et à l'issue de presque toutes les plaines de la Galilée et de la Judée.

Derrière ce mamelon, où l'imagination reconstruit sans peine une ville antique avec ses murailles, ses bastions et ses tours, les premières collines montaient graduellement de la plaine, portant, comme des taches grises et noires sur leurs flancs, des bosquets d'oliviers ou de chênes verts. Entre ces collines et des montagnes plus élevées et plus sombres auxquelles elles servaient

p308

de bases, et qui les dominaient majestueusement, quelque torrent écumait sans doute, ou quelque lac profond s'évaporait aux premières ardeurs du soleil du matin ; car une vapeur blanche et bleuâtre s'étendait dans cet espace vide, et dérobaient légèrement, et comme pour le faire mieux fuir, le second plan de montagnes sous ce rideau transparent, que perçaient çà et là les faisceaux des rayons de l'aurore. Plus loin et plus haut encore, une troisième chaîne de montagnes, entièrement sombre, montait en croupes arrondies et inégales, et donnait à tout ce suave paysage cette teinte de majesté, de force et de gravité, qui doit se retrouver dans tout ce qui est beau comme élément



ou comme contraste. De distance en distance, cette troisième chaîne était brisée, et laissait fuir l' horizon et le regard sur une vaste percée d' un ciel d' argent pâle, semé de quelques nues légèrement rosées ; enfin, derrière ce magnifique amphithéâtre, deux ou trois cimes du Liban lointain se dressaient comme des promontoires avancés dans le ciel, et, recevant les premières la pluie lumineuse des premiers rayons du soleil suspendu au-dessus d' elles, semblaient tellement transparentes, qu' on croyait voir à travers trembler la lumière du ciel qu' elles nous dérobaient. Ajoutez à ce spectacle la voûte sereine et chaude du firmament, et la couleur limpide de la lumière, et la fermeté des ombres qui caractérise une atmosphère d' Asie ; semez dans la plaine un kan en ruine, ou d' immenses files de vaches rousses, de chameaux blancs, de chèvres noires, venant à pas lents chercher une eau rare, mais limpide et savoureuse ; représentez-vous quelques cavaliers arabes montés sur leurs légers coursiers et sillonnant la plaine, tout étincelants de leurs armes argentées et de leurs vêtements écarlates ; quelques femmes des villages

p309

voisins, vêtues de leurs longues tuniques bleu de ciel, d' une large ceinture blanche dont les bouts traînent à terre, et d' un turban bleu orné de bandelettes de sequins de Venise enfilés : ajoutez çà et là, sur les flancs des collines, quelques hameaux turcs et arabes, dont les murs couleur de rochers, et les maisons sans toits, se confondent avec les rochers de la colline même ; que quelques nuages de fumée d' azur s' élèvent de distance en distance entre les oliviers et les cyprès qui entourent ces villages ; que quelques pierres, creusées comme des auges (tombeaux des patriarches), quelques fûts de colonnes de granit, quelques chapiteaux sculptés, se rencontrent çà et là autour des fontaines, sous les pieds de votre cheval, et vous aurez la peinture la plus exacte et la plus fidèle de la délicieuse plaine de Zabulon, de celle de Nazareth, de celle de Saphora et du Thabor. Un tel pays, repeuplé d' une nation neuve et juive, cultivé et arrosé par des mains intelligentes, fécondé par un soleil du tropique, produisant de lui-même toutes les plantes nécessaires ou délicieuses à l' homme, depuis la canne à sucre et la banane jusqu' à la vigne et à l' épi des climats tempérés, jusqu' au

cèdre et au sapin des Alpes ; -un tel pays, dis-je, serait encore la terre de promission aujourd' hui, si la providence lui rendait un peuple, et la politique du repos et de la liberté. De la plaine de Zabulon nous passâmes, en gravissant de légers monticules plus arides que les premiers, au village de Séphora, l' ancienne Saphora de l' écriture, l' ancienne Diocérasée des romains, -la plus grande ville, dans le temps d' Hérode-Agrippa, de la Palestine après Jérusalem.

p310

Un grand nombre de blocs de pierre, creusés pour des tombeaux, nous traçaient la route jusqu' au sommet du mamelon où Séphora était assise : arrivés à la dernière hauteur, nous vîmes une colonne de granit isolée, encore debout, et marquant la place d' un temple ; de beaux chapiteaux sculptés gisaient à terre au pied de la colonne, et d' immenses débris de pierres taillées, enlevées à quelques grands monuments romains, étaient épars partout, et servaient de limites aux champs des arabes, jusqu' à un mille environ de Séphora, où nous nous arrê tâmes pour la halte du milieu du jour. Une fontaine d' eau excellente et inépuisable y coule pour les habitants de deux ou trois vallées ; elle est entourée de quelques vergers de figuiers et de grenadiers ; nous nous assîmes sous leur ombre, et nous attendîmes plus d' une heure avant de pouvoir abreuver notre caravane, tant était grand le nombre de troupeaux de vaches et de chameaux que les pasteurs arabes y amenaient de tous les côtés de la vallée. -d' innombrables files de chèvres noires et de vaches sillonnaient la plaine et les flancs des collines qui montent vers Nazareth.

Je me couchai, enveloppé de mon manteau, à l' ombre d' un figuier, à peu de distance de la fontaine, et je contemplai longtemps cette scène des anciens jours. Nos chevaux étaient épars autour de nous, les pieds attachés par des entraves, leurs selles turques sur le dos, la crinière pendante, la tête basse, et cherchant l' ombre de leur propre crinière ; -nos armes, sabres, fusils, pistolets, étaient suspendus, au-dessus de nos têtes, aux branches des grenadiers et des figuiers. -des arabes bédouins, couverts d' une seule pièce d' étoffe rayée noir et blanc, en poil de chèvre, étaient assis

en cercle non loin de nous, et nous contemplaient avec un regard de vautour. Les femmes de Séphora, vêtues exactement comme les femmes d' Abraham et d' Isaac, avec une tunique bleue nouée au milieu du corps, et les plis renflés d' une autre tunique blanche retombant gracieusement sur la tunique bleue, apportaient, sur leurs têtes coiffées d' un turban bleu, les urnes vides couchées sur le ventre, -ou les remportaient pleines et droites sur leurs têtes, en les soutenant des deux mains comme des cariatides de l' Acropolis : d' autres filles, dans le même costume, lavaient à la fontaine, et riaient entre elles en nous regardant ; d' autres enfin, vêtues de robes plus riches, et la tête couverte de bandelettes de piastres ou de sequins d' or, dansaient sous un large grenadier, à quelque distance de la fontaine et de nous : leur danse, molle et lente, n' était qu' une ronde monotone accompagnée de temps en temps de quelques pas sans art, mais non sans grâce. -la femme a été créée gracieuse ; les moeurs et les costumes ne peuvent altérer en elle ce charme de la beauté, de l' amour, qui l' enveloppe et qui la trahit partout : ces femmes arabes n' étaient pas voilées comme toutes celles que nous avons vues jusque-là en orient, et leurs traits, quoique légèrement tatoués, avaient une finesse et une régularité qui les distinguaient de la race turque. Elles continuèrent à danser et à chanter pendant tout le temps que dura notre halte, et ne parurent point s' offenser de l' attention que nous donnâmes à leur danse, à leur chant et à leur costume. On nous dit qu' elles étaient réunies là pour attendre les présents de noce qu' un jeune arabe était allé acheter à Nazareth pour une des filles de Séphora, sa fiancée. Nous rencontrâmes en effet, le même jour, les présents sur la route : ils consistaient en un tamis

pour passer la farine et la séparer du son, une pièce de toile de coton, et une pièce d' étoffe plus riche pour faire une robe à la fiancée. Ce jour-là, commencèrent en moi des impressions nouvelles et entièrement différentes de celles que mon voyage m' avait jusque-là inspirées : -j' avais voyagé des yeux, de la pensée et de l' esprit ; je n' avais pas voyagé de l' âme et du coeur comme en

touchant la terre des prodiges, la terre de  
Jéhovah et du Christ, la terre dont tous les noms  
avaient été mille fois balbutiés par mes lèvres  
d' enfant, dont toutes les images avaient coloré, les  
premières, ma jeune et tendre imagination ; la terre  
d' où avaient coulé pour moi, plus tard, les leçons  
et les douceurs d' une religion, seconde âme de  
notre âme ! Je sentis en moi comme si quelque chose  
de mort et de froid venait à se ranimer et  
s' attédir ; je sentis ce qu' on sent en reconnaissant,  
entre mille figures inconnues et étrangères, la  
figure d' une mère, d' une soeur ou d' une femme  
aimée ; -ce qu' on sent en sortant de la rue pour  
entrer dans un temple : quelque chose de recueilli,  
de doux, d' intime, de tendre et de consolant, qu' on  
n' éprouve pas ailleurs.  
Le temple, pour moi, c' était cette terre de la  
bible, de l' évangile, où je venais d' imprimer mes  
premiers pas ! Je priai Dieu en silence, dans le  
secret de ma pensée ; je lui rendis grâce d' avoir  
permis que je vécusse assez pour venir porter mes  
yeux jusque sur ce sanctuaire de la terre sainte :  
et de ce jour, pendant toute la suite de mon  
voyage en Judée, en Galilée, en Palestine, les  
impressions poétiques, matérielles, que je recevais  
de l' aspect et du nom des lieux,

p313

furent mêlées pour moi d' un sentiment plus vivant  
de respect, de tendresse, comme de souvenir ; mon  
voyage devint souvent une prière, et les deux  
enthousiasmes les plus naturels à mon âme,  
l' enthousiasme de la nature et celui de son auteur,  
se retrouvèrent presque tous les matins en moi  
aussi frais et aussi vifs que si tant d' années  
flétrissantes et desséchantes ne les avaient pas  
foulés et refoulés dans mon sein ! Je sentis que  
j' étais homme encore en paraissant devant l' ombre  
du dieu de ma jeunesse ! -à visiter les lieux  
consacrés par un de ces mystérieux événements qui  
ont changé la face du monde, on éprouve quelque  
chose de semblable à ce qu' éprouve le voyageur qui  
remonte laborieusement le cours d' un vaste fleuve  
comme le Nil ou le Gange, pour aller le découvrir  
et le contempler à sa source cachée et inconnue :  
il me semblait à moi aussi, gravissant les dernières  
collines qui me séparaient de Nazareth, que  
j' allais contempler, à sa source mystérieuse, cette  
religion vaste et féconde qui, depuis deux mille  
ans, s' est fait son lit dans l' univers du haut des  
montagnes de Galilée, et a abreuvé tant de

générations humaines de ses eaux pures et vivifiantes ! C' était là la source, dans le creux de ce rocher que je foulais sous mes pieds ; cette colline dont je franchissais les derniers degrés avait porté dans ses flancs le salut, la vie, la lumière, l' espérance du monde : c' était là, à quelques pas de moi, que l' homme modèle avait pris naissance parmi les hommes, pour les retirer, par sa parole et par son exemple, de l' océan d' erreur et de corruption où le genre humain allait être submergé. Si je considérais la chose comme philosophe, c' était le point de départ du plus grand événement qui ait jamais remué le monde moral et politique, événement dont le contre-coup imprime seul encore un reste de mouvement

p314

et de vie au monde intellectuel ! C' était là qu' était sorti de l' obscurité, de la misère et de l' ignorance, le plus grand, le plus juste, le plus sage, le plus vertueux de tous les hommes ; là était son berceau, là, le théâtre de ses actions et de ses prédications touchantes ; de là il était sorti jeune encore avec quelques hommes obscurs et ignorants, auxquels il avait imprimé la confiance de son génie et le courage de sa mission, pour aller sciemment affronter un ordre d' idées et de choses pas assez fort pour lui résister, mais assez fort pour le faire mourir ! ... de là, dis-je, il était sorti pour aller avec confiance conquérir la mort et l' empire universel de la postérité ! De là avait coulé le christianisme, source obscure, goutte d' eau inaperçue dans le creux du rocher de Nazareth, où deux passereaux n' auraient pu s' abreuver, qu' un rayon de soleil aurait pu tarir, et qui aujourd' hui, comme le grand océan des esprits, a comblé tous les abîmes de la sagesse humaine, et baigné de ses flots intarissables le passé, le présent et l' avenir ! Incrédule donc à la divinité de cet événement, mon âme encore eût été fortement ébranlée en approchant de son premier théâtre, et j' aurais découvert ma tête et incliné mon front sous la volonté occulte et fatalique qui avait fait jaillir tant de choses d' un si faible et si insensible commencement. Mais, à considérer le mystère du christianisme en chrétien, c' était là, sous ce morceau de ciel bleu, au fond de cette vallée étroite et sombre, à l' ombre de cette petite colline dont les vieilles roches semblaient encore toutes fendues du tressaillement de joie qu' elles éprouvèrent en

enfantant et en portant le verbe enfant, ou du tressaillement de douleur qu'elles ressentirent en ensevelissant le verbe

p315

mort ; c' était là le point fatal et sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un enfant-dieu ; c' était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière, séjour de l' humble travail, de la simplicité d' esprit et de l' infortune ; c' était là qu' il avait animé, dans le sein d' une vierge innocente et pure, quelque chose de doux, de tendre et de miséricordieux comme elle, de souffrant, de patient, de gémissant comme l' homme, de puissant, de surnaturel, de sage et de fort comme un dieu ; c' était là que le dieu-homme avait passé par notre ignorance, notre faiblesse, notre travail et nos misères, pendant les années obscures de sa vie cachée, et qu' il avait en quelque sorte exercé la vie et pratiqué la terre avant de l' enseigner par sa parole, de la guérir par ses prodiges, et de la régénérer par sa mort ; c' était là que le ciel s' était ouvert, et avait lancé sur la terre son esprit incarné, son verbe fulminant, pour consumer jusqu' à la fin des temps l' iniquité et l' erreur, éprouver comme au feu du creuset nos vertus et nos vices, et allumer devant le dieu unique et saint l' encens qui ne doit plus s' éteindre, l' encens de l' autel renouvelé, le parfum de la charité et de la vérité universelles. Comme je faisais ces réflexions, la tête baissée et le front chargé de mille autres pensées plus pesantes encore, j' aperçus à mes pieds, au fond d' une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusement groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin. L' église grecque, le haut minaret de la mosquée des turcs, et les longues et larges murailles du couvent

p316

des pères latins, se faisaient distinguer d' abord ; quelques rues formées par des maisons moins vastes, mais d' une forme élégante et orientale, étaient répandues autour de ces édifices plus vastes, et

animés d' un bruit et d' un mouvement de vie. Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d' automne, et de grenadiers à la feuille légère et d' un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d' un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans mon coeur ; mais, d' un mouvement spontané et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J' y restai quelques minutes dans une contemplation muette, où toutes les pensées de ma vie d' homme sceptique et de chrétien se pressaient tellement dans ma tête, qu' il m' était impossible d' en discerner une seule. Ces seuls mots s' échappaient de mes lèvres : *et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant qu' ils renferment ; et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l' église latine, de les trouver gravés en lettres d' or sur la table de marbre de l' autel souterrain, dans la maison de Marie et Joseph. -puis, baissant religieusement la tête vers cette terre qui avait germé le Christ, je la baisai en silence, et je mouillai de quelques larmes de repentir, d' amour et d' espérance, cette terre qui en a vu tant répandre, cette terre qui en a tant séché, en lui demandant un peu de vérité et d' amour.

p317

Nous arrivâmes au couvent des pères latins de Nazareth, comme les dernières lueurs du soir doraient encore à peine les hautes murailles jaunes de l' église et du monastère. Une large porte de fer s' ouvrit devant nous ; nos chevaux entrèrent en glissant, et en faisant retentir, sous le fer de leurs sabots, les dalles luisantes et sonores de l' avant-cour du couvent. La porte se referma derrière nous, et nous descendîmes de cheval devant la porte même de l' église, où fut autrefois l' humble maison de cette mère qui prêta son sein à l' hôte immortel, qui donna son lait à un dieu. Le supérieur et le père gardien étaient absents tous deux. Quelques frères napolitains et espagnols, occupés à faire vanner le blé du couvent sous la porte, nous reçurent assez froidement, et nous

conduisirent dans un vaste corridor sur lequel s'ouvrent les cellules des frères et les chambres destinées aux étrangers. Nous y attendîmes longtemps l'arrivée du curé de Nazareth, qui nous combla de politesses, et nous fit préparer à chacun une chambre et un lit. Fatigués de la marche et des sentiments du jour, nous nous jetâmes sur nos lits, remettant au réveil de voir les lieux consacrés, et ne voulant pas nuire à l'ensemble de nos impressions par un premier coup d'oeil jeté à la hâte sur les lieux saints, dont nous habitions déjà l'enceinte.

Je me levai plusieurs fois dans la nuit pour élever mon âme et ma voix vers Dieu, qui avait choisi dans ce lieu celui qui devait porter son verbe à l'univers.

Le lendemain, un père italien vint nous conduire à l'église et au sanctuaire souterrain qui fut jadis la maison de la sainte vierge et de saint Joseph. L'église est une large et

p318

haute nef à trois étages. L'étage supérieur est occupé par le chœur des pères de la terre sainte, qui communique avec le couvent par une porte de derrière : l'étage inférieur est occupé par les fidèles ; il communique au chœur et au grand autel par un bel escalier à double rampe et à balustrades dorées. De cette partie de l'église et sous le grand autel, un escalier de quelques marches conduit à une petite chapelle et à un autel de marbre éclairés de lampes d'argent, placés à l'endroit même où la tradition suppose qu'eut lieu l'annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle, moitié artificielle, d'un rocher, auquel était adossée, sans doute, la maison sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit-on, de cuisine et de cave à la sainte famille. Ces traditions plus ou moins fidèles, plus ou moins altérées par le besoin pieux de crédulité populaire, ou par le désir naturel à tous ces moines possesseurs d'une si précieuse relique, d'en augmenter l'intérêt en multipliant les détails, ont ajouté, peut-être, quelques inventions bénévoles au puissant souvenir du lieu ; mais il n'est pas douteux que le couvent, et surtout l'église, n'aient été primitivement construits sur la place même qu'occupe la maison du divin héritier de la terre et du ciel. Lorsque son nom se fut répandu comme la lumière d'une nouvelle aurore,



peu de temps après sa mort, lorsque sa mère et ses disciples vivaient encore, il est certain qu' ils durent se transmettre les uns aux autres le culte d' amour et de douleur que l' absence du divin maître leur avait laissé, et aller eux-mêmes souvent, et conduire les nouveaux chrétiens, aux lieux où ils avaient vu vivre, parler, agir et mourir celui qu' ils adoraient aujourd' hui. Nulle piété humaine ne pourrait conserver aussi fidèlement la tradition

p319

d' un lieu cher à son souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et des martyrs. On peut s' en rapporter, quant à l' exactitude des principaux sites de la rédemption, à la ferveur d' un culte naissant, et à la vigilance d' un culte immortel. Nous tombâmes à genoux sur ces pierres, sous cette voûte, témoins du plus incompréhensible mystère de la charité divine pour l' homme, et nous priâmes. -l' enthousiasme de la prière est un mystère aussi entre l' homme et Dieu : comme la pudeur, il jette un voile sur la pensée, et dérobe aux hommes ce qui n' est que pour le ciel. Nous visitâmes aussi le couvent vaste et commode, édifice semblable à tous les couvents de France ou d' Italie, où les pères latins exercent aussi librement, et avec autant de sécurité et de publicité, les cérémonies de leur culte, qu' ils pourraient le faire dans une rue de Rome, capitale du christianisme. On a, à cet égard, beaucoup calomnié les musulmans. La tolérance religieuse, je dirai plus, le respect religieux, sont profondément empreints dans leurs moeurs. Ils sont si religieux eux-mêmes, et considèrent d' un oeil si jaloux la liberté de leurs exercices religieux, que la religion des autres hommes est la dernière chose à laquelle ils se permettraient d' attenter. Ils ont quelquefois une sorte d' horreur pour une religion dont le symbole offense la leur, mais ils n' ont de mépris et de haine que pour l' homme qui ne prie le tout-puissant dans aucune langue : ces hommes, ils ne les comprennent pas, tant la pensée évidente de Dieu est toujours présente à leur esprit, et préoccupe constamment leur âme. -quinze ou vingt pères espagnols et italiens vivent dans ce couvent, occupés à chanter les louanges de l' enfant-dieu et les gloires de sa mère, dans le temple même où ils vécurent pauvres et ignorés. L' un d' eux, qu' on appelle le curé

de Nazareth, est spécialement chargé des soins de la communauté chrétienne de la ville, qui compte sept à huit cents chrétiens catholiques, deux mille grecs schismatiques, quelques maronites, et seulement un millier de musulmans. Les pères nous conduisirent, dans le courant de la journée, aux églises maronites, à la synagogue ancienne où Jésus enfant allait s' instruire comme homme dans la loi qu' il devait purifier un jour, et dans l' atelier où saint Joseph exerçait son humble état de charpentier. Nous remarquons avec surprise et plaisir les marques de déférence et de respect que les habitants de Nazareth, même les turcs, donnent partout aux pères de terre sainte. Un évêque, dans les rues d' une ville catholique, ne serait ni plus honoré ni plus affectueusement prévenu que ces religieux ne le sont ici. La persécution est plus loin du prêtre dans les moeurs de l' orient que dans les moeurs de l' Europe ; et s' il désire le martyre, ce n' est pas ici qu' il doit venir le chercher.

14 octobre 1832.

Parti à quatre heures du matin pour le mont Thabor, lieu désigné de la transfiguration, chose improbable, parce que, à cette époque, le sommet du Thabor était couvert par une citadelle romaine. La position isolée et l' élévation de cette charmante montagne, qui sort comme un bouquet de verdure

de la plaine d' Esdraëlon, l' a fait choisir, dans le temps de saint Jérôme, pour le lieu de cette scène sacrée. On a élevé une chapelle au sommet, où les pèlerins vont entendre le saint sacrifice ; nul prêtre n' y réside : ils y vont de Nazareth. Arrivés au pied du Thabor, -superbe cône d' une régularité parfaite, revêtu partout de végétation et de chênes verts, -le guide nous égare. -je m' assieds seul sous un beau chêne, à peu près à l' endroit où Raphaël place dans son tableau les disciples éblouis de la clarté d' en haut, et j' attends que le père ait célébré la messe. On nous l' annonce d' en haut par un coup de pistolet, afin que nous puissions nous agenouiller sur les marches naturelles de cet autel gigantesque, devant celui qui a dressé l' autel, et étendu la voûte étincelante du ciel qui le couvre.  
à midi, parti pour le Jourdain et la mer de

Galilée ; -traversé à une heure les collines basses et assez ombragées qui portent les pieds du mont Thabor ; -entré dans une vaste plaine de huit lieues de long sur au moins autant de large. -un kan ruiné au milieu d' architectures du moyen âge. -traversé quelques villages de pauvres arabes qui cultivent la plaine ; chaque village a un puits situé à quelque distance, et quelques figuiers et grenadiers plantés non loin du puits. Voilà la seule trace du bien-être. Les maisons ne peuvent se distinguer qu' en approchant de très-près. Ce sont des huttes de six à huit pieds de hauteur, espèces de cubes de boue pétrie avec de la paille hachée, formant le toit en terrasse. -ces terrasses servent de cour : là sont tous leurs meubles, une couverture et une natte. -les enfants et les femmes s' y tiennent presque toujours ; les femmes ne sont pas voilées ; elles ont les lèvres teintes en

p322

bleu, le tour des paupières de la même couleur, et un léger tatouage peint autour des lèvres et sur les joues. Elles sont vêtues d' une seule chemise bleue, nouée d' une ceinture blanche au-dessus des hanches ; toutes ont l' apparence de la misère et de la souffrance. Les hommes sont couverts d' un manteau sans couture, d' une étoffe pesante, tissée de raies noires et blanches sans aucune forme, les jambes, les bras, la poitrine nus. Après avoir traversé, pendant une course de six heures, cette plaine jaunâtre et rocailleuse, mais fertile, nous voyons le terrain s' affaisser tout à coup devant nos pas, et nous découvrons l' immense vallée du Jourdain et les premières lueurs azurées du beau lac de Génésareth ou de la mer de Galilée, comme l' appellent les anciens et l' évangile. Bientôt il se déroule tout entier à nos yeux, entouré de toutes parts, excepté au midi, d' un amphithéâtre de hautes montagnes grises et noires. à son extrémité méridionale et immédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et s' ouvre pour laisser sortir le fleuve des prophètes et le fleuve de l' évangile, le Jourdain !

Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse dans la plaine basse et marécageuse d' Esdraëlon, à environ cinquante pas du lac ; il passe, en bouillonnant un peu et en faisant entendre son premier murmure, sous les arches ruinées d' un pont d' architecture romaine. C' est là que nous nous dirigeons par une pente rapide et pierreuse, et que

nous voulons saluer ses eaux, consacrées dans les souvenirs de deux religions. En peu de minutes nous sommes à ses bords : nous descendons de cheval, nous nous baignons la tête, les pieds et les mains, dans ses eaux douces, tièdes et bleues comme les eaux du Rhône quand il s' échappe du lac

p323

de Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, qui doit être à peu près le milieu de sa course, ne serait pas digne du nom de fleuve dans un pays à plus larges dimensions ; mais il surpasse cependant de beaucoup l' Eurotas et le Céphise, et tous ces fleuves dont les noms fabuleux ou historiques retentissent de bonne heure dans notre mémoire, et nous présentent une image de force, de rapidité et d' abondance, que l' aspect de la réalité détruit. Le Jourdain ici même est plus qu' un torrent : quoiqu' à la fin d' un automne sans pluie, il roule doucement, dans un lit d' environ cent pieds de large, une nappe d' eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son lit, et d' une de ces belles couleurs qui rend toute la profonde couleur d' un firmament d' Asie, -plus bleue même que le ciel, comme une image plus belle que l' objet, comme une glace qui colore ce qu' elle réfléchit. à vingt ou trente pas de ses eaux, la plage, qu' il laisse à présent à sec, est semée de pierres roulantes, de joncs, et de quelques touffes de lauriers-roses encore en fleurs. Cette plage a cinq à six pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, et témoigne de la dimension du fleuve dans la saison ordinaire des pleines eaux. Cette dimension, selon moi, doit être de huit à dix pieds de profondeur sur cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus étroit, plus haut et plus bas dans la plaine ; mais alors il est plus encaissé et plus profond, et l' endroit où nous le contemplions est un des quatre gués que le fleuve a dans tout son cours. Je bus dans le creux de ma main de l' eau du Jourdain, de l' eau que tant de poètes divins avaient bue avant moi, de cette eau qui coula sur la tête innocente de la victime volontaire ! Je trouvai cette eau parfaitement douce, d' une saveur agréable, et d' une grande

p324

l'impidité. L'habitude que l'on contracte dans les voyages d'orient de ne boire que de l'eau, et d'en boire souvent, rend le palais excellent juge des qualités d'une eau nouvelle. Il ne manquerait à l'eau du Jourdain qu'une de ces qualités, la fraîcheur. Elle était tiède ; et quoique mes lèvres et mes mains fussent échauffées par une marche de onze heures sans ombre, par un soleil dévorant, mes mains, mes lèvres et mon front éprouvaient une impression de tiédeur en touchant l'eau de ce fleuve. Comme tous les voyageurs qui viennent, à travers tant de fatigues, de distances et de périls, visiter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je remplis quelques bouteilles de ses eaux pour les porter à des amis moins heureux que moi, et je remplis les fontes de mes pistolets de cailloux que je ramassai sur le bord de son cours. Que ne pouvais-je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique dont il abreuvait jadis les bardes de ses sacrés rivages, et surtout un peu de cette sainteté et de cette pureté d'esprit et de cœur qu'il contracta sans doute en baignant le plus pur et le plus saint des enfants des hommes ! Je remontai ensuite à cheval ; je fis le tour de quelques-uns des piliers ruinés qui portaient le pont ou l'aqueduc dont j'ai parlé plus haut : je ne vis rien que la maçonnerie dégradée de toutes les constructions romaines de cette époque, ni marbre, ni sculpture, ni inscription ; -aucune arche ne subsistait, mais dix piliers étaient encore debout, et l'on distinguait les fondations de quatre ou cinq autres ; chaque arche, d'environ dix pieds d'ouverture, -ce qui s'accorde assez bien avec la dimension de cent vingt pieds qu'à vue d'oeil je crois devoir donner au Jourdain.

p325

Au reste, ce que j'écris ici de la dimension du Jourdain n'a pour objet que de satisfaire la curiosité des personnes qui veulent se faire des mesures justes et exactes des images mêmes de leurs pensées, et non de prêter des armes aux ennemis ou aux défenseurs de la foi chrétienne, armes pitoyables des deux parts. Qu'importe que le Jourdain soit un torrent ou un fleuve ? Que la Judée soit un monceau de roches stériles ou un jardin délicieux ? Que telle montagne ne soit qu'une colline, et tel royaume une province ? Ces hommes qui s'acharnent, se combattent sur de pareilles questions, sont aussi insensés que ceux

qui croient avoir renversé une croyance de deux mille ans, quand ils ont laborieusement cherché à donner un démenti à la bible et un soufflet aux prophéties. Ne croirait-on pas, à voir ces grands combats sur un mot mal compris ou mal interprété des deux parts, que les religions sont des choses géométriques que l' on démontre par un chiffre ou que l' on détruit par un argument ; et que des générations de croyants ou d' incroyables sont là toutes prêtes à attendre la fin de la discussion, et à passer immédiatement dans le parti du meilleur logicien et de l' antiquaire le plus érudit et le plus ingénieux ? Stériles disputes qui ne pervertissent et ne convertissent personne ! Les religions ne se prouvent pas, ne se démontrent pas, ne s' établissent pas, ne se ruinent pas par de la logique : elles sont, de tous les mystères de la nature et de l' esprit humain, le plus mystérieux et le plus inexplicable ; elles sont d' instinct et non de raisonnement. Comme les vents qui soufflent de l' orient ou de l' occident, mais dont personne ne connaît la cause ni le point de départ, elles soufflent, Dieu seul sait d' où, Dieu seul sait pourquoi, Dieu seul sait pour combien de siècles et sur quelles contrées du

p326

globe ! Elles sont, parce qu' elles sont ; on ne les prend, on ne les quitte pas à volonté, sur la parole de telle ou telle bouche ; elles font partie du coeur même plus encore que de l' esprit de l' homme. -quel est l' homme qui dira : " je suis chrétien, parce que j' ai là telle réponse péremptoire dans tel livre, ou telle objection insoluble dans tel autre ? " tout homme sensé à qui on demandera compte de sa foi répondra : " je suis chrétien, parce que la fibre de mon coeur est chrétienne, parce que ma mère m' a fait sucer un lait chrétien, parce que les sympathies de mon âme et de mon esprit sont pour cette doctrine, parce que je vis de l' air de mon temps, sans prévoir de quoi vivra l' avenir. " on voyait deux villages suspendus sur les bords escarpés du lac de Génésareth, -l' un à un quart d' heure de marche, en face de nous, de l' autre côté du Jourdain ; l' autre à quelques centaines de toises sur notre gauche, et sur la même rive du fleuve. Nous ignorions par quelles races d' arabes ces villages étaient habités, et nous avions été prévenus de nous tenir sur nos gardes, et de craindre quelque surprise de la part des arabes du Jourdain, qui ne souffrent guère qu' on traverse

impunément leurs plaines et leur fleuve. Nous étions bien montés, bien armés ; et la conquête rapide et inattendue de la Syrie, par Méhémet-Ali, avait frappé tous les arabes d' un tel éblouissement de peur et d' étonnement, que le moment était bien choisi pour tenter des excursions hardies sur leur territoire : ils ignoraient qui nous étions, pourquoi nous marchions avec tant de confiance parmi eux ; et ils pouvaient naturellement supposer que nous étions suivis de près par des forces supérieures à celles qu' ils pouvaient déployer contre nous. La peur du

p327

lendemain, la crainte d' une prompte vengeance assurait donc notre route. Dans cette pensée, j' allai camper audacieusement au milieu même du dernier village arabe dont j' ai parlé ; je n' en sais pas le nom : il est bâti (si l' on peut appeler maisons un bloc informe de pierre et de boue) sur l' extrémité même de la plage élevée qui domine la mer de Galilée. Pendant que nos arabes dressaient nos tentes, je descendis seul la pente escarpée qui mène au lac ; il la baignait en murmurant, et la bordait d' une frange de légère écume qui s' évanouissait et se reformait à chaque retour de ses lames courtes et rapides, semblables aux lames d' une mer douce et profonde qui viennent mourir sur le sable dans le fond d' un golfe étroit ; j' eus à peine le temps de me baigner dans ses eaux, théâtre de tant d' actions du grand poème moral moderne, l' évangile, et de ramasser pour mes amis d' Europe quelques poignées de ses coquillages. Déjà le soleil était descendu derrière les hautes cimes volcaniques et noires du plateau de Tibériade, et quelques arabes qui m' avaient vu descendre seul et qui erraient sur la grève pouvaient être tentés par l' occasion : mon fusil à la main, je remontai droit à eux ; ils me regardèrent, et me saluèrent en mettant la main sur leur coeur. Je rentrai dans les tentes ; nous nous étendîmes sur nos nattes, accablés de lassitude, mais la main sur nos armes, pour être debout à la première alerte. Rien ne troubla le silence et le sommeil de cette belle nuit, où nous n' étions bercés que par le bruit doux et caressant des flots de la mer de Jésus-Christ contre ses rives ; par le vent qui soufflait par bouffées harmonieuses entre les cordes tendues de nos tentes, et par les pensées pieuses et les souvenirs sacrés que chacun de ces bruits réveillait en nous. Le lendemain, à l' aurore, quand nous

des tentes pour aller nous baigner encore dans le lac, nous ne vîmes que les femmes des arabes, peignant leurs longs cheveux noirs sur les terrasses de leurs chaumières, quelques pasteurs occupés à traire, pour nous, des vaches et des chèvres, et les enfants nus du village qui jouaient familièrement avec nos chevaux et nos chiens : le coq chantait, l' enfant pleurait, la mère berçait ou allaitait, comme dans un hameau paisible de France ou de Suisse. Nous nous félicitâmes d' avoir risqué une course dans une partie de la Galilée si redoutée et si peu connue, et nous ne doutâmes pas que le même pacifique accueil ne nous attendît plus avant encore, si nous voulions nous enfoncer dans l' Arabie : nous avions tous les moyens de traverser avec sécurité la Samarie et le pays de Naplouse, l' antique Sichem, par M Cattafago, qui est tout-puissant dans cette contrée, et qui nous offrait de nous faire annoncer par ses nombreux amis arabes, et accompagner par son propre frère. Des inquiétudes personnelles me forcent à renoncer à cette route et à reprendre celle de Nazareth et du mont Carmel, où j' espère trouver des exprès et des lettres de Bayruth.

Cependant nous remontâmes à cheval pour longer, jusqu' au bout de la mer de Tibériade, les bords sacrés du beau lac de Génésareth. La caravane s' éloignait en silence du village où nous avons dormi, et marchait sur la rive occidentale du lac, à quelques pas de ses flots, sur une plage de sable et de cailloux, semée çà et là de quelques touffes de lauriers-roses et d' arbustes à feuilles légères et dentelées, qui portent une fleur semblable au lilas. à notre gauche,

une chaîne de collines à pic, noires, dépouillées, creusées de ravines profondes, tachetées de distance en distance par d' immenses pierres éparses et volcaniques, s' étendait tout le long du rivage que nous allions côtoyer ; et, s' avançant en promontoire sombre et nu, à peu près au milieu de la mer, nous cachait la ville de Tibériade et le fond du lac du côté du Liban. Nul d' entre nous



n' élevait la voix ; toutes les pensées étaient intimes, pressées et profondes, tant les souvenirs sacrés parlaient haut dans l' âme de chacun de nous. Quant à moi, jamais aucun lieu sur la terre ne me parla au coeur plus fort et plus délicieusement. J' ai toujours aimé à parcourir la scène physique des lieux habités par les hommes que j' ai connus, admirés, aimés ou révéérés, parmi les vivants comme parmi les morts. Le pays qu' un grand homme a habité et préféré, pendant son passage sur la terre, m' a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même ; une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d' une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. Jeune, j' ai passé des heures solitaires et contemplatives, couché sous les oliviers qui ombragent les jardins d' Horace, en vue des cascades éblouissantes de Tibur ; je me suis couché souvent le soir, au bruit de la belle mer de Naples, sous les rameaux pendants des vignes, auprès du lieu où Virgile a voulu que reposât sa cendre, parce que c' était le plus beau et le plus doux site où ses regards se fussent reposés. Combien plus tard j' ai passé de matins et de soirs assis aux pieds des beaux châtaigniers, dans ce petit vallon des Charmettes, où le souvenir de Jean-Jacques Rousseau m' attirait et me retenait par la sympathie de ses impressions, de ses rêveries, de ses malheurs et de son génie !

p330

Ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J' ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés ; et presque toujours un coup d' oeil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et le grand homme, entre la scène et l' acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré. Mais ce n' était plus un grand homme ou un grand poète dont je visitais le séjour favori ici-bas ; -c' était l' homme des hommes, l' homme divin, la nature et le génie et la vertu faits chair, la divinité incarnée, dont je venais adorer les traces sur les rivages mêmes où il en imprima le plus, sur les flots mêmes qui le portèrent, sur les collines où il s' asseyait, sur les pierres où il reposait son front. Il avait, de ses yeux mortels, vu cette mer, ces flots, ces collines, ces pierres ; ou plutôt cette mer, ces

collines, ces pierres l' avaient vu ; il avait foulé  
cent fois ce chemin où je marchais respectueusement ;  
ses pieds avaient soulevé cette poussière qui  
s' envolait sous les miens : pendant les trois années  
de sa mission divine, il va et vient sans cesse de  
Nazareth à Tibériade, de Jérusalem à Tibériade ;  
il se promène dans les barques des pêcheurs sur la  
mer de Galilée, il en calme les tempêtes ; il  
y monte sur les flots en donnant la main à son  
apôtre de peu de foi comme moi, main céleste dont  
j' ai besoin plus que lui dans des tempêtes  
d' opinions et de pensées plus terribles !  
La grande et mystérieuse scène de l' évangile se  
passe presque tout entière sur ce lac et au bord  
de ce lac, et sur les montagnes qui entourent et  
qui voient ce lac. Voilà Emmaüs, où il choisit au  
hasard ses disciples parmi les derniers des hommes,  
pour témoigner que la force de sa doctrine est

p331

dans sa doctrine même, et non dans ses impuissants  
organes. Voilà Tibériade, où il apparaît à  
saint Pierre, et fonde en trois paroles l' éternelle  
hiérarchie de son église ; voilà Capharnaüm, voilà  
la montagne où il fait le beau sermon de la  
montagne : voilà celle où il prononce les nouvelles  
béatitudes selon Dieu ; -voilà celle où il  
s' écrit : et multiplie les pains et les poissons,  
comme sa parole enfante et multiplie la vie de  
l' âme ; voilà le golfe de la pêche miraculeuse ;  
voilà tout l' évangile enfin, avec ses paraboles  
touchantes et ses images tendres et délicieuses  
qui nous apparaissent telles qu' elles apparaissaient  
aux auditeurs du divin maître, quand il leur  
montrait du doigt l' agneau, le bercail, le bon  
pasteur, le lis de la vallée. Voilà enfin le pays  
que le Christ a préféré sur cette terre, celui  
qu' il a choisi pour en faire l' avant-scène de son  
drame mystérieux ; celui où, pendant sa vie obscure  
de trente ans, il avait ses parents et ses amis  
selon la chair ; celui où cette nature dont il  
avait la clef lui apparaissait avec le plus de  
charmes ; voilà ces montagnes où il regardait comme  
nous se lever et se coucher le soleil qui mesurait  
si rapidement ses jours mortels ; c' était là qu' il  
venait se reposer, méditer, prier, et aimer les  
hommes et Dieu.

SYRIE - GALILEE

p333

15 octobre 1832.

La mer de Galilée, large d' environ une lieue à l' extrémité méridionale où nous l' avons abordée, s' élargit d' abord insensiblement jusqu' à la hauteur d' *Emmaüs* , extrémité du promontoire qui nous cachait la ville de Tibériade ; puis tout à coup les montagnes qui la resserrent jusque-là s' ouvrent en larges golfes des deux côtés, et lui forment un vaste bassin presque rond, où elle s' étend et se développe dans un lit d' environ douze à quinze lieues de tour. Ce bassin n' est pas régulier dans sa forme ; les montagnes ne descendent pas partout jusqu' à ses ondes : -tantôt

p334

elles s' écartent à quelque distance du rivage, et laissent entre elles et cette mer une petite plaine basse, fertile et verte comme les plaines de Génésareth ; tantôt elles se séparent et s' entr' ouvrent, pour laisser pénétrer ses flots bleus dans des golfes creusés à leurs pieds et ombragés de leur ombre. -la main du peintre le plus suave ne dessinerait pas des contours plus arrondis, plus indécis et plus variés que ceux que la main créatrice a donnés à ces eaux et à ces montagnes ; elle semble avoir préparé la scène évangélique pour l' oeuvre de grâce, de paix, de réconciliation et d' amour qui devait une fois s' y accomplir ! à l' orient, les montagnes forment, depuis les cimes du Gelboé qu' on entrevoit du côté du midi, jusqu' aux cimes du Liban qui se montrent au nord, une chaîne serrée, mais ondulée et flexible, dont les sombres anneaux semblent de temps en temps prêts à se détendre, et se brisent même çà et là pour laisser passer un peu de ciel. -ces montagnes ne sont pas terminées à leurs sommets par ces dents aiguës, par ces rochers aiguës par les tempêtes qui présentent leurs pointes émoussées à la foudre et aux vents, et donnent toujours à l' aspect des hautes chaînes quelque chose de vieux, de terrible, de ruiné, qui attriste le coeur en élevant la pensée. -elles s' amoindrissent

mollement en croupes plus ou moins larges, plus ou moins rapides, vêtues, les unes de quelques chênes disséminés, les autres de broussailles verdoyantes ; celles-ci d' une terre nue, mais fertile, qui offre encore les traces d' une culture variée ; quelques autres enfin, de la seule lumière du soir ou du matin qui glisse sur leur surface et les colore d' un jaune clair, ou d' une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait

p335

la retrouver. -leurs flancs, quoiqu' ils ne laissent passage à aucune véritable vallée, ne forment pas un rempart toujours égal ; ils sont creusés, de distance en distance, de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient éclaté sous leur propre poids ; et les accidents naturels de la lumière et de l' ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures, qui attirent l' oeil, et rompent l' uniformité des contours et de la couleur. -plus bas, elles s' affaissent sur elles-mêmes, et avancent çà et là, sur le lac, des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre les sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l' orient, le rocher ne perce la couche végétale dont elles sont grassement revêtues ; et cette Arcadie de la Judée réunit ainsi toujours, à la majesté et à la gravité des contrées montagneuses, l' image de la fertilité et de l' abondance variées de la terre. Si les rosées de l' *Hermon* tombaient encore sur son sein ! -au bout du lac, vers le nord, cette chaîne de montagnes s' abaisse en s' éloignant ; on distingue de loin une plaine qui vient mourir dans les flots, et, à l' extrémité de cette plaine, une masse blanche d' écume qui semble rouler d' assez haut dans la mer. -c' est le Jourdain qui se précipite de là dans le lac, qu' il traverse sans y mêler ses eaux, et qui va en sortir tranquille, silencieux et pur, à l' endroit où nous l' avons décrit.

Toute cette extrémité nord de la mer de Galilée est bordée d' une lisière de champs qui paraissent cultivés ; on y distingue des chaumes jaunissants de la dernière récolte, et de vastes champs de joncs que les arabes cultivent partout où il se trouve une source pour en arroser le pied. -du

p336

côté occidental, j' ai peint les chaînes de monticules volcaniques que nous suivions depuis le lever du jour. -elles règnent uniformément jusqu' à Tibériade. -des avalanches de pierres noires, vomies par les gueules encore entr' ouvertes d' une centaine de cônes volcaniques éteints, traversent à chaque instant les pentes ardues de cette côte sombre et funèbre. -la route n' était variée pour nous que par la forme bizarre et les couleurs étranges des hautes masses de lave durcie qui étaient éparses autour de nous, et par les débris de murailles, de portes de villes détruites et de colonnes couchées à terre, que nos chevaux franchissaient à chaque pas. -les bords de la mer de Galilée de ce côté de la Judée n' étaient, pour ainsi dire, qu' une seule ville. -ces débris multipliés devant nous, et la multitude des villes, et la magnificence de constructions que leurs fragments mutilés témoignent, rappellent à ma mémoire la route qui longe le pied du mont Vésuve, de Castellamare à Portici. -comme là, les bords du lac de Génésareth semblaient porter des villes au lieu de moissons et de forêts. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l' extrémité d' un promontoire qui s' avance dans le lac ; et la ville de Tibériade se montra tout à coup devant nous, comme une apparition vivante et éclatante d' une ville de deux mille ans. -elle couvre la pente d' une colline noire et nue, qui s' incline rapidement vers le lac. Elle est entourée d' une haute muraille carrée, flanquée de quinze à vingt tours crénelées. Les pointes de deux blancs minarets se dressent seules au-dessus de ces murs et de ces tours, et tout le reste de la ville semble se cacher de l' arabe à l' abri de ces hautes murailles, et ne présenter à l' oeil que la voûte basse

p337

et uniforme de ses toits gris, semblables à l' écaille découpée d' une tortue. Arrêté là, au bain minéral turc d' *Emmaüs* . -coupole isolée, et entourée de superbes débris de bains romains ou hébreux. -nous nous établissons dans la salle même du bain. -bassin rempli d' eau courante, chaude de 100 degrés Fahrenheit. -pris un bain. -dormi une heure. -remonté à cheval. -tempête sur le lac, que je désirais vivement voir. -eau verte comme les

feuilles du jonc qui l' entoure. -écume livide et éblouissante. -vagues assez hautes et très-pressées. -grand bruit des lames sur les cailloux volcaniques qu' elles roulent, mais point de barques en péril ni en vue. -il n' y en a pas une seule sur le lac. -entré à Tibériade par un orage et une pluie du midi. -réfugié dans l' église latine. -fait apporter du feu allumé au milieu de l' église déserte, la première église du christianisme.

Tibériade ne vaut pas même pour l' intérieur ce coup d' oeil rapide ; -assemblage confus et boueux de quelques centaines de maisons, semblables aux cahutes arabes de boue et de paille. Nous sommes salués en italien et en allemand par plusieurs juifs polonais ou allemands qui, sur la fin de leurs jours, lorsqu' ils n' ont plus rien à attendre que l' heure incertaine de la mort, viennent passer leurs derniers instants à Tibériade, sur les bords de leur mer, au coeur même de leur cher pays, afin de mourir sous leur soleil et d' être ensevelis dans leur terre, comme Abraham et Jacob. -dormir dans la couche de ses pères : témoignage de l' inextinguible amour de la patrie. -on le nierait en vain.

p338

-il y a sympathie, il y a affinité entre l' homme et la terre dont il fut formé, dont il est sorti. -il est bien, il est doux de lui rapporter à sa place ce peu de poussière qu' on lui a empruntée pour quelques jours. Faites que je dorme aussi, ô mon Dieu, dans la terre et auprès de la poussière de mes pères !

Neuf heures de marche sans repos nous ramènent à Nazareth par Cana, lieu du premier miracle du sauveur. Un joli village turc, gracieusement penché sur les deux bords d' un bassin de terre fertile, entouré de collines couvertes de nopals, de chênes et d' oliviers. -des grenadiers, trois palmiers, des figuiers alentour. -des femmes et des troupeaux autour des auges de la fontaine. -maison de saint Barthélemy, apôtre, dans le village. -à côté, maison où eut lieu le miracle de l' eau changée en vin : elle est en ruines et sans toit. -les religieux montrent encore les jarres qui continrent le vin du prodige. -broderies monacales qui déparent partout la simple et riche étoffe des traditions religieuses.

Après nous être reposés et désaltérés un moment au bord de la fontaine de Cana, nous nous remettons

en marche, par un clair de lune, vers Nazareth.  
Nous traversons quelques plaines assez bien  
cultivées, puis une série de collines boisées qui  
s' élèvent à mesure qu' elles s' approchent de  
Nazareth. Après trois heures et demie de marche,  
nous arrivons aux portes du couvent latin, où nous  
sommes reçus de nouveau à Nazareth.  
à mon réveil, je fus étonné d' entendre une voix qui  
me

p339

saluait en italien : c' était celle d' un ancien  
vice-consul de France à Saint-Jean D' Acre,  
M Cattafago, personnage très-connu et  
très-important dans toute la Syrie, où son titre  
d' agent des européens, son amitié avec Abdalla,  
pacha d' Acre, son commerce et ses richesses, l' ont  
rendu célèbre et puissant. Il est encore consul  
d' Autriche à Saint-Jean D' Acre. Son costume  
répondait à sa double nature d' arabe et d' européen.  
Il était vêtu de la pelisse rouge fourrée  
d' hermine, et portait un immense chapeau à trois  
cornes, signe distinctif des agents français en  
orient : ce chapeau date du temps de la guerre  
d' égypte ; c' est la défroque religieusement  
conservée de quelque général de brigade de  
Bonaparte : on ne le met sur la tête que dans les  
occasions officielles, dans les audiences du pacha,  
ou lorsqu' un européen passe dans le pays. Ce sont  
ses dieux pénates qu' on s' imagine lui faire revoir.  
M Cattafago était un petit vieillard, à la  
physionomie spirituelle, forte et perçante des  
arabes ; ses yeux, pleins d' un feu adouci par la  
bienveillance et la politesse, éclairaient sa figure  
d' un rayon d' une intelligence supérieure. On  
concevait, au premier coup d' oeil, l' ascendant qu' un  
pareil homme avait dû prendre sur des arabes et des  
turcs, qui manquent en général de ce principe  
d' activité qui pétillait dans les regards et se  
trahissait dans les mouvements et dans les gestes  
de M Cattafago. Il tenait à la main un paquet de  
lettres pour moi, qu' il venait de recevoir de la  
côte de Syrie par un courrier d' Ibrahim-pacha,  
et une série de journaux français qu' il reçoit  
lui-même. Il avait pensé avec raison qu' il y aurait  
pour un voyageur français surprise et plaisir à  
trouver ainsi au milieu du désert, et à mille lieues  
de sa patrie, des nouvelles fraîches de l' Europe.  
Je lus les lettres, qui me donnaient

toujours quelques inquiétudes sur la santé de Julia. M Cattafago me laissa, en me priant d' aller déjeuner dans un pavillon qu' il avait construit à Nazareth, et où il passait seul les jours brûlants de l' été ; et j' ouvris les journaux. Mon nom fut le premier qui me frappa : c' était un feuilleton du *journal des débats* , où l' on citait des vers que j' avais adressés, en partant de France, à Walter Scott. Je tombai sur ceux-ci, dont le sens triste et inquiet convenait si bien à la scène où le hasard me les envoyait ; scène des plus grandes révolutions de l' esprit humain, scène où l' esprit de Dieu avait si puissamment remué les hommes, et dont l' idée rénovatrice du christianisme avait pris son vol sur le monde, comme une idée, fille encore du christianisme, remuait l' autre rivage de ces mers d' où mes accents m' étaient revenus.

Spectateur fatigué du grand spectacle humain, tu nous laisses pourtant dans un rude chemin ; les nations n' ont plus ni barde ni prophète pour enchanter leur route et marcher à leur tête, un tremblement de trône a secoué les rois ; les chefs comptent par jour, et les règnes par mois ; le souffle impétueux de l' humaine pensée, équinoxe brûlant dont l' âme est renversée, ne permet à personne, et pas même en espoir, de se tenir debout au sommet du pouvoir ; mais, poussant tour à tour les plus forts sur la cime, les frappe de vertige et les jette à l' abîme.

En vain le monde invoque un sauveur, un appui : le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui. Lorsque la mer est basse, un enfant la gourmande ; mais tout homme est petit quand une époque est grande !

Regarde ! Citoyens, rois, soldat ou tribun, Dieu met la main sur tous et n' en choisit pas un ; et le pouvoir, rapide et brûlant météore, en tombant sur nos fronts, nous juge et nous dévore. C' en est fait : la parole a soufflé sur les mers, le chaos bout, et couve un second univers ; et pour le genre humain, que le sceptre abandonne, le salut est dans tous, et n' est plus dans personne ! à l' immense roulis d' un océan nouveau, aux oscillations du ciel et du vaisseau, aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,



on sent que l' homme aussi double un cap des tempêtes,  
et passe, sous la foudre et dans l' obscurité,  
le tropique orageux d' une autre humanité !  
Je relus ces vers comme s' ils eussent été d' un  
autre, tant je les avais complètement effacés de  
ma mémoire. Je fus frappé de nouveau de ce  
sentiment qui me les avait inspirés ailleurs ; de  
ce sentiment du tremblement général des choses, du  
vertige, de l' éblouissement universel de l' esprit  
humain, qui court avec trop de rapidité pour se  
rendre compte de sa marche même, mais qui a  
l' instinct d' un but nouveau, inconnu, où Dieu le  
mène par la voie rude et précipiteuse des  
catastrophes sociales. J' admirai aussi cette  
puissance merveilleuse de la locomotion de la  
pensée humaine, de la presse et du journalisme, par  
lesquels une pensée qui m' était venue au front six  
mois auparavant, dans un bois de saint-Point,  
venait me retrouver comme une fille qui cherche son  
père, et frapper les vieux échos des rochers de  
Nazareth des sons d' une langue jeune et déjà  
universelle.

p342

20 octobre 1832.

Déjeuné au pavillon de M Cattafago, avec un de ses  
frères et quelques arabes. Parcouru de nouveau les  
environs de Nazareth ; visité la pierre dans la  
montagne où Jésus allait, selon les traditions,  
prendre ses repas avec ses premiers disciples.  
M Cattafago me remet des lettres pour  
Saint-Jean D' Acre et pour le mutzelin de  
Jérusalem.

Le 21, à six heures du matin, nous partons de  
Nazareth. Tous les pères espagnols et italiens du  
couvent, réunis dans la cour, se pressent autour de  
nos chevaux, et nous offrent, les uns des voeux et  
des prières pour notre voyage, les autres des  
provisions fraîches, du pain excellent cuit pendant  
la nuit, des olives, et du chocolat d' Espagne. Je  
donne cinq cents piastres au supérieur pour payer  
son hospitalité. Cela n' empêche pas quelques-uns  
des jeunes pères espagnols de me glisser tout bas  
leur requête à l' oreille, et de recevoir  
furtivement quelques poignées de piastres pour  
s' acheter le tabac et les autres petites douceurs  
monacales qui distraient leur solitude. Les  
voyageurs ont fait une peinture romanesque et fausse  
de ces couvents de terre sainte. Rien n' est moins  
poétique ni moins religieux, vu de près. La pensée  
en est grande et belle. Des hommes s' arrachent aux

délices de la civilisation d' occident pour aller  
exposer leur existence ou mener une vie de  
privations et de martyre parmi les persécuteurs de  
leur culte, sur les lieux mêmes où

p343

les mystères de leur religion ont consacré la terre.  
Ils jeûnent, ils veillent, ils prient, au milieu  
des blasphèmes des turcs et des arabes, pour qu' un  
peu d' encens chrétien fume encore sur chaque site  
où le christianisme est né. Ils sont les gardiens  
du berceau et du tombeau sacrés ; l' ange du  
jugement les retrouvera seuls à cette place, comme  
ces saintes femmes qui veillaient et pleuraient  
près du sépulcre vide. Tout cela est beau et grand  
dans la pensée ; mais dans le fait il faut en  
rabattre presque tout le grandiose. Il n' y a point  
de persécution, il n' y a plus de martyre ; tout  
autour de ces hospices une population chrétienne  
est aux ordres et au service des moines de ces  
couvents. Les turcs ne les inquiètent nullement ;  
au contraire, ils les protègent. C' est le peuple  
qui comprend le mieux le culte et la prière, dans  
quelque langue ou sous quelque forme qu' ils se  
montrent à lui. Il ne hait que l' athéisme, qu' il  
trouve, avec raison, une dégradation de  
l' intelligence humaine, une insulte à l' humanité  
bien plus qu' à l' être évident, Dieu. Ces couvents  
sont, de plus, sous la protection redoutée et  
inviolable des puissances chrétiennes, et  
représentées par leurs consuls. Sur une plainte du  
supérieur, le consul écrit au pacha, et justice est  
faite à l' instant même.

Les moines que j' ai vus dans la terre sainte, bien  
loin de me présenter l' image du long martyre dont  
on leur fait honneur, m' ont paru les plus heureux,  
les plus respectés, les plus redoutés des habitants  
de ces contrées. Ils occupent des espèces de  
châteaux forts, semblables à nos vieux castels du  
moyen âge ; ces demeures sont inviolables,  
entourées de murs et fermées de portes de fer. Ces  
portes ne s' ouvrent que pour la population  
catholique du voisinage,

p344

qui vient assister aux offices, recevoir un peu  
d' instruction pieuse et payer, en respects et en

dévouement aux moines, le salaire de l' autel. Je ne suis jamais sorti accompagné d' un des pères, dans les rues d' une des villes de Syrie, sans que les enfants et les femmes vinssent s' incliner sous la main du prêtre, baiser cette main et le bas de sa robe. Les turcs même, bien loin de les insulter, semblaient partager le respect qu' ils imprimaient sur leur passage.

Maintenant qui sont ces moines ? En général, des paysans d' Espagne et d' Italie, entrés jeunes dans les couvents de leurs patries, et qui, s' ennuyant de la vie monacale, désirent la diversifier au moins par l' aspect de contrées nouvelles, et demandent à être envoyés en terre sainte. Leur résidence dans les maisons de leur ordre établies en orient ne dure en général que deux ou trois ans. Un vaisseau vient les reprendre, et en ramène d' autres. Ceux qui apprennent l' arabe et se consacrent au service de la population catholique des villes y restent davantage, et y consomment souvent toute leur vie. Ils ont les occupations et la vie de nos curés de campagne ; mais ils sont entourés de plus de vénération et de dévouement. Les autres restent renfermés dans l' enceinte du couvent, ou passent, pour faire leur pèlerinage, d' une maison dans une autre, tantôt à Nazareth, tantôt à Bethléem, quelque temps à Rome, quelque temps à Jaffa ou au couvent de saint-Jean, dans le désert. Ils n' ont d' autre occupation que les offices de l' église, la promenade dans les jardins ou sur les terrasses du couvent. Point de livres, nulles études, aucune fonction utile. L' ennui les dévore ; des cabales se forment dans l' intérieur du couvent ; les espagnols médisent des italiens, les italiens des espagnols.

p345

Nous fûmes peu édifiés des propos que tenaient les uns sur les autres les moines de Nazareth. Nous n' en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir la moindre conversation raisonnable sur les sujets même que leur vocation devait leur rendre le plus familiers. Aucune connaissance de l' antiquité sacrée, des pères, de l' histoire des lieux qu' ils habitent. Tout se réduit à un certain nombre de traditions populaires et ridicules qu' ils se transmettent sans examen, et qu' ils donnent aux voyageurs comme ils les ont reçues de l' ignorance et de la crédulité des arabes chrétiens du pays. Ils soupirent tous après le moment de leur délivrance, et retournent en Italie ou en

Espagne sans aucun fruit pour eux ni pour la religion.

Du reste, les greniers du couvent sont bien remplis ; les caves renferment les meilleurs vins que cette terre produise. Eux seuls savent le faire. Tous les deux ans un vaisseau arrive d' Espagne, apportant au père supérieur le revenu que les puissances catholiques, l' Espagne, le Portugal et l' Italie, leur envoient. Cette somme, grossie des aumônes pieuses des chrétiens d' égypte, de la Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fournit, dit-on, un revenu de trois à quatre cent mille francs. Cela se divise entre les différents couvents, selon le nombre des moines et les besoins de la communauté. Les édifices sont bien entretenus, et tout indique l' aisance et même la richesse relative dans les maisons que j' ai visitées. Je n' ai vu aucun scandale dans ces maisons des moines de terre sainte. L' ignorance, l' oisiveté, l' ennui, voilà les trois plaies qu' il faudrait et qu' on pourrait guérir.

p346

Ces hommes m' ont paru simples, et sincèrement mais fanatiquement crédules. Quelques-uns même, à Nazareth, m' ont semblé de véritables saints, animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active ; humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers.

J' emporte leurs physionomies de paix et de candeur dans ma mémoire, et leur hospitalité dans mon coeur. J' ai bien aussi leurs noms ; mais que leur importe que leurs noms courent la terre, pourvu que le ciel les connaisse, et que leurs vertus demeurent ensevelies dans l' ombre du cloître où leur plaisir est de les cacher ?

Même date.

à la sortie de Nazareth, nous côtoyons une montagne revêtue de figuiers et de nopals. à gauche s' ouvre une vallée verte et ombreuse ; une jolie maison de campagne, rappelant à l' oeil nos maisons d' Europe, est assise seule sur une des pentes de cette vallée. Elle appartient à un négociant arabe de Saint-Jean D' Acre. Les européens ne courent aucun danger dans les environs de Nazareth ; une population presque toute chrétienne est à leur service. En deux heures de marche nous atteignons une série de petites vallées circulant gracieusement entre des monticules couverts de belles forêts de chênes verts. Ces forêts séparent la plaine

de Kaïpha du pays de Nazareth et du désert du mont Thabor. Le mont Carmel, chaîne élevée de montagnes qui part du cours du Jourdain et vient finir à pic sur la mer, commence à se dessiner sur notre gauche. Sa ligne, d' un vert sombre, se détache sur un ciel d' un bleu foncé tout ondoyant de vapeurs chaudes, comme la vapeur qui sort de la gueule d' un four. Ses flancs ards sont semés d' une forte et mâle végétation. C' est partout une couche fourrée d' arbustes, dominés çà et là par les têtes élancées des chênes ; des roches grises, taillées par la nature en formes bizarres et colossales, percent de temps en temps cette verdure, et réfléchissent les rayons éclatants du soleil. Voilà l' aspect que nous avons à perte de vue sur notre gauche ; à nos pieds, les vallées que nous suivions descendaient en douces pentes, et commençaient à s' ouvrir sur la belle plaine de Kaïpha. Nous gravissions les derniers mamelons qui nous en séparaient, et nous ne la perdions de vue un moment que pour la retrouver bientôt. Ces mamelons, entre la Palestine et la Syrie maritime, sont un des sites les plus doux et les plus solennels à la fois que nous ayons contemplés. çà et là, les forêts de chênes abandonnés à leur seule végétation forment des clairières étendues, couvertes d' une pelouse aussi veloutée que dans nos prairies d' occident ; derrière la cime du Thabor s' élève comme un majestueux autel couronné de guirlandes vertes dans un ciel de feu : plus loin, la cime bleue des monts de Gelboé et des collines de Samarie tremble dans le vague de l' horizon. Le Carmel jette son rideau sombre à grands plis sur un des côtés de la scène, et le regard, en le suivant, arrive jusqu' à la mer, qui termine tout, comme le ciel dans les beaux paysages.

Combien de sites n' ai-je pas choisis là, dans ma pensée, pour y élever une maison, une forteresse agricole, et y fonder une colonie avec quelques amis d' Europe et quelques centaines de ces jeunes hommes déshérités de tout avenir dans nos contrées trop pleines ! La beauté des lieux, la beauté du ciel, la fertilité prodigieuse du sol, la variété des produits équinoxiaux qu' on peut y demander à la terre ; la facilité de s' y procurer des travailleurs à bas prix ; le voisinage de deux

plaines immenses, fécondes, arrosées et incultes ; la proximité de la mer pour l'exportation des denrées ; la sécurité qu'on obtiendrait aisément contre les arabes du Jourdain, en élevant de légères fortifications à l'issue des gorges de ces collines : tout m'a fait choisir cette partie de la Syrie pour l'entreprise agricole et civilisatrice que j'ai arrêtée depuis.

Même date, le soir.

Nous avons été surpris par un orage au milieu du jour. J'en ai peu vu de si terribles. Les nuages se sont élevés perpendiculairement, comme des tours, au-dessus du mont Carmel ; bientôt ils ont couvert toute la longue crête de cette chaîne de montagnes ; la montagne, tout à l'heure si sereine et si éclatante, a été plongée peu à peu dans des vagues roulantes de ténèbres fendues çà et là par des traînées

p349

de feu. Tout l'horizon s'est abaissé en peu de moments, et s'est rétréci sur nous. Le tonnerre n'avait point d'éclats ; c'était un seul roulement majestueux, continu, et assourdissant comme le bruit des vagues au bord de la mer, pendant une forte tempête. Les éclairs ruisselaient véritablement, comme des torrents de feu du ciel, sur les flancs noirs du Carmel ; les chênes de la montagne et ceux des collines, où nous étions encore, ployaient comme des roseaux ; le vent qui sortait des gorges et des cavernes nous aurait renversés, si nous n'étions pas descendus de nos chevaux, et si nous n'avions pas trouvé un peu d'abri derrière les parois d'un rocher, dans le lit à sec d'un torrent. Les feuilles sèches, soulevées par l'orage, roulaient sur nos têtes comme des nuages, et les rameaux d'arbres pleuvaient autour de nous. Je me souvins de la bible et des prodiges d'Élie, ce prophète exterminateur sur sa montagne : sa grotte n'était pas loin.

L'orage ne dura qu'une demi-heure. Nous bûmes l'eau de sa pluie, recueillie dans les couvertures de feutre de nos chevaux. Nous nous reposâmes quelques moments, à peu près à moitié chemin de Nazareth à Kaïpha, et nous reprîmes notre route en longeant le pied du mont Carmel ; la montagne sur notre gauche, une vaste plaine avec une rivière à droite. Le Carmel, que nous suivîmes ainsi pendant environ quatre heures de marche, nous présenta partout le même aspect sévère et solennel. C'est un mur gigantesque et presque à pic, revêtu partout

d' un lit d' arbustes et d' herbes odoriférantes. Nulle part la roche n' y est à nu ; quelques débris, détachés de la montagne, ont glissé jusque dans la plaine. Ils sont comme des citadelles données

p350

par la nature pour servir de base et d' abri à des villages d' arabes cultivateurs. Nous ne rencontrâmes qu' un de ces villages, deux heures environ avant d' apercevoir la ville de Kaïpha. Les maisons sont basses, sans fenêtres, et couvertes d' un terrassement qui les garantit de la pluie. Au-dessus, les arabes élèvent, en feuillage soutenu par des troncs d' arbres, un second étage de verdure qu' ils habitent pendant l' été. Ces terrasses étaient couvertes d' hommes et de femmes qui nous regardaient passer, et nous criaient des injures. L' aspect de cette population est féroce : aucun d' eux pourtant n' osa descendre du mamelon pour nous insulter de plus près. à sept heures, nous approchions de Kaïpha, dont les dômes, les minarets et les murailles blanches forment, comme dans toutes les villes de l' orient, un aspect brillant et gai à une certaine distance. Kaïpha s' élève au pied du Carmel, sur une grève de sable blanc, au bord de la mer. Cette ville forme l' extrémité d' un arc, dont Saint-Jean D' Acre est l' autre extrémité. Un golfe de deux lieues de large les sépare : ce golfe est un des plus délicieux rivages de la mer sur lesquels l' oeil des marins puisse se reposer. Saint-Jean D' Acre, avec ses fortifications dentelées par le canon d' Ibrahim-pacha et de Napoléon, avec le dôme percé à jour de sa belle mosquée écroulée, avec les voiles qui entrent et sortent de son port, attire l' oeil sur un des points les plus importants et les plus illustrés par la guerre : au fond du golfe, une vaste plaine cultivée ; le mont Carmel jetant sa grande ombre sur cette plaine ; puis Kaïpha, comme une soeur de Saint-Jean D' Acre, embrassant l' autre côté du golfe, et s' avançant dans la mer avec son petit môle, où se

p351

balancent quelques bricks arabes ; au-dessus de Kaïpha, une forêt de gros oliviers ; plus haut encore, un chemin taillé dans le roc, aboutissant

au sommet du cap du Carmel ; là, deux vastes édifices couronnant la montagne : l' un, maison de plaisance d' Abdalla, pacha d' Acre ; l' autre, couvent des religieux du mont Carmel, élevé récemment par les aumônes de la chrétienté, et surmonté d' un large drapeau tricolore, pour nous annoncer l' asile et la protection des français ; un peu plus bas que le couvent, d' immenses cavernes creusées dans le granit de la montagne : ce sont les fameuses grottes des prophètes. Voilà le paysage qui nous frappe en entrant dans les rues poudreuses et étroites de Kaïpha. Les habitants étonnés regardaient avec terreur défilier notre longue caravane. Nous ne connaissions personne ; nous n' avions aucun gîte, aucune hospitalité à réclamer. Le hasard nous fit rencontrer un jeune piémontais qui faisait les fonctions de vice-consul à Kaïpha, depuis la prise et le renversement d' Acre. M Bianco, consul de Sardaigne en Syrie, lui avait écrit à notre insu, et l' avait prié de nous accueillir si nous venions à passer par Kaïpha. Il nous aborda, s' informa de nos noms, et nous conduisit à la porte de la petite maison en ruine où il vivait avec sa mère et deux jeunes soeurs. Nous laissâmes nos chevaux et nos arabes camper sur le bord de la mer, près de la ville, et nous entrâmes chez M Malagamba : c' est le nom de ce jeune et aimable vice-consul, le seul européen qui reste dans ce champ de bataille désolé, depuis la ruine complète d' Acre par les égyptiens. Une petite cour, un escalier en bois, conduisent à une

p352

petite terrasse recouverte en feuilles de palmier : derrière cette terrasse, deux chambres nues et environnées seulement d' un divan, seul meuble indispensable du riche et du pauvre dans tout l' orient ; quelques pots de fleurs sur la terrasse, une volière peuplée de jolies colombes grises, nourries par les soeurs de M Malagamba ; des étagères autour des murs, sur lesquelles sont rangés avec ordre des tasses, des pipes, des verres à liqueur, des cassolettes d' argent pour les parfums, et des crucifix de bois incrustés de nacre, faits à Bethléem : -voilà tout l' ameublement de cette pauvre maison, où une famille délaissée représente, pour mille piastres de traitement (environ trois cents francs), une des puissances de notre Europe. Madame Malagamba, la mère, nous reçut avec les



cérémonies usitées dans le pays. Elle nous présenta les parfums et les eaux de senteur ; et nous étions à peine assis sur le divan, essuyant la sueur de nos fronts, que ses filles, deux apparitions célestes, sortirent de la chambre voisine, et nous présentèrent l' eau de fleurs d' oranger et les confitures, sur des plateaux de porcelaine de la Chine. L' empire de la beauté est tel sur notre âme, que, quoique dévorés de soif et accablés d' une marche de douze heures, nous serions restés en contemplation muette devant ces deux jeunes filles sans porter le verre à nos lèvres, si la mère ne nous eût pressés par ses instances d' accepter ce que ses filles nous présentaient. L' orient tout entier était là, tel que je l' avais rêvé dans mes belles années, la pensée remplie des images enchantées de ses conteurs et de ses poètes. L' une des jeunes filles n' était qu' un enfant ; ce n' était que l' accompagnement gracieux de sa soeur, comme ces images qui en

p353

reflètent une autre. Après nous avoir offert tous les soins de l' hospitalité la plus simple et la plus poétique cependant, les jeunes filles vinrent prendre aussi leur place à côté de leur mère, sur le divan, en face de nous. C' est ce tableau que je voudrais pouvoir rendre avec des paroles, pour le conserver dans ces notes comme je le vois dans ma pensée ; mais nous avons en nous de quoi sentir la beauté dans toutes ses nuances, dans toutes ses délicatesses, dans tous ses mystères, et nous n' avons qu' un mot vague et abstrait pour dire ce qu' est la beauté. C' est là le triomphe de la peinture : elle rend d' un trait, elle conserve pour des siècles cette impression ravissante d' un visage de femme, dont le poète ne peut que dire : *elle est belle* ; et il faut le croire sur parole ; mais sa parole ne peint pas. La jeune fille était donc assise sur les tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, le visage un peu penché en arrière, tantôt levant ses yeux bleus pour exprimer à sa mère son naïf étonnement de notre aspect et de nos paroles, tantôt les reportant sur nous avec une curiosité gracieuse, puis les abaissant involontairement et les cachant sous les longues soies de ses cils noirs, pendant qu' une rougeur nouvelle colorait ses joues, ou qu' un léger sourire mal contenu effleurait ses lèvres. Notre singulier costume était nouveau pour elle, et la bizarrerie

de nos usages lui causait un étonnement toujours nouveau ; sa mère lui faisait en vain signe de ne pas témoigner sa surprise, de peur de nous offenser : la simplicité et la naïveté de ses impressions se faisaient jour malgré elle sur cette figure de seize ans, et son âme se peignait dans chaque expression de ses

p354

traits avec une telle grâce, avec une telle transparence, qu' on voyait sa pensée sous sa peau avant qu' elle en eût elle-même la conscience. Le jeu des rayons du soleil, qui glissent à travers l' ombre sur une eau limpide, est moins mobile et moins transparent que cette physionomie. Nous ne pouvions en détacher nos yeux, et nous étions déjà reposés par le seul aspect de cette figure, qu' aucun de nous n' oubliera jamais.

Mademoiselle Malagamba a ce genre de beauté que l' on ne peut guère rencontrer que dans l' orient : la forme accomplie, comme elle l' est dans la statue grecque ; l' âme révélée dans le regard, comme elle l' est dans les races du midi ; et la simplicité dans l' expression, comme elle n' existe plus que chez les peuples primitifs, quand ces trois conditions de la beauté se rencontrent dans une seule figure de femme, et s' harmonisent sur un visage avec la première fleur de l' adolescence ; quand la pensée rêveuse et errante dans le regard éclaire doucement, de ses rayons humides, des yeux qui se laissent lire jusqu' au fond de l' âme, parce que l' innocence ne soupçonne rien à voiler ; quand la délicatesse des contours, la pureté virginale des lignes, l' élégance et la souplesse des formes, révèlent à l' oeil cette voluptueuse sensibilité de l' être né pour aimer, et mêlent tellement l' âme et les sens, qu' on ne sait, en regardant, si l' on sent ou si l' on admire : alors la beauté est complète, et l' on éprouve à son aspect cette complète satisfaction des sens et du coeur, cette harmonie de jouissance qui n' est pas ce que nous appelons l' amour, mais qui est l' amour de l' intelligence, l' amour de l' artiste, l' amour du génie pour une oeuvre parfaite. On se dit : il fait bon ici ; et l' on ne peut

p355

s' arracher de cette place où l' on vient de s' asseoir  
tout à l' heure avec indifférence, tant le beau est  
la lumière de l' esprit et l' invincible attrait du  
cœur.

Son costume oriental ajoutait encore aux charmes  
de sa personne : ses longs cheveux, d' un blond  
foncé et légèrement dorés, étaient nattés sur sa  
tête en mille tresses qui retombaient des deux  
côtés sur ses épaules nues ; un confus mélange de  
perles, de sequins d' or enfilés, de fleurs blanches  
et de fleurs rouges, était répandu sur ses  
cheveux, comme si une main pleine de ce qu' elle  
aurait puisé dans un écrin s' était ouverte au  
hasard sur cette tête, et y avait laissé tomber  
sans choix cette pluie de fleurs et de bijoux.

Tout lui allait bien : rien ne peut déparer une  
tête de quinze ans. Sa poitrine était découverte,  
selon la coutume des femmes d' Arabie ; une tunique  
de mousseline brodée de fleurs d' argent était  
nouée par un châle autour de sa ceinture ; ses bras  
étaient passés dans les manches flottantes et  
ouvertes jusqu' au coude d' une veste de drap vert,  
dont les deux basques pendaient librement sur les  
hanches ; de larges pantalons à mille plis  
complétaient ce costume ; et ses jambes nues étaient  
embrassées au-dessus de la cheville du pied par  
deux bracelets d' argent ciselé. L' un de ces  
bracelets était orné de petits grelots d' argent,  
dont le bruit accompagnait le mouvement de ses  
pieds. Aucun poète n' a jamais dépeint une si  
ravissante apparition. L' aïdè de lord Byron, dans  
*don juan*, a quelque chose de Mademoiselle  
Malagamba ; mais elle est loin encore de cette  
perfection de grâce, d' innocence, de douce  
confusion, de voluptueuse langueur et d' éclatante  
sérénité, qui se confondent dans ces traits encore  
enfantins. Je la grave dans mon souvenir pour la  
peindre

p356

plus tard, comme le type de la beauté et de l' amour  
purs, dans le poème où je veux consacrer mes  
impressions.

Ce devait être un beau tableau à faire pour un  
peintre, s' il y en eût eu un parmi nous, que cette  
scène de voyage : nos costumes turcs, riches et  
pittoresques ; nos armes de toute espèce, répandues  
sur le plancher autour de nous ; nos lévriers  
couchés à nos pieds ; ces trois figures de femmes  
accroupies en face de nous sur un tapis d' Alep ;  
leurs attitudes pleines de simplicité, d' étrangeté

et d' abandon ; l' expression de leurs physionomies pendant que je leur racontais mes voyages, ou que nous comparions nos usages d' Europe avec le genre d' hospitalité qu' elles nous offraient ; les cassolettes de parfums qui brûlaient dans un coin en embaumant l' air du soir ; les formes antiques des vases dans lesquels on nous offrait le sorbet ou les boissons aromatisées : tout cela au milieu d' une chambre délabrée, ouverte sur la mer, et où les branches d' un palmier, croissant dans la cour, s' introduisaient par de larges ouvertures sans fenêtres.

Je regrette de ne pas emporter ce souvenir pour mes amis, comme je l' emporte dans mon imagination. Madame Malagamba la mère est grecque, et née dans l' île de Chypre : elle y épousa, à quatorze ans, M Malagamba, riche négociant franc, qui était en même temps consul à Larnaca. Des malheurs et des révolutions renversèrent la fortune de M Malagamba ; il vint chercher une petite place d' agent consulaire à Acre, et y mourut, laissant sa femme et ses quatre enfants dans le dénûment le plus

p357

absolu. Son fils, jeune homme remarquable par l' honnêteté et l' intelligence, fut employé par quelques consuls, et obtint enfin la place d' agent consulaire de Sardaigne à Kaïpha. C' est avec les faibles appointements de cet emploi précaire qu' il soutient sa mère et ses soeurs.

La soeur aînée de Mademoiselle Malagamba, aussi belle que celle que nous avons tant admirée, avait inspiré, nous dit-on, une telle passion à un des jeunes religieux du couvent de Kaïpha, qui avait eu occasion de la voir de la terrasse du couvent, qu' il s' était enfui sur un bâtiment anglais, avait embrassé la religion protestante afin de pouvoir la demander en mariage, et avait tenté tous les moyens de l' enlever sous divers déguisements. On le croyait encore, à cette époque, caché dans quelque ville de la côte de Syrie pour exécuter son projet ; mais les autorités turques veillaient à la sûreté de cette famille ; et si les moines, qui exercent sur les religieux de leur ordre la justice la plus arbitraire et la plus inflexible, parvenaient à découvrir le fugitif, il expierait, dans une éternelle captivité, l' amour insensé que cette beauté fatale a allumé dans son coeur. Nous ne vîmes point cette soeur.

La nuit tombait ; il fallait enfin nous arracher à

l' enchantement de cette réception, et aller chercher un asile au couvent du mont Carmel. M Malagamba était allé prévenir les pères des hôtes nombreux qui leur arrivaient. Nous nous levâmes, et nous fûmes forcés, pour obéir aux usages du pays, de laisser Madame et Mademoiselle Malagamba approcher leurs lèvres de nos mains, et nous remontâmes à cheval.

p358

Le mont Carmel commence à s' élever, à quelques minutes de marche de Kaïpha : nous le gravîmes par une route assez belle, taillée dans le rocher sur la pointe même du cap ; -chaque pas que nous faisons nous découvrait un horizon nouveau sur la mer, sur les collines de la Palestine et sur les rivages de l' Idumée. à moitié chemin, nous rencontrâmes un des pères du Carmel, qui, depuis quarante ans, habite une petite maisonnette qui sert d' hospice aux pauvres dans la ville de Kaïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne, pour aller prier avec ses frères. La douce expression de sérénité d' âme et de gaieté de coeur qui brillait dans tous ses traits nous frappa. Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L' échelle du bonheur est une échelle descendante ; on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu' il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J' en ai fait maintes fois l' épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l' homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c' est un inconnu, pauvre et négligé du monde. La providence se révèle partout. à la porte du beau monastère qui s' élève aujourd' hui, tout construit à neuf, tout éblouissant de blancheur, sur le sommet le plus aigu du cap du Carmel, deux pères nous attendaient. C' étaient les seuls habitants de cette vaste et magnifique retraite de cénobites. Nous fûmes accueillis par eux comme des compatriotes et des amis. Ils mirent à notre disposition trois cellules pourvues chacune d' un lit, meuble

p359

rare en orient, d' une chaise et d' une table. Nos arabes s' établirent avec nos chevaux dans les vastes cours intérieures du monastère. On nous servit un souper composé de poisson frais et de légumes cultivés parmi les rochers de la montagne. Nous passâmes une soirée délicieuse, après tant de fatigues, assis sur les larges balcons qui dominant la mer et les cavernes des prophètes. Une lune sereine flottait sur les vagues, dont le murmure et la fraîcheur montaient jusqu' à nous. Nous nous promîmes de passer dans cet asile la journée du lendemain, pour reposer nos chevaux et refaire nos provisions. Nous allions entrer dans une contrée nouvelle, où nous ne trouverions plus ni ville ni village, rarement des sources d' eau douce : nous voyions cinq journées de désert s' étendre devant nous.

22 octobre 1832.

Journée de repos passée au monastère du mont Carmel, ou à parcourir les sites de la montagne et les grottes d' élie et des prophètes. La principale de ces grottes, évidemment taillée de main d' homme dans le roc le plus dur, est une salle d' une prodigieuse élévation ; elle n' a d' autre vue que la mer sans bornes, et on n' y entend d' autre bruit que celui des flots qui se brisent continuellement contre l' arête du cap. Les traditions disent que c' était là l' école où élie enseignait les sciences des mystères et des hautes poésies.

p360

L' endroit était admirablement choisi, et la voix du vieux prophète, maître de toute une innombrable génération de prophètes, devait majestueusement retentir dans le sein creusé de la montagne qu' il sillonnait de tant de prodiges, et à laquelle il a laissé son nom. L' histoire d' élie est une des plus merveilleuses histoires de l' antiquité sacrée : c' est le géant des bardes sacrés. à lire sa vie et ses terribles vengeances, il semble que cet homme avait la foudre du seigneur pour âme, et que l' élément sur lequel il fut enlevé au ciel était son élément natal. C' est une belle figure lyrique ou épique à jeter dans le poème des vieux mystères de la civilisation judaïque. En tout, l' époque des prophètes, à la considérer historiquement, est une des époques les moins intelligibles de la vie de ce peuple fugitif. On aperçoit cependant, et surtout dans l' époque d' élie, la clef de cette singulière organisation du corps des prophètes. C' était évidemment une classe sainte et lettrée, toujours

en opposition avec les rois, tribuns sacrés du peuple, le soulevant ou l'apaisant avec des chants, des paraboles, des menaces ; formant des factions dans Israël, comme la parole et la presse en forment parmi nous ; se combattant les uns les autres, d'abord avec le glaive de leur parole, puis avec la lapidation ou l'épée ; s'exterminant de la face de la terre, comme on voit élie en exterminer par centaines ; puis succombant eux-mêmes à leur tour, et faisant place à d'autres dominateurs du peuple. Jamais la poésie proprement dite n'a joué un si grand rôle dans le drame politique, dans les destinées de la civilisation. La raison ou la passion, selon qu'ils étaient faux ou vrais prophètes, ne parlait, par leur bouche, que la langue énergique et harmonieuse des images. Il n'y avait point d'orateurs comme à Athènes ou à Rome ;

p361

l'orateur est trop homme ! Il n'y avait que des hymnes et des lamentations : le poète est divin. Quelle imagination ardente, colorée, délirante, ne suppose pas dans un pareil peuple une pareille domination de la parole chantée ? Et comment s'étonner qu'indépendamment du haut sens religieux que ces poésies renfermaient, elles aient été un monument aussi accompli, aussi inimitable, de génie et de grâce ? Le prix des poètes alors, c'était la société même. Leur inspiration leur soumettait le peuple ; ils l'entraînaient à leur gré au crime ou à l'héroïsme ; ils faisaient trembler les rois coupables ; leur jetaient la cendre sur le front, ou, réveillant le patriotisme dans le cœur de leurs concitoyens, ils les faisaient triompher de leurs ennemis, ou leur rappelaient, dans l'exil et dans l'esclavage, les collines de Sion et la liberté des enfants de Dieu. Je suis étonné que, parmi tous les grands drames que la poésie moderne a puisés dans l'histoire des juifs, elle n'ait pas conçu encore ce drame merveilleux des prophètes. C'est un beau chant de l'histoire du monde. Même date.

Je reviens de me promener seul sur les pentes embaumées du Carmel. J'étais assis sous un arbousier, un peu au-dessus du sentier à pic qui monte au sommet de la montagne

p362

et aboutit au couvent, regardant la mer qui me sépare de tant de choses et de tant d' êtres que j' ai connus et aimés, mais qui ne me sépare pas de leur souvenir. Je repassais ma vie écoulée, je me rappelais des heures pareilles passées sur tant de rivages divers et avec des pensées si différentes ; je me demandais si c' était bien moi qui étais là au sommet isolé du mont Carmel, à quelques lieues de l' Arabie et du désert, et pourquoi j' y étais ; et où j' allais ; et où je reviendrais ; et quelle main me conduisait ; et qu' est-ce que je cherchais sciemment, ou à mon insu, dans ces courses éternelles à travers le monde. J' avais peine à recomposer un seul être de moi-même avec les phases si opposées et si imprévues de ma courte existence ; mais les impressions si vives, si lucides, si présentes, de tous les êtres que j' ai aimés et perdus, retentissaient toutes avec une profonde angoisse dans le même coeur, et me prouvaient trop que cette unité, que je ne retrouvais pas dans ma vie, se retrouvait tout entière dans mon coeur ; et je sentais mes yeux se mouiller en regardant le passé, où je n' apercevais déjà que cinq ou six tombeaux, où mon bonheur s' était déjà cinq ou six fois englouti. Puis, selon mon instinct, quand mes impressions deviennent trop fortes et sont près d' écraser ma pensée, je les soulevais d' un élan religieux vers Dieu, vers cet infini qui reçoit tout, qui absorbe tout, qui rend tout ; je le priais, je me soumettais à sa volonté toujours bonne ; je lui disais : " tout est bien, puisque vous l' avez voulu. Me voici encore ; continuez à me conduire par vos voies et non par les miennes ; menez-moi où vous voudrez et comme vous voudrez, pourvu que je me sente conduit par vous ; pourvu que vous vous révéliez de temps en temps à mes ténèbres par un de ces rayons de l' âme qui

p363

nous montrent, comme l' éclair, un horizon d' un moment au milieu de notre nuit profonde ; pourvu que je me sente soutenu par cette espérance immortelle que vous avez laissée sur la terre comme une voix de ceux qui n' y sont plus ; pourvu que je les retrouve en vous, et qu' ils me reconnaissent, et que nous nous aimions dans cette ineffable unité que nous formerions, vous, eux et nous ! Cela me suffit pour avancer encore, pour marcher jusqu' au bout dans ce chemin qui semble sans but. Mais faites que le chemin ne soit pas



trop rude à des pieds déjà blessés ! "

je me suis relevé plus léger, et me suis pris à cueillir des poignées d' herbes odoriférantes dont le Carmel est tout embaumé. Les pères du couvent en font une espèce de thé plus parfumé que la menthe et la sauge de nos jardins. J' ai été distrait de mes pensées et de mon herborisation par le pas de deux ânes dont les fers retentissaient sur les rocs polis du sentier. Deux femmes, enveloppées de la tête aux pieds d' un long drap blanc, étaient assises sur les ânes ; un jeune homme tenait la bride du premier de ces animaux, et deux arabes marchaient derrière, la tête chargée de larges corbeilles de roseaux, recouvertes de serviettes de mousseline brodée. C' était M Malagamba, sa mère et sa soeur, qui montaient au monastère pour m' offrir des provisions de route qu' elles nous avaient préparées pendant la nuit. Une des corbeilles était remplie de petits pains jaunes comme l' or, et d' une saveur exquise ; précieuse rencontre dans une contrée où le pain est inconnu. L' autre était pleine de fruits de tous genres, de quelques bouteilles d' excellents vins de Chypre et du Liban, et de ces confitures innombrables, délices des orientaux. Je reçus avec reconnaissance le présent

p364

de ces aimables femmes. J' envoyai les arabes porter les corbeilles au monastère, et nous nous assîmes, pour causer un moment des infortunes de Madame Malagamba. L' endroit était charmant : c' était sous deux ou trois grands oliviers qui ombragent un des bassins que la source du prophète élie s' est creusés en tombant de roc en roc dans un petit ravin du mont Carmel. Les arabes avaient étendu les tapis de leurs ânes sur le gazon qui entoure la source ; et les deux femmes, qui avaient repoussé leurs longs voiles sur leurs épaules, assises sur le divan du voyageur, au bord de l' eau, dans leur costume le plus riche et le plus éclatant, formaient un groupe digne de l' oeil d' un peintre. J' étais assis moi-même, vis-à-vis d' elles, sur une corniche du rocher d' où tombait la source. Bien des larmes mouillèrent les yeux de Madame Malagamba en repassant ainsi devant moi le temps de ses prospérités, et sa chute dans l' infortune, et ses misères présentes, et sa fuite de Saint-Jean D' Acre, et ses préoccupations maternelles sur l' avenir de son fils et de ses charmantes filles.

Mademoiselle Malagamba écoutait ce récit avec l'insouciance tranquille de la première jeunesse ; elle s'amusait à réunir en bouquets les fleurs sur lesquelles elle était assise : seulement, lorsque la voix de sa mère s'altérait en parlant, et que des larmes tombaient de ses yeux, sa fille passait son bras autour du cou de sa mère, et essuyait ses pleurs avec le mouchoir de mousseline brodée d'argent qu'elle tenait à la main ; puis, quand le sourire revenait sur le visage de sa mère, elle reprenait sa distraction enfantine, et assortissait de nouveau les nuances de son bouquet. Je promis à ces pauvres femmes de me souvenir d'elles et de leur hospitalité

p365

si inattendue, à mon retour en Europe, et de solliciter un peu d'avancement de mes amis à Turin pour le jeune agent consulaire de Kaïpha. L'espérance, quoique bien éloignée et bien incertaine, rentra dans le cœur de Madame Malagamba, et la conversation prit un autre tour. Nous parlâmes des mœurs du pays et de la monotonie de la vie des femmes arabes, dont les femmes européennes qui vivent en Arabie sont obligées de contracter aussi les habitudes. Mais Mademoiselle Malagamba et sa mère n'avaient jamais connu d'autre genre de vie, et s'étonnaient au contraire de ce que je leur racontais de l'Europe. Vivre pour un seul homme et d'une seule pensée dans l'intérieur de leurs appartements ; passer la journée sur un divan à tresser ses cheveux, à disposer avec grâce les nombreux bijoux dont elles se parent ; respirer l'air frais de la montagne ou de la mer, du haut d'une terrasse ou à travers les treillis d'une fenêtre grillée ; faire quelques pas sous les orangers et les grenadiers d'un petit jardin, pour aller rêver au bord d'un bassin que le jet d'eau anime de son murmure ; soigner le ménage, faire de ses mains la pâte du pain, le sorbet, les confitures ; une fois par semaine, aller passer la journée au bain public en compagnie de toutes les jeunes filles de la ville, et chanter quelques strophes des poètes arabes en s'accompagnant sur la guitare : voilà toute la vie de l'orient pour les femmes. La société n'existe pas pour elles ; aussi n'ont-elles aucune de ces passions factices de l'amour-propre que la société produit ; elles sont tout à l'amour quand elles sont jeunes et belles, et, plus tard, tout aux soins domestiques et à leurs enfants. Cette civilisation en vaut-elle

une autre ?  
Comme nous étions à causer ainsi de choses au  
hasard,

p366

mon drogman, jeune homme né en Arabie et très-versé dans les lettres arabes, me cherchait aux alentours du monastère, et me découvrit auprès de la fontaine ; il m' amenait un autre jeune arabe qui avait appris mon arrivée à Kaïpha, et qui était venu de Saint-Jean D' Acre pour faire connaissance avec un poète de l' occident. Ce jeune homme, né dans le Liban et élevé à Alep, était célèbre déjà par son talent poétique. J' en avais souvent entendu parler moi-même, et je m' étais fait traduire plusieurs de ses compositions. Il m' en apportait quelques-unes, dont je donnerai plus loin la traduction. Il s' assit avec nous auprès de la fontaine, et nous causâmes assez longtemps, avec l' aide de mon drogman. Cependant le jour baissait, il fallait nous séparer. " puisque nous sommes ici deux poètes, lui dis-je, et que le hasard nous réunit de deux points du monde si opposés dans un lieu si charmant, dans une si belle heure, et en présence d' une beauté si accomplie, nous devrions consacrer, chacun dans notre langue, par quelques vers, notre rencontre et les impressions que ce moment nous inspire. " il sourit ; il tira de sa ceinture l' écritoire et la plume de roseau, qui ne quittent pas plus un écrivain arabe que le sabre ne quitte le cavalier. Nous nous écartâmes tous les deux de quelques pas, pour aller méditer un moment nos vers. Il eut fini bien avant moi. Voici ses vers, et voici les miens. On y reconnaîtra le caractère des deux poésies ; mais je n' ai pas besoin d' avertir combien les langues perdent à passer dans une autre.  
" dans les jardins de Kaïpha, il y a une fleur que le rayon du soleil cherche à travers le treillis des feuilles de palmier.

p367

" cette fleur a des yeux plus doux que la gazelle, des yeux qui ressemblent à une goutte d' eau de la mer dans un coquillage.  
" cette fleur a un parfum si enivrant, que le scheik qui s' enfuit devant la lance d' une autre tribu, sur

sa jument plus rapide que la chute des eaux, la  
sent au passage, et s'arrête pour la respirer.  
" le vent de simoun enlève des habits du voyageur  
tous les autres parfums ; mais il n'enlève jamais  
du coeur l'odeur de cette fleur merveilleuse.  
" on la trouve au bord d'une source qui coule sans  
murmure à ses pieds.  
" jeune fille, dis-moi le nom de ton père, et je te  
dirai le nom de cette fleur. "  
voici ceux que je rapportai moi-même, et que je fis  
traduire aussitôt en arabe par mon drogman :  
fontaine au bleu miroir, quand sur ton vert rivage  
la rêveuse Lilla dans l'ombre vient s'asseoir,  
et sur tes flots penchée y jette son image,  
comme au golfe immobile une étoile du soir,  
d'un mobile frisson tes flots dormants se plissent,  
on n'en voit plus le fond de sable ou de roseaux ;  
mais de charme et de jour tes ondes se remplissent,  
et l'oeil ne cherche plus son ciel que dans tes  
eaux !

p368

Tu n'es plus qu'un reflet de ravissantes choses,  
yeux bleus comme ces fleurs qui bordent ton bassin,  
dents de nacre riant entre des lèvres roses,  
globes qu'un souffle pur soulève avec le sein,  
cheveux nattés de fleurs et que leur poids fait  
pendre,  
anneaux qui de ses doigts relèvent le carmin,  
perles brillant sous l'onde et que l'on croit y  
prendre,  
comme son sable d'or, en y plongeant la main.  
Ma main s'étend sur toi, source où cette ombre nage,  
de peur que par le vent tout ne soit effacé ;  
et mes lèvres voudraient, jalouses du rivage,  
boire ces flots heureux où l'image a passé !  
Mais quand Lilla, riant, se lève et suit sa mère,  
ce n'est plus qu'un peu d'eau dans un bassin obscur.  
Je goûte en vain les flots du doigt ; l'onde est  
amère,  
et la vase et l'insecte en ternissent l'azur.  
Eh bien ! Ce que tu fais pour ces flots, jeune fille,  
sur mon âme à jamais la beauté le produit :  
il y fait joie et jour tant que son oeil y brille ;  
dès que son oeil se voile, hélas ! Il y fait nuit.  
Or, la jeune fille pour qui nous venions de faire  
ces vers, en français et en arabe littéral,  
n'entendait ni le français ni l'arabe, et ne  
comprenait qu'un peu l'italien.

23 octobre 1832.

Au lever du soleil, nous avons quitté, frais et dispos, le couvent du mont Carmel et ses deux excellents religieux, et nous nous sommes acheminés par des sentiers escarpés qui descendent du cap à la mer. Là, nous sommes entrés dans le désert ; il règne entre la mer de la Syrie, dont les côtes ici sont en général plates, sablonneuses et découpées en petits golfes, et les montagnes qui font suite au mont Carmel. Ces montagnes s'abaissent, par degrés insensibles, en se rapprochant de la Galilée ; elles sont noires et nues ; les rochers percent souvent l'enveloppe de terre et d'arbustes qui leur reste ; leur aspect est sombre et morne ; elles n'ont que leur vêtement de lumière éblouissante et la majesté idéale du passé qui les entoure ; de temps en temps la chaîne, qu'elles continuent pendant environ dix lieues, est brisée, et quelque vallée peu profonde s'entr'ouvre au regard ; au fond ou sur les flancs d'une de ces vallées, nous voyons distinctement les restes d'un château fort, et un grand village arabe qui s'étend sous les murs du château ; la fumée des maisons s'élève et serpente le long des flancs du Carmel, et de longues files de chameaux, de chèvres noires et de vaches rouges, se prolongent du village dans la plaine que nous traversons ; quelques arabes à cheval, armés de lances et vêtus seulement de leur couverture de laine blanche, les jambes et les bras nus, marchent en tête et en flanc de ces

caravanes de pasteurs qui vont mener les troupeaux à la seule source que nous ayons rencontrée depuis quatre heures. Les sources ont été découvertes et creusées autrefois par les habitants des villes situées toutes au bord de la mer : les arabes actuels ont abandonné ces villes depuis des siècles ; il n'y reste que la fontaine, et ils font tous les jours ce voyage d'une heure ou deux, pour venir chercher l'eau et abreuver des troupeaux. Nous avons marché tout le jour sur des débris de murailles, sur des mosaïques qui percent le sable ; la route est jalonnée de ruines qui attestent la splendeur et l'immense population de ces rivages dans les temps reculés. Nous avons depuis le matin à l'horizon devant nous, au bord de la mer, une immense colonne sur

laquelle les rayons du soleil étaient répercutés, et qui semblait grandir et sortir des flots à mesure que nous avançons. En approchant, nous reconnaissons que cette colonne est une masse confuse de magnifiques ruines appartenant à différentes époques ; nous distinguons d'abord une immense muraille, toute semblable, par sa forme, sa couleur, et la taille des pierres, à un pan du colisée à Rome. Cette muraille, d'une prodigieuse hauteur, se dresse, seule et échancrée, sur un monceau d'autres ruines de constructions grecques et romaines : bientôt nous découvrons, au delà de ce pan de mur, les restes élégants et découpés à jour, comme une dentelle de pierre, d'un monument moresque, église ou mosquée, ou peut-être tous les deux tour à tour ; puis une série d'autres débris debout, et d'une belle conservation, de plusieurs autres constructions antiques. Le chemin de sable que suivaient nos moukres nous menait assez près de ces curieux

p371

débris du passé, dont nous ignorions complètement l'existence, le nom et la date. à environ un demi-mille de ce groupe de monuments, la côte de la mer s'élève et le sable se change en rocher ; ce rocher a été taillé partout par la main des hommes sur une étendue d'environ un mille de circuit : on dirait une ville primitive creusée dans le roc avant que les hommes eussent appris l'art d'arracher la pierre à la terre et de s'élever des demeures à sa surface. C'est en effet une des villes souterraines dont parlent les premières histoires, ou tout au moins une de ces vastes nécropoles, ville des morts, qui creusaient en tout sens la terre ou le rocher aux environs des grandes cités des vivants ; mais la forme des rochers et des cavernes sans nombre taillées dans leurs flancs indique plutôt, à mon avis, la demeure des vivants. Ces cavernes sont vastes, les portes en sont élevées ; des escaliers nombreux et larges conduisent à ces portes ; des fenêtres sont percées aussi dans la roche vive pour donner de la lumière à ces habitations, et ces portes et ces fenêtres donnent sur des rues taillées profondément dans les entrailles de la colline. Nous avons suivi plusieurs de ces rues profondes et larges, et où des ornières indiquent la trace de la roue des chars. Une multitude d'aigles, de vautours, et des nuées innombrables d'étourneaux, s'élevaient, à notre approche, de l'ombre de ces rochers creusés ;

des arbustes grimpants, des fleurs pariétales, des touffes de myrte et de figuier, ont pris racine dans la poussière de ces rues de pierres, et tapissent ces longues avenues. Dans quelques endroits, les anciens habitants avaient entièrement fendu la colline avec le ciseau, et percé des canaux qui laissent venir

p372

l'eau de la mer, et permettent au regard d'embrasser une partie du golfe qu'elle forme derrière la ville. C'est un paysage d'un caractère entièrement neuf, à la fois grave et dur comme le rocher, riant et lumineux comme ces percées aériennes sur le bleu de la mer, et comme ces forêts de plantes nées d'elles-mêmes dans les fentes du granit. Nous marchâmes quelque temps dans ces labyrinthes merveilleux, et nous arrivâmes enfin au pied de la grande muraille et des monuments moresques que nous avions devant nous ; là, nous nous arrêtâmes un instant pour délibérer. Ces ruines ont une mauvaise renommée ; c'est là que se cachent souvent des bandes d'arabes voleurs qui pillent et massacrent les caravanes. On nous avait avertis à Kaïpha de les éviter, ou de les passer en ordre de bataille, et sans permettre à aucun de nos hommes de s'écarter du corps de la caravane. La curiosité l'avait emporté ; nous n'avons pu résister au désir de visiter des monuments dont l'histoire ancienne et moderne ne connaît rien : nous ignorions s'ils étaient déserts ou habités. Arrivés au pied des murs d'enceinte qui les enveloppent encore, nous aperçûmes la brèche par laquelle nous devons y pénétrer. Au même moment, un groupe d'arabes à cheval parut, la lance à la main, sur le sable qui nous séparait encore de l'entrée, et fondit sur nous : nous fûmes surpris, mais nous étions prêts ; nous avions à la main nos fusils à deux coups chargés et armés, et des pistolets à la ceinture. Nous avançâmes sur les arabes, ils s'arrêtèrent court ; je me détachai de la caravane, en lui ordonnant de rester sous les armes ; je m'avançai avec mes deux compagnons et mon drogman ; nous parlementâmes ;

p373

et le scheik avec ses principaux cavaliers nous

escortèrent eux-mêmes jusqu' à la brèche, en donnant ordre aux arabes de l' intérieur de nous respecter, et de nous laisser examiner les monuments. Je jugeai prudent néanmoins de ne laisser entrer avec nous qu' une partie de mon monde ; le reste demeura campé à une portée de fusil du tertre, prêt à venir à notre secours si nous fussions tombés dans une embûche. Cette précaution n' était pas inutile, car nous trouvâmes dans l' intérieur des murs une population de deux à trois cents arabes bédouins, y compris les femmes et les enfants. Il n' y a qu' une issue pour sortir de ces ruines, et nous aurions été facilement pris et égorgés, si ces barbares n' eussent été tenus en respect par la force qui nous restait dehors, et qu' ils pouvaient supposer plus considérable qu' elle ne l' était réellement : nous avons eu soin de ne pas montrer tout notre monde, et quelques moukres étaient restés exprès en arrière, campés sur un mamelon où l' on pouvait les apercevoir.

Aussitôt que nous eûmes franchi la brèche, nous nous trouvâmes dans un dédale de sentiers tournant autour des débris écroulés de la grande muraille et des autres édifices antiques que nous découvrions successivement. Ces sentiers ou ces rues n' avaient aucune percée régulière : mais le pied des arabes, des chameaux et des chèvres, les avait tracés au hasard parmi ces décombres. Les familles de la tribu n' avaient elles-mêmes rien édifié ; elles avaient profité seulement de toutes les cavités que la chute des pierres gigantesques avait formées çà et là, pour s' y abriter, les unes à l' ombre même des fûts des colonnes ou des chapiteaux arrêtés dans leur chute par d' autres débris ; les autres, par un

p374

morceau d' étoffe de poil de chèvre noire, tendu d' un pilier à l' autre, et formant ainsi le toit. Le scheik lui-même, ses femmes et ses enfants, qui occupaient sans doute le palais du village, avaient tous leur demeure à l' entrée de la ville, dans les décombres d' un temple romain, sur un tertre très-élevé, au-dessus du sentier où nous entrions, et leur maison était formée par un bloc immense de pierre sculptée qui pendait presque perpendiculairement, appuyé par un de ses angles sur d' autres blocs roulés pêle-mêle, et comme arrêtés dans leur chute. Ce chaos de pierres semblait véritablement s' écrouler encore, et prêt à écraser les femmes et les enfants du scheik, qui montraient



leurs têtes au-dessus de nous, hors de cette caverne artificielle. Les femmes n' étaient pas voilées ; elles n' avaient pour vêtement qu' une chemise de coton bleu, qui laisse la poitrine découverte et les jambes nues ; cette chemise est serrée autour du corps par une ceinture de cuir. Ces femmes nous parurent belles, malgré les anneaux qui perçaient leurs narines, et les tatouages bizarres dont leurs joues et leur gorge étaient sillonnées. Les enfants étaient nus, assis ou à cheval sur les blocs de pierres taillées qui formaient la terrasse de ces effrayantes demeures ; et quelques chèvres noires, aux longues oreilles pendantes, étaient grimpées, à côté des enfants, sur la porte de ces grottes, et nous regardaient passer, ou bondissaient au-dessus de nos têtes, en franchissant d' un bloc à l' autre le sentier profond où nous marchions. Nous vîmes quelques chameaux couchés çà et là dans le creux frais formé par les interstices des débris, et dressant leur tête pensive et calme au-dessus des tronçons de colonnes et de chapiteaux éboulés. à

p375

chaque pas, la scène était nouvelle, et attirait plus vivement notre attention. Un peintre trouverait mille sujets d' un pittoresque inconnu dans la forme sans cesse neuve et inattendue dont les demeures de la tribu sont mêlées et confondues avec les restes des théâtres, des bains, des églises, des mosquées, qui jonchent ce coin de terre. Moins l' homme a travaillé pour se créer un asile dans ce chaos d' une ville renversée, plus ces habitations sont improvisées par le hasard bizarre de la chute des monuments, plus aussi la scène est poétique et frappante. Des femmes traient leurs chèvres sur les gradins de l' amphithéâtre ; des troupeaux de moutons sautaient un à un de la fenêtre en ogive du palais d' un émir ou d' une église gothique de l' époque des croisés. Des scheiks accroupis fumaient leurs pipes sous l' arche ciselée d' un arc romain, et des chameaux avaient leurs longues attachées aux colonnettes moresques de la porte d' un harem. Nous descendîmes de cheval pour visiter en détail les principaux restes.

Les arabes nous firent de grandes difficultés quand nous témoignâmes la volonté d' entrer dans l' enceinte du grand temple qui est au bout de la ville, sur un rocher au bord de la mer. Il nous fallut une contestation nouvelle à chaque cour, à chaque mur que nous avions à franchir pour y pénétrer ; nous

fûmes obligés d' employer même la menace pour les forcer à nous céder le passage. Les femmes et les enfants s' éloignèrent, en nous lançant des imprécations ; le scheik se retira un moment, et les autres arabes montrèrent sur leurs figures et dans leurs gestes tous les signes du mécontentement ; mais l' air d' indécision et de timidité mal déguisé que nous aperçûmes aussi dans leurs manières nous

p376

encouragea à insister, et nous entrâmes, moitié de gré, moitié de force, dans l' intérieur même de ce dernier et de ce plus étonnant des monuments. Je ne puis dire ce que c' est ; il y a de tout dans sa construction, dans sa forme et dans ses ornements ; je penche à croire que c' est un temple antique que les croisés ont converti en église à l' époque où ils possédèrent Césarée de Syrie et les rivages qui l' avoisinent, et que les arabes ont converti plus tard en mosquée. Le temps, qui se joue de l' oeuvre et des pensées des hommes, le convertit maintenant en poussière, et le genou du chameau se plie sur ces dalles où les genoux de trois ou quatre générations de religion se sont pliés tour à tour devant des dieux différents. Les bases de l' édifice sont évidemment d' architecture grecque d' une époque de décadence ; à la naissance des voûtes, l' architecture prend le type moresque ; des fenêtres, primitivement corinthiennes, ont été converties, avec beaucoup d' art et de goût, en fenêtres moresques à ogives et à légères colonnes accouplées ; ce qui subsiste des voûtes est brodé d' arabesques d' un fini et d' une délicatesse exquis. L' édifice a huit faces, et chacun des enfoncements produits par cette forme octogone renfermait sans doute un autel, si l' on en juge par les niches qui décorent la partie des murs où ces autels devaient être appuyés. La partie centrale du monument était occupée aussi par un principal autel ; on le devine aisément à l' élévation du terrain dans cet endroit du temple. Cette élévation doit être produite par les marches qui entouraient l' autel. Les pans de cette église sont à demi écroulés, et laissent à l' oeil des échappées de vue sur la mer et les écueils qui la bordent ; des plantes

p377

grimpantes pendent en touffes de feuillage et de fleurs du haut des voûtes déchirées, et des oiseaux au collier rouge, et des nuées de petites hirondelles bleues, gazouillaient dans ces bosquets aériens, ou voltigeaient le long des corniches. La nature reprend son hymne là où l'homme a fini le sien.

En sortant de ce temple inconnu, nous parcourûmes à pied les différentes ruelles du village, trouvant à chaque pas des débris curieux et des scènes inattendues, formées par ce mélange de mœurs sauvages avec les beaux témoignages de civilisations mortes. Nous vîmes un grand nombre de femmes et de filles arabes occupées, dans les petites cours de leurs cahutes, aux différentes occupations de la vie pastorale : les unes tissaient des étoffes de poil de chèvre ; les autres étaient employées à moudre l'orge ou à faire cuire le riz ; elles sont généralement très-belles, grandes, fortes, le teint brûlé par le soleil, mais avec l'apparence de la vigueur et de la santé. Leurs cheveux noirs étaient couverts de piastres d'argent enfilées ; elles avaient des boucles d'oreilles et des colliers garnis du même ornement ; elles jetaient des cris de surprise en nous voyant passer, et nous suivaient jusqu'à d'autres maisons. Aucun des arabes ne nous offrit le moindre présent ; nous ne jugeâmes pas devoir en offrir nous-mêmes. Nous sortîmes avec précaution de l'enceinte ; personne de la tribu ne nous suivit, et nous allâmes planter nos tentes à un quart de lieue de la grande muraille, au fond d'un petit golfe entouré aussi de murs antiques, et qui fut jadis le port de cette ville inconnue. La chaleur était de trente-deux degrés ; nous nous baignâmes dans la mer, à l'ombre d'un vieux môle que la vague n'a pas encore complètement emporté, pendant que nos saïs

p378

dressaient nos tentes, donnaient un peu d'orge à nos chevaux, et allumaient le feu contre une arche qui servit sans doute de porte à ce port.

Les arabes appellent ce lieu d'un nom qui veut dire *rocher coupé*. Les croisés le nomment dans leurs chroniques *castel peregrino* (château des pèlerins) ; mais je n'ai pu découvrir le nom de la ville intermédiaire, grecque, juive ou romaine, à laquelle appartenaient les grands restes qui nous avaient attirés. Le lendemain, nous continuâmes à longer les rives de la mer jusqu'à Césarée, où

nous arrivâmes vers le milieu du jour ; nous avons traversé le matin un fleuve que les arabes appellent Zirka, et qui est le fleuve des crocodiles, de Pline.

Césarée, l' ancienne et splendide capitale d' Hérode, n' a plus un seul habitant ; ses murailles, relevées par saint Louis pendant sa croisade, sont néanmoins intactes, et serviraient encore aujourd' hui de fortifications excellentes à une ville moderne. Nous franchîmes le fossé profond qui les entoure, sur un pont de pierre à peu près au milieu de l' enceinte, et nous entrâmes dans le dédale de pierres, de caveaux entr' ouverts, de restes d' édifices, de fragments de marbre et de porphyre, dont le sol de l' ancienne ville est jonché. Nous fîmes lever trois chacals du sein des décombres qui retentissaient sous les pieds de nos chevaux ; nous cherchions la fontaine qu' on nous avait indiquée, nous la trouvâmes avec peine à l' extrémité orientale de ces ruines ; nous y campâmes.

Vers le soir, un jeune pasteur arabe y arriva avec un

p379

troupeau innombrable de vaches noires, de moutons et de chèvres ; il passa environ deux heures à puiser constamment de l' eau de la fontaine pour abreuver ces animaux, qui attendaient patiemment leur tour, et se retiraient en ordre après avoir bu, comme s' ils eussent été dirigés par des bergers. Cet enfant, absolument nu, était monté sur un âne ; il sortit le dernier des ruines de Césarée, et nous dit qu' il venait ainsi tous les jours, d' environ deux lieues, conduire à l' abreuvoir les troupeaux de sa tribu, établie dans la montagne. Voilà la seule rencontre que nous fîmes à Césarée, dans cette ville où Hérode, suivant Josèphe, avait accumulé toutes les merveilles des arts grecs et romains, où il avait creusé un port artificiel qui servait d' abri à toute la marine de Syrie. Césarée est la ville où saint Paul fut prisonnier, et fit, pour sa défense et celle du christianisme naissant, cette belle harangue conservée dans le vingt-sixième chapitre des actes des apôtres. Cornélius le centurion et Philippe l' évangéliste étaient de Césarée, et c' est aussi du port de Césarée que les apôtres s' embarquèrent pour aller semer la parole évangélique dans la Grèce et en Italie.

Nous passons la soirée à parcourir les mesures de

la ville, et à recueillir des fragments de sculpture, que nous sommes obligés de laisser ensuite sur la place, faute de moyens de transport. -belle nuit passée à l'abri de l'aqueduc de Césarée.

Route continuée à travers un désert de sable, couvert en quelques endroits d'arbustes et même de forêts de chênes verts qui servent de repaire aux arabes. M De Parseval

p380

s'endort à cheval ; la caravane le devance ; nous nous apercevons qu'il est en arrière ; deux coups de fusil retentissent dans le lointain : nous partons au galop pour aller à son secours, en tirant nous-mêmes des coups de pistolet, afin d'effrayer les arabes. Heureusement il n'avait point été attaqué ; il avait tiré ses deux coups sur des gazelles qui traversaient la plaine. Nous arrivons le soir, sans avoir rencontré une seule goutte d'eau, près du village arabe de El-Mukhalid. Un immense sycomore, jeté comme une tente naturelle, sur le flanc d'une colline nue et poudreuse, nous attire et nous sert d'abri. Nos arabes vont au village demander le chemin de la fontaine ; on la leur indique ; nous y courons tous. Nous buvons, nous nous baignons la tête et les bras ; nous revenons à notre camp, où notre cuisinier a allumé le feu au pied de l'arbre. Son tronc est déjà calciné par les feux successifs des milliers de caravanes qui ont goûté successivement son ombre. Toutes nos tentes et tous nos chevaux sont à l'abri de ses rameaux immenses. Le scheik de El-Mukhalid vient m'apporter des melons ; il s'assied sous ma tente, et me demande des nouvelles d'Ibrahim-pacha, et quelques remèdes pour lui et pour ses femmes. Je lui donne quelques gouttes d'eau de Cologne, et l'engage à souper avec nous. Il accepte. Nous avons toutes les peines du monde à le congédier. La nuit est brûlante. Je ne puis tenir sous la tente ; je me lève, et vais m'asseoir auprès de la fontaine, sous un olivier. La lune éclaire toute la chaîne des montagnes de Galilée, qui ondule gracieusement à l'horizon, à deux lieues environ de l'endroit où je suis campé. C'est la plus belle ligne d'horizon qui ait encore frappé mes regards. Les premières

p381

branches de lilas de Perse qui pendent en grappes  
au printemps n' ont pas une teinte violette plus  
fraîche et plus nuancée que ces montagnes à l' heure  
où je les contemple. à mesure que la lune monte et  
s' en approche, leur nuance s' assombrit et devient plus  
pourpre ; les formes en paraissent mobiles comme  
celles des grandes vagues qu' on voit par un beau  
coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces  
montagnes ont de plus un nom et un récit dans la  
première histoire que nos yeux d' enfants ont lue  
sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée  
est là, avec ses prodiges et ses ruines ; que  
Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons ;  
que je n' en suis plus séparé que par quelques heures  
de marche ; que je touche ainsi à un des termes les  
plus désirés de mon long voyage. Je jouis de cette  
pensée, comme l' homme jouit toujours toutes les fois  
qu' il touche à un des buts, même insignifiants,  
qu' une passion quelconque lui a assignés ; je reste  
une ou deux heures à graver ces lignes, ces  
couleurs, ce ciel transparent et rosé, cette  
solitude, ce silence, dans mon souvenir.  
L' humidité de la nuit tombe, et mouille mon  
manteau ; je rentre dans la tente, et je m' endors.  
Il y avait à peine une heure que j' étais endormi,  
quand je fus réveillé par un léger bruit ; je me  
soulève sur le coude, et je regarde autour de moi.  
Un des coins du rideau de la tente était relevé  
pour laisser entrer la brise de la nuit ; la lune  
éclairait en plein l' intérieur ; je vois un énorme  
chacal qui entrait avec précaution, et regardait de  
mon côté avec ses yeux de feu ; je saisis mon  
fusil, le mouvement l' effraya, il part au galop. Je  
me rendors. Réveillé une seconde fois, je vois le  
chacal à mes pieds, fouillant du museau les plis de  
mon manteau,

p382

et prêt à saisir mon beau lévrier qui dormait sur  
la même natte que moi ; charmant animal, qui ne  
m' a pas quitté un jour depuis huit ans, et que je  
défendrais, comme une part de ma vie, au péril de  
mes jours. Je l' avais recouvert heureusement d' un  
pan du manteau, et il dormait si profondément  
qu' il n' avait rien entendu, rien senti, et ne se  
doutait pas du danger qu' il courait : une seconde  
plus tard, le chacal l' emportait, et l' égorgeait  
dans son terrier. Je jette un cri, mes compagnons  
s' éveillent ; j' étais déjà hors de la tente, et  
j' avais tiré un coup de fusil ; mais le chacal

était loin, et le lendemain aucune trace de sang ne témoignait de ma vengeance.

Nous partons aux premiers rayons qui blanchissent les collines de Judée ; nous suivons des collines ondoyantes hors de la vue de la mer ; la chaleur nous fatigue beaucoup, et le silence le plus profond règne dans toute la marche ; à onze heures nous arrivons, accablés de soif et de lassitude, près des rives escarpées d' un fleuve qui roule lentement des eaux sombres entre deux falaises bordées de longs roseaux : il faut toucher ses eaux pour les apercevoir. Des troupeaux de buffles sauvages sont couchés dans les roseaux et dans le fleuve, et montrent leurs têtes hors des flots ; immobiles, ils passent ainsi les heures brûlantes du jour. Ils nous regardent sans faire un mouvement ; nous traversons à gué le fleuve, et nous atteignons un kan abandonné. Ce fleuve est nommé aujourd' hui par les arabes *Nahr-El-Arsouf* . L' ancienne Apollonie devait être placée à peu près ici, à moins que sa situation ne soit déterminée par un autre fleuve que nous traversâmes une heure après, et qu' on appelle maintenant *Nahr-El-Petras* .

p383

Nous nous étendons sur nos nattes, sous les caves fraîches et sombres qui restent seules de l' ancien kan. à peine étions-nous assis autour d' un plat de riz froid que le cuisinier nous avait apporté pour déjeuner, qu' un énorme serpent de huit pieds de long, et gros comme le bras, sortit d' un des trous du vieux mur qui nous abritait, et vint se déplier entre nos jambes : nous nous précipitâmes pour le fuir vers l' entrée du souterrain ; il y fut avant nous, et se perdit lentement, en faisant vibrer sa queue comme la corde d' un arc, dans les roseaux qui bordaient le fleuve. Sa peau était du plus beau bleu foncé. Nous répugnions à reprendre notre gîte ; mais la chaleur était si forte qu' il fallut nous y résigner, et nous nous endormîmes sur nos selles, sans souci des visites semblables qui pourraient interrompre notre sommeil.

à quatre heures après midi, nous remontons à cheval. J' aperçois sur un monticule, à peu de distance du fleuve, un cavalier arabe, un fusil à la main, et accompagné d' un jeune esclave à pied. Le cavalier arabe semblait chasser : il arrêta à chaque instant son cheval, et nous regardait défilé avec un air d' incertitude et de préoccupation. Tout à coup il met sa jument au

galop, s' avance sur moi, et, m' adressant la parole en italien, il me demande si je ne suis pas le voyageur qui parcourt en ce moment l' Arabie, et dont les consuls européens ont annoncé la prochaine arrivée à Jaffa. Je me nomme, il saute à bas de son cheval et veut me baiser la main. " je suis, nous dit-il, le fils de M Damiani, vice-consul de France à Jaffa. Prévenu de votre arrivée par des lettres apportées de Saïde par un bâtiment anglais, je viens depuis plusieurs jours à la chasse des

p384

gazelles de ce côté, pour vous découvrir et vous conduire à la maison de mon père. Notre nom est italien, notre famille est originaire d' Europe ; depuis un temps immémorial elle est établie en Arabie : nous sommes arabes, mais nous avons le coeur français, et nous regarderions comme une honte et comme une insulte à nos sentiments, si vous acceptiez l' hospitalité d' une autre maison que la nôtre. Souvenez-vous que nous vous avons touché les premiers, et qu' en orient celui qui touche le premier un étranger a le droit d' être son hôte. Je vous en préviens, ajouta-t-il, parce que beaucoup d' autres maisons de Jaffa ont été informées de votre passage par des lettres venues sur le même bâtiment, et vont accourir au-devant de vous aussitôt que mon esclave aura informé la ville de votre approche. "

à peine avait-il terminé son discours, qu' il dit quelques mots en arabe au jeune esclave, et que celui-ci, montant sur la jument de son maître, avait disparu en un clin d' oeil derrière les monticules de sable qui bornaient l' horizon. Je fis donner à M Damiani un de mes chevaux de main qui m' accompagnait sans être monté, et nous prîmes lentement la route de Jaffa, que nous n' apercevions pas encore. Après deux heures de marche, nous vîmes, de l' autre côté d' un fleuve qui nous restait à franchir, une trentaine de cavaliers revêtus des plus riches costumes et d' armes étincelantes, et montés sur des chevaux arabes de toute beauté, qui caracolaient sur la plage du fleuve. Ils lancèrent leurs chevaux jusque dans l' eau, en poussant des cris et en tirant des coups de pistolet pour nous saluer : c' étaient les fils, les parents, les amis des principaux habitants de Jaffa, qui venaient au-devant de nous. Chacun d' eux s' approcha de moi,



me fit son compliment, auquel je répondis par l'organe de mon drogman, ou en italien pour ceux qui l'entendaient. Ils se rangèrent autour de nous, et, courant çà et là sur le sable, ils nous donnèrent le spectacle de ces courses de djérid, où les cavaliers arabes déploient toute la vigueur de leurs chevaux et toute l'adresse de leurs bras. Nous approchions de Jaffa, et la ville commençait à se lever devant nous sur la colline qui s'avance dans la mer. Le coup d'oeil en est magique quand on l'aborde de ce côté du désert. Les pieds de la ville sont baignés au couchant par la mer, qui déroule toujours là d'immenses lames écumeuses sur des écueils qui forment l'enceinte de son port ; du côté du nord, celui par lequel nous arrivions, elle est entourée de jardins délicieux, qui semblent sortir par enchantement du désert, pour couronner et ombrager ses remparts : on marche sous la voûte élevée et odorante d'une forêt de palmiers, de grenadiers chargés de leurs étoiles rouges, de cèdres maritimes au feuillage de dentelle, de citronniers, d'orangers, de figuiers, de limoniers, grands comme des noyers d'Europe, et pliant sous leurs fruits et sous leurs fleurs ; l'air n'est qu'un parfum soulevé et répandu par la brise de la mer ; le sol est tout blanc de fleurs d'oranger, et le vent les balaye comme chez nous les feuilles mortes en automne ; de distance en distance des fontaines turques en mosaïque de marbres de diverses couleurs, avec des tasses de cuivre attachées à des chaînes, offrent leur eau limpide au passant, et sont toujours entourées d'un groupe de femmes qui se lavent les pieds et puisent l'eau dans des urnes aux formes antiques. La ville élève ses blancs minarets, ses terrasses crénelées, ses balcons en ogive moresque, du sein de cet océan d'arbustes embaumés, et se détache, à l'orient, du

fond blanc de sable qu'étend immédiatement derrière elle l'immense désert qui la sépare de l'égypte. C'est près d'une de ces fontaines que nous découvrîmes tout à coup une troisième cavalcade, à la tête de laquelle s'avancait, sur une jument blanche, M Damiani le père, agent consulaire de plusieurs nations européennes, et l'un des personnages les plus importants de Jaffa. Son costume grotesque nous fit sourire : il était vêtu d'un vieux cafetan bleu de ciel, doublé d'hermine,

d' un vieux cafetan bleu de ciel, doublé d' hermine, et serré par une ceinture de soie cramoisie ; ses jambes nues sortaient d' un large pantalon de mousseline sale, et il était coiffé d' un immense chapeau à trois cornes, lissé par les années et imbibé de sueur et de poussière, attestant de nombreux services pendant la campagne d' égypte. Mais l' excellent accueil et la cordialité patriarcale de notre vieux vice-consul arrêterent le sourire sur nos lèvres, et ne laissèrent place dans nos coeurs qu' à la reconnaissance que nous lui témoignâmes. Il était accompagné de plusieurs de ses gendres et de ses enfants et petits-enfants, tous à cheval comme lui. Un de ses petits-fils, enfant de douze à quatorze ans, qui caracolait sur une jument arabe, sans bride, autour de son grand-père, est bien la plus admirable figure d' enfant que j' aie vue de ma vie.

M Damiani marcha devant nous, et nous conduisit, au milieu d' une immense population pressée autour de nos chevaux, jusqu' à la porte de sa maison, où nos nouveaux amis nous saluèrent et nous laissèrent aux soins de notre hôte.

La maison de M Damiani est petite, mais admirablement

p387

assise au sommet de la ville, et dominant les trois horizons de la mer, de la côte de Gaza et d' Ascalon vers l' égypte, et du rivage de Syrie du côté du nord. Les chambres sont entourées et surmontées de terrasses découvertes où joue la brise de mer, et d' où l' on découvre, à dix lieues en mer, la moindre voile qui traverse le golfe de Damiette. Ces chambres n' ont pas de fenêtres, le climat les rend superflues : l' air a toujours la tiédeur de nos plus belles journées de printemps ; un mauvais abat-jour mal joint est le seul rempart que l' on interpose entre le soleil et soi.

On partage avec les oiseaux du ciel ces demeures que l' homme s' est préparées : et dans le salon de M Damiani, sur les étagères de bois qui règnent autour de l' appartement, des centaines de petites hirondelles au collier rouge étaient posées à côté des porcelaines de la Chine, des tasses d' argent et des tuyaux de pipe qui décorent les corniches. Elles voltigeaient tout le jour au-dessus de nos têtes, et venaient, pendant le souper, se suspendre jusque sur les branches de cuivre de la lampe qui éclairait le repas.

La famille se compose de M Damiani père, figure

indécise entre le patriarche et le marchand italien, mais où le patriarche prédomine ; de Madame Damiani la mère, belle femme arabe, mère de douze enfants, mais conservant encore dans ses formes et dans son teint l' éclat et la fraîcheur de la beauté turque ; de plusieurs jeunes filles presque toutes d' une beauté remarquable, et de trois fils, dont nous connaissons déjà l' aîné. Les deux autres furent pour nous de la même prévenance et de la même utilité. Les femmes ne montaient pas dans les appartements. Elles ne parurent qu' une fois en habits de cérémonie et couvertes de leurs plus

p388

riches bijoux, et se mirent à table à un seul repas avec nous. Le reste du temps, elles étaient occupées à nous préparer nos repas dans une petite cour intérieure, où nous les apercevions en sortant de la maison et en y entrant. Les jeunes gens, élevés dans le respect que les coutumes orientales commandaient aux fils pour leur père, ne s' asseyaient jamais non plus avec nous pendant le repas. Ils se tenaient debout derrière leur père, et veillaient à ce que rien ne manquât aux convives.

à peine entrés dans la maison, nous reçûmes la visite d' un grand nombre d' habitants du pays, qui vinrent nous féliciter et nous offrir leurs services. On prit le café, on apporta les pipes, et la soirée se passa dans les conversations, intéressantes pour nous, que notre curiosité provoquait. Le gouverneur de Jaffa, que j' avais envoyé complimenter par mon interprète, ne tarda pas à venir lui-même nous rendre visite. C' était un jeune et bel arabe, revêtu du plus riche costume, et dont les manières et le langage attestaient la noblesse du cœur et l' élégance exquise des habitudes. J' ai peu vu de plus belles têtes d' homme. Sa barbe noire et soignée descendait en ondes luisantes et s' étendait en éventail sur sa poitrine ; sa main, dont les doigts étincelaient d' énormes diamants, jouait sans cesse dans les flots de cette barbe, et y passait et repassait constamment pour l' assouplir et la peigner. Son regard était fier, doux et ouvert, comme le regard de tous les turcs en général. On sent que ces hommes n' ont rien à cacher ; ils sont francs parce qu' ils sont forts : ils sont forts parce qu' ils ne s' appuient jamais sur eux-mêmes et sur une vaine habileté, mais toujours sur l' idée de Dieu qui

dirige tout, sur la providence qu' ils appellent

p389

fatalité. Placez un turc entre dix européens, vous le reconnaîtrez toujours à l' élévation du regard, à la gravité de la pensée imprimée sur ses traits par l' habitude, et à la noble simplicité de l' expression. Le gouverneur avait reçu de Méhémet-Ali et d' Ibrahim-pacha des lettres qui me recommandaient fortement à lui. J' ai ces lettres. Je lui en fis lire une autre d' Ibrahim, que je portais avec moi. En voici le sens :

" je suis informé que notre ami (ici mon nom) est arrivé de France avec sa famille et plusieurs compagnons de voyage, pour parcourir les pays soumis à mes armes, et connaître nos lois et nos moeurs. Mon intention est que toi, et tous mes gouverneurs de ville ou de province, les commandants de mes flottes, les généraux et officiers commandant mes armées, vous lui donniez toutes les marques d' amitié, vous lui rendiez tous les services que mon affection pour lui et pour sa nation me commande. Vous lui fournirez, s' il le demande, les maisons, les chevaux, les vivres dont il aura besoin, lui et sa suite ; vous lui procurerez les moyens de visiter toutes les parties de nos états qu' il désirera voir ; vous lui donnerez des escortes aussi nombreuses que sa sûreté, dont vous répondez sur votre tête, l' exigera ; et si même il éprouvait des difficultés à pénétrer dans certaines provinces de notre domination par le fait des arabes, vous ferez marcher vos troupes pour assurer ses excursions, etc. "

le gouverneur porta cette lettre à son front après l' avoir lue, et me la remit. Il me demanda ce qu' il pouvait faire pour obéir convenablement aux injonctions de son maître,

p390

et s' informa des lieux où je désirais aller. Je nommai Jérusalem et la Judée. à ces mots, lui, ses officiers, Mm Damiani, les pères du couvent de terre-sainte à Jaffa, qui étaient présents, se récrièrent, et me dirent que la chose était impossible ; que la peste venait d' éclater, avec l' intensité la plus alarmante, à Jérusalem, à Bethléem et sur toute la route ; qu' elle était

même à Ramla, première ville qu' on a à traverser pour aller à Jérusalem ; que le pacha venait de mettre en quarantaine tout ce qui revenait de la Palestine ; qu' à supposer que je fusse assez téméraire pour y pénétrer et assez heureux pour échapper à la peste, je ne pourrais peut-être pas rentrer en Syrie de plusieurs mois ; qu' enfin les couvents, où les étrangers reçoivent l' hospitalité dans la terre sainte, étaient tous fermés ; que nous ne serions reçus dans aucun, et qu' il fallait de toute nécessité remettre à une autre époque et à une saison plus favorable le voyage que je projetais dans l' intérieur de la Judée.

Ces nouvelles m' affligèrent vivement, mais n' ébranlèrent pas ma résolution. Je répondis au gouverneur que, bien que je fusse né dans une autre religion que la sienne, je n' en adorais pas moins que lui la souveraine volonté d' Allah : que son culte à lui s' appelait fatalité, et le mien providence ; mais que ces deux mots différents n' exprimaient qu' une même pensée : Dieu est grand ! Dieu est le maître ! Que j' étais venu de si loin, à travers tant de mers, tant de montagnes et tant de plaines, pour visiter les sources d' où le christianisme avait coulé sur le monde, pour voir la ville sainte des chrétiens, et comparer les lieux avec les histoires ; que j' étais trop avancé pour reculer, et remettre à l' incertitude des temps et des choses un

p391

projet presque accompli ; que la vie d' un homme n' était qu' une goutte d' eau dans la mer, un grain de sable dans le désert, et ne valait pas la peine d' être comptée ; que d' ailleurs ce qui était écrit était écrit, et que si Allah voulait me garder de la peste au milieu des pestiférés de Judée, cela lui était aussi aisé que de me garder de la vague au milieu de la tempête, ou des balles des arabes sur les bords du Jourdain : qu' en conséquence je persistais à vouloir pénétrer dans l' intérieur et entrer même à Jérusalem, quel qu' en fût le péril pour moi ; mais que ce que je pouvais décider de moi, je ne pouvais et ne voulais le décider des autres, et que je laissais tous mes amis, tous mes serviteurs, tous les arabes qui m' accompagnaient, maîtres de me suivre ou de rester à Jaffa, selon la pensée de leurs coeurs.

Le gouverneur alors se récria sur ma soumission à la volonté d' Allah, me dit qu' il ne souffrirait pas que je m' exposasse seul aux dangers de la route

et de la peste, et qu' il allait faire choisir, dans les troupes en garnison à Jaffa, quelques soldats courageux et disciplinés qu' il mettrait entièrement sous mon commandement, et qui garderaient ma caravane pendant la marche et mes tentes pendant la nuit, pour nous préserver du contact avec les pestiférés. Il dépêcha aussi à l' instant même un cavalier au gouverneur de Jérusalem, son ami, pour lui annoncer mon voyage et me recommander à lui, et il se retira. Nous délibérâmes alors, mes amis et moi ; nos domestiques même furent appelés à ce conseil sur ce que chacun de nous voulait faire. Après quelques hésitations, tous résolurent à l' unanimité de tenter la fortune et de courir la chance de la peste, plutôt que de renoncer à voir Jérusalem. Le départ fut arrêté pour le surlendemain.

p392

Nous nous couchâmes sur les nattes et sur les divans de la salle de M Damiani, et nous nous réveillâmes au gazouillement des innombrables hirondelles qui voltigeaient sur nos têtes dans l' appartement. La journée se passa à rendre les visites que nous avions reçues, au gouverneur et au supérieur du couvent de terre-sainte à Jaffa, vénérable religieux espagnol qui habite Jaffa depuis l' époque où les français y vinrent, et qui nous certifia la vérité de l' empoisonnement des pestiférés. Jaffa ou Yaffa, l' ancienne joppé de l' écriture, est un des plus anciens et des plus célèbres ports de l' univers. Pline en parle comme d' une cité antédiluvienne. C' est là, selon les traditions, qu' Andromède fut attachée au roc et exposée au monstre marin ; c' est là que Noé construisit l' arche ; c' est là que les cèdres du mont Liban abordaient par ordre de Salomon, pour servir à la construction du temple. Jonas, le prophète, s' y embarqua huit cent soixante-deux ans avant le Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabitha. La ville fut fortifiée par saint Louis, dans le temps des croisades. En 1799, Bonaparte la prit d' assaut, et y massacra les prisonniers turcs. Elle a un méchant port pour les barques seulement, et une rade très-dangereuse, comme nous l' éprouvâmes nous-mêmes à notre second voyage par mer. On compte à Jaffa cinq à six mille habitants, turcs, arabes, arméniens, grecs, catholiques et maronites. Chacune de ces communions y a une église. Le couvent latin est magnifique. On l' embellissait encore à notre passage ; mais nous n' éprouvâmes pas l' hospitalité de

ces religieux : leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous ni pour aucun des

p393

étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa. Ils restent déserts, pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable kan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de juif ou d'arménien habitant de Jaffa.

Aussitôt hors des murs de Jaffa, on entre dans le grand désert d'égypte. Décidé alors à aller au Caire par cette route, je fis partir un courrier pour El-Arich, afin d'y louer des dromadaires pour passer le désert. La route de Jaffa au Caire peut se faire ainsi en douze ou quinze jours ; mais elle offre de grandes privations et de grandes difficultés. Les ordres du gouverneur de Jaffa, et l'obligeance des principaux habitants de la ville en relation avec ceux de Gaza et d'El-Arich, les avaient beaucoup aplanies pour moi.

Le gouverneur nous envoya quelques cavaliers et huit fantassins, choisis parmi les hommes les plus braves et les plus policés du dépôt de troupes égyptiennes qui lui restaient. Ils campèrent cette nuit même à notre porte. Au lever de l'aurore, nous étions à cheval. Nous trouvâmes à la porte de la ville, du côté de Ramla, une foule de cavaliers appartenant à toutes les nations qui habitent Jaffa. Ils coururent le djérid autour de nous, et nous accompagnèrent jusqu'à une magnifique fontaine, ombragée de sycomores et de palmiers, qu'on rencontre à une heure de marche. Là, ils déchargèrent leurs pistolets en notre honneur, et reprirent le chemin de la ville. Il est impossible de décrire la nouveauté et la magnificence de végétation qui se déploie des deux côtés de cette route, en quittant Jaffa. à droite et à gauche, c'est une forêt variée de tous les arbres fruitiers

p394

et de tous les arbustes à fleurs de l'orient. Cette forêt, divisée en compartiments par des haies de myrtes, de jasmins et de grenadiers, est arrosée de filets d'eau échappés des belles fontaines turques dont j'ai parlé. Dans chacun de ces enclos on voit un pavillon ouvert ou une tente, sous lesquels la famille qui les possède vient passer

quelques semaines au printemps ou en automne. Trois piquets et un morceau de toile forment une maison de campagne pour ces heureuses familles. Les femmes couchent sur des nattes et sur des coussins sous la tente ; les hommes couchent en plein air sous la voûte des citronniers et des grenadiers. Les melons, les pastèques, les figues de trente-deux espèces, qui ombragent ces lieux enchantés, fournissent les tables ; à peine y ajoute-t-on, de temps en temps, un agneau élevé par les enfants, et dont on fait, comme du temps de la bible, le sacrifice aux jours solennels. Jaffa est le lieu de tout l'orient qu'un amant de la nature et de la solitude devrait choisir pour passer les hivers. Le climat est la transition la plus indécise entre les déserts dévorants de l'égypte et les pluies des côtes de Syrie, en automne. Si j'étais maître de choisir mon séjour, j'habiterais le pied du Liban, Saïde, Bayruth ou Latakiah pendant le printemps et l'automne ; les hauteurs du Liban pendant les chaleurs de l'été, rafraîchies par les vents de mer, par le souffle qui sort de la vallée des cèdres, et par le voisinage des neiges ; et l'hiver, les jardins de Jaffa. Jaffa a quelque chose, dans son ciel et dans son sol, de plus grandiose, de plus solennel, de plus coloré, qu'aucun des sites que j'aie parcourus. L'oeil ne s'y repose que sur une mer sans limites et bleue comme son ciel ; sur les immenses

p395

grèves du désert d'égypte, où l'horizon n'est interrompu de temps en temps que par le profil d'un chameau qui s'avance avec l'ondoiement d'une vague ; et sur les cimes vertes et jaunes des innombrables bois d'orangers qui se pressent autour de la ville. Tous les costumes des habitants ou des voyageurs qui animent ces routes sont pittoresques et étranges. Ce sont des bédouins de Jéricho ou de Tibériade, revêtus de l'immense plaid de laine blanche ; des arméniens aux longues robes rayées de bleu et de blanc ; des juifs de toutes les parties du globe et sous tous les vêtements du monde, caractérisés seulement par leurs longues barbes, et par la noblesse et la majesté de leurs traits : peuple roi, mal habitué à son esclavage, et dans les regards duquel on découvre le souvenir et la certitude de grandes destinées, derrière l'apparente humiliation du maintien et l'abaissement de la fortune présente ; des soldats égyptiens vêtus de vestes rouges, et tout à fait semblables à



nos conscrits français par la vivacité de l'oeil et la rapidité de la marche. On sent que le génie et l'activité d'un grand homme ont passé en eux, et les animent pour un but inconnu. Enfin ce sont des agas turcs passant fièrement sur le chemin, montés sur des chevaux du désert, et suivis d'arabes et d'esclaves noirs ; de pauvres familles de pèlerins grecs assis au coin d'une rue, mangeant dans une écuelle de bois le riz ou l'orge bouillis, qu'ils ménagent pour arriver jusqu'à la ville sainte ; et de pauvres femmes juives à demi vêtues, et succombant sous l'énorme fardeau d'un sac de haillons, chassant devant elles des ânes dont les deux paniers sont pleins d'enfants de tout âge. Mais revenons à nous. Nous marchions gaiement, essayant de temps en temps

p396

la vitesse de nos chevaux contre celle des chevaux arabes que montaient Mm Damiani et les fils du vice-consul de Sardaigne. Ces deux jeunes gens, fils d'un riche négociant arabe de Ramla établi maintenant à Jaffa, avaient voulu nous accompagner jusqu'à Ramla : ils avaient envoyé, le matin, leurs esclaves pour nous préparer la maison de leur père et le souper. Nous étions suivis encore d'un autre personnage qui s'était joint volontairement à notre caravane, et qui nous surprit par la bizarre magnificence de son costume européen : c'était un petit jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, d'une figure joviale et grotesque, mais fine et spirituelle. Il avait un immense turban de mousseline jaune, un habit vert de la forme de nos habits de cour, à collet droit et à larges basques, brodé de larges galons d'or sur toutes les coutures ; des pantalons collants de velours blanc, et des bottes à revers, ornées d'une paire d'éperons à chaînes d'argent. Un kandgiar lui servait de couteau de chasse, et une paire de pistolets, incrustés de ciselures d'argent, sortaient de sa ceinture et battaient contre sa poitrine. Sorti d'Italie dans son enfance, il avait été jeté en égypte par je ne sais quelle vague de fortune, et se trouvait, depuis quelques années, à Jaffa ou à Ramla, exerçant son art dans les montagnes de Judée aux dépens des scheiks et des bédouins, qui ne faisaient pas sa fortune. Sa conversation nous amusa beaucoup, et j'aurais désiré l'emmener avec moi à Jérusalem et dans les montagnes de la mer morte, qu'il paraissait connaître parfaitement ; mais ayant vécu en orient depuis plusieurs années, il y avait contracté l'invincible terreur que les

francs y prennent de la peste, et aucune

p397

de mes offres ne parvint à le séduire. " en temps de peste, me dit-il, je ne suis plus médecin ; je n' y connais qu' un remède : partir assez vite, aller assez loin, et demeurer assez longtemps pour que le mal ne puisse vous atteindre. " il avait l' air de nous regarder avec pitié, comme des victimes prédestinées à aller chercher la mort à Jérusalem ; et d' un si grand nombre d' hommes que nous étions, il ne comptait en revoir que bien peu au retour.

" il y a quelques jours, me dit-il, que je me trouvais à Acre ; un voyageur revenant de Bethléem frappa à la porte du couvent des pères de saint-François, ils ouvrirent ; ils étaient sept. Le surlendemain, les portes du couvent étaient murées par l' ordre du gouverneur ; le pèlerin et les sept religieux étaient morts dans les vingt-quatre heures. "

cependant nous commençons à apercevoir la tour et les minarets de Ramla, qui s' élevaient devant nous du milieu d' un bois d' oliviers dont les troncs sont aussi gros que ceux de nos plus vieux chênes.

Ramla, anciennement Rama éphraïm, est l' ancienne Arimathie du nouveau testament ; elle renferme environ deux mille familles. Philippe Le Bon, duc de Bourgogne, vint y fonder un couvent latin qui subsiste encore : les arméniens et les grecs y possèdent aussi des couvents pour le secours des pèlerins de leurs nations qui vont en terre sainte. Les anciennes églises ont été converties en mosquées ; dans une des mosquées se trouve le tombeau en marbre blanc du mameluk Ayoud-Bey, qui s' enfuit d' égypte à l' arrivée des français, et mourut à Ramla.

p398

En entrant dans la ville, nous nous informons si la peste y exerçait déjà ses ravages : deux religieux, arrivés de Jérusalem, venaient d' y mourir dans la journée ; le couvent était en quarantaine. Nos nouveaux amis de Jaffa nous conduisirent à leur maison, située au milieu de la ville. Un arabe, ancien chaudronnier, dit-on, mais aimable et excellent homme, habitait la moitié de cette maison, et exerçait les fonctions d' agent consulaire

pour je ne sais quelle nation d' Europe ; cela lui donnait le droit d' avoir un drapeau européen sur le toit de sa maison : c' est la sauvegarde la plus certaine contre les avanies des turcs et des arabes. Un excellent souper nous attendait : nous eûmes le plaisir de trouver des chaises, des lits, des tables, tous les ustensiles de l' Europe, et nous emportâmes encore une provision de pains frais que nous dûmes à l' obligeance de nos hôtes. Le lendemain matin, nous prîmes congé de tous nos amis de Jaffa et de Ramla, qui ne nous accompagnèrent pas plus loin, et nous partîmes, escortés seulement de nos cavaliers et de nos fantassins égyptiens. J' établis ainsi l' ordre de la marche : deux cavaliers en avant, à environ cinquante pas de la caravane, pour écarter les arabes ou les pèlerins juifs que nous aurions pu rencontrer, et les tenir à distance de nos hommes et de nos chevaux ; à droite et à gauche, sur nos flancs, les soldats à pied : nous marchions un à un à la file, sans déranger l' ordre, les bagages au milieu. Une petite escouade de nos meilleurs cavaliers formait l' arrière-garde, avec ordre de ne laisser ni homme ni mulet en arrière. à l' aspect d' un corps d' arabes suspect, la caravane devait faire halte et se mettre en bataille, pendant que les cavaliers, les interprètes et

p399

moi, nous irions faire une reconnaissance. De cette manière, nous avions peu à craindre des bédouins et de la peste ; et je dois dire que cet ordre de marche fut observé par nos soldats égyptiens, par nos cavaliers turcs et par nos propres arabes, avec un scrupule d' obéissance et d' attention qui ferait honneur au corps le mieux discipliné de l' Europe. Nous le conservâmes pendant plus de vingt-cinq jours de route, et dans les positions les plus embarrassantes. Je n' eus jamais une réprimande à adresser à personne : c' est à ces mesures que nous dûmes notre salut.

Quelque temps après le coucher du soleil, nous arrivâmes au bout de la plaine de Ramla, auprès d' une fontaine creusée dans le roc, qui arrose un petit champ de courges. Nous étions au pied des montagnes de Judée ; une petite vallée, de cent pas de largeur, s' ouvrait à notre droite ; nous y descendîmes : c' est là que commence la domination des arabes brigands de ces montagnes. Comme la nuit s' approchait, nous jugeâmes prudent d' établir notre camp dans cette vallée : nous plantâmes nos tentes

à environ deux cents pas de la fontaine. Nous posâmes une garde avancée sur un mamelon qui domine la route de Jérusalem ; et pendant qu' on nous préparait à souper, nous allâmes chasser des perdrix sur des collines en vue de nos tentes ; nous en tuâmes quelques-unes, et nous fîmes partir, du sein des rochers, une multitude de petits aigles qui les habitent. Ils s' élevaient en tournoyant et en criant sur nos têtes, et revenaient sur nous après que nous avions tiré sur eux.

Tous les animaux ont peur du feu et de l' explosion des armes ; l' aigle seul paraît les dédaigner et jouer avec le

p400

péril, soit qu' il l' ignore, soit qu' il le brave. J' ai admiré, du haut d' une de ces collines, le coup d' oeil pittoresque de notre camp, avec nos piquets de cavaliers arabes sur le mamelon, nos chevaux attachés çà et là autour de nos tentes, nos moukres assis à terre et occupés à nettoyer nos harnais et nos armes, et la flamme de notre feu perçant à travers la toile d' une de nos tentes, et répandant sa légère fumée bleue en colonne que le vent inclinait. Combien j' aimerais cette vie nomade sous un pareil ciel, si l' on pouvait conduire avec soi tous ceux qu' on aime et qu' on regrette sur la terre ! La terre entière appartient aux peuples pasteurs et errants comme les arabes de Mésopotamie. Il y a plus de poésie dans une de leurs journées que dans des années entières de nos vies de cités. En demandant trop de choses à la vie civilisée, l' homme se cloue lui-même à la terre ; il ne peut s' en détacher sans perdre ces innombrables superfluités dont l' usage lui a fait des besoins. Nos maisons sont des prisons volontaires. Je voudrais que la vie fût un voyage sans fin, comme celui-ci ; et si je ne tenais à l' Europe par des affections, je le continuerais tant que mes forces et ma fortune le comporteraient. Nous étions là sur les confins des tribus d' éphraïm et de Benjamin. Le puits près duquel nos tentes étaient dressées s' appelle encore le puits de Job. Nous partons avant le jour ; nous suivons, pendant deux heures, une vallée étroite, stérile et rocailleuse, célèbre par les déprédations des arabes. C' est le lieu des environs le plus exposé à leurs courses : ils peuvent y arriver par une multitude de petites vallées sinueuses, cachées par le dos

des collines inhabitées ; se tenir en embuscade derrière les rochers et les arbustes, et fondre à l'improviste sur les caravanes. Le célèbre Abougosh, chef des tribus arabes de ces montagnes, tient la clef de ces défilés, qui conduisent à Jérusalem : il les ouvre ou les ferme à son gré, et rançonne les voyageurs. Son quartier général est à quelques lieues de nous, au village de Jérémie. Nous nous attendons à chaque instant à voir paraître ses cavaliers : nous ne rencontrons personne, excepté un jeune aga, parent du gouverneur de Jérusalem, monté sur un jument de toute beauté, et accompagné de sept ou huit cavaliers. Il nous salua poliment, et se rangea, avec sa suite, pour nous laisser passer, sans toucher nos chevaux ni nos vêtements.

Environ à une heure de Jérémie, la vallée se rétrécit davantage, et des arbres couvrent le chemin de leurs rameaux. Il y a là une ancienne fontaine et les restes d'un kiosque ruiné ; on gravit pendant une heure par un sentier escarpé et inégal, creusé dans le rocher, au milieu des bois, et l'on aperçoit tout à coup le village et l'église de Jérémie à ses pieds, sur le revers de la colline. L'église, maintenant mosquée, paraît avoir été construite avec magnificence dans le temps du royaume de Jérusalem, sous les Lusignan. Le village est composé de quarante à cinquante maisons, assez vastes, suspendues sur le penchant de deux coteaux qui embrassent la vallée. Quelques figuiers disséminés et quelques champs de vigne annoncent une espèce de culture : nous voyons des troupeaux répandus autour des maisons ; quelques arabes, revêtus de magnifiques cafetans, fument leurs pipes sur la terrasse de la maison principale, à cent pas du chemin par lequel nous descendons. Quinze à vingt

chevaux, sellés et bridés, sont attachés dans la cour de la maison. Aussitôt que les arabes nous aperçoivent, ils descendent de la terrasse, montent à cheval, et s'avancent au petit pas vers nous. Nous nous rencontrons sur une grande place inculte qui fait face au village, et qu'ombragent cinq ou six beaux figuiers. C'était le fameux Abougosh et sa famille. Il s'avança seul avec son frère au-devant de moi :

sa suite resta en arrière. Je fis à l' instant arrêter aussi la mienne, et je m' approchai avec mon interprète. Après les saluts d' usage et les compliments interminables qui précèdent toute conversation avec les arabes, Abougosh me demanda si je n' étais pas l' émir franc que son amie lady Stanhope, la reine de Palmyre, avait mis sous sa protection, et au nom de qui elle lui avait envoyé la superbe veste de drap d' or dont il était vêtu, et qu' il me montra avec orgueil et reconnaissance. J' ignorais ce don de lady Stanhope, fait si obligeamment en mon nom ; mais je répondis que j' étais en effet l' étranger que cette femme illustre avait confié à la générosité de ses amis de Jérémie ; que j' allais visiter toute la Palestine, où la domination d' Abougosh était reconnue, et que je le priais de donner les ordres nécessaires pour que lady Stanhope n' eût pas de reproches à lui adresser. à ces mots, il descendit de cheval, ainsi que son frère ; il appela quelques cavaliers de sa suite, et leur ordonna d' apporter des nattes, des tapis et des coussins, qu' il fit étendre sous l' ombre d' un grand figuier dans le champ même où nous étions, et nous pria avec de si vives instances de descendre nous-mêmes de cheval et de nous asseoir sur ce divan rustique, qu' il nous fut impossible de nous y refuser.

p403

Comme la peste régnait à Jérémie, Abougosh, qui savait que les européens étaient en quarantaine, eut soin de ne pas toucher nos vêtements, et il établit son divan et celui de ses frères vis-à-vis de nous, à une certaine distance : quant à nous, nous n' acceptâmes que les nattes de paille et de jonc, parce qu' elles sont censées ne pas communiquer la contagion. On apporta le café et les sorbets. Nous eûmes une assez longue conversation générale ; puis Abougosh me pria d' éloigner ma suite et éloigna lui-même la sienne, pour me communiquer quelques renseignements secrets que je ne puis consigner ici. Après avoir causé ainsi quelques minutes, nous fîmes rapprocher, lui ses frères, moi mes amis. " connaît-on mon nom en Europe ? Me demanda-t-il. -oui, lui dis-je : les uns disent que vous êtes un brigand, pillant et massacrant les caravanes, emmenant les francs en esclavage, et l' ennemi féroce des chrétiens ; les autres assurent que vous êtes un prince vaillant et généreux, réprimant le brigandage des arabes des montagnes, assurant les routes, protégeant les

caravanes, l'ami de tous les francs qui sont dignes de votre amitié. -et vous, me dit-il en riant, que direz-vous de moi ? -je dirai ce que j'ai vu, lui répondis-je : que vous êtes aussi puissant et aussi hospitalier qu'un prince des francs, qu'on vous a calomnié, et que vous méritez d'avoir pour amis tous les européens qui, comme moi, ont éprouvé votre bienveillance et la protection de votre sabre. " Abougosh parut enchanté. Son frère et lui me firent encore un grand nombre de questions sur les usages des européens, sur nos habits, sur nos armes, qu'ils admiraient beaucoup ; et nous nous séparâmes. Au moment de nous quitter, il donna ordre à un de ses neveux et à quelques cavaliers de se mettre à la tête de

p404

notre caravane, et de ne pas me quitter pendant tout le temps que je resterais, soit à Jérusalem, soit dans les environs. Je le remerciai, et nous partîmes.

Abougosh règne de fait sur environ quarante mille arabes des montagnes de la Judée, depuis Ramla jusqu'à Jérusalem, depuis Hébron jusqu'aux montagnes de Jéricho. Cette domination, qui s'est perpétuée dans sa famille depuis quelques générations, n'a d'autre titre que sa puissance même. En Arabie, on ne discute pas l'origine ou la légitimité du pouvoir ; on le reconnaît, on lui est soumis pendant qu'il existe. Une famille est plus ancienne, plus nombreuse, plus riche, plus brave que les autres : le chef de cette famille devient naturellement plus influent sur la tribu ; la tribu elle-même, mieux gouvernée, plus habilement ou plus vaillamment conduite à la guerre, devient dominante sans contestation. Telle est l'origine de toutes ces suprématies de chefs et de tribus que l'on reconnaît partout en Asie. La puissance se forme et se conserve comme une chose naturelle ; tout découle de la famille, et, une fois le fait de cet ascendant reconnu et constaté dans les mœurs et les habitudes, nul ne le conteste ; l'obéissance devient quelque chose de filial et de religieux. Il faut de grands événements et d'immenses infortunes pour renverser une famille ; et cette noblesse, pour ainsi dire volontaire, se conserve pendant des siècles. On ne comprend bien le régime féodal qu'après avoir visité ces contrées ; on voit comment s'étaient formées, dans le moyen âge, toutes ces familles, toutes ces puissances locales qui régnaient sur

des châteaux, sur des villages, sur des provinces :

p405

c' est le premier degré de civilisation. à mesure que la société se perfectionne, ces petites puissances sont absorbées par de plus grandes ; les municipalités naissent, pour protéger le droit des villes contre l' ascendant décroissant des maisons féodales. Les grandes royautes s' élèvent, qui détruisent à leur tour les privilèges municipaux sans utilité ; puis viennent les autres phases sociales, dont les phénomènes sont innombrables et ne nous sont pas encore tous connus.

Nous voilà bien loin d' Abougosh et de son peuple de brigands organisés. Son neveu marchait devant nous sur la route de Jérusalem. à un mille environ de Jérémie, il quitta la route et se jeta sur la droite, dans des sentiers de rochers qui sillonnent une montagne couverte de myrtes et de térébinthes. Nous le suivîmes. Les nouvelles de Jérusalem, que nous avait données Abougosh, étaient telles, qu' il y avait pour nous impossibilité absolue d' y entrer. La peste y augmentait à chaque instant ; soixante à quatre-vingts personnes y succombaient tous les jours ; tous les hospices, tous les couvents étaient fermés. Nous avions pris la résolution d' aller d' abord dans le désert de saint-Jean-Baptiste, à deux lieues environ de Jérusalem, dans les montagnes les plus escarpées de la Judée ; de demander là un asile de quelques jours au couvent des religieux latins qui y résident, et d' agir ensuite selon les circonstances. C' était la route de cette solitude que le neveu d' Abougosh nous faisait prendre.

Après avoir marché environ deux heures par des sentiers affreux et sous un soleil dévorant, nous trouvâmes, au revers

p406

de la montagne, une petite source et l' ombre de quelques oliviers : nous y fîmes halte. Le site était sublime : nous dominions la noire et profonde vallée de Térébinthe, où David, avec sa fronde, tua le géant philistin. La position des deux armées est tellement décrite dans la circonscription de la vallée et dans la pente et la disposition du terrain, qu' il est impossible à l' oeil d' hésiter.



Le torrent à sec sur les bords duquel David ramassa la pierre traçait sa ligne blanchâtre au milieu de l' étroite vallée, et marquait, comme dans le récit de la bible, la séparation des deux camps. Je n' avais là ni bible ni voyage à la main, personne pour me donner la clef des lieux et le nom antique des vallées et des montagnes ; mais mon imagination d' enfant s' était si vivement et avec tant de vérité représenté la forme des lieux, l' aspect physique des scènes de l' ancien et du nouveau testament, d' après les récits et les gravures des livres saints, que je reconnus tout de suite la vallée de Térébinthe et le champ de bataille de Saül. Quand nous fûmes au couvent, je n' eus qu' à me faire confirmer par les pères l' exactitude de mes prévisions. Mes compagnons de voyage ne pouvaient le croire.

La même chose m' était arrivée à Séphora, au milieu des collines de la Galilée. J' avais désigné du doigt et nommé par son nom une colline surmontée d' un château ruiné, comme le lieu probable de la naissance de la vierge. Le lendemain, la même chose encore m' arriva pour la demeure des machabées à *Modin* : en passant au pied d' une montagne aride surmontée de quelques débris d' aqueduc, je reconnus le tombeau des derniers grands citoyens du peuple juif, et je disais vrai sans le savoir. L' imagination

p407

de l' homme est plus vraie qu' on ne le pense ; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède par des assimilations instinctives de choses et d' images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique. Excepté les vallées du Liban, les ruines de Balbek, les rives du Bosphore à Constantinople, et le premier aspect de Damas du haut de l' Anti-Liban, je n' ai presque jamais rencontré un lieu et une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir. Avons-nous vécu deux fois ou mille fois ? Notre mémoire n' est-elle qu' une glace ternie que le souffle de Dieu ravive ? Ou bien avons-nous, dans notre imagination, la puissance de pressentir et de voir avant que nous voyions réellement ? Questions insolubles ! à deux heures après midi, nous descendons les pentes escarpées de la vallée de Térébinthe, nous passons à sec le lit du torrent, et nous montons, par des escaliers taillés dans le roc, au village arabe de saint-Jean-Baptiste, que nous apercevons

devant nous.

Des arabes à la physionomie féroce nous regardent du haut des terrasses de leurs maisons ; les enfants et les femmes se pressent autour de nous dans les rues étroites du village ; les religieux, épouvantés du tumulte qu'ils voient du haut de leur toit, du nombre de nos chevaux et de nos hommes, et de la peste que nous leur apportons, refusent d'ouvrir les portes de fer du monastère. Nous revenons sur nos pas, pour aller camper sur une colline voisine du village ; nous maudissons la dureté de cœur des moines ; j'envoie mon drogman parlementer encore avec eux et leur

p408

adresser les reproches qu'ils méritent. Pendant ce temps, la population tout entière descend des toits ; les scheiks nous enveloppent, et mêlent leurs cris sauvages aux hennissements de nos chevaux épouvantés ; une horrible confusion règne dans toute notre caravane ; nous armons nos fusils. Le neveu d'Abougosh, monté sur le toit d'une maison voisine du couvent, s'adresse tour à tour aux religieux et au peuple. Enfin nous obtenons, par capitulation, l'entrée du couvent : une petite porte de fer s'ouvre pour nous ; nous passons, en nous courbant, un à un ; nous déchargeons nos chevaux, que nous faisons passer après nous. Le neveu d'Abougosh et ses cavaliers arabes restent dehors, et campent à la porte. Les religieux, pâles et troublés, tremblent de nous toucher ; nous les rassurons en leur donnant notre parole que nous n'avons communiqué avec personne depuis Jaffa, et que nous n'entrerons pas à Jérusalem tant que nous serons dans l'asile que nous leur empruntons. Sur cette assurance les visages irrités reprennent de la sérénité ; on nous introduit dans les vastes corridors du monastère ; chacun de nous est conduit dans une petite cellule pourvue d'un lit et d'une table, et ornée de quelques gravures espagnoles de sujets pieux. On fait camper nos soldats, nos arabes et nos chevaux dans un jardin inculte du couvent ; l'orge et la paille sont jetées par-dessus les murailles ; on tue pour nous, dans la rue, des moutons et un veau envoyés en présents par Abougosh ; et, pendant que mon cuisinier arabe prépare, avec les frères servants, notre repas dans la cuisine du couvent, chacun de nous va prendre un moment de repos dans sa cellule rafraîchie par la brise des montagnes, ou contempler la vue étrange qui entoure le monastère.

Le couvent de saint-Jean dans le désert est une succursale du couvent latin de terre-sainte à Jérusalem. Ceux des religieux dont l'âge, les infirmités, ou les goûts de retraite plus profonde, font des cénobites plus volontaires, sont envoyés dans cette maison. La maison est grande et belle, entourée de jardins taillés dans le rocher, de cours, de pressoirs pour faire l'excellent vin de Jérusalem ; il y avait une vingtaine de religieux quand nous y vîmes ; la plupart étaient des vieillards espagnols ayant passé la plus grande partie de leur vie dans l'exercice des fonctions de curé, soit à Jérusalem, soit à Bethléem, soit dans les autres villes de la Palestine.

Quelques-uns étaient des novices assez récemment arrivés de leurs couvents d'Espagne ; les huit ou dix jours que nous avons passés avec eux nous ont laissé la meilleure impression de leur caractère, de leur charité et de la pureté de leur vie. Le père supérieur surtout est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des frères et des étrangers sans acception de rang ou de richesse, foi naturelle, agissante et contemplative à la fois, sérénité d'humeur, et de parole et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme : l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; l'âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de déifié, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux ; son âme semblait s'être répandue

sur tous les pères et les frères du couvent ; car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et cette maison de charité et de paix nous a laissé un ineffaçable souvenir. L'état monacal, dans l'époque où nous sommes, a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison ; mais l'aspect du couvent de saint-Jean-Baptiste serait propre à

détruire ces répugnances s'il n'était une exception, et si ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société, pouvait jamais être une institution justifiable. Les couvents de terre sainte ne sont pas au reste dans ce cas ; ils sont utiles au monde par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus ; enfin par les rapports qu'ils entretiennent seuls entre certaines parties de l'orient et les nations de l'occident.

Les pères nous réveillèrent vers le soir pour nous conduire au réfectoire, où leurs serviteurs et les nôtres avaient préparé notre repas. Ce repas, comme celui de tous les jours que nous passâmes dans ce couvent, consistait en omelettes, en morceaux de mouton enfilés dans une brochette de fer et rôtis au feu, et en pilau de riz. On nous donna, pour la première fois, d'excellent vin blanc des vignes des environs : c'est le seul vin qui soit connu en Judée. Les pères du désert de saint-Jean-Baptiste sont les seuls qui sachent le faire ; ils en fournissent à tous les couvents de la Palestine : j'en achetai un petit baril, que j'expédiai en Europe. Pendant le repas, tous les religieux se promenaient dans le réfectoire, causant tour à tour avec nous ; le père supérieur veillait à ce que rien ne nous manquât,

p411

nous servait souvent de ses propres mains, et allait nous chercher, dans les armoires du couvent, les liqueurs, le chocolat, et toutes les petites friandises qui lui restaient du dernier vaisseau arrivé d'Espagne. Après le souper, nous montâmes avec eux sur les terrasses du monastère : c'est la promenade habituelle des religieux en temps de peste, et ils restent souvent reclus ainsi pendant plusieurs mois de l'année. " au reste, nous disaient-ils, cette réclusion nous est moins pénible que vous ne pensez ; car elle nous donne le droit de fermer nos portes de fer aux arabes du pays, qui nous importunent sans cesse de leurs visites et de leurs demandes. Lorsque la quarantaine est levée, le couvent est toujours plein de ces hommes insatiables : nous aimons mieux la peste que la nécessité de les voir. " je le compris après les avoir moi-même connus.

Le village de saint-Jean du désert est sur un mamelon entouré de toutes parts de profondes et sombres vallées dont on n'aperçoit pas le fond.

Les flancs de ces vallées, qui font face de tous les côtés aux fenêtres du couvent, sont taillés presque à pic dans le rocher gris qui leur sert de base. Ces rochers sont percés de profondes cavernes que la nature a creusées, et que les solitaires des premiers siècles ont approfondies pour y mener la vie des aigles ou des colombes. Çà et là, sur des pentes un peu moins roides, on voit quelques plantations de vignes qui s'élèvent sur les troncs des petits figuiers, et retombent en rampant sur le roc. Voilà l'aspect de toutes ces solitudes. Une teinte grise, tachetée d'un vert jaune, couvre tout le paysage ; du toit du couvent, on plonge de toutes parts sur des abîmes sans fond ; quelques pauvres maisons d'arabes mahométans et

p412

chrétiens sont groupées sur les rochers, à l'ombre du monastère. Ces arabes sont les plus féroces et les plus perfides de tous les hommes. Ils reconnaissent l'autorité d'Abougosh. Le nom d'Abougosh fait pâlir les moines. Ils ne pouvaient comprendre par quelle puissance de séduction ou d'autorité ce chef nous avait accueillis ainsi, et donné son propre neveu pour guide ; ils soupçonnaient en ceci quelque grande intelligence diplomatique, et ne cessaient de me demander ma protection auprès du tyran de leurs tyrans. Nous rentrâmes lorsque la nuit fut venue, et passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de douces conversations avec l'excellent supérieur et les bons pères espagnols. Ils étaient étrangers à tout ; aucunes nouvelles d'Europe ne franchissent ces inaccessibles montagnes. Il leur était impossible de comprendre quelque chose à la nouvelle révolution française. " enfin, disaient-ils pour conclusion à tous nos récits, pourvu que le roi de France soit catholique et que la France continue à protéger les couvents de terre sainte, tout va bien. " ils nous firent voir leur église, charmante petite nef bâtie à l'endroit où naquit le précurseur du Christ, et ornée d'un orgue, ainsi que de plusieurs tableaux médiocres de l'école espagnole. Le lendemain, nous ne pûmes résister au désir de jeter au loin un regard sur Jérusalem. Nous fîmes nos conditions avec les pères ; il fut convenu que nous laisserions au monastère une partie de nos gens, de nos chevaux et de nos bagages ; que nous ne prendrions avec nous que les cavaliers d'Abougosh, les soldats égyptiens,

p413

et les domestiques arabes indispensables aux soins de nos chevaux de selle ; que nous n'entrerions pas dans la ville ; que nous nous bornerions à en faire le tour, en évitant le contact avec les habitants ; que dans le cas où, par accident ou autrement, ce contact aurait eu lieu, nous ne demanderions plus à rentrer au couvent, mais que nous retirerions nos effets et notre monde, et camperions dans les environs de Jérusalem. Ces conditions acceptées, et sans autre gage que notre parole et notre véracité, nous partîmes.

## JERUSALEM

p415

Le 28 octobre, nous partons, à cinq heures du matin, du désert de saint-Jean-Baptiste. Nous attendons l'aurore à cheval, dans la cour du couvent, fermée de hautes murailles, pour ne pas communiquer, dans les ténèbres, avec les arabes et les turcs pestiférés du village et de Bethléem. à cinq heures et demie, nous sommes en marche ; nous gravissons une montagne toute semée de roches grises énormes, et attachées en bloc, les unes les autres, comme si le marteau les avaient cassées. -quelques vignes rampantes, aux feuilles jaunies par l'automne, se traînent dans de petits champs défrichés dans les intervalles des rochers, et d'énormes tours de pierres, semblables à celles dont

p416

parle le *cantique des cantiques*, s'élèvent dans ces vignes : -des figuiers, dont le sommet est déjà dépouillé de feuilles, sont jetés sur les bords de la vigne, et laissent tomber leurs figues noires sur la roche. -à notre droite, le désert de saint-Jean, où retentit la voix, *vox clamavit in deserto*, se creuse, comme un immense abîme, entre cinq ou six hautes et noires montagnes ; et,

dans l' intervalle que laissent leurs sommets  
pierreux, l' horizon de la mer d' égypte, couvert  
d' une brume noirâtre, s' entr' ouvre à nos yeux : à  
notre gauche, et tout près de nous, voici une ruine  
de tour ou de château antique, sur la pointe d' un  
mamelon très-élevé, qui se dépouille, comme tout ce  
qui l' entoure : on distingue quelques autres  
ruines, semblables aux arches d' un aqueduc,  
descendant de ce château : sur la pente de la  
montagne, quelques ceps croissent à leurs pieds, et  
jettent sur ces arches écroulées quelques voûtes de  
verdure jaune et pâle : un ou deux térébinthes  
croissent isolés dans ces débris ; c' est *Modin*,  
le château et le tombeau des derniers hommes  
héroïques de l' histoire sacrée, -les machabées.  
-nous laissons derrière nous ces ruines,  
étincelantes des rayons les plus hauts du matin :  
ces rayons ne sont pas fondus, comme en Europe,  
dans une vague et confuse clarté, dans un  
rayonnement éclatant et universel ; ils s' élancent,  
du haut des montagnes qui nous cachent Jérusalem,  
comme des flèches de feu de diverses teintes,  
réunies à leur centre, et divergeant dans le ciel  
à mesure qu' ils s' en éloignent : les uns sont d' un  
bleu légèrement argenté, les autres d' un blanc  
mat ; ceux-ci d' un rose tendre et pâissant sur  
leurs bords, ceux-là d' une couleur de feu ardent,  
et chauds comme les rayons d' un incendie, -divisés,  
et cependant harmonieusement accordés, par des  
teintes successives

p417

et dégradées : ils ressemblent à un brillant  
arc-en-ciel, dont le cercle se serait brisé dans  
le firmament, et qui se disséminerait dans les  
airs. -c' est la troisième fois que ce beau  
phénomène de l' aurore ou du coucher du soleil se  
présente à nous sous cet aspect, depuis que nous  
sommes dans la région montagneuse de la Galilée  
et de la Judée ; c' est l' aurore ou le soir tels  
que les peintres antiques les représentent, image  
qui paraîtrait fausse à qui n' a pas été témoin de  
la réalité. -à mesure que le jour monte, l' éclat  
distinct et la couleur azurée ou enflammée de  
chacune de ces barres lumineuses diminue, et se  
fond dans la lueur générale de l' atmosphère ; et la  
lune qui était suspendue sur nos têtes, rose encore  
et couleur de feu, s' efface, prend une teinte  
nacréée, et s' enfonce dans la profondeur du ciel  
comme un disque d' argent, dont la couleur pâlit à  
mesure qu' il s' enfonce dans une eau profonde.

Après avoir gravi une seconde montagne, plus haute et plus nue encore que la première, l' horizon s' ouvre tout à coup sur la droite, et laisse voir tout l' espace qui s' étend entre les derniers sommets de la Judée où nous sommes, et la haute chaîne des montagnes d' Arabie. Cet espace est inondé déjà de la lumière ondoyante et vaporeuse du matin ; après les collines inférieures qui sont sous nos pieds, roulées et brisées en blocs de roches grises et concassées, l' oeil ne distingue plus rien que cet espace éblouissant et si semblable à une vaste mer, que l' illusion fut pour nous complète, et que nous crûmes discerner ces intervalles d' ombre foncée et de plaques mates et argentées, que le jour naissant fait briller ou fait assombrir sur une mer calme. Sur les bords de cet océan imaginaire, un peu sur la gauche de

p418

notre horizon, et environ à une lieue de nous, le soleil brillait sur une tour carrée, sur un minaret élevé, et sur les larges murailles jaunes de quelques édifices qui couronnent le sommet d' une colline basse, et dont la colline même nous dérobait la base : mais à quelques pointes de minarets, à quelques créneaux de murs plus élevés, et à la cime noire et bleue de quelques dômes qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret, on reconnaissait une ville, dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobée sur la ville, et tout m' inspirait le nom de Jérusalem. C' était elle ! Elle se détachait en jaune sombre et mat, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire, en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds, allait de nouveau la dérober à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés de Jérusalem, une haute et large colline s' élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville : cette seconde colline bordait et terminait pour nous l' horizon. Le soleil laissait dans l' ombre son flanc occidental ; mais rasant de ses



rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l' on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu' à quelques arbres larges et noirs plantés sur le sommet le plus

p419

élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons.  
C' était la montagne des oliviers ; c' étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang, et de tant d' autres larmes et de tant d' autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus sacrés. On en distinguait confusément quelques autres qui formaient des taches sombres sur ses flancs ; puis les murs de Jérusalem coupaient l' horizon, et cachaient le pied de la montagne sacrée : plus près de nous, et immédiatement sous nos yeux, rien que le désert de pierres, qui sert d' avenue à la ville de pierres : -ces pierres énormes et fondues, d' une teinte uniforme de gris de cendre, s' étendent, sans interruption, depuis l' endroit où nous étions jusqu' aux portes de Jérusalem. Les collines s' abaissent et se relèvent ; des vallées étroites circulent et serpentent entre leurs racines ; quelques vallons même s' étendent çà et là, comme pour tromper l' oeil de l' homme et lui promettre la végétation et la vie ; mais tout est de pierres, collines, vallées et plaines : ce n' est qu' une seule couche de dix ou douze pieds d' épaisseur de roches, qui n' offrent qu' assez d' intervalle entre elles pour laisser ramper le reptile, ou pour briser la jambe du chameau qui s' y enfonce. Si l' on se représente d' énormes murailles de pierres colossales comme celles du colisée ou des grands théâtres romains, s' écroulant d' une seule pièce, et recouvrant de leurs pans immenses la terre qui les porte, on aura une exacte idée de la couche et de la nature des roches qui recouvrent partout ces derniers remparts de la ville du désert. Plus on approche, plus les pierres se pressent

p420

et s' élèvent comme des avalanches éternelles,

prêtes à engloutir le passant. Les derniers pas que l' on fait avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d' une avenue immobile et funèbre de ces rochers qui s' élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d' eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart d' heure, quand les rochers, s' écartant tout à coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s' étendait seul entre la porte de Bethléem et nous : cet espace, aride et ondulé comme ces glacis qui entourent de loin les places fortes de l' Europe et désolé comme eux, s' ouvrait à droite, et s' y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce, et à gauche il portait cinq vieux troncs d' oliviers à demi couchés sous le poids du temps et des soleils ; arbres pour ainsi dire pétrifiés, comme les champs stériles d' où ils sont péniblement sortis.

La porte de Bethléem, dominée par deux tours couronnées de créneaux gothiques, mais déserte et silencieuse comme ces vieilles portes de châteaux abandonnés, était ouverte devant nous. Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler ; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d' intensité dans Jérusalem : on ne nous avait reçus au couvent de saint-Jean-Baptiste du désert que sous la promesse la plus formelle de ne pas entrer dans la ville. Nous n' entrâmes pas ; -et, tournant à gauche, nous descendîmes lentement le long des hautes murailles, bâties au revers d' un ravin

p421

profond ou d' un fossé où nous apercevions de temps en temps les pierres fondamentales de l' ancienne enceinte d' Hérode. à tous les pas nous rencontrions les cimetières turcs, blanchis de monuments funéraires surmontés du turban : ces cimetières, dont la peste peuplait chaque nuit les solitudes, étaient çà et là remplis de groupes de femmes turques et arabes qui venaient pleurer leurs maris ou leurs pères. Quelques tentes étaient plantées sur les tombes, et sept ou huit femmes assises ou à genoux, tenant de beaux enfants qu' elles allaitaient, sur leurs bras, poussaient, par intervalles, des lamentations cadencées, chants ou prières funèbres dont la religieuse mélancolie s' alliait

merveilleusement à la scène désolée qui était sous nos yeux. Ces femmes n' étaient point voilées ; quelques-unes étaient jeunes et belles ; elles avaient à côté d' elles des corbeilles pleines de fleurs artificielles, et peintes de couleurs éclatantes, qu' elles plantaient tout autour du tombeau en les arrosant de larmes. Elles se penchaient de temps en temps vers la terre fraîchement remuée, et chantaient au mort quelques versets de leur complainte, paraissant lui parler tout bas ; puis, restant en silence, l' oreille collée au monument, elles avaient l' air d' attendre et d' écouter la réponse. Ces groupes de femmes et d' enfants, assis pour pleurer là tout le jour, étaient le seul signe de vie et d' habitation humaine qui nous apparût pendant notre circuit autour des murailles : du reste, nul bruit, nulle fumée ne s' élevait ; et quelques colombes, volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines saintes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

à moitié chemin de la descente qui nous conduisait au

p422

Cédron et au pied du mont des oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m' y arrêter ; je voulais voir d' abord Jérusalem, et rien qu' elle, et elle tout entière, embrassée d' un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon !

Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas, charmant monument du goût arabe, flanquée de deux tours ; ouverte par une large, haute et élégante ogive, et crénelée de créneaux arabesques en forme de turbans de pierre. Puis nous tournâmes à droite contre l' angle des murs de la ville, qui forment du côté du nord un carré régulier ; et ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsemani, dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes, jusqu' à la porte de saint-étienne, un sentier étroit touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l' une desquelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsemani et la vallée de Josaphat : à la porte de saint-étienne, il est interrompu dans sa direction

le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd' hui la mosquée d' Omar ; et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron et conduit à Gethsemani et au jardin des olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval en face d' un charmant édifice d' architecture composite, mais d' un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsemani et en occupe toute la largeur. C' est le tombeau supposé

p423

de la vierge, mère du Christ : il appartient aux arméniens, dont les couvents étaient les plus ravagés par la peste. Nous n' entrâmes donc pas dans le sanctuaire même du tombeau ; je me contentai de me mettre à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et d' invoquer celle dont toute mère apprend, de bonne heure, à son enfant le culte pieux et tendre. En me levant, j' aperçus derrière moi un arpent d' étendue, touchant d' un côté à la rive élevée du torrent du Cédron, et de l' autre s' élevant doucement contre la base du mont des olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers, espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j' aie jamais rencontrés : la tradition fait remonter leurs années jusqu' à la date mémorable de l' agonie de l' homme-dieu qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère ; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et, s' élevant de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des sièges naturels, où il peut s' agenouiller ou s' asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse comme par des rides profondes, s' élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s' incline à droite ou à gauche, et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s' inclinent sur le tronc, en portent d' autres plus jeunes qui s' élèvent un peu

vers le ciel, et d' où s' échappent quelques tiges  
d' une ou deux années, couronnées de quelques touffes  
de feuilles, et noircies de quelques petites olives  
bleues qui tombent, comme des reliques célestes,  
sur les pieds du voyageur chrétien. Je m' écartai  
de la caravane, qui était restée autour du tombeau  
de la vierge, et je m' assis un moment sur les  
racines du plus solitaire et du plus vieux de ces  
oliviers ; son ombre me cachait les murs de  
Jérusalem ; son large tronc me dérobaux  
regards des bergers, qui paissaient des brebis noires  
sur le penchant du mont des olives. Je n' avais sous  
les yeux que le ravin profond et déchiré du  
Cédron, et les cimes de quelques autres oliviers  
qui couvrent en cet endroit toute la largeur de la  
vallée de Josaphat. Nul bruit ne s' élevait du lit  
du torrent à sec, nulle feuille ne frémissait sur  
l' arbre. Je fermai un moment les yeux, je me  
reportai en pensée à cette nuit, veille de la  
rédemption du genre humain, où le messager divin  
avait bu jusqu' à la lie le calice de l' agonie,  
avant de recevoir la mort de la main des hommes,  
pour salaire de son céleste message.  
Je demandai ma part de ce salut qu' il était venu  
apporter au monde à un si haut prix ; je me  
représentai l' océan d' angoisses qui dut inonder  
le coeur du fils de l' homme quand il contempla  
d' un seul regard toutes les misères, toutes les  
ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités,  
toutes les iniquités du sort de l' homme ; quand il  
voulut soulever seul ce fardeau de crimes et de  
malheurs sous lequel l' humanité tout entière passe  
courbée et gémissante dans cette étroite vallée de  
larmes ; quand il comprit qu' on ne pouvait apporter  
même une vérité et une consolation nouvelle à  
l' homme qu' au prix de sa vie ; quand, reculant  
d' effroi devant

l' ombre de la mort qu' il sentait déjà sur lui, il  
dit à son père : " que ce calice passe loin de moi ! "  
et moi, homme misérable, ignorant et faible, je  
pourrais donc m' écrire aussi, au pied de l' arbre  
de la faiblesse humaine : seigneur, que tous ces  
calices d' amertume s' éloignent de moi, et soient  
reversés par vous dans ce calice déjà bu pour nous  
tous ! -lui, avait la force de le boire jusqu' à  
la lie ; -il vous connaissait, il vous avait vu ;

il savait pourquoi il allait le boire ; il savait  
quelle vie immortelle l' attendait au fond de son  
tombeau de trois jours ; -mais moi, seigneur, que  
sais-je, si ce n' est la souffrance qui brise mon  
coeur, et l' espérance qu' il m' a apprise ?  
Je me relevai, et j' admirai combien ce lieu avait  
été divinement prédestiné et choisi pour la scène  
la plus douloureuse de la passion de l' homme-dieu.  
C' était une vallée étroite, encaissée, profonde ;  
fermée au nord par des hauteurs sombres et nues  
qui portaient les tombeaux des rois ; ombragée à  
l' ouest par l' ombre des murs sombres et gigantesques  
d' une ville d' iniquités ; couverte à l' orient par  
la cime de la montagne des oliviers, et traversée  
par un torrent qui roulait ses ondes amères et  
jaunâtres sur les rochers brisés de la vallée de  
Josaphat. à quelques pas de là, un rocher noir et  
nu se détache, comme un promontoire, du pied de la  
montagne, et, suspendu sur le Cédron et sur la  
vallée, porte quelques vieux tombeaux des rois et  
des patriarches, taillés en architecture  
gigantesque et bizarre, et s' élance, comme le pont  
de la mort, sur la vallée des lamentations.  
à cette époque, sans doute, les flancs, aujourd' hui  
demi-nus,

p426

de la montagne des oliviers étaient arrosés par  
l' eau des piscines et par les flots encore coulants  
du Cédron. Des jardins de grenadiers, d' orangers  
et d' oliviers, couvraient d' une ombre plus épaisse  
l' étroite vallée de Gethsemani, qui se creuse,  
comme un nid de douleur, dans le fond le plus  
rétréci et le plus ténébreux de celle de Josaphat.  
L' homme d' opprobre, l' homme de douleur pouvait s' y  
cacher comme un criminel, entre les racines de  
quelques arbres, entre les roches du torrent, sous  
les triples ombres de la ville, de la montagne et  
de la nuit ; il pouvait entendre de là les pas  
secrets de sa mère et de ses disciples, qui  
passaient sur le chemin en cherchant leur fils et  
leur maître ; les bruits confus, les acclamations  
stupides de la ville, qui s' élevaient au-dessus de  
sa tête, pour se réjouir d' avoir vaincu la vérité  
et chassé la justice ; et le gémissement du  
Cédron, qui roulait ses ondes sous ses pieds, et  
qui bientôt allait voir sa ville renversée et ses  
sources brisées par la ruine d' une nation coupable  
et aveugle. Le Christ pouvait-il mieux choisir le  
lieu de ses larmes ? Pouvait-il arroser de la sueur  
de sang une terre plus labourée de misères, plus

abreuvée de tristesses, plus imbibée de lamentations ?

Je remontai à cheval, et, tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des oliviers : chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée en ruines qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection ; je déclinai un peu vers la droite de cette mosquée pour arriver auprès de deux colonnes brisées,

p427

couchées à terre aux pieds de quelques oliviers, sur un plateau qui regarde à la fois Jérusalem, Sion, les vallées de saint-Saba qui mènent à la mer morte ; la mer morte elle-même, brillant de là entre les cimes des montagnes et l'horizon immense et sillonné de cimes diverses qui se termine aux montagnes d'Arabie : là, je m'assis. -voici la scène devant moi :

la montagne des oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend, en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont ils sont presque partout pavés, s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé ; nul arbre n'y peut planter ses racines, nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments ; la pente est si roide, que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'oeil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre. -les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverture devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans

une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes, et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'oeil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large ; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'oeil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon ; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple ; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive ; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse, d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. -les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu ; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques, correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers, et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent

leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles, par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem



tout entière s' étend et jaillit, pour ainsi dire,  
devant nous, sans que l' oeil puisse en perdre un  
toit ou une pierre, et comme le plan d' une ville  
en relief que l' artiste étalerait sur une table.  
Cette ville, non pas comme on nous l' a représentée,  
amas informe et confus de ruines et de cendres  
sur lequel sont jetées quelques chaumières d' arabes,  
ou plantées quelques tentes de bédouins ; non pas  
comme Athènes, chaos de poussière et de murs  
écroulés, où le voyageur cherche en vain l' ombre  
des édifices, la trace des rues, la vision d' une  
ville : mais ville brillante de lumière et de  
couleur, -présentant noblement aux regards ses  
murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec  
ses colonnades blanches, ses milliers de dômes  
resplendissants, sur lesquels la lumière d' un  
soleil d' automne tombe et rejaillit en vapeur  
éblouissante ; les façades de ses maisons teintes,  
par le temps et par les étés, de la couleur jaune  
et dorée des édifices de Paestum ou de Rome ; ses  
vieilles tours, gardiennes de ses murailles,  
auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une  
meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de  
cet océan de maisons et de cette nuée de petits  
dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé,  
plus large que les autres, dominé par un autre  
dôme blanc : c' est le saint sépulcre et le  
calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de  
là, dans l' immense dédale de dômes, d' édifices et  
de rues qui les environnent ; et il est difficile  
de se rendre compte ainsi de l' emplacement du  
calvaire et de celui du sépulcre, qui, selon les  
idées que nous donne

p430

l' évangile, devraient se trouver sur une colline  
écartée hors des murs, et non dans le centre de  
Jérusalem. La ville, rétrécie du côté de Sion,  
se sera sans doute agrandie du côté du nord pour  
embrasser, dans son enceinte, les deux sites qui  
font sa honte et sa gloire, le site du supplice  
du juste, et celui de la résurrection de  
l' homme-dieu.  
Voilà la ville du haut de la montagne des oliviers !  
Elle n' a pas d' horizon derrière elle, ni du côté  
de l' occident ni du côté du nord. La ligne de ses  
murs et de ses tours, les aiguilles de ses  
nombreux minarets, les cintres de ses dômes  
éclatants, se découpent à nu et crûment sur le bleu  
d' un ciel d' orient ; et la ville, ainsi portée et  
présentée sur son plateau large et élevé, semble

briller encore de toute l' antique splendeur de ses prophéties, ou n' attendre qu' une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui *sort du sein du désert, brillante de clarté* !

C' est la vision la plus éclatante que l' oeil puisse avoir d' une ville qui n' est plus ; car elle semble être encore, et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l' on y regarde avec plus d' attention, on sent que ce n' est plus en effet qu' une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s' élève de ses places et de ses rues ; il n' y a plus de routes qui mènent à ses portes de l' orient ou de l' occident, du midi ou du septentrion ; il n' y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l' on ne rencontre que quelques arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant

p431

sur leurs têtes un panier de raisins d' Engaddi, ou une corbeille de colombes qu' elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n' entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n' était pas assis contre les bornes, la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n' entendîmes rien ; le même vide, le même silence à l' entrée d' une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéi ou d' Herculaneum ! Nous ne vîmes que quatre convois funèbres sortir en silence de la porte de Damas, et s' acheminer le long des murs vers les cimetières turcs ; et de la porte de Sion, lorsque nous y passâmes, qu' un pauvre chrétien mort de la peste le matin, et que quatre fossoyeurs emportaient au cimetière des grecs. Ils passèrent près de nous, étendirent le corps du pestiféré sur la terre, enveloppé de ses habits, et se mirent à creuser en silence son dernier lit, sous les pieds de nos chevaux. La terre autour de la ville était fraîchement remuée par de semblables sépultures que la peste multipliait chaque jour, et le seul bruit sensible, hors des murailles de Jérusalem,

était la complainte monotone des femmes turques qui pleuraient leurs morts. Je ne sais si la peste était la seule cause de la nudité des chemins et du silence profond autour de Jérusalem et dedans. Je ne le crois pas, car les turcs et les arabes ne se détournent pas des fléaux de Dieu, convaincus qu' ils peuvent les atteindre partout, et qu' aucune route ne leur échappe. -sublime

p432

raison de leur part, mais qui les mène à de funestes conséquences !  
à gauche de la plate-forme, du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s' affaisse tout à coup, s' élargit, se développe à l' oeil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d' édifices turcs assez semblables à un hameau d' Europe, couronné de son église et de son clocher. C' est Sion ! C' est le palais ! -c' est le tombeau de David ! C' est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos ! Lieu doublement sacré pour moi, dont ce chantre divin a si souvent touché le coeur et ravi la pensée. C' est le premier des poètes du sentiment ! C' est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n' a résonné d' accords si intimes, si pénétrants et si graves ; jamais la pensée du poète ne s' est adressée si haut et n' a crié si juste ; jamais l' âme de l' homme ne s' est répandue devant l' homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si tendres, si sympathiques et si déchirants. Tous les gémissements les plus secrets du coeur humain ont trouvé leurs voix et leurs notes sur les lèvres et sur la harpe de cet homme ; et si l' on remonte à l' époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre ; si l' on pense qu' alors la poésie lyrique des nations les plus cultivées ne chantait que le vin, l' amour, le sang, et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l' élide, on est saisi d' un profond étonnement aux accents mystiques du roi-prophète, qui parle au dieu créateur comme un ami à son ami, qui comprend et loue ses merveilles, qui admire ses justices, qui

p433

implore ses miséricordes, et semble un écho anticipé de la poésie évangélique, répétant les douces paroles du Christ avant de les avoir entendues. Prophète ou non, selon qu'il sera considéré par le philosophe ou le chrétien, aucun d'eux ne pourra refuser au poète-roi une inspiration qui ne fut donnée à aucun autre homme. Lisez de l'Horace ou du Pindare après un psaume ! Pour moi, je ne le peux plus.

J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, et de la Palestine, et de la Galilée. Jérusalem est à gauche avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poète pouvait plonger sans en être vu. Devant lui, les jardins fertiles, descendant en pentes mourantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. -plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend ; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent : c'est sur quelques-uns de ces rochers suspendus sur l'eau courante ; c'est dans quelques-unes de ces grottes sonores, rafraîchies par l'haleine et par le murmure des eaux ; c'est au pied de quelques-uns de ces térébinthes aïeux du térébinthe qui me couvre, que le poète sacré venait sans doute attendre le souffle qui l'inspirait si mélodieusement. Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi ! Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, les lyres restent muettes, et l'homme passe en silence entre deux abîmes de doute, sans

p434

avoir ni aimé, ni prié, ni chanté ! -mais je remonte au palais de David. Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat ; une large ouverture dans les collines de l'est conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la mer morte, qui réfléchit là-bas les rayons du soir dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est

point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur. C' est d' ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d' Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l' ombre des hautes montagnes d' Arabie qui s' étendent, comme des Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées et étincelantes des dernières montagnes de la Judée. Voilà la vue de Sion ! -passons.

Il y a une autre scène de paysage de Jérusalem que je voudrais me graver à moi-même dans la mémoire ; mais je n' ai ni pinceau ni couleur. C' est la vallée de Josaphat ! Vallée célèbre dans les traditions de trois religions, où les juifs, les chrétiens et les mahométans s' accordent à placer la scène terrible du ugement suprême ! -vallée qui a vu déjà sur ses bords la plus grande scène du drame évangélique : les larmes, les gémissements et la mort du Christ ! Vallée où tous les prophètes ont passé tour à tour, en jetant un cri de tristesse et d' horreur qui semble y retentir encore ! Vallée qui doit entendre une fois le grand bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d' elles-mêmes à leur fatal jugement !

p435

Même date.

Nous rentrons, sans avoir violé aucune condition du pacte conclu avec les religieux au couvent de saint-Jean dans le désert. Nous sommes reçus avec une confiance et une charité qui nous attendrissent ; car si nous n' étions pas des hommes d' honneur, si un de nos arabes seulement avait échappé à notre surveillance et communiqué avec ceux qui portaient les pestiférés tout au milieu de nous, ce serait la mort que nous rapporterions peut-être à tout le couvent.

29 octobre 1832.

Parti à cinq heures du matin du désert de saint-Jean, avec tous nos chevaux, escortes, arabes d' Abougosh et quatre cavaliers envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous établissons notre camp à deux portées de fusil des murs, à côté du cimetière turc, tout couvert de petites tentes où les femmes viennent pleurer. Ces tentes sont

p436

pleines de femmes, d' enfants et d' esclaves, portant des corbeilles de fleurs qu' elles plantent pour la journée autour du tombeau.

Nos cavaliers de Naplouse entrent seuls dans la ville, et vont avertir le gouverneur de notre arrivée. Pendant qu' ils portent notre message, nous ôtons nos souliers, nos bottes et nos sous-pieds de drap, qui sont susceptibles de prendre la peste, et nous chaussons des babouches de maroquin, nous nous frottons d' huile et d' ail, préservatif que j' ai imaginé d' après le fait connu à Constantinople, que les marchands et les porteurs d' huile sont moins sujets à la contagion. Au bout d' une demi-heure, nous voyons sortir de la porte de Bethléem le kiaya du gouverneur, l' interprète du couvent des moines latins, cinq ou six cavaliers revêtus de costumes éclatants et portant des cannes à pommeaux d' or et d' argent, enfin nos propres cavaliers de Naplouse et quelques jeunes pages aussi à cheval. Nous allons à leur rencontre, ils forment la haie autour de nous, et nous entrons par la porte de Bethléem. Trois pestiférés, morts de la nuit, en sortaient au même moment, et nous disputent un instant le passage avec leurs porteurs, sous la voûte sombre de l' entrée de la ville.

Immédiatement après avoir franchi cette voûte, nous nous trouvons dans un carrefour composé de petites et misérables maisons, et de quelques jardins incultes, dont les murs d' enceinte sont éboulés. Nous suivons un moment le chemin le plus large de ce carrefour : il nous mène à une ou deux petites rues aussi obscures, aussi étroites, aussi sales ; nous ne voyons, dans ces rues, que des convois de morts qui passent d' un pas précipité en se rangeant contre les murailles, à la voix et sous le

p437

bâton levé des janissaires du gouverneur. çà et là, quelques marchands de pain et de fruits, couverts de haillons, assis sur le seuil de petites échoppes, avec leurs paniers sur leurs genoux, et criant leurs marchandises à la manière de nos halles de grandes villes. De temps en temps une femme voilée paraît à la fenêtre grillée en bois de ces maisons ; un enfant ouvre une porte basse et sombre, et vient acheter, pour la famille, la provision du jour. Ces rues sont partout obstruées de décombres, d' immondices amoncelées, et surtout de tas de chiffons de drap ou d' étoffe de coton

teinte en bleu, que le vent balaye comme les feuilles mortes, et dont nous ne pouvons éviter le contact. C' est par ces immondices et ces lambeaux d' étoffes, dont le pavé des villes d' orient est couvert, que la peste se communique le plus. Jusqu' ici nous ne voyons, dans les rues de Jérusalem, rien qui annonce la demeure d' une nation ; aucun signe de richesse, de mouvement et de vie ; l' aspect extérieur nous avait trompés comme nous l' avons été si souvent déjà dans d' autres villes de la Grèce ou de la Syrie. La plus misérable bourgade des Alpes ou des Pyrénées, les ruelles les plus négligées de nos faubourgs abandonnés aux dernières classes de nos populations d' ouvriers, ont plus de propreté, de luxe et d' élégance que ces rues désertes de la reine des villes. Nous ne rencontrons que quelques cavaliers bédouins, montés sur des juments arabes, dont le pied glisse, ou s' enfonce dans les trous dont le pavé est labouré. Ces hommes n' ont pas l' air noble et chevaleresque des scheiks arabes de la Syrie et du Liban. Ils ont la physionomie féroce, l' oeil du vautour et le costume du brigand.

p438

Après avoir circulé quelque temps dans ces rues toutes semblables, arrêtés de temps en temps par l' interprète du couvent latin, qui, en nous montrant une maison turque en décombres, une vieille porte en bois vermoulu, les débris d' une fenêtre moresque, nous disait : " voilà la maison de Véronique, la porte du juif-errant, la fenêtre du prétoire ; " paroles qui ne faisaient qu' une pénible impression sur nous, démenties qu' elles étaient par l' aspect évidemment moderne et par l' invraisemblance parlante de ces démonstrations arbitraires ; pieuses fraudes dont personne n' est coupable, parce qu' elles datent de je ne sais qui, et qu' on les répète peut-être depuis des siècles aux pèlerins, dont la crédulité ignorante les a elle-même inventées. -on nous montre enfin le toit du couvent latin, mais nous ne pouvons y entrer. Les religieux sont en quarantaine, le monastère est fermé en temps de peste. Une petite maison qui en dépend reste seulement ouverte aux étrangers, sous la direction du religieux, curé de Jérusalem ; elle n' a qu' une ou deux chambres ; elles sont occupées, nous n' y allons pas. On nous introduit dans une petite cour carrée, enceinte de toutes parts par de hautes arcades qui portent des terrasses ; c' est la cour d' un couvent. Les religieux viennent sur

les terrasses, et s' entretiennent quelques moments avec nous en espagnol et en italien. Aucun d' eux ne parle français ; ceux que nous voyons sont presque tous des vieillards à la physionomie douce, vénérable et heureuse. Ils nous accueillent avec gaieté et cordialité, et paraissent regretter beaucoup que la calamité régnante leur interdise toute communication avec des hôtes exposés comme nous à prendre et à donner la peste. Nous leur apprenons des nouvelles d' Europe ; ils nous offrent les secours que leur pays comporte.

p439

Un boucher tue des moutons pour nous dans la cour. On nous descend des pains frais par une corde, du haut des terrasses. Nous recevons d' eux, par la même voie, une provision de croix, de chapelets, et d' autres pieuses curiosités, dont ils ont toujours des magasins abondamment fournis ; nous leur remettons en échange quelques aumônes, et des lettres dont leurs amis de Chypre et de Syrie nous ont chargés pour eux. Chaque objet qui passe de nous à eux est soumis d' abord à une rigoureuse fumigation, puis plongé dans un vase d' eau froide, et hissé enfin au sommet de la terrasse, dans un bassin de cuivre suspendu à une corde. Ces pauvres religieux paraissent plus terrifiés que nous du danger qui les environne. Ils ont si souvent éprouvé qu' une légère imprudence dans l' observation des règles sanitaires enlevait en peu de moments un couvent tout entier, qu' ils les observent avec une rigoureuse fidélité. Ils ne peuvent comprendre comment nous nous sommes jetés volontairement et de gaieté de coeur dans cet océan de contagion, dont une seule goutte fait pâlir. Le curé de Jérusalem, au contraire, forcé par état de courir les chances de ses paroissiens, veut nous persuader qu' il n' y a point de peste.

Après une demi-heure de conversation avec ces religieux, la cloche les appelle à la messe. Nous leur faisons nos remerciements ; ils nous adressent leurs voeux de bon voyage ; nous envoyons à notre camp les provisions et les vivres dont nous nous sommes pourvus, et nous sortons de la cour du couvent.

Après avoir descendu quelques autres rues semblables à celles que je viens de décrire, nous nous trouvâmes sur une

p440



petite place, ouverte au nord sur un coin du ciel et de la colline des oliviers ; à notre gauche, quelques marches à descendre nous conduisirent sur un parvis découvert. La façade de l' église du saint-sépulcre donnait sur ce parvis. L' église du saint-sépulcre a été tant et si bien décrite, que je ne la décrirai pas de nouveau. C' est, à l' extérieur surtout, un vaste et beau monument de l' époque byzantine ; l' architecture en est grave, solennelle, grandiose et riche, pour le temps où elle fut construite ; c' est un digne pavillon jeté par la piété des hommes sur le tombeau du fils de l' homme. à comparer cette église avec ce que le même temps a produit, on la trouve supérieure à tout. Sainte-Sophie, bien plus colossale, est bien plus barbare dans sa forme : ce n' est au dehors qu' une montagne de pierres flanquée de collines de pierres ; le saint-sépulcre, au contraire, est une coupole aérienne et ciselée, où la taille savante et gracieuse des portes, des fenêtres, des chapiteaux et des corniches, ajoute à la masse l' inestimable prix d' un travail habile ; où la pierre est devenue dentelle pour être digne d' entrer dans ce monument élevé à la plus grande pensée humaine ; où la pensée même qui l' a élevé est écrite dans les détails comme dans l' ensemble de l' édifice. Il est vrai que l' église du saint-sépulcre n' est pas telle aujourd' hui que sainte Hélène, mère de Constantin, la construisit ; les rois de Jérusalem la retouchèrent, et l' embellirent des ornements de cette architecture semi-occidentale, semi-moresque, dont ils avaient trouvé le goût et les modèles en orient. Mais telle qu' elle est maintenant à l' extérieur, avec sa masse byzantine et ses décorations grecques, gothiques et arabesques, avec les déchirures même, stigmates du temps et des barbares, qui restent imprimées sur sa façade,

p441

elle ne fait point contraste avec la pensée qu' on y apporte, avec la pensée qu' elle exprime ; on n' éprouve pas, à son aspect, cette pénible impression d' une grande idée mal rendue, d' un grand souvenir profané par la main des hommes : au contraire, on se dit involontairement : voilà ce que j' attendais. L' homme a fait ce qu' il a pu de mieux. Le monument n' est pas digne du tombeau, mais il est digne de cette race humaine qui a voulu honorer ce grand sépulcre ; et l' on entre dans le vestibule voûté et sombre de la nef, sous le coup

de cette première et grave impression.  
à gauche, en entrant sous ce vestibule qui ouvre sur le parvis même de la nef, dans l'enfoncement d'une large et profonde niche qui portait jadis des statues, les turcs ont établi leur divan ; ils sont les gardiens du saint-sépulcre, qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures vénérables de turcs, à longues barbes blanches, étaient accroupies sur ce divan, recouvert de riches tapis d'Alep ; des tasses à café et des pipes étaient autour d'eux sur ces tapis ; ils nous saluèrent avec dignité et grâce, et donnèrent ordre à un des surveillants de nous accompagner dans toutes les parties de l'église. Je ne vis rien sur leurs visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes, de cette irrévérence dont on les accuse. Ils n'entrent pas dans l'église, ils sont à la porte ; ils parlent aux chrétiens avec la gravité et le respect que le lieu et l'objet de la visite comportent. Possesseurs, par la guerre, du monument sacré des chrétiens, ils ne le détruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent ; ils le conservent, ils y maintiennent un ordre, une police, une révérence silencieuse que les

p442

communions chrétiennes, qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-mêmes. Ils veillent à ce que la relique commune de tout ce qui porte le nom de chrétien soit préservée pour tous, afin que chaque communion jouisse, à son tour, du culte qu'elle veut rendre au saint tombeau. Sans les turcs, ce tombeau que se disputent les grecs et les catholiques, et les innombrables ramifications de l'idée chrétienne, aurait déjà été cent fois un objet de lutte entre ces communions haineuses et rivales, aurait tour à tour passé exclusivement de l'une à l'autre, et aurait été interdit, sans doute, aux ennemis de la communion triomphante. Je ne vois pas là de quoi accuser et injurier les turcs. Cette prétendue intolérance brutale, dont les ignorants les accusent, ne se manifeste que par de la tolérance et du respect pour ce que d'autres hommes vénèrent et adorent. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. Il pense que l'idée sanctifie la forme. C'est le seul peuple tolérant. Que les chrétiens s'interrogent, et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba. Les turcs viendraient-ils de

toutes les parties de l' Europe et de l' Asie y vénérer en paix les monuments conservés de l' islamisme.

Au bout de ce vestibule, nous nous trouvâmes sous la large coupole de l' église. Le centre de cette coupole, que les traditions locales donnent pour le centre de la terre, est occupé par un petit monument renfermé dans le grand, comme une pierre précieuse enchâssée dans une autre. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d' une corniche et d' une coupole de marbre, le tout

p443

de mauvais goût et d' un dessin tourmenté et bizarre ; il a été reconstruit, en 1817, par un architecte européen, aux frais de l' église grecque, qui le possède maintenant. Tout autour de ce pavillon intérieur du sépulcre, règne le vide de la grande coupole extérieure ; on y circule librement, et on trouve, de piliers en piliers, des chapelles vastes et profondes qui sont affectées chacune à un des mystères de la passion du Christ ; elles renferment toutes quelques témoignages réels ou supposés des scènes de la rédemption ; la partie de l' église du saint-sépulcre qui n' est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux grecs schismatiques ; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l' école grecque, divise cette nef de l' autre. Malgré la bizarre profusion de mauvaises peintures et d' ornements de tous genres dont les murs et l' autel sont surchargés, son ensemble est d' un effet grave et religieux ; on sent que la prière, sous toutes les formes, a envahi ce sanctuaire, et accumulé tout ce que des générations superstitieuses, mais ferventes, ont cru avoir de précieux devant Dieu ; un escalier taillé dans le roc conduit de là au sommet du calvaire, où les trois croix furent plantées : le calvaire, le tombeau, et plusieurs autres sites du drame de la rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d' un seul édifice d' une médiocre étendue ; cela semble peu conforme aux récits des évangiles, et l' on est loin de s' attendre à trouver le tombeau de Joseph d' Arimathie taillé dans le roc hors des murs de Sion, à cinquante pas du calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l' enceinte des murailles modernes ; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu. L' esprit ne conteste pas sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les

vraisemblances historiques et les traditions :

p444

que ce fût ici ou là, toujours est-il que ce ne fut pas loin des sites qu' on nous désigne.

Après un moment de méditation profonde et silencieuse donné, dans chacun de ces lieux sacrés, au souvenir qu' il retraçait, nous redescendîmes dans l' enceinte de l' église, et nous pénétrâmes dans le monument intérieur qui sert de rideau de pierre ou d' enveloppe au tombeau même : il est divisé en deux petits sanctuaires ; dans le premier se trouve la pierre où les anges étaient assis quand ils répondirent aux saintes femmes : *il n' est plus là, il est ressuscité* ; le

second et dernier sanctuaire renferme le sépulcre, recouvert encore d' une espèce de sarcophage de marbre blanc qui entoure et cache entièrement à l' oeil la substance même du rocher primitif dans lequel le sépulcre était creusé. Des lampes d' or et d' argent, alimentées éternellement, éclairent cette chapelle, et des parfums y brûlent nuit et jour ; l' air qu' on y respire est tiède et embaumé. Nous y entrâmes un à un séparément, sans permettre à aucun des desservants du temple d' y pénétrer avec nous, et séparés par un rideau de soie cramoisie du premier sanctuaire. Nous ne voulions pas qu' aucun regard troublât la solennité du lieu, ni l' intimité des impressions qu' il pourrait inspirer à chacun selon sa pensée et selon la mesure et la nature de sa foi dans le grand événement que ce tombeau rappelle ; chacun de nous y resta environ un quart d' heure, et nul n' en sortit les yeux secs.

Quelle que soit la forme que les méditations intérieures, la lecture de l' histoire, les années, les vicissitudes du coeur et de l' esprit de l' homme, aient donnée au sentiment religieux

p445

dans son âme, soit qu' il ait gardé la lettre du christianisme, les dogmes de sa mère, soit qu' il n' ait qu' un christianisme philosophique et selon l' esprit, soit que le Christ pour lui soit un dieu crucifié, soit qu' il ne voie en lui que le plus saint des hommes divinisé par la vertu, inspiré par la vérité suprême, et mourant pour

rendre témoignage à son père ; que Jésus soit à ses yeux le fils de Dieu ou le fils de l' homme, la divinité faite homme ou l' humanité divinisée, toujours est-il que le christianisme est la religion de ses souvenirs, de son coeur et de son imagination ; qu' il ne s' est pas tellement évaporé au vent du siècle et de la vie, que l' âme où on le versa n' en conserve la première odeur, et que l' aspect des lieux et des monuments visibles de son premier culte ne rajeunisse en lui ses impressions, et ne l' ébranle d' un solennel frémissement. Pour le chrétien ou pour le philosophe, pour le moraliste ou pour l' historien, ce tombeau est la borne qui sépare deux mondes, le monde ancien et le monde nouveau ; c' est le point de départ d' une idée qui a renouvelé l' univers, d' une civilisation qui a tout transformé, d' une parole qui a retenti sur tout le globe : ce tombeau est le sépulcre du vieux monde et le berceau du monde nouveau ; aucune pierre ici-bas n' a été le fondement d' un si vaste édifice ; aucune tombe n' a été si féconde ; aucune doctrine ensevelie trois jours ou trois siècles n' a brisé d' une manière aussi victorieuse le rocher que l' homme avait scellé sur elle, et n' a donné un démenti à la mort par une si éclatante et si perpétuelle résurrection !

J' entrai à mon tour et le dernier dans le saint sépulcre, l' esprit assiégé de ces idées immenses, le coeur ému d' impressions plus intimes, qui restent mystère entre l' homme

p446

et son âme, entre l' insecte pensant et le créateur : ces impressions ne s' écrivent point ; elles s' exhalent avec la fumée des lampes pieuses, avec les parfums des encensoirs, avec le murmure vague et confus des soupirs ; elles tombent avec les larmes qui viennent aux yeux au souvenir des premiers noms que nous avons balbutiés dans notre enfance, du père et de la mère qui nous les ont enseignés, des frères, des soeurs, des amis avec lesquels nous les avons murmurés ; toutes les impressions pieuses qui ont remué notre âme à toutes les époques de la vie, toutes les prières qui sont sorties de notre coeur et de nos lèvres au nom de celui qui nous apprit à prier son père et le nôtre ; toutes les joies, toutes les tristesses de la pensée dont ces prières furent le langage, se réveillent au fond de l' âme, et produisent, par leur retentissement, par leur confusion, cet

éblouissement de l' intelligence, cet attendrissement du coeur, qui ne cherchent point de paroles, mais qui se résolvent dans des yeux mouillés, dans une poitrine oppressée, dans un front qui s' incline, et dans une bouche qui se colle silencieusement sur la pierre d' un sépulcre. Je restai longtemps ainsi, priant le ciel, le père, là, dans le lieu même où la plus belle des prières monta pour la première fois vers le ciel ; priant pour mon père ici-bas, pour ma mère dans un autre monde, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, mais avec qui le lien invisible n' est jamais rompu : la communion de l' amour existe toujours ; le nom de tous les êtres que j' ai connus, aimés, dont j' ai été aimé, passa de mes lèvres sur la pierre du saint sépulcre. Je ne priai qu' après pour moi-même ; ma prière fut ardente et forte ; je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de

p447

dévouement à cette vérité dont il était le verbe ; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise morale. Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence, et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités ; il y a des moments dans la vie où les pensées de l' homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage, où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles. Ce fut là pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les coeurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard.

Même date.

Au sortir de l' église du saint-sépulcre, nous suivîmes la voie douloureuse, dont M De Chateaubriand a donné un si poétique itinéraire. Rien de frappant, rien de constaté, rien de vraisemblable ; des mesures de construction moderne, données partout, par les moines aux pèlerins, pour des vestiges incontestés des diverses stations du Christ. L' oeil ne peut avoir même un doute, et toute confiance dans ces traditions locales est détruite d' avance par l' histoire des premières années du christianisme, où Jérusalem ne conserva pas pierre sur pierre ; où les chrétiens furent

ensuite

p448

bannis de la ville pendant de nombreuses années. Jérusalem, à l'exception de ses piscines et des tombeaux des rois, ne conserve aucun monument d'aucune de ces grandes époques : quelques sites seulement sont reconnaissables, comme le site du temple, dessiné par ses terrasses, et portant aujourd'hui l'immense et belle mosquée d'Omar-El-Sakara ; le mont de Sion, occupé par le couvent des arméniens et le tombeau de David ; mais ce n'est même que l'histoire à la main et avec l'oeil du doute que la plupart de ces sites peuvent être assignés avec une certaine précision. Hormis les murs de terrasses sur la vallée de Josaphat, aucune pierre ne porte sa date dans sa forme et dans sa couleur ; tout est en poudre, ou tout est moderne. L'esprit erre incertain sur l'horizon de la ville, sans savoir où se poser ; mais la ville tout entière, dessinée par la colline circonscrite qui la porte, par les différentes vallées qui l'environnent, et surtout par la profonde vallée du Cédron, est un monument auquel l'oeil ne peut se tromper : c'est bien là que Sion était assise ; site bizarre et malheureux pour la capitale d'un grand peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple chassé de la terre, et se réfugiant avec son dieu et son temple sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer, sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que les montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte, sans rivage et sans navigation, la mer morte ! Voilà la Judée, voilà le site de ce peuple dont le destin est d'être proscrit à toutes les époques de son histoire, et à

p449

qui les nations ont disputé même cette capitale de ses proscriptions, jetée, comme un nid d'aigle, au sommet de ce groupe de montagnes : et cependant ce peuple portait avec lui la grande idée de l'unité de Dieu, et ce qu'il y avait de vérité dans cette

idée élémentaire suffisait pour le séparer des autres peuples, et pour le rendre fier de ses proscriptions et confiant dans ses doctrines providentielles.

Même date.

Après avoir parcouru les différents quartiers de la ville, tous aussi nus, tous aussi misérables, tous aussi démantelés que ceux par lesquels nous étions entrés, nous descendîmes du côté de la fameuse mosquée qui tient la place du temple de Salomon. Le gouverneur de Jérusalem a son sérail dans un édifice attenant aux jardins et aux murs de la mosquée. Nous allions lui faire notre visite de remerciement. La cour du sérail était entourée de cachots grillés, où nous aperçûmes quelques figures de bandits de Jéricho et de Samarie, qui attendaient leur délivrance ou le sabre du pacha. Des cavaliers couchés aux pieds de leurs chevaux, des scheiks du désert et des arabes de Naplouse, étaient groupés çà et là sur les escaliers ou sous les hangars, attendant l'heure du divan. Le gouverneur, apprenant notre arrivée, nous envoya son fils pour nous engager à monter. Ce jeune homme,

p450

d' environ trente ans, est le plus beau des arabes, et peut-être des hommes que j' aie vus en ma vie. La force, la grâce, l' intelligence et la douceur sont fondues avec une telle harmonie dans ses traits, et brillent à la fois dans son oeil bleu avec une si attrayante évidence, que nous restâmes tous frappés de son aspect. C' est un samaritain. Le gouverneur de Jérusalem, son père, est le plus puissant des arabes de Naplouse. Persécuté par Abdalla, pacha d' Acre, et souvent en guerre avec lui pendant la domination des turcs, il avait été forcé de se réfugier, avec sa famille, dans les montagnes au delà de la mer morte ; la victoire d' Ibrahim-pacha sur Abdalla l' avait ramené dans sa patrie. Il y avait retrouvé ses richesses et son influence ; il avait chassé ses ennemis du pays, et le pacha d' égypte, pour suppléer à l' insuffisance de ses troupes égyptiennes en Judée, lui avait confié le gouvernement de Samarie et de Jérusalem. Il n' avait d' autres troupes que quelques centaines de cavaliers de sa tribu, à l' aide desquels il maintenait l' ordre et la domination d' Ibrahim sur toutes les populations d' alentour. Nous entrâmes dans le divan, grande salle sans aucun ornement que quelques tapis sur des nattes, des pipes et des tasses de café sur le sol. Le



gouverneur, entouré d' un grand nombre d' esclaves, d' arabes armés, et de quelques secrétaires à genoux, écrivant sur leurs mains, était occupé à rendre la justice et à expédier ses ordres. Il se leva à notre approche, et vint au-devant de nous. Il fit enlever les tapis du divan, susceptibles de donner la peste, et y fit substituer des nattes d' égypte, qui ne la communiquent pas. Nous nous assîmes. On nous présenta les pipes et le café. Mon drogman lui fit en mon nom les compliments d' usage, et je le remerciai moi-même de tous les soins qu' il avait bien

p451

voulu prendre pour que des étrangers comme nous pussent visiter sans péril les lieux consacrés par leur religion. Il me répondit avec un sourire obligeant qu' il ne faisait que son devoir ; que les amis d' Ibrahim étaient ses amis ; qu' il répondait d' un cheveu de leurs têtes ; qu' il était prêt, non-seulement à faire pour moi ce qu' il avait fait, mais encore à marcher lui-même, si je l' ordonnais, avec ses troupes, et à m' accompagner partout où ma curiosité ou ma religion m' inspirerait le désir d' aller, dans les limites de son gouvernement ; que tel était l' ordre du pacha. Puis il s' informa de nous, des nouvelles de la guerre, et de la part que les puissances de l' Europe prenaient à la fortune d' Ibrahim. Je lui répondis de manière à satisfaire ses pensées secrètes : que l' Europe admirait dans Ibrahim-pacha un conquérant civilisateur ; que, sous ce rapport, elle prenait intérêt à ses victoires ; qu' il était temps que l' orient participât aux bienfaits d' une meilleure administration ; que le pacha d' égypte était le missionnaire armé de la civilisation européenne en Arabie ; que sa bravoure et la tactique qu' il nous empruntait lui donnaient la certitude de vaincre le grand vizir, qui s' avançait à sa rencontre en Caramanie ; que, selon toute apparence, il remporterait là une grande victoire, et marcherait sur Constantinople ; qu' il n' y entrerait pas, parce que les européens ne le lui permettraient pas encore, mais qu' il ferait la paix avec leur médiation, et garderait l' Arabie et la Syrie en souveraineté permanente. C' était là ce qui touchait au coeur du vieux révolté de Naplouse : ses regards buvaient mes paroles, et son fils et ses amis penchaient leurs têtes au-dessus de la mienne pour ne pas perdre un mot de cette conversation, qui était pour eux l' augure d' une longue et paisible domination

dans Samarie. Quand je vis le gouverneur

p452

si bien disposé, je lui témoignai le désir, non pas d' entrer dans la mosquée d' Omar, puisque je savais qu' une telle démarche eût été contraire aux moeurs du pays, mais d' en contempler l' extérieur. " si vous l' exigez, me répondit-il, tout vous sera ouvert ; mais je m' exposerais à irriter profondément les musulmans de la ville : ils sont encore ignorants ; ils croient que la présence d' un chrétien dans l' enceinte de la mosquée leur ferait courir de grands périls, parce qu' une prophétie dit que tout ce qu' un chrétien demanderait à Dieu dans l' intérieur d' El-Sakara, il l' obtiendrait ; et ils ne doutent pas qu' un chrétien n' y demandât à Dieu la ruine de la religion du prophète et l' extermination des musulmans. Pour moi, ajouta-t-il, je n' en crois rien : tous les hommes sont frères, bien qu' ils adorent, chacun dans leur langue, le père commun ; il ne donne rien aux uns aux dépens des autres ; il fait luire son soleil sur les adorateurs de tous les prophètes ; les hommes ne savent rien, mais Dieu sait tout ; *allah kérîm* ! Dieu est grand ! " et il inclina sa tête en souriant. " Dieu me préserve, lui dis-je, d' abuser de votre hospitalité, et de vous exposer pour satisfaire une vaine curiosité de voyageur ! Si j' étais dans la mosquée d' El-Sakara, je ne prierais pour l' extermination d' aucun peuple, mais pour la lumière et le bonheur de tous les enfants d' Allah. " à ces mots, nous nous levâmes ; il nous conduisit par un corridor à une fenêtre de son sérail, qui donnait sur les cours extérieures de la mosquée. Nous ne pûmes pas en saisir aussi bien l' ensemble en cet endroit, qu' on le fait du haut de la montagne des oliviers : nous ne vîmes que les murs de la coupole, quelques portiques moresques de l' architecture la plus élégante, et les cimes des cyprès qui croissent dans les jardins intérieurs.

p453

Je pris congé du gouverneur en lui annonçant que mon projet était de passer huit ou dix jours campé aux environs de la ville, et de partir le lendemain pour aller à la mer morte, au Jourdain, à Jéricho, et jusqu' au pied des montagnes de l' Arabie pétrée ;

que je rentrerais plusieurs fois, comme aujourd' hui, dans l' intérieur de Jérusalem, et que je n' avais à lui demander que le nombre de cavaliers suffisant pour garantir notre sûreté dans les différentes excursions que nous nous proposons de faire en Judée. Nous sortîmes de Jérusalem par la même porte de Bethléem, près de laquelle nos tentes étaient dressées ce jour-là ; et nous achevâmes de visiter, dans la soirée, tous les sites remarquables ou consacrés autour des murs de la ville.

Même date.

Soirée passée à parcourir les pentes qui s' étendent, au sud de Jérusalem, entre le tombeau de David et la vallée de Josaphat. Ces pentes sont le seul côté de la ville qui présente l' apparence d' un peu de végétation. Au coucher du soleil, je m' assieds en face de la colline des oliviers, à quatre ou cinq cents pas au-dessus de la fontaine de Siloé, à peu près où étaient les jardins de David : Josaphat est à mes pieds ; les hautes murailles des terrasses du temple sont un

p454

peu au-dessus de moi à ma gauche ; je vois les cimes des beaux cyprès qui élèvent leurs têtes pyramidales au-dessus des portiques de la mosquée El-Aksa, et les dômes des orangers qui recouvrent la belle fontaine du temple appelée la fontaine de l' oranger. Cette fontaine me rappelle une des plus délicieuses traditions orientales inventées, transmises ou conservées par les arabes. Voici comment ils racontent que Salomon choisit le sol de la mosquée :

" Jérusalem était un champ labouré ; deux frères possédaient la partie de terrain où s' élève aujourd' hui le temple ; l' un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants, l' autre vivait seul ; ils cultivaient en commun le champ qu' ils avaient hérité de leur mère ; le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas égaux qu' ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n' était pas marié eut une bonne pensée ; il se dit à lui-même : " mon frère a une femme et des enfants à nourrir, il n' est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne ; allons, prenons de mon tas quelques gerbes que j' ajouterai secrètement aux siennes ; il ne s' en apercevra pas, et ne pourra ainsi refuser. " et il fit comme il avait pensé. La même nuit, l' autre frère se réveilla, et dit à sa

femme : " mon frère est jeune, il vit seul et sans compagne, il n' a personne pour l' assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues, il n' est pas juste que nous prenions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous, allons, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes, il ne s' en apercevra pas demain, et ne pourra ainsi les refuser. " et ils firent comme ils avaient pensé. Le lendemain, chacun des frères se rendit

p455

au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils : ni l' un ni l' autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige ; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite ; mais comme chacun d' eux portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu' à ce qu' une nuit, tous deux s' étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu' ils se destinaient mutuellement.

" or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéramment à deux hommes devait être une place agréable à Dieu ; et les hommes la bénirent, et la choisirent pour y bâtir une maison de Dieu. "

quelle charmante tradition ! Comme elle respire la naïve bonté des moeurs patriarcales ! Comme l' inspiration qui vient aux hommes de consacrer à Dieu un lieu où la vertu a germé sur la terre est simple, antique et naturelle ! J' ai entendu chez les arabes des centaines de légendes de cette nature. On respire l' air de la bible dans toutes les parties de cet orient.

L' aspect de la vallée de Josaphat est conforme à la destination que les idées chrétiennes lui assignent. Elle ressemble à un vaste sépulcre, trop étroit cependant pour les flots du genre humain qui doivent s' y accumuler. Dominée de toutes parts elle-même par des monuments funèbres ; encaissée à son extrémité méridionale dans le rocher de Silhoa, tout percé de caves sépulcrales comme une ruche

p456

de la mort ; ayant çà et là pour bornes tumulaires

les tombeaux de Josaphat et celui d' Absalon, taillés en pyramides dans le roc vif et ombragés d' un côté par les noires collines du mont des offenses, de l' autre par les remparts du temple écroulé ; ce fut un lieu naturellement imprégné d' une sainte horreur, destiné de bonne heure à devenir les gémonies d' une grande ville, et où l' imagination des prophètes dut placer sans efforts les scènes de mort, de résurrection et de jugement. On se figure la vallée de Josaphat comme un vaste encaissement de montagnes où le Cédron, large et noir torrent aux eaux lugubres, coule avec des murmures lamentables ; où de larges gorges, ouvertes sur les quatre vents, s' élargissent pour laisser passer les quatre torrents des morts venant de l' orient et de l' occident, du septentrion et du midi ; les immenses gradins des collines s' y étendent en amphithéâtre pour faire place aux enfants innombrables d' Adam, venant assister, chacun pour sa part, au dénouement final du grand drame de l' humanité : rien de tout cela. La vallée de Josaphat n' est qu' un fossé naturel creusé entre deux monticules de quelques cents pieds d' élévation, dont l' un porte Jérusalem et l' autre la cime du mont des olives ; les remparts de Jérusalem, en s' écroulant, en combleraient la plus grande partie ; nulle gorge n' y a son embouchure ; le Cédron, qui sort de terre à quelques pas au-dessus de la vallée, n' est qu' un torrent formé en hiver par l' écoulement des eaux pluviales qui dégouttent de quelques champs d' oliviers au-dessous des tombeaux des rois, et il est traversé par un pont au milieu de la vallée, en face d' une des portes de Jérusalem ; il a quelques pas de large,

p457

et la vallée, dans cet endroit, n' est pas plus large que son fleuve. Ce fleuve, sans eau, trace seulement un lit rapide de cailloux blancs au fond de cette gorge. La vallée de Josaphat, en un mot, ressemble tout à fait à un de ces fossés creusés au pied des hautes fortifications d' une grande ville, où l' égout de la ville roule en hiver ses immondices, où quelques pauvres habitants des faubourgs disputent un coin de terre aux remparts pour cultiver quelques légumes, où les chèvres et les ânes abandonnés vont brouter, sur les pentes escarpées, l' herbe flétrie par les immondices et la poussière. Semez le sol de pierres sépulcrales appartenant à tous les cultes du monde, et vous aurez devant les yeux la vallée du jugement.

Même date.

Voici la fontaine de Siloé, la source unique de la vallée, la source inspiratrice des rois et des prophètes ; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir, et se disputent encore sur le site qu' elle occupait. La voilà toute entière pleine d' eau limpide et savoureuse, répandant l' haleine des eaux dans cet air embrasé et poussiéreux de la vallée, creusée de vingt marches dans le rocher dont la cime portait le palais de David, avec sa voûte de blocs de pierre polis par les siècles, et tapissés, dans leurs jointures,

p458

de mousses humides et de lierre éternel. Les marches de ses escaliers, usées par le pied des femmes qui viennent du village de Silhoa y remplir leurs cruches, sont luisantes comme le marbre. J' y descends ; je m' assieds un moment sur ces fraîches dalles ; j' écoute, pour m' en souvenir, le léger suintement de la source ; je lave mes mains et mon front dans ses eaux ; je répète les vers de Milton, pour invoquer, à mon tour, ses inspirations depuis si longtemps muettes.

C' est le seul endroit des environs de Jérusalem où le voyageur trouve à mouiller son doigt, à étancher sa soif, à reposer sa tête à l' ombre du rocher rafraîchi et de deux ou trois touffes de verdure. Quelques petits jardins, plantés de grenadiers et d' autres arbrisseaux par les arabes de Silhoa, jettent autour de la fontaine un bouquet de pâle verdure. Elle la nourrit du superflu de ses eaux. C' est là que finit la vallée de Josaphat. Plus bas, une petite plaine à pente douce entraîne le regard dans les larges et profondes gorges des montagnes volcaniques de Jéricho et de saint-Saba, et la mer morte finit l' horizon.

## BORDS DU JOURDAIN

p3

Parti hier, 30 octobre, de Jérusalem, à sept heures du matin, avec toute ma caravane : six soldats d' Ibrahim-Pacha, le neveu d' Abougosh et quatre cavaliers de ce chef ; huit cavaliers

arabes de Naplouse, envoyés par le gouverneur de Jérusalem. Nous avons fait le tour de la ville, descendu au fond de la vallée de Josaphat ; nous avons remonté le long du mont des oliviers, laissé à droite le *mons offensionis* , traversé, à son extrémité méridionale, la chaîne de montagnes qui font suite à celle des oliviers. Arrivés au

p4

village de Béthulie, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y reconnaissons les restes d' un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un arabe tire de l' eau pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres suspendues aux selles de nos mulets. Il n' y a plus d' eau jusqu' à Jéricho, dix ou douze heures de marche.

Nous repartons de Béthulie à quatre heures après midi. Descente de deux heures par un chemin large et à pentes artificiellement ménagées, taillé dans les flancs à pic des montagnes, qui se succèdent sans interruption. C' est la seule trace d' une route que j' aie vue en orient. C' était la route de Jéricho et des plaines fertiles arrosées par le Jourdain.

Elle menait aux possessions des tribus d' Israël qui avaient eu en partage tout le cours de ce fleuve, et la plaine de Tibériade jusqu' aux environs de Tyr et au pied du Liban. Elle conduisait en Arabie, en Mésopotamie, et par là en Perse et aux Indes, pays avec lesquels Salomon avait établi ses grandes relations commerciales. Ce fut lui, sans doute, qui créa cette route. C' est aussi par ces vallées que le peuple juif passa pour la première fois, quand il descendit de l' Arabie Pétrée, traversa le Jourdain et vint s' emparer de son héritage. à partir de Béthulie, on ne rencontre plus ni maison ni culture ; les montagnes sont complètement dépouillées de végétation ; c' est du rocher ou de la poussière de rocher que le vent laboure à son gré ; une teinte de cendre noirâtre couvre, comme d' un linceul funèbre, toute cette terre. De temps en temps les montagnes se concassent et se fendent en gorges étroites et profondes : abîmes où nul sentier ne

p5

conduit, où l'oeil ne voit que la répétition  
éternelle des mêmes scènes qui l'environnent.  
Presque toutes ces montagnes ont l'apparence  
volcanique ; les pierres roulées sur leurs  
flancs ou sur la route, par les eaux d'hiver,  
ressemblent à des blocs de lave durcie et  
gercée par les siècles. On voit même çà et là  
dans les lointains, sur quelques croupes de  
collines, cette légère teinte jaunâtre et  
sulfureuse qu'on aperçoit sur le Vésuve ou  
sur l'Etna ; il est impossible de résister  
longtemps à l'impression de tristesse et  
d'horreur que ce paysage inspire. C'est une  
oppression du coeur et une affliction des  
yeux. Quand on est au sommet d'une des  
montagnes, et que l'horizon s'ouvre un instant  
au regard, on ne voit, aussi loin que la vue  
peut porter, que des chaînes noirâtres, des  
cimes coniques ou tronquées, amoncelées les  
unes sur les autres et se détachant du bleu  
cru du firmament ; c'est un labyrinthe, sans  
bornes, d'avenues de montagnes de toutes formes,  
déchirées, cassées, fendues en morceaux  
gigantesques, renouées les unes aux autres par  
des chaînes de collines semblables, avec des  
ravins sans fond où l'on espère entendre au  
moins le bruit d'un torrent, mais où rien  
ne remue, sans qu'on puisse découvrir un  
arbre, une herbe, une fleur, une mousse ;  
ruines d'un monde calciné, ébullition d'une  
terre en feu, dont les bouillons pétrifiés  
ont formé ces vagues de terre et de pierre.  
à six heures, nous rencontrons, au fond d'un ravin,  
les murs d'un caravansérai ruiné, et une source  
protégée par un petit mur orné de sentences du  
koran. La source ne verse que goutte à goutte  
sa pluie dans le bassin de pierre ; nos arabes  
y appliquent en vain leurs lèvres ; nous faisons  
reposer un moment nos chevaux à l'ombre du  
caravansérai ; nous avons descendu si longtemps,  
que nous

p6

nous croyons au niveau de la plaine de Jéricho  
et de la mer Morte.  
Nous nous remettons en route, déjà accablés de  
la chaleur et de la fatigue de la journée ; nos  
cavaliers arabes nous flattent de l'espérance  
d'être en quelques heures à Jéricho : cependant  
le jour tombe de minute en minute, et le



crépuscule ajoute son horreur à celle des gorges où nous sommes. Après une heure de marche dans le fond de cette vallée, nous nous trouvons encore sur les pentes escarpées d' une chaîne de montagnes nouvelle qui nous semble enfin la dernière avant la descente sur la plaine de Jéricho ; la nuit nous dérobe entièrement l' horizon ; nous n' avons assez de lumière que pour distinguer à nos pieds les précipices sans fond où le moindre faux pas de nos chevaux nous ferait rouler ; nos jarres sont épuisées, la soif nous dévore ; un des samaritains dit à notre drogman qu' il connaît une source dans le voisinage ; nous nous décidons à faire halte où nous sommes, s' il peut en effet trouver un peu d' eau. Après une demi-heure d' attente, le samaritain revient, et dit qu' il n' a pu trouver la source. Il faut marcher ; il nous reste quatre heures de route.

Nous plaçons les arabes de Naplouse à la tête de la caravane ; chaque cavalier a l' ordre de suivre pas à pas celui qui le précède, sans perdre sa trace ; le plus profond silence règne dans toute la bande ; la nuit est devenue si sombre, qu' il est impossible de voir à la tête de son cheval ; on suit son compagnon au bruit de ses pas. à chaque instant la caravane entière s' arrête parce que les premiers cavaliers sondent le sentier, de peur de nous précipiter dans l' abîme ;

p7

nous descendons tous de cheval pour marcher avec plus de tâtonnements ; vingt fois nous sommes obligés de nous arrêter aux cris qui partent de la tête ou de la queue de la caravane ; c' est un cheval qui a roulé, c' est un homme qui est tombé ; nous sommes souvent sur le point de nous arrêter tout à fait et d' attendre, immobiles à notre place, que cette longue et profonde nuit soit passée ; mais la tête marche, il faut marcher. Après trois heures d' une pareille anxiété, nous entendons de grands cris et des coups de fusil à la tête de la caravane : nous croyons que les arabes de Jéricho nous attaquent ; chacun de nous se prépare à faire feu au hasard ; mais, de proche en proche, nous apprenons que ce sont les naplousiens qui crient de joie et tirent leurs armes parce que nous avons franchi le mauvais pas ; nous sentons en effet

la route s' aplanir un peu sous nos pieds.  
Je remonte à cheval ; mon jeune étalon arabe,  
sentant l' eau dans le voisinage, se défend,  
et dans la lutte se précipite avec moi dans  
un ravin ; personne ne s' en aperçoit, tant  
la nuit est noire ; je ne lâche pas la bride,  
et, me remettant en selle, j' abandonne l' animal  
à son instinct, sans savoir si je suis sur une  
corniche ou dans le fond d' un ravin creusé dans  
la plaine ; il s' élance au galop en hennissant,  
et ne s' arrête qu' aux bords d' un ruisseau large,  
peu profond et entouré d' arbustes épineux ;  
il s' y abreuve. J' entends à ma gauche les  
cris et les coups de pistolet des arabes qui  
viennent de s' apercevoir de ma disparition, et  
qui me cherchent dans la plaine ; je vois  
briller un feu à travers les feuilles des  
arbustes, je lance mon cheval de ce côté, et en  
peu de minutes je me trouve à la porte de ma  
tente, plantée au bord de ce même ruisseau ;  
il était minuit. Nous mangeâmes un morceau  
de pain trempé dans l' eau, et nous nous  
endormîmes

p8

sans savoir où nous étions, et ne concevant pas  
par quel prodige nous étions passés tout à coup,  
de cette solitude sans ombre et sans eau, aux  
bords d' un ruisseau qui, à la lumière de nos  
torches et du foyer des arabes, nous apparaissait  
comme un ruisseau des Alpes, avec son rideau  
de saules et ses touffes de jonc et de cresson.  
Si le Tasse avait eu, comme le prétend  
M De Chateaubriand, l' inspiration des lieux  
en écrivant la *Jérusalem délivrée*  
(et j' avoue que, tout admirateur que je suis  
du Tasse, ce n' est pas par là que je le  
louerais, car il est impossible d' avoir moins  
compris les sites et plus menti aux moeurs  
qu' il ne l' a fait ; mais qu' importent les  
sites et les moeurs ? La poésie n' est pas là,  
elle est dans le coeur) ; s' il avait eu cette  
inspiration, c' eût été sans doute au bord de  
ce ruisseau qu' il eût fait arriver Herminie  
fuyant sur son coursier abandonné à son essor,  
et qu' elle eût rencontré ce pasteur arcadien,  
et non arabe, dont il nous fait une si  
ravissante description.  
Nous nous réveillâmes comme elle au gazouillement  
de mille oiseaux volant sur les branches des  
arbres, et au bruissement de l' eau sur son lit

de cailloutages. Nous sortîmes des tentes pour reconnaître le site où la nuit nous avait jetés. Les montagnes de Judée, traversées la veille, nous restaient à l'orient à une lieue environ de notre camp ; leur chaîne, toujours stérile et dentelée, s'étendait à perte de vue au midi et au nord, et de loin en loin nous apercevions de vastes gorges qui débouchaient dans la plaine, et d'où les flots de vapeurs nocturnes sortaient comme de larges fleuves, et se répandaient en nappes de brouillards

p9

sur les sables ondulés des rivages du lac Asphaltite. à l'occident, un large désert de sable nous séparait des bords du Jourdain que nous ne pouvions discerner, de la mer Morte, et des montagnes bleues de l'Arabie pétrée. Ces montagnes, vues à cette heure et de cette distance, nous semblaient, par le jeu des ombres sur leurs croupes et dans leurs vallées, parsemées de culture et ombragées d'immenses forêts ; les ravins blanchâtres qui les sillonnent imitaient, à s'y méprendre, la chute et l'éblouissement des eaux d'une cascade. Il n'en est rien cependant : quand j'en approchai, je reconnus qu'elles ne présentaient, en plus grand, que le même aspect stérile et dépouillé des montagnes de la Judée. Autour de nous tout était riant et frais, quoique inculte ; l'eau anime tout, même le désert ; et les arbustes légers qui étaient répandus, comme des bocages artificiels, par groupes de deux ou trois sur ses bords, nous rappelaient les plus doux sites de la patrie.

Nous montâmes à cheval ; nous ne devions être qu'à une heure de Jéricho, mais nous n'apercevions ni murs ni fumée dans la plaine, et nous ne savions trop où nous diriger, quand une trentaine de cavaliers bédouins, montés sur des chevaux superbes, débouchèrent entre deux mamelons de sable et s'avancèrent en caracolant au-devant de nous. C'était le scheik et les principaux habitants de Jéricho qui, informés de notre approche par un arabe du gouverneur de Jérusalem, nous cherchaient dans le désert pour se mettre à notre suite. Nous ne connaissions les arabes du désert de Jéricho que par la renommée de férocité et de brigandage qu'ils

ont dans toute la Syrie, et nous ne savions trop, au premier moment, s' ils venaient à nous en amis ou

p10

en ennemis ; mais rien dans leur conduite, pendant plusieurs jours qu' ils restèrent avec nous, ne dénota une mauvaise intention de leur part. Domptés par la terreur du nom d' Ibrahim, dont ils croyaient voir en nous les émissaires, ils nous donnèrent tout ce que leur pays peut offrir, le désert libre, l' eau de leurs fontaines, et un peu d' orge et de doura pour nourrir nos chevaux. Je remerciai le scheik et ses amis de l' escorte qu' ils venaient nous offrir ; ils se joignirent à notre troupe, et, courant çà et là sur nos flancs à travers les monticules de sable, ils paraissaient et disparaissaient avec la rapidité du vent. Je remarquai là un cheval admirable de forme et de vitesse, monté par le frère du scheik, et je chargeai mon drogman de me l' acheter à tout prix. Mais comme de pareilles offres ne peuvent se faire directement sans une espèce d' outrage à la délicatesse du propriétaire du cheval, il fallut plusieurs jours de négociations pour me rendre possesseur de ce bel animal, que je destinai à ma fille et que je lui donnai en effet.

JERICHO

p11

Après une heure de marche, nous nous trouvâmes, sans nous en douter, au pied des remparts de Jéricho : ces remparts étaient de véritables murailles de vingt pieds d' élévation sur quinze à vingt pieds de largeur, formées de fagots d' épine accumulés les uns sur les autres et arrangés avec une admirable industrie, pour empêcher le passage des bestiaux et des hommes : fortifications qui ne se seraient pas écroulées au son de la trompette, mais que l' étincelle du feu du pasteur ou le renard de Samson auraient embrasées.

Cette forteresse d'épines sèches avait deux ou trois larges portes toujours ouvertes, et où les sentinelles arabes veillaient sans doute pendant la nuit. En passant devant ces

p12

portes, nous vîmes, sur les larges toits de quelques huttes de boue, toutes les femmes et tous les enfants de la ville du désert, groupés dans les attitudes les plus pittoresques, qui se pressaient et se portaient les uns les autres pour nous voir passer. Ces femmes, dont les épaules et les jambes étaient nues, avaient pour tout vêtement un morceau de toile de coton bleu, serré au milieu du corps par une ceinture de cuir, les bras et les jambes entourés de plusieurs bracelets d'or et d'argent, les cheveux crépus et flottant sur le cou ; quelques-unes les avaient tressés et nattés avec des piastres et des sequins, en immense profusion, qui retombaient comme une cuirasse sur leur poitrine et sur leurs épaules. Il y en avait de remarquablement belles : elles n'ont point cet air de douceur, de modestie timide et de langueur voluptueuse des femmes arabes de la Syrie ; ce ne sont plus des femmes, ce sont les femelles des barbares ; elles ont dans l'oeil et dans l'attitude le même feu, la même audace, la même férocité que le bédouin. Plusieurs négresses étaient au milieu d'elles, et ne semblaient point esclaves : les bédouins épousent également les négresses ou les blanches, et la couleur n'établit pas les rangs. Ces femmes poussaient des cris sauvages et riaient en nous voyant passer ; les hommes, au contraire, semblaient réprover leur indiscrete curiosité, et ne nous montraient que gravité et respect.

Non loin des murs d'épines, nous passâmes près de deux ou trois maisons de scheiks : elles sont bâties de boue desséchée au soleil ; elles n'ont que quelques pieds d'élévation ; la terrasse recouverte de nattes et de tapis en est le principal appartement ; la famille s'y tient presque jour et nuit.

p13

Devant la porte est un large banc de boue séchée, où l' on étend un tapis pour le chef. Il s' y établit dès le matin, entouré de ses principaux esclaves et visité par ses amis. Le café et la pipe y fument sans cesse. Une grande cour remplie de chevaux, de chameaux, de chèvres et de vaches, entoure la maison. Il y a toujours deux ou trois belles juments sellées et bridées pour les courses du maître.

Nous ne nous arrê tâmes que quelques moments près du palais de boue du scheik, qui nous offrit de l' eau, du café, la pipe, et fit égorger un veau et plusieurs moutons pour notre caravane. Nous reçûmes aussi en présent des grains de doura grillés, des poulets et des pastèques ; nous repartîmes précédés du scheik et de quinze à vingt des principaux arabes de la ville ; nous trouvâmes quelques champs de maïs et de doura bien cultivés aux environs de Jéricho : quelques jardins d' orangers et de grenadiers, quelques beaux palmiers entourent aussi les maisons épar ses autour de la ville ; puis tout redevient désert et sable. Ce désert est une immense plaine à plusieurs gradins qui vont en s' abaissant successivement jusqu' au fleuve du Jourdain, par des degrés réguliers comme les marches d' un escalier naturel ; l' oeil ne voit qu' une plaine unie ; mais, après avoir marché une heure, on se trouve tout à coup au bord d' une de ces terrasses ; on descend par une pente rapide ; on marche une heure encore, puis une nouvelle descente, et ainsi de suite. Le sol est un sable blanc, solide, et recouvert d' une croûte concrète et saline produite, sans doute, par les brouillards de la mer Morte, qui, en s' évaporant, laissent cette croûte de sel ; il n' y a ni pierre ni terre, excepté en approchant des bords du fleuve ou des montagnes ; on a partout un

p14

horizon assez vaste, et l' on peut distinguer de très-loin un arabe galopant dans la plaine. Comme ce désert est le théâtre de leur brigandage, du pillage et du massacre des caravanes qui vont de Jérusalem à Damas, ou de la Mésopotamie en égypte, les arabes ont profité de quelques mamelons formés par le sable mouvant, et en ont aussi élevé eux-mêmes de factices pour se dérober aux regards des

caravanes et les observer de plus loin ; ils creusent un trou dans le sable au sommet de ces mamelons, et s' y enterrent eux et leurs chevaux. Aussitôt qu' ils aperçoivent une proie, ils s' élancent avec la rapidité du faucon ; ils vont avertir leur tribu, et reviennent ensemble à l' attaque : c' est là leur unique industrie, leur unique gloire ; leur civilisation à eux, c' est le meurtre et le pillage, et ils attachent autant d' estime à leurs succès dans ce genre d' exploits, que nos conquérants à la conquête d' une province. Leurs poètes, car ils en ont, célèbrent dans leurs vers ces scènes de barbarie, et font passer de générations en générations le souvenir honoré de leur courage et de leurs crimes. Les chevaux surtout ont leur part de gloire dans ces récits ; en voici un que le fils du scheik nous raconta chemin faisant :

" un arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d' Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l' improviste sur les arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-El-Marsch (c' est le nom de l' arabe dont il nous parlait) avait

p15

reçu une balle dans le bras pendant le combat ; comme sa blessure n' était pas mortelle, les turcs l' avaient attaché sur un chameau, et, s' étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt ; l' arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l' usage des orientaux ; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d' aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l' aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu' à

son coursier. " pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les turcs ? Tu seras emprisonné sous les voûtes d' un kan avec les chevaux d' un aga ou d' un pacha ; les femmes et les enfants ne t' apporteront plus le lait de chameau, l' orge ou le doura dans le creux de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d' égypte, tu ne fendras plus du poitrail l' eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume : qu' au moins si je suis esclave, tu restes libre ! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais ; va dire à ma femme qu' Abou-El-Marsch ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. " en parlant ainsi, Abou-El-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d' entraves aux chevaux arabes, et l' animal était libre ; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu' aucune langue ne pouvait lui expliquer : il

p16

baissa la tête, flaira son maître, et, l' empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu' il avait autour du corps, il partit au galop, et l' emporta jusqu' à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue ; toute la tribu l' a pleuré, les poètes l' ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des arabes de Jéricho. "

nous n' avons nous-mêmes aucune idée du degré d' intelligence et d' attachement auquel l' habitude de vivre avec la famille, d' être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l' instinct du cheval arabe. L' animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats ; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d' instinct, plus de fraternité pour l' homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d' éden, où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J' ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux pris le matin par des enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n' ayant plus besoin ni de cage ni de fil aux pattes pour les retenir



avec la famille qui les adopte, mais volant  
libres sur les orangers et les mûriers du  
jardin, et revenant à la voix se percher  
d'eux-mêmes sur le doigt des enfants ou sur  
la tête des jeunes filles.

Le cheval du scheik de Jéricho, que j'achetai et  
que je montai, me connaissait, au bout de peu  
de jours, pour son maître : il ne voulait plus  
se laisser monter par un autre, et franchissait  
toute la caravane pour venir à ma voix, bien

p17

que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux  
et caressant pour moi, et accoutumé aux soins  
de mes arabes, il marchait paisible et sage à  
son rang dans la caravane, tant que nous ne  
rencontrions que des turcs, des arabes vêtus  
à la turque, ou des syriens ; mais s'il venait,  
même un an après, à apercevoir un bédouin  
monté sur un cheval du désert, il devenait  
tout à coup un autre animal : son oeil  
s'allumait, son cou se gonflait, sa queue  
s'élevait et battait ses flancs comme un  
fouet ; il se dressait sur ses jarrets, et  
marchait ainsi longtemps sous le poids de  
sa selle et de son cavalier : il ne hennissait  
pas, mais il jetait un cri belliqueux comme  
celui d'une trompette d'airain, un cri tel  
que tous les chevaux en étaient effrayés, et  
s'arrêtaient, en dressant les oreilles,  
pour l'écouter.

Après cinq heures de marche, pendant lesquelles  
le fleuve semblait toujours s'éloigner de nous,  
nous arrivâmes au dernier plateau, au pied  
duquel il devait couler ; mais bien que nous  
n'en fussions plus qu'à deux ou trois cents  
pas, nous n'apercevions toujours que la plaine  
et le désert devant nous, et aucune trace de  
vallée ni de fleuve. C'est,

p18

je pense, cette illusion du désert qui a fait  
dire et croire à quelques voyageurs que le  
Jourdain roulait ses eaux bourbeuses sur un  
lit de cailloux et entre des rivages de sable  
dans le désert de Jéricho. Ces voyageurs  
n'avaient pu parvenir jusqu'au fleuve, et,

voyant de loin une vaste mer de sable, ils  
n'ont pu s'imaginer qu'une oasis fraîche,  
profonde, ombreuse et délicieuse, était  
creusée entre les plateaux de ce désert monotone,  
et couvrait les flots à plein bord, et le  
lit murmurant du Jourdain, de rideaux de  
verdure que la Tamise même lui envierait :  
c'est là pourtant la vérité. Nous en restâmes  
confondus et charmés quand, arrivés  
nous-mêmes au bord du dernier plateau qui  
manque tout à coup sous les pas et se creuse  
en vallée à pic, nous eûmes devant les yeux  
un des plus gracieux vallons où jamais  
nos regards se fussent reposés. Nous nous y  
précipitâmes au galop de nos chevaux, attirés  
par la nouveauté du spectacle et par l'attrait  
de la fraîcheur, de l'humidité et de l'ombre,  
dont cette vallée était toute pleine : ce n'était  
partout que pelouses du plus beau vert, où  
croissaient çà et là des touffes de joncs en  
fleurs, et des plantes bulbeuses dont les  
larges et éclatantes corolles semaient d'étoiles  
de toutes couleurs les gazons et le pied des  
arbres ; des bosquets d'arbustes aux longues  
tiges flexibles, retombant comme des panaches  
tout autour de leurs troncs multipliés ;  
de grands peupliers de Perse aux légers feuillages,  
non pas s'élevant en pyramides comme nos peupliers  
taillés, mais jetant librement de tous côtés  
leurs membres nerveux comme ceux des chênes,  
et dont l'écorce, lisse et blanche, brillait  
aux rayons mobiles du soleil du matin ; des  
forêts de saules de toute espèce, et de grands  
osiers tellement touffus qu'il était impossible  
d'y pénétrer, tant les arbres étaient pressés, et

p19

tant les innombrables lianes qui serpentaient  
à leurs pieds, et se tressaient d'une tige à  
l'autre, formaient entre eux un inextricable  
réseau.

Ces forêts s'étendaient à perte de vue, des  
deux côtés et sur les deux rives du fleuve.  
Il nous fallut descendre de cheval, et établir  
notre camp dans une des clairières de la  
forêt, pour pénétrer à pied jusqu'au cours du  
Jourdain, que nous entendions sans le voir.  
Nous avançâmes avec peine, tantôt dans le fourré  
du bois, tantôt dans les longues herbes, tantôt  
à travers les tiges hautes des joncs : enfin,  
nous trouvâmes un endroit où le gazon seul

bordait les eaux, et nous trempâmes nos pieds et nos mains dans le fleuve. Il peut avoir cent à cent vingt pieds de largeur ; sa profondeur paraît considérable ; son cours est rapide comme celui du Rhône à Genève ; ses eaux sont d' un bleu pâle, légèrement ternies par le mélange des terres grises qu' il traverse et qu' il creuse, et dont nous entendions, de moments en moments, d' énormes falaises qui s' écroulaient dans son cours : ses bords sont à pic, mais il les remplit jusqu' au pied des joncs et des arbres dont ils sont couverts. Ces arbres, à chaque instant minés par les eaux, y laissent pendre et traîner leurs racines ; souvent déracinés eux-mêmes, et manquant d' appui dans la terre qui s' éboule, ils penchent sur les eaux avec tous leurs rameaux et toutes leurs feuilles, qui y trempent, et lancent comme des arches de verdure d' un bord à l' autre. De temps en temps un de ces arbres est emporté avec la portion du sol qui le soutient, et vogue tout feuillé sur le fleuve avec ses lianes arrachées et accrochées à ses branches, ses nids submergés, et ses oiseaux encore perchés sur ses rameaux : nous en vîmes passer plusieurs,

p20

pendant le peu d' heures que nous restâmes dans cette charmante oasis. La forêt suit toutes les sinuosités du Jourdain, et lui tresse partout une perpétuelle guirlande de rameaux et de feuilles qui trempent dans l' eau, et font murmurer ses vagues légères. Une innombrable quantité d' oiseaux habite ces forêts impénétrables. Les arabes nous avertissent de ne pas marcher sans nos armes, et de ne nous avancer qu' avec précaution, parce que ces épais taillis sont le repaire de quelques lions, de panthères et de chats-tigres. Nous n' en vîmes aucun ; mais nous entendîmes souvent dans l' ombre du fourré des rugissements et des bruits semblables à ceux que font les grands animaux en perçant les profondeurs des bois. Nous parcourûmes, pendant une ou deux heures, les parties accessibles du rivage de ce beau fleuve. Dans quelques endroits, les arabes des tribus sauvages des montagnes de l' Arabie Pétrée, au pied desquelles nous étions, avaient incendié la forêt, pour y pénétrer ou pour

enlever du bois ; il y restait une grande quantité de troncs, calcinés seulement par l' écorce ; mais les jets nouveaux avaient poussé autour des arbres brûlés, et les plantes grimpantes de ce sol fertile avaient déjà tellement enlacé les arbres morts et les arbres jeunes, que la forêt en était plus étrange, sans en être moins vaste et moins luxuriante. Nous cueillîmes une ample provision de branches de saules, de peupliers, de tous les arbres à longue tige et à belle écorce, dont j' ignore les noms, pour en faire des présents à nos amis d' Europe ; et nous rejoignîmes le camp, que nos arabes avaient changé de place pendant notre excursion au bord du fleuve.

p21

Ils avaient découvert un site encore plus gracieux et plus propre à dresser nos tentes, que tous ceux que nous venions de parcourir : c' était une pelouse d' une herbe aussi fine et aussi touffue que si elle eût été broutée par un troupeau de moutons. çà et là, disséminés sur cette pelouse, quelques arbustes à large feuille, quelques jeunes touffes de platanes et de sycomores jetaient une tache d' ombre sur l' herbe, pour nous abriter et tenir les chevaux au frais. Le Jourdain, dont le cours n' était qu' à vingt pas, avait creusé un petit golfe peu profond dans le milieu de la clairière, et ses eaux venaient y tourner aux pieds de deux ou trois grands peupliers. Une pente accessible menait jusqu' au fleuve, et nous permettait d' y conduire un à un nos chevaux altérés, et d' aller nous y baigner nous-mêmes. Nous dressâmes là nos deux tentes, et nous y fîmes la halte du jour.

Le jour suivant, 2 novembre, nous continuâmes notre route, tirant vers les plus hautes montagnes de l' Arabie Pétrée, quittant et retrouvant le Jourdain, selon les sinuosités de son cours, et nous rapprochant de la mer Morte. Il y a, non loin du cours du fleuve, dans un endroit du désert que je ne saurais comment désigner, les restes encore imposants d' un château des croisés, bâti par eux, apparemment pour garder cette route. Cette mesure est inhabitée, et peut servir au contraire à abriter les arabes en embuscade pour dépouiller les caravanes.

Elle produit, au milieu de ces vagues de sable, l'effet d'une carcasse de vaisseau abandonnée sur l'horizon de la mer. En approchant de la mer Morte, les ondulations de terrain diminuent ; la pente incline insensiblement vers le rivage ; le sable devient spongieux, et les chevaux, enfonçant à chaque pas, avancent péniblement.

p22

Quand nous aperçûmes enfin la réverbération des flots, nous ne pûmes contenir notre impatience : nous partîmes au galop pour nous précipiter dans les premières vagues, qui dormaient devant nous, brillantes comme du plomb fondu, sur le sable. Le scheik de Jéricho et ses arabes, qui nous suivaient toujours, croyant que nous voulions courir le djérid avec eux, partirent alors en même temps en tous sens dans la plaine, et, revenant sur nous en poussant des cris, brandissaient leurs longues lances de roseaux, comme s'ils eussent voulu nous percer ; puis, arrêtant leurs chevaux et les renversant sur leurs jarrets, ils nous laissaient passer, et repartaient de nouveau pour revenir encore. J'arrivai le premier, grâce à la vitesse de mon cheval turcoman ; mais, à trente ou quarante pas des flots, le lit de sable mêlé de terre est tellement humide et d'un fond si marécageux, que mon cheval enfonçait jusqu'au ventre, et que je craignis d'être englouti. Je revins sur mes pas ; et, descendant de cheval, nous nous approchâmes à pied du rivage. La mer Morte a été décrite par plusieurs voyageurs. Je n'ai noté ni son poids spécifique, ni la quantité de sel relative que ses eaux contiennent. Ce n'était pas de la science ou de la critique que je venais y chercher. J'y venais simplement parce qu'elle était sur ma route, parce qu'elle était au milieu d'un désert fameux, fameuse elle-même par l'engloutissement des villes qui s'élevèrent jadis là où je voyais s'étendre ses flots immobiles. Ses bords sont plats du côté du levant et du couchant ; au nord et au midi, les hautes montagnes de Judée et d'Arabie l'encadrent, et descendent presque jusqu'à ses flots. Celles d'Arabie cependant s'en éloignent un peu plus, surtout du côté de l'embouchure du Jourdain, où nous étions alors. Ces bords sont entièrement déserts ; l'air

y est infect et malsain. Nous en éprouvâmes nous-mêmes l' influence pendant plusieurs jours que nous passâmes dans ce désert. Une grande pesanteur de tête et un sentiment fébrile nous atteignit tous, et ne nous abandonna qu' en quittant cette atmosphère. On n' y aperçoit pas d' île. Cependant, au coucher du soleil, du haut d' un monticule de sable, je crus en distinguer deux à l' extrémité de l' horizon, du côté de l' Idumée. Les arabes n' en savent rien. La mer a, dans cette partie, au moins trente lieues de long, et ils ne s' aventurent jamais à suivre si loin son rivage. Aucun voyageur n' a jamais pu tenter une circumnavigation de la mer Morte ; elle n' a même jamais été vue par son autre extrémité, ni par ses deux rivages de Judée et d' Arabie. Nous sommes, je crois, les premiers qui ayons pu en toute liberté l' explorer sous les trois faces ; et si nous avions eu à nous un peu plus de temps à dépenser, rien ne nous eût empêchés de faire venir des planches de sapin du Liban, de Jérusalem ou de Jaffa, de faire construire sur les lieux une chaloupe, et de visiter en paix toutes les côtes de cette méditerranée merveilleuse.

Les arabes, qui ne laissent pas ordinairement approcher les voyageurs, et dont les préjugés s' opposent à ce que personne tente de naviguer sur cette mer, étaient tellement dévoués à nos moindres volontés, qu' ils n' auraient mis nul obstacle à notre tentative. Je l' aurais certainement exécutée, si j' avais pu prévoir l' accueil que ces arabes nous firent. -mais il était trop tard ; il aurait fallu renvoyer à Jérusalem, faire venir des charpentiers pour construire la barque : tout cela nous eût pris, avec la navigation, au moins trois semaines, et nos jours étaient comptés. J' y renonçai

donc, non sans peine. Un voyageur, dans les mêmes circonstances que moi, pourra facilement l' accomplir, et jeter sur ce phénomène naturel,

et sur cette question géographique, les lumières que la critique et la science sollicitent depuis si longtemps.

L' aspect de la mer Morte n' est ni triste ni funèbre, excepté à la pensée. à l' oeil, c' est un lac éblouissant, dont la nappe immense et argentée répercute la lumière et le ciel, comme une glace de Venise ; des montagnes, aux belles coupes, jettent leur ombre jusque sur ses bords. On dit qu' il n' y a ni poissons dans son sein, ni oiseaux sur ses rives. Je n' en sais rien ; je n' y vis ni procellaria, ni mouettes, ni ces beaux oiseaux blancs, semblables à des colombes marines, qui nagent tout le jour sur les vagues de la mer de Syrie, et accompagnent les caïques sur le Bosphore ; mais, à quelques centaines de pas de la mer Morte, je tirai et tuai des oiseaux semblables à des canards sauvages, qui se levaient des bords marécageux du Jourdain. Si l' air de la mer était mortel pour eux, ils ne viendraient pas si près affronter ses vapeurs méphitiques. Je n' aperçus pas non plus ces ruines de villes englouties que l' on voit, dit-on, à peu de profondeur sous les vagues. Les arabes qui m' accompagnaient prétendent qu' on les découvre quelquefois. Je suivis longtemps les bords de cette mer, tantôt du côté de l' Arabie, où est l' embouchure du Jourdain (ce fleuve est là, véritablement, comme les voyageurs le décrivent, une mare d' eau sale dans un lit de boue), tantôt du côté des montagnes de Judée, où les rivages s' élèvent, et prennent quelquefois la forme des légères dunes de l' océan. La nappe

p25

d' eau nous offrit partout le même aspect : éclat, azur et immobilité.

Les hommes ont bien conservé la faculté que Dieu leur donna, dans la genèse, d' appeler les choses par leurs noms. Cette mer est belle ; elle étincelle, elle inonde, de la réflexion de ses eaux, l' immense désert qu' elle couvre ; elle attire l' oeil, elle émeut la pensée ; mais elle est morte ; le mouvement et le bruit n' y sont plus : ses ondes, trop lourdes pour le vent, ne se déroulent pas en vagues sonores, et jamais la blanche ceinture de son écume ne joue sur les cailloux de ses bords : c' est une mer pétrifiée. Comment s' est-elle formée ? Apparemment, comme dit la bible et comme dit

la vraisemblance, vaste centre de chaînes volcaniques qui s' étendent de Jérusalem en Mésopotamie, et du Liban à l' Idumée, un cratère se sera ouvert dans son sein, au temps où sept villes peuplaient sa plaine. Les villes auront été secouées par le tremblement de terre : le Jourdain, qui, selon toute probabilité, courait alors à travers ces plaines, et allait se jeter dans la mer Rouge, arrêté tout à coup par les monticules volcaniques sortis de la terre, et s' engouffrant dans les cratères de Sodome et de Gomorrhe, aura formé cette mer corrompue par le sel, le soufre et le bitume, aliments ou produits ordinaires des volcans : voilà le fait et la vraisemblance. Cela n' ajoute ni ne retranche rien à l' action de cette souveraine et éternelle volonté que les uns appellent miracle, et que les autres appellent nature : nature et miracle n' est-ce pas tout un ? Et l' univers est-il autre chose que miracle éternel et de tous les moments ?

p26

Nous revenons par le côté septentrional de la mer Morte, du côté de la vallée de Saint-Saba. Le désert est beaucoup plus accentué dans cette partie : il est labouré de vagues de terre et de sable énormes, qu' il nous faut à tout moment tourner ou franchir. La file de notre caravane se dessine onduleusement sur le dos de ses vagues, comme une longue flotte sur une grosse mer, dont on aperçoit tour à tour et dont on perd les différents bâtiments dans les plis de la vague.

Après trois heures de route, quelquefois sur de petites plaines unies où nous courons au galop, quelquefois sur le bord de profonds ravins de sable où roulent quelques-uns de nos chevaux, nous apercevons devant nous la fumée des maisons de Jéricho. Les arabes se détachent, et s' enfuient vers cette fumée. Deux seulement restent avec nous pour nous montrer la route. En approchant de Jéricho, les principaux d' entre les arabes reviennent au-devant de nous. Nous campons au milieu d' un champ ombragé de quelques palmiers, et où coule une petite rivière. Nos tentes sont promptement dressées, et nous trouvons un souper préparé, grâce aux présents de tout genre que les arabes ont apportés à notre camp. L' arabe qui montait le beau cheval que je désirais



emmener avait paru admirer lui-même le cheval turcoman que j' avais monté la veille. La conversation

p27

amenée habilement sur nos chevaux mutuels, il fait l' éloge de plusieurs des miens. Je lui propose de changer le sien contre le cheval turcoman ; nous débattons toute la soirée sur le surplus à donner par moi : rien ne se décide encore. à chaque fois que j' arrive à son prix, il témoigne une si grande douleur de se détacher de son cheval, que nous allons nous coucher sans conclure. Le lendemain, au moment du départ, tous les chevaux déjà bridés et montés, je lui fais encore quelques avances. Il se détermine enfin à monter lui-même mon cheval turcoman, il le galope à travers la plaine : séduit par les brillantes qualités de l' animal, il m' envoie le sien par son fils. Je lui remets neuf cents piastres, je monte le cheval, et je pars. Toute la tribu semblait le voir partir avec regret : les enfants lui parlaient, les femmes le montraient du doigt, le scheik revenait sans cesse le regarder, et lui faire certains signes cabalistiques que les arabes ont toujours la précaution de faire aux chevaux qu' ils vendent ou qu' ils achètent. L' animal lui-même semblait comprendre la séparation, et baissait tristement sa tête ombragée d' une superbe crinière, en regardant à droite et à gauche le désert d' un oeil triste et inquiet. L' oeil des chevaux arabes est une langue tout entière. Par leur bel oeil, dont la prunelle de feu se détache du blanc large et marbré de sang de l' orbite, ils disent et comprennent tout.

J' avais cessé depuis quelques jours de monter celui de mes chevaux que je préférais à tous les autres. Par suite des innombrables superstitions arabes, il y a soixante et dix signes bons ou mauvais pour l' horoscope d' un cheval, et c' est une science que possèdent presque tous les hommes du désert. Le cheval dont je parle, et que j' avais appelé

p28

*Liban* parce que je l' avais acheté dans ces montagnes, était un jeune et superbe étalon, grand, fort, courageux, infatigable et sage, et à qui je n' ai jamais reconnu l' ombre d' un vice pendant quinze mois que je l' ai monté ; mais il avait sur le poitrail, dans la disposition accidentelle de son beau poil gris cendré, un de ces épis que les arabes ont mis au nombre des signes funestes. J' en avais été prévenu en l' achetant ; mais je l' avais acquis par ce raisonnement bien simple et à leur portée, qu' un signe funeste pour un mahométan était un signe favorable pour un chrétien. Ils n' avaient trouvé rien à répondre, et je montais Liban toutes les fois que j' avais à faire des journées de route plus longues ou plus mauvaises que les autres. Lorsque nous approchions d' une ville ou d' une tribu, et que l' on venait au-devant de la caravane, les arabes ou les turcs, frappés de la beauté et de la vigueur de Liban, commençaient par me faire compliment et par l' admirer avec l' oeil de l' envie ; mais, après quelques moments d' admiration, le signe fatal, qui était cependant un peu couvert par le collier de soie et l' amulette suspendus au cou, que tout cheval porte toujours, venait à se découvrir ; et les arabes, s' approchant de moi, changeaient de figure, prenaient l' air grave et affligé, et me faisaient signe de ne plus monter ce cheval. Cela était peu important en Syrie ; mais dans la Judée et dans les tribus du désert, je craignais que cela ne portât atteinte à ma considération, et ne détruisît le respect et le prestige d' obéissance qui nous entouraient. Je cessai donc de le monter, et on le menait en main à ma suite. Je ne doute pas que nous n' ayons dû une grande part de la déférence et de la crainte dont nous fûmes environnés, à la beauté des douze ou quinze chevaux arabes que nous montions ou qui nous suivaient.

p29

Un cheval, en Arabie, c' est la fortune d' un homme ; cela suppose tout, cela tient lieu de tout : ils prenaient une haute idée d' un franc qui possédait tant de chevaux, aussi beaux que ceux de leur scheik et que les chevaux du pacha. Nous revenons à Jérusalem par cette même vallée

que nous avons traversée de nuit en arrivant. Avant d' entrer dans la première gorge des montagnes, sur un beau et large plateau qui domine la plaine, nous voyons des traces évidentes d' antiques constructions, et nous supposons que c' est là le véritable emplacement de l' ancienne Jéricho. Il a fallu de grands progrès de civilisation pour bâtir les villes dans les plaines. On ne se trompe jamais en cherchant les villes antiques sur les hauteurs. C' est dans cette gorge que la parabole touchante du samaritain place la scène du meurtre et de la charité. Il paraît que, dès le temps de l' évangile, ces vallées étaient en mauvaise renommée.

Journée fatigante par la monotonie de quatorze heures de route, et par l' excessive ardeur du soleil réverbéré par les flancs escarpés des vallées ; nous ne rencontrons personne, dans ces quatorze heures, qu' un berger arabe qui paissait un innombrable troupeau de chèvres noires sur la croupe d' une colline.

p30

2 novembre 1832, campé auprès de la piscine de Salomon, sous les murs de Jérusalem. Nous voulions consacrer une journée à la prière dans ce lieu vers lequel tous les chrétiens se tournent en priant, comme les mahométans se tournent vers la Mecque. Nous engageâmes le religieux qui seul faisait les fonctions de curé à Jérusalem à célébrer pour nos parents vivants et morts, pour nos amis de tous les temps et de tous les lieux, pour nous-mêmes enfin, la commémoration du grand et douloureux sacrifice qui avait arrosé cette terre du sang du juste, pour y faire germer la charité et l' espérance : nous y assistâmes tous dans les sentiments que nos souvenirs, nos douleurs, nos pertes, nos désirs et nos mesures diverses de piété et de croyance nous inspiraient à chacun. Nous choisîmes pour temple et pour autel la grotte de Gethsemani, dans le creux de la vallée de Josaphat ; c' est dans cette caverne du pied du mont des olives que le christ se retirait, suivant les traditions, pour échapper quelquefois à la persécution de ses ennemis et à l' importunité de ses disciples ; c' est là qu' il s' entretenait avec ses pensées célestes, et qu' il demandait à son père que le calice trop amer qu' il

avait rempli lui-même, comme nous remplissons  
tous le nôtre, passât loin de ses lèvres ;  
c' est là qu' il dit à ses trois amis, la veille  
de sa mort, de rester à l' écart et de ne pas  
s' endormir, et qu' il fut obligé de les réveiller  
trois fois, tant le zèle de la charité humaine  
est prompt à s' assoupir ; c' est là enfin

p31

qu' il passa ces heures terribles de l' agonie,  
lutte ineffable entre vie et la mort, entre  
la volonté divine et l' instinct humain, entre  
l' âme et la matière ! C' est là qu' il sua le  
sang et l' eau, et que, las de combattre avec  
lui-même sans que la victoire de l' intelligence  
donnât la paix à ses pensées, il dit ces paroles  
finales, ces paroles qui résument tout l' homme  
et tout le Dieu, ces paroles qui sont devenues  
la sagesse de tous les sages, et qui devraient  
être l' épitaphe de toutes les vies, et  
l' inscription unique de toutes les choses  
créées : " mon père, que votre volonté soit  
faite, et non la mienne ! "

le site de cette grotte, creusée dans le rocher  
du Cédron, est un des sites les plus probables  
et les mieux justifiés par l' aspect des lieux,  
de tous ceux que la pieuse crédulité populaire  
a assignés à chacune des scènes du drame  
évangélique : c' est bien là la vallée assise  
à l' ombre de la mort, l' abîme caché sous les  
murs de la ville, le creux le plus profond et  
vraisemblablement alors le plus fui des hommes,  
où le christ, qui devait avoir tous les hommes  
pour ennemis parce qu' il venait attaquer tous  
leurs mensonges, dut chercher quelquefois  
un abri et se recueillir en lui-même pour  
méditer, pour prier et pour souffrir ! Le  
torrent impur de Cédron coule à quelques pas.  
Ce n' était alors qu' un égout de Jérusalem ;  
la colline des oliviers s' y replie pour se  
joindre avec les collines qui portent le  
tombeau des rois, et forme là comme un coude  
enfoncé, où des masses d' oliviers, de  
térébinthes et de figuiers, et ces arbres  
fruitiers que le pauvre peuple cultive toujours,  
dans la poussière même du rocher, aux alentours  
d' une grande ville, devaient cacher l' entrée  
de la grotte : de plus, ce site ne fut pas  
remué et

rendu méconnaissable par les ruines qui ensevelirent Jérusalem. Des disciples qui avaient veillé et prié avec le christ purent revenir, et dire, en marquant le rocher et les arbres : " c' était là ! " une vallée ne s' efface pas comme une rue, et le moindre rocher dure plus que le plus magnifique des temples.

La grotte de Gethsemani et le rocher qui la couvre sont entourés maintenant des murs d' une petite chapelle fermée à clef, et dont la clef reste entre les mains des religieux latins de Jérusalem. Cette grotte et les sept oliviers du champ voisin leur appartiennent ; la porte, taillée dans le roc, ouvre sur la cour d' un autre pieux sanctuaire que l' on appelle le tombeau de la vierge ; celle-ci appartient aux grecs ; la grotte est profonde et haute, et divisée en deux cavités qui communiquent par une espèce de portique souterrain. Il y a plusieurs autels taillés aussi dans la roche vive ; on n' a pas défiguré ce sanctuaire, donné par la nature, par autant d' ornements artificiels que tous les autres sanctuaires du saint-sépulcre ; la voûte, le sol et les parois sont le rocher même, suintant encore, comme des larmes, l' humidité caveuse de la terre qui l' enveloppe ; on a seulement appliqué, au-dessus de chaque autel, une mauvaise représentation, en lames de cuivre peint de couleur chair, et de grandeur naturelle, de la scène de l' agonie du christ, avec les anges qui lui présentent le calice de la mort. Si l' on arrachait ces mauvaises figures qui détruisent celles que l' imagination pieuse aime à se créer dans l' ombre de cette grotte vide ; si on laissait les regards mouillés de larmes monter librement et sans images sensibles vers la pensée dont cette nuit est pleine, cette grotte serait la plus intacte

et la plus religieuse relique des collines de Sion ; mais il faut que les hommes gâtent toujours un peu tout ce qu' ils touchent. Hélas ! S' ils avaient altéré et gâté seulement les pierres et les ruines de ces scènes visibles ! Mais que n' ont-ils pas fait des doctrines, des

exemples de cette religion de raison, de simplicité, d' amour et d' humilité, que le fils de l' homme leur avait enseignée au prix de son sang ? Quand Dieu permet qu' une vérité tombe sur la terre, les hommes commencent par maudire et par lapider celui qui l' apporte, puis ils s' emparent de cette vérité qu' ils n' ont pu tuer avec lui parce qu' elle est immortelle ; c' est sa dépouille, c' est leur héritage : mais, comme la pierre précieuse que les malfaiteurs enlèvent au pèlerin céleste, ils l' enchâssent dans tant d' erreurs qu' elle devient méconnaissable, jusqu' à ce que le jour brille de nouveau sur elle, et que, séparant après des siècles le diamant de son entourage, la sagesse dise : " voilà le vrai, voilà le faux : ceci est la vérité, ceci est l' erreur ! " voilà pourquoi toutes les religions ont deux aspects dont l' association étonne les esprits ; l' un populaire : légendes, superstitions, alliage dont les siècles d' ignorance et de ténèbres mêlent et ternissent la pensée du ciel ; l' autre vrai, philosophique, que l' on découvre en effaçant de la main la rouille humaine, et qui, présenté au jour éternel, qui est la conscience, la réfléchit pure, et éclaire toute chose et toute intelligence de cette lumière de vérité et d' amour au fond de laquelle on voit et l' on aime l' *être évident* , Dieu !

p34

Il reste, non loin de la grotte de Gethsemani, un petit coin de terre ombragé encore par sept oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes, et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d' un grand nombre de tiges qui semblent s' être incorporées à l' arbre sous la même écorce, et forment comme un faisceau de colonnes accouplées. Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous cueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres ; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion, et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques, de cette terre, à nos amis.

Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier, en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même, pour la dernière fois, sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement les rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier ; cet

p35

arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride. J'ai bien vu, sur le sommet du Liban, des cèdres que les traditions arabes reportent aux années de Salomon. Il n'y a là rien d'impossible : la nature a donné à certains végétaux plus de durée qu'aux empires ; certains chênes ont vu passer bien des dynasties, et le gland que nous foulons aux pieds, le noyau d'olive que je roule dans mes doigts, la pomme de cèdre que le vent balaye, se reproduiront, fleuriront, et couvriront encore la terre de leur ombre, quand les centaines de générations qui nous suivent auront rendu à la terre cette poignée de poussière qu'elles lui empruntent tour à tour. Ceci n'est pas une marque de mépris de la création pour nous. L'importance relative des êtres ne se mesure pas à la durée, mais à l'intensité de leur existence. Il y a plus de vie dans une heure de pensée, de contemplation, de prière ou d'amour, que dans une existence tout entière d'homme purement physique. Il y a plus de vie dans une pensée qui parcourt le monde et monte au ciel dans un espace de temps inappréciable, dans le millionième d'une seconde, que dans les dix-huit siècles de végétation des oliviers que je touche, ou dans les deux mille cinq cents ans des cèdres de Salomon.

p36

Déjeuné, assis sur les marches de la fontaine de Siloé. écrit quelques vers, déchiré et

jeté les lambeaux dans la source. La parole est une arme ébréchée. Les plus beaux vers sont ceux qu' on ne peut pas écrire. Les mots de toute langue sont incomplets, et chaque jour le cœur de l' homme trouve, dans les nuances de ses sentiments, et l' imagination dans les impressions de la nature visible, des choses que la bouche ne peut exprimer, faute de mots. Le cœur et la pensée de l' homme sont un musicien forcé de jouer une musique infinie sur un clavier qui n' a que quelques notes. Il vaut mieux se taire. Le silence est une belle poésie dans certains moments. L' esprit l' entend et Dieu la comprend : c' est assez.

En remontant la vallée de Josaphat, je passe auprès du sépulcre d' Absalon. C' est un bloc de rocher taillé dans le bloc même de la montagne de Silhoa, et qui n' est pas détaché

p37

du roc primitif qui lui sert de base. Il a environ trente pieds d' élévation, et vingt de large sur toutes ses faces. Je le dis au hasard, car je ne mesure rien : la toise ne sert qu' à l' architecte. La forme est une base carrée avec une porte grecque au milieu, corniche corinthienne, portant pyramide au sommet. Nul caractère romain ni grec. -apparence grave, bizarre, monumentale et neuve, comme les monuments égyptiens.

Les juifs n' eurent pas d' architecture propre. Ils empruntèrent à l' égypte, à la Grèce, mais, je crois, surtout aux Indes : la clef de tout est aux Indes ; la génération des pensées et des arts me semble remonter là. Elles ont enfanté l' Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, les grandes villes du désert, comme Balbek ; puis l' égypte, puis les îles, comme Crète et Chypre ; puis l' étrurie, puis Rome ; puis la nuit est venue, et le christianisme, couvé d' abord par la philosophie platonicienne, ensuite par la barbare ignorance du moyen âge, a enfanté notre civilisation et nos arts modernes. Nous sommes jeunes, et nous passons à peine l' âge de la virilité. Un monde nouveau dans la pensée, dans les formes sociales et dans les arts, sortira, probablement avant peu de siècles, de la grande ruine du moyen âge à laquelle nous assistons. On



sent que le monde moral porte son fruit, dont  
l'enfantement se fera dans les convulsions et  
la douleur ; la parole écrite et multipliée par  
la presse, en portant la discussion, la critique  
et l'examen sur tout, en appelant la lumière  
de toutes les intelligences sur chaque point  
de fait ou de contestation dans le monde,  
amène invinciblement l'âge de raison pour  
l'humanité. La révélation à tous par tous. -la  
réverbération de la lumière

p38

divine, qui est raison et religion, par tous  
les centres de l'humanité.  
On ferait un beau livre de l'histoire de l'esprit  
divin dans les différentes phases de l'humanité ;  
de l'histoire de la divinité dans l'homme, où  
l'on trouverait ce principe religieux agissant  
d'abord dans les premiers temps connus de  
l'humanité par les instincts et par les  
impulsions aveugles ; puis chantant par la  
voix des poètes, *mens divinator* ; puis  
se manifestant sur les tables des législateurs,  
ou dans les initiations mystérieuses des  
théocraties indiennes, égyptiennes, hébraïques.  
Lorsque ces formes mythologiques s'évanouissent  
de l'esprit humain, usées par le temps, épuisées  
par la crédulité des hommes, on le verrait,  
disséminé et épars dans les grandes écoles  
philosophiques de la Grèce et de l'Asie Mineure  
et dans les sectes pythagoriciennes, chercher  
en vain des symboles universels, jusqu'à ce  
que le christianisme résumât toute vérité  
spéculative et contestée en ces deux grandes  
vérités pratiques et incontestables : adoration  
d'un dieu unique ; charité et fraternité entre  
tous les hommes.

p39

Un peu au-dessus de la naissance de la vallée  
du Cédron, au nord de Jérusalem, nous  
traversâmes quelques champs d'une terre  
rougeâtre et plus fertile, couverte d'un bois  
d'oliviers. à environ cinq cents pas de la ville,  
nous nous trouvâmes aux bords d'une profonde  
carrière ; nous y descendîmes. à gauche, un  
bloc de roche, richement sculpté, s'étendait

dans toute la largeur de la carrière, et laissait voir au-dessous une étroite ouverture à demi fermée par la terre et les pierres éboulées. Un homme pouvait à peine s' y glisser en rampant. Nous y pénétrâmes ; mais comme nous n' avions ni briquets ni torches, nous ressortîmes aussitôt, et ne visitâmes pas les chambres intérieures : c' étaient les sépulcres des rois. La frise magnifiquement sculptée et du plus beau travail grec, qui règne sur le rocher extérieur, assigne à cette décoration des monuments l' époque la plus florissante des arts dans la Grèce ; cependant elle date peut-être de Salomon, car qui peut savoir ce que ce grand prince avait emprunté au génie des Indes ou de l' égypte ?

p40

3 novembre 1832.

La peste, qui ravage de plus en plus Jérusalem et les environs, ne nous permet pas d' entrer dans Bethléem, dont le couvent et le sanctuaire sont fermés. Nous montons cependant à cheval dans la soirée, et, après avoir traversé un plateau d' environ deux lieues qui règne à l' orient de Jérusalem, nous arrivons sur une hauteur à peu de distance de Bethléem, et d' où l' on découvre parfaitement toute cette petite ville. à peine y étions-nous assis, qu' une nombreuse cavalcade d' arabes bethléémites arrive, et demande à m' être présentée. Après les compliments d' usage, ils me disent qu' ils sont députés auprès de moi par la population de Bethléem, pour me prier de faire diminuer l' impôt dont Ibrahim-Pacha a frappé leur ville ; qu' ils savent, par la renommée et par les arabes d' Abougosh, leur chef, qu' Ibrahim-Pacha est mon ami et ne me refusera certainement pas, si je sollicite son indulgence pour eux. Comme les arabes bethléémites sont la plus détestable race de ces contrées, toujours en guerre avec leurs voisins, toujours rançonnant le couvent latin de Bethléem, je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines, que j' aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu' ils respecteront les européens, les pèlerins, et surtout les couvents de Bethléem et du désert de saint-Jean ; et que, s' ils se permettent

la moindre violation de domicile à l' égard de ces pauvres religieux, la résolution d' Ibrahim est de les exterminer jusqu' au dernier, ou de les chasser dans les déserts de l' Arabie Pétrée. J' ajoute (et ceci semble leur faire une vive impression) que si les forces d' Ibrahim-Pacha ne suffisent pas, les pachas de l' Europe sont décidés à venir eux-mêmes, et à les mettre à la raison. En attendant, je les engage à payer le tribut. Depuis ce jour-là jusqu' au jour de mon départ, j' ai eu constamment à ma suite, malgré toutes mes instances pour les congédier, un certain nombre de scheiks bédouins de Bethléem, d' Hébron et du désert de saint-Jean, qui ne cessaient de m' implorer pour la réduction du tribut. Rentré au camp dans la vallée de la piscine de Salomon, sous les murs de Sion, je reçois la visite d' Abougosh, qui vient avec son oncle et son frère s' informer de nos nouvelles. Je lui donne le café et la pipe, et nous causons une heure à la porte de ma tente, assis chacun sous un olivier. Un courrier de Jaffa m' apporte des lettres d' Europe et de Bayruth, et me les remet sous les remparts de Jérusalem. Ces lettres me rassurent sur la santé de ma fille ; mais comme elle ajoute au bas de la lettre de sa mère qu' elle ne veut pas absolument que j' aille en égypte en ce moment, je

change ma marche ; je contremande ma caravane de chameaux à El-Arich, et je me détermine à revenir par la côte de Syrie. Nous levons nos tentes ; j' envoie un présent de cinq cents piastres au couvent, en outre de quinze cents piastres que j' ai payées pour chapelets, reliques, crucifix, etc., et nous prenons de nouveau la route du désert de saint-Jean. L' aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots : montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier auprès, une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre

du sol ; de loin en loin un bouquet de pâles  
oliviers jetant une petite tache d' ombre sur  
les flancs escarpés d' une colline ; à l' horizon,  
un térébinthe ou un noir caroubier se détachant  
triste et seul du bleu du ciel ; les murs et  
les tours grises des fortifications de la ville  
apparaissant de loin sur la crête de Sion ;  
voilà la terre. Un ciel élevé, pur, net, profond,  
où jamais le moindre nuage ne flotte, et ne se  
colore de la pourpre du soir et du matin.  
Du côté de l' Arabie, un large gouffre descendant  
entre les montagnes noires, et conduisant les  
regards jusqu' aux flots éblouissants de la  
mer Morte et à l' horizon violet des cimes  
des montagnes de Moab. Pas un souffle de vent  
murmurant dans les créneaux ou entre les  
branches sèches des oliviers ; pas un oiseau  
chantant ni un grillon criant dans le sillon  
sans herbe : un silence complet, éternel, dans  
la ville, sur les chemins, dans la campagne.

p43

Telle était Jérusalem pendant tous les jours  
que nous passâmes sous ses murailles. Je n' y  
ai entendu que le hennissement de mes chevaux  
qui s' impatientaient au soleil, autour de notre  
camp, et qui creusaient du pied le sol en  
poussière ; et d' heure en heure le chant  
mélancolique du muezzin criant l' heure du haut  
des minarets, ou les lamentations cadencées  
des pleureurs turcs, accompagnant en longues  
files les pestiférés aux différents cimetières qui  
entourent les murs. Jérusalem, où l' on veut  
visiter un sépulcre, est bien elle-même le  
tombeau d' un peuple, mais tombeau sans  
cyprés, sans inscriptions, sans monuments,  
dont on a brisé la pierre, et dont les cendres  
semblent recouvrir la terre qui l' entoure de  
deuil, de silence et de stérilité. Nous y  
jetâmes plusieurs fois nos regards, en la  
quittant, du haut de chaque colline d' où  
nous pouvions l' apercevoir encore ; et enfin  
nous vîmes, pour la dernière fois, la couronne  
d' oliviers qui domine la montagne de ce nom,  
et qui surnage longtemps dans l' horizon  
après qu' on a perdu la ville de l' oeil,  
s' abaisser elle-même dans le ciel, et  
disparaître comme ces couronnes de fleurs pâles  
que l' on jette dans un sépulcre.  
Nous devions cependant y revenir encore, mais,  
hélas ! Non plus dans les mêmes sentiments ;

non plus pour y pleurer sur les misères des  
autres, mais pour y gémir sur nos propres  
misères, et pour y faire boire nos propres larmes  
à cette terre qui en a tant bu et tant séché.  
Hier j' avais planté ma tente dans un champ  
rocailleux, où croissaient quelques troncs  
d' oliviers nouveaux ou rabougris, sous les murs  
de Jérusalem, à quelques centaines de

p44

pas de la tour de David, un peu au-dessus de la  
fontaine de Siloé, qui coule encore sur les  
dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau  
du poète-roi qui l' a si souvent chantée.  
Les hautes et noires terrasses qui portaient  
jadis le temple de Salomon s' élevaient à  
ma gauche, couronnées par les trois coupoles  
bleues et par les colonnettes légères et  
aériennes de la mosquée d' Omar, qui plane  
aujourd' hui sur les ruines de la maison de Jéhovah.  
La ville de Jérusalem, ravagée par la peste,  
était tout inondée des rayons d' un soleil  
éblouissant répercutés sur ses mille dômes,  
sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre  
dorée, sur ses murailles polies par les siècles  
et par les vents salins du lac Asphaltite ;  
aucun bruit ne montait de son enceinte, muette  
et morte comme la couche d' un agonisant ; ses  
larges portes étaient ouvertes, et l' on apercevait  
de temps en temps le turban blanc et le manteau  
rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces  
portes abandonnées : rien ne venait, rien ne  
sortait ; l' air du matin soulevait seul la  
poudre ondoyante des chemins, et faisait un  
moment l' illusion d' une caravane ; mais quand  
la bouffée de vent avait passé, quand elle était  
venue mourir en sifflant sur les créneaux de  
la tour des pisans ou sur les trois palmiers  
de la maison de Caïphe, la poussière retombait,  
le désert apparaissait de nouveau, et le pas  
d' aucun chameau, d' aucun mulet, ne retentissait  
sur les pavés de la route : seulement, de  
quart d' heure en quart d' heure, les deux battants  
ferrés de toutes les portes de Jérusalem  
s' ouvraient, et nous voyions passer les morts  
que la peste venait d' achever, et que deux  
esclaves nus portaient, sur un brancard, aux  
tombes répandues tout autour de nous.  
Quelquefois un long

cortège de turcs, d' arabes, d' arméniens, de juifs, accompagnait le mort et défilait en chantant entre les troncs d' oliviers, puis rentrait à pas lents et silencieusement dans la ville. Plus souvent les morts étaient seuls ; et quand les deux esclaves avaient creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline, et couché le pestiféré dans son dernier lit, ils s' asseyaient sur le tertre même qu' ils venaient d' élever, se partageaient les vêtements du mort, et, allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence, et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légère colonne bleue, et se perdre gracieusement dans l' air limpide, vif et transparent de ces journées d' automne.

à mes pieds, la vallée de Josaphat s' étendait comme un vaste sépulcre ; le Cédron tari la sillonnait d' une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis : un peu sur la droite, la colline des oliviers s' affaissait, et laissait, entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Saba, l' horizon s' étendre et se prolonger, comme une avenue lumineuse, entre des cimes de cyprès inégaux : le regard s' y jetait de lui-même, attiré par l' éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait aux pieds des degrés de ces montagnes ; et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l' Arabie Pétrée bornait l' horizon. Mais borner n' est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l' on voyait ou l' on croyait voir au delà un horizon vague et indéfini s' étendre encore, et nager dans les vapeurs ambiantes d' un air teint de pourpre et d' azur.

C' était l' heure de midi, l' heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l' heure et la prière de toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu' elle dit et ce qu' elle chante, supérieure,

à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales, si l' on pouvait l' entendre d' aussi loin. Mes arabes avaient donné l' orge, dans le sac de poil de chèvre, à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les pieds enchaînés à des anneaux de fer : ces beaux et doux animaux étaient immobiles, leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris, luisant, et fumant sous les rayons d' un soleil de plomb. Les hommes s' étaient rassemblés à l' ombre du plus large des oliviers ; ils avaient étendu sur la terre leurs nattes de Damas, et ils fumaient, en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d' Antar ; Antar, ce type de l' arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales, épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon ; ses vers, qui endorment ou exaltent l' imagination de l' arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé, retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs ; et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionnables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres ; ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et, inclinant la tête, ils s' écriaient : *allah ! Allah ! Allah !* plus tard, le souvenir de ces heures passées ainsi à écouter ces vers, que je ne pouvais comprendre, me fit rechercher

p47

avec soin quelques fragments de poésies arabes populaires, et surtout du poème héroïque d' Antar. Je parvins à m' en procurer un certain nombre, et je me les faisais traduire par mon drogman pendant les soirées d' hiver que je passai dans le Liban. Je commençais moi-même à entendre un peu d' arabe, mais pas assez pour le lire ; mon interprète traduisait les morceaux du poème en italien vulgaire, et je les traduisais ensuite mot à mot en français. Je conserve ces essais poétiques inconnus en Europe, et je les fais insérer à la fin de cet ouvrage. On verra que la poésie est de tous les lieux, de tous les temps et de toutes les

civilisations.

Le poème d' Antar est, comme je viens de le dire, la poésie nationale de l' arabe errant ; ce sont les livres saints de son imagination. Combien d' autres fois encore n' ai-je pas vu des groupes de mes arabes, accroupis le soir autour du feu de mon bivac, tendre le cou, prêter l' oreille, diriger leurs regards de feu vers un de leurs compagnons qui leur récitait quelques passages de ces admirables poésies, tandis qu' un nuage de fumée, s' élevant de leurs pipes, formait au-dessus de leurs têtes l' atmosphère fantastique des songes, et que nos chevaux, la tête penchée sur eux, semblaient eux-mêmes attentifs à la voix monotone de leurs maîtres ! Je m' asseyais non loin du cercle, et j' écoutais aussi, bien que je ne comprisse pas ; mais je comprenais le son de la voix, le jeu des physionomies, les frémissements des auditeurs ; je savais que c' était de la poésie, et je me figurais des récits touchants, dramatiques, merveilleux, que je me récitais à moi-même. C' est ainsi qu' en écoutant de la musique mélodieuse ou

p48

passionnée je crois entendre les paroles, et que la poésie de la langue chantée me révèle et me parle la poésie de la langue écrite. Faut-il même tout dire ? Je n' ai jamais lu de poésie comparable à cette poésie que j' entendais dans la langue inintelligible pour moi de ces arabes : l' imagination dépassant toujours la réalité, je croyais comprendre la poésie primitive et patriarcale du désert ; je voyais le chameau, le cheval, la gazelle ; je voyais l' oasis dressant ses têtes de palmiers d' un vert jaune au-dessus des dunes immenses de sable rouge, les combats des guerriers, et les jeunes beautés arabes enlevées et reprises parmi la mêlée, et reconnaissant leurs amants dans leurs libérateurs. Cela me rappelle que j' ai eu toujours plus de plaisir à lire un poète étranger dans une détestable et plate traduction, que dans l' original même : c' est que l' original le plus beau laisse toujours quelque chose à désirer dans l' expression, et que la mauvaise traduction ne fait qu' indiquer la pensée, le motif poétique ; que l' imagination, brochant elle-même ce motif avec des paroles



qu' elle suppose aussi transparentes que l' idée, jouit d' un plaisir complet et qu' elle se crée à elle-même. L' infini étant dans la pensée, elle le suppose dans l' expression : le plaisir est ainsi infini. Il faut, pour se donner ce plaisir, être jusqu' à un certain point musicien ou poète ; mais qui ne l' est pas ? Antar, à la fois le héros et le poète de l' arabe errant, est peu connu de nous ; nous savons mal son histoire ; nous ignorons même la date précise de son existence. Quelques savants prétendent qu' il vivait dans le sixième siècle de notre ère. Les traditions locales reportent sa vie bien plus haut. Antar, selon ces traditions empruntées en partie à son

p49

poème, était un esclave nègre qui conquiert sa liberté par ses exploits et ses vertus, et obtint sa maîtresse Abla à force d' amour et d' héroïsme.

Le poème d' Antar n' est pas, comme celui d' Homère, écrit entièrement en vers ; il est en prose poétique de l' arabe le plus pur et le plus classique, entrecoupée de vers. Ce qu' il y a de singulier dans ce poème, c' est que la partie du récit écrite en prose est infiniment supérieure aux fragments lyriques qui y sont intercalés. La partie poétique y sent la recherche, l' affectation et la manière des littératures en décadence ; rien au contraire n' est plus simple, plus naturel, plus véritablement passionné, que le récitatif. Tout ce que j' ai lu de poésies arabes, antiques ou modernes, participe plus ou moins de cette malheureuse recherche de la poésie d' Antar : ce sont, sinon des jeux de mots, du moins des jeux d' idée, des jeux d' images, plutôt faits pour amuser l' esprit que pour toucher le cœur. Il faut des siècles à l' art pour arriver à l' expression simple et sublime de la nature. Pour les arabes, les vers ne sont encore qu' un ingénieux mode de badiner avec leur esprit ou avec leurs sentiments. J' excepte quelques poésies religieuses écrites, il y a environ trente ans, par un évêque maronite du mont Liban : j' en rapporte quelques fragments dignes des lieux qui les ont inspirées, et des sujets sacrés auxquels ce pieux cénobite avait exclusivement consacré son mâle génie. Ces poésies religieuses sont

plus solennelles et plus intimes qu' aucune de celles que je connaisse en Europe ; il y reste quelque chose de l' accent de Job, de la grandeur de Salomon et de la mélancolie de David.

p50

Je regrette qu' un orientaliste exercé ne traduise pas pour nous Antar tout entier ; cela vaudrait mieux qu' un voyage, car rien ne réfléchit autant les moeurs qu' un poème ; cela rajeunirait aussi nos propres inspirations par les couleurs si neuves qu' Antar a puisées dans ses solitudes ; cela serait, de plus, amusant comme l' Arioste, touchant comme Le Tasse. Je ne puis douter que la poésie italienne de l' Arioste et du Tasse ne soit soeur des poésies arabes : la même alliance d' idées qui produisit l' alhambra, Séville, Grenade, et quelques-unes de nos cathédrales, a produit la *Jérusalem* et les drames charmants du poète de Reggio. Antar est plus intéressant que les *mille et une nuits* , parce qu' il est moins merveilleux. Tout l' intérêt est puisé dans le coeur de l' homme et dans les aventures vraies ou vraisemblables du héros et de son amante. Les anglais ont une traduction presque complète de ce délicieux poème ; nous n' en possédons que quelques beaux fragments, disséminés dans nos revues littéraires. Le lecteur pourra à peine entrevoir, à travers les imperfections des morceaux placés à la fin de cet ouvrage, les admirables beautés de l' original.

à quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monuments de pierre blanche dont toutes les collines, autour de Jérusalem, sont parsemées : elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur. Son profil, que son voile rejeté en arrière me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du parthénon ; mais en même temps la mollesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l' Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le coeur que

p51

la beauté sévère et mâle des statues grecques ;  
ses cheveux d' un blond bronzé et doré comme le  
cuivre des statues antiques, couleur très-estimée  
dans ce pays du soleil, dont elle est comme  
un reflet permanent ; ses cheveux, détachés de  
sa tête, tombaient autour d' elle, et balayaient  
littéralement le sol ; sa poitrine était  
entièrement découverte, selon la coutume des  
femmes de cette partie de l' Arabie ; et quand  
elle se baissait pour embrasser la pierre du  
turban, ou pour coller son oreille à la tombe,  
ses deux seins nus touchaient la terre, et  
creusaient leur moule dans la poussière, comme  
ce moule du beau sein d' Atala ensevelie, que  
le sable du sépulcre dessinait encore dans  
l' admirable épopée de M De Chateaubriand.  
Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs  
le tombeau et la terre alentour ; un beau tapis  
de Damas était étendu sous ses genoux ; sur  
le tapis il y avait quelques vases de fleurs,  
et une corbeille pleine de figues et de galettes  
d' orge ; car cette femme devait passer la  
journée entière à pleurer ainsi. Un trou, creusé  
dans la terre, et qui était censé correspondre  
à l' oreille du mort, lui servait de porte-voix  
vers cet autre monde où dormait celui qu' elle  
venait visiter. Elle se penchait de moments en  
moments vers cette ouverture ; elle y chantait  
des choses entremêlées de sanglots, elle y  
collait ensuite l' oreille, comme si elle eût  
attendu la réponse ; puis elle se remettait  
à chanter en pleurant encore. J' essayai de  
comprendre les paroles qu' elle murmurait ainsi,  
et qui venaient jusqu' à moi ; mais mon drogman  
arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien  
je les regrette ! Que de secrets de l' amour  
ou de la douleur ! Que de soupirs animés de  
toute la vie de deux âmes arrachées l' une à  
l' autre, ces paroles confuses et noyées de  
larmes devaient contenir ! Oh ! Si quelque  
chose pouvait jamais

p52

réveiller un mort, c' étaient de pareilles  
paroles murmurées par une pareille bouche !  
à deux pas de cette femme, sous un morceau de  
toile noire soutenu par deux roseaux fichés  
en terre pour servir de parasol, ses deux  
petits enfants jouaient avec trois esclaves  
noires d' Abyssinie, accroupies, comme leur

maîtresse, sur le sable que recouvrait un tapis. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l' Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses, comme trois statues tirées d' un seul bloc. L' une avait un genou en terre, et tenait sur l' autre genou un des enfants qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère ; l' autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes, comme la Madeleine de Canova, sur son tablier de toile bleue ; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et, se balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein, à peine dessiné, le plus petit des enfants, qu' elle essayait en vain d' endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arrivaient jusqu' aux enfants, ceux-ci se prenaient à pleurer ; et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissants et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfants. C' était un dimanche : à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j' entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l' office des vêpres. Les hymnes et les psaumes de David s' élevaient après trois mille ans,

p53

rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle, sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés ; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de terre sainte aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rythmes divers. Et moi j' étais là aussi pour chanter toutes ces choses ; pour étudier les siècles à leur berceau ; pour remonter jusqu' à sa source le cours inconnu d' une civilisation, d' une religion ; pour m' inspirer de l' esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monuments, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir, d' une sagesse plus réelle et d' une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de

l' époque où nous vivons !  
Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et  
recueillie dans un de mes mille souvenirs de  
voyages, me présenta les destinées et les  
phases presque complètes de toute poésie :  
les trois esclaves noires berçant les enfants  
avec les chansons naïves et sans pensée de leur  
pays, la poésie pastorale et instructive de  
l' enfance des nations ; la jeune veuve turque  
pleurant son mari en chantant ses sanglots à  
la terre, la poésie élégiaque et passionnée,  
la poésie du coeur ; les soldats et les moukres  
arabes récitant des fragments belliqueux,  
amoureux et merveilleux d' Antar, la poésie  
épique et guerrière des peuples nomades  
ou conquérants ; les moines grecs chantant  
les psaumes sur leurs terrasses solitaires,  
la poésie sacrée et lyrique des âges d' enthousiasme  
et de rénovation religieuse ; et moi, méditant  
sous ma tente

p54

et recueillant des vérités historiques ou des  
pensées sur toute la terre, la poésie de  
philosophie et de méditations, fille d' une  
époque où l' humanité s' étudie et se résume  
elle-même jusque dans les chants dont elle  
amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé ;  
mais dans l' avenir, que sera-t-elle ! a l 1  
mais dans l' avenir, que sera-t-elle ? ...  
4 novembre 1832.

Passé la soirée et la nuit au désert de  
Saint-Jean, à prendre congé de nos excellents  
religieux, dont la mémoire nous accompagnera  
toujours : le souvenir des vertus humbles  
et parfaites reste dans l' âme, comme le parfum  
des odeurs d' un temple que l' on a traversé.  
Nous remîmes à ces bons pères une aumône à peine  
suffisante pour les indemniser des dépenses que  
nous leur avions occasionnées ; ils comptèrent  
pour rien le péril que nous leur avions fait  
courir ; ils me prièrent de les recommander  
à la protection terrible d' Abougosh, que je  
devais revoir à Jérémie.  
Nous partîmes avant le jour, pour éviter  
l' importunité de la poursuite des bédouins  
de Bethléem et du désert de

p55

Saint-Jean, qui ne se lassaient pas de me suivre et commençaient même à me menacer. à huit heures du matin, nous avions franchi les hautes montagnes que couronne le tombeau des machabées, et nous étions assis sous les figuiers de Jérémie, fumant la pipe et prenant le café avec Abougosh, son oncle et ses frères. Abougosh me combla de nouvelles marques d'égards et de bienveillance ; il m' offrit un cheval que je refusai, ne voulant pas lui faire de cadeau moi-même, parce que ce cadeau aurait semblé une reconnaissance du tribut qu' il impose ordinairement aux pèlerins, tribut dont Ibrahim les a affranchis ; je mis sous sa sauvegarde les religieux de Saint-Jean, de Bethléem et de Jérusalem. J' ai su depuis qu' il était allé en effet les délivrer de l' obsession des bédouins du désert ; il ne se doutait pas sans doute, alors que je lui demandais sa protection pour de pauvres religieux francs exilés dans ses montagnes, que huit mois plus tard il enverrait implorer la mienne pour la délivrance de son propre frère, emmené prisonnier à Damas, et que je serais assez heureux pour lui être utile à mon tour. Le café pris, nos chevaux rafraîchis, nous repartîmes, escortés par l' immense population de Jérémie, et nous allâmes camper au delà de Ramla, dans un superbe bois d' oliviers qui entoure la ville. Accablés de lassitude et sans vivres, nous fîmes demander l' hospitalité aux religieux du couvent de terre-sainte ; ils nous la refusèrent comme à des pestiférés que nous pouvions bien être en effet : nous nous passâmes donc de souper, et nous nous endormîmes au bruit du vent de mer jouant dans la cime des oliviers. C' est là que la vierge, saint Joseph et l' enfant passèrent la nuit

p56

dans la campagne en fuyant en égypte. Ces pensées adoucirent notre couche. Partis de Ramla à six heures du matin ; venus déjeuner à Jaffa chez M Damiani ; -un jour passé à nous reposer, et à préparer les provisions pour revenir en Syrie par la côte. Rien de plus délicieux que ces voyages en caravane quand le pays est beau ; que les chevaux bien reposés marchent légèrement au lever du jour, sur un sol uni et sablonneux ;

que les sites se succèdent sans monotonie ;  
que la mer surtout, qui nous envoie au visage  
la fraîche ondulation de l' air produite  
par ses vagues souples et régulières, se  
déroule verte ou bleue aux pieds de votre  
cheval, et vous jette par moments les gouttes  
poudreuses de son écume : c' est le plaisir  
que nous éprouvions en longeant le charmant  
golfe qui sépare Caïpha de Saint-Jean  
D' Acre.

Le désert, formé par la plaine de Zabulon, est  
caché à droite par les hautes touffes de roseaux  
et par la cime des palmiers qui séparent la  
grève de la terre : on marche sur un lit de  
sable blanc et fin, continuellement arrosé  
par la vague qui s' y déplie, et y répand ses  
nappes blanches et cannelées ; le golfe,  
enfermé à l' orient par la haute pointe du  
cap Carmel surmontée de son monastère,  
à l' occident par les blanches murailles en  
lambeaux de Saint-Jean D' Acre, ressemble  
à un vaste lac, où les plus petites barques  
peuvent se faire bercer impunément par les  
flots : il n' en est rien cependant. La côte  
de Syrie, partout dangereuse,

p57

l' est davantage encore dans le golfe de Caïpha :  
les navires qui s' y réfugient et y jettent l' ancre,  
pour éviter la tempête, sur un fond de sable peu  
solide, sont fréquemment jetés à la côte. De  
tristes et pittoresques débris l' attestaient  
trop à nos regards ; la plage entière est bordée  
de carcasses de vaisseaux naufragés, à demi  
ensevelis dans le sable ; quelques-unes montrent  
encore leur haute proue fracassée, où les oiseaux  
de mer font leurs nids ; beaucoup ont seulement  
leurs mâts hors du sable : ces arbres immobiles  
et sans feuillage ressemblent à ces croix  
funèbres que nous plantons sur la cendre de  
ceux qui ne sont plus : il y en a qui ont encore  
leurs vergues et leurs cordages, rouillés par  
la vapeur saline de la mer, pendant autour  
des mâts. Les arabes ne touchent pas à ces  
ruines de bâtiments naufragés ; il faut que le  
temps et les tempêtes d' hiver se chargent  
seuls d' accomplir leur dégradation, ou que le  
sable les ensevelisse jour à jour.

Nous vîmes là, comme presque dans toutes les  
autres mers de Syrie, comment les arabes  
pêchent le poisson. Un homme, tenant un petit

filet replié, élevé au-dessus de sa tête et prêt à être lancé, s' avance à quelques pas dans la mer, et choisit l' heure et la place où le soleil est derrière lui, et illumine la vague sans l' éblouir. Il attend les vagues qui viennent, en s' amoncelant et en se dressant, fondre à ses pieds sur l' écueil ou sur le sable. Il plonge un regard perçant et exercé dans chaque écume, et s' il aperçoit qu' elle roule du poisson, il lance son filet au moment même où elle se brise et entraînerait ce qu' elle apporte avec son reflux : le filet tombe, la vague se retire, et le poisson reste. Il faut un temps un peu gros pour que cette pêche ait lieu

p58

sur les côtes de Syrie : quand la mer est calme, le pêcheur n' y découvre rien ; la vague ne devient transparente qu' en se dressant au soleil à la surface de la mer.

L' odeur infecte des champs de bataille nous annonçait le voisinage d' Acre ; nous n' étions plus qu' à un quart d' heure de ses murs. C' est un monceau de ruines ; les dômes des mosquées sont percés à jour, les murailles crénelées d' immenses brèches, les tours écroulées dans le port ; elle venait de subir un siège d' un an, et d' être emportée d' assaut par les quarante mille héros d' Ibrahim.

On connaît mal en Europe la politique de l' orient : on lui suppose des desseins, elle n' a que des caprices ; des plans, elle n' a que des passions ; un avenir, elle n' a que le jour et le lendemain. On a vu dans l' agression de Méhémet-Ali la préméditation d' une longue et progressive ambition ; ce ne fut que l' entraînement de la fortune, qui, d' un pas à l' autre, le mena presque involontairement jusqu' à ébranler le trône de son maître et à conquérir une moitié de l' empire : une chance nouvelle peut le conduire plus loin encore.

Voici comment la querelle naquit : Abdalla, pacha d' Acre, jeune homme inconsideré, passé au gouvernement d' Acre par un jeu de la faveur et du hasard, s' était révolté contre le grand seigneur ; vaincu, il avait imploré la protection du pacha d' égypte, qui avait acheté sa grâce du divan. Abdalla, oubliant bientôt la reconnaissance qu' il devait à



Méhémet, refusa de tenir certaines conditions jurées dans le temps de son infortune.  
Ibrahim marche pour

p59

l' y forcer ; il éprouve à Acre une résistance imprévue ; sa colère s' irrite : il demande à son maître des troupes nouvelles ; elles arrivent, et sont de nouveau repoussées. Méhémet-Ali se lasse, et rappelle son fils de tous ses vœux ; l' amour-propre d' Ibrahim résiste : il veut mourir sous les murs d' Acre, ou la soumettre à son père. Il enfonce enfin, à force d' hommes sacrifiés, les portes de cette ville. Abdalla, prisonnier, s' attend à la mort ; Ibrahim le fait venir sous sa tente, lui adresse quelques sarcasmes amers, et l' expédie à Alexandrie. Au lieu du cordon ou du sabre, Méhémet-Ali lui envoie son cheval, le fait entrer en triomphe, le fait asseoir à ses côtés sur le divan, lui adresse des éloges sur sa bravoure et sa fidélité au sultan, lui donne un palais, des esclaves, et d' immenses revenus. Abdalla méritait ce traitement par sa bravoure : renfermé dans Acre avec trois mille osmanlis, il avait résisté un an à toutes les forces de l' égypte par terre et par mer ; la fortune d' Ibrahim, comme celle de Napoléon, avait hésité devant cet écueil ; si le grand seigneur, en vain sollicité par Abdalla, lui avait envoyé quelques mille hommes à propos, ou avait seulement lancé sur les mers de Syrie deux ou trois de ces belles frégates qui dorment inutilement sur leurs ancres devant les caïques du Bosphore, c' en était fait d' Ibrahim : il rentrait en égypte avec la conviction de l' impuissance de sa colère. Mais la porte fut fidèle à son système de fatalité ; elle laissa s' accomplir la ruine de son pacha : le boulevard de la Syrie fut renversé, et le divan ne se réveilla que trop tard. Cependant Méhémet-Ali écrivait à son général de revenir ; mais celui-ci, homme de courage et d' aventures, voulut tâter jusqu' au bout la faiblesse du sultan

p60

et sa propre destinée : il avança. Deux victoires éclatantes et mal disputées, celle de Homs en Syrie et celle de Konia en Asie Mineure, le rendirent maître absolu de l' Arabie, de la Syrie, et de tous ces royaumes de Pont, de Bithynie, de Cappadoce, qui sont aujourd' hui la Caramanie. La porte pouvait encore lui couper la retraite, et, débarquant des troupes sur ses derrières, reprendre possession des villes et des provinces, où il ne pouvait laisser des garnisons suffisantes ; un corps de six mille hommes, jeté par elle dans les défilés du Taurus et de la Syrie, faisant d' Ibrahim et de son armée une proie, l' emprisonnait dans ses victoires. La flotte turque était infiniment plus nombreuse que celle d' Ibrahim ; ou plutôt la porte avait une flotte immense et magnifique, Ibrahim n' avait que deux ou trois frégates. Mais, dès le commencement de la campagne, Kalil-Pacha, jeune homme aux moeurs élégantes, favori du grand seigneur, et nommé par lui capitán-pacha, s' était retiré de la mer devant les faibles forces d' Ibrahim ; je l' avais vu, de mes yeux, quitter la rade de Rhodes et s' enfermer dans la rade de Marmorizza sur la côte de Caramanie, au fond du golfe de Macri. Une fois avec ses vaisseaux dans ce port dont la passe est prodigieusement étroite, Ibrahim, avec deux bâtiments, pouvait l' empêcher d' en sortir. Il n' en sortit plus en effet, et tout l' hiver, où les opérations militaires furent les plus importantes et les plus décisives sur les côtes de Syrie, les vaisseaux d' Ibrahim parurent seuls sur ces mers, et lui transportèrent sans obstacles des renforts et des munitions ; et cependant Kalil-Pacha n' était ni traître ni sans valeur : mais ainsi vont les affaires d' un peuple qui demeure immobile quand tout marche autour de lui. La fortune des nations, c' est leur génie ; le génie

p61

des musulmans tremble maintenant devant celui du dernier de ses pachas. On sait le reste de cette campagne, qui rappelle celle d' Alexandre ; Ibrahim est incontestablement un héros, et Méhémet-Ali un grand homme ; mais toute leur fortune repose sur leurs deux têtes ; ces deux hommes de moins, il n' y a plus d' égypte, il n' y a plus d' empire arabe,

il n' y a plus de machabées pour l' islamisme,  
et l' orient revient à l' occident par cette  
invincible loi des choses qui porte l' empire là  
où est la lumière.

Le sable qui borde le golfe de Saint-Jean D' Acre  
devenait de plus en plus fétide. Nous commencions  
à apercevoir des ossements d' hommes, de chevaux,  
de chameaux, roulés sur la grève et blanchissant  
au soleil, lavés par l' écume des vagues. à chaque  
pas, ces débris amoncelés se multipliaient  
à nos yeux. Bientôt toute la lisière, entre  
la terre et les falaises, en parut couverte,  
et le bruit des pas de nos chevaux faisait  
partir à tout moment des bandes de chiens  
sauvages, de hideux chacals et d' oiseaux de  
proie, occupés depuis deux mois à ronger les  
restes d' un horrible festin que le canon  
d' Ibrahim et d' Abdalla leur avait fait.  
Les uns

p62

entraînaient en fuyant des membres d' hommes mal  
ensevelis, les autres des jambes de chevaux  
où la peau tenait encore ; quelques aigles  
posés sur des têtes osseuses de chameaux  
s' élevaient à notre approche avec des cris  
de colère, et revenaient planer, même à nos  
coups de fusil, sur leur horrible proie. Les  
hautes herbes, les joncs, les arbustes du  
rivage, étaient également jonchés de ces  
débris d' hommes ou d' animaux. Tout n' était  
pas le reste de la guerre. Le typhus, qui  
ravageait Acre depuis plusieurs mois, achevait  
ce que les armes avaient épargné ; il restait à  
peine douze à quinze cents hommes dans une  
ville de douze à quinze mille âmes, et chaque  
jour on jetait hors des murs ou dans la mer  
les cadavres nouveaux, que la mer rejetait  
au fond du golfe, ou que les chacals déterraient  
dans les champs.

Nous arrivâmes jusqu' à la porte orientale de cette  
malheureuse ville. L' air n' était plus respirable ;  
nous n' entrâmes pas, mais tournant à droite, le long  
des murs écroulés où travaillaient quelques  
esclaves, nous traversâmes le champ de bataille  
dans toute son étendue, depuis les murs de la  
ville jusqu' à la maison de campagne des anciens  
pachas d' Acre, bâtie au milieu de la plaine, à  
une ou deux heures du bord de la mer. En  
approchant de cette maison de magnifique  
apparence, et flanquée de kiosques élégants

d' architecture indienne, nous vîmes de longs sillons un peu plus élevés que ceux que la charrue trace dans nos fortes terres. Ces sillons pouvaient avoir une demi-lieue de long sur à peu près autant de large ; le dos du sillon s' élevait à un ou deux pieds au-dessus du sol : c' était la place du camp d' Ibrahim, et la tombe de quinze mille hommes qu' il avait fait ensevelir dans ces tranchées sépulcrales.

p63

Nous marchâmes longtemps avec difficulté sur ce sol, qui recouvrait à peine tant de victimes de l' ambition et du caprice de ce qu' on appelle un héros.

Nous pressions le pas de nos chevaux, dont les pieds heurtaient sans cesse contre les morts et brisaient les ossements que les chacals avaient découverts ; et nous allâmes camper à environ une heure de cet endroit funeste, dans un site charmant de cette plaine, tout arrosé d' eau courante, tout ombragé de palmes d' orangers et de limoniers doux, hors du vent de Saint-Jean D' Acre, dont les émanations nous poursuivaient. Ces jardins, jetés comme une oasis dans la nudité de la plaine d' Acre, avaient été plantés par l' avant-dernier pacha, successeur du fameux Djezzar-Pacha. Quelques pauvres arabes, réfugiés dans es huttes de terre et de boue, nous fournirent des oranges, des oeufs et des poulets ; nous dormîmes là. Le lendemain, M De Laroyère put à peine se lever de sa natte et monter à cheval ; tous ses membres, engourdis par la douleur, se refusaient au moindre mouvement. Il sentit les premiers symptômes du typhus, que sa science médicale lui apprenait à distinguer mieux que nous. Mais le lieu ne nous offrant ni abri ni ressources pour établir un malade, nous nous hâtâmes de nous en éloigner avant que la maladie fût devenue plus grave, et nous allâmes coucher à quinze lieues de là, dans la plaine de Tyr, aux bords d' un fleuve ombragé d' immenses roseaux, et non loin d' une ruine isolée qui semble avoir appartenu à l' époque des croisés. Le mouvement et la chaleur avaient ranimé M De Laroyère. Nous le couchâmes sous la tente, et nous allâmes tuer des canards

p64

et des oies sauvages, qui s' élevaient, comme des nuages, des roseaux aux bords du fleuve. Ces oiseaux nourrirent ce jour-là toute notre caravane.

Le jour suivant, nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, dans un endroit délicieux, ombragé de cèdres maritimes et de magnifiques platanes, un aga turc qui revenait de la mecque avec une suite nombreuse d' hommes et de chevaux. Nous nous établîmes sous un arbre auprès de la fontaine, non loin d' un autre arbre où l' aga déjeunait. Ses esclaves promenaient ses chevaux. Je fus frappé de la perfection de formes et de la légèreté d' un jeune étalon arabe de pur sang. Je chargeai mon drogman d' entrer en pourparler avec l' aga. Nous lui envoyâmes en présents quelques-unes de nos provisions de route et une paire de pistolets à piston ; il nous fit présent à son tour d' un yatagan de Perse. Je fis passer mes chevaux devant lui, pour amener la conversation d' une manière naturelle sur ce sujet. Nous y parvînmes, mais la difficulté était de lui proposer de me vendre le sien. Mon drogman lui raconta qu' un de nos compagnons de route était si malade, qu' il ne pouvait trouver un cheval d' une allure assez douce pour le porter. L' aga alors dit qu' il en avait un sur le dos duquel on pouvait boire le café au galop sans qu' il en tombât une goutte de la tasse. C' était précisément le bel animal que j' avais admiré, et que je désirais si vivement posséder pour ma femme. Après de longues circonvolutions de paroles, nous finîmes par entrer en marché ; et j' emmenai le cheval, que j' appelai *El Kantara* , en mémoire du lieu et de la fontaine où je l' avais acheté. Je le montai à l' instant même pour achever la journée : je n' ai jamais monté un animal aussi léger. On ne sentait ni le

p65

mouvement élastique de ses épaules, ni la réaction de son sabot sur le rocher, ni le plus léger poids de sa tête sur le mors. L' encolure courte et élancée, relevant ses pieds comme une gazelle, on croyait monter un oiseau dont les ailes auraient soutenu la marche insensible. Il courait aussi mieux qu' aucun cheval arabe avec qui je l' aie essayé. Son poil était gris perlé. Je le donnai à ma femme, qui ne

voulut plus en monter d' autre pendant tout  
notre séjour en orient. Je regretterai toujours  
ce cheval accompli. Il était né dans le  
Khorassan et n' avait que cinq ans.  
Le soir, nous arrivâmes aux puits de Salomon ;  
le lendemain, de bonne heure, nous entrions à  
Saïde, l' antique Sidon, escortés par les  
francs du pays et par les fils de M Giraudin,  
notre excellent vice-consul à Saïde. Nous  
trouvâmes aussi à Saïde M Cattafago, que  
nous avions connu à Nazareth, et sa famille.  
Il venait de bâtir une maison dans cette ville,  
et s' occupait des préparatifs du mariage d' une  
de ses filles. L' antique Sidon n' offrant plus  
aucun vestige de sa grandeur passée, nous nous  
livrâmes tout entiers aux soins aimables de  
M Giraudin, et au plaisir de causer de l' Europe  
et de l' orient avec cet intéressant vieillard.  
Devenu patriarche dans la terre des patriarches,  
il nous présentait en lui et dans sa famille  
l' image de toutes les vertus patriarcales,  
dont il nous rappelait les moeurs dans ses  
moeurs.  
Le typhus se caractérise avec tous ses symptômes  
dans la maladie croissante de M De Laroyère.  
Ne pouvant plus se lever pour monter à cheval,  
nous affrétons une barque à Saïde pour le  
transporter par mer à Bayruth ; nous repartons

p66

avec le reste de la caravane ; j' envoie un courrier  
à lady Stanhope, pour la remercier des  
obligeantes démarches qu' elle a faites en ma  
faveur auprès du chef Abougosh, et la prier  
de saisir les occasions qui se présenteraient  
d' annoncer mon arrivée prochaine aux arabes  
du désert de Bkâ, de Balbek et de Palmyre.  
3 novembre 1832.  
Couché à une mauvaise mesure antique, abandonnée  
sur les bords de la mer ; écrit quelques vers  
pendant la nuit sur les pages de ma bible ;  
joie d' approcher de Bayruth après un voyage  
si heureusement accompli ; trouvé en route un  
cavalier arabe porteur d' une lettre de ma femme.  
Tout va bien, Julia est florissante de santé ;  
on m' attend pour aller passer quelques jours  
au monastère d' Antoura, dans le Liban, chez  
le patriarche catholique, qui est venu nous y  
inviter.  
à quatre heures après midi, orage épouvantable ;  
la calotte des nuages semble tomber tout à coup

sur les montagnes qui sont à notre droite ; le bruit du flux et du reflux de ces lourds nuages contre les pics du Liban, qui les déchirent, se confond au bruit de la mer, qui ressemble elle-même à une plaine de neige remuée par un vent furieux.

p67

La pluie ne tombe pas, comme en occident, par gouttes plus ou moins pressées, mais par ruisseaux continus et lourds, qui frappent et pèsent sur l'homme et le cheval comme la main de la tempête.

Le jour a complètement disparu ; nos chevaux marchent dans des torrents mêlés de pierres roulantes, et sont à chaque instant près d'être entraînés dans la mer. Quand le ciel se relève et reparaît, nous nous trouvons aux bords du plateau des pins de Fakardin, à une demi-lieue de la ville.

La patrie est quelque chose pour les animaux comme pour les hommes ; ceux de mes chevaux qui reconnaissent ce site pour nous y avoir portés souvent, quoique accablés de trois cents lieues de route, hennissent, dressent leurs oreilles, et bondissent de joie sur le sable. Je laisse la caravane défiler lentement sous les pins ; je lance Liban au galop, et j'arrive, le cœur tremblant d'inquiétude et de joie, dans les bras de ma femme. Julia était à s'amuser dans une maison voisine avec les filles du prince de la montagne, devenu gouverneur de Bayruth pendant mon absence : elle m'a vu accourir du haut de la terrasse ; je l'entends qui accourt elle-même en disant : " où est-il ? Est-ce bien lui ? " elle entre, elle se précipite dans mes bras, elle me couvre de caresses, puis elle court autour de la chambre, ses beaux yeux tout brillants de larmes de joie, élevant ses bras et répétant : " oh ! Que je suis contente ! Oh ! Que je suis contente ! " et revient s'asseoir sur mes genoux et m'embrasser encore. Il y avait dans la chambre deux jeunes pères jésuites du Liban en visite chez ma femme ; je n'ai pu de longtemps leur adresser un mot de politesse : muets eux-mêmes devant cette expression naïve et passionnée de la tendresse d'âme

p68

d' un enfant pour son père, et devant l' éclat céleste que le bonheur ajoutait à la beauté de cette tête rayonnante, ils restaient debout, frappés de silence et d' admiration. Nos amis et notre suite arrivent, et remplissent les champs de mûriers de nos chevaux et de nos tentes. Plusieurs jours de repos et de bonheur passés à recevoir les visites de nos amis de Bayruth : les fils de l' émir Beschir, descendus des montagnes, par l' ordre d' Ibrahim, pour occuper le pays, qui menace de se soulever en faveur des turcs, sont campés dans la vallée de Nahr-El-Kelb, à une heure environ de chez moi.

7 novembre 1832.

Le consul de Sardaigne, M Bianco, lié depuis longues années avec ces princes, nous invite à un dîner qu' il leur donne. Ils arrivent vêtus de cafetans magnifiques, tissus en entier de fils d' or ; leur turban est également composé des plus riches étoffes de Cachemire. L' aîné des princes, qui commande l' armée de son père, a un poignard dont le manche est entièrement incrusté de diamants d' un prix inestimable. Leur suite est nombreuse et singulière : au milieu d' un grand nombre de musulmans et d' esclaves noirs, il y a un poète tout à fait semblable, par ses attributions, aux

p69

bardes du moyen âge ; ses fonctions consistent à chanter les vertus et les exploits de son maître, à lui composer des histoires quand il l' appelle pour le désennuyer, à rester debout derrière lui pendant les repas pour improviser des vers, espèces de toasts politiques en son honneur ou en l' honneur des convives que le prince veut distinguer. Il y a aussi un chapelain ou confesseur maronite catholique qui ne le quitte jamais, même à table, et à qui seul l' entrée du harem est permise : c' est un moine à figure joviale et guerrière, tout à fait semblable à ce que nous entendons par aumônier de régiment. Le chapelain, à cause de son caractère ecclésiastique, est assis à table ; le poète reste debout. Ces princes, et surtout l' aîné, ne paraissent nullement embarrassés de nos usages, ni de la présence des femmes européennes. Ils causent tour à tour avec nous, avec la même grâce de manières, le même



à-propos, la même liberté d' esprit, que s' ils avaient été nourris dans la cour la plus élégante de l' Europe. La civilisation orientale est toujours au niveau de notre civilisation, parce qu' elle est plus vieille, et originellement plus pure et plus parfaite. à un oeil sans préjugé, il n' y a pas de comparaison entre la noblesse, la décence, la grâce sévère des moeurs arabes, turques, indiennes, persanes, et les nôtres. On sent en nous les peuples jeunes, sortant à peine de civilisations dures, grossières, incomplètes : on sent en eux les enfants de bonne maison, les peuples héritiers de la sagesse et de la vertu antiques. Leur noblesse, qui n' est que la filiation des vertus primitives, est écrite sur leurs fronts et empreinte dans toutes leurs coutumes ; et puis il n' y a pas de peuple parmi eux. La civilisation morale, la seule dont je tiens compte, est partout de niveau. Le pasteur et l' émir sont de même famille,

p70

parlent la même langue, ont les mêmes usages, et participent à la même sagesse, à la même grandeur de traditions, qui est l' atmosphère d' un peuple.

Au dessert, les vins de Chypre et du Liban circulent à grands flots ; les arabes chrétiens et la famille de l' émir Beschir, qui est chrétienne ou croit l' être, en boivent sans difficulté dans l' occasion. On porte des toasts à la victoire d' Ibrahim, à l' affranchissement du Liban, à l' amitié des francs et des arabes ; puis enfin le prince en porte un aux dames présentes à cette fête : son barde alors se prit à improviser à l' ordre du prince, et chanta, en récitatif et à gorge déployée, des vers arabes, dont voici à peu près le sens :

" buvons le jus d' éden, qui enivre et réjouit le coeur de l' esclave et du prince. C' est du vin de ces plants que Noé a plantés lui-même quand la colombe, au lieu du rameau d' olivier, lui rapporta du ciel le cep de la vigne. Par la vertu de ce vin, le poète un instant devient prince, et le prince devient poète.

Buvons-le à l' honneur de ces jeunes et belles franques qui viennent du pays où toute femme est reine. Les yeux d' une femme de Syrie sont doux, mais ils sont voilés. Dans les yeux des

filles d' occident il y a plus d' ivresse que  
dans la coupe transparente que je bois.  
Boire le vin et contempler le visage des  
femmes, pour le musulman c' est pécher deux fois ;  
pour l' arabe c' est deux fois jouir, et bénir  
Dieu de deux manières. "

p71

le chapelain parut lui-même enchanté de ces vers,  
et chantait les refrains du barde en riant et en  
vidant son verre ; le prince nous proposa le  
spectacle d' une chasse au faucon, divertissement  
habituel de tous les princes et scheiks de  
Syrie. C' est de là que les croisés rapportèrent  
cet usage en Europe.

9 novembre 1832.

Le climat, à l' exception de quelques coups de  
vent sur la mer et de quelques orages de pluie  
vers le milieu du jour, est aussi beau qu' au  
mois de mai en France. Aussitôt que les pluies  
ont commencé, c' est un printemps nouveau qui  
commence ; les murailles des terrasses qui  
soutiennent les pentes cultivées du Liban et  
les collines fertiles des environs de Bayruth se  
sont tellement couvertes de végétation en  
peu de jours, que la terre est entièrement  
cachée sous la mousse, l' herbe, les lianes et  
les fleurs ; l' orge verte tapisse tous les champs,  
qui n' étaient que poussière à notre arrivée ; les  
mûriers, qui poussent leurs secondes feuilles,  
forment, tout autour des maisons, des forêts  
impénétrables au soleil ; on aperçoit, çà et là,  
les toits des maisons disséminées dans la plaine,  
qui sortent de cet océan de verdure, et les  
femmes grecques et syriennes dans leur riche  
et éclatant costume, semblables à des reines qui  
prennent l' air sur

p72

les pavillons de leurs jardins ; de petits sentiers  
encaissés dans le sable conduisent de maisons  
en maisons, d' une colline à l' autre, à travers  
ces jardins continus qui vont de la mer  
jusqu' au pied du Liban ; en les suivant, on  
trouve tout à coup, sur le seuil de ces petites  
maisons, les scènes les plus ravissantes de la  
vie patriarcale : ce sont les femmes et les

jeunes filles accroupies sous le mûrier ou le figuier, à leur porte, qui brodent les riches tapis de laine aux couleurs heurtées et éclatantes ; d' autres, attachant les bouts de fil de soie à des arbres éloignés, les dévident en marchant lentement et en chantant d' un arbre à l' autre ; des hommes marchant, au contraire, en reculant d' arbre en arbre, occupés à faire des étoffes de soie, et jetant la navette qu' un autre homme leur renvoie. Les enfants sont couchés dans des berceaux de jonc ou sur des nattes, à l' ombre ; quelques-uns sont suspendus aux branches des orangers ; les gros moutons de Syrie, à la queue immense et traînante, trop lourds pour pouvoir se remuer, sont couchés dans des trous qu' on creuse exprès dans la terre fraîche devant la porte ; une ou deux belles chèvres à longues oreilles pendantes comme celles de nos chiens de chasse, et quelquefois une vache, complètent le tableau champêtre ; le cheval du maître est toujours là aussi, couvert de son harnais magnifique, et prêt à être monté ; il fait partie de la famille, et semble prendre intérêt à tout ce qui se fait, à tout ce qui se dit autour de lui ; sa physionomie s' anime comme celle d' un visage humain : quand l' étranger paraît et lui parle, il dresse ses oreilles, il relève ses lèvres, ride ses naseaux, tend sa tête au vent, et flaire l' inconnu qui le flatte ; ses yeux doux, mais profonds et pensifs, brillent, comme deux charbons, sous la belle et longue crinière de son front.

p73

Les familles grecques, syriennes et arabes de cultivateurs, qui habitent ces maisons au pied du Liban, n' ont rien de sauvage ni rien de barbare ; plus instruits que les paysans de nos provinces, ils savent tous lire, entendent tous deux langues, l' arabe et le grec ; ils sont doux, paisibles, laborieux et sobres ; occupés toute la semaine des travaux de la terre ou de la soie, ils se délassent le dimanche en assistant avec leurs familles aux longs et spectaculaires offices du culte grec ou syriaque ; ils rentrent ensuite à la maison, pour prendre un repas un peu plus recherché que les jours ordinaires ; les femmes et les jeunes filles, parées de leurs plus riches habits, et les cheveux tressés et tout parsemés de fleurs d' oranger, de giroflée-ponceau

et d'oeillets, restent assises sur des nattes, à la porte de la maison, avec leurs voisines et leurs amies. Il serait impossible de peindre avec la plume les groupes admirables de pittoresque, de richesse de costume et de beauté que ces femmes forment alors dans la campagne. Je vois là tous les jours des visages de jeunes femmes ou de jeunes filles que Raphaël n'avait pas entrevus, même dans ses songes d'artiste. C'est bien plus que la beauté italienne et que la beauté grecque ; c'est la pureté de formes, la délicatesse de contours, en un mot, tout ce que l'art grec et l'art romain nous ont laissé de plus accompli ; mais cela est rendu plus enivrant encore par une naïveté primitive et simple d'expression, par une langueur sereine et voluptueuse, par un jour céleste que le regard des yeux bleus bordés de cils noirs répand sur les traits, et par une finesse de sourire, une harmonie de proportions, une blancheur animée de la peau, une transparence indescriptible du teint, un vernis métallique des cheveux, une grâce de mouvements, une

p74

étrangeté d'attitudes et un son perlé et vibrant de la voix, qui font de la jeune syrienne la houri du paradis des yeux. Ces beautés admirables et variées sont aussi extrêmement communes ; je ne marche jamais une heure dans la campagne sans en rencontrer plusieurs allant aux fontaines ou revenant avec leurs urnes étrusques sur l'épaule, et leurs jambes nues entourées de bracelets d'argent ; les hommes et les jeunes garçons vont le dimanche s'asseoir, pour tout délassement, sur des nattes étendues au pied de quelque grand sycomore, non loin d'une fontaine ; ils restent là immobiles tout le jour, à conter des histoires merveilleuses, buvant de temps en temps une tasse de café ou une tasse d'eau fraîche ; les autres vont sur le haut des collines, et vous les voyez là paisiblement groupés sous leurs vignes ou leurs oliviers, paraissant jouir avec délices de la vue de la mer que ces coteaux dominant, de la limpidité du ciel, du chant des oiseaux, et de toutes ces voluptés instinctives de l'homme pur et simple, que nos populations ont perdues pour l'ivresse bruyante du cabaret ou les fumées de l'orgie.

Jamais plus belles scènes de la création ne furent peuplées et animées de plus pures et plus belles impressions ; la nature ici est véritablement un hymne perpétuel à la bonté du créateur, et aucun ton faux, aucun spectacle de misère ou de vice, ne trouble, pour l' étranger, la ravissante harmonie de cet hymne : -hommes, femmes, oiseaux, animaux, arbres, montagnes, mer, ciel, climat, tout est beau, tout est pur, tout est splendide et religieux.

p75

10 novembre 1832.

Ce matin, je suis allé errer de bonne heure avec Julia sur la colline que les grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Bayruth, en se rapprochant du Liban, et en suivant obliquement la courbe de la ligne de la mer. Deux de mes arabes nous accompagnaient, l' un pour nous guider, l' autre pour se tenir à la tête du cheval de Julia, et la recevoir dans ses bras si le cheval s' animait trop. Quand les sentiers devenaient trop rapides, nous laissions nos montures un moment, et nous parcourions à pied les terrasses naturelles ou artificielles qui forment des gradins de verdure de toute la colline de San-Dimitri.

Dans mon enfance je me suis représenté souvent ce paradis terrestre, cet éden que toutes les nations ont dans leurs souvenirs, soit comme un beau rêve, soit comme une tradition d' un temps et d' un séjour plus parfaits ; j' ai suivi Milton dans ses délicieuses descriptions de ce séjour enchanté de nos premiers parents ; mais ici, comme en toutes choses, la nature surpasse infiniment l' imagination. Dieu n' a pas donné à l' homme de rêver aussi beau qu' il a fait. J' avais rêvé éden, je puis dire que je l' ai vu.

Quand nous eûmes marché une demi-heure sous les arceaux de nopals qui encaissent tous les sentiers de la plaine,

p76

nous commençâmes à monter par de petits chemins plus étroits et plus escarpés qui arrivent tous à des plateaux successifs, d' où l' horizon de

la campagne, de la mer et du Liban, se découvre successivement davantage. Ces plateaux, d' une médiocre largeur, sont tous entourés d' arbres forestiers inconnus à nos climats, et dont j' ignore malheureusement la nomenclature ; mais leur tronc, le port de leurs branches, les formes neuves et étranges de leurs cimes coniques, échevelées, pyramidales, ou s' étendant comme des ailes, donnent à cette bordure de végétation une grâce et une nouveauté d' aspect qui signalent assez l' Asie. Leurs feuillages aussi ont toutes les formes et toutes les teintes, depuis la noire verdure du cyprès jusqu' au vert gris de l' olivier, jusqu' au jaune du citronnier et de l' oranger ; depuis les larges feuilles du mûrier de la Chine, dont chacune suffirait pour cacher le soleil au front d' un enfant, jusqu' aux légères découpures de l' arbre à thé, du grenadier, et d' autres innombrables arbustes dont les feuilles ressemblent aux feuilles du persil, et jettent comme de légères draperies de dentelles végétales entre l' horizon et vous. Le long de ces lisières de bois règne une lisière de verdure qui se couvre de fleurs à leur ombre. L' intérieur des plateaux est semé d' orge, et, à un angle quelconque, deux ou trois têtes de palmiers, ou le dôme sombre et arrondi du caroubier colossal, indiquent la place où un cultivateur arabe a bâti sa cabane, entourée de quelques plants de vignes, d' un fossé défendu par des palissades vertes de figuiers d' Inde couverts de leurs fruits épineux, et d' un petit jardin d' orangers semé d' oeillets et de giroflées pour l' ornement des cheveux de ses filles. Quand par hasard le sentier nous conduisait à la porte de ces maisons enfoncées, comme des nids humains, dans

p77

ces vagues de verdure, nous ne voyions, sur la physionomie de ses heureux et bons habitants, ni surprise, ni humeur, ni colère. Ils nous saluaient, en souriant à la beauté de Julia, du salut pieux des orientaux : *Saba El Kaïr* . Que le jour soit béni pour vous. Quelques-uns nous priaient de nous arrêter sous leur palmier ; ils apportaient, selon leur richesse, ou une natte ou un tapis, et nous offraient des fruits, du lait, ou des fleurs de leur jardin. Nous acceptions

quelquefois, et nous leur promettions de revenir leur apporter à notre tour quelque chose d' Europe. Mais leur politesse et leur hospitalité n' étaient nullement intéressées. Ils aiment les francs, qui savent guérir de toutes les maladies, qui connaissent les vertus de toutes les plantes, et qui adorent le même dieu qu' eux.

D' un de ces plateaux nous montions à un autre : mêmes scènes, mêmes enceintes d' arbres, même mosaïque de végétation sur le terrain qu' elles entourent ; seulement, de plateaux en plateaux, le magnifique horizon s' élargissait, les plateaux inférieurs s' étendaient comme un damier de toutes couleurs, où les haies d' arbustes, rapprochées et groupées par l' optique, formaient des bois et des taches sombres sous nos pieds. Nous suivîmes ces plateaux de collines en collines, redescendant de temps en temps dans les vallons qui les séparent : vallons mille fois plus ombragés, plus délicieux encore que les collines ; tous voilés par les rideaux d' arbres des terrasses qui les dominent, tous ensevelis dans ces vagues de végétation odorante, mais ayant tous cependant à leur embouchure une étroite échappée de vue sur la plaine et sur la mer. Comme la plaine disparaît à cause de l' élévation de ces vallées, elles semblent déboucher

p78

immédiatement sur la plage ; leurs arbres se détachent en noir sur le bleu des vagues, et nous nous amusons quelquefois, assis au pied d' un palmier, à voir les voiles des vaisseaux, qui étaient en réalité à quatre ou cinq lieues de nous, glisser lentement d' un arbre à l' autre comme s' ils eussent navigué sur un lac, dont ces vallons étaient immédiatement le rivage. Nous arrivâmes enfin, par le seul hasard de nos pas, au plus complet et au plus enchanté de ces paysages. J' y reviendrai souvent.

C' est une vallée supérieure, ouverte de l' orient à l' occident, et encaissée dans les plis de la dernière chaîne de collines qui s' avance sur la grande vallée où coule le Nahr-Bayruth. Rien ne peut décrire la prodigieuse végétation qui tapisse son lit et ses flancs : bien que des deux côtés ses parois soient de rocher, elles sont tellement revêtues de lichens de toute espèce, si suintantes de l' humidité qui s' y

distille goutte à goutte, si revêtues de grappes  
de bruyères, de fougères, d'herbes odoriférantes,  
de lianes, de lierres et d'arbustes enracinés  
dans leurs fentes imperceptibles, qu'il est  
impossible de se douter que ce soit la roche  
vive qui végète ainsi. C'est un tapis touffu  
d'un ou deux pieds d'épaisseur ; un velours  
de végétation serré, nuancé de teintes et de  
couleurs, semé partout de bouquets de fleurs  
inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs,  
qui tantôt dorment immobiles comme les fleurs  
peintes sur une étoffe tendue dans nos salons,  
tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser  
sur elles, se relèvent avec les herbes et les  
rameaux, d'où elles s'échappent comme la soie  
d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil,

p79

se nuancent de teintes ondoyantes, et ressemblent  
à un fleuve de verdure et de fleurs qui  
ruissellerait à vagues parfumées. Il s'en  
échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes,  
des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des  
oiseaux innombrables qui vont se percher  
sur les arbres voisins ; l'air est rempli de  
leurs voix qui se répondent, du bourdonnement  
des essaims de guêpes et d'abeilles, et de ce sourd  
murmure de la terre au printemps, que l'on  
prend, avec raison peut-être, pour le bruit  
sensible des mille végétations de sa surface.  
Les gouttes de rosée de la nuit tombent de  
chaque feuille, brillent sur chaque brin d'herbe,  
et rafraîchissent le lit de cette petite vallée  
à mesure que le soleil s'élève, et commence à  
faire glisser ses rayons au-dessus des hautes  
cimes d'arbres et des rochers qui l'enveloppent.  
Nous déjeunâmes là, sur une pierre, au bord  
d'une caverne où deux gazelles s'étaient réfugiées  
au bruit de nos pas. Nous nous gardâmes bien  
de troubler l'asile de ces charmants animaux,  
qui sont à ces déserts ce que l'agneau est à  
nos prés, ce que les colombes apprivoisées sont  
aux toits ou aux cours de nos cabanes.  
Toute la vallée était tendue des mêmes rideaux  
mobiles de feuillage, de mousse, de végétation ;  
nous ne pouvions retenir une exclamation à  
chaque pas : je ne me souviens pas d'avoir jamais  
vu tant de vie dans la nature, accumulée et  
débordant dans un si petit espace. Nous  
suivîmes cette vallée dans toute sa longueur,  
nous asseyant de temps en temps là où l'ombre



était la plus fraîche, et donnant ça et là  
un coup dans l' herbe avec la main, pour en faire  
jaillir

p80

les gouttes de rosée, les bouffées d' odeurs et  
les nuages d' insectes, qui s' élevaient de son  
sein comme de la poussière d' or.  
Que Dieu est grand ! Que la source d' où toutes ces  
vies et ces beautés et ces bontés découlent doit  
être profonde et infinie ! S' il y a tant à  
voir, à admirer, à s' étonner, à se confondre  
dans un seul petit coin de la nature, que  
sera-ce quand le rideau des mondes sera levé  
pour nous, et que nous contemplerons l' ensemble  
de l' oeuvre sans fin ? Il est impossible de voir  
et de réfléchir, sans être inondé de l' évidence  
intérieure où se réfléchit l' idée de Dieu. Toute  
la nature est semée de fragments étincelants de  
ce miroir où Dieu se peint !  
En arrivant vers l' embouchure occidentale de la  
vallée, le ciel s' élargit ; ses parois s' abaissent,  
sa pente incline légèrement sous les pas ;  
les cimes brillantes de neige du Liban se  
dressent dans le ciel ondoyant de vapeurs  
brûlantes : on descend, avec le regard, de  
ces neiges éternelles à ces noires taches de  
pins, de cyprès ou de cèdres, puis à ces ravines  
profondes où l' ombre repose comme dans son nid ;  
puis, enfin, à ces pics de rochers couleur d' or,  
au pied desquels s' étendent les hauts maronites  
et les villages des druzes ; tout finit par  
une bordure de forêts d' oliviers qui meurent  
sur les bords de la plaine. La plaine elle-même,  
qui s' étend entre les collines où nous étions  
et ces racines du haut Liban, peut avoir une  
lieue de large. Elle est sinueuse, et nous  
n' embrassons de l' oeil qu' environ deux lieues  
de sa longueur ; le reste nous était caché par  
des mamelons couverts de noires forêts de pins.

p81

Le Nahr-Bayruth, ou fleuve de Bayruth, qui  
s' échappe, à quelques milles de là, d' une des  
gorges les plus profondes et les plus rocheuses  
du Liban, partage la plaine en deux. Il court  
gracieusement à pleins bords, tantôt resserré

dans ses rives bordées de joncs, semblables à des champs de sucre, tantôt extravasé dans les pelouses verdoyantes ou sous les lentisques, et jetant çà et là comme de petits lacs brillants dans la plaine. Tous ses bords sont couverts de végétation, et nous distinguions des ânes, des chevaux, des chèvres, des buffles noirs et des vaches blanches, répandus en troupeaux le long du fleuve, et des bergers arabes qui passaient le fleuve à gué sur le dos de leurs chameaux. On voyait aussi plus loin, sur les premières falaises de la montagne, des moines maronites, vêtus de leur robe noire à capuchon de matelot, qui conduisaient silencieusement la charrue sous les oliviers de leur champ. On entendait la cloche des couvents qui les rappelait de temps en temps à la prière. Alors ils arrêtaient leurs boeufs, appuyaient la perche contre le manche de la charrue, et, se mettant à genoux quelques minutes, ils laissaient souffler leur attelage, tandis qu'eux-mêmes aspiraient un moment au ciel.

En avançant davantage encore, en commençant à descendre vers le fleuve, nous découvrîmes tout à coup la mer, que les parois de la vallée nous cachaient jusque-là, et l'embouchure plus large du Nahr-Bayruth qui s'y perdait. Non loin de cette embouchure, un pont romain presque en ruines, à arches très-élevées et sans parapets, traverse le fleuve ; une longue caravane de Damas, allant à Alep, y passait dans ce moment même ; on les voyait un à un, ceux-ci

p82

sur un dromadaire, ceux-là sur un cheval, sortir des roseaux qui ombragent les culées du pont, gravir lentement le sommet des arches, se dessiner là un moment sur le bleu de la mer avec leur monture et leur costume éclatant et bizarre, puis redescendre de cette cime de ruines, et disparaître avec leur longue file d'ânes et de chameaux sous les touffes de roseaux, de lauriers-roses et de platanes, qui ombragent l'autre rive du fleuve. Un peu plus loin on les voyait reparaître sur la grève de sable où les hautes vagues venaient rouler leur frange d'écume jusque sous les pieds des montures. D'immenses rochers à pic d'un cap avancé les cachaient enfin, et, se prolongeant dans la mer, bornaient l'horizon de ce côté. à l'embouchure du fleuve, la mer était de

deux couleurs, bleue et verte au large, et  
étincelante de diamants mobiles ; jaune et  
terne à l' endroit où les eaux du fleuve luttaien  
avec ses vagues et les teignaient de leur sable  
d' or, qu' elles entraînent sans cesse dans  
cette rade. Dix-sept navires, à l' ancre dans  
ce golfe, se balançaien pesamment sur les  
grosses lames qui le sillonnent toujours,  
et leurs mâts s' élevaien et s' abaissaien  
comme de longs roseaux au souffle du vent.  
Les uns avaient leurs mâts nus comme des arbres  
d' hiver ; les autres, étendant leurs voiles  
pour les faire sécher au soleil, ressemblaien  
à ces grands oiseaux blancs de ces mers, qui  
planent sans qu' on voie trembler leurs ailes.  
Le golfe, plus éclatant que le ciel qui le  
couvre, réfléchissait une partie des neiges du  
Liban, et les monastères aux murs crénelés,  
debout sur les pics avancés. Quelques barques  
de pêcheurs passaien à pleines voiles,  
et venaient s' abriter dans le fleuve.  
La vallée sous nos pas, les pentes vers la  
plaine, le fleuve

p83

sous les arches pyramidales, la mer avec ses  
anses dans les rochers, l' immense bloc du  
Liban avec les innombrables accidents de sa  
structure ; ses pyramides de neige allant  
s' enfoncer, comme des cônes d' argent, dans les  
profondeurs du ciel, où l' oeil les cherchait  
comme des étoiles ; les bruits insensibles des  
insectes autour de nous, le chant des mille  
oiseaux sur les arbres, les mugissements des  
buffles ou les plaintes presque humaines du  
chameau des caravanes ; le retentissement  
sourd et périodique des larges lames brisant  
sur le sable à l' embouchure du fleuve ; l' horizon  
sans fin de la Méditerranée ; l' horizon  
serpentant et vert du lit du Nahr-Bayruth  
à droite ; la muraille crénelée et gigantesque  
du Liban en face ; le dôme rayonnant et  
serein du ciel échanré seulement par les cimes  
des monts, ou par les têtes aux formes coniques  
des grands arbres ; la tiédeur, le parfum  
de l' air, où tout cela semblait nager, comme  
une image dans l' eau transparente d' un lac  
de la Suisse : tous ces aspects, tous ces  
bruits, toutes ces ombres, toute cette lumière,  
toutes ces impressions, formaient, de cette  
scène, le plus sublime et le plus gracieux

paysage dont mes yeux se fussent enivrés  
jamais. Qu' était-ce donc pour Julia ! Elle  
était tout émue, toute rayonnante, toute  
tremblante de saisissement et de volupté  
intérieure ; et moi, j' aimais à graver de  
tels spectacles dans son imagination d' enfant.  
Dieu s' y peint mieux que dans les lignes  
d' un catéchisme : il s' y peint en traits  
dignes de lui ; la souveraine beauté, l' immense  
bonté d' une nature accomplie, le révèlent,  
tel qu' il est, à l' âme de l' enfant ; cette  
beauté physique et matérielle se traduit  
pour elle en sentiment de beauté morale. On  
fait voir à l' artiste les statues de la  
Grèce pour lui inspirer l' instinct du  
beau : il faut faire voir à l' âme jeune les  
grandes et belles

p84

scènes de la nature, pour que l' image qu' elle  
se forme de son auteur soit digne d' elle et de lui.  
Nous remontâmes à cheval au pied de la colline,  
dans la plaine au bord du fleuve ; nous  
traversâmes le pont, nous gravâmes quelques  
coteaux boisés du Liban, jusqu' au premier  
monastère, qui s' élevait, comme un château fort,  
sur un piédestal de granit. Les moines me  
connaissaient par les rapports de leurs arabes,  
et me reçurent dans le couvent. Je parcourus  
les cellules, le réfectoire, les chapelles. Les  
moines, rentrant du travail, étaient occupés  
dans la vaste cour à dételer les boeufs et  
les buffles : cette cour avait l' aspect d' une  
cour de grande ferme ; elle était encombrée  
de charrues, de bétail, de fumiers, de  
volailles, de tous les instruments de la vie  
rustique. Le travail se faisait sans bruit,  
sans cris, mais sans affectation de silence,  
et comme par des hommes animés d' une décence  
naturelle, mais non commandés par une règle  
sévère et inflexible. Les figures de ces  
hommes étaient douces, sereines, respirant la  
paix et le contentement : aspect d' une  
communauté de laboureurs.  
Quand l' heure du repas eut sonné, ils entrèrent  
au réfectoire, non pas tous ensemble, mais un  
à un ou deux à deux, selon qu' ils avaient terminé  
plus tôt ou plus tard leur travail du moment.  
Ce repas consistait, comme tous les jours, en  
deux ou trois galettes de farine pétrie et  
séchée, plutôt que cuite, sur la pierre

chaude ; de l' eau, et cinq olives confites  
dans l' huile : on y ajoute quelquefois un  
peu de fromage ou de lait aigri ; voilà toute  
la nourriture de ces cénobites : ils la  
prennent debout ou assis sur la terre.  
Tous les meubles

p85

de nos contrées leur sont inconnus. Après avoir  
assisté à leur dîner, et mangé nous-même un  
morceau de galette et bu un verre d' excellent  
vin du Liban que le supérieur nous fit apporter,  
nous visitâmes quelques-unes des cellules :  
elles sont toutes semblables. Une petite chambre  
de cinq ou six pieds carrés, avec une natte  
de jonc et un tapis : voilà tous les meubles ;  
quelques images de saints clouées contre la  
muraille, une bible arabe, quelques manuscrits  
syriaques : voilà toute la décoration. Une  
longue galerie intérieure, couverte en chaume,  
sert d' avenue à toutes ces chambres.  
La vue dont on jouit des fenêtres du monastère,  
et de presque tous ces monastères, est  
admirable : les premières pentes du Liban  
sous le regard, la plaine et le fleuve de  
Bayruth, les dômes aériens des forêts de pins,  
tranchant sur l' horizon rouge du désert de  
sable ; puis la mer encadrée partout dans ses  
caps, ses golfes, ses anses, ses rochers,  
avec les voiles blanches qui la traversent  
en tous sens : voilà l' horizon sans cesse  
sous les yeux de ces moines. Ils nous firent  
plusieurs présents de fruits secs et d' outres  
de vin qui furent chargés sur des ânes, et  
nous les quittâmes pour revenir par un autre  
chemin à Bayruth. Je parlerai d' eux plus  
tard.  
Nous descendîmes par des degrés escarpés, taillés  
dans les blocs détachés d' un grès jaune et  
tendre qui couvre tous les premiers plans du  
Liban. Le sentier circule à travers ces blocs ;  
dans les interstices du rocher, quelques  
arbustes et quelques herbes s' enracinent. Il  
y a des fleurs admirables, pareilles aux tulipes de  
nos jardins, mais infiniment plus larges.  
Nous fîmes lever plusieurs gazelles et  
quelques chacals,

p86

qui s'abritent dans les creux formés par ces rochers. Une grande quantité de perdrix, de cailles et de bécasses s'envolèrent au bruit des pas de nos chevaux.

Arrivés à la plaine, nous retrouvâmes la culture de la vigne, de l'orge, du palmier ; nous en traversâmes la moitié à peu près au milieu de cette riche végétation, et nous nous trouvâmes bientôt au pied d'un large mamelon couvert d'une forêt de pins d'Italie, avec de larges clairières où nous apercevions de loin des troupes de chameaux et de chèvres. Ce mamelon nous cachait le Nahr-Bayruth, que nous voulions traverser dans sa partie méridionale. Nous nous enfonçâmes sous les voûtes élevées de ces beaux pins parasols ; et, après avoir marché environ un quart d'heure à leur ombre, nous entendîmes tout à coup de grands cris, le bruit des pas d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui accouraient de notre côté, les roulements de tambours, les sons de la musette et du fifre. En un instant nous fûmes cernés par cinq ou six cents arabes d'un aspect étrange. Les chefs, revêtus de magnifiques costumes, mais sales et en lambeaux, s'avancèrent vers nous, à la tête de leur musique ; ils s'inclinèrent et nous firent des compliments, en apparence très-respectueux, mais que nous ne pûmes comprendre. Leurs gestes et leurs clameurs, accompagnés des gestes et des clameurs de la tribu tout entière, nous aidèrent à interpréter leurs paroles. Ils nous priaient et nous forcèrent, pour ainsi dire, de les suivre dans l'intérieur de la forêt, où leur camp était tendu : c'était une des tribus de kurdes qui viennent, des provinces voisines de la Perse, passer l'hiver, tantôt dans les plaines de la Mésopotamie, aux environs de Damas, tantôt dans celles de la

p87

Syrie, emmenant avec eux leurs familles et leurs troupes. Ils s'emparent d'un bois, d'une plaine, d'une colline abandonnés, et s'y établissent ainsi pour cinq ou six mois. Beaucoup plus barbares que les arabes, on redoute en général leurs invasions et leur voisinage : ce sont les bohémiens armés de l'orient.

Entourés de cette foule d' hommes, de femmes et d' enfants, nous marchâmes quelques minutes aux sons de cette musique sauvage et aux cris de cette multitude, qui nous regardait avec une curiosité moitié rieuse, moitié féroce. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu du camp, devant la porte de la tente d' un des scheiks de la tribu. Ils nous firent descendre de cheval, remirent nos chevaux, qu' ils admiraient beaucoup, à la garde de quelques jeunes kurdes, et nous apportèrent des tapis de Caramanie, sur lesquels nous nous assîmes au pied d' un arbre. Les esclaves du scheik nous présentèrent les pipes et le café : les femmes de la tente apportèrent du lait de chamelle pour Julia. La vue de ce camp de barbares nomades, au milieu d' une sombre forêt de pins, mérite qu' on la décrive. La forêt, dans cet endroit, était clair-semée et entrecoupée de larges clairières. Au pied de chaque arbre, une famille avait sa tente : ces tentes n' étaient, pour la plupart, qu' un morceau de toile noire, de poil de chèvre, attaché au tronc de l' arbre par une corde, et, de l' autre côté, supporté par deux piquets plantés en terre ; la toile souvent n' entourait pas tout l' espace occupé par la famille ; mais un lambeau seulement retombait du côté du vent ou du soleil, et abritait l' aire de la tente et le feu du foyer. On n' y voyait

p88

aucun meuble, si ce n' est des jarres de terre noirâtres, couchées sur le flanc, dans lesquelles les femmes vont puiser l' eau ; quelques outres de peau de chèvre, des sabres et de longs fusils suspendus en faisceaux aux branches des arbres, les nattes, les tapis, et quelques vêtements d' hommes ou de femmes, jetés çà et là sur le sol. Quelques-uns de ces arabes avaient deux ou trois coffres carrés, de bois peint en rouge, avec des dessins de clous à tête dorée, pour contenir leurs effets. Je ne vis que deux ou trois chevaux dans toute la tribu. Le plus grand nombre des familles n' avait autour de la tente qu' un chameau couché, ruminant avec sa haute tête intelligente, dressée et tendue vers la porte de la tente, quelques belles chèvres aux longues soies noires et aux oreilles pendantes, des moutons et des

buffles : presque tous avaient en outre un ou deux magnifiques chiens lévriers, de grande taille et à poil blanc. Ces chiens, contre la coutume des mahométans, étaient gras et bien soignés : ils semblaient reconnaître des maîtres, d'où je présume que ces tribus s'en servaient pour la chasse.

Les scheiks paraissaient jouir d'une autorité absolue, et le moindre signe de leur part rétablissait l'ordre et le silence, que le tumulte de notre arrivée avait troublés. Quelques enfants ayant commis, par curiosité, de légères indiscretions envers nous, ils les firent saisir à l'instant par les hommes qui nous entouraient, et chasser loin de nous, vers un autre quartier du camp. Les hommes étaient généralement grands, forts, beaux et bien faits ; leurs habits n'annonçaient pas la pauvreté, mais la négligence. Plusieurs avaient des vestes de soie mêlée de fils d'or ou d'argent, et des pelisses de soie bleue, doublées de riches fourrures. Leurs

p89

armes étaient également remarquables par les ciselures et les incrustations d'argent dont elles étaient ornées. Les femmes n'étaient ni renfermées ni voilées ; elles étaient même à demi nues, surtout les jeunes filles de dix à quinze ans. Tout leur vêtement consistait en un pantalon à larges plis, qui laissait les jambes et les pieds nus ; elles avaient toutes des bracelets d'argent au-dessus de la cheville du pied. Le haut du corps était couvert d'une chemise d'étoffe de coton ou de soie, serrée par une ceinture et laissant la poitrine et le cou découverts. Leurs cheveux, généralement très-noirs, étaient nattés en longues tresses pendantes jusque sur les talons, et ornés de pièces de monnaie enfilées : elles avaient aussi les reins et la gorge cuirassés d'un réseau de piastres enfilées, et résonnant, à chaque pas qu'elles faisaient, comme les écailles d'un serpent. Ces femmes n'étaient ni grandes, ni blanches, ni modestes, ni gracieuses, comme les arabes syriennes ; elles n'avaient pas non plus l'air féroce et craintif des bédouines ; elles étaient en général petites, maigres, le teint hâlé par le soleil, mais gaies, vives, enjouées, lestes, dansant et chantant aux sons de leur musique, qui n'avait pas cessé un moment ses airs vifs et animés.



Elles ne montraient aucun embarras de nos regards, aucune pudeur de leur presque nudité devant les hommes de la tribu : les hommes eux-mêmes ne paraissaient pas exercer d' autorité sur elles ; ils se contentaient de rire de leur curiosité indiscrete à notre égard, et les repoussaient avec douceur et en plaisantant. Quelques-unes des jeunes filles étaient extrêmement jolies et piquantes ; leurs yeux noirs étaient teints avec le henné sur le bord des paupières, ce qui donne beaucoup plus de vivacité au regard. Leurs jambes et leurs mains étaient également peintes d' une

p90

couleur d' acajou ; leurs dents blanches comme l' ivoire, dont leurs lèvres tatouées de bleu et leur teint hâlé faisaient ressortir l' éclat, donnaient à leurs physionomies et à leurs rires un caractère sauvage, mais non pas féroce ; elles ressemblaient à de jeunes provençales ou à des napolitaines, avec le front plus haut, les allures plus libres, le sourire plus franc et les manières plus naturelles. Leur figure se grave profondément dans la mémoire, parce qu' on ne voit pas deux fois des figures de ce caractère.

Il y avait autour de nous un cercle de cent ou deux cents personnes de la tribu : quand nous eûmes bien contemplé leur camp, leurs figures et leurs ouvrages, nous fîmes signe que nous désirions remonter à cheval. Aussitôt nos chevaux nous furent ramenés : comme ils étaient effrayés par l' aspect étrange, les cris de cette foule et les sons des tambourins, le scheik fit prendre Julia par deux de ses femmes, qui la portèrent jusqu' au bout de la forêt : la tribu entière nous accompagna jusque-là. Nous remontâmes à cheval, ils nous offrirent une chèvre et un jeune chameau en présent ; nous n' acceptâmes pas, et nous leur donnâmes nous-même une poignée de piastres turques que les jeunes filles se partagèrent pour ajouter à celles des colliers, et deux gazzis d' or aux femmes du scheik.

à peu de distance de la forêt, nous retrouvâmes le fleuve ; nous le traversâmes à gué. Sous les lauriers-roses qui le bordent, nous rencontrâmes encore une centaine de jeunes filles de la tribu des kurdes, qui revenaient de Bayruth, où elles étaient allées acheter des jarres de

terre et quelques pièces d' étoffe pour une fiancée  
de leur tribu : elles s' étaient

p91

arrêtées là, et dansaient à l' ombre, tenant  
chacune à la main un des objets du ménage  
ou de la parure de leur compagne ; elles  
nous suivirent longtemps en poussant des cris  
sauvages, et en s' attachant à la robe de  
Julia et à la crinière de nos chevaux, pour  
obtenir quelques pièces de monnaie ; nous  
leur en jetâmes ; elles s' enfuirent, et se  
précipitèrent toutes dans le fleuve pour  
regagner le camp.

Après avoir traversé le Nahr-Bayruth et l' autre  
moitié de la plaine cultivée, et ombragée de  
jeunes palmiers et de pins, nous entrâmes dans  
les collines de sable rouge qui s' étendent à  
l' orient de Bayruth, entre la mer et la vallée  
du fleuve : c' est un morceau du désert d' égypte,  
jeté au pied du Liban et entouré de magnifiques  
oasis : le sable en est rouge comme de l' ocre,  
et fin comme une poussière impalpable ; les  
arabes disent que ce désert de sable rouge  
n' est pas apporté là par les vents ni accumulé  
par les vagues, mais vomi par un torrent  
souterrain qui communique avec les déserts de  
Gaza et de El-Arich ; ils prétendent qu' il  
existe des sources de sable comme des sources  
d' eau ; ils montrent, pour confirmer leur  
opinion, la couleur et la forme du sable de  
la mer, qui ne ressemble en rien en effet à  
celui de ce désert. La couleur est aussi tranchée  
que celle d' une carrière de granit et d' une  
carrière de marbre. Quoi qu' il en soit, ce  
sable, vomi par des fleuves souterrains ou  
semé là par les grands vents d' hiver, s' y  
déroule en nappes de cinq à six lieues de tour,  
et élève des montagnes ou creuse des vallées  
qui changent de forme à chaque tempête ; à  
peine a-t-on marché quelque temps dans ces  
labyrinthes ondoyants, qu' il est impossible de  
savoir où l' on se trouve ; les collines de  
sable vous cachent l' horizon de toutes parts ;

p92

aucun sentier ne subsiste sur la surface de ces

vagues ; le cheval et le chameau y passent, sans  
y laisser plus de traces qu' une barque n' en  
laisse sur l' eau ; la moindre brise efface  
tout ; quelques-unes de ces dunes étaient  
si rapides que nos chevaux pouvaient à peine  
les gravir, et nous n' avancions qu' avec  
précaution, de peur d' être engloutis par les  
fondrières, fréquentes dans ces mers de sable ;  
on n' y découvre aucune trace de végétation, si  
ce n' est quelques gros oignons de plantes bulbeuses  
qui roulent de temps en temps sous les pieds  
des chevaux ; l' impression de ces solitudes  
mobiles est triste et morne : c' est une tempête  
sans bruit, mais avec toutes ses images de mort.  
Quand le simoun, vent du désert, se lève,  
ces collines ondoient comme les lames d' une  
mer, et, se repliant en silence sur leurs  
profondes vallées, engloutissent le chameau  
des caravanes ; elles s' avancent tous les ans  
de quelques pas sur les parties de terre cultivées  
qui les environnent, et vous voyez sur leurs  
bords des têtes de palmiers ou de figuiers qui  
se dressent desséchés sur leur surface, comme  
des mâts de navire engloutis sous les vagues :  
nous n' entendions aucun bruit que la chute  
lointaine et lourde des lames de la mer qui  
brisaient à une lieue de nous contre les écueils ;  
le soleil couchant teignait la crête de ces  
montagnes de poussière rouge d' une couleur semblable  
au fer ardent qui sort des fournaises ; ou,  
glissant dans ces vallées, il les inondait de  
feux, comme les avenues d' un édifice incendié.  
De temps en temps, en nous retrouvant au sommet  
d' une colline, nous découvrions les cimes blanches  
du Liban, ou la mer avec sa lisière d' écume  
bordant les longues côtes sinueuses du golfe de  
Saïde ; puis nous replongions tout à

p93

coup dans les ravines de sable, et nous ne voyions  
plus que le ciel sur nos têtes. Je suivais Julia,  
qui se retournait souvent vers moi avec son beau  
visage tout coloré d' émotions et de fatigue, et  
je lisais dans ses yeux, dont le regard semblait  
m' interroger, ses impressions mêlées de terreur,  
d' enthousiasme et de plaisir. Le bruit de la  
mer augmentait, et nous annonçait le rivage ;  
nous le découvrîmes tout à coup, élevé, escarpé  
à pic sous les pieds de nos chevaux : il dominait  
la Méditerranée de deux cents pieds au moins ;  
le sol, solide et sonore sous nos pas, quoique

recouvert encore d'une légère couche de sable blanc, nous indiquait le rocher succédant aux vagues de sable : c'était le rocher en effet qui borde toutes les côtes de Syrie. Nous étions arrivés par hasard à un des points de cette côte où la lutte de la pierre et des eaux présente à l'oeil le plus étrange spectacle : le choc répété des flots ou des tremblements de terre ont détaché en cet endroit, du bloc continu de la côte, d'immenses collines de roches vives qui, roulées dans la mer et y ayant pris leur aplomb, ont été usées, polies, léchées par les vagues depuis des siècles, et ont affecté les formes les plus bizarres.

Il y avait devant nous, à une distance d'environ cent pieds, un de ces rochers debout, sortant de la mer et dressant sa crête au-dessus du niveau du rivage ; les vagues, en le frappant sans cesse, avaient fini par le fendre dans son milieu, et par y former une arche gigantesque, semblable à l'ouverture d'un monument triomphal. Les parois intérieures de cette arche étaient polies et luisantes comme le marbre de Carrare ; les vagues, en se retirant, laissaient voir ces parois à sec, toutes ruisselantes de l'écume qui retombait

p94

avec les flots ; puis au retour de la lame elles s'engloutissaient, avec un bruit de tonnerre, dans l'arche, qu'elles remplissaient jusqu'à la voûte ; et, pressées par le choc, elles en jaillissaient en un torrent d'écume nouvelle qui se dressait comme des langues furieuses jusqu'au sommet du rocher, d'où elles retombaient en chevelures et en poussière d'eau. Nos chevaux frissonnaient d'horreur à chacun de ces retours de la vague, et nous ne pouvions arracher nos yeux de ce combat des deux éléments. Pendant une demi-heure de marche, la côte est inondée de ces jeux magnifiques de la nature : il y a des tours crénelées toutes couvertes de nids d'hirondelles de mer, des ponts naturels joignant le rivage et les écueils, et sous lesquels vous entendez, en passant, mugir les lames souterraines ; il y a, dans certains endroits, des rochers percés par le refoulement des vagues, qui laissent jaillir l'écume de la mer sous nos pieds comme des tuyaux de jets d'eau ; - l'eau s'élève à quelques pieds de terre en immense colonne,

puis rentre en murmurant dans ses abîmes, lorsque le flot s' est retiré. La mer était forte en ce moment ; elle arrivait en larges et hautes collines bleues, se dressait en crêtes transparentes en approchant des rochers, et y croulait avec un tel fracas que la rive en tremblait au loin, et que nous croyions voir vaciller l' arche marine que nous contemplions devant nous.

Après les solitudes silencieuses et terribles que nous venions de traverser, l' aspect sans bornes d' une mer immense et vide de bâtiments, à l' heure du soir où les premières ombres commencent à brunir ses abîmes ; ces cassures gigantesques de la côte, et ce bruit tumultueux des vagues qui roulaient des rochers énormes, comme les pattes de l' oiseau

p95

font rouler des grains de sable ; ces coups de la brise sur nos fronts, sur la crinière de nos chevaux ; ces immenses échos souterrains qui multipliaient les mugissements sourds de la tempête : tout cela frappait nos âmes d' impressions si diverses, si solennelles, si fortes, que nous ne pouvions plus parler, et que des larmes d' émotion brillaient dans les yeux de Julia.

Nous rentrâmes en silence dans le désert de sable-rouge ; nous le traversâmes dans sa partie la plus étroite, en nous rapprochant des collines de Bayruth, et nous nous retrouvâmes, au soleil couché, sous la grande forêt de pins de l' émir Fakar-El-Din.

Là, Julia, retrouvant la voix, se tourna vers moi, et me dit avec ivresse : " n' est-ce pas que j' ai fait la plus belle promenade qu' il soit possible de faire au monde ? Oh ! Que Dieu est grand ! Et qu' il est bon pour moi, ajouta-t-elle, de m' avoir choisie pour me faire contempler si jeune de si belles choses ! "

il était nuit quand nous descendîmes de cheval à la porte de la maison ; nous projetâmes d' autres courses pour les jours qui nous restaient avant le voyage à Damas.

PEUPLADES DU LIBAN MARONITES

Les maronites, dont je viens de parler, ont des ténèbres autour de leur berceau. L'histoire, si incomplète et si fabuleuse en tout ce qui concerne les premiers siècles de notre ère, laisse planer le doute sur les différentes causes qu'on assigne à leurs institutions. Ils n'ont que peu de livres, sans critique et sans contrôle : cependant, comme il faut toujours s'en rapporter à ce qu'un peuple sait de lui-même plutôt qu'aux vaines spéculations du voyageur, voici ce qui résulte de leurs propres histoires. Un saint solitaire, nommé Marron, vivait environ vers l'année 400. Théodoric et saint

Chrysostome en font mention. Marron habitait le désert, et ses disciples s'étant répandus dans les différentes régions de la Syrie, y bâtirent plusieurs monastères ; le principal était aux environs d'Apamée, sur les bords fertiles de l'Oronte. Tous les chrétiens syriaques qui n'étaient pas alors infectés de l'hérésie des monothélites se réfugièrent autour de ces monastères, et de cette circonstance reçurent le nom de maronites. Volney, qui a vécu quelques mois parmi eux, a recueilli les meilleurs renseignements sur leur origine ; ils se rapprochent de ceux-ci, que j'ai recueillis moi-même des traditions locales. Quoi qu'il en soit, les maronites forment aujourd'hui un peuple gouverné par la plus pure théocratie qui ait résisté au temps ; théocratie qui, menacée sans cesse par la tyrannie des musulmans, a été obligée de rester modérée et protectrice, et a laissé germer des principes de liberté civile prêts à se développer chez ce peuple. La nation des maronites, qui, selon Volney, était, en 1784, de cent vingt mille âmes, en compte aujourd'hui plus de deux cent mille, et s'accroît tous les jours. Son territoire est de cent cinquante lieues carrées ; mais ce territoire n'a que des limites arbitraires ; il s'étend sur les flancs du Liban, dans les vallées ou dans les plaines qui l'entourent, à mesure que les essaims de la population vont fonder de nouveaux villages. La ville de Zarklé, à l'embouchure de la vallée de Bkâ, vis-à-vis Balbek, qui comptait à peine mille à douze cents âmes il y a vingt ans,

en compte maintenant dix à douze mille, et tend à s' augmenter tous les jours. Les maronites sont soumis à l' émir Beschir, et forment,

p101

avec les druzes et les métualis, une espèce de confédération despotique sous le gouvernement de cet émir. Bien que les membres de ces trois nations diffèrent d' origine, de religion et de moeurs, qu' ils ne se confondent presque jamais dans les mêmes villages, l' intérêt de la défense d' une liberté commune et la main forte et politique de l' émir Beschir les retiennent en un seul faisceau. Ils couvrent de leurs nombreuses habitations l' espace compris entre Latakieh et Saint-Jean D' Acre d' un côté, Damas et Bayruth de l' autre. Je dirai un mot à part des druzes et des métualis. Les maronites occupent les vallées les plus centrales et les chaînes les plus élevées du groupe principal du mont Liban, depuis les environs de Bayruth jusqu' à Tripoli de Syrie. Les pentes de ces montagnes, qui versent vers la mer, sont fertiles, arrosées de fleuves nombreux et de cascades intarissables ; ils y récoltent la soie, l' huile, l' orge et le blé ; les hauteurs sont presque inaccessibles, et le rocher nu perce partout les flancs de ces montagnes ; mais l' infatigable activité de ce peuple, qui n' avait d' asile sûr pour sa religion que derrière ces pics et ces précipices, a rendu le rocher même fertile : il a élevé d' étage en étage, jusqu' aux dernières crêtes, jusqu' aux neiges éternelles, des murs de terrasses formées avec des blocs de roche roulante ; sur ces terrasses il a porté le peu de terre végétale que les eaux entraînaient dans les ravines, il a pilé la pierre même pour rendre sa poussière féconde en la mêlant à ce peu de terre, et il a fait du Liban tout entier un jardin couvert de mûriers, de figuiers, d' oliviers et de céréales. Le voyageur ne peut revenir de son étonnement quand,

p102

après avoir gravi pendant des journées entières sur les parois à pic des montagnes, qui ne sont qu' un bloc de rocher, il trouve tout à coup, dans les enfoncements d' une gorge élevée ou sur le plateau d' une pyramide de montagnes, un beau village bâti de pierres blanches, peuplé d' une nombreuse et riche population, avec un château moresque au milieu, un monastère dans le lointain, un torrent qui roule son écume au pied du village, et tout autour un horizon de végétation et de verdure où les pins, les châtaigniers, les mûriers, ombragent la vigne ou les champs de maïs et de blé. Ces villages sont suspendus quelquefois les uns sur les autres, presque perpendiculairement ; on peut jeter une pierre d' un village dans l' autre ; on peut s' entendre avec la voix, et la déclivité de la montagne exige cependant tant de sinuosités et de détours pour y tracer le sentier de communication, qu' il faut une heure ou deux pour passer d' un hameau à l' autre.

Dans chacun de ces villages vous trouvez un scheik, espèce de seigneur féodal qui a l' administration et la justice du pays. Mais cette administration et cette justice, rendues sommairement et dans de simples attributions de police par les scheiks, ne sont ni absolues ni sans appel. La haute administration appartient à l' émir et à son divan. La justice relève en partie de l' émir, en partie des évêques.

Il y a conflit de juridiction entre l' émir et l' autorité ecclésiastique. Le patriarche des maronites conserve seul la décision de tous les cas où la loi civile est en conflit avec la loi religieuse, comme les mariages, dispenses, séparations.

Le prince a les plus grands ménagements à garder

p103

envers le patriarche et les évêques, car l' autorité du clergé sur les esprits est immense et incontestée. Ce clergé se compose du patriarche, élu par les évêques, confirmé par le pape, et d' un légat du pape envoyé de Rome, et résidant au monastère d' Antoura ou de Kanoubin, des évêques, des supérieurs des monastères, et des curés. Bien que l' église romaine ait sévèrement maintenu la loi du célibat des prêtres en Europe, et que plusieurs de ses écrivains affectent de voir une loi de dogme dans ce règlement de sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce



point en orient ; et, quoique fervents et dévoués catholiques, les curés sont mariés chez les maronites. Cette faculté du mariage ne s' étend ni aux moines qui vivent en communauté, ni aux évêques. Le clergé séculier et les curés usent seuls de ce privilège. La réclusion dans laquelle vivent les femmes arabes, la simplicité des moeurs patriarcales de ce peuple, et l' habitude, ôtent tout inconvénient à cet usage du clergé maronite ; et, bien loin qu' il ait nui, comme on affecte de nous le dire, à la pureté des moeurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession, on peut dire avec vérité que, dans aucune contrée de l' Europe, le clergé n' est plus pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple qu' il l' est ici. Si l' on veut avoir sous les yeux ce que l' imagination se figure du temps du christianisme naissant et pur ; si l' on veut voir la simplicité et la ferveur de la foi primitive, la pureté des moeurs, le désintéressement des ministres de la charité, l' influence sacerdotale sans abus, l' autorité sans domination, la pauvreté sans mendicité, la dignité sans orgueil, la prière, les veilles, la sobriété, la chasteté, le travail des mains, il faut venir chez

p104

les maronites. Le philosophe le plus rigide ne trouvera pas une réforme à faire dans l' existence publique et privée de ces prêtres, qui sont restés les modèles, les conseillers et les serviteurs du peuple. Il existe environ deux cents monastères maronites, de différents ordres, sur la surface du Liban. Ces monastères sont peuplés de vingt à vingt-cinq mille moines. Mais ces moines ne sont ni riches, ni mendiants, ni oppresseurs, ni sangsues du peuple : ce sont des réunions d' hommes simples et laborieux qui, voulant se consacrer à une vie de prière et de liberté d' esprit, renoncent aux soucis d' une famille à élever, et se consacrent à Dieu et à la terre dans une de ces retraites. Leur vie, comme je l' ai raconté tout à l' heure, est la vie d' un paysan laborieux. Ils soignent le bétail ou les vers à soie, ils fendent le rocher, ils bâtissent de leurs mains les murs de terrassement de leurs champs, ils bêchent, ils labourent, ils moissonnent. Les monastères

possèdent peu de terrain, et ne reçoivent de moines qu' autant qu' ils en peuvent nourrir. J' ai habité longtemps parmi ce peuple, j' ai fréquenté plusieurs de ces monastères, et je n' ai jamais entendu parler d' un scandale quelconque donné par ces moines. Il n' y a pas un murmure contre eux ; chaque monastère n' est qu' une pauvre ferme dont les serviteurs sont volontaires, et ne reçoivent, pour tout salaire, que le toit, une nourriture d' anachorète, et les prières de leur église. Le travail utile est tellement la loi de l' homme, il est tellement la condition du bonheur et de la vertu ici-bas, que je n' ai pas vu un seul de ces solitaires qui ne portât sur ses traits l' empreinte de la paix de l' âme, du contentement et de la santé. Les évêques ont une autorité absolue sur les

p105

monastères qui se trouvent dans leurs juridictions. Ces juridictions sont très-restreintes : chaque grand village a son évêque. Le peuple maronite, soit qu' il descende des arabes ou des syriens, participe de toutes les vertus de son clergé, et forme un peuple à part dans tout l' orient ; on dirait d' une colonie européenne jetée par le hasard au milieu des tribus du désert. Sa physionomie cependant est arabe : les hommes sont grands, beaux, au regard franc et fier, au sourire spirituel et doux ; les yeux bleus, le nez aquilin, la barbe blonde, le geste noble, la voix grave et gutturale, les manières polies sans bassesse, le costume splendide et les armes éclatantes. Quand vous traversez un village, et que vous voyez le scheik assis à la porte de son manoir crénelé, ses beaux chevaux entravés dans sa cour, et les principaux du village vêtus de leurs riches pelisses, avec leurs ceintures de soie rouge remplie de yatagans et de kandgiars aux manches d' argent, coiffés d' un immense turban composé d' étoffes de diverses couleurs, avec un large pan de soie pourpre retombant sur l' épaule, vous croiriez voir un peuple de rois. Ils aiment les européens comme des frères ; ils sont liés à nous par ce lien de la communauté de religion, le plus fort de tous ; ils croient que nous les protégeons, par nos consuls et nos ambassadeurs, contre les turcs ; ils reçoivent dans leurs villages nos voyageurs, nos missionnaires, nos jeunes

interprètes, qui vont s' instruire dans la langue arabe, comme on reçoit des parents éloignés dans une famille ; le voyageur, le missionnaire, le jeune interprète, deviennent

p106

l' hôte chéri de toute la contrée. On le loge dans le monastère ou chez le scheik ; on lui fournit abondamment tout ce que le pays produit ; on le mène à la chasse du faucon ; on l' introduit avec confiance dans la société même des femmes ; on lui parle avec respect ; on forme avec lui des liens d' amitié qui ne se brisent plus, et dont les chefs de la famille conservent le souvenir à leurs enfants.

Je ne doute pas que si ce peuple était plus connu, si la magnifique contrée qu' il habite était plus souvent visitée, beaucoup d' européens n' allassent s' établir parmi les maronites : beauté de sites, admirable perfection du climat, modicité des prix de toutes choses, analogie de religion, hospitalité de moeurs, sûreté et tranquillité individuelle, tout concourt à faire désirer l' habitation parmi ce peuple : et quant à moi, si l' homme pouvait se déraciner tout à fait ; s' il ne devait pas vivre là où la providence lui a indiqué son berceau et sa tombe, pour servir et aimer ses compatriotes ; si l' exil involontaire s' ouvrait jamais pour moi, je ne le trouverais nulle part plus doux que dans un de ces paisibles villages de maronites, au pied ou sur les flancs du Liban, au sein d' une population simple, religieuse, bienveillante, avec la vue de la mer et des hautes neiges, sous le palmier et sous l' oranger d' un des jardins de ces monastères. La plus admirable police, résultat de la religion et des moeurs bien plus que d' aucune législation, règne dans toute l' étendue du pays habité par les maronites ; vous y voyagez seul et sans guide, le jour ou la nuit, sans craindre ni vol ni violence ; les crimes y sont presque inconnus ; l' étranger est sacré pour l' arabe mahométan, mais plus sacré encore pour l' arabe chrétien ; sa porte lui est ouverte à toute heure ; il

p107

tue son chevreau pour lui faire honneur, il abandonne sa natte de joncs pour lui faire place.

Il y a dans tous les villages une église ou une chapelle, dans laquelle les cérémonies du culte catholique sont célébrées dans la forme et dans la langue syriaques. à l' évangile, le prêtre se retourne vers les assistants et leur lit l' évangile du jour en arabe. Les religions, qui durent plus que les races humaines, conservent leur langue sacrée quand les peuples ont perdu les leurs.

Les maronites sont braves et naturellement guerriers, comme tous les montagnards ; ils se lèvent, au nombre de trente à quarante mille hommes, à la voix de l' émir Beschir, soit pour défendre les routes inaccessibles de leurs montagnes, soit pour fondre dans la plaine, et faire trembler Damas ou les villes de Syrie. Les turcs n' osent jamais pénétrer dans le Liban, quand ces peuples sont en paix entre eux ; les pachas d' Acre et de Damas n' y sont jamais venus que lorsque des discussions intestines les appelaient au secours de l' un ou de l' autre parti. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que de grandes destinées peuvent être réservées à ce peuple maronite, peuple vierge et primitif par ses moeurs, sa religion et son courage ; peuple qui a les vertus traditionnelles des patriarches, la propriété, un peu de liberté, beaucoup de patriotisme, et qui, par la similitude de religion et les relations de commerce et de culte, s' imprègne de jour en jour davantage de la civilisation occidentale. Pendant que tout périt autour de lui d' impuissance ou de vieillesse, lui seul semble rajeunir et prendre de nouvelles forces ; à mesure que la Syrie se dépeuplera,

p108

il descendra de ses montagnes, fondera des villes de commerce aux bords de la mer, cultivera les plaines fertiles qui ne sont plus aujourd' hui qu' aux chacals et aux gazelles, et établira une domination nouvelle dans ces contrées où les vieilles dominations expirent. Si dès aujourd' hui un homme de tête s' élevait parmi eux, soit des rangs du clergé tout-puissant, soit du sein d' une de ces familles d' émirs ou de scheiks qu' ils vénèrent ; s' il comprenait

l'avenir, et faisait alliance avec une des puissances de l'Europe, il renouvellerait facilement les merveilles de Méhémet-Ali, pacha d'égypte, et laisserait après lui le véritable germe d'un empire d'Arabie. L'Europe est intéressée à ce que ce vœu se réalise : c'est une colonie toute faite qu'elle aurait sur ses beaux rivages ; et la Syrie, en se repeuplant d'une nation chrétienne industrielle, enrichirait la Méditerranée d'un commerce qui languit, ouvrirait la route des Indes, refoulerait les tribus nomades et barbares du désert, et raviverait l'orient : il y a plus d'avenir là qu'en égypte. L'égypte n'a qu'un homme ; le Liban a un peuple.

## PEUPLADES DU LIBAN DRUZES

p109

Les druzes, qui, avec les métualis et les maronites, forment la principale population du Liban, ont passé longtemps pour une colonie européenne laissée en orient par les croisés. Rien de plus absurde. Ce qui se conserve le plus longtemps parmi les peuples, c'est la religion et la langue : les druzes sont idolâtres et parlent arabe ; ils ne descendent donc pas d'un peuple franc et chrétien ; ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'ils sont, comme les maronites, une tribu arabe du désert qui, ayant refusé d'adopter la religion du prophète, et persécutée par les nouveaux croyants, se sera réfugiée dans les solitudes inaccessibles du haut Liban, pour y défendre ses dieux et sa liberté. Ils

p110

ont prospéré ; ils ont eu souvent la prédominance sur les peuplades qui habitent avec eux la Syrie, et l'histoire de leur principal chef, l'émir Fakar-El-Din, dont nous avons fait Fakardin, les a rendus célèbres, même en Europe. C'est au commencement du dix-septième siècle que ce prince apparaît dans l'histoire. Nommé

gouverneur des druzes, il gagne la confiance de la porte ; il repousse les tribus féroces de Balbek, délivre Tyr et Saint-Jean D' Acre des incursions des arabes bédouins, chasse l' aga de Bayruth, et établit sa capitale dans cette ville. En vain les pachas d' Alep et de Damas le menacent ou le dénoncent au divan ; il corrompt ses juges, et triomphe, par la ruse ou la force, de tous ses ennemis. Cependant la porte, tant de fois avertie des progrès des druzes, prend la résolution de les combattre, et prépare une expédition formidable. L' émir Fakar-El-Din veut temporiser. Il avait formé des alliances et conclu des traités de commerce avec des princes d' Italie : il va lui-même solliciter les secours que ces princes lui ont promis. Il laisse le gouvernement à son fils Ali, s' embarque à Bayruth, et se réfugie à la cour des Médicis, à Florence. L' arrivée d' un prince mahométan en Europe éveille l' attention. On répand le bruit que l' émir Fakar-El-Din est un descendant des princes de la maison de Lorraine ; que les druzes tirent leur origine des compagnons d' un comte de Dreux, restés dans le Liban après les croisades. En vain l' historien Benjamin De Tudèle fait mention des druzes avant l' époque des croisades : l' habile aventurier propage lui-même cette opinion, pour intéresser à son sort les souverains de l' Europe. Après neuf ans de séjour à Florence, l' émir Fakar-El-Din retourne en Syrie. Son fils Ali avait

p111

repoussé les turcs, et conservé intactes les provinces conquises par son père. Il lui remet le commandement. L' émir, corrompu par les arts et les délices de Florence, oublie qu' il règne à condition d' inspirer le respect et la terreur à ses ennemis. Il bâtit à Bayruth des palais magnifiques, et ornés, comme les palais d' Italie, de statues et de peintures qui blessent les préjugés des orientaux. Ses sujets s' aigrissent ; le sultan Amurath Iv s' irrite, et envoie de nouveau le pacha de Damas avec une puissante armée contre Fakar-El-Din. Pendant que le pacha descend du Liban, une flotte turque bloque le port de Bayruth. Ali, fils aîné de l' émir et gouverneur de Saphadt, est tué en combattant l' armée du pacha de Damas. Fakar-El-Din envoie son

second fils implorer la paix à bord du vaisseau amiral. L' amiral retient cet enfant prisonnier, et se refuse à toute négociation. L' émir consterné s' enfuit, et se renferme, avec un petit nombre d' amis dévoués, dans l' inaccessible rocher de Nilka. Les turcs, après l' avoir vainement assiégé pendant une année entière, se retirent. Fakar-El-Din est libre, et reprend le chemin de sa montagne ; mais, trahi par quelques-uns des compagnons de sa fortune, il est livré aux turcs et conduit à Constantinople. Prosterné aux pieds d' Amurath, ce prince lui témoigne d' abord de la générosité et de la bienveillance. Il lui donne un palais et des esclaves ; mais peu de temps après, sur des soupçons d' Amurath, le brave et infortuné Fakar-El-Din est étranglé. Les turcs, qui se contentent, dans leur politique, d' écarter du pied l' ennemi qui leur fait ombrage, mais qui respectent du reste les habitudes des peuples et les légitimités traditionnelles des familles, laissèrent régner la postérité de Fakar-El-Din : il n' y a qu' une centaine d' années

p112

que le dernier descendant du célèbre émir a laissé par sa mort le sceptre du Liban passer à une autre famille, la famille Chab, originaire de la mecque, et dont le chef actuel, le vieux émir Beschir, gouverne aujourd' hui ces contrées. La religion des druzes est un mystère que nul voyageur n' a jamais pu percer. J' ai connu plusieurs européens vivant depuis de nombreuses années au milieu de ce peuple, et qui m' ont confessé leur ignorance à cet égard. Lady Stanhope elle-même, qui fait exception par sa résidence habituelle au milieu des arabes de cette tribu, et par le dévouement qu' elle inspire à ces hommes dont elle parle la langue et suit les mœurs, m' a dit que pour elle aussi la religion des druzes était un mystère. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur eux prétendent que ce culte n' est qu' un schisme du mahométisme. J' ai la conviction que ces voyageurs se trompent. Un fait certain, c' est que la religion des druzes leur permet d' affecter tous les cultes des peuples avec lesquels ils communiquent ; de là est venue l' opinion qu' ils étaient des mahométans schismatiques. Cela n' est point. Ils adorent le veau, c' est le seul fait constaté. Ils ont des institutions

comme les peuples de l' antiquité. Ils sont divisés en deux castes, les *akkals* ou *ceux qui savent* , les *djahels* ou *ceux qui ignorent* ; et, selon qu' un druze est d' une de ces deux castes, il pratique telle ou telle forme de culte. Moïse, Mahomet, Jésus, sont des noms qu' ils ont en vénération. Ils s' rassemblent un jour de la semaine, chacun dans le lieu consacré au degré d' initiation auquel il est parvenu, et accomplissent leurs rites. Des gardes veillent, pendant les cérémonies, à ce qu' aucun profane ne puisse approcher

p113

des initiés. La mort punit à l' instant le téméraire. Les femmes sont admises à ces mystères. Les prêtres ou *akkals* sont mariés ; ils ont une hiérarchie sacerdotale. Le chef des *akkals*, ou le souverain pontife des druzes, réside au village de *El-Mutna* . Après la mort d' un druze, on se réunit autour du tombeau, on reçoit des témoignages sur sa vie ; si ces témoignages sont favorables, l' *akkal* s' écrit : " que le tout-puissant te soit miséricordieux ! " si les témoignages sont mauvais, le prêtre et les assistants gardent le silence. Le peuple, en général, croit à la transmigration des âmes : si la vie du druze a été pure, il revivra dans un homme favorisé de la fortune, brave, et aimé de ses compatriotes ; s' il a été vil ou lâche, il reviendra sous la forme d' un chameau ou d' un chien. Les écoles pour les enfants sont nombreuses ; les *akkals* les dirigent. On apprend à lire dans le Koran. Quelquefois, quand les druzes sont peu nombreux dans un village et que les écoles manquent, ils laissent instruire leurs enfants avec ceux des chrétiens ; lorsqu' ils les initient, plus tard, à leurs rites mystérieux, ils effacent de leur esprit les traces du christianisme. Les femmes sont admises au sacerdoce comme les hommes ; le divorce est fréquent ; l' adultère se rachète ; l' hospitalité est sacrée, et aucune menace ou aucune promesse ne forcerait jamais un druze à livrer, même au prince, l' hôte qui se serait confié à son seuil. à l' époque de la bataille de Navarin, les européens habitant des villes de Syrie,



et redoutant la vengeance des turcs, se retirèrent pendant plusieurs mois parmi les druzes, et y vécurent en parfaite sûreté. " tous les hommes sont frères, " est leur morale proverbiale comme celle de l' évangile ; mais ils l' observent

p114

mieux que nous. Nos paroles sont évangéliques, et nos lois sont païennes. Dans mon opinion, les druzes sont un de ces peuples dont la source s' est perdue dans la nuit des temps, mais qui remontent à l' antiquité la plus reculée ; leur race, au physique, a beaucoup de rapport avec la race juive, et l' adoration du veau me porterait à croire qu' ils descendent de ces peuples de l' Arabie Pétrée qui avaient poussé les juifs à ce genre d' idolâtrie, ou qu' ils sont d' origine samaritaine. Accoutumés maintenant à une sorte de fraternité avec les chrétiens maronites, et détestant le joug des mahométans, nombreux, riches, disciplinables, aimant l' agriculture et le commerce, ils feront aisément corps avec le peuple maronite, et avanceront du même pas dans la civilisation, pourvu qu' on respecte leurs rites religieux.

## PEUPLADES DU LIBAN METUALIS

p115

Les métualis, qui forment le tiers environ de la population du bas Liban, sont des mahométans de la secte d' Ali, secte dominante en Perse ; les turcs, au contraire, sont de la secte d' Omar : ce schisme s' opéra dans l' islamisme, la 36 e année de l' hégire ; les partisans d' Ali maudissent Omar comme usurpateur du califat ; Hussein et Ali sont leurs saints ; comme les persans, ils ne boivent ni ne mangent avec les sectateurs d' une autre religion que la leur, et brisent le verre ou le plat qui a servi à l' étranger ; ils se considèrent comme souillés, si leurs vêtements touchent les nôtres : cependant, comme ils

sont généralement faibles et méprisés dans la Syrie, ils s' accommodent au temps, et j' en

p116

ai eu plusieurs à mon service qui n' observaient pas rigoureusement ces préceptes de leur intolérance. Leur origine est connue ; ils étaient maîtres de Balbek vers le seizième siècle ; leur tribu, en grandissant, s' étendit d' abord sur les flancs de l' Anti-Liban, autour du désert de Bkâ ; ils le traversèrent plus tard, et se mêlèrent aux druzes dans cette partie de montagnes qui règne entre Tyr et Saïde ; l' émir Yousef, inquiet de leur voisinage, arma les druzes contre eux, et les repoussa du côté de Saphadt et des montagnes de Galilée : Daher, pacha d' Acre, les accueillit et fit alliance avec eux en 1760 ; ils étaient déjà assez nombreux pour lui fournir dix mille cavaliers. à cette époque, ils s' emparèrent des ruines de Tyr, village au bord de la mer, appelé maintenant Sour ; ils combattirent vaillamment les druzes, et défirent complètement l' armée de l' émir Yousef, forte de vingt-cinq mille hommes ; ils n' étaient eux-mêmes que cinq cents, mais la rage et la vengeance en firent autant de héros, et les querelles intestines qui divisaient les druzes entre l' émir Mansour et l' émir Yousef contribuèrent aux succès des métualis ; ils abandonnèrent Daher, pacha d' Acre, et leur abandon causa sa perte et sa mort : Djezzar-Pacha, son successeur, s' en vengea cruellement sur eux. Depuis 1777, Djezzar-Pacha, maître de Saïde et d' Acre, travailla sans relâche à la destruction de ce peuple : ces persécutions les contraignirent à se réconcilier avec les druzes ; ils rentrèrent dans le parti de l' émir Yousef, et, quoique réduits à sept ou huit cents combattants, ils firent plus dans cette campagne, pour la cause commune, que les vingt mille druzes et maronites réunis à Deir-El-Kamar ; ils s' emparèrent seuls de la forteresse de Mar-Djebba, et passèrent

p117

huit cents arnautes au fil de l' épée ;  
chassés de Balbek l' année suivante après  
une résistance désespérée, ils se réfugièrent,  
au nombre de cinq à six cents familles,  
parmi les druzes et les maronites ; ils  
redescendirent plus tard dans cette vallée,  
et occupent encore aujourd' hui les magnifiques  
ruines d' Héliopolis ; mais la plus grande  
partie de la nation est restée sur les pentes  
et dans les vallées du Liban, du côté de  
Sour. La principauté de Balbek a été, dans ces  
derniers temps, le sujet d' une lutte acharnée  
entre deux frères de la famille Harfousch,  
Djadjha et Sultan ; ils se sont dépossédés  
tour à tour de ce monceau de débris, et ont  
perdu dans cette guerre plus de quatre-vingts  
personnes de leur propre famille. Depuis  
1810, l' émir Djadjha a régné définitivement  
sur Balbek.

## PEUPLADES DU LIBAN ANSARIES

p119

Volney a donné sur la nation des ansariés, qui  
occupe la partie occidentale de la chaîne du  
Liban et les plaines de Latakiah, les plus  
judicieuses informations. Je ne saurais rien  
y ajouter. Idolâtres comme les druzes, ils couvrent,  
comme eux, leurs rites religieux des ténèbres  
de l' initiation, mais ils sont plus barbares.  
Je m' occuperai seulement de cette partie de  
leur histoire qui remonte à l' année 1807.  
à cette époque, une tribu d' ansariés, ayant  
feint une querelle avec leur chef, quitta son  
territoire dans les montagnes, et vint demander  
asile et protection à l' émir de Maszyad.  
L' émir, profitant avec empressement d' une

p120

occasion si favorable d' affaiblir ses ennemis  
en les divisant, accueillit les ansariés, ainsi  
que leur scheik Mahmoud, dans les murs de  
Maszyad, et poussa l' hospitalité jusqu' à  
déloger une partie des habitants pour faire  
place aux fugitifs. Pendant plusieurs mois,

tout fut tranquille ; mais un jour, où le plus grand nombre des ismaéliens de Maszyad étaient sortis de leur ville pour aller travailler dans les champs, à un signal donné, les ansariés se jettent sur l'émir et sur son fils, les poignent, s'emparent du château, massacrent tous les ismaéliens qui se trouvent dans la ville, et y mettent le feu. Le lendemain, un grand nombre d'ansariés vient rejoindre à Maszyad les exécuteurs de cet abominable complot, dont un peuple tout entier avait gardé le secret pendant quatre ou cinq mois. Environ trois cents ismaéliens avaient péri. Le reste s'était réfugié à Hama, à Homs ou à Tripoli.

Les pratiques pieuses et les mœurs des ansariés ont fait penser à Burckhardt qu'ils étaient une tribu dépaycée de l'Indoustan : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étaient établis en Syrie longtemps avant la conquête des ottomans ; quelques-uns d'entre eux sont encore idolâtres.

Le culte du chien, qui paraît avoir été en honneur chez les anciens syriens et avoir donné son nom au fleuve du chien, *Nahr-El-Kelb*, près de l'ancienne Béryte, s'est, dit-on, conservé parmi quelques familles d'ansariés. Ce peuple est en décadence, et serait aisément refoulé ou asservi par les druzes et les maronites.

p121

18 novembre.

J'arrive d'une excursion au monastère d'Antoura, un des plus beaux et des plus célèbres du Liban. En quittant Bayruth, on marche pendant une heure le long du rivage de la mer, sous une voûte d'arbres de tous les feuillages et de toutes les formes. La plupart sont des arbres fruitiers, figuiers, grenadiers, orangers, aloès, figuiers sycomores, arbre gigantesque dont les fruits innombrables, pareils à de petites figues, ne poussent pas à l'extrémité des rameaux, mais sont attachés au tronc et aux branches comme des mousses. Après avoir traversé le fleuve sur le pont romain dont j'ai décrit l'aspect plus haut, on suit une plage sablonneuse jusqu'au cap Batroune, formé par un bras du Liban projeté dans la mer. Ce bras n'est qu'un rocher dans lequel on a taillé, dans l'antiquité, une route en corniche, d'où la vue est magnifique. Les flancs du rocher sont couverts, en plusieurs endroits, d'inscriptions grecques, latines et

syriaques, et de figures sculptées dans le roc même, dont les symboles et les significations sont perdus. Il est vraisemblable qu' ils se rapportent au culte d' Adonis, pratiqué jadis dans ces contrées ; il avait, selon les traditions, des temples et des cérémonies funèbres près du lieu où il périt. On croit que c' est au bord du fleuve que nous venions de traverser. En redescendant de cette haute et pittoresque corniche, le pays change tout à coup de caractère. Le regard s' engouffre dans une gorge étroite, profonde, toute remplie par un autre

p122

fleuve, Nahr-El-Kelb, le fleuve du chien. Il coule silencieusement entre deux parois de rochers perpendiculaires, de deux ou trois cents pieds d' élévation. Il remplit toute la vallée dans certains endroits ; dans d' autres, il laisse seulement une marge étroite entre ses ondes et le rocher. Cette marge est couverte d' arbres, de cannes à sucre, de roseaux et de lianes, qui forment une voûte verte et épaisse sur les rives et quelquefois sur le lit entier du fleuve. Un kan ruiné est jeté sur le roc, au bord de l' eau, vis-à-vis d' un pont à arche élancée, sur lequel on passe en tremblant. Dans les flancs des rochers qui forment cette vallée, la patience des arabes a creusé quelques sentiers en gradins de pierre, qui pendent presque à pic sur le fleuve, et qu' il faut cependant gravir et descendre à cheval. Nous nous abandonnâmes à l' instinct et aux pieds de biche de nos chevaux ; mais il était impossible de ne pas fermer les yeux dans certains passages, pour ne pas voir la hauteur des degrés, le poli des pierres, l' inclinaison du sentier, et la proo profondeur du précipice. C' est là que le dernier légat du pape auprès des maronites fut précipité par un faux pas de son cheval, et périt il y a quelques années. à l' issue de ce sentier on se trouve sur des plateaux élevés, couverts de cultures, de vignes, et de petits villages maronites. On aperçoit sur un mamelon, devant soi, une jolie maison neuve, d' architecture italienne, avec portique, terrasses et balustrades. C' est la demeure que monsignor Lozanna, évêque d' Abydos, et légat actuel du saint-siège en Syrie, s' est fait construire pour passer les hivers. Il

habite l' été le monastère de Kanobin, résidence du patriarche, et capitale ecclésiastique des maronites. Ce couvent,

p123

beaucoup plus élevé dans la montagne, est presque inaccessible, et enseveli l' hiver dans les neiges. Monsignor Lozanna, homme de moeurs élégantes, de manières romaines, d' esprit orné, d' érudition profonde, et d' intelligence ferme et rapide, a été heureusement choisi par la cour de Rome pour aller représenter la politique et ménager l' influence catholique auprès du haut clergé maronite. Il serait fait pour les représenter à Vienne ou à Paris : c' est le type d' un de ces prélats romains héritiers des grandes et nobles traditions diplomatiques de ce gouvernement, où la force n' est rien, où l' habileté et la dignité personnelles sont tout. Monsignor Lozanna est piémontais ; il ne restera sans doute pas longtemps dans ces solitudes, Rome l' emploiera plus utilement sur un plus orageux théâtre. Il est un de ces hommes qui justifient la fortune, et dont la fortune est écrite d' avance sur un front actif et intelligent. Il affecte avec raison, parmi ces peuples, un luxe oriental et une solennité de costume et de manières sans lesquels les hommes de l' Asie ne reconnaissent ni la sainteté ni la puissance. Il a pris le costume arabe ; sa barbe immense, et soigneusement peignée descend à flots d' or sur sa robe de pourpre, et sa jument arabe de pur sang, brillante et docile dans sa main, défie la plus belle jument des scheiks du désert. Nous l' aperçûmes bientôt, venant au-devant de nous, suivi d' une escorte nombreuse, et caracolant sur des précipices de rocher où nous n' avançons qu' avec précaution. Après les premières paroles de compliment, il nous conduisit à sa charmante villa, où une collation nous attendait, et nous accompagna bientôt après au monastère d' Antoura, où il résidait provisoirement. Deux jeunes prêtres lazaristes,

p124

venus de France après la révolution de juillet, occupent maintenant seuls ce beau et vaste couvent, bâti jadis par les jésuites ; les jésuites ont essayé plusieurs fois d' établir leur mission et leur influence parmi les arabes ; ils n' ont jamais réussi, et ne paraissent pas destinés à plus de succès de nos jours. La raison en est simple : il n' y a point de politique dans la religion des hommes de l' orient ; complètement séparée de la puissance civile, elle ne donne ni influence ni action dans l' état ; l' état est mahométan, le catholicisme est libre, mais il n' a aucun moyen humain de domination ; or, c' est surtout par les moyens humains que le système des jésuites a essayé d' agir et agit religieusement : ce pays ne leur convenait pas. La religion y est divisée en communions orthodoxes ou schismatiques, dont les croyances font partie du sang et de l' esprit héréditaire des familles. Il y a repoussement et haine irréconciliables entre les diverses communions chrétiennes, bien plus qu' entre les turcs et les chrétiens. Les conversions sont impossibles là où le changement de communion serait un opprobre qui flétrirait, et que punirait souvent de mort une tribu, un village, une famille : quant aux mahométans, il est inouï qu' on en ait jamais converti. Leur religion est un déisme pratique, dont la morale est la même en principe que celle du christianisme, moins le dogme de la divinité de l' homme. Le dogme du mahométisme n' est que la croyance dans l' inspiration divine, manifestée par un homme plus sage et plus favorisé de l' émanation céleste que le reste de ses semblables ; on a mêlé plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet, mais ces miracles des légendes islamiques ne sont pas le fond de la religion, et ne sont pas admis par les turcs éclairés. Toutes les religions ont leurs légendes, leurs

p125

traditions absurdes, leur côté populaire ; le côté philosophique du mahométisme est pur de ces grossiers mélanges : il n' est que résignation à la volonté de Dieu, et charité envers les hommes. J' ai vu un grand nombre de turcs et d' arabes profondément religieux, qui n' admettaient de leur religion que ce qu' elle a de raisonnable et d' humain. C' est un théisme pratique et contemplatif. On ne convertit guère de pareils

hommes : il est plus facile de descendre du dogme merveilleux au dogme simple, que de remonter du dogme simple au dogme merveilleux. L' intervention des jésuites avait un autre inconvénient parmi les maronites. Par la nature même de leur institution, ils créent facilement des partis, des factions pieuses dans le clergé et dans la population ; ils inspirent, par l' ardeur même de leur zèle, ou l' enthousiasme ou la haine. Rien ne reste tiède autour d' eux : le haut clergé maronite, quoique simple et bon, ne pouvait voir d' un oeil bienveillant l' établissement parmi eux d' un corps religieux qui aurait enlevé une partie des populations catholiques à leur domination spirituelle. Les jésuites n' existent donc plus en Syrie. Ces dernières années seulement, il y est arrivé deux jeunes pères, l' un français, l' autre allemand, qu' un évêque maronite a fait venir pour professer dans l' école maronite qu' il fonde. J' ai connu ces deux excellents jeunes gens, tous les deux pleins de foi et consumés d' un zèle désintéressé. Ils ne négligeaient rien pour propager parmi les druzes, leurs voisins, quelques idées de christianisme ; mais l' effet de leurs démarches se bornait à baptiser en secret, à l' insu des parents, de petits

p126

enfants dans les familles où ils s' introduisaient sous prétexte d' y donner des conseils médicaux. Ils me parurent peu disposés à se soumettre aux habitudes un peu ignorantes des évêques maronites en matière d' instruction, et je crois qu' ils reviendront en Europe sans avoir réussi à naturaliser le goût d' une plus haute instruction. Le père français était digne de professer à Rome et à Paris. Le couvent d' Antoura a passé aux lazaristes après l' extinction de l' ordre des jésuites. Les deux jeunes pères qui l' habitaient étaient venus souvent nous rendre visite à Bayruth. Nous avons trouvé en eux une société aussi aimable qu' inattendue : bons, simples, modestes, uniquement occupés d' études sévères et élevées, au courant de toutes les choses de l' Europe, et participant au mouvement d' esprit qui nous emporte, leur conversation universelle et savante nous avait d' autant plus charmés, que les occasions en sont plus rares dans ces déserts.



Quand nous passions une soirée avec eux, parlant des événements politiques de notre patrie, des partis intellectuels qui tombaient ou de ceux qui se reformaient en France, des écrivains qui se disputaient la presse, des orateurs qui conquéraient tour à tour la tribune, des doctrines de l'avenir ou de celles des saint-simoniens, nous aurions pu nous croire à deux lieues de la rue du bac, causant avec des hommes sortant de Paris le matin pour y rentrer le soir. Ces deux lazaristes étaient en même temps des modèles de sainteté et de ferveur simple et pieuse. L'un d'eux était très-souffrant : l'air vif du Liban rongea sa poitrine, et raccourcissait le nombre de ses années. Il n'avait qu'un mot à écrire à ses supérieurs pour obtenir son rappel en France ; il ne voulait pas le prendre sur sa conscience. Il

p127

vint consulter M De Laroyère, que j'avais auprès de moi, et lui demanda si, en sa qualité de médecin, il pouvait lui donner l'avis formel et consciencieux que l'air de Syrie était mortel pour sa constitution. M De Laroyère, dont la conscience est aussi sévèrement scrupuleuse que celle du jeune prêtre, n'osa pas lui dire aussi explicitement sa pensée, et le bon religieux se tut et resta.

Ces ecclésiastiques, perdus dans ce vaste monastère où ils n'ont qu'un seul arabe pour les servir, nous reçurent avec cette cordialité que le nom de la patrie inspire à ceux qui se rencontrent loin d'elle. Nous passâmes deux jours avec eux : nous avions chacun une assez grande cellule avec un lit et des chaises, meubles inusités dans ces montagnes. Le couvent est situé dans le creux d'un vallon, au pied d'un bois de pins ; mais ce vallon lui-même, à mi-hauteur du Liban, a, par une gorge, une échappée de vue sans bornes sur les côtes et sur la mer de Syrie ; le reste de l'horizon se compose de sommets et d'aiguilles de roches grises, couronnés de villages ou de grands monastères maronites. Quelques sapins, des orangers et des figuiers, croissent çà et là dans les abris de roc, et aux environs des torrents et des sources : c'est un site digne de Naples et du golfe de Gênes.

Le couvent d'Antoura est voisin d'un couvent de femmes maronites, dont les religieuses appartiennent

aux principales familles du Liban. Des fenêtres de nos cellules nous voyions celles de ces jeunes syriennes, que l'arrivée d'une compagnie d'étrangers dans leur voisinage semblait vivement préoccuper. Ces couvents de femmes n'ont ici aucune

p128

utilité sociale. Volney parle, dans son *voyage en Syrie*, de ce couvent près d'Antoura, où une femme, nommée Hindia, exerçait, dit-on, d'horribles atrocités sur ses novices. Le nom et l'histoire de cette Hindia sont encore très-présents dans ces montagnes. Emprisonnée pendant longues années par ordre du patriarche maronite, son repentir et sa bonne conduite lui obtinrent sa liberté. Elle est morte il y a peu de temps, en renommée de sainteté parmi quelques chrétiens de sa secte. C'était une femme fanatisée par sa volonté ou par son imagination, et qui avait réussi à fanatiser un certain nombre d'imaginationes simples et crédules. Cette terre arabe est la terre des prodiges ; tout y germe, et tout homme crédule ou fanatique peut y devenir prophète à son tour : lady Stanhope en sera une preuve de plus. Cette disposition au merveilleux tient à deux causes : à un sentiment religieux très-développé, et à un défaut d'équilibre entre l'imagination et la raison. Les fantômes ne paraissent que la nuit ; toute terre ignorante est miraculeuse.

La terrasse du couvent d'Antoura, où nous nous promenions une partie du jour, est ombragée d'orangers magnifiques, cités déjà par Volney comme les plus beaux et les plus anciens de la Syrie : ils n'ont point péri ; semblables à des noyers de cinquante ans dans nos pays, ils ombragent le jardin et le toit du couvent de leur ombre épaisse et embaumée, et portent sur leurs troncs les noms de Volney et de voyageurs anglais qui avaient, comme nous, passé quelques moments à leurs pieds.

Le groupe de montagnes dans lequel se trouve compris Antoura est connu sous le nom de Kesrouan, ou de la chaîne

p129

de Castravan : cette contrée s' étend du Nahr-El-Kébir au Nahr-El-Kelb. C' est le pays, proprement dit, des maronites : cette terre leur appartient : c' est là seulement que leurs privilèges s' étendent, bien que de jour en jour ils se répandent dans le pays des druzes, et y portent leurs lois et leurs moeurs. Le principal produit de ces montagnes est la soie. Le miri, ou l' impôt territorial, est fixé d' après le nombre des mûriers que chacun possède. Les turcs exigent de l' émir Beschir un ou deux miris par an comme tribut, et l' émir en perçoit souvent en outre plusieurs pour son propre compte : néanmoins, et malgré les plaintes des maronites sur l' excès des taxes, ces impôts ne sont pas à comparer avec ce que nous payons en France ou en Angleterre. Ce n' est pas le taux de l' impôt, c' est son arbitraire, c' est son irrégularité qui opprime une nation. Si l' impôt en Turquie était légal et fixe, on ne le sentirait pas ; mais là où la taxe n' est pas déterminée par la loi, il n' y a pas de propriété, ou bien la propriété est incertaine et languissante : la richesse d' un peuple, c' est la bonne constitution de la propriété. Chaque scheik de village répartit l' impôt, et s' en attribue une portion à lui-même. Au fond, ce peuple est heureux. Ses dominateurs le craignent, et n' osent s' établir dans ses provinces ; sa religion est libre et honorée ; ses couvents, ses églises couvrent les sommets de ses collines ; ses cloches, qu' il aime comme une voix de liberté et d' indépendance, sonnent nuit et jour la prière dans les vallées ; il est gouverné par ses propres chefs, choisis par l' usage, ou donnés par l' hérédité parmi ses principales familles ; une police rigoureuse, mais juste, maintient l' ordre et la sécurité dans les villages ; la propriété est connue, garantie, transmissible du père au fils ; le commerce est actif, les moeurs parfaitement

p130

simples et pures. Je n' ai vu aucune population au monde portant sur ses traits plus d' apparence de santé, de noblesse et de civilisation, que ces hommes du Liban. L' instruction du peuple, bien que bornée à la lecture, à l' écriture, au calcul, au catéchisme, y est universelle, et donne aux

maronites un ascendant légitime sur les autres populations syriennes. Je ne saurais les comparer au' aux paysans de la Saxe et de l' écosse. Nous revînmes à Bayruth par le bord de la mer. Les montagnes qui bordent la côte sont couvertes de monastères construits dans le style des villas florentines du moyen âge. Un village est planté sur chaque mamelon, couronné d' une forêt de pins parasols, et traversé par un torrent qui tombe en cascade brillante au fond d' un ravin. De petits ports de pêcheurs sont ouverts sur toute cette côte dentelée, et remplis de petites barques attachées aux môles ou aux rochers. De belles cultures de vigne, d' orge, de mûriers, descendent des villages à la mer. Les clochers des monastères et des églises s' élèvent au-dessus de la sombre verdure des figuiers ou des cyprès ; une grève de sable blanc sépare le pied des montagnes de la vague, limpide et bleue comme celle d' une rivière. Il y a deux lieues de pays qui tromperaient l' oeil du voyageur, s' il ne se souvenait qu' il est à huit cents lieues de l' Europe : il pourrait se croire sur les bords du lac de Genève, entre Lausanne et Vevay, ou sur les rives enchantées de la Saône, entre Mâcon et Lyon ; seulement le cadre du tableau est plus majestueux à Antoura, et quand il lève les yeux, il voit les cimes de neige du Sannin, qui fendent le ciel comme des langues d' incendie...

#### GETHSEMANI OU LA MORT DE JULIA

p135

je fus dès la mamelle un homme de douleur ;  
mon coeur, au lieu de sang, ne roule que des larmes ;  
ou plutôt de ces pleurs Dieu m' a ravi les charmes,  
il a pétrifié les larmes dans mon coeur.  
L' amertume est mon miel, la tristesse est ma joie ;  
un instinct fraternel m' attache à tout cercueil ;  
nul chemin ne m' arrête, à moins que je n' y voie  
quelque ruine ou quelque deuil !

p136

Si je vois des champs verts qu' un ciel pur

entretienne,  
de doux vallons s'ouvrant pour embrasser la mer,  
je passe, et je me dis avec un rire amer :  
place pour le bonheur, hélas ! Et non la mienne !  
Mon esprit n'a d'écho qu'où l'on entend gémir ;  
partout où l'on pleura mon âme a sa patrie :  
une terre de cendre et de larmes pétrie  
est le lit où j'aime à dormir.  
Demandez-vous pourquoi ? Je ne pourrais le dire :  
de cet abîme amer je remûrais les flots,  
ma bouche pour parler n'aurait que des sanglots.  
Mais déchirez ce cœur, si vous voulez y lire !  
La mort dans chaque fibre a plongé le couteau ;  
ses battements ne sont que lentes agonies,  
il n'est plein que de morts comme des gémonies ;  
toute mon âme est un tombeau !  
Or, quand je fus aux bords où le christ voulut  
naître,  
je ne demandai pas les lieux sanctifiés  
où les pauvres jetaient les palmes sous ses piés,  
où le verbe à sa voix se faisait reconnaître,  
où l'Hosanna courait sur ses pas triomphants,  
où sa main, qu'arrosaient les pleurs des saintes  
femmes,  
essuyant de son front la sueur et les flammes,  
caressait les petits enfants :  
conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure,  
à ce jardin funèbre où l'homme de salut,  
abandonné du père et des hommes, voulut  
suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure !

p137

Laissez-moi seul, allez ; j'y veux sentir aussi  
ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie :  
homme de désespoir, mon culte est l'agonie ;  
mon autel à moi, c'est ici !  
Il est, au pied poudreux du jardin des olives,  
sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion,  
un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,  
où le Cédron tari filtre entre ses deux rives :  
Josaphat en sépulcre y creuse ses coteaux ;  
au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,  
et des vieux troncs minés les traînantes racines  
fendent les pierres des tombeaux.  
Là, s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse  
où l'homme de douleur vint savourer la mort,  
quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,  
il dit à ses amis : " veillez ; l'heure est  
affreuse ! "  
la lèvre, en frémissant, croit encore étancher  
sur le pavé sanglant les gouttes du calice,

et la moite sueur du fatal sacrifice  
sue encore aux flancs du rocher.  
Le front dans mes deux mains, je m' assis sur la  
pierre,  
pensant à ce qu' avait pensé ce front divin,  
et repassant en moi, de leur source à leur fin,  
ces larmes dont le cours a creusé ma carrière.  
Je repris mes fardeaux et je les soulevai ;  
je comptai mes douleurs, mort à mort, vie à vie ;  
puis dans un songe enfin mon âme fut ravie.  
Quel rêve, grand dieu, je rêvai !

p138

J' avais laissé non loin, sous l' aile maternelle,  
ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor.  
Son front à chaque été s' accomplissait encor ;  
mais son âme avait l' âge où le ciel les rappelle :  
son image de l' oeil ne pouvait s' effacer,  
partout à son rayon sa trace était suivie,  
et, sans se retourner pour me porter envie,  
nul père ne la vit passer.  
C' était le seul débris de ma longue tempête,  
seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d' amour,  
une larme au départ, un baiser au retour,  
pour mes foyers errants une éternelle fête ;  
c' était sur ma fenêtre un rayon de soleil,  
un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,  
un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,  
une caresse à mon réveil !  
C' était plus : de ma mère, hélas ! C' était l' image ;  
son regard par ses yeux semblait me revenir,  
par elle mon passé renaissait avenir,  
mon bonheur n' avait fait que changer de visage ;  
sa voix était l' écho de dix ans de bonheur,  
son pas dans la maison remplissait l' air de  
charmes,  
son regard dans mes yeux faisait monter les  
larmes,  
son sourire éclairait mon coeur.  
Son front se nuançait à ma moindre pensée,  
toujours son bel oeil bleu réfléchissait le mien ;  
je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,  
comme dans une eau claire une ombre est retracée,

p139

mais tout ce qui montait de son coeur était doux,  
et sa lèvre jamais n' avait un pli sévère

qu' en joignant ses deux mains dans les mains de  
sa mère,  
pour prier Dieu sur ses genoux !  
Je rêvais qu' en ces lieux je l' avais amenée,  
et que je la tenais belle sur mon genou,  
l' un de mes bras portant ses pieds, l' autre son  
cou ;  
ma tête sur son front tendrement inclinée.  
Ce front, se renversant sur le bras paternel,  
secouait l' air bruni de ses tresses soyeuses ;  
ses dents blanches brillaient sous ses lèvres  
rieuses,  
qu' entr' ouvrait leur rire éternel.  
Pour me darder son coeur et pour puiser mon âme,  
toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,  
et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,  
Dieu seul peut mesurer ce qu' il brillait de  
flamme.  
Mes lèvres ne savaient d' amour où se poser ;  
elle les appelait comme un enfant qui joue,  
et les faisait flotter de sa bouche à sa joue,  
qu' elle dérobaît au baiser !  
Et je disais à Dieu, dans ce coeur qu' elle  
enivre :  
" mon dieu ! Tant que ces yeux luiront autour de  
moi,  
je n' aurai que des chants et des grâces pour toi :  
dans cette vie en fleurs c' est assez de revivre.  
Va, donne-lui ma part de tes dons les plus doux,  
effeuille sous mes pas ses jours en espérance,  
prépare-lui sa couche, entr' ouvre-lui d' avance  
les bras enchaînés d' un époux ! "

p140

et, tout en m' enivrant de joie et de prière,  
mes regards et mon coeur ne s' apercevaient pas  
que ce front devenait plus pesant sur mon bras,  
que ses pieds me glaçaient les mains, comme  
la pierre.  
" Julia ! Julia ! D' où vient que tu pâlis ?  
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui  
change ?  
Parle-moi, souris-moi ! Pas de ces jeux, mon ange !  
Rouvre-moi ces yeux où je lis ! "  
mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,  
le sourire y mourait à peine commencé,  
son souffle raccourci devenait plus pressé,  
comme les battements d' une aile qui se pose.  
L' oreille sur son coeur, j' attendais ses élans ;  
et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,  
mon coeur mourut en moi comme un fruit que la

femme  
porte mort et froid dans ses flancs !  
Et sur mes bras roidis portant plus que ma vie,  
tel qu' un homme qui marche après le coup mortel,  
je me levai debout, je marchai vers l' autel,  
et j' étendis l' enfant sur la pierre attiédie,  
et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller ;  
et ce front déjà marbre était tout tiède encore,  
comme la place au nid d' où l' oiseau d' une aurore  
vient à peine de s' envoler !  
Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,  
passer des mers d' angoisse et des siècles d' horreur,  
et la douleur combla la place où fut mon coeur ;  
et je dis à mon dieu : " mon Dieu, je n' avais  
qu' elle !

p141

Tous mes amours s' étaient noyés dans cet amour ;  
elle avait remplacé ceux que la mort retranche ;  
c' était l' unique fruit demeuré sur la branche  
après les vents d' un mauvais jour.  
C' était le seul anneau de ma chaîne brisée,  
le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon ;  
pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,  
d' un nom mélodieux nous l' avions baptisée.  
C' était mon univers, mon mouvement, mon bruit,  
la voix qui m' enchantait dans toutes mes demeures,  
le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures ;  
mon matin, mon soir et ma nuit ;  
le miroir où mon coeur s' aimait dans son image,  
le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,  
un rayon permanent de ma félicité,  
tous tes dons rassemblés, seigneur, sur un visage ;  
doux fardeau qu' à mon cou sa mère suspendait,  
yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,  
voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,  
ciel vivant qui me regardait.  
Eh bien ! Prends, assouvis, implacable justice,  
d' agonie et de mort ce besoin immortel ;  
moi-même je l' étends sur ton funèbre autel.  
Si je l' ai tout vidé, brise enfin mon calice !  
Ma fille, mon enfant, mon souffle ! La voilà !  
La voilà ! J' ai coupé seulement ces deux tresses  
dont elle m' enchaînait hier dans ses caresses,  
et je n' ai gardé que cela ! "

p142



un sanglot m' étouffa, je m' éveillai. La pierre  
suintait sous mon corps d' une sueur de sang ;  
ma main froide glaçait mon front en y passant ;  
l' horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière.  
Je m' enfuis : l' aigle au nid est moins prompt  
à courir.  
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure  
l' amour seul suspendait pour moi sa dernière  
heure :  
elle m' attendait pour mourir !  
Maintenant tout est mort dans ma maison aride,  
deux yeux toujours pleurant sont toujours devant  
moi ;  
je vais sans savoir où, j' attends sans savoir  
quoi ;  
mes bras s' ouvrent à rien, et se ferment à vide.  
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur ;  
la prière en mon sein avec l' espoir est morte.  
Mais c' est Dieu qui t' écrase, ô mon âme !  
Sois forte,  
baise sa main sous la douleur !

EN SYRIE

p147

Le 28 mars, je pars de Bayruth pour Balbek  
et Damas ; la caravane se compose de vingt-six  
chevaux, et huit ou dix arabes à pied pour  
domestiques et escorte.  
En quittant Bayruth, on monte par des chemins  
creux, dans un sable rouge, dont les bords sont  
festonnés de toutes les fleurs de l' Asie ;  
toutes les formes, tous les parfums du printemps :  
nopals, arbustes épineux, aux grappes de fleurs  
jaunes comme l' or, semblables au genêt de nos  
montagnes ; vignes se suspendant d' arbre en  
arbre, beaux caroubiers, arbres à la feuille  
d' un vert noir et bronzé, aux rameaux

p148

entrelacés, au tronc d' une écorce brune, polie,  
luisante, le plus bel arbre de ces climats. On  
arrive, après une demi-heure, au sommet de la  
presqu' île qui forme le cap de Bayruth ; elle  
se termine en pointe arrondie dans la mer, et sa

base est formée par une belle et large plaine, traversée par le Nahr-Bayruth. Cette plaine, arrosée, cultivée, plantée partout de beaux palmiers, de verts mûriers, de pins à la cime large et touffue, vient mourir sous les premiers rochers du Liban.

Au point culminant de la plaine de Bayruth, s'étend la magnifique scène de Fakar-El-Din ou Fakardin : c'est la promenade de Bayruth ; c'est là que les cavaliers turcs, arabes, et les européens, vont exercer leurs chevaux et courir le djérid ; c'est là que j'allais tous les jours moi-même passer quelques heures à cheval, tantôt courant sur les sables déserts qui dominant l'horizon bleu et immense de la mer syrienne, tantôt, au pas, rêvant sous les allées des jeunes pins qui couvrent une partie de ce promontoire. C'est le plus beau lieu que je connaisse au monde : -des pins gigantesques, dont les troncs vigoureux, légèrement inclinés sous le vent de mer, portant comme des dômes leurs têtes larges et arrondies en parasols, sont jetés par groupes de deux ou de trois arbres, ou semés isolément, de vingt pas en vingt pas, sur un sable d'or que perce çà et là un léger duvet vert de gazon et d'anémones. Ils furent plantés par Fakar-El-Din, dont les merveilleuses aventures ont répandu la renommée en Europe : ils gardent encore son nom. Je voyais tous les jours avec douleur un héros plus moderne renverser ces arbres qu'un autre grand homme avait plantés. Ibrahim-Pacha en faisait couper quelques-uns pour sa marine ;

p149

mais il en reste assez pour signaler au loin le promontoire à l'oeil du navigateur, et à l'admiration de l'homme épris des plus belles scènes de la nature.

C'est de là qu'on a, selon moi, la plus splendide apparition du Liban : on est à ses pieds, mais assez éloigné cependant pour que son ombre ne soit pas sur vous, et pour que l'oeil puisse l'embrasser dans toute sa hauteur, plonger dans l'obscurité de ses gorges, discerner l'écume de ses torrents, et jouer librement autour des premiers cônes dont il est flanqué, et qui portent chacun un monastère de maronites, au-dessus d'un bouquet de pins, de cèdres ou de noirs cyprès. -le Sannin, la cime la plus

élevée et la plus pyramidale du Liban, domine toutes les cimes inférieures, et forme, avec sa neige presque éternelle, le fond majestueux, doré, violet, rose, de l' horizon des montagnes, qui se noie dans le firmament, non comme un corps solide, mais comme une vapeur, une fumée transparente, à travers lesquelles on croit distinguer l' autre côté du ciel ; phénomène ravissant des montagnes d' Asie, que je n' ai vu nulle part ailleurs, et dont je jouis tous les soirs sans m' en rendre raison.

Du côté du midi, le Liban s' abaisse graduellement jusqu' au cap avancé de Saïde, autrefois Sidon ; ses cimes ne portent plus de neige que çà et là, sur deux ou trois cimes plus éloignées et plus élevées que les autres et que le reste de la chaîne libanienne : elles suivent, comme une muraille de ville ruinée, tantôt s' élevant, tantôt s' abaissant, la ligne de la plaine et de la mer, et vont mourir dans la vapeur de l' occident, vers les montagnes de la Galilée, aux bords de

p150

la mer de Génésareth, autrement le lac de Tibériade. Du côté du nord, vous apercevez un coin de la mer qui s' avance, comme un lac dormant, dans la plaine, cachée à demi par les verts massifs de la ravissante colline de San-Dimitri, la plus belle colline de la Syrie. Dans ce lac, dont vous n' apercevez pas la jonction avec la mer, quelques navires sont toujours à l' ancre, et se balancent gracieusement sur la vague, dont l' écume vient mouiller les lentisques, les lauriers-roses et les nopals. -de la rade, un pont construit par les romains d' abord, et restauré par Fakar-El-Din, jette ses arches, élevées en ogives, sur la rivière de Bayruth, qui court à travers la plaine, où elle répand la vie et la verdure, et va se perdre, non loin, dans la rade.

Cette promenade est la dernière que je fis avec Julia. Elle montait pour la première fois un cheval du désert que je lui avais ramené de la mer Morte, et dont un domestique arabe tenait la bride. Nous étions seuls ; la journée, quoique nous fussions en novembre, était éclatante de lumière, de chaleur et de verdure. Jamais je n' avais vu cette admirable enfant dans une ivresse si complète de la nature, du mouvement, du bonheur d' exister, de voir et

de sentir : elle se tournait à chaque instant vers moi pour s'écrier ; et quand nous eûmes fait le tour de la colline de San-Dimitri, traversé la plaine et gagné les pins, où nous nous arrê tâmes : " n' est-ce pas, me dit-elle, que c' est la plus longue, la plus belle et la plus délicieuse promenade que j' aie encore faite de ma vie ? " hélas oui ! Et c' était la dernière ! - quinze jours après, je me promenais seul et pleurant sous les mêmes arbres, n' ayant plus que dans le coeur cette ravissante image de la plus céleste créature que le ciel m' ait

p151

donnée à voir, à posséder et à pleurer. -je ne vis plus ; -la nature n' est plus animée pour moi par tout ce qui me la faisait sentir double dans l' âme de mon enfant : -je la regarde encore, elle ravit toujours mes yeux, mais elle ne soulève plus mon coeur ; ou si elle le soulève à mon insu par minutes, par instants, il retombe aussitôt, froid et brisé, sur le fonds de tristesse désolante et d' amertume où la volonté de Dieu l' a placé par tant de pertes irréparables.

Du côté du couchant, l' oeil est d' abord arrêté par de légères collines de sable rouge comme la braise d' un incendie, et d' où s' élève une vapeur d' un blanc rose, semblable à la réverbération d' une gueule de four allumé ; puis, en suivant la ligne de l' horizon, il passe par-dessus ce désert, et arrive à la ligne bleu foncé de la mer, qui termine tout, et se fond au loin, avec le ciel, dans une brume qui laisse leur limite indécise. Toutes ces collines, toute cette plaine, les flancs de toutes les montagnes, portent un nombre infini de jolies maisonnettes isolées, dont chacune a son verger de mûriers, son pin gigantesque, ses figuiers, et çà et là, par groupes plus compactes et plus frappants pour l' oeil, de beaux villages ou des groupes de monastères, qui s' élèvent sur leur piédestal de rochers, et répercutent au loin sur la mer les rayons jaunes du soleil d' orient. -deux à trois cents de ces monastères sont répandus sur toutes les crêtes, sur tous les promontoires, dans toutes les gorges du Liban : c' est le pays le plus religieux du monde, et le seul pays peut-être où l' existence du système monacal n' ait pas encore amené les abus qui l' ont fait

détruire ailleurs. -ces religieux, pauvres  
et utiles, vivent du travail de leurs mains,

p152

ne sont, à proprement parler, que des laboureurs  
pieux, et ne demandent au gouvernement et aux  
populations que le coin de rocher qu' ils cultivent,  
la solitude et la contemplation. Ils expliquent  
parfaitement encore, par leur existence actuelle  
au milieu des contrées mahométanes, la création  
de ces premiers asiles du christianisme naissant,  
souffrant et persécuté, et la prodigieuse  
multiplication de ces asiles de la liberté  
religieuse, dans les temps de barbarie et de  
persécutions. Là, fut la raison de leur  
existence ; là, elle est encore pour les  
maronites : aussi ces moines sont-ils restés  
ce qu' ils ont dû être partout, et ce qu' ils  
ne peuvent plus être, que par exception,  
nulle part.

Si l' état actuel des sociétés et des religions  
comporte encore des ordres monastiques, ce n' est  
plus ceux qui sont nés dans une autre époque,  
pour d' autres besoins, d' autres nécessités :  
chaque temps doit porter ses créations sociales  
et religieuses ; les besoins de ces temps-ci  
sont autres que les besoins des premiers  
siècles. -les ordres monastiques modernes  
n' ont que deux choses qu' ils puissent faire  
mieux que les gouvernements et les forces  
individuelles : instruire les hommes, et les  
soulager dans leurs misères corporelles.  
Les écoles et les hôpitaux, voilà les deux  
seules places qui restent à prendre pour eux  
dans le mouvement du monde actuel ; mais,  
pour prendre la première de ces places, il  
faut participer d' abord soi-même à la lumière  
qu' on veut répandre ; -il faut être plus instruit  
et plus véritablement moral que les populations  
qu' on veut instruire et améliorer.

-revenons au Liban.

Nous commençons à le monter par des sentiers  
de roches

p153

jaunâtres et de grès légèrement tachés de rose,  
qui donnent de loin à la montagne cette couleur

violette et rosée qui enchante le regard. Rien de remarquable jusqu' aux deux tiers de la montagne : là, le sommet d' un promontoire qui s' avance sur une profonde vallée. -un des plus beaux coups d' oeil qu' il soit donné à l' homme de jeter sur l' oeuvre de Dieu, c' est la vallée d' Hammana : elle est sous vos pieds ; elle commence par une gorge noire et profonde, creusée presque comme une grotte dans les plus hauts rochers et sous les neiges du Liban le plus élevé : on ne la distingue d' abord que par le torrent d' écume qui descend avec elle des montagnes, et trace, dans son obscurité, un sillon mobile et lumineux : elle s' élargit insensiblement de degrés en degrés, comme son torrent de cascades en cascades ; puis tout à coup se détournant vers le couchant, et formant un cadre gracieux et souple, comme un ruisseau qui entre dans un fleuve ou qui devient fleuve lui-même, elle entre dans une plus large vallée, et devient vallée elle-même ; elle s' étend dans une largeur moyenne d' une demi-lieue, entre deux chaînes de la montagne ; elle se précipite vers la mer par une pente régulière et douce ; elle se creuse ou s' élève en collines, selon les obstacles de rochers qu' elle rencontre dans sa course : sur ces collines, elle porte des villages séparés par des ravins, d' immenses plateaux entourés de noirs sapins, et dont les plates-formes cultivées portent un beau monastère ; dans ces ravins, elle répand toutes les eaux de ses mille cascades, et les roule en écume étincelante et bruyante. Les flancs des deux parois du Liban qui la ferment sont couverts eux-mêmes d' assez beaux groupes de sapins, et de couvents, et de hauts villages, dont la fumée bleue court sur leurs précipices. à l' heure où cette vallée

p154

m' apparut, le soleil se couchait sur la mer, et ses rayons, laissant les gorges et les ravins dans une obscurité mystérieuse, rasaient seulement les couvents, les toits des villages, les cimes des sapins, et les têtes les plus hautes des rochers qui sortent du niveau des montagnes ; les eaux, étant grandes, tombaient de toutes les corniches des deux montagnes, et jaillissaient en écume de toutes les fentes des rochers, entourant de deux larges bras d' argent ou de neige la belle plate-forme qui soutient les villages, les

couvents et les bois de sapins. Leur bruit, semblable à celui des tuyaux d'orgue dans une cathédrale, résonnait de partout, et assourdissait l'oreille. J'ai rarement senti aussi profondément la beauté spéciale des vues de montagnes ; beauté triste, grave et douce, d'une tout autre nature que les beautés de la mer ou des plaines ; - beauté qui recueille le cœur, au lieu de l'ouvrir, et qui semble participer du sentiment religieux dans le malheur ; -recueillement mélancolique, -au lieu du sentiment religieux dans le bonheur : expansion, amour et joie. à chaque pas, sur les flancs de la corniche que nous suivions, les cascades tombent sur la tête du passant, ou glissent dans les interstices des roches vives qu'elles ont creusées ; gouttières de ce toit sublime des montagnes, qui filtrent incessamment le long de ses pentes. Le temps était brumeux ; la tempête mugissait dans les sapins, et apportait, de moments en moments, des poussières de neige qui perçaient en le colorant le rayon fugitif du soleil de mars. Je me souviens de l'effet neuf et pittoresque que faisait le passage de notre caravane sur un des ravins de ces cascades. Les flancs des rochers du Liban se creusaient tout à

p155

coup, comme une anse profonde de la mer entre les rochers ; un torrent, retenu par quelques blocs de granit, remplissait de ses bouillons rapides et bruyants cette déchirure de la montagne ; la poudre de la cascade, qui tombait à quelques toises au-dessus, flottait au gré des vents sur les deux promontoires de terre aride et grise qui environnaient l'anse, et qui, s'inclinant tout à coup rapidement, descendaient au lit du torrent qu'il fallait passer : une corniche étroite, taillée dans le flanc de ces mamelons, était le seul chemin par où l'on pût descendre au torrent pour le traverser. On ne pouvait passer qu'un à un à la file sur cette corniche ; j'étais un des derniers de la caravane : la longue file de chevaux, de bagages et de voyageurs descendait successivement dans le fond de ce gouffre, tournant et disparaissant complètement dans les ténèbres du brouillard des eaux, et reparaissait par degrés de l'autre côté et sur l'autre corniche du passage ; d'abord

vêtue et voilée d' une vapeur sombre, pâle  
et jaunâtre comme la vapeur du soufre ; puis  
d' une vapeur blanche et légère comme l' écume  
d' argent des eaux ; puis enfin éclatante et  
colorée par les rayons du soleil qui commençait  
à l' éclairer davantage, à mesure qu' elle  
remontait sur les flancs opposés : c' était  
une scène de l' enfer du Dante, réalisée à  
l' oeil dans un des plus terribles cercles  
que son imagination eût pu inventer. Mais  
qui est-ce qui est poète devant la nature ?  
Qui est-ce qui invente après Dieu ?  
Le village d' Hammana, village druze où nous allions  
coucher, brillait déjà à l' ouverture supérieure  
de la vallée qui porte son nom. Jeté sur un  
pic de rochers aigus et concassés qui touchent  
à la neige éternelle, il est dominé par la

p156

maison du scheik, placée elle-même sur un pic  
plus élevé, au milieu du village. Deux profonds  
torrents encaissés dans les roches, et obstrués  
de blocs qui brisent leur écume, cernent  
de toutes parts le village ; on les passe sur  
quelques troncs de sapins où l' on a jeté  
un peu de terre, sans parapets, et l' on gravit  
aux maisons. Les maisons, comme toutes celles  
du Liban et de la Syrie, présentent au loin  
une apparence de régularité, de pittoresque et  
d' architecture qui trompe l' oeil au premier  
regard, et les fait ressembler à des groupes  
de villas italiennes avec leurs toits en  
terrasses et leurs balcons décorés de  
balustrades. Mais le château du scheik  
d' Hammana surpasse en élégance, en grâce  
et en noblesse, tout ce que j' avais vu dans  
ce genre, depuis le palais de l' émir Beschir  
à Deïr-El-Kamar. On ne peut le comparer  
qu' à un de nos plus merveilleux châteaux  
gothiques du moyen âge, tels du moins que  
les ruines nous les font concevoir, ou que  
la peinture nous les retrace. Des fenêtres en  
ogive décorées de balcons, une porte large  
et haute surmontée d' une arche en ogive aussi,  
qui s' avance comme un portique au-dessus du  
seuil ; deux bancs de pierre sculptés en  
arabesques, et tenant aux deux montants de la  
porte ; sept ou huit marches de pierre circulaire  
descendant en perron jusque sur une large  
terrasse ombragée de deux ou trois sycomores  
immenses, et où l' eau coule toujours dans une



fontaine de marbre : voilà la scène. Sept ou huit druzes armés, couverts de leur noble costume aux couleurs éclatantes, coiffés de leur turban gigantesque et dans des attitudes martiales, semblent attendre l'ordre de leur chef ; un ou deux nègres vêtus de vestes bleues, quelques jeunes esclaves ou pages assis ou jouant sur les marches du perron ; et enfin plus haut, sous l'arche même de la grande porte, le

p157

scheik assis la pipe à la main, couvert d'une pelisse écarlate, et nous regardant passer dans l'attitude de la puissance et du repos : voilà les personnages. -ajoutez-y deux jeunes et belles femmes, l'une accoudée à une fenêtre haute de l'édifice, l'autre debout sur un balcon au-dessus de la porte. Nous couchons à Hammana dans une chambre qu'on nous avait préparée depuis quelques jours. -nous nous levons avant le soleil, nous gravissons la dernière cime du Liban. La montée dure une heure et demie ; on est enfin dans les neiges, et l'on suit ainsi dans une plaine élevée, légèrement diversifiée par les ondulations des collines, comme au sommet des Alpes, la gorge qui conduit de l'autre côté du Liban. -après deux heures de marche pénible dans deux ou trois pieds de neige, on découvre d'abord les cimes élevées et neigeuses encore de l'Anti-Liban, puis ses flancs arides et nus, puis enfin la belle et large plaine du Bkâ, faisant suite à la vallée de Balbek à droite. Cette plaine commence au désert de Homs et de Hama, et ne se termine qu'aux montagnes de Galilée vers Saphadt ; elle laisse seulement là un étroit passage au Jourdain, qui va se jeter dans la mer de Génésareth. -c'est une des plus belles et des plus fertiles plaines du monde, mais elle est à peine cultivée : toujours infestée par les arabes errants, les habitants de Balbek, de Zaklé ou des autres villages du Liban, osent à peine l'ensemencer. Elle est arrosée par un grand nombre de torrents, de sources intarissables, et présentait à l'oeil, quand nous la vîmes, plutôt l'aspect d'un marécage ou d'un lac mal desséché, que celui d'une terre.

p159

En quatre heures nous descendons à la ville de Zaklé, et l' évêque grec, né à Alep, nous reçoit, et nous donne quelques chambres. Nous repartons le 30 pour traverser la plaine de Bkâ, et aller coucher à Balbek.

## LES RUINES DE BALBEK

En quittant Zaklé, jolie ville chrétienne au pied du Liban, aux bords de la plaine, en face de l' Anti-Liban, on suit d' abord les racines du Liban, en remontant vers le nord ; on passe auprès d' un édifice ruiné, sur les débris duquel les turcs ont élevé une maison de derviche et une mosquée d' un effet grandiose et pittoresque. -c' est, disent les traditions arabes, le tombeau de Noé, dont l' arche toucha le sommet du Sanium, et qui habita la belle vallée de Balbek, où il mourut et fut enseveli. Quelques restes d' arches et de structures antiques, des temps grecs ou romains, confirment ici les traditions. On voit, du moins, que de tout temps ce lieu a été consacré par quelque grand souvenir ; la

p160

pierre est là, témoin de l' histoire. Nous passâmes, non sans reporter notre esprit à ces jours antiques où les enfants du patriarche, ces nouveaux hommes nés d' un seul homme, habitaient ces séjours primitifs, et fondaient des civilisations et des édifices qui sont restés des problèmes pour nous.

Nous employâmes sept heures à traverser obliquement la plaine qui conduit à Balbek. Au passage du fleuve qui partage la plaine, nos escortes arabes voulurent nous forcer à prendre à droite, et à coucher dans un village turc, à trois lieues de Balbek. Mon drogman ne put se faire obéir, et je fus forcé de pousser mon cheval au galop de l' autre côté du fleuve, pour forcer les deux chefs de la caravane à nous suivre. Je m' avançai sur eux la cravache à la main ; ils tombèrent de cheval à la seule menace, et nous accompagnèrent en murmurant.

En approchant de l' Anti-Liban, la plaine s' élève, devient plus sèche et plus rocailleuse. - anémones et perce-neige, aussi nombreuses que les

cailloux sous nos pieds. Nous commençons à apercevoir une masse immense qui se détachait en noir sur les flancs blanchâtres de l' Anti-Liban. C' était Balbek ; mais nous ne distinguons rien encore. -enfin, nous arrivâmes à la première ruine. C' est un petit temple octogone, porté sur des colonnes de granit rouge égyptien, colonnes évidemment coupées dans les colonnes plus élevées, dont les unes ont une volute au chapiteau, les autres aucune trace de volute, et qui furent, selon moi, transportées, coupées et dressées là dans des temps très-modernes, pour porter la calotte d' une mosquée turque ou

p161

le toit d' un santon : ce doit être du temps de Fakar-El-Din. -les matériaux sont beaux ; il y a encore, dans ce travail de la corniche et de la voûte, la trace de quelques sentiments de l' art ; mais ces matériaux sont évidemment des fragments de ruines, rajustés par une main plus faible et par un goût déjà corrompu. Ce temple est à un quart d' heure de marche de Balbek.

Impatients de voir ce que l' antiquité la plus reculée nous a laissé de beau, de grand, de mystérieux, nous pressions le pas de nos chevaux fatigués, dont les pieds commençaient à heurter çà et là les blocs de marbre, les tronçons de colonnes, les chapiteaux renversés ; toutes les murailles d' enceinte des champs qui avoisinent Balbek sont construites de ces débris : nos antiquaires trouveraient une énigme à chaque pierre. Quelque culture commençait à reparaître, et de larges noyers, les premiers que j' eusse revus en Syrie, s' élevaient entre Balbek et nous, et poussaient jusque entre les ruines des temples, que leurs rameaux nous cachaient encore. Ils parurent enfin : ce n' est pas, à proprement parler, un temple, un édifice, une ruine ; c' est une colline d' architecture qui sort tout à coup de la plaine, à quelque distance des collines véritables de l' Anti-Liban. On se traîne parmi les décombres, dans le village arabe ruiné qu' on appelle Balbek. Nous longeâmes un des côtés de cette colline de ruines, sur laquelle une forêt de gracieuses colonnes s' élevait, dorée par le soleil couchant, et jetait à l' oeil les teintes jaunes et mates du marbre du parthénon ou du travertin du colisée à Rome. Parmi ces colonnes, quelques-unes, en

file élégante et prolongée, portent encore leurs chapiteaux intacts, leurs corniches richement sculptées, et

p162

bordent les murs de marbre qui servent à enclore les sanctuaires ; quelques autres sont couchées entières contre ces murs qui les soutiennent, comme un arbre dont la racine a manqué, mais dont le tronc est encore sain et vigoureux ; d' autres, en plus grand nombre, sont répandues çà et là, en immenses morceaux de marbre ou de pierre, sur les pentes de la colline, dans les fossés profonds qui l' entourent, et jusque dans le lit de la rivière qui coule à ses pieds. Au sommet du plateau de la montagne de pierre, six colonnes d' une taille plus gigantesque s' élèvent isolées, non loin d' un temple inférieur, et portent encore leurs corniches colossales. Nous verrons plus tard ce qu' elles témoignent, dans cet isolement des autres édifices. En continuant à longer le pied des monuments, les colonnes et l' architecture finissent, et vous ne voyez plus que des murs gigantesques, bâtis de pierres énormes, et presque toutes portant les traces de la sculpture ; débris d' une autre époque, dont on s' est servi à l' époque reculée où l' on a élevé les temples à présent ruinés. Nous n' allâmes pas plus loin ce jour-là ; le chemin s' écartait des ruines, et nous conduisait, parmi des ruines encore et sur des voûtes retentissantes du pas de nos chevaux, vers une maisonnette construite parmi les décombres : c' était le palais de l' évêque de Balbek, qui, revêtu de sa pelisse violette, et entouré de quelques paysans arabes, vint au-devant de nous et nous conduisit à son humble porte. La moindre chaumière de paysan de Bourgogne ou d' Auvergne a plus de luxe et d' élégance que le palais de l' évêque de Balbek : une mesure sans fenêtres ni porte, mal jointe, et dont le toit, écroulé en partie, laisse ruisseler la pluie sur un pavé de

p163

boue, voilà l' édifice. Au fond de la cour cependant, un mur propre et neuf, construit de blocs de travertin ; une porte et une fenêtre en ogive,

d' architecture moresque, et dont les ogives étaient formées de pierres admirablement sculptées, attiraient mon oeil : c' était l' église de Balbek, la cathédrale de cette ville, où d' autres dieux eurent de splendides asiles ; c' est la chapelle où le peu de chrétiens arabes qui vivent sur ces débris de tant de cultes viennent adorer, sous une forme plus pure, cette même divinité dont la pensée a travaillé les hommes de tous les siècles, et leur a fait remuer tant de pierres et tant d' idées.

Nous déposâmes nos manteaux sous ce toit hospitalier ; nous attachâmes nos chevaux au piquet, sur la vaste pelouse qui s' étend entre la maison du prêtre et les ruines ; nous allumâmes un feu de broussailles pour sécher nos habits mouillés par la pluie du jour ; et nous soupâmes dans la petite cour de l' évêque, sur une table formée de quelques pierres des temples, pendant que, dans la chapelle voisine, les litanies de la prière du soir retentissaient en un chant plaintif, et que la voix grave et sonore de l' évêque murmurait les pieuses oraisons à son troupeau : ce troupeau se composait de quelques bergers arabes et de quelques femmes. Quand ces paysans du désert sortirent de l' église et s' arrêtèrent autour de nous pour nous contempler, nous ne vîmes que des visages amis, des regards bienveillants ; nous n' entendîmes que des paroles obligeantes et affectueuses, ces touchants saluts, ces vœux prolongés et naïfs des peuples primitifs, qui n' ont pas fait encore une vaine formule du salut de l' homme à l' homme, mais qui ont concentré dans un petit nombre de paroles applicables aux diverses rencontres

p164

du matin, du midi ou du soir, tout ce que l' hospitalité peut souhaiter de plus touchant et de plus efficace à ses hôtes, tout ce qu' un voyageur peut souhaiter au voyageur pour le jour, la nuit, la route, le retour. Nous étions chrétiens ; -c' était assez pour eux : les religions communes sont la plus puissante sympathie des peuples ; -une idée commune entre les hommes est plus qu' une patrie commune ; et les chrétiens de l' orient, noyés dans le mahométisme qui les entoure, qui les menace, qui les persécute souvent, voient toujours dans les chrétiens de l' occident des protecteurs actuels et des libérateurs futurs ! Il est temps,

selon moi, de reporter la civilisation moderne aux lieux d' où la civilisation antique est sortie. Rien n' est plus facile que de rouvrir à ces fécondes races du Liban des sources intarissables de population, d' industrie, de prospérité ; et pour accomplir cette transformation il ne faut que leur garantir la sécurité et la propriété.

La population turque est saine, bonne et morale ; sa religion n' est ni aussi superstitieuse ni aussi exclusive qu' on nous la peint ; mais sa résignation passive, mais l' abus de sa foi dans le règne sensible de la providence tue les facultés de l' homme en remettant tout à Dieu. Dieu n' agit pas pour l' homme, chargé d' agir dans sa propre cause ; il est spectateur et juge de l' action humaine : le mahométisme a pris le rôle divin ; il s' est constitué spectateur inactif de l' action divine ; il croise les bras à l' homme, et l' homme périt volontairement dans cette inaction. à cela près, il faut rendre justice au culte de Mahomet : ce n' est qu' un culte très-philosophique, qui n' a imposé que deux grands devoirs à l' homme : la prière et la charité. -ces deux grandes

p165

idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion. Le mahométisme peut entrer, sans effort et sans peine, dans un système de liberté religieuse et civile, et former un des éléments d' une grande agglomération sociale en Asie ; il est moral, patient, résigné, charitable et tolérant de sa nature. Toutes ces qualités le rendent propre à une fusion nécessaire dans les pays qu' il occupe, et où il faut l' éclairer et non l' exterminer ; il a l' habitude de vivre en paix et en harmonie avec les cultes chrétiens, qu' il a laissés subsister et agir librement au sein même de ses villes les plus saintes, comme Damas et Jérusalem ; l' empire lui importe peu : pourvu qu' il ait la prière, la justice et la paix, cela lui suffit. On peut, dans la civilisation européenne, tout humaine, toute politique, tout ambitieuse, lui laisser aisément sa place à la mosquée, et sa place à l' ombre ou au soleil.

Alexandre a conquis l' Asie avec trente mille soldats grecs et macédoniens ; -Ibrahim a

renversé l' empire turc avec trente ou quarante mille enfants égyptiens, sachant seulement charger une arme et marcher au pas. Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d' Europe, peut aisément renverser Ibrahim, et conquérir l' Asie, de Smyrne à Bassora et du Caire à Bagdhad, en marchant pas à pas ; en prenant les maronites du Liban pour pivots de ses opérations ; en organisant derrière lui à mesure qu' il avancerait, et en faisant des chrétiens de l' orient son moyen d' action, d' administration et de recrutement. Les arabes du désert même seront à lui, le jour où il les pourra solder : ceux-là n' ont d' autre culte que l' argent, leur divinité sera toujours le sabre et l' or : avec ce vice, on peut les tenir assez de temps pour que leur soumission devienne ensuite

p166

inévitables ; ils y serviront eux-mêmes. Après cela, on repoussera leurs tentes plus loin dans le désert, qui est leur seule patrie ; on les attirera peu à peu à une civilisation plus douce, dont ils n' ont pas eu l' exemple autour d' eux. Nous nous levâmes avec le soleil, dont les premiers rayons frappaient sur les temples de Balbek, et donnaient à ces mystérieuses ruines cet éclat d' éternelle jeunesse que la nature sait rendre à son gré, même à ce que le temps a détruit. Après un court déjeuner, nous allâmes toucher de la main ce que nous n' avions encore touché que de l' oeil ; nous approchâmes lentement de la colline artificielle, pour bien embrasser du regard les différentes masses d' architecture qui la composent ; nous arrivâmes bientôt, par la partie du nord, sous l' ombre même des murailles gigantesques qui, de ce côté, enveloppent les ruines : -un beau ruisseau, répandu hors de son lit de granit, courait sous nos pieds, et formait, çà et là, de petits lacs d' eau courante et limpide qui murmurait et écumait autour des énormes pierres tombées du haut des murailles, et des sculptures ensevelies dans le lit du ruisseau. Nous passâmes le torrent de Balbek à l' aide de ces ponts que le temps y a jetés, et nous montâmes, par une brèche étroite et escarpée, jusqu' à la terrasse qui enveloppait ces murs : à chaque pas, à chaque pierre que nos mains touchaient, que nos regards mesuraient, notre admiration et notre étonnement

nous arrachaient une exclamation de surprise et de merveille. Chacun des moellons de cette muraille d'enceinte avait au moins huit à dix pieds de longueur, sur cinq à six de largeur et autant de hauteur. Ces blocs, énormes pour la main de l'homme, reposent sans ciment l'un sur l'autre, et

p167

presque tous portent les traces de sculpture d'une époque indienne ou égyptienne. On voit, au premier coup d'oeil, que ces pierres écroulées ou démolies ont servi primitivement à un tout autre usage qu'à former un mur de terrasse et d'enceinte, et qu'elles étaient les matériaux précieux des monuments primitifs, dont on s'est servi plus tard pour enceindre les monuments des temps grecs et romains. C'était un usage habituel, je crois même religieux, chez les anciens, lorsqu'un édifice sacré était renversé par la guerre ou par le temps, ou que les arts plus avancés voulaient le renouveler en le perfectionnant, de se servir des matériaux pour les constructions accessoires des monuments restaurés, afin de ne pas laisser profaner sans doute, à des usages vulgaires, les pierres qu'avait touchées l'ombre des dieux ; et aussi peut-être par respect pour les ancêtres, et afin que le travail humain des différentes époques ne fût pas enseveli sous la terre, mais portât encore le témoignage de la piété des hommes et des progrès successifs de l'art : il en est ainsi au parthénon, où les murs de l'Acropolis, réédifiés par Périclès, contiennent les matériaux travaillés du temple de Minerve. Beaucoup de voyageurs modernes ont été induits en erreur, faute de connaître ce pieux usage des anciens, et ont pris, pour des constructions barbares des turcs ou des croisés, des édifices ainsi construits dès la plus haute antiquité. Quelques-unes des pierres de la muraille avaient jusqu'à vingt et trente pieds de longueur, sur sept et huit pieds de hauteur.

p168

Arrivés au sommet de la brèche, nos yeux ne savaient où se poser : c'était partout des



portes de marbre, d' une hauteur et d' une largeur prodigieuses ; des fenêtres ou des niches bordées de sculptures les plus admirables, des cintres revêtus d' ornements exquis ; des morceaux de corniches, d' entablements ou de chapiteaux, épars comme la poussière sous nos pieds ; des voûtes à caissons sur nos têtes ; tout mystère, confusion, désordre, chef-d' oeuvre de l' art, débris du temps, inexplicables merveilles autour de nous. à peine avions-nous jeté un coup d' oeil d' admiration d' un côté, qu' une merveille nouvelle nous attirait de l' autre : chaque interprétation de la forme ou du sens religieux des monuments était détruite par une autre. Dans ce labyrinthe de conjectures, nous nous perdions inutilement : on ne peut reconstruire avec la pensée les édifices sacrés d' un temps ou d' un peuple dont on ne connaît à fond ni la religion ni les moeurs. Le temps emporte ses secrets avec lui, et laisse ses énigmes à la science humaine, pour la jouer et la tromper. Nous renonçâmes promptement à bâtir aucun système sur l' ensemble de ces ruines ; nous nous résignâmes à regarder et à admirer, sans comprendre autre chose que la puissance colossale du génie de l' homme et la force de l' idée religieuse, qui avaient pu remuer de telles masses et accomplir tant de chefs-d' oeuvre.

Nous étions séparés encore de la seconde scène des ruines par des constructions intérieures qui nous dérobaient la vue des temples. Nous n' étions, selon toute apparence, que dans les logements des prêtres, ou sur le terrain de quelques chapelles particulières, consacrées à des usages inconnus. Nous franchîmes ces constructions monumentales,

p169

beaucoup plus riches que les murs d' enceinte, et la seconde scène des ruines fut sous nos yeux. Beaucoup plus large, beaucoup plus longue, beaucoup plus décorée encore que la première d' où nous sortions, elle offrait à nos regards une immense plate-forme en carré long, dont le niveau était souvent interrompu par des restes de pavés plus élevés, et qui semblaient avoir appartenu à des temples tout entiers détruits, ou à des temples sans toits, sur lesquels le soleil, adoré à Balbek, pouvait voir son autel. Tout autour de cette plate-forme règne une

série de chapelles décorées de niches, admirablement sculptées ; de frises, de corniches, de caissons, du travail le plus achevé, mais du travail d' une époque déjà corrompue des arts : on y sent l' empreinte des goûts, surchargés d' ornements, des époques de décadence des grecs et des romains. Mais pour éprouver cette impression, il faut avoir déjà l' oeil exercé par la contemplation des monuments purs d' Athènes ou de Rome : tout autre oeil serait fasciné par la splendeur des formes et par le fini des ornements. Le seul vice ici, c' est trop de richesse : la pierre est écrasée sous son propre luxe, et les dentelles de marbre courent de toutes parts sur les murailles. Il existe, presque intactes encore, huit ou dix de ces chapelles qui semblent avoir existé toujours ainsi, ouvertes sur le carré long qu' elles entourent, et où les mystères des cultes de Baal étaient sans doute accomplis au grand jour. Je n' essayerai pas de décrire les mille objets d' étonnement et d' admiration que chacun de ces temples, que chacune de ces pierres offrent à l' oeil du spectateur. Je ne suis ni sculpteur ni architecte ; j' ignore jusqu' au nom que la pierre affecte dans telle ou telle place, dans telle ou telle forme. Je parlerais mal une langue inconnue ; -mais cette langue universelle que le beau parle

p170

à l' oeil même de l' ignorant, que le mystérieux et l' antique parlent à l' esprit et à l' âme du philosophe, je l' entends ; et je ne l' entends jamais aussi fortement que dans ce chaos de marbres, de formes, de mystères qui encombrent cette merveilleuse cour. Et cependant ce n' était rien encore auprès de ce que nous allions découvrir tout à l' heure. -en multipliant par la pensée les restes des temples de Jupiter Stator à Rome, du colisée, du parthénon, on pourrait se représenter cette scène architecturale ; il n' y avait encore de prodiges que la prodigieuse agglomération de tant de monuments, de tant de richesses et de tant de travail dans une seule enceinte et sous un seul regard, au milieu du désert, et sur les ruines d' une cité presque inconnue. Nous nous arrachâmes lentement à ce spectacle, et nous marchâmes vers le midi, où la tête de six colonnes gigantesques s' élevait comme un phare

au-dessus de cet horizon de débris : pour y parvenir, nous fûmes obligés de franchir encore des murs d' enceintes extérieures, de hauts parvis, des piédestaux et des fondations d' autels qui obstruaient partout l' espace entre ces colonnes et nous : nous arrivâmes enfin à leur pied. Le silence est le seul langage de l' homme, quand ce qu' il éprouve dépasse la mesure ordinaire de ses impressions. Nous restâmes muets à contempler ces six colonnes, et à mesurer de l' oeil leur diamètre, leur élévation, et l' admirable sculpture de leurs architraves et de leurs corniches : elles ont sept pieds de diamètre et plus de soixante-dix pieds de hauteur ; elles sont composées de deux ou trois blocs seulement, si parfaitement joints ensemble qu' on peut

p171

à peine discerner les lignes de jonction ; leur matière est une pierre d' un jaune légèrement doré, qui tient le milieu entre l' éclat du marbre et le mat du travertin. Le soleil les frappait alors d' un seul côté, et nous nous assîmes un moment à leur ombre ; de grands oiseaux, semblables à des aigles, volaient, effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs chapiteaux où ils ont leurs nids, et, revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec et remuaient leurs ailes, comme des ornements animés de ces restes merveilleux : ces colonnes, que quelques voyageurs ont prises pour les restes d' une avenue de cent quatre pieds de long et de cinquante-six pieds de large, conduisant autrefois à un temple, me paraissent évidemment avoir été la décoration extérieure du même temple. En examinant d' un oeil attentif le temple plus petit qui existe dans son entier tout auprès, on reconnaît qu' il a été construit sur le même dessin. Ce qui me paraît probable, c' est qu' après la ruine du premier par un tremblement de terre, on construisit le second sur le même modèle ; qu' on employa même à sa construction une partie des matériaux conservés du premier temple ; qu' on en diminua seulement les proportions, trop gigantesques pour une époque décroissante ; qu' on changea les colonnes brisées par leur chute ; qu' on laissa subsister celles que le temps avait épargnées, comme un souvenir sacré de l' ancien monument : s' il en

était autrement, il resterait d' autres débris de grandes colonnes autour des six qui subsistent. Tout indique, au contraire, que l' aire qui les environne était vide et déblayée de débris dès les temps les plus reculés, et qu' un riche parvis servait encore aux cérémonies d' un culte autour d' elles.

p172

Nous avons en face, du côté du midi, un autre temple placé sur le bord de la plate-forme, à environ quarante pas de nous ; c' est le monument le plus entier et le plus magnifique de Balbek, et j' oserai dire du monde entier : si vous redressiez une ou deux colonnes du péristyle, roulées sur le flanc de la plate-forme, et la tête encore appuyée sur les murs intacts du temple ; si vous remettiez à leur place quelques-uns des caissons énormes qui sont tombés du toit dans le vestibule ; si vous releviez un ou deux blocs sculptés de la porte intérieure, et que l' autel, recomposé avec les débris qui jonchent le parvis, reprît sa forme et sa place, vous pourriez rappeler les dieux et ramener les prêtres et le peuple ; ils reconnaîtraient leur temple aussi complet, aussi intact, aussi brillant du poli des pierres et de l' éclat de la lumière, que le jour où il sortit des mains de l' architecte. Ce temple a des proportions inférieures à celui que rappellent les six colonnes colossales ; il est entouré d' un portique soutenu par des colonnes d' ordre corinthien ; chacune de ces colonnes a environ cinq pieds de diamètre et quarante-cinq pieds de fût ; les colonnes sont composées chacune de trois blocs superposés ; elles sont à neuf pieds l' une de l' autre, et à la même distance du mur intérieur du temple ; sur les chapiteaux des colonnes s' étend une riche architrave et une corniche admirablement sculptée. Le toit de ce péristyle est formé de larges blocs de pierre concaves, découpés avec le ciseau, en caissons, dont chacun représente la figure d' un dieu, d' une déesse ou d' un héros : nous reconnûmes un Ganymède enlevé par l' aigle de Jupiter. Quelques-uns de ces blocs sont tombés à terre au pied des colonnes ; nous les mesurâmes ; ils ont seize pieds de largeur et cinq pieds à peu près d' épaisseur : ce sont là les tuiles de ces

monuments ! La porte intérieure du temple, formée de blocs aussi énormes, a vingt-deux pieds de large ; nous ne pûmes mesurer sa hauteur, parce que d' autres blocs sont écroulés en cet endroit, et la comblent à demi. L' aspect des pierres sculptées qui composent les faces de cette porte, et sa disproportion avec les restes de l' édifice, me font présumer que c' est la porte du grand temple écroulé qu' on a insérée dans celui-ci ; les sculptures mystérieuses qui la décorent sont, à mon avis, d' une tout autre époque que l' époque antonine, et d' un travail infiniment moins pur : un aigle, tenant un caducée dans ses serres, étend ses ailes sur l' ouverture ; de son bec s' échappent des festons de rubans ou de chaînes, qui sont soutenus à leur extrémité par deux renommées. L' intérieur du monument est décoré de piliers et de niches de la sculpture la plus riche et la plus chargée ; nous emportâmes quelques-uns des fragments de sculpture qui parsemaient le parvis. Il y a des niches parfaitement intactes, et qui semblent sortir de l' atelier du sculpteur. Non loin de l' entrée du temple, nous trouvâmes d' immenses ouvertures, et des escaliers souterrains qui nous conduisirent dans des constructions inférieures dont on ne peut assigner l' usage ; tout y est également vaste et magnifique : c' étaient sans doute les demeures des pontifes, les collèges des prêtres, les salles des initiations, peut-être aussi des demeures royales ; elles recevaient le jour d' en haut, ou par les flancs de la plate-forme auxquels ces chambres aboutissent. Craignant de nous égarer dans ces labyrinthes, nous n' en visitâmes qu' une petite partie ; ils semblent régner sur toute l' étendue de ce mamelon. Le temple que je viens de décrire est placé à l' extrémité sud-ouest de la colline monumentale de Balbek ; il forme l' angle même de la plate-forme.

En sortant du péristyle, nous nous trouvâmes sur le bord du précipice ; nous pûmes mesurer les pierres cyclopéennes qui forment le piédestal de ce groupe de monuments : ce piédestal a trente pieds environ au-dessus du niveau du sol de la plaine de Balbek ; il est construit en pierres,

dont la dimension est tellement prodigieuse que, si elle n' était attestée par des voyageurs dignes de foi, l' imagination des hommes de nos jours serait écrasée sous l' invraisemblance ; l' imagination des arabes eux-mêmes, témoins journaliers de ces merveilles, ne les attribue pas à la puissance de l' homme, mais à celle des génies ou puissances surnaturelles. Quand on considère que ces blocs de granit taillé ont, quelques-uns, jusqu' à cinquante-six pieds de long sur quinze ou seize pieds de large, et une épaisseur inconnue, et que ces masses énormes sont élevées les unes sur les autres à vingt ou trente pieds du sol, qu' elles ont été tirées de carrières éloignées, apportées là, et hissées à une telle élévation pour former le pavé des temples, on recule devant une telle épreuve des forces humaines ; la science de nos jours n' a rien qui l' explique, et l' on ne doit pas être étonné qu' il faille alors recourir au surnaturel. Ces merveilles ne sont évidemment pas de la date des temples ; elles étaient mystère pour les anciens comme pour nous ; elles sont d' une époque inconnue, peut-être antédiluvienne ; elles ont vraisemblablement porté beaucoup de temples consacrés à des cultes successifs et divers. à l' oeil simple, on reconnaît cinq ou six générations de monuments, appartenant à des époques diverses, sur la colline des ruines de Balbek.

p175

Quelques voyageurs et quelques écrivains arabes attribuent ces constructions primitives à Salomon, trois mille ans avant notre âge. Il bâtit, dit-on, Tadmor et Balbek dans le désert. L' histoire de Salomon remplit l' imagination des orientaux ; mais cette supposition, en ce qui concerne au moins les constructions gigantesques d' Héliopolis, n' est nullement vraisemblable. Comment un roi d' Israël, qui ne possédait pas même un port de mer à dix lieues de ses montagnes, qui était obligé d' emprunter la marine d' Hiram, roi de Tyr, pour lui apporter les cèdres du Liban, aurait-il étendu sa domination au delà de Damas et jusqu' à Balbek ? Comment un prince qui, voulant élever le temple des temples, la maison du dieu unique dans sa capitale, n' y employa que des matériaux fragiles, et qui ne purent résister au temps ni laisser aucune trace durable, aurait-il pu élever, à

cent lieues de son peuple, dans des déserts inconnus, des monuments bâtis en matériaux impérissables ? N'aurait-il pas plutôt employé sa force et sa richesse à Jérusalem ? Et que reste-t-il à Jérusalem qui indique des monuments semblables à ceux de Balbek ? Rien : ce ne peut donc être Salomon. Je crois plutôt que ces pierres gigantesques ont été remuées, soit par ces premières races d'hommes que toutes les histoires primitives appellent géants, soit par les hommes antédiluviens. On assure que, non loin de là, dans une vallée de l'Anti-Liban, on découvre des ossements humains d'une grandeur immense : ce bruit a une telle consistance parmi les arabes voisins, que le consul général d'Angleterre en Syrie, M Farren, homme d'une haute instruction, se propose d'aller incessamment visiter ces sépulcres mystérieux. Les traditions orientales, et le monument même élevé sur la soi-disant tombe de Noé, à peu de distance de

p176

Balbek, assignent ce séjour au patriarche. Les premiers hommes sortis de lui ont pu conserver longtemps encore la taille et les forces que l'humanité avait avant la submersion totale ou partielle du globe ; ces monuments peuvent être leur ouvrage. à supposer même que la race humaine n'eût jamais excédé ses proportions actuelles, les proportions de l'intelligence humaine peuvent avoir changé : qui nous dit que cette intelligence plus jeune n'avait pas inventé des procédés mécaniques plus parfaits pour remuer, comme un grain de poussière, ces masses qu'une armée de cent mille hommes n'ébranlerait pas aujourd'hui ? Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ces pierres de Balbek, qui ont jusqu'à soixante-deux pieds de longueur et vingt de large sur quinze d'épaisseur, sont les masses les plus prodigieuses que l'humanité ait jamais remuées. Les plus grandes pierres des pyramides d'égypte ne dépassent pas dix-huit pieds, et ne sont que des blocs exceptionnels placés, pour une fin de solidité spéciale, dans certaines parties de cet édifice.

En tournant l'angle nord de la plate-forme, les murailles qui la soutiennent sont d'une aussi belle conservation ; mais la masse des matériaux qui la composent est moins étonnante. Les pierres cependant ont, en général, vingt

à trente pieds de long sur huit à dix de large.  
Ces murailles, beaucoup plus antiques que les  
temples supérieurs, sont couvertes d'une teinte  
grise, et percées çà et là de trous à leurs  
angles de jonction. Ces ouvertures sont bordées  
de nids d'hirondelles, et laissent pendre des  
touffes d'arbustes et de fleurs pariétales.  
La couleur grave et sombre des pierres de la  
base contraste avec la teinte splendide  
et dorée des murs des temples et des rangées de  
colonnes du sommet. Au

p177

coucher du soleil, quand ses rayons jouent entre  
les piliers et ruissellent en ondes de feu entre  
les volutes et les acanthes des chapiteaux, les  
temples resplendissent comme de l'or pur sur un  
piédestal de bronze. Nous descendîmes par une  
brèche formée à l'angle sud de la plate-forme.  
Là, quelques colonnes du petit temple ont roulé,  
avec leur architrave, dans le torrent qui coule  
le long des murs cyclopéens. Ces énormes tronçons  
de colonnes, groupés au hasard dans le lit du  
torrent et sur la pente rapide du fossé, sont  
restés et resteront sans doute éternellement où  
le temps les a secoués ; quelques noyers et  
d'autres arbres ont germé entre ces blocs, les  
couvrent de leurs rameaux et les embrassent  
de leurs larges racines. Les arbres les plus  
gigantesques ressemblent à des roseaux poussés  
d'hier, à côté de ces troncs de colonnes de vingt  
pieds de circonférence, et de ces morceaux  
d'acanthé dont un seul couvre la moitié du  
lit du torrent.

Non loin de là, du côté du nord, une immense  
gueule, dans les flancs de la plate-forme, s'ouvrait  
devant nous. Nous y descendîmes. Le jour extérieur  
qui y pénétrait par les deux extrémités  
l'éclairait suffisamment : nous la suivîmes  
dans toute sa longueur de cinq cents pieds ;  
elle règne sous toute l'étendue des temples ;  
elle a une trentaine de pieds d'élévation, et  
les parois de la voûte sont formées de blocs qui  
nous étonnèrent par leur masse, même après ceux  
que nous venions de contempler. Ces blocs de  
pierre de travertin, taillée au ciseau, ont  
une grandeur inégale ; mais le plus grand nombre  
a de dix à vingt pieds de longueur ; la voûte  
est à plein cintre, les pierres jointes sans  
ciment : nous ne pûmes en deviner la destination.  
à l'extrémité occidentale,



cette voûte a un embranchement plus élevé et plus vaste encore, qui se prolonge sur la plate-forme des petits temples que nous avons visités les premiers. Nous retrouvâmes là le grand jour, le torrent épars parmi d'innombrables morceaux d'architecture roulés des plates-formes, et de beaux noyers croissant dans la poussière de ces marbres. Les autres édifices antiques de Balbek, disséminés devant nous dans la plaine, attiraient nos regards ; mais rien n'avait la force de nous intéresser après ce que nous venions de parcourir. Nous jetâmes, en passant, un coup d'oeil superficiel sur quatre temples qui seraient encore des merveilles à Rome, et qui ressemblent ici à des oeuvres de nains. Ces temples, les uns de forme octogone, et très-élégants d'ornements, les autres de forme carrée avec des péristyles de colonnes de granit égyptien, et même des colonnes de porphyre, me semblent d'époque romaine. L'un d'eux a servi d'église, dans les premiers temps du christianisme ; on distingue encore des symboles chrétiens ; il est découvert et ruiné maintenant ; les arabes le dépouillent à mesure qu'ils ont besoin d'une pierre pour supporter leur toit, ou d'une auge pour abreuver leurs chameaux.

Un messenger de l'émir des arabes de Balbek nous cherchait et nous rencontra là. Il venait, de la part du prince, nous souhaiter une heureuse arrivée, et nous prier de vouloir bien assister à une course de djérid, espèce de tournoi qu'il donnerait en notre honneur, le lendemain matin, dans la plaine au-dessous des temples. Nous lui fîmes nos remerciements, nous acceptâmes, et j'envoyai mon drogman, accompagné de quelques-uns de mes janissaires, faire, de ma part, une visite à l'émir. Nous rentrâmes chez l'évêque pour

nous reposer de la journée ; mais à peine avons-nous mangé un morceau de galette et le mouton au riz préparé par nos moukres, que nous étions déjà tous à errer, sans guide et au hasard, autour de la colline des ruines ou dans les temples, dont nous avons

appris la route le matin. Chacun de nous s'attachait aux débris ou au point de vue qu'il venait de découvrir, et appelait de loin ses compagnons de recherche à venir en jouir avec lui ; mais on ne pouvait s'arracher à un objet sans en perdre un autre, et nous finîmes par nous abandonner, chacun de son côté, au hasard de nos découvertes. Les ombres du soir, qui descendaient lentement des montagnes de Balbek, et ensevelissaient une à une les colonnes et les ruines dans leur obscurité, ajoutaient un mystère de plus et des effets plus pittoresques à cette oeuvre magique et mystérieuse de l'homme et du temps ; nous sentions là ce que nous sommes, comparés à la masse et à l'éternité de ces monuments : des hirondelles qui nichent une saison dans les interstices de ces pierres, sans savoir pour qui et par qui elles ont été rassemblées. Les idées qui ont remué ces masses, qui ont accumulé ces blocs, nous sont inconnues ; la poussière de marbre que nous foulons en sait plus que nous, mais ne peut rien nous dire ; et, dans quelques siècles, les générations qui viendront visiter à leur tour les débris de nos monuments d'aujourd'hui se demanderont de même, sans pouvoir se répondre, pourquoi nous avons bâti et sculpté. Les oeuvres de l'homme durent plus que sa pensée ; le mouvement est la loi de l'esprit humain ; le définitif est le rêve de son orgueil ou de son ignorance ; Dieu est un but qui se pose sans cesse plus loin, à mesure

p180

que l'humanité s'en approche ; nous avançons toujours, nous n'arrivons jamais. La grande figure divine, que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les temples vides et les autels s'écrouler, pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini ! Même date, le soir. Heureux celui qui a des ailes pour planer sur les siècles écoulés, pour se poser sans vertiges

sur ces monuments merveilleux des hommes, pour sonder de là les abîmes de la pensée, de la destinée humaine, pour mesurer de l'oeil la route de l'esprit humain, marchant pas à pas dans ce demi-jour des philosophies, des religions, des législations successives ; pour prendre hauteur, comme le navigateur sur des mers sans rivages visibles, et pour deviner à quel point des temps il vit lui-même, et à quelle manifestation de vérité et de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie !

p181

Balbek, 29 mars, à minuit.  
Je suis allé hier seul sur la colline des temples,  
au clair de lune, penser, pleurer et prier.  
Dieu sait ce que je pleure et pleurerai tant  
qu'il me restera un souvenir, une larme ! Après  
avoir prié pour moi et pour ceux qui sont  
partie de moi, j'ai prié pour tous les hommes.  
Cette grande tente renversée de l'humanité,  
sur les ruines de laquelle j'étais assis, m'a  
inspiré des sentiments si forts et si ardents,  
qu'ils se sont presque d'eux-mêmes échappés  
en vers, langage naturel de ma pensée toutes  
les fois que ma pensée me domine.  
Je les ai écrits ce matin, au lieu même et sur  
la pierre où je les ai sentis cette nuit.  
Vers écrits à Balbek  
mystérieux déserts, dont les larges collines  
sont les os des cités dont le nom a péri ;  
vastes blocs qu'a roulés le torrent des ruines ;  
immense lit d'un peuple où la vague a tari ;  
temples qui, pour porter vos fondements de marbre,  
avez déraciné les grands monts comme un arbre ;

p182

gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers ;  
colonnes où mon oeil cherche en vain des sentiers ;  
de piliers et d'arceaux profondes avenues,  
où la lune s'égare ainsi qu'au sein des nues ;  
chapiteaux que mon oeil mêle en les regardant ;  
sur l'écorce du globe immenses caractères,  
pour vous toucher du doigt, pour sonder vos  
mystères,  
un homme est venu d'occident !  
La route, sur les flots, que sa nef a suivie

a déplié cent fois ses roulants horizons ;  
aux gouffres de l' abîme il a jeté sa vie ;  
ses pieds se sont usés sur les pointes des monts ;  
les soleils ont brûlé la toile de sa tente ;  
ses frères, ses amis ont séché dans l' attente ;  
et s' il revient jamais, son chien même incertain  
ne reconnaîtra plus ni sa voix ni sa main :  
il a laissé tomber et perdu dans la route  
l' étoile de son oeil, l' enfant qui, sous sa voûte,  
répandait la lumière et l' immortalité :  
il mourra sans mémoire et sans postérité !  
Et maintenant, assis sur la vaste ruine,  
il n' entend que le vent qui rend un son moqueur ;  
un poids courbe son front, écrase sa poitrine :  
plus de pensée et plus de coeur !  
Le reste est trop intime.

p183

30 mars.

J' avais traversé les sommets du Sannin, couverts  
de neiges éternelles, et j' étais redescendu  
du Liban, couronné de son diadème de cèdres,  
dans le désert nu et stérile d' Héliopolis, à  
la fin d' une journée pénible et longue. à  
l' horizon encore éloigné devant nous, sur les  
derniers degrés des montagnes noires de  
l' Anti-Liban, un groupe immense de ruines  
jaunes, doré par le soleil couchant, se  
détachait de l' ombre des montagnes, et se  
répercutait des rayons du soir. Nos guides  
nous le montraient du doigt, et s' écriaient :  
*Balbek ! Balbek !* c' était en effet la  
merveille du désert, la fabuleuse Balbek,  
qui sortait tout éclatante de son sépulcre  
inconnu, pour nous raconter des âges dont  
l' histoire a perdu la mémoire.

Nous avançons lentement aux pas de nos chevaux  
fatigués, les yeux attachés sur les murs  
gigantesques, sur les colonnes éblouissantes et  
colossales, qui semblaient s' étendre, grandir,  
s' allonger à mesure que nous approchions :  
un profond silence régnait dans toute notre  
caravane ; chacun aurait craint de perdre une  
impression de cette heure en communiquant celle  
qu' il venait d' avoir. Les arabes même se  
taisaient, et semblaient recevoir aussi une  
forte et grave pensée de ce spectacle qui  
nivelle toutes les pensées. Enfin, nous  
touchâmes aux premiers tronçons de colonnes, aux  
premiers blocs de marbre que les tremblements  
de terre ont

secoués jusqu' à plus d' un mille des monuments mêmes, comme les feuilles sèches, jetées et roulées loin de l' arbre après l' ouragan ; les profondes et larges carrières qui fendent, comme des gorges de vallées, les flancs noirs de l' Anti-Liban, ouvraient déjà leurs abîmes sous les pas de nos chevaux : ces vastes bassins de pierre, dont les parois gardent les traces profondes du ciseau qui les a creusés pour en tirer d' autres collines de pierre, montraient encore quelques blocs gigantesques à demi détachés de leur base, et d' autres taillés sur leurs quatre faces, et qui semblent n' attendre que les chars ou les bras des générations de géants pour les mouvoir. Un seul de ces moellons de Balbek avait soixante-deux pieds de long sur vingt-quatre pieds de largeur, et seize d' épaisseur. Un de nos arabes, descendant de cheval, se laissa glisser dans la carrière, et grimpant sur cette pierre, en s' accrochant aux entailles du ciseau et aux mousses qui y ont pris racine, il monta sur ce piédestal, et courut çà et là sur cette plate-forme, en poussant des cris sauvages ; mais le piédestal écrasait, par sa masse, l' homme de nos jours : l' homme disparaissait devant son oeuvre ; il faudrait la force réunie de soixante mille hommes de notre temps pour soulever seulement cette pierre, et les plates-formes de Balbek en portent de plus colossales encore, élevées à vingt-cinq ou trente pieds du sol, pour porter des colonnades proportionnées à ces bases.

Nous suivîmes notre route entre le désert à gauche et les ondulations de l' Anti-Liban à droite, en longeant quelques petits champs cultivés par les arabes pasteurs, et le lit d' un large torrent qui serpente entre les ruines, et au bord duquel s' élèvent quelques beaux noyers. L' acropolis, ou la

colline artificielle qui porte tous les grands monuments d' Héliopolis, nous apparaissait çà et là entre les rameaux et au-dessus de la tête des grands arbres ; enfin, nous la découvrîmes en entier, et toute la caravane

s'arrêta, comme par un instinct électrique.  
Aucune plume, aucun pinceau ne pourraient décrire  
l'impression que ce seul regard donne à l'oeil  
et à l'âme. Sous nos pas, dans le lit du torrent,  
au milieu des champs, autour de tous les troncs  
d'arbres, des blocs de granit rouge ou gris,  
de porphyre sanguin, de marbre blanc, de pierre  
jaune, aussi éclatante que le marbre de Paros ;  
tronçons de colonnes, chapiteaux ciselés,  
architraves, volutes, corniches, entablements,  
piédestaux ; membres épars, et qui semblent  
palpitants ; des statues tombées la face contre  
terre : tout cela confus, groupé en monceaux,  
disséminé et ruisselant de toutes parts, comme  
les laves d'un volcan qui vomirait les débris  
d'un grand empire : à peine un sentier pour se  
glisser à travers ces balayures des arts qui  
couvrent toute la terre. Le fer de nos chevaux  
glissait et se brisait à chaque pas dans les  
acanthes polies des corniches, ou sur le sein  
de neige d'un torse de femme : l'eau seule de  
la rivière de Balbek se faisait jour parmi  
ces lits de fragments, et lavait de son écume  
murmurante les brisures de ces marbres qui  
font obstacle à son cours.

Au delà de ces écumes de débris qui forment de  
véritables dunes de marbre, la colline de  
Balbek, plate-forme de mille pas de long, de  
sept cents pieds de large, toute bâtie de main  
d'homme, en pierres de taille, dont quelques-unes  
ont cinquante à soixante pieds de longueur,  
sur quinze à

p186

seize pieds d'élévation, mais la plupart de  
quinze à trente ; cette colline de granit  
taillé se présentait à nous par son extrémité  
orientale, avec ses bases profondes et ses  
revêtements incommensurables, où trois morceaux  
de granit forment cent quatre-vingts pieds  
de développement et près de quatre mille  
pieds de surface ; avec les larges embouchures  
de ses voûtes souterraines, où l'eau de la  
rivière s'engouffrait, où le vent jetait, avec  
l'eau, des murmures semblables aux volées  
lointaines des grandes cloches de nos cathédrales.  
Sur cette immense plate-forme, l'extrémité des  
grands temples se montrait à nous, détachée  
de l'horizon bleu et rose, ou couleur d'or.  
Quelques-uns de ces monuments déserts semblaient  
intacts, et paraissaient sortir des mains de

l'ouvrier ; d' autres ne présentaient plus que des restes encore debout, des colonnes isolées, des pans de muraille inclinés et des frontons démantelés : l'oeil se perdait dans les avenues étincelantes des colonnades de ces divers temples, et l' horizon trop élevé nous empêchait de voir où finissait ce peuple de pierre. Les six colonnes gigantesques du grand temple, portant encore majestueusement leur riche et colossal entablement, dominaient toute cette scène, et se perdaient dans le ciel bleu du désert, comme un autel aérien pour les sacrifices des géants.

Nous ne nous arrêtàmes que quelques minutes pour reconnaître seulement ce que nous venions visiter à travers tant de périls et tant de distance ; et sûrs enfin de posséder, pour le lendemain, ce spectacle que les rêves mêmes ne pouvaient nous rendre, nous nous remîmes en marche. Le jour baissait ; il fallait trouver un asile, ou sous la tente, ou sous quelques voûtes de ces ruines, pour passer la nuit, et

p187

nous reposer d' une marche de quatorze heures. Nous laissâmes à gauche la montagne de ruines et une vaste plage toute blanche de débris, et, traversant quelques champs de gazon broutés par les chèvres et les chameaux, nous nous dirigeâmes vers une fumée qui s' élevait, à quelques cents pas de nous, d' un groupe de ruines entremêlées de masures arabes. Le sol était inégal et montueux, et retentissait sous les fers de nos chevaux, comme si les souterrains que nous foulions allaient s' entr' ouvrir sous leurs pas. Nous arrivâmes à la porte d' une cabane basse, et à demi cachée par les pans de marbre dégradés, et dont la porte et les étroites fenêtres, sans vitres et sans volets, étaient construites de marbre et de porphyre, mal collés ensemble avec un peu de ciment. Une petite ogive de pierre s' élevait, d' un ou deux pieds, au-dessus de la plate-forme qui servait de toit à cette mesure, et une petite cloche, semblable à celle que l' on peint sur la grotte des ermites, s' y balançait aux bouffées du vent : c' était le palais épiscopal de l' évêque arabe de Balbek, qui surveillait, dans ce désert, un petit troupeau de douze ou quinze familles chrétiennes, de la communion grecque, perdues au milieu de ces déserts, et de la tribu féroce des arabes indépendants de

Bkâ.

Jusque-là nous n' avions vu aucun être vivant  
que les chacals qui couraient entre les colonnes  
du grand temple, et les petites hirondelles,  
au collier de soie rose, qui bordaient, comme  
un ornement d' architecture orientale, les  
corniches de la plate-forme. L' évêque, averti  
par le bruit de notre caravane, arriva bientôt,  
et, s' inclinant sur la porte, m' offrit  
l' hospitalité. C' était un beau vieillard, aux  
cheveux et à la barbe d' argent, à la physionomie  
grave et douce, à la

p188

parole noble, suave et cadencée, tout à fait  
semblable à l' idée du prêtre dans le poème  
ou dans le roman, et digne en tout de montrer  
sa figure de paix, de résignation et de  
charité, dans cette scène solennelle de ruines  
et de méditations. Il nous fit entrer dans  
une petite cour intérieure, pavée aussi  
d' éclats de statues, de morceaux de mosaïque et  
de vases antiques ; et, nous livrant sa  
maison, c' est-à-dire deux petites chambres  
basses, sans meubles et sans portes, il se  
retira, et nous laissa, suivant la coutume  
orientale, maîtres absolus de sa demeure.  
Pendant que nos arabes plantaient en terre,  
autour de la maison, des chevilles de fer,  
pour y attacher par des anneaux les jambes  
de nos chevaux, et que d' autres allumaient  
un feu dans la cour, pour nous préparer le  
pilau et cuire les galettes d' orge, nous  
sortîmes pour jeter un second regard sur les  
monuments qui nous environnaient. Les  
grands temples étaient devant nous, comme des  
statues sur leurs piédestaux : le soleil les  
frappait d' un dernier rayon vague, qui se retirait  
lentement d' une colonne à l' autre, comme les  
lueurs d' une lampe que le prêtre emporte au fond  
du sanctuaire : les mille ombres des portiques,  
des piliers, des colonnades, des autels, se  
répandaient mouvantes sous la vaste forêt de  
pierre, et remplaçaient peu à peu, sur l' acropolis,  
les éclatantes lueurs du marbre et du travertin :  
plus loin, dans la plaine, c' était un océan  
de ruines qui ne se perdaient qu' à l' horizon ;  
on eût dit des vagues de pierres brisées contre  
un écueil, et couvrant une immense plage de  
leur blancheur et de leur écume. Rien ne  
s' élevait au-dessus de cette mer de débris,



et la nuit qui tombait des hauteurs, déjà grises,  
d' une chaîne de montagnes, les ensevelissait

p189

successivement dans son ombre. Nous restâmes  
quelques moments assis silencieusement devant  
ce spectacle, et nous rentrâmes, à pas lents,  
dans la petite cour de l' évêque, éclairée  
par le foyer des arabes.

Assis sur quelques fragments de corniches et de  
chapiteaux qui servaient de bancs dans la cour,  
nous mangeâmes rapidement le sobre repas du  
voyageur dans le désert, et nous restâmes quelque  
temps à nous entretenir, avant le sommeil, de  
ce qui remplissait nos pensées. Le foyer  
s' éteignait ; mais la lune s' élevait pleine  
et éclatante dans le ciel limpide, et, passant  
à travers les crénelures d' un grand mur de  
pierres blanches, et les dentelures d' une fenêtre  
en arabesques, qui bornaient la cour du côté du  
désert, elle éclairait l' enceinte d' une clarté  
qui rayonnait sur toutes les pierres. Le silence  
et la rêverie nous gagnèrent : ce que nous  
pensions à cette heure, à cette place, si loin  
du monde vivant, dans ce monde mort, en présence  
de tant de témoins muets d' un passé inconnu,  
mais qui bouleverse toutes nos petites théories  
d' histoire et de philosophie de l' humanité ;  
ce qui se remuait dans nos esprits ou dans nos  
coeurs, de nos systèmes, de nos idées, hélas !  
Et peut-être aussi de nos souvenirs et de nos  
sentiments individuels ; Dieu seul le sait,  
et nos langues n' essayaient pas de le dire ;  
elles auraient craint de profaner la solennité  
de cette heure, de cet astre, de ces pensées  
mêmes : nous nous taisions. Tout à coup, comme  
une plainte douce et amoureuse, un murmure grave  
et accentué par la passion sortit des ruines,  
derrière ce grand mur percé d' ogives arabesques,  
et dont le toit nous avait paru écroulé sur  
lui-même : ce murmure vague et confus s' enfla,  
se prolongea, s' éleva plus fort et plus haut, et

p190

nous distinguâmes un chant nourri de plusieurs  
voix en chœur ; un chant monotone, mélancolique  
et tendre, qui montait, qui baissait, qui mourait,

qui renaissait alternativement, et qui se répondait à lui-même : c' était la prière du soir que l' évêque arabe faisait avec son petit troupeau, dans l' enceinte éboulée de ce qui avait été son église, monceaux de ruines entassés récemment par une tribu d' arabes idolâtres. Rien ne nous avait préparés à cette musique de l' âme, dont chaque note est un sentiment ou un soupir du coeur humain dans cette solitude, au fond des déserts, sortant ainsi des pierres muettes, accumulées par les tremblements de terre, par les barbares et par le temps. Nous fûmes frappés de saisissement, et nous accompagnâmes des élans de notre pensée, de notre prière et de toute notre poésie intérieure, les accents de cette poésie sainte, jusqu' à ce que les litanies chantées eussent accompli leur refrain monotone, et que les derniers soupirs de ces voix pieuses se fussent assoupis dans le silence accoutumé de ces vieux débris. Les temples nous ont fait oublier le djérid que le prince de Balbek voulait nous donner ; nous avons passé la matinée tout entière à les parcourir de nouveau. à quatre heures,

p191

quelques arabes sont venus nous avertir que les cavaliers étaient dans la plaine au-dessus des temples, mais qu' impatientés de nos délais ils allaient se retirer ; que le prince pensait que ce spectacle ne nous était pas agréable, puisque nous différions de nous y rendre, et qu' il nous priait de monter à son sérail lorsque nous aurions satisfait notre curiosité ; qu' il nous préparait chez lui un autre divertissement. Cette tolérance de ce chef d' une tribu féroce des arabes les plus redoutés de ce désert nous étonnait. En général, les arabes et les turcs eux-mêmes ne permettent pas aux étrangers de visiter seuls aucune ruine d' anciens monuments ; ils croient que ces débris renferment d' immenses trésors gardés par les génies ou les démons, et que les européens connaissent les paroles magiques qui les découvrent ; comme ils ne veulent pas qu' on les emporte, ils sont d' une extrême vigilance autour des francs dans ces contrées : ici, au contraire, nous étions absolument abandonnés à nous-mêmes ; nous n' avons pas même un guide arabe avec nous, et les enfants de la tribu s' étaient éloignés par respect. Je ne sais à quoi tient cette

respectueuse déférence de l'émir de Balbek dans cette circonstance ; peut-être nous prend-il pour des émissaires d'Ibrahim-Pacha. Le fait est que nous sommes trop peu nombreux pour inspirer de la crainte à une tribu entière de cinq ou six cents hommes accoutumés au combat et vivant de rapines ; et cependant ils n'osent ni s'approcher de nous, ni nous interroger, ni s'opposer à aucune de nos démarches ; nous pourrions rester un mois dans les temples, y faire des fouilles, emporter les fragments les plus précieux de ces sculptures, sans que qui que ce soit s'y opposât. Je regrette vivement ici, comme à la mer Morte, de n'avoir pas connu d'avance la disposition

p192

de ces tribus à notre égard : j'aurais amené des ouvriers et des chameaux de charge, et enrichi la science et les musées. Nous allâmes, en sortant des temples, au palais de l'émir. Un intervalle de ruines désertes, mais moins importantes, sépare la colline des grands temples, ou l'acropole de Balbek, de la nouvelle Balbek, habitée par les arabes. Celle-ci n'est qu'un monceau de masures cent fois renversées dans des guerres incessantes ; la population s'est nichée comme elle a pu dans les cavités formées par tant de débris ; quelques branches d'arbre, quelques toits de chaume recouvrent ces demeures, dont les portes et les fenêtres sont formées souvent avec des morceaux des plus admirables débris. L'espace occupé par les ruines de la ville moderne est immense ; il s'étend à perte de vue, et blanchit deux collines basses qui ondulent au-dessus de la grande plaine : l'effet en est triste et dur. Ces débris modernes rappellent ceux d'Athènes, que j'avais vus une année auparavant. Le blanc mat et cru de ces murailles couchées à terre, et de ces pierres disséminées, n'a rien de la majesté ni de la couleur dorée des ruines véritablement antiques ; cela ressemble à une immense grève couverte de l'écume de la mer. Le palais de l'émir est une assez vaste cour, entourée de masures de diverses formes ; le tout assez semblable à une cour de misérable ferme, dans nos provinces les plus pauvres. La porte était gardée par un certain

nombre d' arabes armés ; la foule se pressait pour y entrer ; les gardes nous firent place et nous introduisirent. La cour était déjà remplie de tous les chefs de la tribu et d' une grande multitude de

p193

peuple. L' émir et sa famille, ainsi que les principaux scheiks, revêtus de cafetans et de pelisses magnifiques, mais en lambeaux, étaient assis sur une estrade élevée au-dessus de la foule et adossée au principal bâtiment. Derrière eux était un certain nombre de serviteurs, d' hommes armés et d' esclaves noirs. L' émir et sa suite se levèrent à notre approche ; on nous aida à escalader quelques marches énormes, formées de blocs irréguliers qui servaient d' escaliers à l' estrade, et, après les compliments d' usage, l' émir nous fit asseoir sur le divan à côté de lui ; on m' apporta la pipe, et le spectacle commença. Une musique formée de tambours, de tambourins, de fifres aigus et de triangles de fer, qu' on frappait avec une verge de fer, donna le signal : quatre ou cinq acteurs, vêtus de la manière la plus grotesque, les uns en hommes, les autres en femmes, s' avancèrent au milieu de la cour, et exécutèrent les danses les plus bizarres et les plus lascives que l' oeil de ces barbares puisse supporter. Ces danses monotones durèrent plus d' une heure, entremêlées de temps en temps de quelques paroles et de quelques gestes et changements de costume, qui semblaient dénoter une intention dramatique ; mais une seule chose était intelligible, c' était l' horrible et dégoûtante dépravation des moeurs publiques, indiquée par les mouvements des danseurs. Je détournai les yeux ; l' émir lui-même semblait rougir de ces scandaleux plaisirs de son peuple, et faisait, comme moi, des gestes de mépris ; mais les cris et les transports du reste des spectateurs s' élevaient toujours au moment où les plus sales obscénités se révélaient dans les figures de la danse, et récompensaient les acteurs.

p194

Ceux-ci dansèrent ainsi jusqu' à ce que, accablés de fatigue et inondés de sueur, ils ne pussent plus supporter la rapidité toujours croissante de la mesure ; ils roulèrent à terre, d' où on les emporta. Les femmes n' assistaient pas à ce spectacle ; mais celles de l' émir, dont le harem donnait sur la cour, en jouissaient de leurs chambres, et nous les voyions, à travers des grillages de bois, se presser aux fenêtres pour regarder les danseurs. Les esclaves de l' émir nous apportèrent des sorbets et des confitures de toute espèce, ainsi que des boissons exquises, composées de jus de grenade et de fleurs d' oranger à la glace, dans des coupes de cristal ; d' autres esclaves nous présentaient, pour essuyer nos lèvres, des serviettes de mousseline brodée en or. Le café fut aussi servi plusieurs fois, et les une demi-heure avec l' émir ; il me parut un homme de bon sens et d' esprit, fort au-dessus de l' idée que les grossiers plaisirs de son peuple auraient pu donner de lui : c' est un homme d' environ cinquante ans, d' une belle figure, ayant les manières les plus dignes et les plus nobles, la politesse la plus solennelle ; toutes choses que le dernier des arabes possède comme un don du climat, ou comme l' héritage d' une antique civilisation. Son costume et ses armes étaient de la plus grande magnificence. Ses chevaux admirables étaient répandus dans les cours et dans le chemin ; il m' en offrit un des plus beaux ; il m' interrogea avec la plus délicate discrétion sur l' Europe, sur Ibrahim, sur l' objet de mon voyage au milieu de ces déserts. Je répondis avec une réserve affectée, qui put lui faire croire que j' avais en effet un tout autre but que celui de visiter des colonnes et des ruines. Il m' offrit toute sa tribu pour m' accompagner à Damas, à travers la chaîne inconnue de l' Anti-Liban,

p195

que je voulais traverser. J' acceptai seulement quelques cavaliers pour me servir de guides et de protection, et je me retirai, accompagné par tous les scheiks, qui nous suivirent à cheval jusqu' à la porte de l' évêque grec. Je donnai l' ordre du départ pour le lendemain, et nous passâmes la soirée à causer avec le vénérable hôte que nous allions quitter. Quelques

centaines de piastres, que je lui laissai en aumône pour son troupeau, payèrent l' hospitalité que nous avions reçue de lui. Il voulut bien se charger de faire partir un chameau chargé de quelques fragments de sculpture que je désirais emporter en Europe ; il s' acquitta fidèlement de cette commission, et à mon retour en Syrie je trouvai ces précieux débris arrivés avant moi à Bayruth.

31 mars 1833.

Nous sommes partis de Balbek à quatre heures du matin ; la caravane se compose de notre nombre ordinaire de moukres, d' arabes, de serviteurs, d' escorte, et de huit cavaliers de Balbek qui marchent, à deux ou trois cents pas, en tête de la caravane : le jour a commencé à poindre au moment où nous franchissions la première colline qui monte vers la chaîne de l' Anti-Liban. Toute cette colline est creusée d' immenses et profondes carrières, d' où sont sortis les prodigieux monuments que nous venions de contempler. Le

p196

soleil commençait à dorer leurs faîtes, et ils brillaient sous nos pieds, dans la plaine, comme des blocs d' or ; nous ne pouvions en détacher nos regards ; nous nous arrêtâmes vingt fois avant d' en perdre tout à fait la vue ; enfin ils disparaissent pour jamais sous la colline, et nous ne voyons au delà du désert que les cimes noires ou neigeuses des montagnes de Tripoli et de Latakieh, qui se fondent dans le firmament.

Les montagnes peu élevées d' abord que nous traversons sont entièrement nues et presque désertes. Le sol en général est pauvre et stérile : la terre, là où elle est cultivée, est de couleur rouge. Il y a de jolies vallées à pentes douces et ondoyantes, où la charrue pourrait se promener sans obstacles. Nous ne rencontrons ni voyageurs, ni villages, ni habitants, jusque vers le milieu du jour. Nous faisons halte sous nos tentes, à l' entrée d' une gorge profonde où coule un torrent, alors à sec. Nous trouvons une source sous un rocher : l' eau est abondante et délicieuse ; nous en remplissons les jarres suspendues aux selles de nos chevaux. Après deux heures de repos, nous nous remettons en marche. Nous côtoyons, par un sentier rapide et escarpé, le flanc d' une haute montagne de roche nue, pendant

environ deux heures. La vallée, qui se creuse de plus en plus à notre droite, est sillonnée par un large lit de fleuve sans eau. Une montagne de roche grise, et complètement dépouillée, s'élève de l'autre côté, comme une muraille perpendiculaire. Nous recommençons à descendre vers l'autre embouchure de cette gorge. Deux de nos chevaux, chargés de bagages, roulent dans le précipice. Les matelas et tapis de divan,

p197

dont ils sont chargés, amortissent la chute ; nous parvenons à les retirer. Nous campons à l'issue de la gorge, auprès d'une source excellente. - nuit passée au milieu de ce labyrinthe inconnu des montagnes de l'Anti-Liban. Les neiges ne sont qu'à cinquante pas au-dessus de nos têtes. Nos arabes ont allumé un feu de broussailles sous une grotte, à dix pas du tertre où est plantée notre tente. La lueur du feu perce la toile et éclaire l'intérieur de la tente, où nous nous abritons contre le froid. Les chevaux, quoique couverts de leurs *libets*, couvertures de feutre, hennissent de douleur. Toute la nuit nous entendons les cavaliers de Balbek et les soldats égyptiens qui gémissent sous leurs manteaux. Nous-mêmes, quoique couverts d'un manteau et d'une épaisse couverture de laine, nous ne pouvons supporter la morsure de cet air glacé des Alpes. Nous montons à cheval à sept heures du matin, par un soleil resplendissant qui nous fait dépouiller successivement nos manteaux et nos cafetans. Nous passons à huit heures dans une plaine très-élevée, par un grand village arabe, dont les maisons sont vastes et les cours remplies de bétail et de volaille, comme en Europe. Nous ne nous y arrêtons pas. Ce peuple est ennemi de celui de Balbek et des arabes de Syrie. Ce sont des peuplades presque indépendantes, qui ont plus de rapport avec les populations de Damas et de la Mésopotamie. Ils paraissent riches et laborieux. Toutes les plaines autour de ce village sont cultivées. Nous voyons des hommes, des femmes, des enfants dans les champs. On laboure avec des boeufs. Nous rencontrons des scheiks richement montés et équipés, qui vont à Damas, ou qui en viennent : leur

physionomie est rude et féroce ; ils nous regardent

p198

de mauvais oeil, et passent sans nous saluer. Les enfants nous crient des paroles injurieuses. Dans un second village, à deux heures du premier, nous achetons avec peine quelques poules et un peu de riz pour le dîner de la caravane. Nous campons, à six heures du soir, dans un champ élevé au-dessus d'une gorge de montagne, qui descend vers un fleuve que nous voyons briller de loin. Il y a un petit torrent qui coule en bondissant dans la gorge, et où nous abreuvons nos chevaux. Le climat est rude encore. Devant nous, à l'embouchure de la gorge, s'élèvent des pics de rochers groupés en pyramides, et qui se perdent dans le ciel. Aucune végétation sur ces pics. Couleur grise ou noire du rocher, contrastant avec l'éclatante limpidité du firmament où ils plongent.

1<sup>er</sup> avril 1833.

Monté à cheval à six heures du matin. Journée superbe. -voyagé tout le jour, sans halte, entre des montagnes escarpées, séparées seulement par des gorges étroites, où roulent des torrents de neige fondue. -pas un arbre, pas une mousse sur les flancs de ces montagnes. Leurs formes bizarres, heurtées, concassées, figurent des monuments humains. L'une d'elles s'élève immense et à pic de tous les côtés, comme une pyramide : elle peut avoir une lieue de circonférence.

p199

On ne peut découvrir comment il a pu jamais être possible de la gravir. Aucune trace de sentiers ni de gradins visible : et cependant tous ses flancs sont creusés de cavernes de toutes proportions, par la main des hommes. Il y a une multitude de cellules grandes et petites, dont les portes sont sculptées de diverses formes par le ciseau. Quelques-unes de ces grottes, dont les embouchures s'ouvrent au-dessus de nos têtes, ont de petites terrasses de rochers vifs devant leurs portes. On voit des restes de chapelles ou de temples, des colonnes encore debout, sur la roche : on dirait une ruche



d'hommes abandonnée. Les arabes disent que ce sont les chrétiens de Damas qui ont creusé ces antres. Je pense en effet que c'est là une de ces thébaïdes où les premiers chrétiens se réfugièrent dans les temps de cénobitisme ou de persécution. Saint Paul avait fondé une grande église à Damas ; et cette église, longtemps florissante, subit les phases et les persécutions de toutes les autres églises de l'orient.

Nous laissons cette montagne sur notre gauche, et bientôt derrière nous. Nous descendons rapidement, et par des précipices presque impraticables, vers une vallée plus ouverte et plus large. Un fleuve charmant la remplit. La végétation recommence sur ses bords : des saules, des peupliers, des arbres immenses, aux branches coudées d'une manière bizarre, aux feuillages noirs, croissent dans les interstices de rocher qui bordent le fleuve. Nous suivons ces bords enchantés pendant une heure, en descendant toujours, mais insensiblement. Le fleuve nous accompagne en murmurant et en écumant sous les pieds de nos chevaux. Les hautes montagnes, qui forment la gorge d'où descend

p200

le fleuve, s'éloignent, et s'arrondissent en croupes larges et boisées, frappées des rayons du soleil couchant ; c'est une première échappée sur la Mésopotamie : nous apercevons de plus en plus les larges vallées qui vont déboucher dans la grande plaine du désert de Damas à Bagdad. La vallée où nous sommes circule mollement et s'élargit elle-même. à droite et à gauche du fleuve, nous commençons à apercevoir des traces de culture, nous entendons des mugissements lointains de troupeaux. Des vergers d'abricotiers, aussi grands que des noyers, bordent le chemin. Bientôt, à notre grande surprise, nous voyons des haies, comme en Europe, séparer les vergers et les jardins, semés de plantes potagères et d'arbres fruitiers en fleur. Des barrières ou des portes de bois ouvrent çà et là sur ces beaux vergers. Le chemin est large, uni, bien entretenu, comme aux environs d'une grande ville de France. Nul d'entre nous ne savait l'existence de cette oasis ravissante, au sein de ces montagnes inaccessibles de l'Anti-Liban. Nous approchons

évidemment d' une ville ou d' un village, dont nous ignorons le nom. Un cavalier arabe, que nous rencontrons, dit que nous sommes aux environs d' un grand village, dont le nom est *Zebdani* : nous en voyons déjà la fumée qui s' élève entre les cimes des grands arbres dont la vallée est semée ; nous entrons dans les rues du village ; elles sont larges, droites, avec un trottoir de pierre de chaque côté. Les maisons qui les bordent sont grandes, et entourées de cours pleines de bestiaux et de jardins parfaitement arrosés et cultivés. Les femmes et les enfants se présentent aux portes pour nous voir passer, et nous accueillent avec une physionomie ouverte et souriante. Nous nous informons s' il existe un caravansérai où nous puissions nous abriter pour une nuit ; on

p201

nous répond que non, parce que, Zebdani n' étant sur aucune route, il n' y passe jamais de caravane.

Nous arrivons, après avoir longtemps circulé dans les rues du village, à une grande place au bord du fleuve. Là, une maison plus grande que les autres, précédée d' une terrasse et entourée d' arbres, nous annonce la demeure du scheik. Je me présente avec mon drogman, et je demande une maison pour passer la nuit. Les esclaves vont avertir le scheik ; il accourt lui-même : c' est un vieillard vénérable, à barbe blanche, à physionomie ouverte et gracieuse. Il m' offre sa maison tout entière, avec un empressement et une grâce d' hospitalité que je n' avais pas encore rencontrés ailleurs. à l' instant ses nombreux esclaves et les principaux habitants du village s' emparent de nos chevaux, les conduisent dans un vaste hangar, les déchargent, apportent des monceaux d' orge et de paille. Le scheik fait retirer ses femmes de leur appartement, et nous introduit d' abord dans son divan, où l' on nous sert le café et les sorbets, puis nous abandonne toutes les chambres de sa maison. Il me demande si je veux que ses esclaves nous préparent un repas. Je le prie de permettre que mon cuisinier leur épargne cette peine, et de me procurer seulement un veau et quelques moutons, pour renouveler nos provisions épuisées depuis Balbek. En peu de minutes le veau et les moutons sont amenés et tués par le boucher du village ; et

tandis que nos gens nous préparent à souper, le scheik nous présente les principaux habitants du pays, ses parents et ses amis. Il me demande même la permission de faire introduire ses femmes auprès de Madame De Lamartine. " elles désiraient passionnément, dit-il, de voir une femme d' Europe, et de contempler

p202

ses vêtements et ses bijoux. " les femmes du scheik passèrent en effet voilées par le divan où nous étions, et entrèrent dans l' appartement de ma femme. Il y en avait trois : une déjà âgée, qui semblait la mère des deux autres. Les deux jeunes étaient remarquablement belles, et semblaient pleines de respect, de déférence et d' attachement pour la plus âgée. Ma femme leur fit quelques petits présents, et elles lui en firent d' autres de leur côté. Pendant cette entrevue, le vénérable scheik de Zebdani nous avait conduits sur une terrasse qu' il a élevée tout près de sa maison, au bord du fleuve. Des piliers, plantés dans le lit même de la rivière, portent un plancher recouvert de tapis ; un divan règne alentour, et un arbre immense, pareil à ceux que j' avais déjà vus au bord du chemin, couvre de son ombre la terrasse et le fleuve tout entier. C' est là que le scheik, comme tous les turcs, passe ses heures de loisir au murmure et à la fraîcheur des eaux du fleuve écumantes sous ses yeux, à l' ombre de l' arbre, au chant de mille oiseaux qui le peuplent. Un pont de planches conduit de la maison sur cette terrasse suspendue. C' est un des plus beaux sites que j' aie contemplés dans mes voyages. La vue glisse sur les dernières croupes arrondies et sombres de l' Anti-Liban, qui dominent les pyramides de roche noire, ou les pics de neige ; elle descend avec le fleuve et ses vagues d' écume entre les cimes inégales des forêts d' arbres variés qui tracent sa course, et va se perdre avec lui dans les plaines descendantes de la Mésopotamie, qui entrent, comme un golfe de verdure, dans les sinuosités des montagnes. Le souper étant prêt, je priai le scheik de vouloir bien le partager avec nous. Il accepta de bonne grâce, et parut

p203

fort amusé de la manière de manger des européens. Il n' avait jamais vu aucun des ustensiles de nos tables. Il ne but point de vin, et nous n' essayâmes pas de lui faire violence. La conscience du musulman est aussi respectable que la nôtre. Faire pécher un turc contre la loi que la religion lui impose m' a paru toujours aussi coupable, aussi absurde que de tenter un chrétien. Nous parlâmes longtemps de l' Europe, de nos coutumes, dont il paraissait grand admirateur. Il nous entretint de sa manière d' administrer son village. Sa famille gouverne depuis des siècles ce canton privilégié de l' Anti-Liban, et les perfectionnements de propriétés, d' agriculture, de police et de propreté que nous avions admirés en traversant le territoire de Zebdani, étaient dus à cette excellente race de scheiks. Il en est ainsi dans tout l' orient. Tout est exception et anomalie. Le bien s' y perpétue sans terme comme le mal. Nous pûmes juger, par ce village enchanteur, de ce que seraient ces provinces rendues à leur fertilité naturelle. Le scheik admira beaucoup mes armes, et surtout une paire de pistolets à piston, et déguisa mal le plaisir que lui ferait la possession de cette arme. Mais je ne pouvais pas la lui offrir : c' étaient mes pistolets de combat, que je voulais conserver jusqu' à mon retour en Europe. Je lui fis présent d' une montre en or pour sa femme. Il reçut ce cadeau avec toute la résistance polie que nous mettrions en Europe à en accepter un semblable, et affecta même d' être complètement satisfait, bien que je ne pusse douter de sa prédilection pour la paire de pistolets. On nous apporta une quantité de coussins et de tapis pour nous coucher ; nous les étendîmes dans le divan où il couchait lui-même, et nous

p204

nous endormîmes au bruit du fleuve qui murmurait sous nos lits. Le lendemain, parti au jour naissant ; -traversé la seconde moitié du village de Zebdani, plus belle encore que ce que nous avons vu la veille. Le scheik nous fait escorter jusqu' à Damas par quelques hommes à cheval de sa tribu. Nous congédions là les cavaliers de l' émir de Balbek, qui ne seraient pas en sûreté sur

le territoire de Damas. Nous marchons pendant une heure dans des chemins bordés de haies vives, aussi larges qu'en France, et parfaitement soignés. Une voûte d'abricotiers et de poiriers couvre la route ; à droite et à gauche s'étendent des vergers sans fin, puis des champs cultivés remplis de monde et de bétail. Tous ces vergers sont arrosés de ruisseaux qui descendent des montagnes à gauche. Les montagnes sont couvertes de neige à leurs sommets. La plaine est immense, et rien ne la limite à nos yeux que les forêts d'arbres en fleur. Après avoir marché ainsi trois heures comme au milieu des plus délicieux paysages de l'Angleterre ou de la Lombardie, sans que rien nous rappelât le désert et la barbarie, nous rentrons dans un pays stérile et plus âpre. La végétation et la culture disparaissent presque entièrement. Des collines de roche, à peine couvertes d'une mousse jaunâtre, s'étendent devant nous, bornées par des montagnes grises plus élevées et également dépouillées. Nous faisons halte sous nos tentes, au pied de ces montagnes, loin de toute habitation. Nous y passons la nuit au bord d'un torrent profondément encaissé qui retentit comme un tonnerre sans fin dans une gorge de rochers, et roule des eaux bourbeuses et des flocons de neige.

p205

à cheval à six heures. C'est notre dernière journée ; nous complétons nos costumes turcs pour n'être pas reconnus pour francs dans les environs de Damas. Ma femme revêt le costume des femmes arabes, et un long voile de toile blanche l'entoure de la tête aux pieds. Nos arabes font aussi une toilette plus soignée, et nous montrent du doigt les montagnes qui nous restent à franchir, en criant :

*Scham ! Scham !* c'est le nom arabe de Damas.

La population fanatique de Damas et des pays environnants exige ces précautions de la part des francs qui se hasardent à visiter cette ville. Seuls parmi les orientaux, les damasquins nourrissent de plus en plus la haine religieuse et l'horreur du nom et du costume européens. Seuls ils se sont refusés à admettre les consuls ou même les agents consulaires des puissances chrétiennes. Damas est une ville sainte, fanatique et libre : rien ne doit la

souiller.

Malgré les menaces de la porte, malgré l'intervention plus redoutée d'Ibrahim-Pacha, et une garnison de douze mille soldats égyptiens ou étrangers, la population de Damas s'est obstinée à refuser au consul général d'Angleterre en Syrie l'accès de ses murs. Deux séditions terribles se sont élevées dans la ville, sur le seul bruit de l'approche de ce consul. S'il n'eût rebroussé chemin, il eût été mis en pièces. Les choses sont toujours dans cet état ; l'arrivée d'un européen en costume franc serait le signal d'une émotion nouvelle, et nous ne sommes pas sans inquiétude que le bruit de notre marche ne soit parvenu à Damas, et ne nous expose à de sérieux périls. Nous avons pris toutes les précautions possibles. Nous sommes tous vêtus du costume

p206

le plus sévèrement turc. Un seul européen, qui a pris lui-même les moeurs et le costume arabes, et qui passe pour un négociant arménien, s'est exposé depuis plusieurs années au danger d'habiter une pareille ville, pour être utile au commerce du littoral de la Syrie, et aux voyageurs que leur destinée pousse dans ces contrées inhospitalières. C'est M Baudin, agent consulaire de France et de toute l'Europe. Ancien agent de lady Stanhope, qu'il a accompagnée dans ses premiers voyages à Balbek et à Palmyre ; employé ensuite par le gouvernement français pour l'acquisition de chevaux dans le désert, M Baudin parle arabe comme un arabe, et a lié des relations d'amitié et de commerce avec toutes les tribus errantes des déserts qui entourent Damas. Il a épousé une femme arabe, d'origine européenne. Il vit depuis dix ans à Damas, et, malgré les nombreuses relations qu'il a formées, sa vie a été plusieurs fois menacée par la fureur fanatique des habitants de la ville. Deux fois il a été obligé de fuir, pour échapper à une mort certaine. Il s'est construit une maison à Zaklé, petite ville chrétienne sur les flancs du Liban, et c'est là qu'il se réfugie dans les temps d'émotion populaire. M Baudin, dont la vie est sans cesse en péril à Damas, et qui est, dans cette grande capitale, le seul moyen de communication, le seul anneau de la politique

et du commerce de l' Europe, reçoit du gouvernement français, pour tout salaire de ses immenses services, un modique traitement de 1, 500 francs ; tandis que des consuls, environnés de toutes les sécurités et tout le luxe de la vie dans les autres échelles du Levant, reçoivent d' honorables et larges rétributions. Je ne puis comprendre par quelle indifférence et par quelle injustice les gouvernements européens, et le gouvernement français surtout, négligent

p207

et déshéritent ainsi un homme jeune, intelligent, probe, serviable, courageux et actif, qui rend et rendrait les plus grands services à sa patrie. Ils le perdront !

J' avais connu M Baudin en Syrie l' année précédente, et j' avais concerté avec lui mon voyage à Damas. Instruit de mon départ et de ma prochaine arrivée, je lui expédie ce matin un arabe pour l' informer de l' heure où je serai aux environs de la ville, et le prier de m' envoyer un guide pour diriger mes pas et mes démarches.

à neuf heures du matin, nous côtoyons une montagne couverte de maisons de campagne et de jardins des habitants de Damas. Un beau pont traverse un torrent au pied de la montagne. Nous voyons de nombreuses files de chameaux qui portent des pierres pour des constructions nouvelles ; tout indique l' approche d' une grande capitale : une heure plus loin, nous apercevons, au sommet d' une éminence, une petite mosquée isolée, demeure d' un solitaire mahométan ; une fontaine coule auprès de la mosquée, et des tasses de cuivre, enchaînées au massif de la fontaine, permettent au voyageur de se désaltérer. Nous faisons halte un moment dans cet endroit, à l' ombre d' un sycomore ; déjà la route est couverte de voyageurs, de paysans et de soldats arabes. Nous remontons à cheval, et, après avoir gravi quelques centaines de pas, nous entrons dans un défilé profond, encaissé à gauche par une montagne de schiste perpendiculaire sur nos têtes ; à droite, par un rebord de rocher de trente à quarante pieds d' élévation ; la descente est rapide, et les pierres roulantes glissent sous les pieds de nos chevaux.

Je marchais à la tête de la caravane, à quelques pas derrière les arabes de Zebdani ; tout à coup ils s'arrêtent, et poussent des cris de joie en me montrant une ouverture dans le rebord de la route ; je m'approche, et mon regard plonge, à travers l'échancrure de la roche, sur le plus magnifique et le plus étrange horizon qui ait jamais étonné un regard d'homme : c'était Damas et son désert sans bornes à quelques centaines de pieds sous mes pas. Le regard tombait d'abord sur la ville, qui, entourée de ses remparts de marbre jaune et noir, flanquée de ses innombrables tours carrées de distance en distance, couronnée de ses créneaux sculptés, dominée par sa forêt de minarets de toutes formes, sillonnée par les sept branches de son fleuve et ses ruisseaux sans nombre, s'étendait à perte de vue dans un labyrinthe de jardins en fleur, jetait ses bras immenses çà et là dans la vaste plaine, partout ombragée, partout pressée par la forêt (de dix lieues de tour) de ses abricotiers, de ses sycomores, de ses arbres de toutes formes et de toute verdure ; semblait se perdre de temps en temps sous la voûte de ces arbres, puis reparaissait plus loin en larges lacs de maisons, de faubourgs, de villages ; labyrinthe de jardins, de vergers, de palais, de ruisseaux, où l'oeil se perdait, et ne quittait un enchantement que pour en retrouver un autre. Nous ne marchions plus ; tous pressés à l'étroite ouverture du rocher percé comme une fenêtre, nous contemplions, tantôt avec des exclamations, tantôt en silence, le magique spectacle qui se déroulait ainsi subitement et tout entier sous nos yeux, au terme d'une route, à travers tant de rochers et de solitudes arides, au commencement d'un autre désert qui n'a pour bornes que Bagdhad et Bassora, et qu'il

faut quarante jours pour traverser. Enfin nous nous remîmes en marche ; le parapet de rocher qui nous cachait la plaine et la ville s'abaissait insensiblement, et nous laissa bientôt jouir en plein de tout l'horizon ; nous n'étions plus qu'à cinq cents pas des murs des faubourgs. Ces murs, entourés de



charmants kiosques et de maisons de campagne des formes et des architectures les plus orientales, brillent comme une enceinte d' or autour de Damas ; les tours carrées qui les flanquent et en surmontent la ligne sont incrustées d' arabesques percées d' ogives à colonnettes minces comme des roseaux accouplés, et rodés de créneaux en turbans ; les murailles sont revêtues de pierres ou de marbres jaunes et noirs. Alternés avec une élégante symétrie ; les cimes des cyprès et des autres grands arbres qui s' élèvent des jardins et de l' intérieur de la ville s' élancent au-dessus des murailles et des tours, et les couronnent d' une sombre verdure ; les innombrables coupoles des mosquées et des palais d' une ville de quatre cent mille âmes répercutaient les rayons du soleil couchant, et les eaux bleues et brillantes des sept fleuves étincelaient et disparaissaient tour à tour à travers les rues et les jardins ; l' horizon, derrière la ville, était sans bornes comme la mer ; il se confondait avec les bords pourpres de ce ciel de feu, qu' enflammait encore la réverbération des sables du grand désert ; sur la droite, les larges et hautes croupes de l' Anti-Liban fuyaient, comme d' immenses vagues d' ombre, les unes derrière les autres, tantôt s' avançant comme des promontoires dans la plaine, tantôt s' ouvrant comme des golfes profonds, où la plaine s' engouffrait avec ses forêts et ses grands villages, dont quelques-uns comptent jusqu' à trente mille habitants ; des branches de fleuve et deux grands lacs éclataient là, dans l' obscurité de

p210

la teinte générale de verdure où Damas semble comme engloutie ; à notre gauche, la plaine était plus évasée, et ce n' était qu' à une distance de douze à quinze lieues qu' on retrouvait des cimes de montagnes, blanches de neige, qui brillaient dans le bleu du ciel, comme des nuages sur l' océan. La ville est entièrement entourée d' une forêt de vergers d' arbres fruitiers, où les vignes s' enlacent comme à Naples, et courent en guirlandes parmi les figuiers, les abricotiers, les poiriers et les cerisiers ; au-dessous de ces arbres, la terre, grasse, fertile et toujours arrosée, est tapissée d' orge, de blé, de maïs, et de toutes les plantes légumineuses que ce sol

produit ; de petites maisons blanches percent çà et là la verdure de ces forêts, et servent de demeure au jardinier, ou de lieu de récréation à la famille du propriétaire. Ces jardins sont peuplés de chevaux, de moutons, de chameaux, de tourterelles, de tout ce qui anime les scènes de la nature ; ils sont, en général, de la grandeur d' un ou deux arpents, et séparés les uns des autres par des murs de terre séchée au soleil, ou par de belles haies vives ; une multitude de chemins, ombragés et bordés d' un ruisseau d' eau courante, circulent parmi ces jardins, passent d' un faubourg à l' autre, ou mènent à quelques portes de la ville ; ils forment un rayon de vingt à trente lieues de circonférence autour de Damas. Nous marchions depuis quelques moments en silence dans ces premiers labyrinthes de vergers, inquiets de ne pas voir venir le guide qui nous était annoncé ; nous fîmes halte : il parut enfin ; c' était un pauvre arménien, mal vêtu et coiffé d' un turban noir, comme les chrétiens de Damas sont obligés d' en porter ; il s' approcha sans affectation de la

p211

caravane, adressa un mot, fit un signe ; et, au lieu d' entrer dans la ville par le faubourg et par la porte que nous avions devant nous, nous le suivîmes le long des murs, dont nous fîmes presque le tour, à travers ce dédale de jardins et de kiosques, et nous entrâmes par une porte presque déserte, voisine du quartier des arméniens.

La maison de M Baudin, où il avait eu la bonté de nous préparer un logement, est dans ce quartier. On ne nous dit rien à la première porte de la ville ; après l' avoir passée, nous longeâmes longtemps de hautes murailles à fenêtres grillées ; l' autre côté de la rue était occupé par un profond canal d' eau courante qui faisait tourner les roues de plusieurs moulins. Au bout de cette rue, nous nous trouvâmes arrêtés, et j' entendis une dispute entre mes arabes et des soldats qui gardaient une seconde porte intérieure, car tous les quartiers ont une porte distincte. Je désirais rester inconnu, et que notre caravane passât pour une caravane de marchands de Syrie ; mais la dispute se prolongeant et devenant de plus en plus bruyante, et la foule commençant

à s'attrouper autour de nous, je donnai de l'éperon à mon cheval, et je m'avançai à la tête de la caravane. C'était le corps de garde des troupes égyptiennes, qui, ayant remarqué deux fusils de chasse que mes domestiques arabes avaient mal cachés sous les couvertures de mes chevaux, refusait de nous laisser entrer ; un ordre de Shérif-Bey, gouverneur actuel de Damas, défendait l'introduction des armes dans la ville, où l'on craignait toutes les nuits une insurrection et le massacre des troupes égyptiennes. J'avais heureusement dans mon sein une lettre récente d'Ibrahim-Pacha ; je la retirai, et la remis à l'officier qui commandait

p212

le poste ; il la lut, la porta à son front et à ses lèvres, et nous fit entrer avec force excuses et compliments. Nous errâmes quelque temps dans un labyrinthe obscur de ruelles sales et étroites ; de petites maisons basses, dont les murs de boue semblaient prêts à s'écrouler sur nous, formaient ces rues ; nous voyions aux fenêtres, à travers les treillis, de ravissantes figures de jeunes filles arméniennes qui, accourues au bruit de notre longue file de chevaux, nous regardaient passer, et nous adressaient des paroles de salut et d'amitié. Nous nous arrêtâmes enfin à une petite porte basse et étroite, dans une rue où l'on pouvait à peine passer ; nous descendîmes de cheval, nous franchîmes un corridor sombre et surbaissé, et nous nous trouvâmes, comme par enchantement, dans une cour pavée de marbre, ombragée de sycomores, rafraîchie par deux fontaines moresques, et entourée de portiques de marbre et de salons richement décorés : nous étions chez M Baudin. Cette maison est, comme toutes les maisons de chrétiens de Damas, uneasure au dehors, un palais délicieux au dedans. La tyrannie de la populace fanatique force ces malheureux à cacher leur richesse et leur bien-être sous les apparences de la misère et de la ruine. On déchargea nos bagages à la porte, on remplit la cour de nos hardes, de nos tentes, de nos selles, et l'on conduisit nos chevaux au kan du bazar. M Baudin nous donna à chacun un joli appartement meublé à la manière des orientaux, et nous nous reposâmes, sur ses divans et à sa table

hospitalière, des fatigues d' une si longue route. Un homme connu et aimé, rencontré

p213

au milieu d' une foule inconnue et d' un monde étranger, c' est une patrie tout entière ; nous l' éprouvâmes en nous trouvant chez M Baudin ; et les douces heures passées à causer de l' Europe, de l' Asie, le soir à la lueur de sa lampe, au bruit du jet d' eau de sa cour, sont restées dans ma mémoire et dans mon coeur, comme un des plus délicieux repos de mes voyages. M Baudin est un de ces hommes rares que la nature a faits propres à tout : intelligence claire et rapide, coeur droit et ferme, infatigable activité ; l' Europe ou l' Asie, Paris ou Damas, la terre ou la mer, il s' accommode de tout, et trouve du bonheur et de la sérénité partout, parce que son âme est résignée, comme celle de l' Arabe, à la grande loi qui fait le fond du christianisme et de l' islamisme, soumission à la volonté de Dieu ; et aussi parce qu' il porte en lui cette ingénieuse activité d' esprit qui est la seconde âme de l' européen. Sa langue, sa figure, ses manières, ont pris tous les plis que sa fortune a voulu lui donner. à le voir avec nous causant de la France et de notre politique mouvante, on l' eût pris pour un homme arrivé la veille de Paris, et y retournant le lendemain ; à le voir le soir couché sur son divan, entre un marchand de Bassora et un pèlerin turc de Bagdhad, fumant la pipe ou le narguilé, défilant paresseusement entre ses doigts les grains d' ambre du chapelet oriental, le turban au front, les babouches aux pieds, disant un mot par quart d' heure sur le prix du café ou des fourrures, on le prendrait pour un marchand d' esclaves ou pour un pèlerin revenant de la mecque. Il n' y a d' homme complet que celui qui a beaucoup voyagé, qui a changé vingt fois la forme de sa pensée et de sa vie.

p214

Les habitudes étroites et uniformes que l' homme prend dans sa vie régulière et dans la monotonie de sa patrie, sont des moules qui rapetissent

tout : pensée, philosophie, religion, caractère, tout est plus grand, tout est plus juste, tout est plus vrai chez celui qui a vu la nature et la société de plusieurs points de vue. Il y a une optique pour l'univers matériel et intellectuel. Voyager pour chercher la sagesse, était un grand mot des anciens ; ce mot n'était pas compris de nous : ils ne voyageaient pas pour chercher seulement des dogmes inconnus et des leçons des philosophes, mais pour tout voir et tout juger. Pour moi, je suis constamment frappé de la façon étroite et mesquine dont nous envisageons les choses, les institutions et les peuples ; et si mon esprit s'est agrandi, si mon coup d'oeil s'est étendu, si j'ai appris à tout tolérer en comprenant tout, je le dois uniquement à ce que j'ai souvent changé de scène et de point de vue. étudier les siècles dans l'histoire, les hommes dans les voyages et Dieu dans la nature, c'est la grande école. Nous étudions tout dans nos misérables livres, et nous comparons tout à nos petites habitudes locales : et qui est-ce qui a fait nos habitudes et nos livres ? Des hommes aussi petits que nous. Ouvrons le livre des livres ; vivons, voyons, voyageons : le monde est un livre dont chaque pas nous tourne une page ; celui qui n'en a lu qu'une, que sait-il ?

DAMAS

p215

2 avril 1833.

Revêtu du costume arabe le plus rigoureux, j'ai parcouru ce matin les principaux quartiers de Damas, accompagné seulement de M Baudin, de peur qu'une réunion un peu nombreuse de visages inconnus n'attirât l'attention sur nous. Nous avons circulé d'abord pendant assez longtemps dans les rues sombres, sales et tortueuses du quartier arménien. On dirait un des plus misérables villages de nos provinces. Les maisons sont construites de boue ; elles sont percées, sur la rue, de quelques petites et rares fenêtres grillées, dont les volets sont peints en rouge. Elles sont basses, et les portes surbaissées ressemblent à des portes d'étables. Un tas d'immondices et une mare d'eau et de

fange règnent presque partout autour des portes. Nous sommes entrés cependant dans quelques-unes de ces maisons des principaux négociants arméniens, et j' ai été frappé de la richesse et de l' élégance de ces habitations à l' intérieur. Après avoir passé la porte et franchi un corridor obscur, on se trouve dans une cour ornée de superbes fontaines jaillissantes en marbre, et ombragées d' un ou de deux sycomores, ou de saules de Perse. Cette cour est pavée en larges dalles de pierre polie ou de marbre ; des vignes tapissent les murs. Ces murs sont revêtus de marbre blanc et noir ; cinq ou six portes, dont les montants sont de marbre aussi, et sculptées en arabesques, introduisent dans autant de salles ou de salons où se tiennent les hommes et les femmes de la famille. Ces salons sont vastes et voûtés. Ils sont percés d' un grand nombre de petites fenêtres très-élevées, pour laisser sans cesse jouer librement l' air extérieur. Presque tous sont composés de deux plans : un premier plan inférieur, où se tiennent les serviteurs et les esclaves ; un second plan élevé de quelques marches, et séparé du premier par une balustrade en marbre ou en bois de cèdre merveilleusement découpée. En général, une ou deux fontaines en jets d' eau murmurent dans le milieu ou dans les angles du salon. Les bords sont garnis de vases de fleurs ; des hirondelles ou des colombes privées viennent librement y boire, et se poser sur les bords des bassins. Les parois de la pièce sont en marbre jusqu' à une certaine hauteur. Plus haut, elles sont revêtues de stuc et peintes en arabesques de mille couleurs, et souvent avec des moulures d' or extrêmement chargées. L' ameublement consiste en de magnifiques tapis de Perse ou de Bagdad qui couvrent partout le plancher de marbre ou de cèdre, et en une grande quantité

de coussins ou de matelas de soie épars au milieu de l' appartement, et qui servent de sièges ou de dossiers aux personnes de la famille. Un divan recouvert d' étoffes précieuses et de tapis infiniment plus fins règne au fond et sur les contours de la chambre. Les femmes et les enfants

y sont ordinairement accroupis ou étendus, occupés des différents travaux du ménage. Les berceaux des petits enfants sont sur le plancher, parmi ces tapis et ces coussins ; le maître de la maison a toujours un de ces salons pour lui seul ; c' est là qu' il reçoit les étrangers ; on le trouve ordinairement assis sur son divan, son écritoire à long manche posée à terre à côté de lui, une feuille de papier appuyée sur son genou ou sur sa main gauche, et écrivant ou calculant tout le jour, car le commerce est l' occupation et le génie unique des habitants de Damas.

Partout où nous sommes allés rendre des visites qu' on nous avait faites la veille, le propriétaire de la maison nous a reçus avec grâce et cordialité ; il nous a fait apporter les pipes, le café, les sorbets, et nous a conduits dans le salon où se tiennent les femmes. Quelque idée que j' eusse de la beauté des syriennes, quelque image que m' ait laissée dans l' esprit la beauté des femmes de Rome et d' Athènes, la vue des femmes et des jeunes filles arméniennes de Damas a tout surpassé. Presque partout nous avons trouvé des figures que le pinceau européen n' a jamais tracées, des yeux où la lumière sereine de l' âme prend une couleur de sombre azur, et jette des rayons de velours humides que je n' avais jamais vus briller dans des yeux de femme ; des traits d' une finesse et d' une pureté si exquis, que la main la plus légère et la plus suave ne pourrait les imiter, et une peau si transparente

p218

et en même temps si colorée de teintes vivantes, que les teintes les plus délicates de la feuille de rose ne peuvent en rendre la pâle fraîcheur ; les dents, le sourire, le naturel moelleux des formes et des mouvements, le timbre clair, sonore, argentin de la voix, tout est en harmonie dans ces admirables apparitions. Elles causent avec grâce et une modeste retenue, mais sans embarras, et comme accoutumées à l' admiration qu' elles inspirent ; elles paraissent conserver longtemps leur beauté dans ce climat qui conserve, et dans une vie d' intérieur et de loisir paisible, où les passions factices de la société n' usent ni l' âme ni le corps. Dans presque toutes les maisons où j' ai été admis, j' ai trouvé la mère aussi belle que ses filles, quoique les filles parussent avoir déjà quinze à seize ans ; elles

se marient à douze ou treize ans. Les costumes de ces femmes sont les plus élégants et les plus nobles que nous ayons encore admirés en orient : la tête nue et chargée de cheveux dont les tresses, mêlées de fleurs, font plusieurs tours sur le front, et retombent en longues nattes des deux côtés du cou et sur les épaules nues ; des festons de pièces d' or et des rangées de perles mêlées dans la chevelure ; une petite calotte d' or ciselé au sommet des cheveux ; le sein à peu près nu ; une petite veste à manches larges et ouvertes, d' une étoffe de soie brochée d' argent ou d' or ; un large pantalon blanc descendant à plis jusqu' à la cheville du pied ; le pied nu chaussé d' une pantoufle de maroquin jaune ; une longue robe de soie d' une couleur éclatante descendant des épaules, ouverte sur le sein et sur le devant du pantalon, et retenue seulement autour des hanches par une ceinture dont les bouts descendent jusqu' à terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces ravissantes femmes ; nos visites et nos conversations se sont prolongées

p219

partout, et je les ai trouvées aussi aimables que belles ; les usages de l' Europe, les costumes et les habitudes des femmes d' occident ont été en général le sujet des entretiens ; elles ne semblent rien envier à la vie de nos femmes ; et quand on cause avec ces charmantes créatures, quand on trouve dans leurs conversations et dans leurs manières cette grâce, ce naturel parfait, cette bienveillance, cette sérénité, cette paix de l' esprit et du coeur qui se conservent si bien dans la vie de famille, on ne sait ce qu' elles auraient à envier à nos femmes du monde, qui savent tout, excepté ce qui rend heureux dans l' intérieur d' une famille, et qui dilapident en peu d' années, dans le mouvement tumultueux de nos sociétés, leur âme, leur beauté et leur vie. Ces femmes se voient quelquefois entre elles ; elles ne sont pas même entièrement séparées de la société des hommes ; mais cette société se borne à quelques jeunes parents ou amis de la maison, parmi lesquels, en consultant leur inclination et les rapports de famille, on leur choisit de très-bonne heure un fiancé. Ce fiancé vient alors de temps en temps se



mêler, comme un fils, aux plaisirs de la maison.

J' ai rencontré là un chef des arméniens de Damas, homme très-distingué et très-instruit ; Ibrahim l' a mis à la tête de sa nation dans le conseil municipal qui gouverne la ville en ce moment. Cet homme, bien qu' il ne soit jamais sorti de Damas, a les notions les plus justes et les mieux raisonnées sur l' état politique de l' Europe, sur la France en particulier, sur le mouvement général de l' esprit humain à notre époque, sur la transformation des gouvernements modernes, et sur l' avenir probable de la civilisation. Je n' ai pas rencontré en Europe un homme dont les vues à cet

p220

égard fussent plus exactes et plus intelligentes : cela est d' autant plus étonnant, qu' il ne sait que le latin et le grec, et qu' il n' a jamais pu lire ces ouvrages ou ces journaux de l' occident où ces questions sont mises à la portée de ceux mêmes qui les répètent sans les comprendre. Il n' a jamais eu non plus occasion de causer avec des hommes distingués de nos climats. Damas est un pays sans rapports avec l' Europe. Il a tout compris au moyen de cartes géographiques et de quelques grands faits historiques et politiques qui ont retenti jusque-là, et que son génie naturel et méditatif a interprétés avec une merveilleuse sagacité. J' ai été charmé de cet homme ; je suis resté une partie de la matinée à m' entretenir avec lui : il viendra ce soir et tous les jours. Il entrevoit, comme moi, ce que la providence semble préparer pour l' orient et pour l' occident, par l' inévitable rapprochement de ces deux parties du monde se donnant mutuellement de l' espace, du mouvement, de la vie et de la lumière. Il a une fille de quatorze ans qui est la plus belle personne que nous ayons vue ; la mère, jeune encore, est charmante aussi. Il m' a présenté son fils, enfant âgé de douze ans, dont l' éducation l' occupe beaucoup. " vous devriez, lui ai-je dit, l' envoyer en Europe, et lui faire donner une éducation comme celle que vous regrettez pour vous-même ; je la surveillerais. -hélas ! M' a-t-il répondu, j' y pense sans cesse, j' y ai pensé souvent : mais si l' état de l' orient ne change pas encore, quel service aurai-je rendu à mon fils en l' élevant trop, par ses connaissances,

au-dessus de son temps et du pays où il doit vivre ?  
Que fera-t-il à Damas quand il y reviendra  
avec les lumières, les mœurs et le goût de  
liberté de l' Europe ? S' il faut être esclave,  
il vaut mieux n' avoir jamais été qu' esclave. "

p221

après ces différentes visites, nous avons quitté  
le quartier arménien, séparé d' un autre quartier  
par une porte qui se ferme tous les soirs. J' ai  
trouvé une rue plus large et plus belle ; elle  
est formée par les palais des principaux agas de  
Damas ; c' est la noblesse du pays. Les façades  
de ces palais sur la rue ressemblent à de longues  
murailles de prisons ou d' hospices, murs de boue  
grise ; peu ou point de fenêtres ; de temps en  
temps une grande porte ouverte sur une cour ;  
un grand nombre d' écuyers, de serviteurs,  
d' esclaves noirs, sont couchés à l' ombre de la  
porte. J' ai visité deux de ces agas, amis de  
M Baudin ; l' intérieur de leur palais est  
admirable : une cour vaste, ornée de superbes  
jets d' eau, et plantée d' arbres qui les  
ombragent ; des salons plus beaux et plus  
richement décorés encore que ceux des arméniens.  
Plusieurs de ces salons ont coûté jusqu' à cent  
mille piastres de décoration ; l' Europe n' a  
rien de plus magnifique, tout est dans le style  
arabe ; quelques-uns de ces palais ont huit  
ou dix salons de ce genre. Les agas de Damas  
sont en général des descendants ou des fils  
de pacha qui ont employé à la décoration de leurs  
demeures les trésors acquis par leurs pères ;  
c' est le népotisme de Rome sous une autre  
forme ; ils sont nombreux ; ils occupent les  
principaux emplois de la ville sous les pachas  
envoyés par le grand seigneur. Ils ont de  
vastes possessions territoriales dans les  
villages qui environnent Damas. Leur luxe  
consiste en palais, en jardins, en chevaux et  
en femmes ; à un signe du pacha, leurs têtes  
tombent, et ces fortunes, ces palais, ces  
jardins, ces femmes, ces chevaux, passent à  
quelque nouveau favori du sort. Une législation  
pareille invite naturellement à jouir et à se  
résigner : volupté et fatalisme sont les deux  
résultats nécessaires du despotisme oriental.

p222

Les deux agas chez lesquels je suis entré m'ont reçu avec la politesse la plus exquise. Le fanatisme brutal du bas peuple de Damas ne monte pas si haut. Ils savent que je suis un voyageur européen ; ils me croient un ambassadeur secret, venant chercher des renseignements pour les rois de l'Europe, sur la querelle des turcs et d'Ibrahim. J'ai témoigné à l'un d'eux le désir de voir ses plus beaux chevaux et d'en acheter, s'il consentait à m'en vendre. Aussitôt il m'a fait conduire par son fils et par son écuyer dans une vaste écurie, où il nourrit trente ou quarante des plus admirables animaux du désert de Palmyre. Rien de si beau ne s'était jamais offert réuni à mes yeux : c'était en général des chevaux de très-haute taille, de poil gris-sombre ou gris-blanc, à crinières comme de la soie noire, avec des yeux à fleur de tête, couleur marron foncé, d'une force et d'une sécheresse admirables : des épaules larges et plates, des encolures de cygne. Aussitôt que ces chevaux m'ont vu entrer et entendu parler une langue étrangère, ils ont tourné la tête de mon côté, ils ont frémi, ils ont henni, ils ont exprimé leur étonnement et leur effroi par les regards obliques et effarés de leurs yeux, et par un plissement de leurs naseaux, qui donnaient à leurs belles têtes la physionomie la plus intelligente et la plus extraordinaire. J'avais eu déjà occasion de remarquer combien l'esprit des animaux en Syrie est plus prompt et plus développé qu'en Europe. Une assemblée de croyants, surpris dans la mosquée par un chrétien, n'aurait pas mieux exprimé, dans ses attitudes et dans son visage, l'indignation et l'effroi, que ces chevaux ne le firent en voyant un visage étranger, en entendant parler une langue inconnue. J'en caressai quelques-uns, je les étudiai tous ; je les fis sortir dans la cour ; je ne savais sur

p223

lequel arrêter mon choix, tant ils étaient presque tous remarquables par leur perfection : enfin je me décidai pour un jeune étalon blanc de trois ans, qui me parut la perle de tous les chevaux du désert. Le prix fut débattu entre M Baudin et l'aga, et fixé à six mille piastres, que je fis payer à l'aga. Le cheval était arrivé de Palmyre il y avait peu de temps, et l'arabe qui l'avait

vendu à l' aga avait reçu cinq mille piastres et un magnifique manteau de soie et d' or. L' animal, comme tous les chevaux arabes, portait au cou sa généalogie, suspendue dans un sachet en poil, et plusieurs amulettes pour le préserver du mauvais oeil.

Parcouru les bazars de Damas. Le grand bazar a environ une demi-lieue de long. Les bazars sont de longues rues, couvertes par des charpentes très-élevées, et bordées de boutiques, d' échoppes, de magasins, de cafés ; ces boutiques sont étroites et peu profondes ; le négociant est assis sur ses talons devant sa boutique, la pipe à la bouche, ou le narguilé à côté de lui. Les magasins sont remplis de marchandises de toutes sortes, et surtout d' étoffes des Indes, qui affluent à Damas par les caravanes de Bagdhad. Des barbiers invitent les passants à se faire couper les cheveux. Leurs échoppes sont toujours pleines de monde. Une foule, aussi nombreuse que celle des galeries du palais-royal, circule tout le jour dans le bazar. Mais le coup d' oeil de cette foule est infiniment plus pittoresque. Ce sont des agas, vêtus de longues pelisses de soie cramoisie, fourrées de martre, avec des sabres et des poignards enrichis de diamants, suspendus à la ceinture. Ils sont suivis de cinq ou six courtisans, serviteurs ou esclaves, qui marchent silencieusement derrière eux, et portent leurs pipes et leur narguilé :

p224

ils vont s' asseoir, une partie du jour, sur les divans extérieurs de cafés bâtis aux bords des ruisseaux qui traversent la ville ; de beaux platanes ombragent le divan : là, ils fument et causent avec leurs amis, et c' est le seul moyen de communication, excepté la mosquée, pour les habitants de Damas. Là se préparent, presque en silence, les fréquentes révolutions qui ensanglantent cette capitale. La fermentation muette couve longtemps, puis éclate au moment inattendu. Le peuple court aux armes sous la conduite d' un parti quelconque, commandé par un des agas, et le gouvernement passe, pour quelque temps, dans les mains du vainqueur. Les vaincus sont mis à mort, ou s' enfuient dans les déserts de Balbek et de Palmyre, où les tribus indépendantes leur donnent asile. Les officiers et les soldats du pacha d' égypte vêtus presque à l' européenne, traînent leurs sabres sur les

trottoirs du bazar ; nous en rencontrons plusieurs qui nous accostent, et parlent italien ; ils sont sur leurs gardes à Damas ; le peuple les voit avec horreur ; chaque nuit l' émeute peut éclater. Shérif-Bey, un des hommes les plus capables de l' armée de Méhémet-Ali, les commande, et gouverne momentanément la ville. Il a formé un camp de dix mille hommes hors des murs, aux bords du fleuve, et tient garnison dans le château ; il habite lui-même le sérail. La nouvelle du moindre échec survenu en Syrie à Ibrahim serait le signal d' un soulèvement général et d' une lutte acharnée à Damas. Les trente mille chrétiens arméniens qui habitent la ville sont dans la terreur, et seraient massacrés si les turcs avaient le dessus. Les musulmans sont irrités de l' égalité qu' Ibrahim-Pacha a établie entre eux et les chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci abusent de ce moment de tolérance, et insultent leurs ennemis par une violation de leurs habitudes,

p225

qui aigrit leur fanatisme. M Baudin est prêt, au premier avis, à se réfugier à Zaklé. Les arabes du grand désert et ceux de Palmyre sont en foule dans la ville, et circulent dans le bazar : ils n' ont pour vêtement qu' une large couverture de laine blanche, dont ils se drapent à la manière des statues antiques. Leur teint est hâlé, leur barbe noire ; leurs yeux sont féroces. Ils forment des groupes devant les boutiques des marchands de tabac, et devant les selliers et les armuriers. Leurs chevaux, toujours sellés et bridés, sont entravés dans les rues et sur les places. Ils méprisent les égyptiens et les turcs ; mais, en cas de soulèvement, ils marcheraient contre les troupes d' Ibrahim. Celui-ci n' a pu les repousser que jusqu' à une journée de Damas ; il a marché lui-même avec de l' artillerie contre eux, à son passage dans cette ville. Ils sont maintenant ses ennemis. Je parlerai plus au long de ces populations inconnues du grand désert de l' Euphrate.

Chaque genre de commerce et d' industrie a son quartier à part dans les bazars. Là, sont les armuriers, dont les boutiques sont loin d' offrir les armes magnifiques et renommées que Damas livrait jadis au commerce du Levant. Ces fabriques de sabres admirables, si elles ont jamais existé à Damas, sont complètement

tombées en oubli : on n' y fabrique que des sabres d' une trempe commune, et l' on ne voit chez les armuriers que de vieilles armes presque sans prix. J' y ai vainement cherché un sabre et un poignard de l' ancienne trempe. Ces sabres viennent maintenant du Korassan, province de Perse, et même là on ne les fabrique plus. Il en existe un certain nombre qui passent de mains en

p226

mains, comme des reliques précieuses, et qui sont d' un prix inestimable. La lame de celui dont on m' a fait présent a coûté cinq mille piastres au pacha. Les turcs et les arabes, qui estiment ces lames plus que les diamants, sacrifieraient tout au monde pour une pareille arme ; leurs regards étincellent d' enthousiasme et de vénération quand ils voient la mienne, et ils la portent à leur front, comme s' ils adoraient un si parfait instrument de mort. Les bijoutiers n' ont aucun art et aucun goût dans l' ajustement de leurs pierres précieuses ou de leurs perles ; mais ils possèdent, en ce genre, d' immenses collections. Toute la richesse des orientaux est mobilière, pour être enfouissable ou portative. Il y a une grande quantité de ces orfèvres ; ils étalent peu : tout est renfermé dans de petites cassettes qu' ils ouvrent quand on leur demande un bijou.

Les selliers sont les plus nombreux et les plus ingénieux ouvriers de ces bazars : rien n' égale, en Europe, le goût, la grâce et la richesse des harnais de luxe qu' ils façonnent pour les chevaux des chefs arabes ou des agas du pays. Les selles sont revêtues de velours et de soie brochée d' or et de perles. Les colliers de maroquin rouge, qui tombent en frange sur le poitrail, sont ornés également de glands d' argent et d' or et de touffes de perles. Les brides, infiniment plus élégantes que les nôtres, sont aussi toutes de maroquin de diverses couleurs, et décorées de glands de soie et d' or. Tous ces objets sont, comparativement avec l' Europe, à très-bas prix. J' ai acheté deux de ces brides les plus magnifiques pour cent vingt piastres les deux (environ cinquante francs).

Les marchands de comestibles sont ceux dont les magasins offrent le plus d'ordre, d'élégance, de propreté et d'attrait à l'oeil. Le devant de leurs boutiques est garni d'une multitude de corbeilles remplies de légumes, de fruits secs et de graines légumineuses dont je ne sais pas les noms, mais qui ont des formes et des couleurs vernissées admirables, et qui brillent comme de petits cailloux sortant de l'eau. Les galettes de pain, de toute épaisseur et de toute qualité, sont étalées sur le devant de la boutique ; il y en a une innombrable variété pour les différentes heures et les différents repas du jour : elles sont toutes chaudes, comme des gaufres, et d'une saveur parfaite. Nulle part je n'ai vu une si grande perfection de pain qu'à Damas : il ne coûte presque rien. Quelques restaurateurs offrent aussi à dîner aux négociants ou aux promeneurs du bazar. Il n'y a chez eux ni tables ni couverts : ils vendent de petites brochettes de morceaux de mouton, gros comme une noix et rôtis au four. L'acheteur les emporte sur une des galettes dorées du pain dont j'ai parlé, et les mange sur le pouce. Les fontaines nombreuses du bazar lui offrent la seule boisson des arabes. Un homme peut se nourrir parfaitement à Damas pour deux piastres, ou environ dix sous par jour. Le peuple n'en emploie pas la moitié à sa nourriture. On aurait une jolie maison pour deux ou trois cents piastres par an. Avec trois ou quatre cents francs de revenu, on serait à son aise ici : c'est de même partout en Syrie. En parcourant le bazar, je suis arrivé au quartier des faiseurs de caisses et de coffres : c'est la grande industrie, car tout l'ameublement d'une famille arabe consiste en un ou deux coffres où l'on serre les hardes et les bijoux. La

plupart de ces coffres sont en cèdre et peints en rouge, avec des ornements dessinés en clous d'or. Quelques-uns sont admirablement sculptés en relief, et couverts d'arabesques très-élégantes. J'en ai acheté trois, et je les ai expédiés par la caravane de Tarabourlous. L'odeur du bois de cèdre embaume partout le bazar ; et cette atmosphère, composée des mille parfums divers

qui s'exhalent des boutiques de menuisiers, des magasins d'épicerie et de droguistes, des caisses d'ambre ou de gommes parfumées, des cafés, des pipes sans cesse fumantes dans le bazar, me rappelle l'impression que j'éprouvai la première fois que je traversai Florence, où les charpentes de bois de cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille.

Shérif-Bey, gouverneur de Syrie pour Méhémet-Ali, a quitté aujourd'hui Damas. La nouvelle de la victoire de Konia, remportée par Ibrahim sur le grand vizir, est arrivée cette nuit. Shérif-Bey profite de l'impression de terreur qui a frappé Damas pour aller à Alep. Il laisse le gouvernement de la ville à un général égyptien, assisté d'un conseil municipal formé des premiers négociants de toutes les différentes nations. Un camp de six mille égyptiens et de trois mille arabes reste aux portes de la ville. Le coup d'oeil qu'offre ce camp est extrêmement pittoresque ; des tentes de toutes formes et de toutes couleurs sont dressées à l'ombre de grands arbres fruitiers, au bord du fleuve. Les chevaux, en général admirables, sont attachés en longues files à des cordes tendues d'un bout du camp à l'autre. Les arabes non disciplinés sont là dans toute la bizarre diversité de leurs races, de leurs armures, de leurs costumes : les uns semblables à des assemblées de rois ou de patriarches, les

p229

autres à des brigands du désert. Les feux de bivac jettent leurs fumées bleues, que le vent traîne sur le fleuve ou sur les jardins de Damas.

J'ai assisté au départ de Shérif-Bey. Tous les principaux agas de Damas et les officiers des corps qui y restent s'étaient réunis au sérail. Les vastes cours qu'entourent les murs délabrés du château et du sérail étaient remplies d'esclaves tenant en main les plus beaux chevaux de la ville, richement caparaçonnés ; Shérif-Bey déjeunait dans les appartements intérieurs.

Je ne suis pas entré ; je suis resté, avec quelques officiers égyptiens et italiens, dans la cour pavée. De là, nous voyions la foule du dehors, les agas arriver par groupes, et les esclaves noirs passer, portant sur leurs têtes d'immenses plateaux d'étain qui contenaient les différents pilaux du repas. Des chevaux de



Shérif-Bey étaient là ; ce sont les plus beaux animaux que j' aie encore vus à Damas ; ils sont turcomans, d' une race infiniment plus grande et plus forte que les chevaux arabes ; ils ressemblent à de grands chevaux normands, avec les membres plus fins et plus musclés, la tête plus légère, et l' oeil large, ardent, fier et doux du cheval d' orient. Ils sont tous bais bruns et à longues crinières : véritables chevaux homériques. à midi, il s' est mis en route, accompagné d' une immense cavalcade jusqu' à deux lieues de la ville.

Au milieu du bazar de Damas, je trouve le plus beau kan de l' orient, le kan d' Hassad-Pacha. C' est une immense coupole dont la voûte hardie rappelle celle de saint-Pierre De Rome ; elle est également portée sur des piliers de granit. Derrière ces piliers sont des magasins et des escaliers conduisant

p230

aux étages supérieurs, où sont les chambres des négociants. Chaque négociant considérable loue une de ces chambres, et y tient ses marchandises précieuses et ses livres. Des gardiens veillent jour et nuit à la sûreté du kan ; de grandes écuries sont à côté, pour les chevaux des voyageurs et des caravanes ; de belles fontaines jaillissantes rafraîchissent le kan : c' est une espèce de bourse du commerce de Damas. La porte du kan d' Hassad-Pacha, qui donne sur le bazar, est un des morceaux d' architecture moresque les plus riches de détails et les plus grandioses d' effet que l' on puisse voir au monde. L' architecture arabe s' y retrouve tout entière. Cependant ce kan n' est bâti que depuis quarante ans. Un peuple dont les architectes sont capables de dessiner et les ouvriers d' exécuter un monument pareil au kan d' Hassad-Pacha n' est pas mort pour les arts. Ces kans sont bâtis, en général, par de riches pachas, qui les laissent à leur famille ou à la ville qu' ils ont voulu enrichir. Ils rapportent de gros revenus. Un peu plus loin, j' ai vu, d' une porte qui donne sur le bazar, la grande cour ou le parvis de la principale mosquée de Damas. Ce fut autrefois l' église consacrée à saint Jean Damascène. Le monument semble du temps du saint-sépulcre de Jérusalem : lourd, vaste, et de cette architecture byzantine qui imite le grec en le dégradant, et paraît construite

avec des débris. Les grandes portes de la mosquée étaient fermées de lourds rideaux ; je n' ai pas pu voir l' intérieur. Il y a péril de mort pour un chrétien qui profanerait les mosquées en y entrant. Nous nous sommes arrêtés un moment seulement dans le parvis, en feignant de nous désaltérer à la fontaine.

p231

La caravane de Bagdhad est arrivée aujourd' hui ; elle était composée de trois mille chameaux : elle campe aux portes de la ville. -acheté des ballots de café de moka, que l' on ne peut plus se procurer ailleurs, et des châles des Indes. La caravane de la mecque a été suspendue par suite de la guerre. Le pacha de Damas est chargé de la conduire. Les wahabites l' ont dispersée plusieurs fois. Méhémet-Ali les a refoulés vers Médine. La dernière caravane, atteinte du choléra à la mecque, épuisée de fatigue et manquant d' eau, a péri presque tout entière. Quarante mille pèlerins sont restés dans le désert. La poussière du désert qui mène à la mecque est de la poussière d' hommes. On espère que cette année la caravane pourra partir sous les auspices de Méhémet-Ali ; mais, avant peu d' années, les progrès des wahabites interdiront à jamais le pieux pèlerinage. Les wahabites sont la première grande réforme armée du mahométisme. Un sage des environs de la mecque, nommé Aboul-Wahiab, a entrepris de ramener l' islamisme à sa pureté de dogme primitive, d' extirper, d' abord par la parole, puis par la force des arabes convertis à sa foi, les superstitions populaires dont la crédulité ou l' imposture altèrent toutes les religions, et de refaire de la religion de l' orient un déisme pratique et rationnel. Il y avait pour cela peu à faire ; car Mahomet ne s' est pas donné pour un dieu, mais pour un homme plein

p232

de l' esprit de Dieu, et n' a prêché qu' unité de Dieu et charité envers les hommes. Aboul-Wahiab lui-même ne s' est pas donné pour prophète, mais pour un homme éclairé

par la seule raison. La raison, cette fois, a fanatisé les arabes comme ont fait le mensonge et la superstition. Ils se sont armés en son nom, ils ont conquis la mecque et Médine, ils ont dépouillé le culte de vénération rendu au prophète de toute l'adoration qu'on y avait substituée, et cent mille missionnaires armés ont menacé de changer la face de l'orient. Méhémet-Ali a opposé une barrière momentanée à leurs invasions ; mais le wahabisme subsiste et se propage dans les trois arabies, et, à la première occasion, ces peuples purificateurs de l'islamisme se répandront jusqu'à Jérusalem, jusqu'à Damas, jusqu'en égypte. Ainsi, les idées humaines périssent par les armes mêmes qui les ont propagées. Rien n'est impénétrable au jour progressif de la raison, cette révélation graduelle et incessante de l'humanité. Mahomet est parti des mêmes déserts que les wahabites pour renverser les idoles et établir le culte, sans sacrifices, du dieu unique et immatériel. Aboul-Wahiab vient à son tour, et, brisant les crédulités populaires, rappelle le mahométisme à la raison pure. Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du Dieu des dieux, éternel, évident dans la nature, et rendant ses oracles dans la conscience.

p233

Damas, 3 avril.

Passé la journée à parcourir la ville et les bazars. -souvenirs de saint Paul présents aux chrétiens de Damas. Ruines de la maison d'où il s'échappa la nuit, dans un panier suspendu. -Damas fut une des premières terres où il sema la parole qui changea le monde. Cette parole y fructifia rapidement. L'orient est la terre des cultes, des prodiges, des superstitions même. La grande idée qui y travaille les imaginations en tout temps, c'est l'idée religieuse. Tout ce peuple, moeurs et lois, est fondé sur des religions. L'occident n'a jamais été de même. Pourquoi ? Race moins noble, enfants de barbares qui se sentent de leur origine.

Les choses ne sont pas à leur place en occident. La première des idées humaines n'y vient qu'après les autres. Pays d'or et de fer, de mouvement et de bruit. L'orient, pays de méditation profonde, d'intuition et d'adoration ! Mais

l' occident marche à pas de géant, et quand la religion et la raison, obscurcies par le moyen âge, s' y seront embrassées dans la vérité, dans la lumière et dans l' amour, l' esprit religieux, le souffle divin y redeviendra l' âme du monde, et enfantera ses prodiges de vertu, de civilisation et de génie. -ainsi soit-il !

p234

Damas, 4 avril.

Il y a trente mille chrétiens à Damas et quarante mille à Bagdhad. Les chrétiens de Damas sont arméniens ou grecs. Quelques prêtres catholiques desservent ceux de leur communion. Les habitants de Damas souffrent les moines catholiques. Ils ont l' habitude de leur costume, et les considèrent comme des orientaux. J' ai vu plusieurs fois, ces jours-ci, deux prêtres lazaristes français qui ont un petit couvent enfoui dans le pauvre quartier des arméniens. L' un d' eux, le père Poussous, vient passer les soirées avec nous. C' est un homme excellent, pieux, instruit et aimable. Il m' a mené dans son couvent, où il instruit de pauvres enfants arabes chrétiens. Le seul amour du bien à faire le retient dans ce désert d' hommes, où il a sans cesse à craindre pour sa sûreté. Il est néanmoins gai, serein, résigné. De temps en temps il reçoit, par les caravanes de Syrie, des nouvelles et des secours de ses supérieurs de France, et quelques journaux catholiques. Il m' en a prêté, et rien ne me semble plus étrange que de lire ces tracasseries pieuses ou politiques du quartier de saint Sulpice, aux bords du désert de Bagdhad, derrière le Liban et l' Anti-Liban, près Balbek, au centre d' une immense fourmilière d' autres hommes occupés de tout autres idées, et où le bruit que nous faisons et les noms de nos grands hommes de l' année n' ont jamais retenti. Vanité des vanités, excepté de servir Dieu et les hommes pour Dieu ! Jamais on n' est plus pénétré de cette vérité qu' en

p235

voyageant, et qu' en voyant combien est peu de chose le mouvement qu' une mer arrête, le bruit qu' une montagne intercepte, la renommée qu' une

langue étrangère ne peut même prononcer. Notre immortalité est ailleurs que dans cette fausse et courte immortalité de nos noms ici-bas ! Nous avons dîné aujourd' hui avec un vieillard chrétien de Damas, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et morales. Excellent et admirable vieillard, portant dans ses traits cette sérénité de la bienveillance et de la vertu que donne le sentiment d' une vie pure et pieuse approchant de son terme ! Il nous comble de services de tout genre. Il est sans cesse en course pour nous comme un jeune homme. Le père Poussous, son compagnon, deux négociants de Bagdhad, et un grand seigneur persan qui va à la mecque, complétaient la réunion paisible du soir, sur les divans de M Baudin, au milieu des vapeurs du tabac et du tombac, qui obscurcissaient et parfumaient l' air. à l' aide de M Baudin et de M Mazoyer, mon drogman, on causait avec assez de facilité. La cordialité et la simplicité la plus parfaite régnaient dans cette soirée d' hommes des quatre extrémités du monde. Les moeurs de l' Inde, de la Perse, les événements récents de Bagdhad, la révolte du pacha contre la porte, étaient les sujets de nos entretiens. L' habitant de Bagdhad avait été obligé de s' enfuir à travers le désert de quarante jours, sur ses dromadaires, avec ses trésors et deux jeunes francs. Il attendait impatiemment des nouvelles de son frère, dont il craignait d' apprendre la mort. On lui apporta une lettre de ce frère pendant qu' il en causait avec nous. Il était sauvé,

p236

et arrivait avec l' arrière-garde de la caravane qu' on attendait encore. Il versait des larmes de joie. Nous pleurions nous-mêmes, et à cause de lui, et à cause des tristes retours que nous faisons sur nos propres malheurs. Ces larmes, versées ensemble par des yeux qui ne devaient jamais se rencontrer, au foyer commun d' un ami, au milieu d' une ville où nous ne faisons tous que passer ; ces larmes unissaient nos coeurs, et nous aimions comme des amis ces hommes dont les noms même ne sont pas restés dans nos mémoires. Orage terrible pendant la nuit. Le pavillon élevé et percé de fenêtres nombreuses sans vitres, où nous couchions, tremblait comme un vaisseau sous la rafale. La pluie a fondu, en peu d' instants,

le toit de boue qui recouvre la terrasse du pavillon, et a inondé le plancher. Heureusement nos matelas étaient sur des planches élevées par des caisses de Damas ; les couvertures nous ont garantis ; mais, le matin, nos habits flottaient dans la chambre. Les orages pareils sont fréquents à Damas, et entraînent souvent les maisons dont les fondations ne sont pas en marbre. Le climat est froid et humide pendant les mois d'hiver. Des neiges abondantes tombent des montagnes. Cet hiver, la moitié des

p237

bazars a été enfoncée par le poids des neiges, et les routes interceptées pendant deux mois. Les chaleurs de l'été sont, dit-on, insupportables. Jusqu'ici nous ne nous en apercevons pas. Nous allumons, presque tous les soirs, des brasiers, appelés *mangales* dans le pays. J'achète un second étalon arabe d'un bédouin que je rencontre à la porte de la ville. Je fais suivre le cavalier, pour entrer en marché avec lui d'une manière convenable et naturelle. L'animal, de plus petite taille que celui que j'ai acheté de l'aga, est plus fort et d'un poil plus rare, fleur de pêcher. Il est d'une race dont le nom signifie *roi du jarret*. On me le cède pour quatre mille piastres. Je le monte pour l'essayer. Il est moins doux que les autres chevaux arabes. Il a un caractère sauvage et indompté, mais paraît infatigable. Je ferai conduire *Tedmor* (c'est le nom arabe de Palmyre, que j'ai donné au cheval de l'aga) par un de mes saïs à pied. Je monterai *Scham* pendant la route. *Scham* est le nom arabe de Damas. Un chef de tribu de la route de Palmyre, mandé par M Baudin, est arrivé ici ; il se charge de me conduire à Palmyre et de me ramener sain et sauf, mais à condition que je serai seul et vêtu en bédouin du désert ; il laissera son fils en otage à Damas jusqu'à mon retour. Nous délibérons ; je désirais vivement voir les ruines de Tedmor : cependant, comme elles sont moins étonnantes que celles de Balbek, qu'il faut au moins dix jours pour aller et revenir, et que ma femme ne peut m'accompagner ; comme le moment de rejoindre les bords de la mer, où notre vaisseau doit nous attendre, est arrivé, je renonce à regret à cette

course dans le désert, et nous nous préparons à repartir le surlendemain.

6 avril 1833.

Partis de Damas à huit heures du matin ; traversé la ville et les bazars encombrés par la foule ; entendu quelques murmures et quelques apostrophes injurieuses : on nous prend pour des renforts d' Ibrahim. Sortis de la ville par une autre porte que celle par laquelle nous sommes arrivés ; longé des jardins délicieux par une route au bord d' un torrent, ombragée d' arbres superbes ; gravi la montagne où nous avons eu une si belle apparition de Damas ; halte pour la contempler encore, et en emporter l' éternelle image. Je comprends que les traditions arabes placent à Damas le site du paradis perdu : aucun lieu de la terre ne rappelle mieux l' éden. La vaste et féconde plaine, les sept rameaux du fleuve bleu qui l' arrosent, l' encadrement majestueux des montagnes, les lacs éblouissants qui réfléchissent le ciel sur la terre, la situation géographique entre les deux mers, la perfection du climat, tout indique au moins que Damas a été une des premières villes bâties par les enfants des hommes, une des haltes naturelles de l' humanité errante dans les premiers temps ; c' est une de ces villes écrites par le doigt de Dieu sur la terre, une capitale prédestinée comme

Constantinople. Ce sont les deux seules cités qui ne soient pas arbitrairement jetées sur la carte d' un empire, mais invinciblement indiquées par la configuration des lieux. Tant que la terre portera des empires, Damas sera une grande ville, et Stamboul la capitale du monde ; à l' issue du désert, à l' embouchure des plaines de la Coelé Syrie et des vallées de Galilée, d' Idumée et du littoral des mers de Syrie, il fallait un repos enchanté aux caravanes de l' Inde : c' est Damas. Le commerce y a appelé l' industrie : Damas est semblable à Lyon, une vaste manufacture ; la population est de quatre cent mille âmes selon les uns, de deux cent mille selon les autres. Je l' ignore, et il est impossible de le savoir, on ne peut que le conjecturer : en orient, pas de

recensement exact ; il faut juger de l' oeil.  
Au mouvement de la foule qui inonde les rues  
et les bazars, au nombre d' hommes armés qui  
s' élancent des maisons au signal des révolutions  
ou des émeutes, à l' étendue de terrain que les  
maisons occupent, je pencherais à croire que ce  
qui est renfermé dans ses murs peut s' élever  
de trois à quatre cent mille âmes. Mais si l' on  
ne limite pas arbitrairement la ville, si l' on  
compte au nombre des habitants tous ceux qui  
peuplent les immenses faubourgs et villages  
qui se confondent à l' oeil avec les maisons et  
jardins de cette grande agglomération d' hommes,  
je croirais que le territoire de Damas en  
nourrit un million. J' y jette un dernier regard,  
avec des vœux intérieurs pour M Baudin et les  
hommes excellents qui y ont protégé et charmé  
notre séjour ; et quelques pas de nos chevaux  
nous font perdre pour jamais les cimes de  
ses arbres et de ses minarets.  
L' arabe qui marche à côté de mon cheval me  
montre à

p240

l' horizon un grand lac qui brille au pied des  
montagnes, et me raconte une histoire dont je  
comprends quelques mots et que mon drogman  
m' interprète.  
Il y avait un berger qui gardait les chamelles  
d' un village aux bords de ce lac, dans un canton  
désert et inhabité de cette haute montagne. Un  
jour, en abreuvant son troupeau, il s' aperçut  
que l' eau du lac fuyait par une issue souterraine,  
et il la ferma avec une grosse pierre ; mais il  
y laissa tomber son bâton de berger. Quelque  
temps après, un fleuve tarit dans une des  
provinces de la Perse. Le sultan, voyant  
son pays menacé de la famine par le manque d' eau  
pour les irrigations, consulta les sages de  
son empire, et, sur leur avis, il envoya des  
émissaires dans tous les royaumes environnants,  
pour découvrir comment la source de son fleuve  
avait été détournée ou tarie. Ces ambassadeurs  
portaient le bâton du berger, que le fleuve  
avait apporté. Le berger se trouvait à Damas  
quand ces envoyés y parurent ; il se souvint  
de son bâton tombé dans le lac ; il s' approcha,  
et le reconnut entre leurs mains ; il comprit  
que son lac était la source du fleuve, et que  
la richesse et la vie d' un peuple étaient entre  
ses mains. " que fera le sultan pour celui qui



lui rendra son fleuve ? Demanda-t-il aux envoyés. -il lui donnera, répondirent-ils, sa fille et la moitié de son royaume. -allez donc, répliqua-t-il ; et avant que vous soyez de retour, le fleuve perdu arrosera la Perse et réjouira le cœur du sultan. " le berger remonta dans les montagnes, ôta la grosse pierre ; et les eaux, reprenant leur cours par ce canal souterrain, allèrent remplir de nouveau le lit du fleuve. Le sultan envoya de nouveaux ambassadeurs avec sa fille à l'heureux berger, et lui donna la moitié de ses provinces.

p241

Ces traditions merveilleuses se conservent avec une foi entière parmi les arabes ; aucun d'eux ne doute, parce que l'imagination ne doute jamais. 7 avril.

Campé le soir sur le penchant d'une haute montagne, après huit heures de marche dans un pays montueux, nu, stérile et froid. Nous sommes atteints par une caravane moins nombreuse que la nôtre : c'est le cadi de Damas, envoyé tous les ans de Constantinople, qui retourne s'embarquer à Alexandrette. Ses femmes et ses enfants voyagent dans un coffre double, posé sur le dos d'un mulet ; il y a une femme et plusieurs petits enfants dans chaque moitié du coffre ; tout est voilé. Le cadi marche à un quart d'heure derrière ses femmes, accompagné de quelques esclaves à cheval. Cette caravane nous dépasse, et va camper plus loin.

Rude journée de dix heures de marche, par un froid rigoureux et dans des vallées complètement désertes ; marché une heure dans le lit d'un torrent où les grosses pierres roulées des montagnes interceptent à chaque moment le sentier des chevaux ; je monte une heure ou deux mon beau cheval *Tedmor*, pour reposer *Scham*. Malgré deux jours de

p242

route fatigante, ce magnifique animal vole comme une gazelle sur le terrain rocailleux du désert ; en un instant il a devancé les meilleurs coureurs de la caravane ; il est doux et intelligent

comme le cygne, dont il a la blancheur et l'encolure. Je veux le ramener en Europe avec Scham et Saïde. Aussitôt que je suis descendu, il m' échappe, et va bondissant rejoindre l' arabe *Mansours* , qui le soigne et le conduit ; il pose sa tête sur ses épaules comme un chien caressant ; il y a fraternité complète entre l' arabe et le cheval, comme entre nous et le chien. Mansours et Daher, mes deux principaux saïs arabes, que j' ai pris aux environs de Bayruth et qui sont à mon service depuis près d' un an, sont les plus fidèles et les plus doux des hommes : sobres, infatigables, intelligents, attachés à leur maître et à leurs chevaux, toujours prêts à combattre avec nous, si un péril s' annonce. Que ne ferait pas un chef habile avec une pareille race d' hommes ? Si j' avais le quart des richesses de tel banquier de Paris ou de Londres, je renouvellerais en dix ans la face de la Syrie : tous les éléments d' une régénération sont là ; il ne manque qu' une main pour les réunir, un coup d' oeil pour poser une base, une volonté pour y conduire un peuple. Couchés dans une espèce d' hôtellerie isolée dans une plaine élevée, par un froid extrême, nous trouvons un peu de bois pour allumer un feu dans la chambre basse où nous étendons nos tapis ; nos provisions de Damas sont épuisées ; nous faisons pétrir un peu de farine d' orge destinée à nos chevaux, et nous mangeons ces galettes amères et noirâtres. Partis au jour ; marché douze heures ; arrivés, toujours

p243

par un pays stérile et dépeuplé, à un petit village où nous trouvons un abri, des poules et du riz. La pluie nous a inondés tout le jour ; nous ne sommes plus qu' à huit heures de route de la vallée de Bkâ ; mais nous l' abordons par son extrémité orientale, et beaucoup plus bas que Balbek. Arrivés à trois heures après midi en vue du désert de Bkâ. Halte et hésitation dans la caravane. La plaine, depuis le point où nous sommes jusqu' au pied du Liban, qui se dresse comme un mur de l' autre côté, ressemble à un lac immense, du milieu duquel surgissent quelques îles noirâtres, des cimes d' arbres submergés et de vastes ruines antiques, sur une colline à trois lieues de nous. Comment se lancer

sans guides, au hasard, dans cette plaine inondée ? Il le faut cependant, sous peine de ne plus passer demain ; car la pluie continue, et les torrents versent de toutes parts leurs eaux dans le désert. Nous marchons pendant deux heures sur des parties plus élevées de la plaine, qui nous approchent de la colline, où les grandes ruines du temple nous apparaissent. Nous laissons à notre gauche ces débris inconnus de quelque ville, sans nom aujourd' hui, contemporaine de Balbek. Des tronçons de colonnes gigantesques

p244

ont roulé sur les flancs de la colline, et sont couchés dans la boue à nos pieds. Le jour baisse, la pluie augmente, et nous n' avons pas le temps de monter au temple. Cette colline passée, nous ne marchons plus que dans l' eau jusqu' aux genoux de nos chevaux. à chaque instant, un de nos mulets glisse et roule avec nos bagages dans les fossés, d' où nos moukres le retirent avec peine. Nous faisons marcher un arabe à vingt pas en avant de la caravane, pour sonder le terrain ; mais, arrivés au milieu de la plaine, à l' endroit où le ruisseau de Balbek a creusé son lit, le sol nous manque, et il faut traverser à la nage un intervalle de trente à quarante pieds. Mes arabes, se jetant à l' eau et soutenant la tête des chevaux, parviennent à passer ma femme et une femme de chambre anglaise qui l' accompagne ; nous passons nous-mêmes à la nage, et nous touchons tous la rive opposée. La nuit est presque complète : nous nous hâtons de traverser le reste de la vallée, pendant que nous avons assez de crépuscule pour nous guider. Nous passons près d' une ou deux mesures habitées par une tribu féroce d' arabes de Balbek. S' ils nous attaquaient dans ce moment, nous serions à leur merci : toutes nos armes sont hors d' état de faire feu. Les arabes nous regardent du haut de leurs terrasses, et ne descendent pas dans le marais. Enfin, au moment où la nuit tombe sur nous, la plaine commence à se relever, et nous sommes à sec sur les bords qui touchent au Liban. Nous nous dirigeons sur la lumière lointaine qui scintille à trois lieues de nous, dans une gorge de montagne : ce doit être la ville de Zarklé. Accablés de lassitude, transis de froid et mouillés jusqu' aux os, nous

atteignons enfin les premières collines qui  
portent

p245

la ville. Là, en nous appelant et en nous comptant,  
nous nous apercevons qu' un de nos amis,  
M De Capmas, nous manque. On s' arrête, on  
appelle, on tire quelques coups de fusil : rien  
ne répond. Nous détachons deux cavaliers pour  
aller à la recherche, et nous entrons dans  
Zarklé. Il nous faut une heure pour remonter  
un fleuve qui traverse la ville, et pour trouver  
un pont unique, qui va d' un quartier à l' autre.  
Nos chevaux épuisés peuvent à peine se tenir  
sur le pavé glissant de ce pont à pic et sans  
parapet. Enfin, la maison de l' évêque grec  
nous reçoit. On allume des feux de broussailles  
dans les huttes qui entourent la cour.  
L' évêque nous prête quelques nattes et quelques  
tapis. Nous nous séchons.  
Les deux arabes envoyés à la recherche de notre  
ami reviennent avec lui. On l' apporte, presque  
évanoui, à côté du foyer ; il revient à lui.  
Nous trouvons au fond de nos caisses, inondées  
d' eau, une bouteille de rhum ; l' évêque nous  
procure du sucre ; nous ranimons, avec quelques  
verres de punch, notre compagnon mourant, pendant  
que nos arabes nous préparent le pilau. Le pauvre  
évêque n' a absolument que l' abri à nous offrir :  
encore la curiosité des femmes et des enfants  
de Zarklé est telle, qu' à chaque instant ils  
encombrent la cour et enfoncent les portes de  
nos chambres pour voir les deux femmes franques.  
Je suis obligé de mettre deux arabes armés à la  
porte de la cour, pour en interdire l' entrée.  
Le lendemain, repos à Zarklé pour sécher nos  
habits et renouveler nos provisions de route,  
gâtées par l' inondation de la veille. Zarklé  
est une ville toute chrétienne,

p246

fondée depuis peu d' années dans une gorge, sur  
les dernières racines du Liban ; elle doit son  
rapide et prodigieux accroissement aux familles  
persécutées des chrétiens arméniens et grecs  
de Damas et de Homs. Elle compte environ  
huit à dix mille habitants, fait un grand

commerce de soie, et s'augmente tous les jours. Protégée par l'émir Beschir, souverain du Liban, elle n'est plus inquiétée par les excursions des tribus de Balbek et de l'Anti-Liban. Les habitants, industriels, agricoles et actifs, cultivent admirablement les collines qui descendent de la ville dans la plaine, et se hasardent même à cultiver les parties du désert les plus rapprochées. L'aspect de la ville est très-extraordinaire : c'est une réunion confuse de maisons noires, bâties en terre, sans symétrie et sans régularité, sur deux pentes rapides de deux coteaux séparés par un fleuve. La gorge, d'où le fleuve descend avant de couler dans la ville et dans la plaine, est un large et profond encaissement de rochers perpendiculaires qui s'écartent pour laisser passer le torrent ; il roule de plateaux en plateaux, et forme trois ou quatre cascades en larges nappes, qui occupent toute la largeur de ces plateaux, gradins successifs. L'écume du torrent couvre entièrement les rochers, et les bruits de ses chutes remplissent les rues de Zarklé d'un murmure sourd et continu. Quelques maisons assez élégantes brillent entre la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Là est la maison de refuge de notre ami Baudin ; une autre est un couvent de moines maronites. Le fleuve, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres et des prairies étroites, où l'industrie des

p247

habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux. Des rideaux de hauts peupliers de Perse s'étendent à perte de vue sur son cours, et dirigent l'oeil, comme une avenue verdoyante, jusque sur le désert de Balbek et sur les cimes neigeuses de l'Anti-Liban. Presque tous les habitants sont des grecs syriaques ou des grecs de Damas. Les maisons ressemblent à de misérables huttes de paysans de Savoie ou de Bresse ; mais dans chaque maison on voit une boutique, un atelier, où des selliers, des armuriers, des horlogers même, travaillent, avec des instruments grossiers, à des ouvrages de leur état. Le peuple nous a paru bon et hospitalier. L'aspect d'étrangers comme nous, bien loin de

les effrayer ou de les émouvoir, semblait leur être agréable. Ils nous ont offert tous les petits services que notre situation comportait, et paraissaient fiers de la prospérité croissante de leur ville. Zarklé semble le premier appendice d' une grande ville de commerce, destinée à faire face à Damas pour le commerce de la race chrétienne avec la race mahométane. Si la mort de l' émir Beschir ne détruit pas l' unité de domination qui fait la force du Liban, Zarklé, d' ici à vingt ans, sera la première ville de Syrie. Toutes dépérissent : elle seule croît ; toutes dorment : elle seule travaille. Le génie grec porte partout le principe d' activité qui est dans le sang de cette race européenne. Mais l' activité du grec asiatique est utile et féconde ; celle du grec de la Morée et des îles n' est qu' une stérile agitation. L' air d' Asie adoucit le sang des grecs : là, c' est un peuple admirablement doux ; mais ailleurs, il est fort souvent barbare. Il en est de même pour la beauté physique de la race. Les femmes grecques de l' Asie

p248

sont le chef-d' oeuvre de la création, l' idéal de la grâce et de la volupté des yeux. Les femmes grecques de la Morée ont des formes pures, mais dures, et des yeux dont le feu, âpre et sombre, n' est pas assez tempéré par la douce mollesse de l' âme et la sensibilité du coeur : les yeux des unes sont un charbon ardent ; les yeux des femmes de l' Asie sont une flamme voilée de vapeurs humides. Le pauvre évêque grec de Zarklé est d' une famille d' Alep, où il a passé sa vie dans l' élégance et la mollesse des moeurs de cette ville, l' Athènes de l' Asie : il se trouve comme exilé dans cette ville, sans société et sans ressources morales. Ses manières ont conservé la dignité des manières exquises des aleppins ; mais, dans l' extrême dénûment où il est, il ne peut nous offrir que son humble gîte. Nous parlons italien avec lui. Je lui fais en partant une aumône de cinq cents piastres pour ses pauvres ou pour lui-même ; car il semblait dans un état voisin de la misère. Quelques livres arabes et grecs, jetés confusément dans sa chambre, et un vieux coffre contenant ses magnifiques pelisses et ses vêtements épiscopaux, étaient toute sa richesse. Je pris des guides à Zarklé pour franchir le

des sentiers inconnus. La route ordinaire était interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant cet hiver. Nous montâmes d'abord, par des pentes assez douces, à travers des collines cultivées en vignes et en mûriers. Bientôt nous arrivâmes à la région des rochers et des torrents sans lits ; nous en passâmes une trentaine au moins dans l'espace de six heures. Ils courent sur des pentes si rapides, qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit : c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu, et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau. Le ciel se couvrait de nuages pâles qui interceptaient déjà la lumière, quoique le jour fût peu avancé ; nous étions complètement noyés dans ces vagues roulantes de nuages, et souvent nous n'apercevions pas la tête de la caravane enfoncée dans ces avenues ténébreuses. La neige aussi commençait à tomber à larges flocons, et couvrait la trace des sentiers que cherchaient vainement nos guides ; nous soutenions avec peine nos chevaux fatigués, et dont les fers glissaient sur les rebords escarpés que nous étions obligés de suivre. Le magnifique horizon inférieur de la vallée de Balbek et des cimes de l'Anti-Liban, avec les grandes ruines des temples de Bkâ, frappés de la lumière, ne nous apparaissaient que par moments, à travers des échappées de nuages fendus ; il semblait que nous naviguions dans le ciel, et que le piédestal d'où nous voyions la terre ne lui appartenait plus. Cependant les vents sonores qui dormaient dans les profondes et hautes gorges des montagnes commençaient à rendre des sons lugubres et souterrains, semblables au mugissement d'une forte mer après la tempête ; ils passaient comme des foudres, tantôt sur nos têtes, tantôt dans des régions

inférieures, sous nos pieds, roulant, comme des feuilles mortes, des masses de neige et des volées de pierres, et même d'assez gros blocs de roche, de même que si la bouche d'un canon

les avait lancés ; deux de nos chevaux en furent atteints, et roulèrent avec nos bagages dans le précipice. Aucun de nous ne fut frappé ; mes jeunes étalons arabes qu' on menait en main semblaient pétrifiés de terreur ; ils s' arrêtaient court, levaient les naseaux, et jetaient, non pas des hennissements, mais des cris gutturaux semblables à des râlements humains ; nous marchions serrés, pour nous surveiller et nous assister en cas d' accident. La nuit devenait de plus en plus noire, et la neige qui battait nos yeux nous enlevait le peu de lumière qui pouvait nous guider encore. Les tourbillons de vent remplissaient toute la gorge où nous étions de neige tournoyante qui s' élevait en colonnes jusqu' au ciel, et retombait en nappes immenses comme l' écume des grandes vagues sur les écueils ; il y avait des moments où il était impossible de respirer ; nos guides s' arrêtaient à chaque instant, hésitaient, et tiraient des coups de fusil pour nous diriger ; mais le vent furieux ne laissait rien retentir, et la détonation de nos armes ressemblait au léger claquement d' un fouet. Cependant, à mesure que nous nous enfoncions davantage dans cette haute gorge des dernières croupes du Liban, nous entendions avec effroi un mugissement grave, continu, sourd, qui croissait de moment en moment, et formait comme la basse de ce concert horrible des éléments déchaînés ; nous ne savions à quoi l' attribuer ; il semblait qu' une partie de la montagne s' écroulait, et roulait en torrents de rochers. Les nuages épais et rasant le sol nous cachaient tout ; nous ne savions où nous étions, lorsque nous vîmes passer tout à coup, à côté de nous, des

p251

chevaux sans cavaliers et des mulets sans charges, avec plusieurs chameaux qui s' enfuyaient sur les flancs de neige de la montagne.

Bientôt les arabes, poussant des cris, les suivirent ; ils nous avertirent de nous arrêter, nous montrant de la main, à quarante ou cinquante pas au-dessous de nous, une masse adossée à un bloc de rocher, que les nuages nous avaient caché jusque-là : une colonne de fumée et la lueur d' un foyer sortaient de la porte de cette cabane, dont le toit, en énormes branches de cèdre, venait d' être à moitié emporté par l' ouragan, et pendait sur le mur ; c' était le seul asile qu' il y eût pour nous sur cette



partie du Liban : le kan de Murat-Bey ; un pauvre arabe l' habite pendant l' été, pour offrir de l' orge et un abri aux caravanes de Damas qui vont par cette route en Syrie. Nous y descendîmes avec peine par des degrés de roche cachés sous un pied de neige ; le torrent qui coule à cent pas au-dessous du kan, et qu' il faut traverser pour gravir la dernière région des montagnes, était devenu tout à coup un fleuve immense qui roulait avec ses eaux des blocs de pierre et des débris de la tempête. Surpris sur ses bords par les tourbillons de vent et à demi ensevelis sous la neige, les arabes que nous avions rencontrés avaient jeté les fardeaux de leurs chameaux et de leurs mulets, et les avaient laissés sur la place pour se sauver au kan de Murat. Nous le trouvâmes rempli de ces hommes et de leurs montures ; aucune place pour nous ni pour nos chevaux. Cependant, à l' abri du bloc de rocher plus grand qu' une maison, le vent se faisait moins sentir, et les nuées de neige, emportées de la cime du Liban, qui passaient sur nos têtes pour aller s' abattre dans la plaine, commençaient

p252

à devenir moins épaisses, et nous laissaient, par intervalles, apercevoir un coin du ciel où brillaient déjà des étoiles. Le vent tomba bientôt tout à fait ; nous descendîmes de cheval ; nous cherchâmes à nous faire un abri pour passer, non-seulement la nuit, mais plusieurs jours peut-être, si le torrent, que nous entendions sans le voir, continuait à fermer le passage. Sous les murs du kan écroulé, à l' abri d' une partie des branches de cèdre qui formaient tout à l' heure le toit, il y avait un espace de dix pieds carrés, encombré de neige et de boue : nous balayâmes la neige ; il restait un pied de fange molle où nous ne pouvions poser nos tapis ; nous arrachâmes du toit quelques branches d' arbre, que nous étendîmes comme une claie sur le sol délayé ; ces bûches empêchaient nos nattes de tremper dans l' eau ; nos matelas, nos tapis, nos manteaux, formaient un second plancher ; nous allumâmes un feu dans un coin de cet abri, et nous passâmes ainsi la longue nuit du 7 au 8 avril 1833. De temps en temps l' ouragan assoupi se réveillait ; il semblait que la montagne s' écroulait sur elle-même ; l' énorme rocher auquel était adossé

le kan tremblait comme un tronc d' arbre secoué par la rafale, et les mugissements du torrent remplissaient la mer et le ciel de hurlements lamentables. Nous finîmes cependant par nous endormir, et nous nous réveillâmes tard, aux rayons éclatants d' un soleil serein sur la neige. Les arabes, nos compagnons, étaient partis ; ils avaient heureusement tenté de traverser le torrent ; nous les aperçûmes de loin, gravissant les collines où nous devions les

p253

suivre. Nous partîmes aussi ; nous marchâmes quatre heures dans une vallée supérieure où nous ne voyions, comme au sommet du mont blanc, que la neige sous nos pas et le ciel sur nos têtes. L' éblouissement des yeux, le silence morne, le péril de chaque pas sur ces déserts de neige récente, sans aucun sentier tracé, font du passage de ces hauts piliers de la terre, épine dorsale d' un continent, un moment solennel et religieux. On observe involontairement chaque point de l' horizon et du ciel, chaque phénomène de la nature ; j' en vis un qui me frappa comme une belle image, et que je n' avais encore jamais observé. Tout à fait au sommet du Liban, sur les flancs d' un mamelon abrité à demi du soleil du matin, je vis un magnifique arc-en-ciel, non pas élané en pont aérien, et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques, comme un serpent aux couleurs éclatantes ; c' était comme le nid de l' arc-en-ciel, surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. à mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon, les cercles de l' arc-en-ciel aux mille couleurs ondoyantes semblaient remuer et se soulever ; l' extrémité de ces volutes lumineuses s' élevait en effet de la terre, montait vers le ciel de quelques toises comme si elle eût essayé de s' élaner vers le soleil, et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous. Nous nous assîmes au delà de la région des neiges, pour sécher au soleil nos souliers mouillés ; nous commençons à apercevoir les profondes et noires vallées des maronites ; en deux heures nous fûmes descendus au village de Hamana, assis au sommet de la magnifique vallée de ce nom, et où

nous avons déjà couché en allant à Damas. Le scheik nous fit donner trois maisons du village. Le soleil du soir brillait sous les larges feuilles du mûrier et du figuier ; des hommes rentraient avec leurs charrues du labourage ; des femmes, des enfants circulaient dans les chemins entre les maisons, et nous saluaient avec un sourire d' hospitalité ; les bestiaux revenaient des champs avec leurs clochettes ; les pigeons et les poules couvraient les toits des terrasses, et les cloches de deux églises maronites tintaient lentement à travers les cimes de cyprès, pour annoncer les cérémonies pieuses du lendemain, qui était un dimanche ; c' était l' aspect, le bruit et la paix d' un beau village de France ou d' Italie, que nous retrouvions tout à coup au sortir des précipices du Liban, des déserts de Balbek, des rues inhospitalières de Damas : jamais transition ne fut peut-être si rapide, si douce ; nous résolûmes de passer le dimanche parmi ce beau et excellent peuple, et de nous reposer un jour de nos longues fatigues.

Journée passée à Hamana : le scheik et le marché du village nous fournissent des provisions abondantes ; les femmes de Hamana viennent nous visiter tout le jour ; elles sont infiniment moins belles que les syriennes des bords de la mer ; c' est la race maronite pure ; elles ont toutes l' apparence de la force et de la santé, mais les traits trop prononcés, l' oeil un peu dur, le teint trop coloré ; leur costume est un pantalon blanc, et par-dessus une longue robe de drap bleu, ouverte sur le devant et laissant le sein nu ; des colliers de piastres innombrables pendent autour du cou, sur la gorge et derrière les épaules. Les femmes mariées complètent ce costume par une corne d' argent d' environ un pied et quelquefois

un pied et demi de longueur, qu' elles fixent sur leurs cheveux tressés, et qui s' élève au-dessus du front un peu obliquement. Cette corne, sculptée et ciselée, est recouverte par

l'extrémité d'un voile de mousseline qu'elles y suspendent, et dont elles se couvrent quelquefois le visage ; elles ne quittent jamais cette corne, même pour dormir. Ce bizarre usage, dont on ne peut chercher l'origine que dans les aberrations de l'esprit humain, les défigure, et alourdit tous les mouvements de la tête et du cou.

9 avril.

Partis de Hamana, par une matinée voilée de brouillards, à cinq heures du matin. Marché deux heures sur des pentes escarpées et nues des hautes arêtes du Liban descendant vers les plaines de Syrie. La vallée, que nous laissons à droite, se creuse et s'élargit de plus en plus sous nos pieds. Elle peut avoir là environ deux lieues de largeur et une lieue au moins de profondeur. Les vagues transparentes des vapeurs du matin se promènent mollement comme des lames de mer sur son horizon, et ne laissent passer au-dessus d'elles que les hautes cimes de mamelons, les têtes de cyprès, et quelques tours de villages et de monastères maronites ; mais bientôt la brise de mer, qui se lève et monte insensiblement avec le soleil, déroule lentement toutes ces

p256

vagues de vapeurs, et les replie en voiles blancs qui vont se coller et se confondre aux cimes de neige, sur lesquelles elles forment de légères taches grises. La vallée apparaît tout entière. Pourquoi l'oeil n'a-t-il pas un langage qui peigne d'un seul mot, comme il voit d'un seul regard ?

Je voudrais garder éternellement dans ma mémoire les scènes et les impressions incomparables de la vallée de Hamana. Je suis au-dessus d'un des mille torrents qui sillonnent ses flancs de leur écume bondissante, et vont, à travers les blocs de rochers, de prairies suspendues, les troncs de cyprès, les rameaux de peupliers, les vignes sauvages et les noirs caroubiers, glisser jusqu'au fond de la vallée et se joindre au fleuve central, qui la suit dans toute sa longueur. La vallée est si profonde que je n'en vois pas le fond ; j'entends seulement monter par intervalles les mille bruissements de ses eaux et de ses feuillages, les mugissements de ses troupeaux, les volées lointaines et argentines des cloches de ses monastères. L'ombre du matin est encore au fond du lit de la gorge où bondit le torrent

principal. çà et là, au détour de quelques mamelons, j' aperçois la blanche ligne d' écume qu' il trace dans cette ombre noirâtre. Du même côté de la vallée où nous sommes, je vois monter, à un quart de lieue de distance les uns des autres, trois ou quatre larges plateaux semblables à des piédestaux naturels ; leurs flancs paraissent à pic, et sont de granit grisâtre. Ces plateaux, d' une demi-lieue de tour, sont entièrement couverts de forêts de cèdres, de sapins et de pins-parasols à larges têtes ; on distingue les grands troncs élancés de ces arbres, entre lesquels circule et joue la lumière du matin. Leurs feuillages noirs et immobiles sont interrompus de temps en temps par

p257

les légères colonnes de fumée bleue des cabanes des laboureurs maronites, et par les petites ogives de pierre où est suspendue la cloche des villages. Deux vastes monastères, dont les murs brillent comme du bronze cuivré, s' étendent sur deux de ces plateaux de pins. Ils ressemblent à des forteresses du moyen âge. On aperçoit, au bas des couvents, des moines maronites, revêtus de leur capuchon noir, qui labourent entre les ceps de vigne et les grands châtaigniers. Deux ou trois villages, groupés autour de mamelons de rochers, pyramident plus bas encore, comme des ruches autour des troncs de vieux arbres. à côté de chaque chaumière s' élèvent quelques touffes de verdure plus pâle : ce sont des grenadiers, des figuiers ou des oliviers, qui commencent à fructifier à cet échelon de la vallée ; l' oeil s' abîme au delà, dans l' ombre impénétrable du fond de la gorge. S' il franchit cette ombre et s' élève sur le flanc opposé des montagnes, il voit, dans quelques parties, des murailles perpendiculaires de roche granitique qui s' élancent jusqu' aux nuages. Au-dessus de ces murailles, qui semblent crénelées par la nature, il aperçoit des plateaux de la plus splendide végétation, des cimes de sapins pendant sur les rebords de ces abîmes, d' immenses têtes de sycomores qui forment de larges taches sur le ciel ; et derrière ces créneaux de végétation, encore des clochers de villages et de monastères dont on ne peut deviner l' accès. à d' autres endroits, les flancs de granit des montagnes sont brisés en larges échancrures où le regard se perd dans la nuit des forêts, et ne distingue çà et là que

des points lumineux et mobiles, qui sont les  
lits des torrents et les petits lacs des sources.

p258

Ailleurs, les roches cessent tout à coup ;  
d'immenses bastions arrondis les flanquent comme  
des fortifications éternelles, et terminent leurs  
angles en tours et en tourelles. Des vallées  
élevées, et que l'oeil sonde à peine, s'ouvrent  
et s'enfoncent entre les remparts de neige et  
de forêts ; là descend le principal torrent  
de Hamana, que l'on voit ruisseler d'abord  
comme une gouttière du vaste toit de neige, puis  
se perdre dans le bassin retentissant des  
cascades, où il se divise en sept ou huit  
rameaux étincelants, puis disparaître derrière  
des blocs et des mamelons noirâtres, puis  
reparaître en un seul ruban d'écume, qui se  
plie et se déplie au gré des mouvements du sol  
sur les pentes lentes ou rapides de ses collines.  
Il s'enfonce enfin dans la vallée principale, et  
y tombe par une nappe de cent pas de large  
et de deux cents pieds d'élévation. Son écume,  
qui remonte et que le vent souffle çà et là,  
couvre d'arcs-en-ciel flottants les cimes  
des larges pins qui bordent cette chute. -à  
ma gauche, la vallée, en descendant vers les  
rives de la mer, s'élargit, et présente au  
regard les flancs de ses collines, plus boisées  
et plus cultivées ; son fleuve serpente entre  
des mamelons couronnés de monastères et de  
villages. Plus loin, les palmiers de la plaine  
élèvent, derrière des collines basses d'oliviers,  
leurs panaches de vert jaune, et entrecoupent la  
longue ligne de sable doré qui borde la mer.  
Le regard va se perdre enfin dans un lointain  
indécis, entre le ciel et les vagues.  
Les détails de ce magique ensemble ne sont pas  
moins attachants que le coup d'oeil général. à  
chaque détour de rochers, à chaque sommet de  
collines où le sentier vous porte, vous trouvez  
un horizon nouveau, où les eaux, les

p259

arbres, le rocher, les ruines de ponts ou  
d'aqueducs, les neiges, la mer ou le sable de  
feu du désert, encadrés d'une manière inattendue,

arrachent une acclamation de surprise et d'éblouissement. J' ai vu Naples et ses îles, les vallées des Apennins et celles des Alpes, de Savoie et de Suisse ; mais la vallée de Hamana et quelques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L' énormité des masses de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l' horizon des vastes mers qui les termine partout, le pittoresque des lignes de villages et de couvents maronites suspendus, comme des nids d' hommes, à des hauteurs que le regard craint d' aborder ; enfin la nouveauté, l' étrangeté, la couleur tantôt noire, tantôt pâle, de la végétation ; la majesté des cimes des grands arbres, dont quelques troncs ressemblent à des colonnes de granit ; tout cela dessine, colore, solennise le paysage, et transporte l' âme d' émotions plus profondes et plus religieuses que les Alpes mêmes. -tout paysage où la mer n' entre pas pour élément n' est pas complet. Ici la mer, le désert, le ciel, sont le cadre majestueux du tableau ; et l' oeil ravi se reporte sans cesse du fond des forêts séculaires, du bord des sources ombragées, du sommet des pics aériens, des scènes paisibles de la vie rurale ou cénobitique, sur l' espace bleu sillonné par les navires, sur les cimes de neiges noyées dans le ciel auprès des étoiles, ou sur les vagues jaunes et dorées du désert, où les caravanes de chameaux décrivent au loin leurs lignes serpentes. C' est de ce contraste incessant que naissent le choc des pensées, et les impressions solennelles qui font du Liban des montagnes de pierre, de poésie et de ravissements.

p260

Même date.

à midi, campé sous nos tentes, à mi-hauteur du Liban, pour laisser passer l' ardeur du jour. On m' amène un courrier arabe qui allait me chercher à Damas. Il me remet un paquet de lettres arrivées d' Europe, qui m' annoncent ma nomination à la chambre des députés.

Affliction nouvelle ajoutée à tant d' autres.

Malheureusement j' ai désiré cette mission à une autre époque, et sollicité moi-même une confiance que je ne puis, sans ingratitude, décliner aujourd' hui. J' irai ; mais combien je désirerais maintenant que ce calice passât loin de moi ! Je n' ai plus d' avenir personnel dans ce drame

du monde politique et social, dont la scène principale est parmi nous. Je n' ai aucune de ces passions de gloire, d' ambition et de fortune, qui sont la force impulsive des hommes politiques. Le seul intérêt que je porterai à ces délibérations passionnées sera l' intérêt de la patrie et de l' humanité. La patrie et l' humanité sont des êtres abstraits pour des hommes qui veulent posséder l' heure présente, et faire triompher, à tout prix, des intérêts de famille, de caste ou de parti. Qu' est-ce que la voix calme et impartiale de la philosophie dans le tumulte des faits qui se mêlent et se combattent ? Qui est-ce qui voit l' avenir et son horizon sans bornes derrière la poussière de la lutte actuelle ? N' importe : l' homme ne choisit ni son chemin ni son oeuvre ; Dieu lui donne sa tâche par les circonstances

p261

et par ses convictions. Il faut l' accomplir ! Mais je ne prévois pour moi qu' un martyre moral dans la douloureuse tâche qu' il m' impose aujourd' hui. J' étais né pour l' action. La poésie n' a été en moi que de l' action refoulée ; j' ai senti, j' ai exprimé des idées et des sentiments, dans l' impuissance d' agir. Mais aujourd' hui l' action ne me sollicite plus. J' ai trop creusé les choses humaines pour n' en pas comprendre le sens ; j' ai trop perdu, de tous les êtres auxquels ma vie active pouvait répondre, pour n' être pas dégoûté de toute personnalité dans l' action. Une vie de contemplation, de philosophie, de poésie et de solitude, serait la seule couche où mon coeur pourrait se reposer avant de se briser tout à fait.

RETOUR A BAYRUTH

p265

10 avril 1833.  
Arrivé hier ici. Passé deux heures au couvent franciscain, près du tombeau où j' ai enseveli tout mon avenir. Le brick *L' Alceste* , qui doit rapporter ces restes chéris en France,



n' est pas encore en vue. J' ai affrété aujourd' hui un autre brick pour nous rapporter nous-mêmes. Nous naviguons de conserve ; mais la mère au moins ne se trouvera pas dans la chambre où sera le corps de son enfant ! Pendant qu' on prépare les emménagements nécessaires pour le transport d' un si grand nombre de passagers dans le brick du capitaine Coulonne, nous irons visiter le Kesrouan, Tripoli

p266

De Syrie, Latakieh, Antioche, et les cèdres du Liban sur les derniers sommets des montagnes, derrière Tripoli.

Reçu ce matin les nombreuses visites de tous nos amis de Bayruth : le gouverneur, prince maronite ; Habib Barbara, notre voisin de campagne, qui nous a montré depuis notre arrivée, et surtout depuis nos malheurs, le coeur d' un ami véritable ; M Bianco, le consul de Sardaigne, et M Borda, jeune et aimable piémontais attaché au consulat, relégué, par un sort bizarre, dans les déserts de l' orient, tandis que son instruction, ses goûts, son caractère, en feraient un diplomate distingué dans une cour policée de l' Europe ; M Laurella, consul d' Autriche ; M Farren, consul général, et M Abbot, consul spécial d' Angleterre en Syrie ; un jeune négociant français, M Humann, dont la société nous a été aussi utile que douce depuis notre arrivée ici ; M Caillé, voyageur français ; M Jorel, premier drogman du consulat, jeune homme élevé en France, transporté de bonne heure en orient, qui possède les langues de la Turquie et de l' Arabie comme ses langues maternelles ; probe, actif, intelligent, obligeant par instinct, et pour qui un service à rendre est un plaisir qu' on lui fait ; enfin M Guys, consul de France en Syrie, respectable représentant de la probité nationale dans ces contrées, où son caractère est vénéré des arabes, mais arrivé ici depuis peu de temps, et que nous avons beaucoup moins vu que ses collègues.

Nous emportons tous ces noms d' hommes qui nous ont comblés de bonté et de pitié depuis un an de séjour parmi eux, pour leur conserver à jamais, dans des proportions diverses, souvenir, intérêt et reconnaissance. Sans la lettre

p267

que j' ai reçue hier, sans mon vieux père dont le souvenir me rappelle sans cesse en France, si j' avais un exil à choisir dans le monde pour y achever mes jours fatigués dans le sein de la solitude et d' une nature enchantée, je resterais où je suis.

13 avril 1833.

Parti ce matin à quatre heures avec la même caravane que j' avais formée pour Damas ; longé le rivage de la mer jusqu' au cap Batroun, -lieux déjà décrits ailleurs ; -couché à Djebaïl dans un kan hors de la ville, sur une éminence dominant la mer. La ville n' est remarquable que par une mosquée d' architecture chrétienne, et qui fut autrefois une église bâtie vraisemblablement par les comtes de Tripoli. On croit que Djebaïl est l' ancienne contrée des giblites, qui fournissaient au roi Hiram les blocs de pierre destinés à la construction du temple par Salomon. Le père d' Adonis avait là son palais, et le culte du fils était le culte de toute la Syrie environnante. à gauche de la ville, est un château très-remarquable par l' élégance et l' élévation de ses différents plans de fortification : nous descendîmes dans la ville pour voir le petit port, où se balançaient quelques barques arabes ; elle est habitée presque exclusivement par les maronites.

p268

Une très-belle arabe, extrêmement parée, vint rendre visite à ma femme dans le caravansérai ; nous lui fîmes quelques petits présents. Le lendemain, nous continuâmes à longer la côte et le pied des montagnes du Castravan, qui baignait partout dans la mer ; nous couchâmes sous nos tentes, dans un site admirable, à l' entrée du territoire de Tripoli. Le chemin quitte la côte, et tourne brusquement à droite ; il s' enfonce dans une vallée étroite, arrosée par un ruisseau ; à environ une lieue de la mer, la vallée se rétrécit tout à fait ; elle est entièrement fermée par un rocher de cent pieds d' élévation et de cinq à six cents pieds de circonférence : ce rocher, naturel ou taillé hors des flancs de la montagne qui le touche, porte à son sommet un château gothique parfaitement conservé, habitation des chacals et des aigles ; des escaliers taillés dans le roc vif s' élèvent

à des terrasses successives, couvertes de tours et de murs crénelés jusqu' à la plate-forme supérieure, d' où s' élance un donjon percé de fenêtres en ogive ; la végétation s' est emparée partout du château, des murs, des créneaux ; d' immenses sycomores ont pris racine dans les salles, et élancent leurs larges têtes au-dessus des toits éboulés : les lianes retombant en touffes énormes, les lierres cramponnés aux fenêtres et aux portes, les lichens qui révèlent partout la pierre, donnent à ce beau monument du moyen âge l' apparence d' un château de mousse et de lierre. Une belle fontaine coule au pied du rocher, ombragée par trois des plus beaux arbres que l' on puisse voir ; ce sont des espèces d' ormes ; l' ombre d' un seul couvrirait nos tentes, nos trente chevaux, et tous les groupes épars de nos arabes.

Le lendemain, monté une côte rapide d' un terrain blanc

p269

et savonneux, où les chevaux pouvaient à peine se tenir : du sommet, on a une vue sans bornes de tout le littoral occidental de la Syrie jusqu' au golfe d' Alexandrette et au mont Taurus, et un peu sur la droite, des plaines d' Alep et des collines d' Antioche, avec le cours de l' Oronte. Trois heures de marche nous mènent aux portes de Tripoli ; nous y étions attendus ; et à une lieue de la ville nous rencontrâmes une cavalcade de jeunes négociants francs de différentes nations, et de quelques officiers de l' armée d' Ibrahim, qui venaient au-devant de nous.

Le fils de M Lombart, négociant français établi à Tripoli, nous offrit l' hospitalité au nom de son père ; -nous craignîmes de lui être à charge, et nous allâmes au couvent des frères franciscains ; un seul religieux habitait cette immense demeure, et nous y reçut. Deux jours passés à Tripoli ; dîné chez M Lombart ; -bonheur de rencontrer une famille française où tout compatriote retrouve une réception de famille ; -le soir, passé une heure chez Mm Katchiflisse, négociants grecs et consuls de Russie, famille établie de temps immémorial à Tripoli De Syrie, où elle possède un magnifique palais. Madame et Mesdemoiselles Katchiflisse sont les trois personnes les plus célèbres de Syrie pour leur beauté et pour le charme des manières, mélange piquant de la réserve asiatique avec le gracieux abandon des femmes

grecques, et la politesse accomplie des femmes les plus élégantes de l' Europe : elles nous reçurent dans un vaste salon voûté, éclairé par une coupole, et rafraîchi par un bassin d' eau courante ; elles étaient assises sur un divan semi-circulaire qui régnait au fond de la salle ; tout était couvert de riches tapis, et les tapis couverts eux-mêmes

p270

de narguils, de pipes, de vases de fleurs et de sorbets. Ces trois femmes, vêtues du costume oriental, offraient chacune, dans leur caractère de beauté, l' ensemble le plus admirable qu' un oeil d' homme puisse contempler ; nous passâmes une soirée délicieuse dans leur conversation, et nous promîmes de les revoir au retour.

Le scheik d' éden, dernier village habité au sommet du Liban, était oncle, par sa mère, de M Mazoyer, mon interprète. Averti par son neveu de notre arrivée à Tripoli, le vénérable scheik descendit des montagnes avec son fils aîné et une partie de ses serviteurs ; il vint me rendre visite au couvent des franciscains, et m' offrit l' hospitalité chez lui, à éden. D' éden aux cèdres de Salomon il n' y avait plus que trois heures de marche, et si les neiges qui couvraient encore la montagne nous le permettaient, nous pourrions aller de là visiter ces arbres séculaires qui ont répandu leur gloire sur tout le Liban, et qui sont contemporains du grand roi. Nous acceptâmes, et le départ fut fixé au lendemain. à cinq heures du matin nous étions à cheval. La caravane, plus nombreuse encore qu' à l' ordinaire, était précédée du scheik d' éden, admirable vieillard dont l' élégance de manières, la politesse noble et facile, et le magnifique costume, étaient bien loin de rappeler un chef arabe ; on eût dit un patriarche marchant à la tête de sa tribu : il montait une jument du désert, dont le poil bai doré et la crinière flottante auraient fait la digne monture d' un héros de la *Jérusalem* ; son fils et ses principaux serviteurs caracolaient sur des étalons magnifiques, à quelques pas devant lui ;

p271

nous venions ensuite, puis la longue file de nos

moukres et de nos saïs.

La sortie de Tripoli offre un admirable point de vue ; on suit les bords d' un fleuve encaissé entre deux collines ; les plus beaux arbres et des forêts de grands orangers ombragent les bords de l' eau ; un kiosque public, bâti sous ces arbres, offre sa terrasse embaumée aux promeneurs ; on y vient fumer et prendre le café, pour respirer la fraîcheur du lit du fleuve ; de là, par une échappée, on aperçoit la mer, qui est à une demi-lieue de la ville ; les belles tours carrées, bâties par les arabes, aux deux flancs du port, et les nombreux navires qui sont dans la rade. Nous traversâmes une large plaine cultivée et plantée d' oliviers ; sur le premier coteau qui s' élève de cette plaine vers le Liban, au milieu d' une forêt d' oliviers et d' arbres fruitiers de toute espèce, nous rencontrâmes une immense foule d' hommes, de femmes et d' enfants qui bordaient la route ; c' étaient les habitants d' un grand village répandu sous ces arbres, et qui appartient au scheik d' éden ; il passe les étés à éden, et les hivers dans ce village de la plaine. Ces arabes saluèrent respectueusement leur prince, nous offrirent des rafraîchissements, et un certain nombre d' entre eux se mit en route avec nous pour nous conduire des veaux et des moutons, et nous aider à franchir les précipices des montagnes : pendant quatre heures ensuite nous marchâmes, tantôt dans de profondes vallées, tantôt sur la crête de montagnes presque stériles ; nous fîmes halte au bord d' un torrent qui descend des sommets d' éden, et qui roulait des monceaux de neige à demi fondue. à l' abri d' un rocher, le

p272

scheik nous avait fait allumer un grand feu ; nous déjeunâmes et nous reposâmes nos chevaux dans ce lieu. La montée devient ensuite si rapide sur des rochers nus et glissants comme du marbre poli, qu' il est impossible de comprendre comment les chevaux arabes parviennent à les gravir et surtout à les descendre ; quatre arabes à pied entouraient chacun des nôtres, et le soutenaient de la main et des épaules : malgré cette assistance plusieurs roulèrent sur le rocher, mais sans accident grave. Cette route horrible, ou plutôt cette muraille presque perpendiculaire, nous conduisit, après deux heures de fatigue, à un plateau de roche où

notre vue plongeait sur une large vallée intérieure et sur le village d'édén, qui est bâti à son extrémité la plus élevée et dans la région des neiges ; il n'y a au-dessus d'édén qu'une immense pyramide de roche nue : c'est la dernière dent de cette partie du Liban ; une petite chapelle ruinée couronne son sommet ; les vents d'hiver rongent sans cesse ce rocher, et en détachent des blocs énormes qui roulent jusque dans le village ; tous les champs des environs en sont semés, et le château même du scheik en est pressé de toutes parts : ce château dont nous approchions est d'une architecture complètement arabe ; les fenêtres sont des ogives accouplées, et séparées par d'élégantes colonnettes ; les terrasses, qui servent de toits et de salons, sont couronnées de créneaux ; la porte voûtée est flanquée de deux sièges élevés en pierre ciselée, et les jambages de la porte même sont revêtus d'arabesques : le scheik était descendu le premier, et nous attendait à la tête de sa maison ; son plus jeune fils, une cassolette d'argent à la main, brûlait des parfums devant nos chevaux, et ses frères nous jetaient des essences parfumées sur les chevaux et sur nos habits ; un magnifique

p273

repas nous attendait dans la salle, où des arbres tout entiers flambaient dans le large foyer ; les vins les plus exquis du Liban et de Chypre et une immense quantité de gibier composaient ce festin ; nos arabes n'étaient pas moins bien traités dans la cour.

Nous parcourûmes le soir les environs du village ; les neiges couvraient encore une partie des champs ; nous vîmes partout les traces d'une riche culture ; le moindre coin de terre végétale entre les rochers avait son cep ou son noyer ; des fontaines innombrables coulaient partout sous nos pieds ; des canaux artificiels en répandaient les eaux dans les terres : ces terres en pente étaient supportées par des terrasses bâties en blocs immenses ; nous apercevions un monastère sous la dent de rocher à notre gauche, et de nombreux villages, très-rapprochés les uns des autres, sur tous les flancs des vallées.

Même date.

Le scheik a envoyé trois arabes sur la route des cèdres, pour savoir si les neiges nous permettraient d'arriver jusqu'à ces arbres ; les arabes, de

retour, disent que l' accès est impraticable : il  
y a quatorze pieds de neige dans un vallon étroit  
qu' il faut traverser pour toucher aux arbres.  
Voulant

p274

approcher le plus possible, je prie le scheik  
de me donner son fils et quelques cavaliers ;  
je laisse à éden ma femme et ma caravane ; je  
monte le plus vigoureux de mes chevaux, *Scham*,  
et nous sommes en route au lever du soleil.  
Marche de trois heures sur des crêtes de montagnes  
ou dans des champs détrempés de neige fondue ;  
j' arrive sur les bords de la vallée des Saints,  
gorge profonde où l' oeil plonge du haut des  
rochers, vallée plus encaissée, plus sombre,  
plus solennelle encore que celle de Hamana ; au  
sommet de cette vallée, à l' endroit où, en montant  
toujours, elle touche aux neiges, superbe nappe  
d' eau qui tombe de cent pieds de haut sur deux  
ou trois cents toises de large ; toute la vallée  
résonne de cette chute et des bonds du torrent  
qu' elle alimente ; de toutes parts le rocher des  
flancs de la montagne ruisselle d' écume ; nous  
voyons, à perte de vue, au fond de la vallée,  
deux grands villages dont les maisons se  
distinguaient à peine des rochers roulés par le  
torrent ; les cimes des peupliers et des mûriers  
paraissent, de là, des touffes de joncs ou d' herbes ;  
on descend dans le village de Beschieraï par des  
sentiers taillés dans le roc et tellement rapides,  
qu' on ne peut concevoir que des hommes s' y  
hasardent ; il en périt souvent : une pierre  
lancée de la crête où nous sommes tomberait  
sur le toit de ces villages, où nous n' arriverions  
pas dans une heure de descente ; au-dessus de  
la cascade et des neiges, s' étendent d' immenses  
champs de glace, qui ondulent comme des vapeurs  
d' une teinte tour à tour verdâtre et bleue ; à  
environ un quart d' heure sur la gauche, dans une  
espèce de vallon semi-circulaire, formé par les  
dernières croupes du Liban, nous voyons une large  
tache noire sur la neige : ce sont les

p275

groupes fameux des cèdres ; ils couronnent,  
comme un diadème, le front de la montagne ; ils

voient l'embranchement des nombreuses et grandes vallées qui en descendent ; la mer et le ciel sont leur horizon. Nous mettons nos chevaux au galop dans la neige, pour approcher le plus près possible de la forêt ; mais, arrivés à cinq ou six cents pas des arbres, nous enfonçons jusqu'aux épaules des chevaux ; nous reconnaissons que le rapport de nos arabes est exact, et qu'il faut renoncer à toucher de la main ces reliques des siècles et de la nature ; nous descendons de cheval, et nous nous asseyons sur un rocher pour les contempler. Ces arbres sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés. L'écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de végétation avaient dès cette époque. Ce sont bien ceux-là ; car ézéchiel parle des cèdres d'édén comme des plus beaux du Liban. Les arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres : ils leur attribuent non-seulement une force végétative qui les fait vivre éternellement, mais encore une âme qui leur fait donner des signes de sagesse, de prévision, semblables à ceux de l'instinct chez les animaux, de l'intelligence chez les hommes. Ils connaissent d'avance les saisons, ils remuent leurs vastes rameaux comme des membres, ils étendent ou resserrent leurs coudes, ils élèvent vers le ciel ou inclinent vers la terre leurs branches, selon

p276

que la neige se prépare à tomber ou à fondre. Ce sont des êtres divins sous la forme d'arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban ; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire. Tout cela frappe d'étonnement l'imagination des peuples d'orient, et je ne sais si la science ne serait pas étonnée elle-même. -hélas ! Cependant basan languit, le carmel et la fleur du Liban se fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente ou quarante, plus tard dix-sept ; plus tard encore, une douzaine. -il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des



temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient ! S'ils pouvaient parler ! Tant d'empires ! De religions ! De races humaines ! Il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes ! Qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Beschierai, d'Éden, de Kanobin et de tous les villages des vallées voisines, montent aux cèdres, et font célébrer une messe à leur pied. Que de prières n'ont pas résonné sous ces rameaux ! Et quel plus beau temple, quel autel plus voisin du ciel, quel dais plus majestueux et plus saint que le dernier plateau du Liban, le tronc des cèdres, et le dôme de ces rameaux sacrés qui ont ombragé et ombragent encore tant de générations humaines, prononçant le nom de Dieu différemment, mais le reconnaissant partout dans ses œuvres, et l'adorant dans des manifestations naturelles ! Et moi aussi je priai en présence de ces arbres. Le vent harmonieux qui résonnait

p277

dans leurs rameaux sonores jouait dans mes cheveux, et glaçait sur ma paupière des larmes de douleur et d'adoration.

Remonté à cheval ; marché trois heures sur les plateaux qui dominent les vallées de Kadisha ; descendu à Kanobin, monastère maronite le plus célèbre de tous, dans la vallée des Saints. -vue du monastère de Deir-Serkis, abandonné maintenant à un ou deux solitaires. Burckhardt, en 1810, y trouva un vieux ermite toscan qui achevait là ses jours, après avoir été missionnaire dans les Indes, en Égypte et en Perse.

Vue du monastère de Kanobin du haut d'un pic qui s'avance sur la vallée comme un promontoire. Je remets mon cheval aux arabes, et je me couche au soleil, sur une pointe de rocher d'où l'œil plonge à pic sur l'abîme de la vallée des Saints. Le fleuve Kadisha roule au pied de ce rocher ; son lit n'est qu'une ligne d'écume ; mais je suis si haut, que le bruit ne monte pas jusqu'à moi. Kanobin fut fondé, disent les moines maronites, par Théodose Le Grand. Toute la vallée des Saints ressemble à une vaste nef naturelle dont le ciel est le dôme, les crêtes du Liban, les piliers, et les innombrables cellules des ermites creusées dans les flancs du rocher, les chapelles.

Ces ermitages sont suspendus sur des précipices qui semblent inabordables. Il y en a, comme des nids d'hirondelles, à toutes les hauteurs des parois de la vallée. Les uns ne sont qu'une grotte creusée dans la pierre, les autres, de petites maisonnettes bâties entre les racines de quelques arbres, sur les corniches avancées des montagnes. Le grand couvent est en bas, sur

p278

la rive du torrent. Il y a quarante ou cinquante religieux maronites occupés, les uns à labourer, les autres à imprimer des livres élémentaires pour l'instruction du peuple. Excellents religieux, qui sont les fils et les pères du peuple, qui ne vivent point de sa sueur, mais qui travaillent nuit et jour pour l'avancement de leurs frères ; hommes simples, qui ne visent à aucune richesse, à aucune renommée dans ce monde. Travailler, prier, vivre en paix, mourir en grâce, et inconnus des hommes : voilà toute l'ambition des religieux maronites.

Même date.

Hier je redescendais les dernières sommités de ces Alpes ; j'étais l'hôte du scheik d'édén, village arabe maronite, suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Le noble et respectable vieillard était venu me chercher, avec son fils et quelques-uns de ses serviteurs, jusqu'aux environs de Tripoli De Syrie, et m'avait reçu dans son château d'édén avec la dignité, la grâce de coeur et l'élégance de manières que l'on pourrait s'imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer ; les moutons, les chevreaux, les

p279

cerfs, étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles moeurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes

pour me conduire aux cèdres de Salomon ; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l' on vient vénérer depuis des siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici.

Au retour de cette journée mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités de rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout à coup sur le bord à pic d' une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur, que cerne la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit était tellement perpendiculaires, que les chevreuils mêmes de la montagne n' auraient pu y trouver un sentier, et que nos arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre, et de se pencher sur l' abîme, pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures ; il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier perdu, et regagner éden. Nous descendîmes de cheval, et, nous confiant à un de nos guides, qui connaissait, non loin de là, un escalier de roc vif, taillé jadis par les moines maronites, habitants immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelques temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin, par ces marches glissantes,

p280

sur une plate-forme détachée du roc, et qui dominait tout cet horizon.

La vallée s' abaissait d' abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres, qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là, elle se déroulait sur des pelouses d' un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes ; une multitude de filets d' eau écumante, sortie çà et là du pied des neiges fondantes, sillonnaient ces pentes gazonnées, et venaient se réunir en une seule masse de flots et d' écume, au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s' enfonçait tout à coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur ; le torrent se précipitait avec elle, et, s' étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d' un voile liquide et transparent, tantôt s' en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit arrachés du sommet, s' y brisait en lambeaux flottants, et retentissait comme un

tonnerre éternel ; le vent de sa chute arrivait jusqu' à nous, en emportant, comme de légers brouillards, la fumée de l' eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En se prolongeant vers le nord, la vallée des Saints se creusait de plus en plus et s' élargissait davantage ; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d' ombres se rapprochaient en s' inclinant l' une vers l' autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait.

p281

Au-dessus des deux montagnes qui l' étranglaient ainsi, on apercevait à l' horizon comme un lac d' un bleu plus sombre que le ciel : c' était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d' autres montagnes du Liban ; ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l' air nous le montrait comme à nos pieds, et nous distinguions même deux navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d' abord, que nous n' arrêtâmes nos regards sur aucun détail de la vallée ; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre oeil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux, une scène d' une autre nature se déroula peu à peu devant nous. à chaque détour du torrent où l' écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait, en pierres d' un brun sanguin, sur le gris du rocher, et sa fumée s' élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès. Autour des couvents, de petits champs, conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne ; et, çà et là, on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l' épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs boeufs, entre les

mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues, avec leurs chapelles et leurs ermitages, sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes ;

p282

un certain nombre étaient creusées, comme des grottes de bêtes fauves, dans le rocher même ; on n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc, où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil, partout où le pied de l'homme pouvait atteindre. Sur certains rebords des précipices, l'oeil ne pouvait reconnaître aucun accès ; mais, là même, un couvent, une solitude, un oratoire, un ermitage, et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches et les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvents était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies de roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites : chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite ; chaque source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre ; partout où l'oeil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices, s'animer, pour ainsi dire, sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles, ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir, les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et

p283

argentines des oiseaux dans les champs de blé, celles-ci plaintives et lointaines comme des

soupirs dans la nuit et dans le désert : toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence, et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée : c' était le chant des psaumes, qui, s' élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule de rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu' à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée tout entière, qui venait de prendre une âme et une voix ; puis un nuage parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme ces esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu' ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes ; nous comprîmes ce que c' était que la voix de l' homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentiments du coeur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici-bas qu' une adoration et un hymne !

p284

12 avril 1833.

Descendu à Tripoli De Syrie avec le scheik et sa tribu ; je donne à son fils une pièce d' étoffe de soie pour faire un divan. Passé un jour à parcourir les délicieux environs de Tripoli ; reparti pour Bayruth par le bord de la mer ; passé cinq jours à embarquer nos bagages sur le brick que j' ai affrété, *la Sophie* ; préparatifs faits pour une tournée en égypte ; adieux à nos amis francs et arabes ; je donne plusieurs de mes chevaux ; j' en fais partir six des plus beaux sous la conduite d' un écuyer arabe et de trois de mes meilleurs saïs, pour qu' ils aillent, en traversant la Syrie et la Caramanie, m' attendre le 1<sup>er</sup> juillet au bord du golfe de Macri, vis-à-vis l' île de Rhodes, dans l' Asie Mineure.

Au point du jour, le 15 avril 1833, nous sortons de la maison où Julia nous embrassa pour la dernière fois, et nous quitta pour le ciel ! Pavé de sa chambre baisé mille fois et trempé

de tant de larmes : cette maison était pour moi  
comme une relique consacrée ; je l' y voyais encore  
partout : oiseaux, colombes, son cheval, le  
jardin, les deux belles jeunes filles syriennes  
qui venaient jouer avec elle, et qui logent  
sous nos fenêtres dans le jardin. Elles se sont  
levées avant le jour, et vêtues de leurs plus  
riches parures : elles pleurent ; elles élèvent  
leurs mains vers nous, et arrachent les fleurs  
de leurs cheveux ; je leur donne à chacune, pour  
souvenir des amis étrangers qu' elles ne reverront  
plus que

p285

dans leur pensée, un collier de pièces d' or pour  
leur mariage ; l' une d' elles, Anastasie, est la  
plus belle des femmes que j' aie vues en orient.  
La mer est comme un miroir ; les chaloupes, chargées  
de nos amis, qui viennent nous accompagner jusqu' à  
bord, suivent la nôtre ; nous mettons à la voile  
par un léger vent d' est ; les côtes de Syrie,  
bordées de leurs franges de sable, disparaissent  
avec les têtes de palmiers ; les cimes blanches  
du Liban nous suivent longtemps sur la mer ; nous  
doublons, pendant la nuit, le cap Carmel ; au  
point du jour, nous sommes à la hauteur de  
Saint-Jean D' Acre, en face du golfe de  
Kaïpha ; la mer est belle, et les vagues sont  
sillonées par une foule de dauphins qui bondissent  
autour du navire ; tout a une apparence de fête  
et de joie dans la nature et sur les flots,  
autour de ce navire qui porte des coeurs morts  
à toute joie et à toute sérénité. J' ai passé la  
nuit sur le pont, dans quelles pensées ? Mon  
coeur le sait !

Nous longeons les côtes abaissées de la Galilée ;  
Jaffa brille comme un rocher de craie à l' horizon,  
sur une grève de sable blanc ; nous nous y dirigeons ;  
nous y relâchons quelques jours ; ma femme, et  
ceux de mes amis qui n' ont pu m' accompagner dans  
mon voyage à Jérusalem, ne veulent pas passer si  
près du tombeau sacré sans aller y porter quelques  
gémissements de plus. Le soir, le vent fraîchit, et  
nous jetons l' ancre à sept heures dans la rade  
orageuse de Jaffa ; la mer est trop forte pour  
mettre un canot dehors ; le lendemain, nous  
débarquons tous. Une caravane est préparée  
par les soins de Mm Damiani, mes anciens amis,  
agents de France à Jaffa ; elle se met en marche  
à onze

heures pour aller coucher à Ramla : je reste seul chez M Damiani.

Cinq jours passés à errer seul dans les environs : les amis arabes que j' avais connus à Jaffa dans mes deux premiers passages me conduisent dans les jardins qu' ils ont aux alentours de la ville ; j' ai déjà décrit ces jardins : ce sont des forêts profondes d' orangers, de citronniers, de grenadiers, de figuiers, arbres aussi grands que des noyers en France ; le désert de Gaza entoure de toutes parts ces jardins ; une famille de paysans arabes vit dans une cabane attenante ; il y a une citerne ou un puits, quelques chameaux, des chèvres, des moutons, des colombes et des poules. Le sol est couvert d' oranges et de limons tombés des arbres ; on dresse une tente au bord d' un des canaux d' irrigation qui arrosent le terrain, semé de melons et de concombres ; on étend des tapis ; la tente est ouverte du côté de la mer pour recevoir la brise qui règne depuis dix heures du matin jusqu' au soir ; elle se parfume en passant sous les têtes d' orangers, et apporte des nuages de fleurs d' oranger. On voit de là les sommets des minarets de Jaffa, et les vaisseaux qui vont et viennent de l' Asie Mineure en égypte. Je passe mes journées ainsi ; j' écris quelques vers sur la seule pensée qui m' occupe ; je voudrais rester ici : Jaffa, isolé de l' univers entier, au bord du grand désert d' égypte, dont le sable forme des dunes blanches autour de ces bois d' orangers, sous un ciel toujours pur et tiède, serait un séjour parfait pour un homme las de la vie, et qui ne désire qu' une place au soleil. -la caravane revient.

Je demande à Madame De Lamartine quelques détails sur Bethléem, sur les sites environnants, que la peste m' a empêché de visiter à mon premier voyage. Elle me les donne, et je les insère ici.

## DEPART DE JAFFA

Même date.

Nous nous embarquons par une mer déjà forte, dont les lames énormes arrivent comme des collines d' écume



contre la passe des rochers ; on attend un moment derrière ces rochers que la vague soit passée, et on se lance à force de rames en pleine mer ; les lames reviennent, et vous soulèvent comme un liège sur leur dos ; vous redescendez comme dans un abîme, on ne voit plus ni le vaisseau ni le rivage ; on remonte, on roule encore ; l'écume vous couvre d'un voile de pluie. -nous arrivons enfin aux flancs du navire, mais ses mouvements sont si forts qu'on n'ose s'approcher, de peur d'être frappé par les vergues qui trempent dans les

p316

vagues ; on attend un intervalle de lames ; une corde est lancée ; l'échelle est placée : nous sommes sur le pont. Le vent devient contraire ; nous restons sur deux ancres, exposés à chaque instant au naufrage, si le mouvement énorme des vagues vient à les briser ; heures d'angoisses physiques et morales dans cet affreux roulis ; le soir et la nuit, le vent siffle, comme dans des tuyaux aigus d'orgue, parmi les mâts et les cordages ; le navire bondit comme un béliet qui frapperait la terre de ses cornes ; la proue plonge dans la mer, et semble prête à s'y abîmer chaque fois que la vague arrive et soulève la poupe ; on entend les cris des matelots arabes de quelques autres navires qui ont amené les pauvres pèlerins grecs à Jérusalem. Ces petits navires, chargés quelques-uns de deux ou trois cents femmes et enfants, essayent de mettre à la voile pour fuir la côte ; quelques-uns passent près de nous ; les femmes poussent des cris en nous tendant les mains ; les grandes lames les engloutissent, et les remontent à une forte distance ; quelques-uns de ces navires réussissent à s'éloigner de la côte ; deux sont jetés sur les brisants de la rade du côté de Gaza ; nos ancres cèdent, et nous sommes entraînés vers les rochers du port intérieur ; le capitaine en fait jeter une autre. Le vent se modère, il tourne un peu pour nous ; nous fuyons, par un temps gris et brumeux, vers le golfe de Damiette ; nous perdons de vue toute terre ; la journée, nous faisons bonne route ; la mer est douce, mais des signes précurseurs de tempête préoccupent le capitaine et le second ; elle éclate au tomber du jour ; le vent fraîchit d'heure en heure, les vagues deviennent de plus en plus montueuses ; le navire crie et fatigue ; tous les cordages sifflent et vibrent sous les coups de vent comme

des fibres de métal ; ces sons aigus et plaintifs  
ressemblent

p317

aux lamentations des femmes grecques aux convois  
de leurs morts ; nous ne portons plus de voiles ;  
le vaisseau roule d' un abîme à l' autre, et, chaque  
fois qu' il tombe sur le flanc, ses mâts semblent  
s' écrouler dans la mer comme des arbres déracinés,  
et la vague écrasée sous le poids rejaillit, et  
couvre le pont ; tout le monde, excepté l' équipage  
et moi, est descendu dans l' entre-pont ; on entend  
les gémissements des malades et le roulis des  
caisses et des meubles qui se heurtent dans les  
flancs du brick. Le brick lui-même, malgré ses  
fortes membrures et les pièces de bois énormes  
qui le traversent d' un bord à l' autre, craque et  
se froisse comme s' il allait s' entr' ouvrir. Les  
coups de mer sur la poupe retentissent de moment  
en moment comme des coups de canon ; à deux heures  
du matin, la tempête augmente encore ; je m' attache  
avec des cordes au grand mâât, pour n' être pas  
emporté par la vague et ne pas rouler dans la  
mer, lorsque le pont incline presque  
perpendiculairement. Enveloppé dans mon manteau,  
je contemple ce spectacle sublime ; je descends  
de temps en temps sous l' entre-pont pour rassurer  
ma femme, couchée dans son hamac. Le second  
capitaine, au milieu de cette tourmente affreuse,  
ne quitte la manoeuvre que pour passer d' une  
chambre à l' autre, et porter à chacun les secours  
que son état exige : homme de fer pour le péril,  
et coeur de femme pour la pitié.  
Toute la nuit se passe ainsi. Le lever du soleil,  
dont on ne s' aperçoit qu' au jour blafard qui se  
répand sur les vagues et dans les nuages confondus,  
loin de diminuer la force du vent semble l' accroître  
encore ; nous voyons venir, d' aussi loin que porte  
le regard, des collines d' eau écumante derrière  
d' autres collines. Pendant qu' elles passent, le  
brick se

p318

torture dans tous les sens, écrasé par l' une,  
relevé par l' autre ; lancé dans un sens par une  
lame, arrêté par une autre qui lui imprime de  
force une direction nouvelle, il se jette tantôt

sur un flanc, tantôt sur l'autre ; il plonge la  
proue en avant comme s'il allait s'engloutir ; la  
mer qui court sur lui fond sur sa poupe, et le  
traverse d'un bord à l'autre ; de temps en temps  
il se relève ; la mer, écrasée par le vent,  
semble n'avoir plus de vagues et n'être qu'un  
champ d'écumes tournoyantes ; il y a comme des  
plaines, entre ces énormes collines d'eau, qui  
laissent reposer un instant les mâts : mais on  
rentre bientôt dans la région des hautes vagues ;  
on roule de nouveau de précipices en précipices.  
Dans ces alternatives horribles, le jour s'écoule ;  
le capitaine me consulte : les côtes d'égypte sont  
basses ; on peut y être jeté sans les avoir  
aperçues ; les côtes de Syrie sont sans rade  
et sans port ; il faut se résoudre à mettre en  
panne au milieu de cette mer, ou suivre le vent  
qui nous pousse vers Chypre. Là, nous aurions  
une rade et un asile ; mais nous en sommes à  
plus de quatre-vingts lieues. Je fais mettre  
la barre sur l'île de Chypre ; le vent nous  
fait filer trois lieues à l'heure, mais la mer  
ne baisse pas. Quelques gouttes de bouillon  
froid soutiennent les forces de ma femme et de  
mes compagnons, toujours couchés dans leurs  
hamacs. Je mange moi-même quelques morceaux de  
biscuit, et je fume avec le capitaine et le  
second, toujours dans la même attitude sur le  
pont, près de l'habitacle, les mains passées  
dans les cordages qui me soutiennent contre les  
coups de mer. La nuit vient plus horrible encore ;  
les nuages pèsent sur la mer, tout l'horizon se  
déchire d'éclairs, tout est feu autour de nous ;  
la foudre semble jaillir de la crête

p319

des vagues, confondues avec les nuées ; elle tombe  
trois fois autour de nous : une fois, c'est au  
moment où le brick est jeté sur le flanc par une  
lame colossale ; les vergues plongent, les mâts  
frappent la vague, l'écume qu'ils font jaillir  
sous le coup s'élance comme un manteau de feu  
déchiré dont le vent disperse les lambeaux,  
semblables à des serpents de flamme ; tout l'équipage  
jette un cri ; nous semblons précipités dans un  
cratère de volcan : c'est l'effet de tempête  
le plus effrayant et le plus admirable que j'aie  
vu pendant cette longue nuit ; neuf heures de suite  
le tonnerre nous enveloppe ; à chaque minute nous  
croyons voir nos mâts enflammés tomber sur nous et  
embraser le navire. Le matin, le ciel est moins

chargé, mais la mer ressemble à une lave  
bouillante ; le vent, qui tombe un peu et qui ne  
soutient plus le navire, rend le roulis plus  
lourd : nous devons être à trente lieues de l' île  
de Chypre. à onze heures nous commençons à apercevoir  
une terre ; d' heure en heure elle blanchit  
davantage : c' est Limasol, un des ports de cette  
île ; nous faisons force de voiles pour nous trouver  
plus tôt sous le vent : en approchant, la mer  
diminue un peu ; nous longeons les côtes à deux  
lieues de distance ; nous cherchons la rade de  
Larnaca, où nous apercevons déjà les mâts d' un  
grand nombre de bâtiments qui y ont cherché  
comme nous un refuge : le vent furieux se ravive,  
et nous y pousse en peu d' instants ; l' impulsion  
du navire est si forte, que nous craignons de  
briser nos câbles en jetant l' ancre : enfin  
l' ancre est tombée ; elle chasse quelques brasses  
et mord le fond. Nous sommes sur une mer encore  
clapoteuse, mais dont les vagues ne font que nous  
bercer sans péril ; je revois les mâts de pavillon  
des consuls européens de Chypre qui nous saluent,  
et la terrasse du consulat de France, où

p320

notre ami M Bottu nous fait des signaux de  
reconnaissance ; tout le monde reste à bord ; ma  
femme ne pourrait revoir sans déchirements de  
cœur cette excellente et heureuse famille de  
M Bottu, où elle avait, si heureuse alors  
elle-même, reçu l' hospitalité il y a quinze mois.  
Je descends à terre avec le capitaine ; je reçois  
de M et Madame Bottu, de Mm Perthier et  
Guillois, jeunes français attachés à ce consulat,  
les marques touchantes de bienveillance et  
d' amitié que j' attendais d' eux ; je visite  
M Mathéi, banquier grec auquel je suis  
recommandé ; nous envoyons des provisions de tout  
genre au brick ; M Mathéi y joint des présents  
de vins de Chypre et de moutons de Syrie.  
Pendant que je parcours les environs de la ville  
avec M Bottu, la tempête, calmée, recommence ;  
on ne peut plus communiquer avec les vaisseaux  
en rade ; les vagues couvrent les quais et lancent  
leur écume jusqu' aux fenêtres des maisons ; soirée  
et nuit affreuses que je passe sur la terrasse  
ou à la fenêtre de ma chambre, au consulat de  
France, à regarder le brick, où est ma femme,  
ballotté dans la rade par des lames immenses,  
tremblant à chaque instant que les ancres ne  
chassent, et ne jettent le navire sur les

écueils, avec tout ce qui me reste de mon bonheur en ce monde.

Le lendemain soir, la mer se calme enfin ; nous regagnons le brick, nous passons trois heures en rade, attendant des vents meilleurs, et visités sans cesse par M Mathéi et par M Bottu. Ce jeune et aimable consul est celui de tous les agents français dans l' orient qui accueillait le plus cordialement ses compatriotes et honorait le plus le

p321

nom de sa nation ; j' emportais un poids de reconnaissance et une amitié véritable du souvenir de ses deux réceptions : il était heureux, entouré d' une femme selon son coeur, et d' enfants qui faisaient toute sa joie.

J' apprendis que la mort l' a frappé peu de jours après notre passage ; son emploi était la seule fortune de sa famille ; cette fortune, il la consacrait tout entière à ses devoirs de consul ; sa pauvre femme et ses beaux enfants sont maintenant à la merci de la France, qu' il servait et honorait de tous ses appointements : puisse la France penser à eux en se souvenant de lui !

30 avril 1833.

Mis à la voile ; vents variables ; trois jours employés à doubler la pointe occidentale de l' île en courant des bordées sur la terre ; vu le mont Olympe et Paphos, et Amathonte ; ravissant aspect des côtes et des montagnes de Chypre de ce côté. Cette île serait la plus belle colonie de l' Asie Mineure ; elle n' a plus que trente mille âmes ; elle nourrirait et enrichirait des millions d' hommes ; partout cultivable, partout féconde, boisée, arrosée, avec des rades et des ports naturels sur tous ses flancs ; placée entre la Syrie, la Caramanie, l' Archipel, l' égypte et les côtes de l' Europe, ce serait le jardin du monde.

p322

3 mai 1833.

Le matin, aperçu les premières cimes de la Caramanie ; mont Taurus dans le lointain ; cimes dentelées et couvertes de neige comme

les Alpes vues de Lyon ; vents doux et variables ; nuits splendides d' étoiles ; entré de nuit dans le golfe de Satalie ; aspect de ce golfe, semblable à une mer intérieure ; le vent tombe, le navire dort comme sur un lac ; de quelque côté que le regard se porte, il tombe sur l' encadrement montagneux des baies ; des plans de montagnes de toutes formes et de toutes hauteurs fuient les uns derrière les autres, laissant quelquefois entre leurs cimes inégales de hautes vallées où nage la lumière argentée de la lune ; des vapeurs blanches se traînent sur leurs flancs, et leurs crêtes sont noyées dans des vagues d' un pourpre pâle ; derrière s' élèvent les cimes anguleuses du Taurus avec ses dents de neige ; quelques caps bas et boisés se prolongent de loin en loin dans la mer, et de petites îles, comme des vaisseaux à l' ancre, se détachent çà et là des rivages ; un profond silence règne sur la mer et sur la terre ; on n' entend que le bruit que font les dauphins en s' élançant de temps en temps du sein des flots, pour bondir comme des chevreaux sur une pelouse ; les vagues unies et marbrées d' argent et d' or semblaient cannelées comme des colonnes ioniennes couchées à terre ; le brick n' éprouve pas la moindre oscillation ; à minuit s' élève une brise de terre qui

p323

nous fait sortir lentement du golfe de Satalie, et raser les côtes de l' Asie Mineure jusqu' à la hauteur de Castelrozzo ; nous entrons dans tous les golfes, nous touchons presque la terre ; les ruines de cette terre qui formait plusieurs royaumes, le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, terre vide et solitaire maintenant, se dessinent sur les promontoires ; les vallées et les plaines sont couvertes de forêts ; les turcomans viennent y planter leurs tentes pendant l' hiver ; l' été, tout est désert, excepté quelques points de la côte, comme Tarsous, Satalie, Castelrozzo et Marmorizza, dans le golfe de Macri.

Mai 1833.

Le courant qui règne le long de la Caramanie nous pousse vers la pointe de ce continent et vers l' embouchure du golfe de Macri ; pendant la nuit nous courons des bordées pour nous rapprocher de l' île de Rhodes ; le capitaine, craignant le voisinage de la côte d' Asie par le vent d' ouest qui s' élève, nous relance en pleine mer ; nous nous réveillons, à peine en vue de Rhodes. Nous

trouvons non loin de nous notre brick de conserve,  
*L'Alceste* ; le calme nous empêche de nous  
en approcher pendant toute la journée ; le soir,  
vent frais qui nous pousse au fond du golfe de  
Marmorizza ; à minuit, le vent de terre reprend ;  
nous entrons au jour dans le port de Rhodes.

p324

Mai 1833.

Nous passons trois jours à parcourir les environs de  
Rhodes, sites ravissants, sur les flancs de la  
montagne qui regarde l' Archipel. Après deux heures  
de marche le long de la grève, j' entre dans une  
vallée ombragée de beaux arbres et arrosée d' un  
petit ruisseau ; en suivant les bords du ruisseau,  
tracés par les lauriers-roses, j' arrive à un petit  
plateau qui forme le dernier gradin de la vallée.  
Il y a là une petite maison habitée par une pauvre  
famille grecque ; la maison, presque entièrement  
couverte par les branches des figuiers et des  
orangers, a, dans son jardin, les ruines d' un  
petit temple des nymphes, une grotte et quelques  
colonnes et chapiteaux épars, à demi cachés par  
le lierre et les racines des arbustes ; au-dessus,  
une pelouse de deux ou trois cents pas de large,  
avec une source ; là, croissent deux ou trois  
sycomores ; un des sycomores ombrage à lui seul  
toute la pelouse : c' est l' arbre sacré de l' île ;  
les turcs le respectent, et le malheureux paysan  
grec ayant voulu un jour en couper une branche,  
le pacha de Rhodes lui fit donner la bastonnade.  
Il n' est pas vrai que les turcs dégradent la  
nature ou les ouvrages de l' art : ils laissent  
toutes choses comme elles sont ; leur seule  
manière de ruiner tout est de ne rien améliorer.  
Au-dessus de la pelouse et des sycomores, les  
collines, qui se dressent à pic, portent des bois  
de sapins, et ruissellent

p325

de petits torrents qui creusent des ravins autour  
de leurs flancs ; puis les hautes montagnes de  
l' île dominant et ombragent les collines, la  
pelouse et la source. Des bords de la fontaine  
où je suis couché, je vois, à travers les rameaux  
des pins et des sycomores, la mer de l' archipel  
d' Asie, qui ressemble à un lac semé d' îles, et

les golfes profonds qui s' enfoncent entre les hautes et sombres montagnes de Macri, toutes couronnées de créneaux de neige ; je n' entends rien que le bruit de la source, du vent dans les feuilles, le vol d' un bulbul que ma présence alarme, et le chant plaintif de la paysanne grecque qui berce son enfant sur le toit de sa cabane. -que ce lieu m' eût été beau il y a six mois !

Je rencontre, dans un sentier des hautes montagnes de Rhodes, un chef cyprïote, vêtu à l' européenne, mais coiffé du bonnet grec, et portant une longue barbe blanche. Je le reconnais : il se nomme Thésée, il est neveu du patriarche de Chypre ; il s' est distingué dans la guerre de l' indépendance. Revenu à Chypre après la pacification de la Morée, son nom, son esprit, son activité, lui ont attaché la population grecque de Chypre. à l' époque du soulèvement qui vient d' avoir lieu dans l' île, les paysans des montagnes se sont rangés sous ses ordres ; il a employé son influence à les calmer ; et après avoir, de concert avec M Bottu, le consul de France, obtenu le redressement de quelques griefs, il a dispersé sa troupe, et s' est réfugié au consulat de France pour échapper à la vengeance des turcs. Un bâtiment grec l' a jeté à Rhodes, où il n' est pas en sûreté ; je lui offre une place sur un de mes bricks, il s' y réfugie ; je le transporterai à Constantinople, en Grèce ou en Europe, selon son

p326

désir. C' est un homme qui a joué constamment sa vie et sa fortune avec la destinée : homme étincelant d' esprit et d' audace, parlant toutes les langues, connaissant tous les pays, d' une conversation intéressante et intarissable, aussi prompt à l' action qu' à la pensée ; un de ces hommes dont le mouvement est la nature, et qui s' élèvent comme les oiseaux de la tempête, avec le tourbillon des révolutions, pour retomber avec elles. La nature jette peu d' âmes dans ce moule. Les hommes ainsi faits sont ordinairement malheureux : on les craint, on les persécute ; ils seraient des instruments admirables si on savait les employer à leur oeuvre. -j' envoie une barque à Marmorizza, porter un jeune grec qui attendra là mes chevaux, et donnera ordre à mes saïs de venir me joindre à Constantinople. Nous nous décidons à aller par mer, en visitant



les îles de la côte d' Asie et les bords du continent.

Mis à la voile à minuit, par un vent léger ; -doublé le cap Krio le soir du premier jour ; belle et douce navigation entre les îles de Piscopia, de Nizyra et l' île enchantée de Cos, patrie d' Esculape. Après Rhodes, Cos me semble l' île la plus riante et la plus gracieuse de cet archipel ; des villages charmants, ombragés de beaux platanes, bordent ses rives ; la ville est riante et élégamment bâtie. Le soir, nous nous trouvons comme égarés, avec nos deux bricks, au milieu d' un dédale de petites îles inhabitées ; elles sont couvertes, jusqu' aux flots, d' un tapis de hautes herbes ; il y a des canaux charmants entre elles, et presque toutes ont de petites anses où des navires pourraient jeter l' ancre. Que de séjours enchanteurs pour les hommes qui se plaignent de manquer de place en Europe ! C' est le climat et la fertilité de

p327

Rhodes et de Cos ; un immense continent est à deux lieues ; nous courons des bordées sans fin entre ce continent et ces îles ; nous voyons le soleil resplendir sur les grandes ruines des villes grecques et romaines de l' Asie Mineure. Le lendemain, nous nous réveillons dans le Boghaz étroit de Samos, entre cette île et celle d' Ikaria ; la haute montagne qui forme presque à elle seule l' île de Samos est sur nos têtes, couverte de rochers et de bois de sapins ; nous apercevons des femmes et des enfants au milieu de ces rochers. La population de Samos, soulevée en ce moment contre les turcs, s' est réfugiée sur la montagne ; les hommes sont armés dans la ville et sur les côtes. Samos est une montagne du lac de Lucerne, éclairée par le ciel d' Asie ; elle touche presque, par sa base, au continent ; nous n' apercevons qu' un étroit canal qui l' en sépare.

La tempête nous prend dans le golfe de Scala-Nova, non loin des ruines d' éphèse ; nous entrons le matin dans le canal de Scio, et nous cherchons un asile dans la rade de Tschesmé, célèbre par la destruction de la flotte ottomane par Orloff. L' île ravissante de Scio s' étend, comme une verte colline, de l' autre côté d' un grand fleuve ; ses maisons blanches, ses villes, ses villages, groupés sur les croupes ombragées de ses coteaux,

brillent entre les orangers et les pampres ; ce  
qui reste annonce une immense prospérité récente  
et une nombreuse population. Le régime turc, à  
la servitude près, n' avait pas pu étouffer le  
génie actif, industrieux, commerçant, cultivateur,  
des populations grecques de ces belles îles ;  
je ne connais rien en Europe qui présente  
l' aspect d' une plus grande richesse que Scio ;  
c' est un jardin de soixante lieues de tour.

p328

Voyage d' un jour aux ruines et aux eaux minérales  
de Tschesmé.

La mer est calmée ; nous mettons à la voile pour  
Smyrne, journée de vent variable, employée à  
suivre doucement la côte de Scio ; les bois  
descendent jusque dans la mer ; les golfes ont tous  
leurs villes fortifiées, avec leurs ports remplis  
de petits bâtiments ; la moindre anse son  
village ; une foule innombrable de petites voiles  
rasent les rivages, portant des femmes et des  
filles grecques qui vont à leurs églises ; sur  
toutes les croupes, dans toutes les gorges de  
collines, on voit blanchir une église ou un  
village. Nous doublons la pointe de l' île, et  
nous trouvons un contre-vent qui nous pousse  
dans le golfe de Smyrne ; jusqu' à la nuit  
nous jouissons de l' aspect des belles forêts  
et des grands villages alpestres qui touchent  
la côte occidentale du golfe ; la nuit, nous  
sommes en calme non loin des îles de Vourla, où  
nous voyons briller les feux de la flotte française,  
mouillée là depuis six mois ; le matin, nous  
apercevons Smyrne adossée à une immense colline  
de cyprès, au fond du golfe ; de hautes murailles  
crénelées couronnent la partie supérieure de la  
ville ; de belles campagnes boisées s' étendent  
sur la gauche jusqu' aux montagnes. -là coule le  
fleuve Mélès ; le souvenir d' Homère plane pour  
moi sur tous les rivages de Smyrne ; je cherche  
des yeux cet arbre au bord du fleuve, inconnu  
alors, où la pauvre esclave déposa son fruit entre  
les roseaux : cet enfant devait emporter un jour,  
dans son éternelle gloire, et le nom du fleuve,  
et le continent, et les îles. Cette imagination  
que le ciel donnait à la terre devait réfléchir  
pour nous toute l' antiquité divine et humaine ;  
il naissait abandonné aux bords d' un fleuve, comme  
le Moïse de

la poésie ; il vécut misérable et aveugle comme ces incarnations des Indes, qui traversaient le monde sous des habits de mendiants, et qu' on ne reconnaissait pour dieux qu' après leur passage. L' érudition moderne affecte de ne pas voir un homme, mais un type, dans Homère ; c' est un des cent mille paradoxes savants avec lesquels les hommes essayent de combattre l' évidence de leur instinct intime : pour moi, Homère est un seul homme, un homme qui a le même accent dans la voix, les mêmes larmes dans le coeur, les mêmes couleurs dans la parole ; admettre une race d' hommes homériques me paraît plus difficile que d' admettre une race de géants ; la nature ne jette pas ses prodiges par séries ; elle fait Homère, et défie les siècles de reproduire un si parfait ensemble de raison, de philosophie, de sensibilité et de génie.

Je descends à Smyrne pour parcourir la ville et les environs avec M Salzani, banquier et négociant de Smyrne, homme aussi bienveillant qu' aimable et instruit ; pendant trois jours j' abuse de sa bonté ; nous revenons tous les jours coucher à bord de notre brick. Smyrne ne répond en rien à ce que j' attends d' une ville d' orient ; c' est Marseille sur la côte de l' Asie Mineure ; vaste et élégant comptoir où les consuls et les négociants européens mènent la vie de Paris et de Londres ; la vue du golfe et de la ville est belle du haut des cyprès de la montagne. En redescendant, nous trouvons au bord du fleuve, que j' aime à prendre pour le Mélès, un site charmant, non loin d' une porte de la ville ; c' est le pont des caravanes : le fleuve est un ruisseau limpide, et dormant sous la voûte paisible des sycomores et des cyprès ; on s' assied sur ses bords, et des turcs nous apportent

des pipes et du café. Si ces flots ont entendu les premiers vagissements d' Homère, j' aime à les entendre doucement murmurer entre les racines des platanes ; j' en porte à mes lèvres, j' en lave mon front brûlant : puisse renaître, pour le monde d' occident, l' homme qui doit faire le poème de son histoire, de ses rêves et de son ciel ! Un poème pareil est le sépulcre des temps

écoulés, où l'avenir vient vénérer les traditions mortes, et éterniser par son culte les grands actes et les grandes pensées de l'humanité ; celui qui le construit grave son nom au pied de la statue qu'il élève à l'homme, et il vit dans toutes les images dont il a rempli le monde des idées.

Ce soir, on m'a mené chez un vieillard qui vit seul avec deux servantes grecques, dans une petite maison sur le quai de Smyrne ; l'escalier, le vestibule et les chambres sont pleins de débris de sculpture, de plans d'Athènes en relief, et de fragments de marbre et de porphyre : c'est M Fauvel, notre ancien consul en Grèce. Chassé d'Athènes, qui était devenue sa patrie, et dont il avait, comme un fils, balayé toute sa vie la poussière pour rendre sa statue au monde, il vit maintenant pauvre et inconnu à Smyrne ; il a emporté là ses dieux, et leur rend son culte de toutes les heures. M De Chateaubriand l'a vu, dans sa jeunesse, heureux au milieu des admirables ruines du parthénon ; je le voyais vieux et exilé, et meurtri de l'ingratitude des hommes, mais ferme et gai dans le malheur, et plein de cette philosophie naturelle qui fait supporter patiemment l'infortune à ceux qui ont leur fortune dans leur cœur : je passai une heure d'oubli délicieuse à écouter ce charmant vieillard.

p331

Retrouvé à Smyrne un jeune homme de talent que j'avais connu en Italie, M Deschamps, rédacteur du journal de Smyrne ; il nous témoigna souvenir et sensibilité. Les débris du saint-simonisme avaient été jetés par la tempête à Smyrne, réduits aux dernières extrémités, mais supportant leurs revers avec la résignation et la constance d'une conviction forte ; j'en reçois à bord deux lettres remarquables. -il ne faut pas juger des idées nouvelles par le dédain qu'elles inspirent au siècle ; toutes les grandes pensées sont reçues en étrangères dans ce monde. Le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand et de fécond : l'application du christianisme à la société politique, la législation de la fraternité humaine ; sous ce point de vue, je suis saint-simonien. Ce n'est pas l'idée qui a manqué à cette secte éclipsée, mais non morte ; ce ne sont pas les disciples qui lui ont failli non plus ; ce qui leur a manqué, selon moi, c'est un chef, c'est un maître : c'est un

régulateur ; je ne doute pas que si un homme de génie et de vertu, un homme à la fois religieux et politique, confondant les deux horizons dans un regard à portée juste et longue, se fût trouvé placé à la direction de cette idée naissante, il ne l' eût métamorphosée en une puissante réalité ; les temps d' anarchie d' idées sont des saisons favorables à la germination des pensées fortes et neuves : la société, aux yeux du philosophe, est dans un moment de déroute ; elle n' a ni direction, ni but, ni chef ; elle en est réduite à l' instinct de conservation : une secte religieuse, morale, sociale et politique, ayant un symbole, un mot d' ordre, un but, un chef, un esprit, et marchant compacte et droit devant elle au milieu de ces rangs en désordre, aurait inévitablement la victoire ; mais il fallait apporter à la société son salut et non sa

p332

ruine, n' attaquer en elle que ce qui lui nuit et non ce qui lui sert, rappeler la religion à la raison et à l' amour, la politique à la fraternité chrétienne, la propriété à la charité et à l' utilité universelle, son seul titre et sa seule base. -un législateur a manqué à ces jeunes hommes ardents de zèle, dévorés d' un besoin de foi, mais à qui on a jeté des dogmes insensés ; les organisateurs du saint-simonisme ont pris pour premier symbole : guerre à mort entre la famille, la propriété, la religion, et nous ! Ils devaient périr. On ne conquiert pas le monde par la force d' une parole, on le convertit, on le remue, on le travaille et on le change ; tant qu' une idée n' est pas pratique, elle n' est pas présentable au monde social ; l' humanité procède du connu à l' inconnu, mais elle ne procède pas du connu à l' absurde. -cela sera repris en sous-oeuvre avant les grandes révolutions ; on voit des signes sur la terre et dans le ciel ; les saint-simoniens ont été un de ces signes ; ils se dissoudront comme corps, et feront plus tard, comme individus, des chefs et des soldats de l' armée nouvelle.

p333

15 mai.

Sorti à pleines voiles du golfe de Smyrne ;  
arrivé à la hauteur de Vourla ; en courant une  
bordée à l' embouchure du golfe, le brick touche  
sur un banc de sable par la maladresse du  
pilote grec ; le vaisseau reçoit une secousse qui  
fait trembler les mâts, et reste immobile à trois  
lieues des terres ; la vague grossissante vient  
se briser sur ses flancs ; nous montons tous  
sur le pont : c' est un moment d' anxiété calme  
et solennel, que celui où tant de vies attendent  
leur arrêt du succès incertain des manoeuvres  
qu' on tente. Un silence complet règne ; pas  
une marque de terreur ; l' homme est grand dans  
les grandes circonstances ! Après quelques  
minutes d' efforts impuissants, le vent nous  
seconde et nous fait tourner sur notre quille ;  
le brick se dégage, et aucune voie d' eau ne se  
déclare ; nous entrons en pleine mer, l' île de  
Mitylène à notre droite. -belle journée ; nous  
approchons du canal qui sépare l' île du continent ;  
mais le vent faiblit, les nuages s' accumulent  
sur la pleine mer ; à la tombée de la nuit, le  
vent s' échappe de ces nuages avec la foudre ;  
tempête furieuse, obscurité totale ; les deux  
bricks se font des signaux de reconnaissance, et  
cherchent la rade de Foglieri, l' antique  
Phocée, entre les rochers qui forment la  
pointe nord du golfe de Smyrne ; en deux heures  
la force du vent nous chasse de dix lieues le  
long de la côte ; à chaque instant la foudre  
tombe et siffle dans les flots ; le ciel, la mer

p334

et les rochers retentissants de la côte sont  
illuminés par des éclairs qui suppléent le jour,  
et nous montrent de temps en temps notre route ;  
les deux bricks se touchent presque, et nous  
tremblons de nous briser. Enfin une manoeuvre,  
hardie en pleine nuit, nous fait prendre  
l' embouchure étroite de la rade de Phocée ;  
nous entendons mugir à droite et à gauche les  
vagues sur les rochers ; un faux coup de gouvernail  
nous y jetterait en lambeaux ; nous sommes tous  
muets sur le pont, attendant que notre sort  
s' éclaircisse ; nous ne voyons pas nos propres  
mâts, tant la nuit est sombre ; tout à coup  
nous sentons le brick qui glisse sur une surface  
immobile ; quelques lumières brillent autour  
de nous sur les contours du bassin où nous sommes  
heureusement entrés, et nous jetons l' ancre

sans savoir où ; le vent rugit toute la nuit  
dans nos mâts et dans nos vergues, comme s' il  
allait les emporter ; mais la mer est immobile.  
Délicieux bassin de l' antique Phocée, d' une  
demi-lieue de tour, creusé comme un fort circulaire  
entre de gracieuses collines couvertes de maisons  
peintes en rouge, de chaumières sous les oliviers,  
de jardins, de vignes grimpantes, et surtout de  
magnifiques champs de cyprès, au pied desquels  
blanchissent les tombes des cimetières turcs ;  
-descendus à terre ; visité les ruines de la  
ville qui enfanta Marseille. Reçus avec accueil  
et grâce dans deux maisons turques, et passé  
la journée dans leurs jardins d' orangers. -la  
mer se calme le troisième jour, et nous sortons  
à minuit du port naturel de Phocée.

p335

17 mai 1833.

Nous avons suivi tout le jour le canal de Mitylène,  
où fut Lesbos. Souvenir poétique de la seule  
femme de l' antiquité dont la voix ait eu la force  
de traverser les siècles. Il reste quelques vers  
de Sapho, mais ces vers suffisent pour constater  
un génie de premier ordre. Un fragment du bras ou  
du torse d' une statue de Phidias nous révèle  
la statue tout entière. Le coeur qui a laissé  
couler les stances de Sapho devait être un  
abîme de passion et d' images.  
L' île de Lesbos est plus belle encore à mes  
yeux que l' île de Scio. Les groupes de ses  
hautes et vertes montagnes crénelées de sapins  
sont plus élevés et plus pittoresquement accouplés.  
La mer s' insinue plus profondément dans son  
large golfe intérieur ; les groupes de ses collines,  
qui pendent sur la mer et voient l' Asie de  
si près, sont plus solitaires, plus inaccessibles ;  
au lieu de ces nombreux villages répandus dans  
les jardins de Scio, on ne voit que rarement  
la fumée d' une cabane grecque rouler entre les  
têtes des châtaigniers et des cyprès, et quelques  
bergers sur la pointe d' un rocher, gardant de grands  
troupeaux de chèvres blanches. -le soir, nous  
doublons, par un vent toujours favorable,  
l' extrémité nord de Mitylène, et nous apercevons  
à l' horizon devant nous, dans la brume rose de  
la mer, deux taches sombres, Lemnos et Ténédos.

p336

Même date.

Il est minuit : la mer est calme comme une glace ;  
le brick plane comme une ombre immobile sur sa  
surface resplendissante ; Ténédos sort des flots  
à notre gauche, et nous cache la pleine mer ;  
à notre droite, et tout près de nous, s' étend,  
comme une barre noirâtre, le rivage bas et dentelé  
de la plaine de Troie. La pleine lune, qui se  
lève au sommet du mont Ida, taché de neige,  
répand une lumière sereine et douteuse sur les  
cimes des montagnes, sur les collines et sur  
la plaine ; elle vient ensuite frapper la mer,  
et la fait briller jusqu' à l' ombre de notre  
brick, comme une route splendide où les ombres  
n' osent glisser. Nous distinguons les tumulus  
ou petits monticules coniques que la tradition  
assigne comme les tombeaux de Patrocle et  
d' Hector. La lune large et rouge qui rase les  
ondulations des collines ressemble au bouclier  
sanglant d' Achille ; aucune lumière sur toute  
cette côte, qu' un feu lointain allumé par les bergers  
sur une croupe de l' Ida ; aucun bruit que le  
battement de la voile qui n' a point de vent,  
et que le branle du mât fait retentir de temps en  
temps contre la grande vergue : tout semble mort  
comme le passé dans cette scène terne et muette.  
Penché sur les haubans du navire, je vois cette  
terre, ces montagnes, ces ruines, ces tombeaux,  
sortir comme l' ombre évoquée d' un monde fini,  
apparaître, du sein de la mer, avec ses formes  
vaporeuses et ses contours indécis, aux rayons  
dormants et

p337

silencieux de l' astre de la nuit, et s' évanouir  
à mesure que la lune s' enfonce derrière les  
sommets d' autres montagnes ; c' est une belle  
page de plus du poème homérique ; c' est la fin  
de toute histoire et de tout poème : des tombeaux  
inconnus, des ruines sans nom certain, une terre  
nue et sombre, éclairée confusément par des astres  
immortels ; -et de nouveaux spectateurs passant  
indifférents devant ces rivages, et répétant pour  
la millièrme fois l' épitaphe de toute chose :  
" ci-gisent un empire, une ville, un peuple,  
des héros. " Dieu seul est grand ! Et la pensée  
qui le cherche et qui l' adore est seule impérissable.  
Je n' éprouve nul désir d' aller visiter de plus  
près et de jour les restes douteux des ruines de  
Troie ; j' aime mieux cette apparition nocturne



qui permet à la pensée de repeupler ces déserts,  
et ne s' éclaire que du pâle flambeau de la lune  
et de la poésie d' Homère : d' ailleurs que  
m' importent Troie, et ses dieux et ses héros ?  
Cette page du monde héroïque est tournée pour  
jamais.

Le vent de terre commence à se lever ; nous en  
profitons pour nous approcher toujours de plus  
en plus des Dardanelles. Déjà plusieurs grands  
navires, qui cherchent comme nous cette entrée  
difficile, s' approchent de nous ; leurs grandes  
voiles, grises comme les ailes d' oiseaux de nuit,  
glissent en silence entre notre brick et Ténédos ;  
je descends à l' entre-pont, et je m' endors.

p338

18 mai 1833.

Réveillé au jour : j' entends le rapide sillage  
du vaisseau et les petites vagues du matin, qui  
résonnent comme des chants d' oiseaux autour des  
flancs du brick ; j' ouvre le sabord, et je vois,  
sur une chaîne de collines basses et arrondies,  
les châteaux des Dardanelles avec leurs murailles  
blanches, leurs tours, et leurs immenses  
embouchures de canon ; le canal n' a guère qu' une  
lieue de large dans cet endroit ; il serpente,  
comme un beau fleuve, entre la côte d' Asie et  
la côte d' Europe, parfaitement semblables.  
Les châteaux ferment cette mer, comme les deux  
battants d' une porte ; mais, dans l' état présent  
de la Turquie et de l' Europe, il est facile  
de forcer le passage par mer, ou de faire un  
débarquement et de prendre les forts à revers ; le  
passage des Dardanelles n' est inexpugnable que  
gardé par les russes.

Le courant rapide nous fait passer, comme la flèche,  
devant Gallipoli et les villages qui bordent le  
canal ; nous voyons les îles de la mer de Marmara  
gronder devant nous ; nous suivons la côte  
d' Europe pendant deux jours et deux nuits,  
contrariés par des vents du nord. Le matin, nous  
apercevons les îles des Princes au fond de la  
mer de Marmara, dans le golfe de Nicée, et  
à notre gauche le château des Sept-Tours et  
les sommités aériennes des innombrables minarets  
de Stamboul, qui passent du front les sept collines

p339

de Constantinople. Chaque bordée en approche, et nous en découvrons de nouveaux. à cette première apparition de Constantinople, je n' éprouvai qu' une émotion pénible de surprise et de désenchantement. Quoi ! Ce sont là, disais-je en moi-même, ces mers, ces rivages, cette ville merveilleuse, pour lesquels les maîtres du monde abandonnèrent Rome et les côtes de Naples ? C' est là cette capitale de l' univers, assise sur l' Europe et sur l' Asie, que toutes les nations conquérantes se disputèrent tour à tour comme le signe de la royauté du monde ? C' est là cette ville que les peintres et les poètes imaginent comme la reine des cités, planant sur ses collines et sur sa double mer, enceinte de ses golfes, de ses tours, de ses montagnes, et renfermant tous les trésors de la nature, et du luxe de l' orient ? C' est là ce que l' on compare au golfe de Naples, portant une ville blanchissante dans son sein creusé en vaste amphithéâtre, avec le Vésuve perdant sa croupe dorée dans des nuages de fumée et de pourpre ; les forêts de Castellamare plongeant leurs noirs feuillages dans une mer bleue, et les îles de Procida et d' Ischia, avec leurs cimes volcaniques et leurs flancs jaunis de pampres et blanchis de villas, fermant la baie immense comme des môles gigantesques jetés par Dieu même à l' embouchure de ce port ? Je ne vois rien là à comparer à ce spectacle dont mes yeux sont toujours empreints ; je navigue, il est vrai, sur une belle et gracieuse mer, mais les bords sont plats, ou s' élèvent en collines monotones et arrondies ; les neiges de l' Olympe de Thrace, qui blanchissent, il est vrai, à l' horizon, ne sont qu' un nuage blanc dans le ciel, et ne solennisent pas d' assez près le paysage. Au fond du golfe je ne vois que les mêmes collines arrondies au même niveau, sans rochers, sans anses, sans échancrures ; et Constantinople,

p340

que le pilote me montre du doigt, n' est qu' une ville blanche et circonscrite sur un grand mamelon de la côte d' Europe. était-ce la peine de venir chercher un désenchantement si loin ? Je ne voulais plus regarder.

Cependant les bordées sans fin du navire nous rapprochaient sensiblement ; nous rasâmes le château des Sept-Tours, immense bloc de construction, sévère et grise, du moyen âge,

qui flanque sur la mer l' angle des murailles  
grecques de l' ancienne Byzance, et nous vîmes  
mouiller sous les maisons de Stamboul dans la  
mer de Marmara, au milieu d' une foule de navires  
et de barques, retenus comme nous hors du port  
par la violence des vents du nord. Il était  
cinq heures du soir, le ciel était serein et le  
soleil éclatant ; je commençais à revenir de  
mon dédain pour Constantinople : les murs  
d' enceinte de cette partie de la ville,  
pittoresquement bâtis de débris de murs antiques,  
et surmontés de jardins, de kiosques et de  
maisonnettes de bois peintes en rouge, formaient  
le premier plan du tableau ; au-dessus, des  
terrasses de maisons sans nombre pyramidaient  
comme des gradins d' étages en étages, entrecoupées  
de têtes d' orangers, et de flèches aiguës et  
noires de cyprès ; plus haut, sept ou huit grandes  
mosquées couronnaient la colline, et, flanquées  
de leurs minarets sculptés à jour, de leurs  
colonnades moresques, portaient dans le ciel  
leurs dômes dorés, qu' enflammait la réverbération  
du soleil : les murs peints en azur tendre de  
ces mosquées, les couvertures de plomb des  
coupoles qui les entourent, leur donnaient  
l' apparence et le vernis transparent de monuments  
de porcelaine. Les cyprès séculaires accompagnaient  
ces dômes de leurs cimes immobiles et sombres,  
et les peintures de diverses teintes des

p341

maisons de la ville faisaient briller la vaste  
colline de toutes les couleurs d' un jardin de  
fleurs ; aucun bruit ne sortait des rues ; aucune  
grille des innombrables fenêtres ne s' ouvrait ;  
aucun mouvement ne trahissait l' habitation d' une  
si grande multitude d' hommes : tout semblait  
endormi sous le soleil brûlant du jour ; le golfe  
seul, sillonné en tout sens de voiles de toutes  
formes et de toutes grandeurs, donnait signe de  
vie. Nous voyions à chaque instant déboucher de  
la Corne-D' Or (ouverture du Bosphore), du  
vrai port de Constantinople, des vaisseaux à  
pleines voiles qui passaient à côté de nous  
en fuyant vers les Dardanelles ; mais nous ne  
pouvions apercevoir l' entrée du Bosphore, ni  
comprendre même sa position. Nous dînons sur le  
pont, en face de ce magique spectacle ; des  
caïques turcs viennent nous interroger, et  
nous apporter des provisions et des vivres ;  
les bateliers nous disent qu' il n' y a presque

plus de peste. J' envoie mes lettres à la ville ;  
à sept heures, M Truqui, consul général  
de Sardaigne, accompagné des officiers de sa  
légation, vient nous rendre visite, et nous  
offrir l' hospitalité dans sa maison à Péra ;  
il n' y a aucune possibilité de trouver un logement  
dans la ville, récemment incendiée ; la cordialité  
obligeante et l' attrait que nous inspire, dès le  
premier abord, M Truqui, nous engagent à  
accepter. Le vent contraire régnant toujours,  
les bricks ne peuvent lever l' ancre ce soir : nous  
couchons à bord.

## CONSTANTINOPLE

p343

20 mai 1833.  
à cinq heures j' étais debout sur le pont ; le  
capitaine fait mettre un canot à la mer ; j' y  
descends avec lui, et nous faisons voile vers  
l' embouchure du Bosphore, en longeant les  
murs de Constantinople, que la mer vient laver :  
après une demi-heure de navigation à travers une  
multitude de navires à l' ancre, nous touchons aux  
murs du sérail, qui font suite à ceux de la  
ville, et forment, à l' extrémité de la colline  
qui porte Stamboul, l' angle qui sépare la mer  
de Marmara du canal du Bosphore et de la  
Corne-D' Or, ou grande rade intérieure de  
Constantinople ; c' est là que Dieu et l' homme,  
la nature et l' art, ont placé ou créé de concert le

p344

point de vue le plus merveilleux que le regard  
humain puisse contempler sur la terre : je jetai  
un cri involontaire, et j' oubliai le golfe de  
Naples et tous ses enchantements. Comparer  
quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble,  
c' est injurier la création.  
Les murailles qui supportent les terrasses circulaires  
des immenses jardins du grand sérail étaient à  
quelques pas de nous, à notre gauche, séparées  
de la mer par un étroit trottoir en dalles de  
pierre que le flot lave sans cesse, et où le  
courant perpétuel du Bosphore forme de petites

vagues murmurantes et bleues comme les eaux  
du Rhône à Genève : ces terrasses, qui  
s'élèvent en pentes insensibles jusqu' au palais  
du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés  
à travers les cimes gigantesques des platanes et  
des cyprès, sont elles-mêmes plantées de cyprès  
et de platanes énormes, dont les troncs dominant  
les murs, et dont les rameaux, débordant des  
jardins, pendent sur la mer en nappes de feuillage  
et ombragent les caïques ; les rameurs s' arrêtaient  
de temps en temps à leur ombre ; de distance en  
distance, ces groupes d' arbres sont interrompus  
par des palais, des pavillons, des kiosques, des  
portes sculptées et dorées ouvrant sur la mer,  
ou des batteries de canons de cuivre et de bronze,  
de formes bizarres et antiques. Les fenêtres grillées  
de ces palais maritimes, qui font partie du sérail,  
donnent sur les flots, et l' on voit, à travers les  
persiennes, étinceler les lustres et les dorures  
des plafonds des appartements ; à chaque pas aussi,  
d' élégantes fontaines moresques, incrustées dans  
les murs du sérail, tombent du haut des jardins,  
et murmurent dans des conques de marbre, pour  
désaltérer les passants ; quelques soldats turcs  
sont couchés auprès de ces sources, et des

p345

chiens sans maîtres errent le long du quai ;  
quelques-uns sont couchés dans les embouchures de  
canons à énormes calibres.  
à mesure que le canot avançait le long de ces  
murailles, l' horizon devant nous s' élargissait,  
la côte d' Asie se rapprochait, et l' embouchure  
du Bosphore commençait à se tracer à l' oeil, entre  
des collines de verdure sombre et des collines  
opposées, qui semblent peintes de toutes les  
nuances de l' arc-en-ciel : là, nous nous reposâmes  
encore ; la côte riante d' Asie, éloignée de nous  
d' environ un mille, se dessinait à notre droite,  
toute découpée de larges et hautes collines dont  
les cimes étaient de noires forêts à têtes aiguës,  
les flancs des champs entourés de franges d' arbres,  
semés de maisons peintes en rouge, et les bords des  
ravins à pic tapissés de plantes vertes et de  
sycomores, dont les branches trempent dans l' eau ;  
plus loin, ces collines s' élevaient davantage,  
puis redescendaient en plages vertes, et formaient  
un large cap avancé, qui portait comme une grande  
ville : c' était Scutari avec ses grandes casernes  
blanches, semblables à un château royal ; ses  
mosquées entourées de leurs minarets resplendissants,

ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques, à l' ombre, sous des treilles ou sous des platanes, et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville ; et, à travers leurs rameaux, brillaient, comme d' un éclat lugubre, les innombrables monuments blancs des cimetières turcs. Au delà de la pointe de Scutari, terminée par un îlot qui porte une chapelle turque et qu' on appelle le *tombeau de la Jeune Fille* , le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s' entr' ouvrait, et semblait fuir entre des montagnes sombres, dont les flancs de rochers, les

p346

angles sortants et rentrants, les ravins, les forêts, se répondaient des deux bords, et au pied desquels on distinguait à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l' ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d' arbres, de maisons disséminées, et de vastes palais avec leurs jardins de roses sur la mer. Quelques coups de rames nous portèrent en avant et au point précis de la Corne-D' Or, où l' on jouit à la fois de la vue du Bosphore, de la mer de Marmara, et enfin de la vue entière du port ou plutôt de la mer intérieure de Constantinople : là nous oubliâmes Marmara, la côte d' Asie et le Bosphore, pour contempler d' un seul regard le bassin même de la Corne-D' Or et les sept villes suspendues sur les sept collines de Constantinople, convergeant toutes vers le bras de mer qui forme la ville unique et incomparable, à la fois ville, campagnes, mer, port, rives de fleuve, jardins, montagnes boisées, vallées profondes, océan de maisons, fourmilière de navires et de rues, lacs tranquilles et solitudes enchantées, vue qu' aucun pinceau ne peut rendre que par détails, et où chaque coup de rame porte l' oeil et l' âme à un aspect, à une impression opposés. Nous faisons voile vers les collines de Galata et de Péra ; le sérail s' éloignait de nous, et grandissait en s' éloignant à mesure que l' oeil embrassait davantage les vastes contours de ses murailles et la multitude de ses pentes, de ses arbres, de ses kiosques et de ses palais. Il aurait à lui seul de quoi asseoir une grande ville. Le port se creusait de plus en plus devant nous ; il circule comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées, et se développe plus on avance. Ce

port ne ressemble en rien à un port ; c' est plutôt un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes, et couvert sur l' une et l' autre rive d' une flotte interminable de vaisseaux groupés à l' ancre le long des maisons. Nous passions à travers cette multitude innombrable de bâtiments, les uns à l' ancre, les autres déjà à la voile, cinglant vers le Bosphore, vers la mer Noire ou vers la mer de Marmara ; bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, de tous les pavillons, depuis la barque arabe, dont la proue s' élance et s' élève comme le bec des galères antiques, jusqu' au vaisseau à trois ponts, avec ses murailles étincelantes de bronze. Des volées de caïques turcs conduits par un ou deux rameurs en manches de soie, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se croisant, se heurtant sans se renverser, se coudoyant comme la foule dans les places publiques ; et des nuées d' albatros, pareils à de beaux pigeons blancs, se levaient de la mer à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague. Je n' essayerai pas de compter les vaisseaux, les navires, les bricks et les bâtiments et barques qui dorment ou voguent dans les eaux du port de Constantinople, depuis l' embouchure du Bosphore et la pointe du sérail, jusqu' au faubourg d' Eyoub et aux délicieux vallons des eaux douces. La Tamise, à Londres, n' offre rien de comparable. Qu' il suffise de dire qu' indépendamment de la flotte turque et des bâtiments de guerre européens à l' ancre dans le milieu du canal, les deux bords de la Corne-D' Or en sont couverts sur deux ou trois bâtiments de profondeur, et sur une longueur d' une lieue environ des deux côtés. Nous ne fîmes qu' entrevoir ces files prolongées de proues regardant la

mer ; et notre regard alla se perdre, au fond du golfe qui se rétrécissait en s' enfonçant dans les terres, parmi une véritable forêt de mâts. Nous abordâmes au pied de la ville de Péra, non loin d' une superbe caserne de bombardiers, dont les terrasses recouvertes étaient encombrées

d' affûts et de canons. Une admirable fontaine moresque, construite en forme de pagode indienne, et dont le marbre ciselé et peint d' éclatantes couleurs se découpait comme de la dentelle sur un fond de soie, verse ses eaux sur une petite place. La place était encombrée de ballots, de marchandises, de chevaux, de chiens sans maître, et de turcs accroupis qui fumaient à l' ombre : les bateliers des caïques étaient assis en grand nombre sur les margelles du quai, attendant leurs maîtres ou sollicitant les passants : c' est une belle race d' hommes, dont le costume relève encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc, à plis aussi larges que ceux d' un jupon ; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps ; ils ont la tête coiffée d' un petit bonnet grec en laine rouge, surmonté d' un long gland de soie qui pend derrière la tête ; le cou et la poitrine nus ; une large chemise de soie écrue, à grandes manches pendantes, leur couvre les épaules et les bras. Leurs caïques sont d' étroits canots de vingt à trente pieds de long sur deux ou trois de large, en bois de noyer vernissé et luisant comme de l' acajou. La proue de ces barques est aussi aiguë que le fer d' une lance, et coupe la mer comme un couteau. La forme étroite de ces caïques les rend périlleux et incommodés pour les francs, qui n' en ont pas l' habitude ; ils chavirent au moindre balancement qu' un pied maladroit leur imprime. Il faut être couché comme les

p349

turcs au fond des caïques, et prendre garde que le poids du corps soit également partagé entre les deux côtés de la barque. Il y en a de différentes grandeurs, pouvant contenir depuis un jusqu' à quatre ou huit passagers ; mais tous ont la même forme. On en compte par milliers dans les ports de Constantinople ; et, indépendamment de ceux qui, comme les fiacres, sont au service du public à toute heure, chaque particulier aisé de la ville en a un à son usage, dont les rameurs sont ses domestiques. Tout homme qui circule dans la ville pour ses affaires est obligé de traverser plusieurs fois la mer dans sa journée.

En sortant de cette petite place, nous entrâmes dans les rues sales et populeuses d' un bazar de Péra. Au costume près, elles présentent à peu près le même aspect que les environs des marchés de nos villes : des échoppes de bois, où l' on fait



frir des pâtisseries ou des viandes pour le  
peuple ; des boutiques de barbiers, de vendeurs  
de tabac, de marchands de légumes et de fruits ;  
une foule pressée et active dans les rues ; tous  
les costumes et toutes les langues de l'orient  
se heurtant à l'oeil et à l'oreille ; par-dessus  
tout cela, les aboiements des chiens nombreux  
qui remplissent les places et les bazars, et  
se disputent les restes qu'on jette aux portes.  
Nous entrâmes de là dans une longue rue, solitaire  
et étroite, qui monte par une pente escarpée  
au-dessus de la colline de Péra ; les fenêtres  
grillées ne laissent rien voir de l'intérieur  
des maisons turques, qui semblent pauvres et  
abandonnées ; de temps en temps la verte flèche  
d'un cyprès sort d'une enceinte de murailles  
grises et ruinées, et s'élance immobile dans un  
ciel transparent. Des colombes blanches et bleues  
sont éparses sur les fenêtres et les toits

p350

des maisons, et remplissent les rues silencieuses de  
leurs mélancoliques roucoulements. Au sommet de ces  
rues s'étend le beau quartier de Péra, habité  
par les européens, les ambassadeurs et les consuls :  
c'est un quartier tout à fait semblable à une pauvre  
petite ville de nos provinces. Il y avait quelques  
beaux palais d'ambassadeurs jetés sur les terrasses  
en pente de Galata ; on n'en voit plus que les  
colonnes couchées à terre, les pans de murs  
noircis, et les jardins écroulés : la flamme  
de l'incendie a tout dévoré. Péra n'a ni caractère,  
ni originalité, ni beauté ; on ne peut apercevoir,  
de ses rues, ni la mer, ni les collines, ni les  
jardins de Constantinople ; il faut monter au  
sommet de ses toits pour jouir du magnifique  
coup d'oeil dont la nature et l'homme l'ont  
environné.

M Truqui nous reçut comme ses enfants ; sa  
maison est vaste, élégante et admirablement  
située ; il l'a mise tout entière à notre disposition.  
Les ameublements les plus riches, la chère exquise  
de l'Europe, les soins les plus affectueux de  
l'amitié, la société la plus douce et la plus  
aimable trouvée en lui et autour de lui,  
remplacèrent pour nous le tapis ou la natte  
du désert, le pilau de l'arabe, l'âpreté et la  
rudesse de la vie maritime. à peine installé  
chez lui, je reçois une lettre de mon ami  
Roussin, ambassadeur de France à Constantinople,  
qui a la bonté de nous offrir l'hospitalité à

Thérapia. Ces marques touchantes d'intérêt et d'obligeance, reçues de compatriotes inconnus, à mille lieues de la patrie et dans l'isolement et le malheur, laissent une trace profonde dans le souvenir du voyageur.

p351

21, 22 et 23 mai 1833.

Débarquement des deux bricks. -repos, visites reçues des principaux négociants de Péra. -jours passés dans le charme et l'intimité de M Truqui et de sa société. -courses dans Constantinople. -vue générale de la ville. -visite à l'ambassadeur à Thérapia.

23 mai 1833.

Quand on a quitté tout à coup la scène changeante, orageuse, de la mer, la cabine obscure et mobile d'un brick, le roulis fatigant de la vague ; qu'on se sent le pied ferme sur une terre amie, entouré d'hommes, de livres, de toutes les aisances de la vie ; qu'on a devant soi des campagnes, des bois à parcourir, toute l'existence terrestre à reprendre après une longue déshabitude, on sent un plaisir instinctif et tout physique, dont on ne peut se lasser ; une terre quelconque, même la plus sauvage, même la plus éloignée, est comme une patrie qu'on a retrouvée. J'ai éprouvé cela vingt fois en débarquant, même pour quelques heures, sur une côte inconnue

p352

et déserte : un rocher qui vous garantit du vent ; un arbuste qui vous abrite de son tronc ou de son ombre ; un rayon de soleil qui chauffe le sable où vous êtes assis ; quelques lézards qui courent entre les pierres ; des insectes qui volent autour de vous ; un oiseau inquiet qui s'approche, et qui jette un cri d'alarme ; tout ce peu de choses, pour un homme qui habite la terre, est un monde tout entier pour le navigateur fatigué qui descend du flot. Mais le brick est là, qui se balance dans le golfe sur une mer houleuse, où il faudra remonter bientôt. Les matelots sont sur les vergues, occupés à sécher ou à raccommoder les grandes voiles déchirées ; le canot, qui monte et disparaît dans les ravines écumantes formées par les lames, va et vient sans cesse du navire au rivage ; il

apporte des provisions à terre, ou de l' eau fraîche de l' aiguade au bâtiment ; ses mousses lavent leurs chemises de toile peinte, et les suspendent aux lentisques du rivage ; le capitaine étudie le ciel, attend le vent qui va tourner, pour rappeler, par un coup de canon, les passagers à leur vie de misère, de ténèbres et de mouvement. Bien qu' on soit pressé d' arriver, on fait en secret des vœux pour que le vent contraire ne tombe pas si vite, pour que la nécessité vous laisse un jour encore savourer cette volupté intime qui attache l' homme à la terre. On fait amitié avec la côte, avec la petite lisière de gazon ou d' arbustes qui s' étend entre la mer et les rochers ; avec la fontaine cachée sous les racines d' un vieux chêne vert ; avec ces lichens, avec ces petites fleurs sauvages que le vent secoue sans cesse entre les fentes des écueils, et qu' on ne reverra jamais. Quand le coup de canon du rappel part du navire ; quand le pavillon de signal se hisse au mât, et que la chaloupe se détache pour venir vous prendre, on pleurerait presque ce

p353

coin sans nom du monde, où l' on n' a fait qu' étendre quelques heures ses membres harassés. J' ai bien souvent éprouvé cet amour inné de l' homme pour un abri quelconque, solitaire, inconnu, sur un rivage désert.

Mais ici j' éprouve deux choses contraires : l' une douce, l' autre pénible. D' abord ce plaisir que je viens de peindre, d' avoir le pied ferme sur le sol, un lit qui ne tombe plus, un plancher qui ne vous jette plus sans cesse d' un mur à l' autre, des pas à faire librement devant vous, de grandes fenêtres fermées ou ouvertes à volonté, sans crainte que l' écume s' y engouffre ; les délices d' entendre le vent jouer dans les rideaux sans qu' il fasse pencher la maison, résonner les voiles, trembler les mâts, courir les matelots sur le pont, avec le bruit assourdissant de leurs pas. Bien plus, des communications amiables avec l' Europe, des voyageurs, des négociants, des journaux, des livres, tout ce qui remet l' homme en communion d' idées et de vie avec l' homme ; cette participation au mouvement général des choses et de la pensée, dont nous sommes depuis si longtemps privés. Et, plus que tout cela encore, l' hospitalité chaude, attentive, heureuse ; je dis plus, l' amitié de notre excellent hôte M Truqui, qui semble

aussi heureux de nous entourer de ses soins, de ses prévenances, de tous les soulagements qu' il peut nous procurer, que nous sommes heureux de les recevoir nous-mêmes. Excellent homme, homme rare, dont je n' ai pas deux fois rencontré le pareil dans ma longue vie de voyageur ! Sa mémoire me sera douce tant que je me souviendrai de ces années de pèlerinage, et ma pensée le suivra toujours sur les côtes d' Asie ou d' Afrique, où sa fortune le condamne à finir ses jours.

p354

Même date.

Mais quand on a savouré, à l' insu de soi-même, ces premières voluptés du retour à terre, on est tenté de regretter souvent l' incertitude et l' agitation perpétuelles de la vie d' un vaisseau. Au moins là, la pensée n' a pas le loisir de se replier sur elle-même, et de sonder les abîmes de tristesse que la mort a creusés dans notre sein ! La douleur est bien là toujours, mais elle est à chaque instant soulevée par quelque pensée qui empêche que son poids ne soit aussi écrasant : le bruit, le mouvement qui se font autour de vous ; l' aspect sans cesse changeant du pont du navire et de la mer ; les vagues qui se gonflent ou s' aplanissent ; le vent qui tourne, monte ou baisse ; les voiles du navire qu' il faut orienter vingt fois par jour ; le spectacle des manoeuvres auxquelles il faut quelquefois s' employer soi-même dans le gros temps ; les mille accidents d' une journée ou d' une nuit de tempête ; le roulis, les voiles emportées, les meubles brisés qui roulent sous l' entre-pont ; les coups sourds, irréguliers de la mer contre les flancs fragiles de la cabine où vous essayez de dormir ; les pas précipités des hommes de quart, qui courent d' un bord à l' autre sur votre tête ; le cri plaintif des poulets, que l' écume inonde dans leurs cages attachées au pied du mât ; les chants des coqs qui aperçoivent les premiers l' aurore, à la fin d' une nuit de ténèbres et de bourrasques ; le sifflement de la corde du loch, qu' on jette pour mesurer la route ; l' aspect étrange, inconnu, bizarre, sauvage

p355

ou gracieux, d' une côte qu' on ne soupçonnait pas  
la veille, et qu' on longe au lever du jour en  
mesurant les hauteurs de ses montagnes, ou en  
montrant du doigt ses villes et ses villages,  
brillants comme des monceaux de neige entre  
des groupes de sapins ; tout cela emporte plus  
ou moins notre âme, soulage un peu le coeur, laisse  
évaporer de la douleur, assoupit le chagrin pendant  
que le voyage dure ; toute cette douleur retombe  
de tout son poids sur l' âme aussitôt qu' on a touché  
le rivage, et que le sommeil, dans un lit tranquille,  
a rendu l' homme à l' intensité de ses impressions.  
Le coeur, qui n' est plus distrait par rien du  
dehors, se retrouve en face de ses sentiments  
mutilés, de ses pensées désespérées, de son  
avenir emporté : on ne sait comment on supportera  
la vie ancienne, la vie monotone, la vie vide des  
villes et de la société. C' est ce que j' éprouve,  
au point de désirer maintenant une éternelle  
navigation, un voyage sans fin, avec toutes ses  
chances et ses distractions même les plus pénibles.  
Hélas ! C' est ce que je lis dans les yeux de ma  
femme, bien plus encore que dans mon coeur. La  
souffrance d' un homme n' est rien auprès de celle  
d' une femme, d' une mère ; une femme vit et meurt  
d' une seule pensée, d' un seul sentiment : la vie,  
pour une femme, c' est une chose possédée ; la mort,  
c' est une chose perdue ! Un homme vit de tout,  
bien ou mal ; Dieu ne le tue pas d' un seul coup.

p356

24 mai 1833.

Je me suis entouré de journaux et de brochures  
venus d' Europe récemment, et que l' obligeance  
des ambassadeurs de France et d' Autriche me  
prodigue. Après avoir lu tout le jour, je me  
confirme dans les idées que j' avais emportées  
d' Europe. Je vois que les faits marchent tout  
à fait dans le sens des prévisions politiques  
que l' analogie historique et philosophique permet  
d' assigner à la route des choses, dans ce beau  
siècle. La France émue s' apaise ; l' Europe  
inquiète, mais timide, regarde avec jalousie  
et haine, mais n' ose empêcher ; elle sent par  
instinct (et cet instinct est prophétique)  
qu' elle perdrait peut-être l' équilibre en faisant  
un mouvement. Je n' ai jamais cru à la guerre par  
suite de la révolution de juillet ; il eût fallu  
que la France fût livrée à des conseils insensés  
pour attaquer ; et la France n' attaquant pas,  
l' Europe ne pouvait venir se jeter, de gaieté

de coeur, dans un foyer révolutionnaire où l' on se brûle, même en voulant l' étouffer. Le gouvernement de juillet aura bien mérité de la France et de l' Europe par ce seul fait d' avoir contenu l' ardeur impatiente et aveugle de l' esprit belliqueux en France, après les trois journées. L' Europe et la France étaient également perdues. Nous n' avons point d' armées, point d' esprit public, car il n' y en a point sans unanimité ; la guerre étrangère eût entraîné immédiatement la guerre civile au midi et à l' ouest de la France, la persécution et la spoliation partout. Nul gouvernement n' eût pu tenir à Paris

p357

sous l' élan révolutionnaire du centre : pendant que des lambeaux d' armées, improvisées par un patriotisme sans guide et sans frein, auraient été se faire dévorer sur nos frontières de l' est, le Midi, jusqu' à Lyon, aurait arboré le drapeau blanc ; l' ouest, jusqu' à la Loire, eût reconstitué les guérillas vendéennes ; les populations manufacturières de Lyon, Rouen, Paris, exaspérées par la misère où la cessation de travail les aurait plongées, auraient fait explosion au centre, et débordé en masses indisciplinées sur Paris et les frontières, se choisissant des chefs d' un jour, et leur imposant leurs caprices pour plans de campagne. La propriété, le commerce, l' industrie, le crédit, tout eût péri à la fois ; il eût fallu de la violence pour des emprunts et des impôts. L' or caché, le crédit mort, le désespoir eût poussé à la résistance, et la résistance à la spoliation, au meurtre et aux supplices populaires ; une fois entré dans la voie du sang, il n' y avait plus d' issue que l' anarchie, la dictature ou le démembrement. Mais tout cela aurait été compliqué encore des mouvements inattendus et spontanés de quelques parties de l' Europe : Espagne, Italie, Pologne, lisières du Rhin, Belgique, tout eût pris feu ensemble ou tour à tour ; l' Europe tout entière eût été entraînée dans une fluctuation d' insurrections, de compressions, qui auraient changé à chaque instant la face des choses. Nous entrons, mal préparés, dans une autre guerre de trente ans. Le génie de la civilisation ne l' a pas voulu ; ce qui devait être a été. On ne combattra qu' après s' être préparé au combat, après qu' on se sera

reconnu, compté, passé en revue, rangé en ordre de bataille ; la lutte sera régulière, et on aura un résultat prévu et certain : ce ne sera plus un combat de nuit.

p358

De loin on voit mieux les choses, parce que les détails n'obstruent pas le regard, et que les objets se présentent par grandes masses principales. Voilà pourquoi les prophètes et les oracles vivaient seuls et éloignés du monde ; c'étaient des sages, étudiant les choses dans leur ensemble, et dont les petites passions du jour ne troublaient pas le jugement. Il faut qu'un homme politique s'éloigne souvent de la scène où se joue le drame de son temps, s'il veut le juger et en prévoir le dénouement. Prédire est impossible : la prévision n'est qu'à Dieu ; mais prévoir est possible : la prévoyance est à l'homme. Je me demande souvent où aboutira ce grand mouvement des esprits et des faits, qui, parti de France, remue le monde, et entraîne, de gré ou de force, toutes choses dans son tourbillon. Je ne suis pas de ceux qui ne voient dans ce mouvement que le mouvement même, c'est-à-dire le tumulte et le désordre des idées ; qui croient le monde moral et politique dans ces convulsions finales qui précèdent la mort et la décomposition. Ceci est évidemment un mouvement double de décomposition et d'organisation à la fois ; l'esprit créateur travaille, à mesure que l'esprit destructeur détruit ; une foi en tout remplace l'autre ; une forme se substitue à une autre forme ; partout où le passé s'écroule, l'avenir, tout préparé, paraît derrière les ruines ; la transition est lente et rude, comme toute transition où les passions et les intérêts des hommes ont à combattre en marchant, où les classes sociales, où les nations diverses marchent d'un pas inégal ; où quelques-uns veulent reculer obstinément, pendant que la masse avance. Il y a confusion, poussière, ruines, obscurité par moments ; mais, de temps en temps

p359

aussi, le vent soulève ce nuage de poudre qui cache la route et le but, et ceux qui sont sur

la hauteur distinguent la marche des colonnes,  
reconnaissent le terrain de l'avenir, et voient  
le jour, à peine levé, éclairer de vastes horizons.  
J'entends dire sans cesse autour de moi, et  
même ici : " les hommes n'ont plus de croyances ;  
tout est livré à la raison individuelle ; il  
n'y a plus de foi commune en rien, ni en  
religion, ni en politique, ni en sociabilité.  
Des croyances, une foi commune, c'est le ressort  
des nations ; ce ressort brisé, tout se  
décompose ; il n'y a qu'un moyen de sauver les  
peuples : c'est de leur rendre leurs croyances. "  
mais est-il donc vrai qu'il n'y ait plus ni  
lumière dans l'intelligence de l'homme, ni  
croyance commune dans l'esprit des peuples,  
ni foi intime et insignifiante dans la conscience  
du genre humain ? C'est un mot qu'on respecte  
sans l'avoir sondé ; il n'a aucun sens. Si le  
monde n'avait plus ni idée commune, ni foi, ni  
croyance, le monde ne s'agiterait pas tant :  
rien ne produit rien. Il y a, au contraire, une  
immense conviction, une foi fanatique, une  
espérance confuse, mais indéfinie, un ardent  
amour, un symbole commun, quoique non encore  
rédigé, qui pousse, presse, remue, attire,  
condense, fait graviter ensemble toutes les  
intelligences, toutes les consciences, toutes  
les forces morales de cette époque : ces  
révolutions, ces secousses, ces chutes d'empire,  
ces mouvements répétés et gigantesques de tous  
ces membres de la vieille Europe, ces  
retentissements en Amérique et en Asie, cette  
impulsion irréflectie et irrésistible qui  
imprime, en dépit des volontés individuelles,  
tant d'agitation et d'ensemble aux forces  
collectives ; tout cela n'est pas un effet  
sans cause ; tout cela a

p360

un sens, un sens profond et caché, mais un sens  
évident pour l'oeil du philosophe. Ce sens, c'est  
précisément ce que vous vous plaignez d'avoir  
perdu, ce que vous niez dans le monde d'aujourd'hui ;  
c'est une idée commune ; c'est une conviction ;  
c'est une loi sociale ; c'est une vérité qui,  
entrée involontairement dans tous les esprits,  
et même, à leur insu, dans l'esprit des masses,  
travaille à se produire dans les faits avec  
la force d'une vérité divine, c'est-à-dire avec  
une force invincible. Cette foi, c'est la  
raison générale ; la parole est son organe, la



presse est son apôtre : elle veut refaire à son image les civilisations, les sociétés, les législations imparfaites, ou altérées par les erreurs et les ignorances des âges ténébreux qu'elles ont traversés ; elle veut reposer en religion, -Dieu unique et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte ; -en politique, l'humanité au-dessus des nationalités ; en législation, l'homme égal à l'homme, l'homme frère de l'homme ; la société comme un fraternel échange de services et de devoirs réciproques, régularisés et garantis par la loi ; en un mot, le christianisme législaté. Elle le veut et elle le fait. Dites encore qu'il n'y a pas de croyances, qu'il n'y a pas de foi commune dans les hommes de ce temps-ci ! Depuis le christianisme, jamais si grande oeuvre ne s'accomplit dans le monde avec de si faibles moyens. Une croix et une presse, voilà les deux instruments des deux plus grands mouvements civilisateurs du monde.

p361

25 mai 1833.

Ce soir, par un clair de lune splendide qui se réverbérait sur la mer de Marmara et jusque sur les lignes violettes des neiges éternelles du mont Olympe, je me suis assis seul sous les cyprès de l'échelle des morts, ces cyprès qui ombragent les innombrables tombeaux des musulmans, et qui descendent des hauteurs de Péra jusqu'aux bords de la mer ; ils sont entrecoupés de quelques sentiers plus ou moins rapides, qui montent du port de Constantinople à la mosquée des derviches tourneurs. Personne n'y passait à cette heure, et l'on se serait cru à cent lieues d'une grande ville, si les mille bruits du soir, apportés par le vent, n'étaient venus mourir dans les rameaux frémissants des cyprès. Tous ces bruits, affaiblis déjà par l'heure avancée ; chants de matelots sur les navires, coups de rames des caïques dans les eaux, sons des instruments sauvages des bulgares, tambours des casernes et des arsenaux ; voix de femmes qui chantent, pour endormir leurs enfants, à leurs fenêtres grillées ; longs murmures des rues populeuses et des bazars de Galata ; de temps en temps le cri des muezzins du haut des minarets, ou un coup de canon, signal de la retraite, qui partait de la flotte mouillée à l'entrée du

Bosphore, et venait, répercuté par les mosquées sonores et par les collines, s' engouffrer dans le bassin de la Corne-D' Or, et retentir sous les saules paisibles des eaux douces d' Europe ; tous ces bruits, dis-je, se fondaient par instants dans un seul bourdonnement

p362

sourd et indécis, et formaient comme une harmonieuse musique où les bruits humains, la respiration étouffée d' une grande ville qui s' endort, se mêlaient, sans qu' on pût les distinguer, avec les bruits de la nature, le retentissement lointain des vagues, et les bouffées du vent qui courbaient les cimes aiguës des cyprès. C' est une de ces impressions les plus infinies et les plus pesantes qu' une âme poétique puisse supporter. Tout s' y mêle, l' homme et Dieu, la nature et la société, l' agitation intérieure et le repos mélancolique de la pensée. On ne sait si on participe davantage de ce grand mouvement d' êtres animés qui jouissent ou qui souffrent dans ce tumulte de voix qui s' élèvent, ou de cette paix nocturne des éléments qui murmurent aussi, et enlèvent l' âme au-dessus des villes et des empires, dans la sympathie de la nature et de Dieu.

Le sérail, vaste presque île, noire de ses platanes et de ses cyprès, s' avançait comme un cap de forêts entre les deux mers, sous mes yeux. La lune blanchissait les nombreux kiosques, et les vieilles murailles du palais d' Amurath sortaient, comme un rocher, du vert obscur des platanes. J' avais sous les yeux et dans la pensée toute la scène où tant de drames sinistres ou glorieux s' étaient déroulés depuis des siècles. Tous ces drames apparaissaient devant moi avec leurs personnages et leurs traces de sang ou de gloire.

Je voyais une horde sortir du Caucase, chassée par cet instinct de pérégrination que Dieu donna aux peuples conquérants, comme il l' a donné aux abeilles, qui sortent du tronc d' arbre pour jeter de nouveaux essaims. La grande figure patriarcale d' Othman, au milieu de ses tentes et de

p363

ses troupeaux, répandant son peuple dans l' Asie Mineure, s' avançant successivement jusqu' à Brousse, mourant entre les bras de ses fils devenus ses lieutenants, et disant à Orchan :

" je meurs sans regret, puisque je laisse un successeur tel que toi ! Va propager la loi divine, la pensée de Dieu, qui est venu nous chercher de la mecque au Caucase ; sois charitable et clément comme elle : c' est ainsi que les princes attirent sur leur nation la bénédiction de Dieu ! Ne laisse pas mon corps dans cette terre, qui n' est pour nous qu' une route ; mais dépose ma dépouille mortelle dans Constantinople, à la place que je m' assigne moi-même en mourant. "

quelques années plus tard, Orchan, fils d' Othman, était campé à Scutari, sur ces mêmes collines que tache de noir le bois de cyprès. L' empereur grec Cantacuzène, vaincu par la nécessité, lui donnait la belle Théodora, sa fille, pour cinquième épouse dans son sérail. La jeune princesse traversait, au son des instruments, ce bras de mer où je vois flotter aujourd' hui les vaisseaux russes, et allait, comme une victime, s' immoler inutilement, pour prolonger de peu de jours la vie de l' empire. Bientôt les fils d' Orchan s' approchent du rivage, suivis de quelques vaillants soldats ; ils construisent, en une nuit, trois radeaux soutenus par des vessies de boeuf gonflées d' air ; ils passent le détroit, à la faveur des ténèbres ; les sentinelles grecques sont endormies. Un jeune paysan, sortant à la pointe du jour pour aller au travail, rencontre les ottomans égarés, et leur indique l' entrée d' un souterrain qui conduit dans l' intérieur

p364

du château, et les turcs ont le pied et une forteresse en Europe.

à quatre règnes de là, Mahomet li répondait aux ambassadeurs grecs : " je ne forme pas d' entreprises contre vous ; l' empire de Constantinople est borné par ses murailles. " mais Constantinople même, ainsi bornée, empêche le sultan de dormir ; il envoie éveiller son vizir, et lui dit : " je te demande Constantinople ; je ne puis plus trouver le sommeil sur cet oreiller ; Dieu veut me donner les romains. " dans son impatience brutale, il lance son cheval dans les flots, qui menacent de l' engloutir. -" allons, dit-il à ses soldats, le jour du dernier assaut, je ne me réserve que la ville ; l' or et les femmes sont à vous.

Le gouvernement de ma plus vaste province à celui  
qui arrivera le premier sur les remparts ! "  
toute la nuit, la terre et les eaux sont éclairées  
de feux innombrables qui remplacent le jour,  
tant il tardait aux ottomans, ce jour qui devait  
leur livrer leur proie.

Pendant ce temps-là, sous cette coupole sombre  
de sainte-Sophie, le brave et infortuné  
Constantin venait, dans sa dernière nuit,  
prier le dieu de l' empire et communier, les  
larmes aux yeux ; au lever de l' aurore, il en  
sortait à cheval, accompagné des cris et des  
gémissements de sa famille, et il allait mourir  
en héros sur la brèche de sa capitale : c' était  
le 29 mai 1453.

Quelques heures plus tard, la hache enfonçait les  
portes de sainte-Sophie ; les vieillards, les  
femmes, les jeunes filles, les moines, les  
religieuses, encombraient cette vaste basilique,

p365

dont les parvis, les chapelles, les galeries,  
les souterrains, les tribunes immenses, les  
dômes et plates-formes, peuvent contenir la  
population d' une ville entière ; un dernier cri  
s' éleva vers le ciel, comme la voix du  
christianisme agonisant ; en peu d' instants  
soixante mille vieillards, femmes ou enfants,  
sans distinction de rang, d' âge ni de sexe,  
furent liés par couple, les hommes avec des  
cordes, les femmes avec leurs voiles ou leurs  
ceintures. Ces couples d' esclaves furent jetés  
sur les vaisseaux, emportés au camp des ottomans,  
insultés, échangés, vendus, troqués, comme un  
vil bétail. Jamais lamentations pareilles ne  
furent entendues sur les deux rives d' Europe  
et d' Asie ; les femmes se séparaient pour  
jamais de leurs époux, les enfants de leurs  
mères ; et les turcs chassaient, par des routes  
différentes, ce butin vivant de Constantinople  
vers l' intérieur de l' Asie. Constantinople  
fut saccagée pendant huit heures ; puis  
Mahomet li entra par la porte Saint-Romain,  
entouré de ses vizirs, de ses pachas et de  
sa garde. Il mit pied à terre devant le portail  
de sainte-Sophie, et frappa de son yatagan  
un soldat qui brisait les autels. Il ne voulut  
rien détruire. Il transforma l' église en  
mosquée, et un muezzin monta pour la première  
fois sur cette même tour, d' où je l' entends chanter  
à cette heure pour appeler les musulmans à la

prière. De là, Mahomet li se rendit au palais  
désert des empereurs grecs, et récita, en y  
entrant, ces vers persans :  
" l' araignée file sa toile dans le palais des  
empereurs, et la chouette entonne son chant  
nocturne sur les tours d' érasiab ! "  
le corps de Constantin fut retrouvé ce  
jour-là sous des

p366

monceaux de morts ; des janissaires avaient  
entendu un grec magnifiquement vêtu, et luttant  
avec l' agonie, s' écrier : " ne se trouvera-t-il  
pas un chrétien qui veuille m' ôter la vie ? "  
ils lui avaient coupé la tête. Deux aigles  
brodés en or sur ses brodequins, et les larmes  
de quelques grecs fidèles, ne permirent pas  
de douter que ce soldat inconnu ne fût le brave  
et malheureux Constantin. Sa tête fut exposée,  
pour que les vaincus ne conservassent ni doute  
sur sa mort ni espérance de le voir reparaître ;  
puis il fut enseveli avec les honneurs dus au  
trône, à l' héroïsme et à la mort.  
Mahomet n' abusa pas de la victoire. La tolérance  
religieuse se révéla dans ses premiers actes. Il  
laissa aux chrétiens leurs églises et la liberté  
de leur culte public. Il maintint le patriarche  
grec dans ses fonctions. Lui-même, assis sur son  
trône, remit la crosse et le bâton pastoral au  
moine Gennadius, et lui donna un cheval richement  
caparaçonné. Les grecs fugitifs se sauvèrent en  
Italie, et y portèrent le goût des disputes  
théologiques, de la philosophie et des lettres.  
Le flambeau éteint à Constantinople jeta ses  
étincelles au delà de la Méditerranée, et se  
ralluma à Florence et à Rome. Pendant trente  
ans d' un règne qui ne fut qu' une conquête,  
Mahomet li ajouta à l' empire deux cents villes  
et douze royaumes. Il meurt au milieu de ses  
triumphes, et reçoit le nom de Mahomet Le Grand.  
Sa mémoire plane encore sur les dernières années  
du peuple qu' il a jeté en Europe, et qui bientôt  
remportera son tombeau en Asie. Ce prince avait  
le teint d' un tartare, le visage poli, les yeux  
enfoncés, le regard profond et perçant. Il eut  
toujours toutes les vertus et tous les crimes  
que la politique lui commanda.

p367

Bajazet li, ce Louis Xi des ottomans, fait jeter ses fils dans la mer ; et lui-même, chassé du trône par Sélim, s' enfuit avec ses femmes et ses trésors, et meurt du poison préparé par son fils. Ce Sélim, pour toute réponse au vizir qui lui demandait où il fallait placer ses tentes, fait étrangler le vizir ; le successeur du vizir fait la même question et éprouve le même sort ; un troisième fait placer les tentes, sans rien demander, vers les quatre points de l' univers ; et quand Sélim demande où est son camp : " partout, lui répond le vizir. Tes soldats te suivront, de quelque côté que tu tournes tes armes. -voilà, dit le terrible sultan, comment on doit me servir. " c' est lui qui conquiert l' égypte, et qui, monté sur un trône magnifique élevé au bord du Nil, se fait amener la race entière des oppresseurs de ce beau pays, et fait massacrer vingt mille mameluks sous ses yeux : eur corps sont jetés dans le fleuve. Tout cela sans cruauté personnelle, mais par ce sentiment de fatalisme qui croit à sa mission, et qui, pour accomplir la volonté de Dieu, dont il se croit l' instrument, regarde le monde comme sa conquête et les hommes comme la poussière de ses pieds. Cette même main, teinte du sang de tant de milliers d' hommes, écrivait des vers pleins de résignation, de douceur et de philosophie. Le morceau de marbre blanc subsiste encore où il écrivit ces sentences : " tout vient de Dieu ; il nous donne à son gré ou nous refuse ce que nous lui demandons. Si quelqu' un sur la terre pouvait quelque chose par soi-même, il serait égal à Dieu. " on lit plus bas : " Sélim, le serviteur des pauvres, a composé et écrit ces vers. " conquérant de la Perse, il meurt en commandant à son vizir de pieuses restitutions aux familles

p368

persanes que la guerre a ruinées. Son tombeau est placé à côté de celui de Mahomet li, avec cette orgueilleuse épitaphe : " en ce jour, sultan Sélim a passé au royaume éternel, laissant l' empire du monde à Soliman. " j' aperçois d' ici briller entre les dômes des mosquées la resplendissante coupole de la mosquée de Soliman, une des plus magnifiques de Constantinople. Il venait de perdre son premier fils, Mahomet, qu' il avait eu de la célèbre

Roxelane. Cette mosquée rappelle un touchant témoignage de la douleur de ce prince. Pour honorer la mémoire de son enfant, il délivra une foule d' esclaves des deux sexes, et voulut associer ainsi des sympathies à sa douleur. Bientôt, hélas ! Les environs de cette même mosquée furent la scène d' un drame terrible. Soliman, excité contre un fils d' une autre femme, Mustapha, fait venir le muphti, et lui demande : " quelle peine mérite Zaïr, esclave d' un marchand de cette ville, qui lui a confié, pendant un voyage, son épouse, ses enfants, ses trésors ? Zaïr a mis le trouble dans les affaires de son maître, il a tenté de séduire sa femme, il a dressé des embûches contre les enfants. Quelle peine mérite l' esclave Zaïr ? -l' esclave Zaïr mérite la mort, écrit le muphti. Dieu soit le meilleur ! "

Soliman, armé de cette réponse, mande Mustapha dans son camp. Il arrive accompagné de Zéangir, un fils de Roxelane, mais qui, loin de partager la haine de sa mère, portait à Mustapha, son frère, la plus tendre amitié. Arrivé

p369

devant la tente de Soliman, Mustapha est désarmé. Il s' avance seul dans la première enceinte, où régnait une solitude complète et un morne silence. Quatre muets s' élancent sur lui et s' efforcent de l' étrangler ; il les terrasse, et est près de s' échapper et d' appeler à son secours l' armée qui l' adore, quand Soliman lui-même, qui suivait de l' oeil la lutte des muets contre son fils, soulève un des coins du rideau de la tente, et leur lance un regard étincelant de fureur. à cet aspect, les muets se relèvent, et parviennent à étrangler le jeune prince. Son corps est exposé sur un tapis devant la tente du sultan. Zéangir expire de désespoir sur le corps de son frère, et l' armée contemple d' un oeil terrifié l' implacable vengeance d' une femme à qui l' amour a soumis l' infortuné Soliman. Mustapha avait un fils de dix ans ; l' ordre de sa mort est surpris au sultan par Roxelane. Un envoyé secret est chargé de tromper la vigilance de la mère de cet enfant. On imagine un prétexte pour la conduire à une maison de plaisance peu éloignée de Brousse. Le jeune sultan était à cheval, et précédait la litière de la princesse. La litière se brise ; le jeune prince prend les

devants, suivi de l' eunuque chargé de l' ordre secret de sa mort. à peine entré dans la maison, l' eunuque, l' arrêtant sur le seuil de la porte, lui présente le lacet : " le sultan veut que vous mouriez sur l' heure, " lui dit-il. -" cet ordre m' est aussi sacré que celui de Dieu même, " répond l' enfant ; et il présente sa tête au bourreau. La mère arrive, et trouve le corps palpitant de son fils sur le seuil de la porte. La passion insensée de Soliman pour Roxelane remplit le sérail de plus de crimes que n' en vit le palais d' Argos. Les Sept-Tours me rappellent la mort du premier sultan

p370

immolé par les janissaires. Othman, traîné par eux dans ce château, tombe deux jours après sous les coups de Daoud, vizir. Ce vizir, peu de temps après, est conduit lui-même aux Sept-Tours. On lui arrache son turban, on le fait boire à la même fontaine où s' était désaltéré l' infortuné Othman, on l' étrangle dans la même chambre où il avait étranglé son maître. L' ada des janissaires, dont un soldat avait porté la main sur Othman, est cassée ; et, jusqu' à l' abolition de ce corps, lorsqu' un officier appelait la soixante-cinquième ada, un autre officier répondait : " que la voix de cette ada périsse ! Que la voix de cette ada s' anéantisse à jamais ! " les janissaires, repentants du meurtre d' Othman, déposent Mustapha, et vont demander à genoux au sérail un enfant de douze ans pour lui donner l' empire. Vêtu d' une robe de toile d' argent, le turban impérial sur la tête, assis sur un trône portatif, quatre officiers des janissaires l' enlèvent sur leurs épaules, et promènent le jeune empereur au milieu de son peuple. Ce fut Amurath Iv, digne du trône où la révolte et le repentir l' avaient fait monter avant l' âge. Là finissent les jours de gloire de l' empire ottoman. -la loi de Soliman, qui ordonnait que les enfants des sultans fussent prisonniers dans le sérail, parmi des eunuques et des femmes, énerva le sang d' Othman, et jeta l' empire en proie aux intrigues des eunuques et aux révoltes des janissaires. De loin en loin brillent quelques beaux caractères ; mais ils sont sans puissance, parce qu' ils ont été habitués de bonne heure à être sans volonté.



Le sérail, déjà abandonné par Mahmoud, n' est plus qu' un brillant tombeau. Mais que son histoire secrète serait dramatique et touchante, si les murs pouvaient la raconter !

Une des plus graves et des plus douces figures de ce drame mystérieux est celle de l' infortuné Sélim, qui, déposé et emprisonné dans le sérail pour n' avoir pas voulu verser le sang de ses neveux, y devint l' instituteur du sultan actuel, Mahmoud. Sélim était philosophe et poète. Le précepteur avait été roi, l' élève devait l' être un jour. Pendant cette longue captivité des deux princes, Mahmoud, irrité par la négligence d' un esclave, s' emporta, et le frappa au visage :

" ah ! Mahmoud, dit Sélim, lorsque vous aurez passé par la fournaise du monde, vous ne vous emporterez pas ainsi. Quand vous aurez souffert comme moi, vous saurez compatir aux souffrances, même à celles d' un esclave. "

le sort de Sélim fut malheureux jusqu' au bout. Mustapha Baraictar, un de ses fidèles pachas, armé pour sa cause, arrive jusqu' à Constantinople, et se présente aux portes du sérail. Le sultan Mustapha s' endormait dans les voluptés, et était en ce moment même dans un de ses kiosques, sur le Bosphore. Les bostangis défendent les portes ; Mustapha rentre au sérail ; et tandis que Baraictar enfonçait les portes avec de l' artillerie, en demandant qu' on lui rendît son maître Sélim, ce malheureux prince tombe sous le poignard du Kislâr-Aga et de ses eunuques. Le sultan Mustapha fait jeter son corps à Baraictar ; celui-ci se précipite sur le cadavre de Sélim, le couvre de baisers et de larmes. On cherche Mahmoud, caché dans le sérail ; on craint que Mustapha

n' ait versé en lui la dernière goutte du sang d' Othman ; on le trouve enfin, caché sous des rouleaux de tapis, dans un coin obscur du sérail. Il croit qu' on le cherche pour l' immoler. On le place sur le trône ; Baraictar se prosterne devant lui. Les têtes des partisans de Mustapha sont exposées sur les murs ; ses femmes sont cousues dans des sacs de cuir et jetées à la mer. Mais, peu de jours après, Constantinople

devient un champ de bataille. Les janissaires se révoltent contre Baraictar, et redemandent pour sultan Mustapha, que la clémence de Mahmoud avait laissé vivre. Le sérail est assiégé ; l'incendie dévore la moitié de Stamboul. Les amis de Mahmoud lui demandent la mort de son père Mustapha, qui peut seule sauver la vie du sultan et la leur : la sentence expire sur ses lèvres ; il se couvre la tête d'un châle et se roule sur un sofa. On profite de son silence, et Mustapha est étranglé. Mahmoud, devenu ainsi le dernier et unique rejeton d'Othman, était un être inviolable et sacré pour tous les partis. Baraictar avait trouvé la mort dans les flammes en combattant autour du sérail, et Mahmoud commença son règne.

La place de l'Atméidan, qui se dessine d'ici en noir derrière les murs blancs du sérail, témoigne du plus grand acte du règne de ce prince, l'extinction de la race des janissaires. Cette mesure, qui pouvait seule rajeunir et revivifier l'empire, n'a rien produit qu'une des scènes les plus sanglantes et les plus lugubres qu'aucun empire ait dans ses annales. Elle est encore écrite sur tous les monuments de l'Atméidan en ruines, et en traces de boulets et d'incendie. Mahmoud la prépara en profond politique et l'exécuta en héros. Un accident déterminait la dernière révolte.

p373

Un officier égyptien frappa un soldat turc ; les janissaires renversent leurs marmites. Le sultan, instruit et prêt à tout, était avec ses principaux conseillers dans un de ses jardins, à Beschiktasch, sur le Bosphore. Il accourt au sérail, prend l'étendard sacré de Mahomet. Le muphti et les ulémas, réunis autour de l'étendard sacré, prononcent l'abolition des janissaires. Les troupes régulières et les fidèles musulmans s'arment et se rassemblent à la voix du sultan ; lui-même s'avance à cheval à la tête des troupes du sérail. Les janissaires, réunis sur l'Atméidan, le respectent ; il traverse plusieurs fois leur foule mutinée, seul, à cheval, risquant mille morts, mais animé de ce courage surnaturel qu'inspire une résolution décisive. Ce jour-là doit être le dernier de sa vie, ou le premier de son affranchissement et de sa puissance. Les janissaires, sourds à sa voix,

se refusent à reprendre leurs agas ; ils accourent de tous les points de la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Les troupes fidèles du sultan, les canonniers et les bostangis, occupent les débouchés des rues voisines de l'hippodrome. Le sultan ordonne le feu : les canonniers hésitent ; un officier déterminé, Kara-Djehennem, court à un des canons, tire son pistolet sur l'amorce de la pièce, et couche à terre, sous la mitraille, les premiers groupes des janissaires : les janissaires reculent ; le canon laboure en tout sens la place ; l'incendie dévore les casernes ; prisonniers dans cet étroit espace, des milliers d'hommes périssent sous les pans de murs écroulés, sous la mitraille et dans les flammes : l'exécution commence, et ne s'arrête qu'au dernier des janissaires. Cent vingt mille hommes, dans la capitale seulement, enrôlés dans ce corps, sont la proie de la fureur du peuple et du sultan. Les eaux du Bosphore roulent leurs cadavres à la

p374

mer de Marmara : le reste est relégué dans l'Asie Mineure, et périt en route. L'empire est délivré ; le sultan, plus absolu qu'aucun prince ne le fut jamais, n'a plus que des esclaves obéissants ; il peut à son gré régénérer l'empire. Le plus beau point de vue de Constantinople est au-dessus de notre appartement, du haut d'un belvédère bâti par M Truqui, sur le toit en terrasse de sa maison. Ce belvédère domine le groupe entier des collines de Péra, de Galata, et des coteaux qui environnent le port du côté des eaux douces. C'est le vol de l'aigle au-dessus de Constantinople et de la mer. L'Europe, l'Asie, l'entrée du Bosphore et la mer de Marmara sont sous le regard à la fois. La ville est à vos pieds. Si l'on n'avait qu'un coup d'oeil à donner sur la terre, c'est de là qu'il faudrait la contempler. Je ne puis comprendre, chaque fois que j'y monte, et j'y monte plusieurs fois par jour, et j'y passe les soirées entières ; je ne puis comprendre comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople, si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme ; comment aucun ne l'a décrite. Serait-ce que la parole n'a ni espace, ni horizon, ni couleurs, et que le seul langage de l'oeil, c'est la peinture ? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. Des lignes mortes, des scènes tronquées, des couleurs sans vie. Mais l'innombrable gradation et

variété de ces teintes selon le ciel et l'heure ;  
mais l'ensemble harmonieux et la colossale  
grandeur de ces lignes ; mais les mouvements,  
les fuites, les enlacements de ces divers horizons ;  
mais le mouvement de ces voiles sur les trois  
mers ; mais le murmure de vie de ces populations  
entre ces rivages ; mais ces coups de canon qui  
tonnent et montent des vaisseaux, ces

p375

pavillons qui glissent ou s'élèvent du haut des  
mâts, la foule des caïques, la réverbération  
vaporeuse des dômes, des mosquées, des flèches,  
des minarets dans la mer : tout cela, où est-il ?  
Essayons encore.

Les collines de Galata, de Péra, et trois ou  
quatre autres collines, glissent de mes pieds à  
la mer, couvertes de villes de différentes couleurs ;  
les unes ont leurs maisons peintes en rouge de  
sang, les autres en noir, avec une foule de  
coupoles bleues qui entrecoupent ces sombres  
teintes ; entre chaque coupole s'élancent des  
groupes de verdure formés par les platanes, les  
figuiers, les cyprès des petits jardins attenants  
à chaque maison. De grands espaces vides, entre  
les maisons, sont des champs cultivés et des  
jardins où l'on aperçoit les femmes turques, couvertes  
de leurs voiles noirs, et jouant avec leurs enfants  
et leurs esclaves à l'ombre des arbres. Des nuées  
de tourterelles et de pigeons blancs nagent  
dans l'air bleu au-dessus de ces jardins et de  
ces toits, et se détachent, comme des fleurs  
blanches balancées par le vent, du bleu de la mer,  
qui fait le fond de l'horizon. -on distingue  
les rues qui serpentent en descendant vers la mer  
comme des ravines, et, plus bas, le mouvement  
de la population dans les bazars, qu'enveloppe  
un voile de fumée légère et transparente. Ces  
villes ou ces quartiers de ville sont séparés  
les uns des autres par des promontoires  
de verdure couronnés de palais de bois peints  
et de kiosques de toutes les nuances, ou par  
des gorges profondes où le regard se perd  
entre les racines des coteaux, et d'où l'on  
voit s'élever seulement les têtes de cyprès et  
les flèches aiguës et brillantes des minarets.  
Arrivé à la mer, l'oeil s'égare sur sa surface  
bleue au milieu d'un dédale de bâtiments à l'ancre  
ou à la

voile. Les caïques, comme des oiseaux d' eau qui nagent tantôt en groupe, tantôt isolément sur le canal, se croisent en tout sens, allant de l' Europe à l' Asie, ou de Péra à la pointe du sérail. Quelques grands vaisseaux de guerre passent à pleines voiles, débouchent du Bosphore, saluent le sérail de leurs bordées, dont la fumée les enveloppe un instant comme des ailes grises ; puis en sortent resplendissant de la blancheur de leur toile, et doublent, en paraissant les toucher, les hauts cyprès et les larges platanes du jardin du grand seigneur, pour entrer dans la mer de Marmara. D' autres bâtiments de guerre (c' est la flotte entière du sultan) sont mouillés, au nombre de trente ou quarante, à l' entrée du Bosphore ; leurs masses immenses jettent une ombre sur les eaux du côté de terre ; on n' en aperçoit en entier que cinq ou six ; la colline et les arbres cachent une partie des autres, dont les flancs élevés, les mâts et les vergues, qui semblent entrelacés avec les cyprès, forment une avenue circulaire qui fuit vers le fond du Bosphore. Là, les montagnes de la côte opposée ou de la rive d' Asie forment le fond du tableau : elles s' élèvent plus hautes et plus vertes que celles de la rive d' Europe ; des forêts épaisses les couronnent, et glissent dans les gorges qui les échancrent ; leurs croupes, cultivées en jardins, portent des kiosques solitaires, des galeries, des villages, de petites mosquées toutes cernées de rideaux de grands arbres ; leurs anses sont pleines de bâtiments mouillés, de caïques à rames, de petites barques à voiles. La grande ville de Scutari s' étend à leurs pieds sur une large marge, dominée par leurs cimes ombragées, et enceinte de sa noire forêt de cyprès. Une file non interrompue de caïques et de barques chargées de soldats asiatiques, de chevaux ou de grecs cultivateurs apportant

leurs légumes à Constantinople, règne entre Scutari et Galata, et s' ouvre sans cesse pour donner passage à une autre file de grands navires qui débouchent de la mer de Marmara. En revenant à la côte d' Europe, mais de l' autre côté du canal de la Corne-D' Or, le premier objet que l' oeil rencontre, après avoir franchi le bassin bleu du canal, c' est la pointe du sérail. C' est le site le plus majestueux, le

plus varié, le plus magnifique et le plus sauvage à la fois que le regard d' un peintre puisse chercher. La pointe du sérail s' avance comme un promontoire ou comme un cap aplati entre ces trois mers, en face de l' Asie : ce promontoire, à partir de la porte du sérail, sur la mer de Marmara, en finissant au grand kiosque du sultan, vis-à-vis l' échelle de Péra, peut avoir trois quarts de lieue de circonférence ; -c' est un triangle dont la base est le palais ou le sérail lui-même, dont la pointe plonge dans la mer, dont le côté le plus étendu donne sur le port intérieur ou canal de Constantinople. Du point où je suis, on le domine en entier : c' est une forêt d' arbres gigantesques dont les troncs sortent, comme des colonnes, des murs et des terrasses de l' enceinte, et étendent leurs rameaux sur les kiosques, sur les batteries et les vaisseaux de la mer. Ces forêts, d' un vert sombre et vernissé, sont entrecoupées de pelouses vertes, de parterres de fleurs, de balustrades, de gradins de marbre, de coupoles d' or ou de plomb, de minarets aussi minces que des mâts de vaisseaux, et des larges dômes des palais, des mosquées et des kiosques qui entourent ces jardins : vue à peu près semblable à celle qu' offrent les terrasses, les pentes et le palais de Saint-Cloud, quand on les regarde des bords

p378

opposés de la Seine ou des collines de Meudon ; mais ces sites champêtres sont entourés de trois côtés par la mer, et dominés du quatrième côté par les coupoles des nombreuses mosquées, et par un océan de maisons et de rues qui forment la véritable Constantinople ou la ville de Stamboul. La mosquée de Sainte-Sophie, le Saint-Pierre de la Rome d' orient, élève son dôme massif et gigantesque au-dessus et tout près des murs d' enceinte du sérail. Sainte-Sophie est une colline informe de pierres accumulées et surmontées d' un dôme, qui brille au soleil comme une mer de plomb. Plus loin, les mosquées plus modernes d' Achmet, de Bajazet, de Soliman, de Sultanié, s' élancent dans le ciel avec leurs minarets entrecoupés de galeries moresques ; des cyprès aussi gros que le fût des minarets les accompagnent, et contrastent partout, par leur noir feuillage, avec l' éclat resplendissant des édifices. Au sommet de la colline aplatie de Stamboul, on aperçoit, parmi les murs des maisons et les tiges des minarets, une ou deux collines

antiques noircies par les incendies et bronzées  
par le temps : ce sont quelques débris de l' antique  
Byzance debout sur la place de l' hippodrome  
ou de l' atméidan. Là aussi s' étendent les vastes  
lignes de plusieurs palais du sultan ou de ses  
vizirs : le divan, avec sa porte qui a donné le nom  
à l' empire, est dans ce groupe d' édifices ; plus  
haut, et se détachant à cru sur l' horizon azuré  
du ciel, une splendide mosquée couronne la colline  
et regarde les deux mers : sa coupole d' or, frappée  
des rayons du soleil, semble réverbérer l' incendie, et  
la transparence de son dôme et de ses murailles,  
surmontées de galeries aériennes, lui donne  
l' apparence d' un monument d' argent ou de porcelaine  
bleuâtre.

p379

L' horizon de ce côté finit là, et l' oeil redescend  
sur deux autres larges collines, couvertes sans  
interruption de mosquées, de palais, de maisons  
peintes jusqu' au fond du port, où la mer diminue  
insensiblement de largeur, et se perd à l' oeil  
sous les arbres dans le vallon arcadien des eaux  
douces d' Europe. Si le regard remonte le canal,  
il flotte sur des mâts groupés au bord de l' échelle  
des morts de l' arsenal, et sous les forêts de  
cyprès qui couvrent les flancs de Constantinople ;  
il voit la tour de Galata, bâtie par les génois,  
sortir, comme le mât d' un navire, d' un océan de  
toits de maisons, et blanchir entre Galata et  
Péra, semblable à une borne colossale entre deux  
villes ; et il revient se reposer enfin sur le  
tranquille bassin du Bosphore, incertain entre  
l' Europe et l' Asie.

Voilà le matériel du tableau. Mais si vous ajoutez  
à ces principaux traits dont il se compose le  
cadre immense qui l' enveloppe et le fait ressortir  
du ciel et de la mer, les lignes noires des  
montagnes d' Asie, les horizons bas et vaporeux  
du golfe de Nicomédie, les crêtes des montagnes  
de l' Olympe de Brousse qui apparaissent  
derrière le sérail, au delà de la mer de Marmara,  
et qui étendent leurs vastes neiges comme des nuées  
blanches dans le firmament ; si vous joignez à ce  
majestueux ensemble la grâce et la couleur infinie  
de ces innombrables détails ; si vous vous figurez  
par la pensée les effets variés du ciel, du vent,  
des heures du jour sur la mer et sur la ville ; si  
vous voyez les flottes de vaisseaux marchands se  
détacher, comme des volées d' oiseaux de mer,  
de la pointe des forêts noires du sérail, prendre

le milieu du canal, et s' enfonce lentement dans  
le Bosphore en formant des groupes toujours  
nouveaux ; si les rayons du soleil couchant

p380

viennent à raser les cimes des arbres et des  
minarets, et à enflammer, comme des réverbérations  
d' incendie, les murs rouges de Scutari et de  
Stamboul ; si le vent qui fraîchit ou qui tombe  
aplatit la mer de Marmara comme un lac de plomb  
fondu, ou, ridant légèrement les eaux du  
Bosphore, semble étendre sur elles les mailles  
resplendissantes d' un vaste filet d' argent ; si  
la fumée des bateaux à vapeur s' élève et tournoie  
au milieu des grandes voiles frissonnantes  
des vaisseaux ou des frégates du sultan ; si le  
canon de la prière retentit, en échos prolongés,  
du pont des bâtiments de la flotte jusque sous  
les cyprès du champ des morts ; si les innombrables  
bruits des sept villes et des milliers de  
bâtiments s' élèvent par bouffées de la ville et  
de la mer, et vous arrivent, portés par la brise,  
jusque sur la colonne d' où vous planez ; si  
vous pensez que ce ciel est presque toujours aussi  
profond et aussi pur, que ces mers et ces ports  
naturels sont toujours tranquilles et sûrs,  
que chaque maison de ces longs rivages est  
une anse où le navire peut mouiller en tout  
temps sous les fenêtres, où l' on construit et  
on lance à la mer des vaisseaux à trois  
ponts sous l' ombre même des platanes du rivage ;  
si vous vous souvenez que vous êtes à Constantinople,  
dans cette ville reine de l' Europe et de l' Asie,  
au point précis où ces deux parties du monde  
sont venues, de temps en temps, ou s' embrasser  
ou se combattre ; si la nuit vous surprend dans  
cette contemplation dont jamais l' oeil ne  
se lasse ; si les phares de Galata, du sérail, de  
Scutari, et les lumières des hautes poupes de  
vaisseaux, s' allument ; si les étoiles se détachent  
peu à peu, une à une ou par groupes, du bleu  
firmament, et enveloppent les noires cimes de la  
côte d' Asie, les cimes de neige de l' Olympe,  
les îles des princes dans la mer de Marmara, le  
sombre plateau du sérail,

p381



les collines de Stamboul et les trois mers,  
comme d' un réseau bleu semé de perles, où toute  
cette nature semble nager ; si la lueur plus  
douce du firmament où monte la lune naissante laisse  
assez de lumière pour voir les grandes masses de ce  
tableau, en effaçant ou en adoucissant les  
détails ; -vous avez à toutes les heures du  
jour et de la nuit le plus magnifique et le plus  
délicieux spectacle dont puisse s' emparer un regard  
humain ; c' est une ivresse des yeux qui se  
communique à la pensée, un éblouissement du  
regard et de l' âme. C' est le spectacle dont je  
jouis tous les jours et toutes les nuits depuis  
un mois.

L' ambassadeur de France m' ayant proposé de  
l' accompagner dans la visite que tous les  
ambassadeurs nouvellement arrivés ont le droit  
de faire à Sainte-Sophie, je me suis  
trouvé ce matin, à huit heures, à une porte de  
Stamboul qui donne sur la mer, derrière les  
murs du sérail. Un des principaux officiers  
de sa hauteursse nous attendait sur le rivage,  
et nous a conduits d' abord dans sa maison, où il  
avait fait préparer une collation. Les  
appartements étaient nombreux et élégamment  
décorés, mais sans autres meubles que  
des divans et des pipes. Les divans sont adossés  
aux fenêtres qui donnent sur la mer de Marmara.  
Le déjeuner était servi à l' européenne ; les  
mets seuls étaient nationaux : ils étaient  
nombreux et recherchés, mais tous nouveaux pour  
nous. Après le déjeuner, les dames sont allées  
voir les femmes du colonel turc, renfermées pour  
ce jour-là dans un appartement inférieur. Le  
harem ou appartement des femmes était celui même  
où nous avons été reçus. Nous étions munis tous  
de babouches de maroquin jaune pour nous chausser  
dans la mosquée ; sans cela il aurait fallu ôter  
nos bottes

p382

et y marcher pieds nus. Nous sommes entrés dans  
l' avant-cour de la mosquée de Sainte-Sophie,  
au milieu d' un certain nombre de gardes qui  
écartaient la foule réunie pour nous voir. Les  
visages des osmanlis avaient l' air soucieux et  
mécontent. Les zélés musulmans regardent  
l' introduction des chrétiens comme une profanation  
de leurs sanctuaires. Après nous, on a fermé la  
porte de la mosquée.

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l' art qui a présidé à cette masse de pierre, qu' elle fut l' oeuvre d' un temps de corruption et de décadence. C' est le souvenir confus et grossier d' un goût qui n' est plus ; c' est l' ébauche informe d' un art qui s' essaye. Le temple est précédé d' un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre De Rome. Des colonnes de granit d' une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l' intérieur. L' enceinte de l' église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux ; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d' ordres divers, sont évidemment des débris empruntés à d' autres temples, et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une mesure par les fragments mutilés d' un palais. Des piliers gigantesques, en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-Pierre, et dont l' effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet li s' empara

p383

de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée. Quelques parties de l' enduit sont tombées, et laissent réapparaître l' ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique, à la hauteur de la naissance de la voûte. L' aspect de l' édifice est beau de là : vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l' intérieur d' un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l' effroi, le silence, la méditation sur l' instabilité des oeuvres de l' homme, qui bâtit pour des idées qu' il croit éternelles, et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand caravansérai de Dieu. Voilà les colonnes du temple d' éphèse, voilà les images des apôtres avec leurs auréoles d' or

sur la voûte, qui regardent les lampes suspendues de l' iman.

En sortant de Sainte-Sophie, nous allâmes visiter les sept mosquées principales de Constantinople ; elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait, et conforme à la simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près ; elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres, où sont les écoles et les logements des imans.

Des arbres superbes ombragent ces cours, et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets d' un travail admirable s' élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la

p384

mosquée ; ils s' élancent au-dessus de leurs dômes ; de petites galeries circulaires, avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret : là se place, aux différentes heures du jour, le muezzin qui crie l' heure, et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d' une coupole portée par d' élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du coran, écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d' un pilier à l' autre, et portent une multitude de lampes, des oeufs d' autruche suspendus, des bouquets d' épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L' effet est simple et grandiose. Ce n' est point un temple où habite un Dieu ; c' est une maison de prière et de contemplation, où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu' on appelle culte n' existe pas dans la religion. Les rites sont simples : une fête annuelle, des ablutions et la prière

aux cinq divisions du jour, la croyance en un dieu créateur et rémunérateur, voilà tout. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard. Toutes les fois que je suis entré dans les mosquées, ce jour-là ou d'autres jours, j'y ai trouvé un petit nombre de turcs accroupis ou couchés sur les tapis, et priant avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit. Dans la cour de la mosquée de Bajazet, je vois le

p385

tombeau vide de Constantin. C'est un vase de porphyre d'une prodigieuse grandeur ; il y tiendrait vingt héros. Le morceau de porphyre est évidemment de l'époque grecque. C'est quelque débris arraché aussi des temples de Diane à éphèse. Les siècles se prêtent leurs temples comme leurs tombeaux, et se les rendent vides. Où sont les os de Constantin ? Les turcs ont enfermé son sépulcre dans un kiosque, et ne le laissent point profaner. Les tombeaux des sultans et de leurs familles sont dans les jardins des mosquées qu'ils ont construites, sous des kiosques de marbre ombragés d'arbres et parfumés de fleurs ; des jets d'eau murmurent auprès, ou dans le kiosque même ; et le culte du souvenir est si immortel parmi les musulmans, que je n'ai jamais passé devant un de ces tombeaux sans trouver des bouquets de fleurs fraîchement cueillies déposés sur la porte ou sur les fenêtres de ces nombreux monuments.

Je viens de descendre et de remonter le canal du Bosphore de Constantinople à l'embouchure de la mer Noire. Je veux esquisser pour moi quelques traits de cette nature enchantée. Je ne croyais pas que le ciel, la terre, la mer et l'homme pussent enfanter de concert d'aussi ravissants paysages. Le miroir transparent du ciel ou de la mer peut seul les voir et les réfléchir tout entiers : mon imagination les voit et les conserve ainsi ; mais mon souvenir ne peut les garder et les peindre que par quelques détails successifs. écrivons donc vue par vue, cap par cap, anse par anse, coup de rame par coup de rame. Il faudrait des années à un peintre pour rendre une seule des rives du Bosphore. Le pays change à chaque regard, et toujours il se renouvelle aussi beau en se variant. Que puis-je dire en quelques paroles ?

Conduit, par quatre rameurs arnautes, dans un de ces longs caïques qui fendent la mer comme un poisson, je me suis embarqué seul, à sept heures du matin, par un ciel pur et par un soleil éclatant. Un interprète couché dans la barque, entre les rameurs et moi, me disait les noms et les choses. Nous avons longé d'abord les quais de Tophana, avec sa caserne d'artillerie. La ville de Tophana s'élevant en gradins de maisons peintes, comme des bouquets de fleurs groupés autour de la mosquée de marbre, allait mourir sous les hauts cyprès du grand champ des morts de Péra. Ce rideau de bois sombre termine les collines de ce côté. Nous glissions à travers une foule de bâtiments à l'ancre, et de caïques innombrables qui ramenaient à Constantinople les officiers du sérail, les ministres et leurs kiaias, et les familles des arméniens que l'heure du travail rappelle à leurs comptoirs. Ces arméniens sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir et d'une longue robe bleue, nouée au corps par un châle de cachemire blanc ; leurs formes sont athlétiques ; leurs physionomies intelligentes, mais communes ; le teint coloré, l'oeil bleu, la barbe blonde ; ce sont les suisses de l'orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides : ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des turcs ; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes : le commerce est leur génie ; ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sympathisent le mieux avec les turcs. Ils prospèrent, et accumulent les richesses que les turcs négligent, et qui échappent aux grecs et aux juifs : tout est ici entre leurs mains ; ils sont les drogmans de tous les pachas et de tous les vizirs. Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais

plus délicats, rappellent la beauté calme des anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables ; les enfants de même. Les caïques en sont pleins. Ils rapportent de leurs maisons de campagne des corbeilles de fleurs étalées sur la proue. Nous commençons à tourner la pointe de Tophana,

et à glisser à l' ombre des grands vaisseaux de guerre de la flotte ottomane, mouillée sur la côte d' Europe. Ces énormes masses dorment là comme sur un lac. Les matelots, vêtus, comme les soldats turcs, de vestes rouges ou bleues, sont nonchalamment accoudés sur les haubans, ou se baignent autour de la quille. De grandes chaloupes chargées de troupes vont et viennent de la terre aux vaisseaux ; et les canots élégants du capitan-pacha, conduits par vingt rameurs, passent comme la flèche à côté de nous. L' amiral Tahir-Pacha et ses officiers sont vêtus de redingotes brunes et coiffés du fez, grand bonnet de laine rouge qu' ils enfoncent sur leurs fronts et sur leurs yeux, comme honteux d' avoir dépouillé le noble et gracieux turban. Ces hommes ont l' air mélancolique et résigné ; ils fument leurs longues pipes à bout d' ambre. Il y a là une trentaine de bâtiments de guerre d' une belle construction, et qui semblent prêts à mettre à la voile ; mais il n' y a ni officiers ni matelots, et cette flotte magnifique n' est qu' une décoration du Bosphore. Pendant que le sultan la contemple de son kiosque de Beglierbeg, situé vis-à-vis, sur la côte d' Asie, les deux ou trois frégates d' Ibrahim-Pacha possèdent en paix la Méditerranée, et les barques de Samos dominant l' archipel. à quelques pas de ces vaisseaux, sur la rive d' Europe que je suis, je glisse sous les fenêtres d' un long et magnifique palais du sultan,

p388

inhabité maintenant. Il ressemble à un palais d' amphibies ; les flots du Bosphore, pour peu qu' ils s' élèvent sous le vent, rasant les fenêtres, et jettent leur écume dans les appartements du rez-de-chaussée ; les marches des perrons trempent dans l' eau ; des portes grillées donnent entrée à la mer jusque dans les cours et les jardins. Là sont des remises pour les caïques et des bains pour les sultanes, qui peuvent nager dans la mer à l' abri des persiennes de leurs salons. Derrière ces cours maritimes, les jardins d' arbustes, de lilas et de roses s' élèvent en gradins successifs, portant des terrasses et des kiosques grillés et dorés. Ces pelouses de fleurs vont se perdre dans de grands bois de chênes, de lauriers et de platanes qui couvrent les pentes, et s' élèvent avec les rochers jusqu' au sommet de la colline.

Les appartements du sultan sont ouverts, et je vois à travers les fenêtres les riches moulures dorées des plafonds, les lustres de cristal, les divans et les rideaux de soie. Ceux du harem sont fermés par d' épais grillages de bois élégamment sculptés. Immédiatement après ce palais commence une série non interrompue de palais, de maisons et de jardins des principaux favoris, ministres ou pachas du grand seigneur. Tous dorment sur la mer, comme pour en aspirer la fraîcheur. Leurs fenêtres sont ouvertes ; les maîtres sont assis sur des divans, dans de vastes salles toutes brillantes d' or et de soie ; ils fument, causent, boivent des sorbets en nous regardant passer. Leurs appartements donnent aussi sur des terrasses en gradins chargées de treillis, d' arbustes et de fleurs. Les nombreux esclaves, en riches costumes, sont en général assis sur les marches d' escaliers que baigne la mer ; et les caïques, armés de rameurs, sont au bord de ces escaliers, prêts à recevoir et à emporter les maîtres de

p389

ces demeures. Partout les harems forment une aile un peu séparée par des jardins ou des cours de l' appartement des hommes. Ils sont grillés. Je vois seulement de temps en temps la tête d' un joli enfant qui se colle aux ouvertures du treillis enlacé de fleurs grimpantes, pour regarder la mer, et le bras blanc d' une femme qui entr' ouvre ou referme une persienne.

Ces palais, ces maisons, sont tout en bois, mais très-richement travaillé, avec des avant-toits, des galeries, des balustrades sans nombre, et tout noyés dans l' ombre des grands arbres, dans les plantes grimpantes, dans les bosquets de jasmins et de roses. Tous sont baignés par le courant du Bosphore, et ont des cours intérieures où l' eau de la mer pénètre et se renouvelle, et où les caïques sont à l' abri.

Le Bosphore est si profond partout, que nous passons assez près du bord pour respirer l' air embaumé des fleurs, et reposer nos rameurs à l' ombre des arbres. Les plus grands bâtiments passent aussi près de nous ; et souvent une vergue d' un brick ou d' un vaisseau s' engage dans les branches d' un arbre, dans les treillis d' une vigne, ou même dans les persiennes d' une croisée, et fuit en emportant des lambeaux du feuillage

ou de la maison. Ces maisons ne sont séparées les unes des autres que par des groupes d'arbres sur quelques petits corps avancés, ou par quelques angles de rochers couverts de lierre et de mousse, qui descendent des arêtes des collines et se prolongent de quelques pieds dans les flots. De temps en temps seulement, une anse plus profonde et plus creuse entre deux collines séparées, et fendues

p390

par le lit creux d'un torrent ou d'un ruisseau. Un village s'étend alors sur les bords aplanis de ces golfes, avec ses belles fontaines moresques, sa mosquée à coupole d'or ou d'azur, et son léger minaret qui confond sa cime dans celle des grands platanes. Les maisonnettes peintes s'élèvent en amphithéâtre des deux côtés et au fond de ces petits golfes, avec leurs façades et leurs kiosques à mille couleurs ; sur la cime des collines, de grandes villas s'étendent, flanquées de jardins suspendus et de groupes de sapins à larges têtes, et terminent les horizons. Au pied de ces villages, est une grève ou un quai de granit de quelques pieds seulement de large ; ces grèves sont plantées de sycomores, de vignes, de jasmins, et forment des berceaux jusque sur la mer, où les caïques s'abritent. Là sont à l'ancre des multitudes d'embarcations et de bricks de commerce de toutes les nations. Ils mouillent en face de la maison ou des magasins de l'armateur, et souvent un pont jeté du pont du brick à la fenêtre de la villa sert à transporter les marchandises. Une foule d'enfants, de marchands de légumes, de dattes, de fruits, circulent sur ces quais ; c'est le bazar du village et du Bosphore. Des matelots de tous les costumes et de toutes les langues y sont groupés au milieu des osmanlis, qui fument accroupis sur leurs tapis, auprès de la fontaine, autour du tronc des platanes. Aucune vue des villages de Lucerne ou d'Interlaken ne peut donner une idée de la grâce et du pittoresque exquis de ces petites anses du Bosphore. Il est impossible de ne pas s'arrêter un moment sur ses rames pour les contempler. On trouve de ces villes, ports ou villages, à peu près toutes les cinq minutes, sur la première moitié de la côte d'Europe,



c' est-à-dire pendant deux ou trois lieues. Elles deviennent ensuite un peu plus rares, et le paysage prend un caractère plus agreste par l' élévation croissante des collines et la profondeur des forêts. Je ne parle ici que de la côte d' Europe, parce que je décrirai au retour la côte d' Asie, bien plus belle encore ; mais il ne faut pas oublier, pour se faire une image exacte, que cette côte d' Asie n' est qu' à quelques coups de rames de moi ; que souvent on est aussi rapproché de l' une que de l' autre, en tenant le milieu du courant dans les endroits où le canal se rétrécit et se coude, et que les mêmes scènes que je peins en Europe ravissent le regard chaque fois qu' il tombe sur la côte d' Asie.

Mais je reviens à la rive que je touche de plus près. Il y a un endroit, après le dernier de ces ports naturels, où le Bosphore s' encaisse, comme un large et rapide fleuve, entre deux caps de rochers qui descendent à pic du haut de ses doubles montagnes ; le canal, qui serpente, semble à l' oeil fermé là tout à fait ; ce n' est qu' à mesure qu' on avance, qu' on le voit se déplier et tourner derrière le cap de l' Europe, puis s' élargir et se creuser en lac, pour porter les deux villes de Thérapia et de Buyukdéré. Du pied au sommet de ces deux caps de rochers revêtus d' arbres et de touffes épaisses de végétation, montent des fortifications à demi ruinées, et s' élancent d' énormes tours blanches, crénelées, avec des ponts-levis et des donjons, de la forme des belles constructions du moyen âge. Ce sont les fameux châteaux d' Europe et d' Asie, d' où Mahomet li assiégea et menaça si longtemps Constantinople avant d' y pénétrer. Ils s' élèvent, comme deux fantômes blancs, du sein noir des pins et des cyprès, comme pour fermer l' accès de ces deux

mers. Leurs tours et leurs tourelles suspendues sur les vaisseaux à pleines voiles ; les longs rameaux de lierre qui pendent, comme des manteaux de guerriers, sur leurs murs à demi ruinés ; les rochers gris qui les portent, et dont les angles sortent de la forêt qui les enveloppe ; les grandes ombres qu' ils jettent sur les eaux, en font un

des points les plus caractérisés du Bosphore. C'est là qu'il perd de son aspect exclusivement gracieux, pour prendre un aspect tour à tour gracieux et sublime. Des cimetières turcs s'étendent à leurs pieds, et des turbans sculptés en marbre blanc sortent çà et là des touffes de feuillage, baignés par le flot. Heureux les turcs ! Ils reposent toujours dans le site de leur prédilection, à l'ombre de l'arbuste qu'ils ont aimé, au bord du courant dont le murmure les a charmés, visités par les colombes qu'ils nourrissaient de leur vivant, embaumés par les fleurs qu'ils ont plantées : s'ils ne possèdent pas la terre pendant leur vie, ils la possèdent après leur mort, et on ne relègue pas les restes de ceux qu'on a aimés dans ces voiries humaines d'où l'horreur repousse le culte et la pitié des souvenirs.

Au delà des châteaux, le Bosphore s'élargit ; les montagnes de l'Europe et de l'Asie s'élèvent plus âpres et plus désertes. Les bords seuls de la mer sont encore semés çà et là de maisonnettes blanches, et de petites mosquées rustiques assises sur un mamelon auprès d'une fontaine, et sous le dôme d'un platane. Le village de Thérapia, séjour des ambassadeurs de France et d'Angleterre, borde la rive un peu plus loin ; les hautes forêts qui le dominent jettent leurs ombres sur les terrasses et les pelouses des deux palais ; de petites vallées serpentent, encaissées entre les rochers, et

p393

forment les limites des deux puissances. Deux frégates, anglaise et française, à l'ancre dans le canal en face de chaque palais, sont là pour attendre le signal des ambassadeurs, et porter aux flottes de la Méditerranée les messages de guerre ou de paix.

Buyukdéré, charmante ville au fond du golfe que forme le Bosphore au moment où il se coude pour aller se perdre dans la mer Noire, s'étend comme un rideau de palais et de villas sur les flancs de deux sombres montagnes. Un beau quai sépare les jardins et les maisons de la mer. La flotte russe, composée de cinq vaisseaux, de trois frégates et de deux bâtiments à vapeur, est mouillée devant les terrasses des palais de Russie, et forme une ville sur les eaux, en face de la ville et des délicieux ombrages de Buyukdéré. Les canots qui portent les

ordres d' un vaisseau à l' autre ; les embarcations qui vont chercher l' eau aux fontaines ou promener les malades sur le rivage ; les yachts des jeunes officiers, qui luttent comme des chevaux de course, et dont les voiles, penchées sous le vent, trempent dans la vague ; les coups de canon qui résonnent dans les profondeurs des vallées d' Asie, et qui annoncent de nouveaux vaisseaux débouchant de la mer Noire ; un camp russe assis sur les flancs brûlés de la montagne du géant, vis-à-vis la flotte ; la belle prairie de Buyukdéré sur la gauche, avec son groupe de merveilleux platanes, dont un seul ombrage un régiment tout entier ; les magnifiques forêts des palais de Russie et d' Autriche, qui dentellent la cime des collines ; une foule de maisons élégantes et décorées de balcons qui bordent les quais, et dont les roses et les lilas pendent en festons du bord des terrasses ; des arméniens avec leurs

p394

enfants, arrivant ou partant sans cesse dans leurs caïques pleins de branchages et de fleurs ; le bras du Bosphore plus sombre et plus étroit que l' on commence à découvrir, étendu vers l' horizon brumeux de la mer Noire ; d' autres chaînes de montagnes, entièrement dégarnies de villages et de maisons, et s' élevant dans les nues avec leurs noires forêts, comme des limites redoutables, entre les orages de la mer, des tempêtes, et la magnifique sérénité des mers de Constantinople ; deux châteaux forts, en face l' un de l' autre, sur chaque rive, couronnant de leurs batteries, de leurs tours et de leurs créneaux les hauteurs avancées de deux sombres caps ; puis, enfin, une double ligne de rochers tachés de forêts, allant mourir dans les flots bleus de la mer Noire : voilà le coup d' oeil de Buyukdéré. Ajoutez-y le passage perpétuel d' une file de navires venant à Constantinople ou sortant du canal, selon que le vent souffle du nord ou du midi. Ces navires sont si nombreux quelquefois, qu' un jour, en revenant dans mon caïque, j' en comptai près de deux cents en moins d' une heure. Ils voguent par groupes, comme des oiseaux qui changent de climats ; si le vent varie, ils courent des bordées d' un rivage à l' autre, allant virer de bord sous les fenêtres ou sous les arbres de l' Asie ou de l' Europe ; si la brise fraîchit, ils mouillent dans une des

innombrables anses ou à la pointe des petits caps du Bosphore ; ils se couvrent de nouveau de voiles un moment après. à chaque minute, le paysage, vivifié et modifié par ces groupes de bâtiments à la voile ou à l'ancre, et par les diverses positions qu'ils prennent le long des terres, change l'aspect du paysage, et fait du Bosphore un kaléidoscope merveilleux.

p395

Arrivé à Buyukdéré, je pris possession de la charmante maison sur le quai, où M Truqui avait bien voulu m'offrir sa double hospitalité ; nous y passerons l'été.

Même date.

Il semble, après la description de cette côte du Bosphore, que la nature ne pourra se surpasser elle-même, et qu'aucun paysage ne peut l'emporter sur celui dont mes yeux sont pleins. Je viens de longer la côte d'Asie en rentrant ce soir à Constantinople, et je la trouve mille fois plus belle encore que la côte d'Europe. La côte d'Asie ne doit presque rien à l'homme, la nature y a tout fait. Il n'y a plus là ni Buyukdéré, ni Thérapia, ni palais d'ambassadeurs, ni ville d'arméniens ou de francs ; il n'y a que des montagnes, des gorges qui les séparent, des petits vallons tapissés de prairies qui se creusent entre les racines de rochers, des ruisseaux qui y serpentent, des torrents qui les blanchissent de leur écume, des forêts qui se suspendent à leurs flancs, qui glissent dans leurs ravines, qui descendent jusqu'aux bords des golfes nombreux de la côte ; une variété de formes, et de teintes, et de feuillage, et de verdure, que le pinceau du peintre de paysage ne pourrait même inventer ; quelques maisons isolées de matelots ou de jardiniers turcs, répandues de loin en loin sur la grève, ou jetées sur la plate-forme

p396

d'une colline boisée, ou groupées sur la pointe des rochers où le courant vous porte, et se brise en vagues bleues comme le ciel de nuit ; quelques voiles blanches de pêcheurs qui se traînent dans les anses profondes, et qu'on voit glisser d'un

platane à l' autre, comme une toile sèche que les  
laveuses replient ; d' innombrables volées  
d' oiseaux blancs qui s' essuient sur le bord des prés,  
des aigles qui planent du haut des montagnes sur  
la mer ; les criques les plus mystérieuses,  
entièrement fermées de rochers et de troncs  
d' arbres gigantesques, dont les rameaux, chargés  
de nuages de feuilles, se courbent sur les flots,  
et forment sur la mer des berceaux où les caïques  
s' enfoncent ; un ou deux villages cachés dans  
l' ombre de ces criques, avec leurs jardins  
jetés derrière eux sur des pentes vertes, et leurs  
groupes d' arbres au pied des rochers, avec  
leurs barques bercées par la douce vague à leur  
porte, leurs nuées de colombes sur leur toit,  
leurs femmes et leurs enfants aux fenêtres, leurs  
vieillards assis sous le platane au pied du  
minaret ; des laboureurs qui rentrent des champs  
dans leurs caïques ; d' autres qui remplissent  
leurs barques de fagots verts, de myrte ou de  
bruyère en fleur pour les sécher et les brûler  
l' hiver.

Cachés derrière ces monceaux de verdure pendante,  
qui débordent et trempent dans l' eau, on n' aperçoit  
ni la barque ni le rameur, et l' on croit voir  
un morceau de la rive, détaché de terre par le  
courant, flotter au hasard sur la mer, avec ses  
feuillages verts et ses fleurs encore parfumées.  
Le rivage offre cet aspect jusqu' au château de  
Mahomet li, qui, de son côté aussi, semble  
fermer le Bosphore comme un lac de Suisse.  
Là il change de caractère : les collines

p397

moins âpres affaissent leurs croupes et creusent  
plus mollement leurs étroites vallées ; des  
villages asiatiques s' y étendent plus riches et  
plus pressés ; les eaux douces d' Asie, charmante  
petite plaine ombragée d' arbres et semée de  
kiosques et de fontaines moresques, s' ouvrent à  
l' oeil ; un grand nombre de voitures de  
Constantinople, espèces de cages de bois doré,  
portées sur quatre roues et traînées par deux  
boeufs, sont éparses sur les pelouses ; des  
femmes turques en sortent voilées, et se groupent  
assises au pied des arbres ou sur le bord de la  
mer, avec leurs enfants et leurs esclaves noires ;  
des groupes d' hommes sont assis plus loin,  
prennent le café ou fument la pipe. La variété  
des couleurs des vêtements des hommes et des  
enfants, la couleur brune du voile monotone des

femmes, forment sous tous ces arbres la mosaïque la plus bizarre de teintes qui enchantent l'oeil. Les boeufs et les buffles d'étable ruminent dans les prairies ; les chevaux arabes, couverts d'équipements de velours, de soie et d'or, piaffent auprès des caïques qui abordent en foule, pleins d'arméniennes ou de femmes juives : celles-ci s'asseyent dévoilées sur l'herbe, au bord du ruisseau ; elles forment une chaîne de femmes, de jeunes filles, dans des costumes et des attitudes divers : il y en a d'une beauté ravissante, que l'étrange variété des coiffures et des costumes relève encore. J'ai vu là souvent une grande quantité de femmes turques des harems dévoilées ; elles sont presque toutes d'une petite taille, très-pâles, l'oeil triste et l'aspect grêle et maladif. En général, le climat de Constantinople, malgré toutes ses conditions apparentes de salubrité, me paraît malsain ; les femmes du moins sont loin d'y mériter la réputation de beauté dont elles jouissent ; les arméniennes et les juives seules m'ont paru belles. Mais

p398

quelle différence encore avec la beauté des juives et des arméniennes de l'Arabie, et surtout avec l'indescriptible charme des femmes grecques de la Syrie et de l'Asie Mineure ! Un peu au delà, tout à fait sur le bord des flots du Bosphore, s'élève le magnifique palais nouveau, habité maintenant par le grand seigneur. Beglierbeg est un édifice dans le goût italien, mêlé de souvenirs indiens et moresques ; immenses corps de logis à plusieurs étages, avec des ailes et des jardins intérieurs ; de grands parterres plantés de roses et arrosés de jets d'eau s'étendent derrière les bâtiments, entre la montagne et le palais ; un quai étroit en granit sépare les fenêtres de la mer. Je passai lentement sous ce palais, où veillent, sous le marbre et l'or, tant de soucis et tant de terreurs ; j'aperçus le grand seigneur, assis sur un divan, dans un des kiosques sur la mer ; Achmet-Pacha, un de ses jeunes favoris, était debout près de lui. Le sultan, frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha, comme pour lui demander qui nous étions. Je saluai le maître de l'Asie à la manière orientale ; il me rendit gracieusement mon salut. Toutes les persiennes du palais étaient ouvertes, et l'on voyait étinceler les riches décorations de cette magnifique et délicieuse

demeure. L' aile habitée par les femmes, ou le harem, était fermée ; elle est immense, mais on ignore le nombre des femmes qui l' habitent. Deux caïques, entièrement dorés et montés de vingt-quatre rameurs chacun, étaient à la porte du palais, sur la mer. Ces caïques sont dignes du goût le plus exquis du dessin de l' Europe et de la magnificence de l' orient : la proue de l' un d' eux, qui s' avançait d' au moins vingt-cinq pieds, était formée par un

p399

cygne d' or, les ailes étendues, qui semblait emporter la barque d' or sur les flots ; un pavillon de soie monté sur des colonnes d' or, formait la poupe, et de riches châles de cachemire servaient de siège pour le sultan ; la proue du second caïque était une flèche d' or empennée qui semblait voler, détachée de l' arc, sur la mer.

Je m' arrêtai longtemps, hors de la vue du sultan, à admirer ce palais et ces jardins : tout y semble disposé avec un goût parfait ; je ne connais rien en Europe qui présente à l' oeil plus de magnificence et de féerie dans des demeures royales : tout semblait sortir des mains de l' artiste, pur, rayonnant d' éclat et de peinture ; les toits du palais sont masqués par des balustrades dorées, et les cheminées même, qui défigurent en Europe les lignes de nos édifices publics, étaient des colonnes dorées et cannelées, dont les élégants chapiteaux ajoutaient à la décoration de ce séjour. J' aime ce prince, qui a passé son enfance dans l' ombre des cachots du sérail ; menacé tous les jours de la mort ; instruit dans l' infortune par le sage et malheureux Sélim ; jeté sur le trône par la mort de son frère ; couvant pendant quinze ans, dans le silence de sa pensée, l' affranchissement de l' empire et la restauration de l' islamisme par la destruction des janissaires ; l' exécutant avec l' héroïsme et le calme de la fatalité ; bravant sans cesse son peuple pour le régénérer ; hardi et impassible dans le péril ; doux et miséricordieux quand il peut consulter son coeur, mais manquant d' appui autour de lui ; sans instruments pour exécuter le bien qu' il médite ; méconnu de son peuple ; trahi par ses pachas ; ruiné par ses voisins ; abandonné par la fortune, sans laquelle l' homme ne peut rien ; assistant debout à la

ruine de son trône et de son empire ; s' abandonnant à la fin à lui-même ; se hâtant d' user dans les voluptés du Bosphore sa part d' existence et son ombre de souveraineté. Homme de bon désir et de volonté droite, mais homme de génie insuffisant et de volonté trop faible : semblable à ce dernier des empereurs grecs dont il occupe la place ; digne d' un autre peuple et d' un meilleur temps, et capable de mourir au moins en héros. Il fut un jour grand homme.

L' histoire n' a pas de pages comparables à celles de la destruction des janissaires ; c' est la révolution la plus fortement méditée et la plus héroïquement accomplie dont je connaisse un exemple. Mahmoud emportera cette page ; mais pourquoi est-elle la seule ? Le plus difficile était fait ; les tyrans de l' empire abattus, il ne fallait que de la volonté et de la suite pour vivifier cet empire en le civilisant. Mahmoud s' est arrêté. Serait-ce que le génie est plus rare encore que l' héroïsme ?

Après le palais de Beglierbeg, la côte d' Asie redevient boisée et solitaire jusqu' à Scutari, qui brille, comme un jardin de roses à l' extrémité d' un cap, à l' entrée de la mer de Marmara. Vis-à-vis, la pointe verdoyante du sérail se présente à l' oeil ; et entre la côte d' Europe, couronnée de ses trois villes peintes, et la côte de Stamboul, tout éclatante de ses coupoles et de ses minarets, s' ouvre l' immense port de Constantinople, où les navires, mouillés sur les deux rives, ne laissent qu' une large rue aux caïques. Je glisse, à travers ce dédale de bâtiments, comme la gondole vénitienne sous l' ombre des palais, et je débarque à l' échelle des morts, sous une avenue de cyprès.

29 mai.

J' ai été conduit ce matin, par un jeune homme de Constantinople, au marché des esclaves. Après avoir traversé les longues rues de Stamboul qui longent les murs du vieux sérail, et passé par plusieurs magnifiques bazars encombrés d' une foule innombrable de marchands et d' acheteurs, nous sommes montés, par de petites rues étroites, jusqu' à une place fangeuse sur laquelle s' ouvre la porte d' un autre bazar. Grâce au costume turc dont nous étions



revêtus, et à la perfection d' idiome de mon guide, on nous a laissés entrer dans ce marché d' hommes. Combien il a fallu de temps et de révélations successives à la raison de l' homme, pour que la force ait cessé d' être un droit à ses yeux, et pour que l' esclavage soit devenu un crime et un blasphème à son intelligence ! Quel progrès ! Et combien n' en promet-il pas ? Qu' il y a de choses dont nous ne sommes pas choqués, et qui seront des crimes incompréhensibles aux yeux de nos descendants ! Je pensais à cela en entrant dans ce bazar, où l' on vend la vie, l' âme, le corps, la liberté d' autrui, comme nous vendons le boeuf ou le cheval, et où l' on se croit légitime possesseur de ce qu' on a acheté ainsi. Que de légitimités de ce genre dont nous ne nous rendons pas compte ! Elles le sont cependant, car on ne peut pas demander à l' homme plus qu' il ne sait. Ses convictions sont ses vérités ; il n' en possède pas d' autres. Dieu

p402

seul les a toutes à lui, et nous les distribue à proportion et à mesure de nos intelligences progressives. Le marché d' esclaves est une vaste cour découverte, et environnée d' un portique surmonté d' un toit. Sous ce portique, environné du côté de la cour d' un mur à hauteur d' appui, s' ouvrent des portes qui donnent dans les chambres où les marchands tiennent les esclaves. Ces portes restent ouvertes pour que les acheteurs, en se promenant, puissent voir les esclaves. Les hommes et les femmes sont tenus dans des chambres séparées ; les femmes ne sont pas voilées. Outre les esclaves renfermés dans ces chambres basses, il y en a un grand nombre groupés dans la galerie, sous le portique et dans la cour. Nous commençâmes par parcourir ces différents groupes. Le plus remarquable était une troupe de jeunes filles d' Abyssinie, au nombre de douze ou quinze ; adossées les unes aux autres comme ces figures antiques de cariatides qui soutiennent un vase sur leurs têtes, elles formaient un cercle dont tous les visages étaient tournés vers les spectateurs. Ces visages étaient en général d' une grande beauté : les yeux en amande, le nez aquilin, les lèvres minces, le contour ovale et délicat des joues, les longs cheveux noirs luisants comme des ailes de corbeaux. L' expression pensive, triste et languissante de la physionomie fait des abyssiniennes, malgré la couleur cuivrée de leur teint, une race de femmes

des plus admirables ; elles sont grandes, minces de taille, élancées comme les tiges de palmier de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes. Ces jeunes filles n' avaient pour vêtements qu' une longue chemise de toile grossière et jaunâtre. Elles avaient aux jambes des bracelets de perles de verre bleu. Assises sur

p403

leurs talons, immobiles, la tête appuyée sur le revers de leur main ou sur le genou, elles nous regardaient d' un oeil aussi doux et aussi triste que l' oeil de la chèvre ou de l' agneau que la paysanne tient par la corde et marchande à la foire de nos villages ; quelquefois l' une disait un mot à l' autre, et elles souriaient. Il y en avait une qui tenait un petit enfant dans ses bras et qui pleurait, parce que le marchand voulait le vendre sans elle à un revendeur d' enfants. Il y avait, non loin de ce groupe, sept ou huit petits nègres de l' âge de huit à douze ans assez bien vêtus, avec l' apparence de la santé et du bien-être ; ils jouaient ensemble à un jeu de l' orient dont les instruments sont de petits cailloux que l' on combine de différentes manières dans de petits trous qu' on fait dans le sable : pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d' eux, prenaient tantôt l' un, tantôt l' autre, par le bras, l' examinaient avec attention de la tête aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa santé ; puis l' enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement.

Je passai ensuite sous les portiques couverts, remplis d' une foule d' esclaves et d' acheteurs. Les turcs qui font ce commerce se promenaient, superbement vêtus de pelisses fourrées, une longue pipe à la main, parmi les groupes, le visage inquiet et préoccupé, et épiant d' un oeil jaloux le moindre regard jeté dans l' intérieur de leurs magasins d' hommes et de femmes ; mais, nous prenant pour des arabes ou des égyptiens, ils n' osèrent cependant nous interdire l' accès d' aucune chambre. Des marchands ambulants de petits gâteaux et de fruits secs parcouraient la galerie, vendant aux esclaves quelque nourriture. Je glissai

p404

plusieurs piastres dans la main de l'un d'eux pour qu'il distribuât sa corbeille à un groupe de petits enfants nègres, qui dévorèrent ces pâtisseries. Je remarquai là une pauvre négresse de dix-huit ou vingt ans, remarquablement belle, mais d'une beauté dure et chagrine. Elle était assise sur un banc de la galerie, le visage découvert et richement vêtue, au milieu d'une douzaine d'autres négresses en haillons exposées en vente à très-bas prix ; elle tenait sur ses genoux un superbe petit garçon de trois ou quatre ans, magnifiquement habillé aussi. Cet enfant, qui était mulâtre, avait les traits les plus nobles, la bouche la plus gracieuse et les yeux les plus intelligents et les plus fiers qu'il soit possible de se figurer. Je jouai avec lui, et je lui donnai des gâteaux et des dragées que j'achetai d'une échoppe voisine ; mais sa mère lui arrachant des mains ce que je lui avais donné, le rejeta avec colère et fierté sur le pavé. Elle tenait le visage baissé et pleurait ; je crus que c'était par crainte d'être vendue séparément de son fils, et, touché de son infortune, je priai M Morlach, mon obligeant conducteur, de l'acheter avec l'enfant pour mon compte. Je les aurais emmenés ensemble, et j'aurais élevé le bel enfant en le laissant auprès de la mère. Nous nous adressâmes à un courtier de la connaissance de M Morlach, qui entra en pourparler avec le propriétaire de la belle esclave et de l'enfant. Le propriétaire fit d'abord semblant de vouloir effectivement la vendre, et la pauvre femme se mit à sangloter plus fort, et le petit garçon se prit à pleurer aussi en passant ses bras autour du cou de sa mère. Mais ce marché n'était qu'un jeu de la part du marchand ; et quand il vit que nous donnions tout de suite le prix élevé qu'il avait mis

p405

à ce couple, il prit le courtier à l'écart, et lui avoua que l'esclave n'était pas à vendre ; qu'elle était l'esclave d'un riche turc dont cet enfant était fils ; qu'elle était d'une humeur trop fière et trop indomptable dans le harem, et que, pour la corriger et l'humilier, son maître l'avait envoyée au bazar comme pour s'en défaire, mais avec l'ordre secret de ne pas la vendre. Cette correction a souvent lieu ; et quand un turc est mécontent, sa menace la plus ordinaire est d'envoyer au bazar. Nous passâmes donc.

Nous suivîmes un grand nombre de chambres contenant chacune quatre ou cinq femmes presque toutes noires et laides, mais avec les apparences de la santé. La plupart semblaient indifférentes à leur situation, et même sollicitaient les acheteurs ; elles causaient, riaient entre elles, et faisaient elles-mêmes des observations critiques sur la figure de ceux qui les marchandaient. Une ou deux pleuraient et se cachaient dans le fond de la chambre, et ne revenaient qu' en résistant se placer en évidence sur l' estrade où elles étaient assises. Nous en vîmes emmener plusieurs qui s' en allaient gaiement avec le turc qui venait de les acheter, prenant leur petit paquet plié dans un mouchoir, et recouvrant leurs visages de leurs voiles blancs. Nous fûmes témoins de deux ou trois actes de miséricorde que la charité chrétienne envierait à celle des bons musulmans. Des turcs vinrent acheter de vieilles esclaves rejetées de la maison de leurs maîtres pour leur vieillesse et leurs infirmités, et les emmenèrent. Nous demandâmes à quoi ces pauvres femmes pouvaient leur être utiles ? " à plaire à Dieu, " nous répondit le courtier. Et M Morlach m' apprit que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marchés acheter de pauvres esclaves

p406

infirmes des deux sexes, pour les nourrir par charité dans leurs maisons. L' esprit de Dieu n' abandonne jamais tout à fait les hommes. Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi fermées, et on nous disputa quelque temps l' entrée ; il n' y avait qu' une seule esclave dans chacune, sous la garde d' une femme. C' étaient de jeunes et belles circassiennes nouvellement arrivées de leur pays. Elles étaient vêtues de blanc, et avec une élégance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence. Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes. Cependant les familles géorgiennes élèvent toujours leurs filles pour ce honteux commerce, et des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu' à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis

que les esclaves noires d' une beauté ordinaire ne se vendent que cinq ou six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. En Arabie et en Syrie, on en aurait pour cinq ou six cents piastres (de cent cinquante à deux cents francs). Une de ces géorgiennes était d' une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l' oeil doux et pensif, la peau d' une blancheur et d' un éclat admirables. Mais la physionomie des femmes de ce pays est loin du charme et de la pureté de celles des arabes : on sent le nord dans ces figures. Elle fut

p407

vendue sous nos yeux pour le harem du jeune pacha de Constantinople. Nous sortîmes le coeur flétri et les yeux humides de cette scène, qui se renouvelle tous les jours et à toutes les heures dans les villes de l' orient, et nous revînmes pensifs au bazar de Stamboul.

Voilà ce que c' est que les législations immobiles ! Elles consacrent les barbaries séculaires, et donnent le droit d' antiquité et de légitimité à tous les crimes. Les fanatiques du passé sont aussi coupables et aussi funestes à l' humanité que les fanatiques de l' avenir. Les uns immolent l' homme à leurs ignorances et à leurs souvenirs ; les autres à leurs espérances et à leur précipitation. Si l' homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses pères, le genre humain tout entier en serait au fétichisme et à l' esclavage. La raison est le soleil de l' humanité : c' est l' infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicable aux sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les ténèbres ; mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices. Comprendre le passé sans le regretter ; tolérer le présent en l' améliorant ; espérer l' avenir en le préparant : voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes. Le péché contre l' esprit-saint, c' est ce combat de certains hommes contre l' amélioration des choses ; c' est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social, que Dieu et la nature poussent toujours en avant : le passé est le sépulcre de l' humanité écroulée ; il faut le respecter, mais il ne faut pas s' y enfermer et vouloir y vivre.

Les grands bazars de différentes marchandises, et celui

des épiceries surtout, sont de longues et larges galeries voûtées, bordées de trottoirs et de boutiques pleines de toutes sortes d'objets de commerce. Armures, harnachement de chevaux, bijouterie, comestibles, maroquinerie, châles des Indes et de Perse ; étoffes de l'Europe, tapis de Damas et de Caramanie, essences et parfums de Constantinople, narghilés et pipes de toutes formes et de toute magnificence ; ambre et corail taillés à l'usage des orientaux pour fumer le toumbac ; étalage de tabac haché ou plié comme des rames de papier jaune ; boutiques de pâtisseries appétissantes par leur forme et leur variété ; beaux magasins de confiseurs, avec l'innombrable variété de leurs dragées, de leurs fruits confits, de leurs sucreries de tout genre ; drogueries d'où s'exhale un parfum qui embaume tous les bazars ; manteaux arabes tissés d'or et de poil de chèvre ; voiles de femmes brodés de paillettes d'argent et d'or : au milieu de tout cela une foule immense et sans cesse renouvelée de turcs à pied, la pipe à la bouche ou à la main, suivis d'esclaves, de femmes voilées, accompagnées de négresses portant de beaux enfants ; de pachas à cheval, traversant au petit pas cette foule pressée et silencieuse, et de voitures turques, fermées de leur treillis doré, conduites au pas par des cochers à longues barbes blanches, et pleines de femmes qui s'arrêtent de temps en temps pour marchander aux portes des bijoutiers : voilà le coup d'oeil de tous ces bazars. Il y en aurait plusieurs lieues de longueur, s'ils étaient réunis en une seule galerie. Ces bazars, où l'on est obligé de se coudoyer sans cesse, et où les juifs étalent et vendent les vêtements des pestiférés, sont les véhicules les plus actifs de la contagion. La peste vient d'éclater ces jours-ci à Péra par cinq ou six accidents mortels, et nous passâmes

avec inquiétude dans cette foule qu'elle peut décimer demain.

18 juin.

Jours passés dans notre solitude de Buyukdéré,

avec le Bosphore et la mer Noire sous nos yeux ; étude, lecture. Le soir, courses en caïques à Constantinople, à Belgrade et dans ses forêts incomparables ; à la côte d'Asie, à l'embouchure de l'Euxin, à la vallée des Roses, située derrière les montagnes de Buyukdéré. J'y vais souvent. Cette délicieuse vallée est arrosée d'une source où les turcs viennent s'enivrer d'eau, de fraîcheur, de l'odeur des roses, et des chants du bulbul ou rossignol ; sur la fontaine cinq arbres immenses ; un café en feuillage sous leur ombre : au delà, la vallée rétrécie conduit à une pente de la montagne où deux petits lacs artificiels, recueillis de l'eau qui tombe d'une source, dorment sous les vastes voûtes des platanes. Les arméniennes viennent le soir avec leurs familles s'asseoir sur leurs bords et prendre leur souper. Groupes ravissants autour des troncs d'arbres ; jeunes filles qui dansent ensemble ; plaisirs décents et silencieux des orientaux. On voit que la pensée intime jouit en elle-même. Ils sentent la nature mieux que nous. Nulle part l'arbre et la source n'ont de plus sincères adorateurs. Il y a sympathie profonde entre leurs âmes et les beautés de la terre, de la mer et du ciel.

p410

Quand je reviens le soir de Constantinople en caïque, et que je longe les bords de la côte d'Europe au clair de la lune, il y a une chaîne, d'une lieue, de femmes et de jeunes filles et d'enfants, assises en silence, par groupes, sur les bords du quai de granit, ou sur les parapets des terrasses des jardins : elles passent là des heures délicieuses à contempler la mer, les bois, la lune, à respirer le calme de la nuit. Notre peuple ne sent plus rien de ces voluptés naturelles : il a usé ses sensations ; il lui faut des plaisirs factices, et il n'y a que des vices pour l'émouvoir. Ceux chez qui la nature parle encore assez haut pour être comprise et adorée sont les rêveurs et les poètes : misérables à qui la voix de Dieu dans ses oeuvres, la nature, l'amour, et la contemplation silencieuse, suffisent. Je retrouve à Buyukdéré et à Thérapia plusieurs personnes de ma connaissance ; parmi les russes et les diplomates, le comte Orloff, M De Boutenieff, ambassadeur de Russie à Constantinople, homme charmant et moral, philosophe et homme d'état. Le baron De Sturmer, internonce d'Autriche, me

comble de bontés. Nouvelles politiques de l'Europe. C'est ici le point important maintenant. Les russes, campés en Asie et à l'ancre sous nos fenêtres, se retireront-ils ? Pour moi, je n'en doute pas. On n'est pas pressé de saisir une proie qui ne peut échapper. Le comte Orloff me faisait lire hier une lettre admirable que l'empereur Nicolas lui écrit. Voici le sens : " mon cher Orloff, quand la providence a placé un homme à la tête de quarante millions d'hommes, c'est pour qu'il donne de plus haut au monde l'exemple de la probité et de la fidélité à sa parole. Je suis cet homme. Je veux être digne de la mission

p411

que j'ai reçue de Dieu. Aussitôt les difficultés aplanies entre Ibrahim et le grand seigneur, n'attendez pas un jour ; ramenez ma flotte et mon armée. "

voilà un noble langage, une situation bien saisie, une générosité féconde. Constantinople ne s'envolera pas, et la nécessité y ramènera les russes, que leur probité politique en éloigne un moment.

20 juin.

J'ai connu ici un homme aimable et distingué, un de ces hommes plus forts que leur mauvaise fortune, et qui se servent du flot qui devait les noyer pour aborder au rivage. M Calosso, officier piémontais compromis, comme beaucoup de ses camarades, dans la velléité de révolution militaire du Piémont en 1820, proscrit comme les autres, sans asile et sans sympathie nulle part, est venu en Turquie. Il s'est présenté au sultan pour former sa cavalerie ; il est devenu son favori et son inspirateur militaire. Probe, habile et réservé, il a modéré lui-même une faveur périlleuse qui pouvait le mettre trop en vue de l'envie. Sa modestie et sa cordialité ont plu aux pachas de la cour et aux ministres du divan. Il s'est fait des amis partout, et a su les conserver par le mérite qui les lui avait acquis. Le sultan l'a élevé en dignité, sans lui demander d'abjurer sa nationalité ni son culte. Il est maintenant pour tous les turcs Rustem-Bey, et

p412



pour les francs, un franc obligeant et aimable. Il m' a recherché ici, et offert tout ce que sa familiarité au divan et au sérail pouvait lui procurer pour moi : accès partout, amitié de quelques principaux officiers de la cour, facilités pour tout voir et tout connaître, qu' aucun voyageur chrétien n' a jamais pu obtenir, pas même les ambassadeurs. J' ai préparé avec son assistance une visite complète du sérail, où personne n' a pénétré depuis lady Worthley Montagu. Nous essayerons demain de parcourir ensemble ce mystérieux séjour, qu' il ne connaît pas lui-même, mais où il a des intelligences dans les premiers officiers du palais.

Nous commençâmes par rendre visite à Namuk-Pacha, un des jeunes favoris du grand seigneur, qui m' avait invité à un déjeuner à sa caserne de Scutari, et qui avait mis ses chevaux à ma disposition pour visiter les montagnes d' Asie. Namuk-Pacha était ce jour-là de service au palais du sultan, à Beglierbeg, sur les rives du Bosphore. Nous allâmes y débarquer. Grâce au grade et à la faveur de Rustem-Bey, on nous laissa franchir les portes et examiner les alentours de la demeure du grand seigneur. Le sultan se disposait à se rendre à une petite mosquée d' un village d' Europe, de l' autre côté du Bosphore, en face de Beglierbeg. Ses caïques, superbement équipés, étaient amarrés le long du quai qui borde le palais, et ses chevaux arabes de toute beauté étaient tenus prêts dans les cours par des saïs, pour que le sultan les montât en traversant ses jardins. Nous entrâmes dans une aile du palais, séparée du corps de logis principal, et où se tiennent les pachas, les officiers de service et l' état-major du palais. Nous traversâmes de vastes salles où circulaient une foule de militaires, d' employés et d' esclaves.

p413

Tout était en mouvement, comme dans un ministère ou dans un palais d' Europe un jour de cérémonie. L' intérieur de ce palais n' était pas magnifiquement meublé : des divans et des tapis, des murs peints à fresque et des lustres de cristal étaient toute sa décoration. Les costumes orientaux, le turban, la pelisse, le pantalon large, la ceinture, le cafetan d' or, abandonnés par les turcs pour un misérable costume européen, mal coupé et ridiculement porté, a changé l' aspect grave et

solennel de ce peuple en une pauvre parodie des francs. L' étoile de diamants qui brille sur la poitrine des pachas et des vizirs est la seule décoration qui les distingue et qui rappelle leur ancienne magnificence.

On nous conduisit, à travers plusieurs salons encombrés de monde, jusqu' à un petit salon qui donne sur les jardins extérieurs du palais du grand seigneur. Là, Namuk-Pacha vint nous joindre, s' assit avec nous, nous fit apporter la pipe et les sorbets, et nous présenta plusieurs des jeunes pachas qui possèdent avec lui la faveur du maître. Des colonels du nisam, ou des troupes régulières de la garde, vinrent se joindre à nous et prendre part à la conversation.

Namuk-Pacha, récemment de retour de son ambassade à Pétersbourg, parlait français avec goût et facilité ; ses manières, étudiées des russes, étaient celles d' un élégant diplomate européen ; il me parut spirituel et fin.

Kalil-Pacha, alors capitain-pacha, et qui depuis a épousé la fille du sultan, parle également très-bien français. Achmet-Pacha est aussi un jeune élégant osmanli, qui a toutes les formes d' un européen. Rien dans ce palais ne rappelait une cour asiatique, excepté les esclaves noirs, les eunuques, les fenêtres grillées des harems, les beaux ombrages et les eaux bleues

p414

du Bosphore, sur lesquelles tombaient nos regards quand ils s' égarèrent sur les jardins. Nous parlâmes avec discrétion, mais avec franchise, de l' état des négociations entre l' égypte, l' Europe et la Turquie ; des progrès faits et à faire par les turcs dans la tactique, dans la législation et dans la politique des diverses puissances, relativement à la Turquie. Rien n' eût annoncé dans nos entretiens que nous causions de ce qu' on appelle des barbares avec des barbares, et que l' oreille du grand seigneur lui-même, de cette ombre d' Allah, pouvait être frappée par le murmure de notre conversation. Elle n' eût été ni moins intime, ni moins profonde, ni moins élégamment soutenue, dans un salon de Londres ou de Vienne. Ces jeunes hommes, avides de lumières et de progrès, parlaient de leur situation et d' eux-mêmes avec une noble et touchante modestie. L' heure de la prière approchant, nous prîmes congé de nos hôtes ; nous ajournâmes à un autre moment la demande de notre présentation

directe au sultan.

Namuk-Pacha nous confia à un colonel de la garde impériale, qu' il chargea de nous diriger, et de nous introduire dans l' avant-cour de la mosquée où le sultan allait se rendre. Nous franchîmes le Bosphore ; nous fûmes placés à la porte même de la petite mosquée, sur les degrés qui y conduisent. Peu de minutes après, nous entendîmes retentir les coups de canon de la flotte et des forts, qui annoncent tous les vendredis à la capitale que le sultan se rend à la mosquée ; et nous vîmes les deux caïques impériaux se détacher de la côte d' Asie, et traverser le Bosphore comme une flèche. Aucun luxe de chevaux et de voitures ne peut approcher du luxe oriental de ces caïques dorés, dont les proues s' élancent,

p415

comme des aigles d' or, à vingt pieds en avant du corps du caïque, dont les vingt-quatre rameurs, relevant et abaissant simultanément leurs longs avirons, imitent le battement de deux vastes ailes, et soulèvent chaque fois un voile d' écume qui enveloppe les flancs du caïque ; et enfin de ce pavillon de soie, d' or et de plumes, dont les rideaux repliés laissent voir le grand seigneur assis sur un trône de cachemire, avec ses pachas et ses amiraux à ses pieds. En touchant au bord, il s' élança légèrement, appuyant ses mains sur l' épaule d' Achmet et de Namuk-Pacha. La musique de sa garde, rangée vis-à-vis de nous sur la place de la mosquée, éclata en fanfares ; et il s' avança rapidement entre deux lignes d' officiers et de spectateurs.

Le sultan Mahmoud est un homme de quarante-cinq ans, d' une taille moyenne, d' une tournure élégante et noble ; son oeil est bleu et doux, son teint coloré et brun, sa bouche gracieuse et intelligente ; sa barbe, noire et brillante comme le jais, descend à flots épais sur sa poitrine : c' est le seul reste du costume national qu' il ait conservé ; on le prendrait, du reste, au chapeau près, pour un européen. Il portait des pantalons et des bottes, une redingote brune avec un collet brodé de diamants, un petit bonnet de laine rouge, surmonté d' un gland de pierres précieuses. Sa démarche était saccadée, et son regard inquiet ; quelque chose l' avait choqué, ou le préoccupait fortement : il parlait avec énergie et trouble aux pachas qui l' accompagnaient ; il ralentit son pas quand il fut près de nous sur les degrés de

la porte, nous jeta un coup d'oeil bienveillant, inclina légèrement la tête, commanda du geste à Namuk-Pacha de prendre le placet qu'une femme turque voilée lui tendait, et entra

p416

dans la mosquée. Il n'y resta que vingt minutes. La musique militaire joua pendant tout ce temps des morceaux d'opéra de Mozart et de Rossini. Il ressortit ensuite avec le visage plus ouvert et plus serein, salua à droite et à gauche, marcha lentement vers la mer, et s'élança, en riant, dans sa barque. En un clin d'oeil nous le vîmes toucher à la côte d'Asie, et rentrer dans ses jardins de Beglierbeg.

Il est impossible de n'être pas frappé de la physionomie de Mahmoud, et de ne pas faire des vœux secrets pour un prince dont les traits révèlent une mâle énergie et une profonde sensibilité. Mais, hélas ! Ces vœux retombent sur le cœur, quand on pense au sombre avenir qui l'attend. S'il était un véritable grand homme, il changerait sa destinée, et vaincrait la fatalité qui l'enveloppe. Il est temps encore : tant qu'un peuple n'est pas mort, il y a en lui, il y a dans sa religion et dans sa nationalité, un principe d'énergie et de résurrection qu'un génie habile et fort peut féconder, remuer, régénérer, et conduire à une glorieuse transformation ; mais Mahmoud n'est un grand homme que par le cœur. -intrépide pour combattre et mourir, le ressort de sa volonté faiblit quand il faut agir et régner. Quel que soit son sort, l'histoire le plaindra et l'honorera. Il a tenté de grandes choses ; il a compris que son peuple était mort, s'il ne le transformait pas ; il a porté la cognée aux branches mortes de l'arbre : il ne sait pas donner la sève et la vie à ce qui reste debout de ce tronc sain et vigoureux. Est-ce sa faute ? Je le pense. Ce qui restait à faire n'était rien, comparé à la destruction des janissaires.

p417

21 juin 1833.

à onze heures nous abordâmes à l'échelle du vieux sérail, et nous entrâmes dans les rues qui l'enveloppent. Je visitai en passant le divan de

la porte, vaste palais où se tient le grand vizir et où se discute la politique de l' empire : cela n' a rien de remarquable que l' impression des scènes dont ce lieu fut le théâtre ; rien dans le caractère de l' édifice ne rappelle tant de drames sanglants. C' est un grand palais de bois peint, avec un escalier extérieur, couvert d' un avant-toit découpé en festons à la manière des Indes ou de la Chine. Les salles sont nues, et recouvertes de nattes. Nous descendîmes de là dans la place où la redoutable porte du sérail s' ouvrit si souvent pour vomir les têtes sanglantes des vizirs ou même des sultans. Nous franchîmes cette porte sans obstacle. Le public entre dans la première cour du sérail. Cette vaste cour, plantée de groupes de beaux arbres, descend sur la gauche vers un magnifique hôtel des monnaies, bâtiment moderne, sans aucun caractère oriental.

Les arméniens, directeurs de la monnaie, nous reçurent, et nous ouvrirent les cassettes où les bijoux qu' ils font fabriquer pour le sérail étaient renfermés. Pluie de perles et de diamants, richesses pauvres, qui ruinent un empire ! Dès qu' un état se civilise, ces représentations idéales de la richesse s' échangent contre la richesse réelle et productive, la terre et le crédit. J' y reste peu : nous entrons dans la dernière

p418

cour du sérail, inaccessible à tout le monde, excepté aux employés du sérail et aux ambassadeurs, les jours de leur réception : elle est bordée de plusieurs ailes de palais, de kiosques, séparés les uns des autres ; logements des eunuques, des gardes, des esclaves ; les fontaines et les arbres y répandent la fraîcheur et l' ombre. Arrivés à la troisième porte, les soldats de garde sous la voûte refusèrent obstinément de nous laisser entrer. En vain Rustem-Bey se fit reconnaître de l' officier turc qui commandait : il lui opposa sa consigne, et lui dit qu' il compromettrait sa tête, s' il me laissait pénétrer. Nous rebroussions chemin tristement, lorsque nous fûmes abordés par le kesnedar ou grand trésorier, qui revenait de la monnaie, et rentrait dans l' intérieur du sérail, où il est logé. Ami de Rustem-Bey, il l' aborda, et, s' étant informé de la cause de notre embarras, il nous dit de le suivre, et nous introduisit sans aucune difficulté dans la cour des icoglans. Cette cour, moins vaste que les premières, est formée par plusieurs petits palais

en forme de kiosques, avec des toits très-bas, qui débordent de sept ou huit pieds au delà des murs, et sont supportés par de petites colonnes ou de petits piliers moresques, de bois peint. Les colonnes, les piliers, les murs et les toits, sont aussi de bois sculpté et peint de couleurs variées. Les cours et jardins, formés par les vides que laissent entre eux les kiosques, irrégulièrement disséminés dans l' espace, sont plantés irrégulièrement aussi d' arbres de toute beauté et de toute vieillesse : leurs branches retombent sur les édifices, et enveloppent les toits et les terrasses. L' aile droite de ces bâtiments est formée par les cuisines, immenses corps de logis dont les nombreuses cheminées et les murs extérieurs, noircis par la fumée, annoncent la destination.

p419

On aura une idée de la grandeur de cet édifice, quand on saura que le sultan nourrit toutes les personnes attachées à la cour et au palais, et que ce nombre de commensaux s' élève au moins à dix mille par jour. Un peu en avant du corps de logis des cuisines, est un charmant petit palais, entouré d' une galerie ou portique au rez-de-chaussée : c' est celui des pages ou icoglans du grand sérail : c' est là que le grand seigneur fait élever et instruire les fils des familles de sa cour, ou de jeunes esclaves destinés aux emplois du sérail ou de l' empire. Ce palais, qui a servi jadis de demeure aux sultans eux-mêmes, est décoré au dehors et au dedans avec une profusion de ciselures, de sculptures et de moulures dorées qui n' en exclut pas le bon goût. Les plafonds sont aussi riches que ceux des plus beaux palais de France ou d' Italie ; les planchers sont en mosaïques. Il est divisé en plusieurs salles, à peu près d' égale grandeur : ces salles sont obstruées à droite et à gauche par des niches et des stalles en bois sculpté, à peu près semblables aux stalles du plus beau travail, dans les chœurs de nos anciennes cathédrales. Chacune d' elles forme la chambre d' un icoglan : il y a au fond une estrade, où il replie ses coussins et ses tapis, et où ses vêtements sont suspendus ou serrés dans son coffre de bois doré : au-dessus de ces stalles règne une espèce de tribune également avancée, divisée, ornée et décorée, qui renferme autant de stalles que la salle inférieure. Le tout est éclairé par des coupoles ou par de petites fenêtres au sommet

de l' édifice. Les jeunes icoglans, qui étaient tous d' anciens élèves de Rustem-Bey, le reçurent avec une joie et des démonstrations d' attachement touchantes. Un père, longtemps attendu, ne serait pas plus tendrement accueilli. L' excellent coeur de ces enfants le toucha jusqu' aux larmes ; j' étais ému

p420

moi-même de ces marques si spontanées et si franches d' affection et de reconnaissance : ils lui prenaient les mains, ils baisaient les pans de sa redingote.

" Rustem-Bey ! Rustem-Bey ! " s' écriaient-ils les uns aux autres ; et tous accouraient au-devant de leur ami, palpitant et rougissant d' émotion et de plaisir. Il ne pouvait se débarrasser de leurs caresses : ils lui disaient des paroles charmantes : " Rustem-Bey, pourquoi nous abandonnez-vous depuis si longtemps ? Vous étiez notre père, nous languissons sans vous. Tout ce que nous savons, c' est à vous que nous le devons. Allah et le sultan vous ont envoyé pour faire de nous des hommes ; nous n' étions que des esclaves, des fils d' esclaves. Le nom des osmanlis était une injure, une moquerie en Europe ; maintenant nous saurons le défendre et l' honorer. Mais dites au sultan qu' il vous renvoie vers nous ; nous n' étudions plus, nous séchons d' ennui et de tristesse. "

cinq ou six de ces jeunes gens, de figure douce, franche, intelligente, admirable, nous prirent par la main, et nous conduisirent partout. Ils nous ramenèrent ensuite dans leur salon de récréation : c' est un kiosque entouré de fontaines ruisselantes qui s' échappent des murs dans des coupes de marbre : des divans règnent tout alentour ; un escalier, caché dans l' épaisseur des murs, conduit aux offices, où de nombreux esclaves, aux ordres des icoglans, tiennent sans cesse le feu pour les pipes, le café, les sorbets, l' eau et la glace, prêts pour eux. Il y a toutes sortes de jeux dans ce salon ; plusieurs jouaient aux échecs. Ils nous firent servir des sorbets et des glaces ; et, couchés sur le divan, nous causâmes longtemps

p421

de leurs études et de leurs progrès, de la politique de l' Europe, de la destinée de l' empire : ils en parlaient à merveille ; ils frémissaient d' indignation de leur état actuel, et faisaient des vœux pour le succès du sultan dans ses entreprises d' innovations.

Je n' ai jamais vu une ardeur plus vive pour la régénération d' un pays, que celle qui enflammait les yeux et les paroles de ces jeunes gens. Les jeunes italiens à qui on parle d' indépendance et de lumières ne palpitent pas de plus d' élan. Leurs figures rayonnaient pendant que nous leur parlions. Les plus âgés pouvaient avoir de vingt à vingt-deux ans ; les plus jeunes, de douze à treize. Excepté à l' hospice militaire des orphelins de la marine, à Greenwich, je n' ai jamais vu de plus admirables figures que celles de quelques-uns de ces enfants. Ils ne voulaient plus nous laisser partir, et nous accompagnèrent jusqu' où il leur est permis d' aller, dans tous les jardins, cours et kiosques d' alentour. Un ou deux avaient les yeux mouillés en quittant Rustem-Bey. Le kesnedar était allé, pendant ce temps-là, donner ordre aux eunuques et gardiens des jardins et des palais de nous laisser circuler, et de nous introduire partout où nous le désirerions. Au fond de la cour, un peu plus loin que le palais des icoglans, un large palais nous fermait la vue et le passage, c' est celui qu' habitent les sultans eux-mêmes : il est entouré, comme les kiosques et les palais que nous venions de visiter, d' une galerie formée par une prolongation des toits. Sur cette galerie ouvrent les portes et les fenêtres sans nombre des appartements. Le palais n' a qu' un rez-de-chaussée. Nous entrâmes dans les grandes salles qui servent de vestibule et donnent accès aux différentes pièces. Ce vestibule est

p422

régulier ; c' est un labyrinthe formé par les piliers qui supportent les toits et les plafonds, et donnent naissance à de vastes corridors circulaires pour le service des appartements. Les piliers, les plafonds, les murs, tout est de bois peint et sculpté en ornements moresques. Les portes des chambres impériales étaient ouvertes ; nous en vîmes un grand nombre, toutes à peu près semblables pour la disposition et la décoration des plafonds moulés et dorés. Des coupoles de bois ou de marbre, percées de découpures arabesques, d' où



le jour glisse doux et voilé sur les murs ; des divans larges et bas autour de ces murs ; aucuns meubles, aucuns sièges, que les tapis, les nattes et les coussins ; des fenêtres qui prennent naissance à un demi-pied du plancher, et qui donnent sur les cours, les galeries, les terrasses et les jardins, voilà tout. Du côté du palais opposé à celui par lequel nous étions entrés règne une plate-forme en terrasse, bâtie en pierre et pavée en dalles de marbre. Un beau kiosque, où le sultan s' assied quand il reçoit les ambassadeurs, est séparé du palais de quelques toises, et élevé de quelques pieds sur cette plate-forme ; il ressemble à une petite chapelle moresque. Un divan le remplit ; des fenêtres circulaires l' entourent : la vue de Constantinople, du port, de la mer de Marmara et du Bosphore y est libre et admirable. Des fontaines de marbre coulent et jaillissent en jets d' eau sur la galerie ouverte entre ce kiosque et le palais. C' est une promenade délicieuse. Les branches des arbustes et des rosiers des petits jardins qui couvrent les petites terrasses inférieures viennent ramper sur les balustrades et les taillis, et embaumer le palais. Quelques tableaux en marbre et en bois sont suspendus aux murailles : ce sont des vues de la mecque et de Médine. Je les examinai curieusement.

p423

Ces vues sont comme des plans sans perspective : elles sont parfaitement conformes à ce qu' Ali-Bey rapporte de la mecque, de la kaaba, et de la disposition de ces divers monuments sacrés de la ville sainte. Elles prouvent que ce voyageur est allé réellement les visiter. Ce qu' il dit de la galerie circulaire qui entoure l' aire des différentes mosquées est attesté par ces peintures. On y voit ce portique, qui rappelle celui de Saint-Pierre De Rome.

En suivant la plate-forme du palais à gauche, on arrive, par un étroit balcon supporté par de hautes terrasses, au harem ou palais des sultanes. Il était fermé ; il n' y restait qu' un petit nombre d' odalisques. Nous n' approchâmes pas plus près de ce séjour interdit à l' oeil. Nous vîmes seulement les fenêtres grillées et les délicieux balcons, entourés aussi de treillis et de persiennes entrelacées de fleurs, où les femmes passent leurs jours à contempler les jardins, la ville et la mer. Nous plongeons de l' oeil sur une multitude de parterres entourés de murs

de marbre, arrosés de jets d' eau, et plantés, avec soin et symétrie, de toutes sortes de fleurs et d' arbustes embaumés. Ces jardins, auxquels on descend par des escaliers, et qui communiquent de l' un à l' autre, ont quelquefois aussi d' élégants kiosques ; c' est là que les femmes et les enfants du harem se promènent et jouissent de la nature. Nous étions arrivés à la pente du sérail, qui commence à redescendre de là vers le port et vers la mer de Marmara. C' est le sol le plus élevé de ce site unique dans le monde, et d' où le regard possède toutes les collines et toutes les mers de Constantinople. Nous nous arrêtâmes longtemps pour en jouir. C' est l' inverse de la vue que j' ai décrite du

p424

haut du belvédère de Péra. Pendant que nous étions sur cette terrasse du palais, l' heure du repas sonna, et nous vîmes passer un grand nombre d' esclaves, portant sur leurs têtes de grands plateaux d' étain qui contenaient les dîners des officiers, des employés, des eunuques et des femmes du sérail. Nous assistâmes à plusieurs de ces dîners. Ils se composaient de pilaus, de volailles, de koubés, petites boulettes de riz et de viandes hachées, rôties dans une feuille de vigne ; de galettes de pain semblables à des oublies, et d' un vase d' eau. Partout où l' esclave rencontrait son maître, là se déposait le dîner, tantôt dans le coin d' une salle du palais, tantôt sur la terrasse, à l' ombre du toit ; tantôt dans les jardins, sous un arbre, auprès d' un jet d' eau. Le kesnedar vint nous chercher, et nous conduisit dans le kiosque où il loge, en face du trésor du sérail. Ce trésor, où sont enfouies tant de richesses incalculables depuis la création de l' empire, est un grand bâtiment en pierre, précédé d' un portique couvert. Le bâtiment est très-peu élevé au-dessus de terre, les portes sont basses et les chambres souterraines. De grands coffres de bois peints en rouge contiennent les monnaies d' or et d' argent. On en tire un certain nombre chaque semaine pour le service de l' empire. Il y en avait plusieurs sous le portique. Nous ne demandâmes point à y entrer ; mais on dit qu' indépendamment des espèces d' or et d' argent, ce kesné renferme des monceaux de perles et de diamants. Cela est vraisemblable, d' après l' usage des sultans d' y déposer toujours, et de n' en tirer qu' aux dernières extrémités de l' état. Mais comme ces

valeurs en pierres précieuses ne sont que conventionnelles, si le grand seigneur voulait en faire usage en les vendant,

p425

il en diminuerait le prix par la profusion qu' il répandrait dans le commerce ; et cette ressource, qui semble immense pour ses finances, n' en est peut-être pas une.

Le kesnedar, homme ouvert, gai et spirituel, m' introduisit dans l' appartement qu' il occupe. J' y trouvai, pour la première fois en Turquie, un peu de luxe d' ameublement et des commodités d' Europe : les divans étaient hauts, et couverts de coussins de soie ; il y avait des tables, des rayons de bois autour de la chambre ; sur ces rayons, des registres, des livres, des cartes de géographie et un globe terrestre. On nous apporta des confitures et des sorbets. Nous causâmes des arts, des sciences de l' Europe comparés à l' état des connaissances humaines dans l' empire ottoman. Le kesnedar me parut aussi instruit et aussi libre de préjugés qu' un européen. Il comprenait tout ; il désirait le succès de Mahmoud dans ses tentatives d' améliorations ; mais vieux, et ayant passé sa vie dans les emplois de confiance du sérail sous quatre sultans, il semblait espérer peu, et se résigner philosophiquement à l' avenir. Il menait une vie paisible et solitaire dans le fond de ce sérail abandonné. Il m' interrogea longuement sur toutes choses : philosophie, religion, poésie, croyances populaires de l' Europe, régime des divers états, soit monarchies, soit républiques ; politique, tactique ; tout fut passé en revue par lui, avec une rectitude d' esprit, un à-propos et un bon sens de réflexions qui me montrèrent assez que j' avais affaire à un des hommes les plus distingués de l' empire. -il m' apporta une sphère et son globe terrestre, et voulut que je lui expliquasse les mouvements des astres et les divisions de la terre. Il prit note de tout, et parut enchanté. Il me supplia d' accepter à

p426

souper chez lui, et d' y passer la nuit. Nous eûmes beaucoup de peine à résister à ses instances, et nous ne pûmes les vaincre qu' en lui disant

que ma femme et mes amis, qui me savaient au sérail, seraient dans une mortelle inquiétude s' ils ne me voyaient pas reparaître. " vous êtes en effet, me dit-il, le premier franc qui y soit jamais entré, et c' est une raison pour que vous y soyez traité en ami. Le sultan est grand, et Allah est pour tous ! " il nous accompagna jusqu' aux escaliers intérieurs qui descendent, de la plate-forme du palais du sultan, dans le dédale de petits jardins du harem, dont j' ai parlé, et nous confia aux soins d' un chef de bostangis, qui nous fit passer, de kiosques en kiosques, de parterres en parterres, tous plantés de fleurs, tous arrosés de fontaines jaillissantes, jusqu' à la porte d' une haute muraille qui sépare les palais intérieurs du sérail des grandes pelouses extérieures. Là nous nous trouvâmes au pied des platanes énormes qui s' élèvent à plus de cent pieds de haut contre les murailles et les balcons élevés du harem. Ces arbres forment là une forêt et des groupes entrecoupés de pelouses vertes ; plus loin sont des arbres fruitiers, et de grands jardins potagers cultivés par des esclaves nègres qui ont leurs cabanes sous les arbres. Des ruisseaux arrosent ces plantations irrégulières. Non loin du harem est un vieux et magnifique palais de Bajazet, abandonné aux lierres et aux oiseaux de nuit. Il est en pierre, et d' une admirable architecture arabe. On le restaurerait aisément, et il vaudrait à lui seul le sérail tout entier ; mais la tradition porte qu' il est peuplé par les mauvais esprits, et jamais aucun osmanli n' y pénètre. Comme nous étions seuls, j' entrai dans une ou deux

p427

arches souterraines de ce beau palais, encombrées de débris et de pierres ; les murs et les escaliers que j' eus le temps d' entrevoir me parurent du plus élégant travail. Arrivés là, près d' une des portes des murs du sérail, nous rétrogradâmes, toujours sous une forêt de platanes, de sycomores, et de cyprès les plus grands que j' aie jamais vus, et nous fîmes le tour des jardins extérieurs. Ils nous ramenèrent jusque sur les bords de la mer de Marmara, où sont deux ou trois palais magnifiques que les sultans habitent pendant l' été. Les appartements ouvrent sur le courant du canal, et sont sans cesse rafraîchis par la brise. Plus loin, des collines de gazon portent de petites mosquées,

des kiosques, et des pièces d' eau entourées de parapets de marbre, et ombragées d' arbres gigantesques. Nous nous assîmes là, parmi les fleurs et les jets d' eau murmurante. Les hautes murailles du sérail derrière nous, et devant une pente de gazon finissant à la mer ; entre la mer et nous un rideau de cyprès et de platanes qui bordent le mur d' enceinte ; à travers ce rideau de cimes d' arbres, les flots de la mer de Marmara, les îles des Princes, les vaisseaux à la voile, dont les mâts glissaient d' un arbre à l' autre, Scutari rougi des rayons du soleil couchant : les cimes dorées du mont des géants, et les cimes de neige des monts de Phrygie encadrant ce divin tableau.

Voilà donc l' intérieur de ce séjour mystérieux, le plus beau des séjours de la terre ; scène de tant de drames sanglants, où l' empire ottoman est né et a grandi, mais où il ne veut pas mourir ; car, depuis le massacre des janissaires, le sultan Mahmoud ne l' habite plus. Homme de moeurs douces et de volupté, ces taches de sang de son

p428

règne lui répugnent. Peut-être aussi ne s' y trouve-t-il pas en sûreté au milieu de la population fanatique de Stamboul, et préfère-t-il avoir un pied sur l' Asie et un pied sur sa flotte, dans ses trente palais des bords du Bosphore. Le caractère général de cette admirable demeure n' est ni la grandeur, ni la commodité, ni la magnificence ; ce sont des tentes de bois doré et percées à jour. Le caractère de ces palais, c' est le caractère du peuple turc : l' intelligence et l' amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l' instinct prédominant de ce peuple. On y sent le souvenir d' un peuple pasteur et cultivateur qui aime à se rappeler son origine, et dont tous les goûts sont simples et instinctifs. Ce peuple a placé le palais de ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu' il y ait dans son empire et peut-être dans le monde entier. Ce palais n' a ni le luxe intérieur ni les mystérieuses voluptés d' un palais d' Europe ; il n' a que de vastes jardins, où les arbres croissent libres et éternels comme dans une forêt vierge, où les eaux murmurent, où les colombes roucoulent ; des chambres percées de fenêtres nombreuses toujours ouvertes ; des terrasses planant sur les jardins et sur la mer,

et des kiosques grillés où les sultans, assis  
derrière leurs persiennes, peuvent jouir à la fois  
de la solitude et de l' aspect enchanté du Bosphore.  
C' est partout de même en Turquie ; maître et  
peuple, grands et petits, n' ont qu' un besoin, qu' un  
sentiment, dans le choix et l' arrangement de leurs  
demeures : jouir de l' oeil, de la vue d' un bel  
horizon ; ou, si la situation et la pauvreté de  
leur maison s' y refusent, avoir au moins un arbre,  
des oiseaux, un

p429

mouton, des colombes, dans un coin de terre autour  
de leur mesure. Aussi, partout où il y a un site  
élevé, sublime, gracieux dans le paysage, une  
mosquée, un santon, une cabane turque, s' y placent.  
Il n' y a pas un site du Bosphore, un mamelon, un  
golfe riant de la côte d' Asie et d' Europe, où  
un pacha ou un vizir n' ait bâti une villa et  
un jardin. S' asseoir à l' ombre, en face d' un  
magnifique horizon, avec de belles branches de  
feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la  
campagne ou la mer sous les yeux, et là passer  
les heures et les jours à s' ennuyer de contemplation  
vague et inarticulée, voilà la vie du musulman :  
elle explique le choix et l' arrangement de ses  
demeures ; elle explique aussi pourquoi ce peuple  
reste inactif et silencieux, jusqu' à ce que des  
passions le soulèvent et lui rendent son énergie  
native, qu' il laisse dormir en lui, mais qu' il ne  
perd jamais. Il n' est pas loquace comme l' arabe ;  
il fait peu de cas des plaisirs de l' amour-propre  
et de la société ; ceux de la nature lui  
suffisent : il rêve, il médite et il prie. C' est  
un peuple de philosophes ; il tire tout de la  
nature, il rapporte tout à Dieu. *Dieu* est  
sans cesse dans sa pensée et dans sa bouche ; il  
n' y est pas comme une idée stérile, mais comme une  
réalité palpable, évidente, pratique. Sa vertu est  
l' adoration perpétuelle de la volonté divine ; son  
dogme, la fatalité. Avec cette foi on conquiert le  
monde et on le perd avec la même facilité, avec  
le même calme.  
Nous sortons par la porte qui donne sur le port,  
et j' entre dans le beau kiosque, sur le quai, où  
le sultan vient s' asseoir quand ses flottes partent  
ou rentrent d' une expédition, et saluent leur  
maître.

p430

22 juin.

Deux de mes amis me quittent, et partent pour l' Europe ; je reste seul à Buyukdéré avec ma femme et M De Capmas.

25 juin.

Passé deux jours à Belgrade, village au milieu de la forêt de ce nom, à quatre lieues de Constantinople : forêt immense de chênes, qui couvre des collines situées entre le Bosphore et la mer de Marmara, à égale distance des deux, et qui se prolonge presque sans interruption jusqu' aux Balkans. Site aussi sauvage et aussi gracieux qu' aucune des forêts d' Angleterre, avec un beau village grec, construit dans un large vallon au milieu de la forêt ; des prairies arcadiennes ; une rivière qui coule sous les troncs des chênes ; magnifiques lacs artificiels formés dans le bassin des collines élevées, pour retenir les eaux et alimenter les fontaines de Constantinople.

Hospitalité reçue là chez Monsieur et Madame Aléon, banquiers français établis de père en fils à Constantinople, qui possèdent une délicieuse villa à Buyukdéré et une maison

p431

de chasse dans le village de Belgrade ; famille charmante, où l' élégance des moeurs, l' élévation des sentiments, la culture de l' esprit, sont associés à la grâce et à la simplicité affectueuse de l' orient. Je trouve à Constantinople une autre société tout à fait française dans M Salzani, frère de mon banquier à Smyrne, homme de bien, homme de coeur et d' esprit, qui nous traite en compatriotes et en amis. En général, la société franque de Constantinople, composée des officiers des ambassades, des consulats, des familles des drogmans et des négociants des diverses nations européennes, est très au-dessus de sa réputation. Constituée en petite ville, elle a les défauts des petites villes, le commérage et les jalousies tracassières ; mais il y a de la probité, de l' instruction, de l' élégance, une hospitalité gracieuse et cordiale pour les étrangers. On y est au courant de l' Europe, comme à Vienne ou à Paris ; on y participe fortement au mouvement de vie qui remue l' occident. Il y a des hommes de mérite, et des femmes de grâce et de hautes vertus. J' ai vu tel salon de Péra, de Thérapia et de Buyukdéré, où l' on se serait

cru dans un des salons les plus distingués de nos grandes villes d' Europe, si l' on n' avait jeté les yeux sur le Bosphore, ou sur la Corne-D' Or qui étincelait, au pied des jardins, entre les feuilles des arbres.

29 juin 1833.

Courses aux eaux douces d' Europe. Au fond du port de Constantinople, les collines d' Eyoub et celles qui portent

p432

Péra et Galata se rapprochent insensiblement, et ne laissent qu' un bras de mer étroit entre leurs rives ; à gauche, s' étend le faubourg d' Eyoub avec sa mosquée, où les sultans, à leur avènement au trône, vont ceindre le sabre de Mahomet ; sacre de sang, consécration de la force, religion du despotisme musulman. Cette mosquée pyramide gracieusement au-dessus des maisons peintes du faubourg, et la cime de ses minarets va se confondre à l' horizon avec les hautes murailles grecques ruinées de Constantinople. Au bord du canal, un beau palais des sultanes s' étend le long des flots. Les fenêtres sont au niveau de l' eau ; les cimes larges et touffues des arbres du jardin dominent le toit et se réfléchissent dans la mer. Au delà, la mer n' est plus qu' un fleuve qui passe entre deux pelouses. Des collines, des jardins et des bois couvrent ces belles croupes. Quelques pasteurs bulgares y jouent de la musette, assis sur les rochers, en gardant des troupeaux de chevaux et de chèvres. Enfin, le fleuve n' est plus qu' un ruisseau dont les rames des caïques touchent les deux bords, et où les racines d' ormes superbes, croissant sur les bords, embarrassent la navigation. Une vaste prairie, ombragée de groupes de platanes, s' étend à droite ; à gauche, montent les croupes boisées et verdoyantes ; au fond, le regard se perd entre les colonnades vertes et irrégulières des arbres qui ombragent le ruisseau et serpentent avec lui. Ainsi finit le beau port de Constantinople, ainsi finit la vaste, belle et orageuse Méditerranée. Vous échouez dans une anse ombragée, au fond d' un golfe de verdure, sur un banc de gazon et de fleurs, loin du bruit et du mouvement de la mer et de la ville. Oh ! Qu' une vie d' homme qui finirait ainsi finirait bien ! Dieu donne une telle fin à la vie de mes amis, qui s' agitent et brillent aujourd' hui



dans la mêlée humaine ! Du silence après le bruit, de l' obscurité douce après le grand jour, du repos après l' agitation. Un nid d' ombre et de solitude pour réfléchir à la vie passée, et mourir en paix et en amitié avec la nature et les hommes. Pour moi-même, je ne fais plus de vœu, je ne demande même pas cela : ma solitude ne sera ni si belle ni si douce.

Descendu du caïque, je suis les bords du ruisseau jusqu' à un kiosque que je vois blanchir entre les arbres. à chaque tronc j' aperçois un groupe de femmes turques et arméniennes qui, entourées de beaux enfants jouant sur la pelouse, prennent leur repas à l' ombre. Des chevaux de selle superbement enharnachés, et des arabas, voitures de Constantinople, attelés de boeufs, sont épars sur la prairie.

Le kiosque est précédé et entouré d' un canal et de pièces d' eau, où nagent des cygnes. Les jardins sont petits, mais la prairie entière est un jardin. Là venait souvent, jadis, le sultan actuel passer les saisons de chaleur. Il aimait ce délicieux séjour, parce que ce séjour plaisait à une odalisque favorite. L' amour avait trouvé place dans ce coeur après les massacres de l' atméidan ; et, au milieu des sensualités du harem, la belle odalisque mourut ici. Depuis ce temps, Mahmoud a abandonné ce beau lieu. Le tombeau de l' odalisque est souvent, dit-on, visité par lui, et consacre seul les jardins de ce palais abandonné. Journée passée au fond de la vallée, à l' ombre des arbres. Vers écrits à V.

3 juillet.

Je me suis embarqué ce matin pour Constantinople. J' ai remonté le Bosphore ; je suis entré dans la mer de Marmara ; et, après avoir suivi environ deux heures les murs extérieurs qui séparent Stamboul de cette mer, je suis descendu au pied du château des Sept-Tours. Nous n' avons ni teskéré ni guide. Les soldats turcs, après beaucoup de difficultés, nous ont laissé entrer dans la première cour de ce château de sang, où les sultans détrônés étaient traînés par la populace, et allaient attendre la mort, qui ne tarde jamais quand le peuple est à la fois juge et bourreau. Six ou sept têtes d' empereurs décapités ont roulé sur les marches de cet escalier. Des milliers de têtes

plus vulgaires ont couvert les créneaux de cette tour. Le gardien refuse de nous laisser entrer plus avant. Pendant qu' il va demander des ordres au commandant du château, s' entr' ouvre la porte d' une salle basse et voûtée dans la tour orientale. Je fais quelques pas, j' entends un rugissement qui fait vibrer la voûte, et je me trouve face à face avec un superbe lion enchaîné. Le lion s' élance sur un beau lévrier qui me suivait. Le lévrier s' échappe, et se réfugie entre mes jambes. Le lion se dressait sur ses pattes de derrière ; mais sa chaîne le retenait contre la muraille. Je sortis, et fermai la porte. Le gardien vint me dire qu' il risquerait sa tête s' il m' introduisait plus avant. Je me retirai, et je sortis de l' enceinte de la ville par une porte des anciens murs qui descend dans la campagne.

p435

Les murs de Constantinople prennent naissance au château des Sept-Tours, sur la mer de Marmara, et s' étendent jusqu' aux sommités des collines qui couvrent le faubourg d' Eyoub, vers l' extrémité du port, aux eaux douces d' Europe, -enseignant ainsi toute la ville ancienne des empereurs grecs, et la ville de Stamboul des empereurs turcs, par le seul côté du triangle qui ne soit pas protégé par la mer. De ce côté, rien ne défendrait Constantinople que les pentes insensibles de ses collines, qui vont mourir dans une belle plaine cultivée. Là, on construisit ce triple rang de murs où tant d' assauts échouèrent, et derrière lesquels le misérable empire grec se crut si longtemps impérissable. Ces murs admirables existent toujours ; et ce sont, après le parthénon et Balbek, les plus majestueuses ruines qui attestent la place d' un empire. J' en ai suivi le pied du côté extérieur, ce matin. Ce sont des terrasses de pierre, de cinquante à soixante pieds d' élévation, et quelquefois de quinze à vingt pieds de large, revêtues de pierres de taille d' une belle couleur gris blanc, souvent même entièrement blanches, et comme sortant du ciseau de l' ouvrier. On en est séparé par d' anciens fossés, comblés de débris et de terre végétale luxuriante, où les arbres et les plantes pariétales ont pris racine depuis des siècles, et forment un impénétrable glacis. C' est une forêt vierge de trente ou quarante pas de large, remplie de nids d' oiseaux et peuplée de reptiles. Quelquefois cette forêt cache entièrement les flancs des murs et des tours carrées dont elle est

flanquée, ou n' en laisse apercevoir que les créneaux élevés. Souvent la muraille reparaît dans toute sa hauteur, et réverbère, avec un éclat doré, les rayons du soleil. Elle est échancrée du haut par des brèches de toutes les formes, d' où la verdure descend

p436

comme dans des ravines de montagnes, et vient se confondre avec celle des fossés. Presque partout son sommet est couronné de végétation qui déborde, et forme un bourrelet de plantes, des chapiteaux et des volutes de lianes et de lierres. çà et là, du sein des tours comblées par les pierres et la poussière, s' élance un platane ou un cyprès qui entrelace ses racines à travers les fentes de ce piédestal. Le poids des branches et des feuilles, et les coups de vent dont ces arbres aériens sont sans cesse battus, font incliner leurs troncs vers le midi, et ils pendent comme des arbres déracinés avec leurs vastes branchages chargés de nids d' une multitude d' oiseaux. Tous les trois ou quatre cents pas, on rencontre une des tours accouplées, d' une magnifique construction, avec les énormes voûtes d' une porte ou d' un arc antique entre ces tours. La plupart de ces portes sont murées aujourd' hui, et la végétation, qui a tout envahi, murs, portes, créneaux, tourelles, forme dans ces endroits ses plus bizarres et ses plus beaux accouplements avec les ruines et les oeuvres de l' homme. Il y a des pans de lierre qui descendent du sommet des tours, comme des plis d' immenses manteaux ; il y a des lianes formant des ponts de verdure de cinquante pieds d' arche d' un brèche à l' autre ; il y a des parterres de giroflées, semés sur des murs perpendiculaires, que le vent balance sans cesse comme des vagues de fleurs ; des milliers d' arbustes forment des créneaux dentelés de feuillages et de couleurs divers. Il sort de tout cela des nuées d' oiseaux, quand on jette une pierre contre les flancs des murs tapissés, ou dans les abîmes des fourrés qu' on a à ses pieds. Nous vîmes surtout un grand nombre d' aigles qui habitent les tours, et qui planent tout le jour au soleil, au-dessus des aires où ils nourrissent leurs petits, etc.

p437

Juillet.

Même vie solitaire à Buyukdéré. Le soir, sur la mer ou dans la vallée des Roses. Visites de M Truqui toutes les semaines. Les bons coeurs ont seuls en eux une vertu qui console. Dieu leur a donné l'unique dictame qu' il y ait pour les blessures incurables du coeur, la sympathie.

Hier, le comte Orloff, commandant de la flotte et de l' armée russes, et ambassadeur extraordinaire de l' empereur de Russie auprès de la porte, a célébré son succès et son départ par une fête militaire donnée au sultan sur le Bosphore. Les jardins de l' ambassade de Russie à Buyukdéré couvrent les flancs boisés d' une montagne qui ferme le golfe et dont la mer baigne le pied. On a, des terrasses des palais, la vue du Bosphore dans son double cours vers Constantinople et vers la mer Noire. Tout le jour, le canon de la flotte russe, mouillée au pied des jardins devant nos fenêtres, a retenti de minute en minute, et ses mâts pavoisés se sont confondus avec la verdure des grands arbres des deux rives. La mer a été couverte dès le matin de petits navires et de caïques apportant de Constantinople quinze ou vingt mille spectateurs qui se sont répandus dans les kiosques, dans les prairies, sur les rochers des environs. Un grand nombre est resté dans les caïques, qui, remplis de femmes juives, turques, arméniennes, vêtues de couleurs éclatantes, flottent, comme des bouquets de fleurs, çà et là sur la mer. Le camp des russes sur les flancs de la montagne

p438

du géant, à une demi-lieue de la flotte, se détache, avec ses tentes blanches et bleues, de la sombre verdure et des pentes brûlées de la montagne. Le soir, les jardins de l' ambassade russe étaient illuminés par des milliers de lampions suspendus à toutes les branches de ses forêts. Les vaisseaux, illuminés aussi sur tous les mâts, sur toutes les vergues, sur tous les cordages, ressemblaient à des navires de feu dont l' incendie fait partir les batteries. Leurs flancs vomissaient des torrents d' éclairs, et le camp des troupes de débarquement, éclairé par de grands feux sur les caps et sur les mamelons des montagnes d' Asie, se réfléchissait en traînées lumineuses dans la mer, et jetait les lueurs d' un incendie dans tout l' immense lit du Bosphore. Le grand seigneur arrivait, au milieu de cette nuit étincelante, sur

un bâtiment à vapeur qui venait se ranger sous les terrasses du palais de Russie, pour jouir du spectacle qui lui était offert. On le voyait sur le pont du bâtiment, entouré de son vizir et de ses pachas favoris. Il est resté à bord, et a envoyé le grand vizir assister au souper du comte Orloff. Des tables immenses dressées sous les longues avenues des platanes, et d'autres tables cachées dans tous les bosquets des jardins, étaient couvertes d'or et d'argent qui répercutait les clartés des arbres illuminés. à l'heure la plus sombre de la nuit, un peu avant le lever de la lune, un feu d'artifice, porté sur les flots dans des radeaux, au milieu du Bosphore, à égale distance des trois rivages, s'est élancé dans les airs, a couru sur les flots, et répandu une clarté sanglante sur les montagnes, sur la flotte, et sur cette foule innombrable de spectateurs dont les caïques couvraient la mer. Jamais plus beau spectacle ne peut frapper un regard d'homme : on eût dit que la voûte des nuits se déchirait, et laissait voir un coin

p439

d'un monde enchanté, avec des éléments, des montagnes, des mers et des cieux, d'une forme et d'une couleur inconnues, et des milliers d'ombres vaporeuses et fugitives flottant sur des flots de lumière et de feu. Puis tout est rentré dans le silence et dans la nuit. Les lampions, éteints comme au souffle du vent, ont disparu de toutes les vergues, de tous les sabords des vaisseaux ; et la lune, sortant d'un vallon élevé entre les crêtes de deux montagnes, est venue répandre sa lumière plus douce sur la mer, et détacher, sur un fond de perles, les énormes masses noires et les spectres disséqués des mâts, des vergues et des haubans des navires. Le sultan est reparti sur son léger brick à vapeur, dont la colonne de fumée traînait sur la mer, et s'est évanoui en silence, comme une ombre qui serait venue assister à la ruine d'un empire. Ce n'était pas Sardanapale éclairant des lueurs de son bûcher les débris de son trône écroulé. C'était le meurtre d'un empire chancelant, obligé de demander à ses ennemis appui et protection contre un esclave révolté, et assistant à leur gloire et à sa propre humiliation. Que pouvaient penser les vieux osmanlis qui voyaient les lueurs du camp des barbares chrétiens et les étoiles de leurs feux de joie éclater sur les montagnes

sacrées de l'Asie, retomber sur le dôme des mosquées, et aller se réverbérer jusque sur les murailles des vieux sérails ? Que pensait Mahmoud lui-même, sous le sourire affecté de ses lèvres ? Quel serpent lui dévorait le cœur ? -ah ! Il y avait là-dedans quelque chose de profondément triste, quelque chose qui brisait le cœur pour lui, et qui aurait dû suffire, selon moi, pour lui rendre l'héroïsme par le remords.

p440

Juillet.

J' ai dîné aujourd' hui chez le baron de Sturmer avec le prince royal de Bavière, qui revient de Grèce et s' arrête quelques jours à Constantinople. Ce jeune prince, avide d' instruction, et ayant le bon esprit d' oublier en apparence le trône qui l' attend, recherche l' entretien des hommes qui n' ont pas intérêt à le flatter, et se forme en les écoutant. Il cause à merveille lui-même.

" le roi mon frère, m' a-t-il dit, hésite encore sur le choix de sa capitale. Je désire avoir votre avis. -la capitale de la Grèce, lui ai-je répondu, est donnée par la nature même de l' événement qui a reconstitué la Grèce. La Grèce est une résurrection. Quand on ressuscite, il faut renaître avec sa forme et son nom, avec son individualité complète. Athènes avec ses ruines et ses souvenirs est le signe de reconnaissance de la Grèce. Il faut qu' elle renaisse à Athènes, ou elle ne sera plus que ce qu' elle est aujourd' hui, -une pauvre peuplade disséminée sur les rochers du Péloponèse et des îles. "

p441

juillet.

Départ de la flotte et de l' armée russes. Ils savent maintenant le chemin ; ils ont accoutumé les yeux des turcs à les voir. Le Bosphore reste désert et inanimé.

Mes chevaux arabes arrivent par l' Asie Mineure. Tedmor, le plus beau et le plus animé de tous, a péri à Magnésie, presque au terme de la route. Les saïs l' ont pleuré, et pleurent encore en me racontant sa fin. Il avait fait l' admiration de toutes les villes de la Caramanie où il avait passé. Les autres sont si maigres et si fatigués,

qu' il leur faudrait un mois de repos pour être en état de faire le voyage de la Turquie d' Europe et de l' Allemagne. Je vends les deux plus beaux à M De Boutenieff pour les haras de l' empereur de Russie, et les trois autres à différentes personnes de Constantinople. Je regretterai toujours Tedmor et Saïde.

Je viens de faire un marché avec des turcs de Stamboul et du faubourg d' Eyoub, possesseurs de ces voitures qui portent les femmes dans les rues de Constantinople ; ils me louent cinq arabas, attelés chacun de quatre chevaux, pour conduire, en vingt-cinq jours de marche, à Belgrade, ma femme et moi, M De Capmas, mes domestiques et nos bagages. Je loue deux tartares pour diriger la caravane ; des moukres, conducteurs de mulets, pour porter les lits, la cuisine, les caisses de livres, etc. ; et enfin six chevaux de

p442

selle pour nous, si les chemins ne permettent pas de se servir des arabas. -le prix de tous ces chevaux et voitures est d' environ quatre mille francs. Un excellent interprète à cheval nous accompagne. Le départ est fixé au 23 juillet. Juillet.

Parti cette nuit à deux heures de Constantinople ; les chevaux et les équipages nous attendaient dans le faubourg d' Eyoub, sur une petite place non loin d' une fontaine ombragée de platanes. Un café turc est auprès. La foule s' assemble pour nous voir partir ; mais nous n' éprouvons ni insulte ni perte d' aucun objet. La probité est la vertu des rues, en Turquie ; elle est moins commune aux palais. Les turcs qui sont assis sous les arbres devant le café, les enfants qui passent, nous aident à charger nos arabas et nos chevaux, ramassent et nous rapportent eux-mêmes les objets qui tombent ou que nous oublions.

Nous nous mettons en marche au soleil levé, tous à cheval, et gravissant les longues rues solitaires et montueuses qui vont du faubourg d' Eyoub aux murailles grecques de Stamboul. Nous sortons des murs sur un coteau nu et désert dominé par une superbe caserne. Deux bataillons du nysam Djédid, troupes régulières, font l' exercice devant la caserne.

p443

M Truqui et les jeunes grecs de son consulat ont voulu nous accompagner. Nous nous séparons là. Nous embrassons cet excellent homme, qui a été pour nous une providence dans ces jours d'isolement. Dans le désespoir, une amitié de deux mois est pour nous une amitié de longues années. Que Dieu récompense et console les dernières années de cet homme de consolation ! Qui sait si nous nous reverrons ici-bas ? Nous partons pour une longue et chanceuse pérégrination. Il reste triste et malade, loin de sa femme et de sa patrie. Il veut en vain nous cacher ses larmes, et les nôtres mouillent sa main tremblante.

Nous faisons halte à trois lieues de Constantinople pour laisser passer la chaleur du jour. Nous avons traversé un pays onduleux de coteaux qui dominent la mer de Marmara. Peu de maisons, disséminées dans les champs ; point de villages. Nous nous remettons en route à quatre heures ; et, suivant toujours les collines basses, larges et nues, nous arrivons à une petite ville où nos tartares, qui nous devancent, nous ont fait préparer une maison. Cette maison appartient à une famille grecque, famille charmante : trois femmes gracieuses ; enfants d'une beauté admirable. Ils étendent des tapis et des coussins sur le plancher de bois de sapin pour la nuit. Mon cuisinier trouve à se procurer du riz, des poules et des légumes en abondance. -notre caravane est sur pied à trois heures du matin. Un de mes tartares marche pendant quelques heures à la tête de la troupe. Après le repos du milieu du jour, que nous prenons au bord d'une fontaine ou sous quelque masure de caravansérai, il prend mes ordres, et va au galop dans la ville ou dans le village où nous devons coucher. Il porte mes lettres du

p444

grand vizir au pacha, à l'aga, à l'ayam ou seigneur du village. Ceux-ci choisissent la meilleure maison grecque, arménienne ou juive du pays, avertissent le propriétaire de la préparer pour des étrangers. Ils y font porter des fourrages pour les trente-deux chevaux dont se compose notre suite, et souvent un souper pour nous. L'ayam, accompagné des principaux habitants et de quelques cavaliers, s'il y a des troupes dans la ville, vient au-devant de nous à une certaine distance sur la route, et nous accompagne à notre logement. Ils descendent de cheval avec nous, nous introduisent, font apporter la pipe et le café, et, après quelques instants, se



retirent chez eux, où je vais bientôt après leur rendre visite.

De Constantinople à Andrinople, rien de remarquable, rien de pittoresque, que l'immense étendue des plaines sans habitations et sans arbres, traversées de loin en loin par un fleuve encaissé et à demi tari qui passe sous des arches de pont ruiné. Le soir, on trouve à peine un mauvais village au fond d'un vallon entouré de vergers. Les habitants sont tous grecs, arméniens ou bulgares. Les kans de ces villages sont des masures presque sans toits, où l'on entasse les hommes et les chevaux. La route continue ainsi pendant cinq jours. Nous ne rencontrons personne ; cela ressemble au désert de Syrie. Une fois seulement nous nous trouvons au milieu de trente ou quarante paysans bulgares, vêtus comme des européens, coiffés d'un bonnet de poil de mouton noir. Ils marchent vers Constantinople aux sons de deux cornemuses. Ils poussent de grands cris en nous voyant, et s'élancent vers nous en nous demandant quelques piastres. Ce sont les savoyards de la Turquie d'Europe. Ils vont garder

p445

les chevaux du grand seigneur et des pachas dans les prairies des eaux douces d'Asie et de Buyukdéré. Ils sont les jardiniers de Stamboul. Le sixième jour au matin, nous apercevons Andrinople à l'issue de ces plaines, dans un beau bassin, entre des montagnes. La ville paraît immense, et sa belle mosquée la domine. C'est le plus beau monument religieux de la Turquie après Sainte-Sophie, construit par Bajazet dans le temps où la capitale de l'empire était Andrinople. Les champs, deux lieues avant la ville, sont cultivés en blé, en vignes, en arbres fruitiers de toute espèce. L'aspect du pays rappelle les environs de Dijon ou de Lyon. De nombreux ruisseaux serpentent dans la plaine. Nous entrons dans un long faubourg ; nous traversons la ville au milieu d'une foule de turcs, de femmes et d'enfants qui se pressent pour nous voir, mais qui, loin de nous importuner, nous donnent toutes sortes de marques de politesse et de respect. Les personnes qui sont venues au-devant de nous nous conduisent à la porte d'une belle maison appartenant à M Vernazza, consul de Sardaigne à Andrinople. Deux jours passés à Andrinople, dans la délicieuse maison de ce consul. Sa famille est à quelques lieues de là, aux bords de la rivière Maritza

(l' hèbre des anciens) ; vue ravissante d' Andrinople, le soir, du haut de la terrasse de M Vernazza. La ville, grande à peu près comme Lyon, est arrosée par trois fleuves : l' hèbre, l' Arda et le Tundicha ; elle est enveloppée de toutes parts par les bois et les eaux ; les belles chaînes de montagnes encadrent ce bassin fertile. -visite à la mosquée, édifice semblable à toutes les mosquées,

p446

mais plus élevé et plus vaste. Nos arts n' ont rien produit de plus hardi, de plus original et de plus d' effet que ce monument et son minaret, colonne percée à jour, de plus de cent pieds de tronc. Reparti d' Andrinople pour Philippopoli ; la route traverse des défilés et des bassins boisés et rians, quoique déserts, entre les hautes chaînes des montagnes du Rhodope et de l' Hémus. Trois jours de marche. Beaux villages. Le soir, à trois lieues de Philippopoli, j' aperçois dans la plaine une nuée de cavaliers turcs, arméniens et grecs, qui accourent sur nous au galop. Un beau jeune homme, monté sur un cheval superbe, arrive le premier, et touche mon habit du doigt ; il se range ensuite à côté de moi ; il parle italien, et m' explique qu' ayant été le premier qui m' ait touché, je dois accepter sa maison, quelles que soient les instances des autres cavaliers pour me conduire ailleurs. Le kiaia du gouverneur de Philippopoli arrive ensuite, me complimente au nom de son maître, et me dit que le gouverneur m' a fait préparer une maison vaste et commode et un souper, et qu' il veut me retenir quelques jours dans la ville ; mais je persiste à accepter la maison du jeune grec, M Mauridès. Nous entrons dans Philippopoli au nombre de soixante ou quatre-vingts cavaliers ; la foule est aux fenêtres et dans les rues pour voir ce cortège ; nous sommes reçus par la soeur et les tantes de M Mauridès : -maison vaste et élégante ; -beau divan percé de vingt-quatre fenêtres et meublé à l' européenne, où le gouverneur et le chef des différentes nations de la ville viennent nous complimenter et prendre le café. Trois jours passés à Philippopoli, à jouir de l' admirable

p447

hospitalité de M Mauridès, à parcourir les environs, et à recevoir et rendre les visites des turcs, des grecs et des arméniens. Philippopoli est une ville de trente mille âmes, à quatre journées d' Andrinople, à huit journées de Sophia, située au bord d' un fleuve, sur un monticule de rochers isolés au milieu d' une large et fertile vallée ; c' est un des plus beaux sites naturels de ville que l' on puisse se représenter ; la montagne forme une corne à deux sommets, tous les deux également couronnés de maisons et de jardins, et les rues descendent en serpentant circulairement, pour en adoucir les pentes, jusqu' aux rives du fleuve, qui circule lui-même au pied de la ville, et l' enveloppe d' un fossé d' eau courante : l' aspect des ponts, des jardins, des maisons, des grands arbres qui s' élèvent des rives du fleuve, de la plaine boisée qui sépare le fleuve des montagnes de la Macédoine, de ces montagnes elles-mêmes, dont les flancs sont coupés de torrents dont on voit blanchir l' écume, et semés de villages ou de grands monastères grecs, fait du jardin de M Mauridès un des plus admirables points de vue du monde ; la ville est peuplée par moitié de grecs, d' arméniens et de turcs. Les grecs sont en général instruits et commerçants ; les principaux d' entre eux font élever leurs enfants en Hongrie ; l' oppression des turcs ne leur semble que plus pesante ensuite ; ils soupirent après l' indépendance de leurs frères de la Morée. J' ai connu là trois jeunes grecs charmants, et dignes, par leurs sentiments et leur énergie d' esprit, d' un autre sort et d' une autre patrie. Quitté Philippopoli, et arrivé en deux jours à une jolie

p448

ville dans une plaine cultivée, appelée *Tatar-Bazargik* ; elle appartient, ainsi que la province environnante, à une de ces grandes familles féodales turques, dont il existait cinq ou six races en Asie et en Europe, respectées par les sultans. Le jeune prince qui possède et gouverne *Tatar-Bazargik* est le fils de l' ancien vizir Hussein-Pacha. Il nous reçoit avec une hospitalité chevaleresque, nous donne une maison construite à neuf au bord d' une rivière qui entoure la ville, maison vaste, élégante, commode, appartenant à un riche arménien : à peine y sommes-nous installés, que nous voyons arriver

quinze ou vingt esclaves, portant chacun un plateau d' étain sur la tête ; ils déposent à nos pieds sur le plancher une multitude de pilaus, de pâtisseries, de plats de gibier et de sucreries de toute espèce, des cuisines du prince ; on m' amène deux beaux chevaux en présent, que je refuse ; des veaux et des moutons pour nourrir ma suite.

Le lendemain, nous commençons à voir les balkans devant nous : ces belles montagnes, boisées et entrecoupées de grands villages et de riches cultures, sont peuplées par les bulgares. Nous suivons tout le jour les bords d' un torrent qui forme des marais dans la plaine ; arrivés au pied du Balkan, je trouve tous les principaux habitants du village bulgare d' *Yenikeui* qui nous attendent, prennent les rênes de nos chevaux, se placent à droite et à gauche de nos voitures, les soutiennent de la main et des épaules, les soulèvent quelquefois pour empêcher la roue de couler dans les précipices, et nous conduisent ainsi dans le misérable village où mes tartares nous ont devancés ; les maisons, éparses sur les flancs ou les croupes de deux collines séparées par

p449

un profond ravin, sont entourées de jolis vergers et de prairies ; toutes les montagnes sont cultivées à leur base, et couvertes de belles forêts sur leurs croupes ; les cimes sont de rochers. Ces maisonnettes bulgares sont bâties en claie, et couvertes de branches d' arbres avec leurs feuilles ; nous en occupons sept à huit, et nos moukres, tartares et cavaliers, bivaquent dans les vergers ; chaque maison n' a qu' une chambre, et la terre nue sert de plancher. Je prends la fièvre et une inflammation de sang, suite de chagrin et de fatigue ; je passe vingt jours couché sur une natte dans cette misérable chaumière sans fenêtre, entre la vie et la mort. Admirable dévouement de ma femme, qui passe quinze jours et quinze nuits sans fermer les yeux, à côté de mon lit de paille ; elle envoie dans les marais de la plaine chercher des sangsues ; les bulgares finissent par en découvrir ; soixante sangsues sur la poitrine et sur les tempes diminuent le danger. Je sens mon état ; je pense nuit et jour à ma femme abandonnée, si je venais à mourir à quatre cents lieues de toute consolation, dans les montagnes de la Macédoine : heures affreuses ! Je fais appeler M De Capmas et lui donne mes dernières instructions en cas de ma

mort ; je le prie de me faire ensevelir sous un arbre que j' ai vu en arrivant au bord de la route, avec un seul mot écrit sur la pierre, ce mot au-dessus de toutes les consolations : -Dieu. - le sixième jour de la fièvre, le péril déjà passé, nous entendons un bruit de chevaux et d' armes dans la cour ; plusieurs cavaliers descendent de cheval ; c' est le jeune et aimable grec de Philippopoli, M Mauridès, avec un jeune médecin macédonien, et plusieurs serviteurs déchargeant des chevaux chargés de provisions, de meubles, de médicaments. Un tartare, qui traversait le Balkan pour aller à Andrinople,

p450

s' était arrêté au camp de Philippopoli, et avait répandu le bruit qu' un voyageur franc était tombé malade et se mourait à Yenikeui ; ce bruit parvient à M Mauridès à dix heures du soir ; il présume que ce franc c' est son hôte ; il envoie chercher son ami le médecin, rassemble ses domestiques, fait charger sur ses chevaux tout ce que sa prévoyance charitable lui fait juger nécessaire à un malade, part au milieu de la nuit, marche sans s' arrêter, et vient, à deux journées de route, apporter des secours, des remèdes et des consolations à un inconnu qu' il ne reverra jamais. Voilà de ces traits qui rafraîchissent l' âme, et montrent la généreuse nature de l' homme dans tous les lieux et dans tous les climats. M Mauridès me trouva presque convalescent ; ses affaires le rappelaient à Philippopoli ; il repart le même jour, et me laisse le jeune médecin macédonien : c' était un homme de talent et d' instruction ; il avait fait ses études médicales à Semlin, en Hongrie, et parlait latin. Son talent nous fut inutile ; la tendresse, la présence d' esprit et l' énergie de résolution de ma femme avaient suppléé à tout ; mais sa société nous fut douce pendant les vingt mortelles journées de séjour à Yenikeui, nécessaires pour que la maladie se dissipât, et que je reprisse des forces pour remonter à cheval.

Le prince de Tatar-Bazargik, informé dès le premier moment de ma maladie, ne me donna pas des marques moins touchantes d' intérêt et d' hospitalité. Il m' envoya chaque jour des moutons, des veaux pour mes gens ; et, pendant tout le temps de mon séjour à Yenikeui, cinq ou six cavaliers de sa garde restèrent constamment dans ma cour avec leurs chevaux tout bridés, et prêts à exécuter

mes moindres désirs. Pendant les derniers jours de ma convalescence, ils m'accompagnèrent dans des courses à cheval dans la magnifique vallée et sur les montagnes des environs d'Yenikeui ; le prince me fit offrir jusqu'à des esclaves ; un détachement de ses cavaliers m'accompagna au départ jusqu'aux limites de son gouvernement. J'ai pu étudier là, dans l'intérieur même des familles, les mœurs des bulgares ; ce sont les mœurs de nos paysans suisses ou savoyards : ces hommes sont simples, doux, laborieux, pleins de respect pour leurs prêtres et de zèle pour leur religion ; c'est la religion grecque. Les prêtres sont de simples paysans laboureurs, comme eux. Les bulgares forment une population de plusieurs millions d'hommes qui s'accroît sans cesse ; ils vivent dans de grands villages et de petites villes séparées des turcs : un turc ou deux, délégués par le pacha ou l'ayam, parcourent toute l'année ces villages pour recueillir les impôts ; hors de là et de quelques corvées, ils vivent en paix et selon leurs propres mœurs. Leur costume est celui des paysans d'Allemagne ; les femmes et les filles ont un costume à peu près semblable à celui des montagnes de Suisse ; elles sont jolies, vives, gracieuses. Les mœurs m'ont paru pures, quoique les femmes cessent d'être voilées comme en Turquie, et fréquentent librement les hommes. J'ai vu des danses champêtres parmi les bulgares comme dans nos villages de France ; ils méprisent et haïssent les turcs ; ils sont complètement mûrs pour l'indépendance, et formeront avec les serbiens, leurs voisins, la base des états futurs de la Turquie d'Europe. Le pays qu'ils habitent serait bientôt un jardin délicieux, si l'oppression aveugle et stupide, non pas du gouvernement, mais de

l'administration turque, les laissait cultiver avec un peu plus de sécurité ; ils ont la passion de la terre.

Je quittai Yenikeui et ses aimables et bons paysans avec regret : c'est un ravissant séjour d'été ; tout le village nous accompagna à une lieue dans le Balkan, et nous combla de vœux et de bénédictions ; nous franchîmes le premier Balkan en un jour : ce sont des montagnes à peu près semblables à celles d'Auvergne, accessibles et

cultivables presque partout ; cinq cents ouvriers pendant une saison y feraient la plus belle route carrossable. En trois jours j' arrivai à Sophia, grande ville dans une plaine intérieure, arrosée d' une rivière ; un pacha turc y résidait ; il envoya son kiaia au-devant de moi, et me fit donner la maison d' un négociant grec. J' y passai un jour ; le pacha m' envoya des veaux, des moutons, et ne voulut accepter aucun présent. La ville n' a rien de remarquable.

En quatre petites journées de marche, tantôt dans des montagnes d' un abord facile, tantôt dans des vallées et des plaines admirablement fertiles, mais dépeuplées, j' arrivai dans la plaine de Nissa, dernière ville turque presque aux frontières de la Servie ; je précédais à cheval, d' une demi-heure, la caravane. Le soleil était brûlant ; à environ une lieue de la ville, je voyais une large tour blanche s' élever au milieu de la plaine, brillante comme du marbre de Paros ; le sentier m' y conduisait ; je m' en approchai, et, donnant mon cheval à tenir à un enfant turc qui m' accompagnait, je m' assis à l' ombre de la tour pour dormir un moment : à peine étais-je assis, que, levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs,

p453

qui m' avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d' hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l' arc triomphal qui m' abritait ; il peut y en avoir quinze à vingt mille ; à quelques-uns les cheveux tenaient encore, et flottaient comme des lichens et des mousses au souffle du vent ; la brise des montagnes soufflait vive et fraîche, et, s' engouffrant dans les innombrables cavités des têtes, des faces et des crânes, leur faisait rendre des sifflements plaintifs et lamentables. Je n' avais là personne pour m' expliquer ce monument barbare ; l' enfant qui tenait les deux chevaux par la bride jouait avec les petits morceaux de crânes tombés en poussière au pied de la tour ; j' étais si accablé de fatigue, de chaleur et de sommeil, que je m' endormis la tête appuyée contre ces murs de têtes coupées : en me réveillant, je me trouvai entouré de la caravane et d' un grand nombre de cavaliers turcs, venus de Nissa pour nous escorter à notre

entrée dans la ville ; ils me dirent que c' étaient les têtes des quinze mille serviens tués par le pacha dans la dernière révolte de la Servie. Cette plaine avait été le champ de mort de ces généreux insurgés, et ce monument était leur sépulcre. Je saluai de l' oeil et du coeur les restes de ces hommes héroïques, dont les têtes coupées sont devenues la borne de l' indépendance de leur patrie.

La Servie, où nous allions entrer, est maintenant libre, et c' est un chant de liberté et de gloire que le vent des montagnes faisait rendre à la tour des serviens morts pour leur pays. Bientôt ils posséderont Nissa même : qu' ils laissent

p454

subsister ce monument ! Il apprendra à leurs enfants ce que vaut l' indépendance d' un peuple, en leur montrant à quel prix leurs pères l' ont payée. Nissa ressemble à Sophia et n' a aucun caractère. -nous y passons un jour. -après Nissa, on entre dans les belles montagnes et dans l' océan des forêts de la Servie. Ces forêts vierges s' étendent partout autant que l' horizon, laissant serpenter seulement une large route, récemment tracée par le prince Milosch, chef indépendant de la Servie. Pendant six jours nous nous enfonçons dans ces magnifiques et perpétuels ombrages, n' ayant d' autre spectacle que les colonnades sans fin des troncs énormes et élevés des hêtres, les vagues de feuillages balancées par les vents, les avenues de collines et de montagnes uniformément vêtues de leurs chênes séculaires.

Seulement de distance en distance, environ toutes les cinq à six lieues, en descendant dans un vallon un peu plus large et où serpente une rivière, de grands villages en bois avec quelques jolies maisons blanches et neuves qui commencent à sortir des forêts : une petite église et un presbytère s' étendent le long d' une jolie rivière, au milieu de prairies et de champs de melons. Les habitants, assis sur des divans de bois devant leurs boutiques, travaillent à différents métiers ; leur physionomie, quoique douce et bienveillante, a quelque chose de septentrional, d' énergique, de fier, qui rappelle tout de suite à l' oeil un peuple déjà libre, digne de l' être tout à fait. Partout on nous accueille avec hospitalité et respect ; on nous prépare la maison la plus apparente du village ; le curé vient s' entretenir avec nous. On



commence à trouver dans les maisons quelques meubles d' Europe ; les femmes ne sont plus voilées ; on trouve dans les prairies et dans les bois des bandes de jeunes hommes et de jeunes filles allant ensemble aux travaux des champs, et chantant des airs nationaux qui rappellent le ranz des vaches. Ces jeunes filles sont vêtues d' une chemise, plissée à mille plis, qui couvre les épaules et le sein, et d' un jupon court de laine brune ou rouge ; leur fraîcheur, leur gaieté, la limpidité de leurs fronts et de leurs yeux, les font ressembler aux belles femmes de Berne ou des montagnes de Lucerne.

Là, nos fidèles compagnes de tous les konaks de Turquie nous abandonnent ; nous ne voyons plus les cigognes, dont les larges nids, semblables à des berceaux de jonc, couronnent le sommet de tous les dômes des mosquées dans la Turquie d' Europe, et servent de toit aux minarets écroulés. Tous les soirs, en arrivant dans les villages ou dans les kans déserts, nous les voyions deux à deux errer autour de notre tente ou de nos masures ; les petits, élevant leurs longs cous hors du nid comme une nichée de serpents, tendent le bec à la mère, qui, suspendue à demi sur ses larges ailes, leur partage la nourriture qu' elle rapporte des marais voisins ; et le père, planant immobile à une grande hauteur au-dessus du nid, semble jouir de ce touchant spectacle. Ces beaux oiseaux ne sont nullement sauvages : ils sont les gardiens du toit comme les chiens sont les gardiens du foyer ; ils vivent en paix avec les nuées de tourterelles qui blanchissent partout le dôme des kans et des mosquées, et n' effarouchent pas les hirondelles. Les turcs vivent en paix eux-mêmes avec toute la création animée et inanimée : arbres, oiseaux

ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait ; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces, abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a, de distance en distance, des vases pleins d' eau pour les chiens du quartier, et ils font quelquefois en mourant des fondations pieuses pour qu' on jette du grain aux tourterelles qu' ils nourrissent pendant leur vie.

2 septembre 1833.

Nous sommes sortis ce matin des éternelles forêts de la Servie, qui descendent jusqu' aux bords du Danube. Le point où l' on commence à apercevoir ce roi des fleuves est un mamelon couvert de chênes superbes ; après l' avoir franchi, on découvre à ses pieds comme un vaste lac d' une eau bleue et transparente, encaissé dans des bois et des roseaux, et semé d' îles vertes ; en avançant, on voit le fleuve s' étendre à droite et à gauche, en côtoyant d' abord les hautes falaises boisées de la Servie, et en se perdant, à droite, dans les plaines de la Hongrie. Les dernières pentes de forêts qui glissent vers le fleuve sont un des plus beaux sites de l' univers. Nous couchons au bord du Danube, dans un petit village servien. Le lendemain, nous quittons de nouveau le fleuve

p457

pendant quatre heures de marche. Le pays, comme tous les pays de frontières, devient aride, inculte et désert. Nous gravissons, vers midi, des coteaux stériles, d' où nous découvrons enfin Belgrade à nos pieds. Belgrade, tant de fois renversée par les bombes, est assise sur une rive élevée du Danube. Les toits de ses mosquées sont percés ; les murailles sont déchirées ; les faubourgs, abandonnés, sont jonchés de masures et de monceaux de ruines ; la ville, semblable à toutes les villes turques, descend en rues étroites et tortueuses vers le fleuve. Semlin, première ville de la Hongrie, brille de l' autre côté du Danube avec toute la magnificence d' une ville d' Europe : les clochers s' élèvent en face des minarets. Arrivés à Belgrade, pendant que nous nous reposons dans une petite auberge, la première que nous ayons trouvée en Turquie, le prince Milosch m' envoie quelques-uns de ses principaux officiers pour m' inviter à aller passer quelques jours dans la forteresse où il réside, à quelques lieues de Belgrade ; je résiste à leurs instances, et je commande les bateaux pour le passage du Danube. à quatre heures, nous descendons vers le fleuve. Au moment où nous allions nous embarquer, je vois un groupe de cavaliers, vêtus presque à l' européenne, accourir sur la plage : c' est le frère du prince Milosch, chef des serviens, qui vient de la part de son frère me renouveler ses instances pour m' arrêter quelques jours chez lui. Je regrette vivement de ne pouvoir accepter une hospitalité aussi obligeamment offerte ; mais mon

compagnon de voyage, M De Capmas, est gravement malade depuis plusieurs jours ; on le soutient à peine sur son cheval : il est urgent pour lui de trouver le repos et les ressources qu' offrira une ville européenne et les secours des médecins d' un lazaret. Je cause une demi-heure

p458

avec le prince, qui me paraît un homme aussi instruit qu' affable et bon ; je salue en lui et dans sa noble nation l' espoir prochain d' une civilisation indépendante, et je pose enfin le pied dans la barque, qui nous transporte à Semlin. -le trajet est d' une heure ; le fleuve, large et profond, a des vagues comme la mer. On longe ensuite les prairies et les vergers qui entourent Semlin.

Le 3 au soir, entré au lazaret, où nous devons rester dix jours. Chacun de nous a une cellule et une petite cour plantée d' arbres. Je congédie mes tartares, mes moukres, mes drogmans, qui retournent à Constantinople : tous nous baisent la main avec tristesse, et je ne puis quitter moi-même sans attendrissement et sans reconnaissance ces hommes simples et droits, ces fidèles et généreux serviteurs qui m' ont guidé, servi, gardé, soigné comme des frères feraient pour un frère, et qui m' ont prouvé, pendant les innombrables vicissitudes de dix-huit mois de voyages dans la terre étrangère, que toutes les religions avaient leur divine morale, toutes les civilisations leur vertu, et tous les hommes le sentiment du juste, du bien et du beau, gravé en différents caractères dans leur coeur par la main de Dieu.